Discours aux chrétiens

Charles G. Finney

1792-1875

biblelibre.org

À propos de cette édition

Traduction : Traduction française de biblelibre.org (2026), première en français.
Édition : D'après Lectures to Professing Christians (New York, 1837) ; texte de l'édition Revell, New York, 1878.

Ces discours, prononcés à New York en 1836-1837 et publiés en 1837, n'avaient jamais été traduits en français. Les citations bibliques sont données dans la Segond 1910 et leurs références mènent au texte.

Source : Lectures to Professing Christians, Revell, 1878 (archive.org, exemplaire de la bibliothèque de Cornell) (https://archive.org/details/cu31924050908783). Texte anglais du domaine public ; traduction française de biblelibre.org sous licence CC BY-SA 4.0 : libre de copie et de partage, dans les mêmes conditions, en citant la source.

Fichier préparé par biblelibre.org (https://biblelibre.org/bibliotheque/discours-aux-chretiens), où ce livre se lit aussi en ligne.

Sommaire

Discours 1 : Ceux qui se trompent eux-mêmes
Discours 2 : Les faux croyants
Discours 3 : Les actions douteuses sont des péchés
Discours 4 : Reprendre son prochain, un devoir chrétien
Discours 5 : Les vrais saints
Discours 6 : La religion légale
Discours 7 : La religion de l'opinion
Discours 8 : La conformité au monde
Discours 9 : La vraie et la fausse repentance
Discours 10 : La malhonnêteté dans les petites choses
Discours 11 : Le devoir de connaître son vrai caractère
Discours 12 : La vraie et la fausse conversion
Discours 13 : La vraie soumission
Discours 14 : L'égoïsme n'est pas la vraie religion
Discours 15 : La religion de la loi et celle de l'Évangile
Discours 16 : La justification par la foi
Discours 17 : La sanctification par la foi
Discours 18 : L'expérience légale
Discours 19 : La perfection chrétienne (premier discours)
Discours 20 : La perfection chrétienne (second discours)
Discours 21 : Le chemin du salut
Discours 22 : La nécessité de l'enseignement divin
Discours 23 : L'amour est toute la religion
Discours 24 : Le repos des saints
Discours 25 : Christ, l'époux de l'Église

Discours 1

Ceux qui se trompent eux-mêmes

Mettez en pratique la parole, et ne vous bornez pas à l'écouter, en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements. (Jacques 1,22)

Il y a en religion deux extrêmes, également faux et également funestes. Et il y a deux sortes d'hypocrites qui occupent ces deux extrêmes. Les premiers font consister la religion tout entière dans la croyance à certaines doctrines abstraites, ou dans ce qu'ils appellent la foi, et n'attachent que peu ou point d'importance aux bonnes œuvres. Les seconds font consister la religion tout entière dans les bonnes œuvres (je veux dire les œuvres mortes) ; ils n'attachent que peu ou point d'importance à la foi en Jésus-Christ, et espèrent être sauvés par leurs propres actions. Les Juifs appartenaient en général à cette seconde catégorie. Leurs maîtres religieux leur enseignaient qu'ils seraient sauvés par l'obéissance à la loi cérémonielle. C'est pourquoi, quand Paul se mit à prêcher, il semble s'en être pris tout particulièrement à cette erreur des Juifs. Il était bien décidé à faire triompher la question capitale : les hommes sont justifiés par la foi en Jésus-Christ, contrairement à la doctrine des scribes et des pharisiens, selon laquelle le salut s'obtient par l'obéissance à la loi. Et il insista si fortement sur ce point, dans sa prédication et dans ses épîtres, qu'il l'emporta et fixa la foi de l'Église sur la grande doctrine de la justification par la foi. Alors certains, dans l'Église, s'emparèrent de cette doctrine et la poussèrent jusqu'à l'extrême opposé : ils soutinrent que les hommes sont sauvés par la foi seule, indépendamment de toute œuvre, quelle qu'elle soit. Ils perdaient de vue ce principe pourtant évident : la foi véritable produit toujours de bonnes œuvres, et elle est elle-même une bonne œuvre.

J'ai dit que ces deux extrêmes, celui qui fait consister la religion tout entière dans les œuvres extérieures et celui qui la fait consister tout entière dans la foi, sont également faux et également funestes. Ceux qui font consister la religion tout entière dans les bonnes œuvres oublient que les œuvres elles-mêmes ne sont pas agréables à Dieu si elles ne procèdent pas de la foi. Car sans la foi il est impossible de lui être agréable. Et ceux qui font consister la religion tout entière dans la foi oublient que la vraie foi est toujours agissante par l'amour, et qu'elle produit immanquablement les œuvres de l'amour.

Ils sont également funestes, parce que, d'un côté, sans la foi on ne peut être ni pardonné ni justifié ; et que, de l'autre, sans la sanctification on ne peut être rendu propre ni aux occupations ni aux joies du ciel. Qu'un pécheur se détourne entièrement de ses péchés, et supposons même que ses œuvres soient aussi parfaites qu'il le croit : il ne pourrait pourtant pas être pardonné sans la foi en l'expiation accomplie par Jésus-Christ. De même, si quelqu'un s'imaginait pouvoir être justifié par la foi alors que ses œuvres sont mauvaises, il devrait savoir que, sans la sanctification, sa foi n'est qu'une foi morte, et qu'elle ne peut même pas être l'instrument de sa justification.

Il semble que l'apôtre Jacques, dans cette épître, ait voulu placer cette question sur son vrai terrain, montrer exactement où se trouve la vérité, et expliquer la nécessité, et la raison de cette nécessité, à la fois de la foi et des bonnes œuvres. Cette épître est éminemment pratique : elle affronte de face toutes les grandes questions pratiques du jour, et elle les tranche.

Les doctrines de la religion sont de deux sortes : celles qui concernent Dieu, et celles qui concernent la conduite de l'homme. Beaucoup réservent le nom de doctrines religieuses à la première sorte. Ils pensent que rien ne mérite à proprement parler le nom de doctrine, sinon ce qui touche à Dieu, à ses attributs, à son mode d'existence, à ses décrets, et ainsi de suite. Quand j'ai annoncé que je commencerais une série de «

Discours pratiques », j'espère que vous n'avez pas compris que ces discours ne seraient pas doctrinaux, ou qu'il n'y aurait pas de doctrine dedans. Mon dessein est de prêcher, si le Seigneur le veut, une série de discours sur les doctrines pratiques. La doctrine que je me propose d'examiner maintenant est celle-ci : celui qui fait profession de religion et ne pratique pas ce qu'il reconnaît être vrai se trompe lui-même.

Il y a deux sortes d'hypocrites parmi ceux qui font profession de religion : ceux qui trompent les autres et ceux qui se trompent eux-mêmes. Les hypocrites de la première sorte sont ceux qui, sous les dehors trompeurs de la morale et de la religion, cachent l'inimitié de leur cœur contre Dieu, et font croire aux autres qu'ils sont des gens très pieux. C'est ainsi que les pharisiens s'étaient acquis la réputation d'une piété remarquable, par leur étalage extérieur de religion, leurs aumônes et leurs longues prières. L'autre sorte est celle dont parle notre texte : ceux qui ne trompent pas les autres, mais eux-mêmes. Ceux-là sont orthodoxes dans leurs opinions, mais relâchés dans leur conduite. Ils semblent s'imaginer que la religion consiste en un paquet d'idées, sans égard à la pratique, et ils se trompent ainsi eux-mêmes en se croyant de bons chrétiens alors qu'ils sont dépourvus de vraie sainteté. Ils écoutent la parole, mais ne la mettent pas en pratique. Ils aiment la prédication orthodoxe, prennent grand plaisir à entendre exposer les doctrines abstraites de la religion, et ont peut-être des envolées d'imagination et des sentiments brûlants en contemplant le caractère et le gouvernement de Dieu ; mais ils ne prennent pas soin de pratiquer les préceptes de la parole de Dieu, et ils n'aiment pas non plus qu'on leur prêche les doctrines qui touchent à la conduite de l'homme.

Peut-être y a-t-il ici ce soir des hypocrites de l'une et de l'autre sorte. Or, faites bien attention ! Ce n'est pas à ceux d'entre vous qui, par une grande rigueur de mœurs et un étalage extérieur de religion, trompent les autres, que je vais prêcher ce soir. Je m'adresse maintenant à ceux d'entre vous qui ne pratiquent pas ce qu'ils savent être vrai, qui écoutent la parole et ne la mettent pas en pratique. Peut-être ferais-je mieux de dire, pour

retenir votre attention, qu'il est très probable qu'il y en a ici un certain nombre de ce genre. Je ne connais pas vos noms ; mais je veux que vous compreniez que, si vous êtes de ceux-là, c'est à vous que je parle, exactement comme si je vous appelais par votre nom. C'est vous que je veux dire. Vous écoutez la parole, et vous la croyez en théorie, tandis que vous la reniez dans la pratique. Je vous dis que « vous vous trompez vous-mêmes ». Le texte le prouve. Vous avez là-dessus un « Ainsi parle l'Éternel » formel : tous ceux qui sont de ce caractère se trompent eux-mêmes. Je pourrais citer un certain nombre d'autres passages de l'Écriture qui vont droit au but, et en rester là. Mais je veux attirer votre attention sur quelques autres considérations, en plus du témoignage direct de l'Écriture.

En premier lieu, vous ne croyez pas vraiment la parole. Vous l'écoutez, vous reconnaissez qu'elle est vraie, mais vous ne la croyez pas vraiment. Et ici permettez-moi de dire que, sur ce point, on peut se tromper soi-même. Non que la conscience nous trompe, mais on ne comprend pas ce dont la conscience rend témoignage. Deux choses sont indispensables à la foi évangélique, c'est-à-dire à la foi qui sauve. La première est la conviction intellectuelle de la vérité d'une chose. Et je n'entends pas seulement par là sa vérité abstraite, mais sa vérité dans ce qui vous concerne. La vérité, dans son rapport avec vous, ou dans sa portée sur votre conduite, doit être reçue par l'intelligence. Ensuite, la vraie foi comprend une disposition du cœur qui y corresponde. Cela entre toujours dans l'essence même de la vraie foi. Quand l'intelligence d'un homme est convaincue, et qu'il admet la vérité dans son rapport avec lui-même, il faut alors qu'il l'approuve de tout son cœur dans sa portée ou son rapport avec lui-même. Ces deux dispositions de l'esprit sont indispensables à la vraie foi. La conviction intellectuelle de la vérité n'est pas la foi qui sauve. Mais la conviction intellectuelle, quand elle s'accompagne d'une disposition des affections qui y corresponde, est la foi qui sauve. Il s'ensuit que, là où il y a une vraie foi qui sauve, il y a toujours une conduite qui y correspond. La conduite suit toujours la foi

réelle. Aussi sûrement que la volonté gouverne la conduite, les hommes agissent selon ce qu'ils croient. Supposez que je dise à un homme : Croyez-vous ceci ? « Oui, je le crois. » Que veut-il dire ? Une simple conviction intellectuelle ? Il peut l'avoir, et pourtant ne pas avoir la foi.

Un homme peut même éprouver de l'approbation pour une vérité abstraite. C'est là ce que beaucoup prennent pour la foi : l'approbation qu'ils éprouvent pour le caractère et le gouvernement de Dieu, et pour le plan du salut, quand ils les considèrent dans l'abstrait. Beaucoup de gens, quand ils entendent un sermon éloquent sur les attributs ou le gouvernement de Dieu, sont tout enflammés par l'excellence qui leur est montrée, alors qu'ils n'ont pas une parcelle de vraie foi. J'ai entendu parler d'un incrédule qui allait jusqu'à l'extase devant de tels sujets. L'esprit raisonnable est ainsi fait qu'il approuve naturellement et nécessairement la vérité quand il la considère dans l'abstrait. Les démons les plus méchants de l'enfer l'aiment, s'ils peuvent la voir sans son rapport avec eux-mêmes. S'ils pouvaient voir l'Évangile sans aucun rapport qui contrarie leur propre égoïsme, non seulement ils verraient qu'il est vrai, mais ils l'approuveraient de tout cœur. L'enfer tout entier, s'il pouvait contempler Dieu dans son existence absolue, sans aucun rapport avec lui-même, approuverait de tout cœur son caractère. La raison pour laquelle les méchants et les démons haïssent Dieu, c'est qu'ils le voient dans son rapport avec eux-mêmes. Leur cœur se soulève en révolte, parce qu'ils le voient opposé à leur égoïsme.

Voilà la source d'une grande illusion des hommes au sujet de la religion. Ils voient qu'elle est vraie, et ils se réjouissent réellement de la contempler ; ils n'entrent pas dans son rapport avec eux-mêmes, et c'est pourquoi ils aiment entendre ce genre de prédication, et disent qu'ils en sont nourris. Mais faites attention ! Ils s'en vont et ne pratiquent pas. Voyez cet homme ! Il est malade, et ses sentiments sont tendres. À la pensée du Christ, Sauveur bon et tendre, son cœur fond, et il éprouve envers Jésus-Christ de vives émotions d'approbation. Pourquoi ? Pour les mêmes raisons exactement qui lui feraient éprouver de vives émotions

envers le héros d'un roman. Mais il n'obéit pas au Christ. Il ne pratique jamais une seule chose par obéissance au Christ ; il le considère dans l'abstrait, il est charmé de son caractère glorieux et aimable, tandis que lui-même reste dans un fiel amer. Il est donc évident que votre foi doit être une foi efficace, une foi qui règle votre conduite et produit de bonnes œuvres ; sinon, ce n'est pas la foi de l'Évangile, ce n'est pas du tout une foi réelle.

De plus, il est encore manifeste que vous vous trompez vous-mêmes, parce que toute vraie religion consiste dans l'obéissance. Par conséquent, vous avez beau approuver le christianisme, vous n'avez aucune religion si vous ne lui obéissez pas. En disant que toute religion consiste dans l'obéissance, je n'entends pas l'obéissance *extérieure*. Mais la foi elle-même, la vraie foi, est agissante par l'amour, et elle produit des actes qui y correspondent. Il n'y a pas d'obéissance réelle hors de l'obéissance du cœur ; l'amour est l'accomplissement de la loi ; et la religion consiste dans l'obéissance du cœur, accompagnée d'une manière de vivre qui y corresponde. Celui donc qui entend la vérité, qui l'approuve et ne la pratique pas, se trompe lui-même. Il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, et qui, après s'être regardé, s'en va, et oublie aussitôt quel il était.

De plus, cet état d'esprit que vous prenez pour de la religion, une conviction intellectuelle de la vérité et une approbation de cette vérité dans l'abstrait, bien loin de prouver que vous êtes pieux, est aussi commun aux méchants qu'aux bons, toutes les fois qu'on peut les amener à considérer la vérité dans l'abstrait. C'est la raison pour laquelle il est souvent si difficile de convaincre les pécheurs qu'ils sont opposés à Dieu et à sa vérité. Les hommes sont ainsi faits qu'ils approuvent bel et bien la vertu, et qu'ils admirent bel et bien le caractère et le gouvernement de Dieu ; ils approuveraient et admireraient toutes les vérités de la Bible, s'ils pouvaient les considérer dans l'abstrait, sans aucun rapport avec eux-mêmes. Et quand ils sont assis sous une prédication qui présente la vérité de telle façon qu'elle n'a guère de portée pratique sur eux-mêmes,

ils peuvent y rester assis des années sans jamais s'aviser qu'ils sont opposés à Dieu et à son gouvernement.

Et je suis de plus en plus persuadé qu'on trouve, dans toutes nos assemblées où les doctrines abstraites de l'Évangile sont beaucoup prêchées, de grandes multitudes de gens qui aiment la prédication et aiment entendre parler de Dieu et de toutes ces choses, et qui pourtant ne sont pas convertis. Et sans doute beaucoup d'entre eux entrent dans les Églises parce qu'ils aiment la prédication orthodoxe, alors qu'après tout il est manifeste qu'ils ne mettent pas la parole en pratique. Et voilà la difficulté : ils n'ont pas reçu cette prédication pénétrante qui leur aurait fait voir la vérité dans sa portée sur eux-mêmes. Et maintenant qu'ils sont dans l'Église, chaque fois que la vérité est prêchée dans son rapport pratique avec eux, ils montrent que l'inimitié de leur cœur n'a pas changé, en se dressant contre la vérité.

Ils ont tenu pour acquis qu'ils étaient chrétiens, et ils sont ainsi entrés dans l'Église, parce qu'ils pouvaient entendre une saine prédication doctrinale et l'approuver, ou parce qu'ils lisaient la Bible et l'approuvaient. Si leur foi n'est pas assez pratique pour influer sur leur conduite, s'ils ne considèrent pas la vérité dans son rapport avec leur propre conduite, leur foi n'a pas autant d'effet sur eux que *la foi du diable*.

REMARQUES.

1. On a fait beaucoup de mal par de fausses représentations de la méchanceté des vrais chrétiens.

On rapporte qu'un prédicateur célèbre a donné, il n'y a pas longtemps, cette définition du chrétien : « Un peu de grâce et beaucoup de diable. » Je rejette absolument cette définition. Elle est fausse et ruineuse. On dit beaucoup de choses qui donnent l'impression que les vrais chrétiens sont les êtres les plus méchants de la terre. Il est vrai que, quand ils pèchent, ils se rendent très coupables. Pour un chrétien, pécher est extrêmement

criminel. Il est vrai aussi que les chrétiens éclairés voient dans leurs péchés une grande méchanceté. Quand ils comparent leurs obligations avec leur vie, ils sont profondément humiliés, et ils expriment leur humilité en termes très forts. Mais il n'est pas vrai qu'ils soient aussi mauvais que le diable, ni même qu'ils en approchent. Cela se démontre parfaitement. Quand ils pèchent, leurs péchés sont fortement aggravés et paraissent extrêmement méchants aux yeux de Dieu. Mais supposer que des hommes sont de vrais chrétiens alors qu'ils vivent au service du diable et qu'ils n'ont guère même l'apparence de la religion, c'est là une opinion non seulement fausse, mais d'une tendance très dangereuse. Elle est faite pour encourager toute cette catégorie d'hypocrites que sont les antinomiens, et pour encourager les rétrogrades, en même temps que pour faire grand tort à la cause du Christ dans l'estime des moqueurs. La vérité est que ceux qui n'obéissent pas à Dieu ne sont pas chrétiens. La doctrine contraire est la ruine des Églises, qu'elle remplit de multitudes de gens dont la prétention à la piété repose sur leur adhésion à certaines idées, alors qu'ils n'ont jamais eu l'intention sincère d'obéir dans leur vie à ce que l'Évangile exige.

2. Ceux qui ont beaucoup plus de zèle pour les doctrines que pour la pratique, et qui attachent beaucoup plus d'importance aux doctrines qui concernent Dieu qu'à celles qui concernent leur propre conduite, sont des antinomiens.

Il y en a beaucoup qui reçoivent cette catégorie de doctrines de la Bible qui concernent Dieu, qui les approuvent et les aiment, et qui n'ont pas une parcelle de religion. Ceux qui ne sont jamais « nourris », comme ils disent, par aucune autre prédication que celle de certains points de doctrine abstraits, sont des antinomiens. Ce sont précisément ceux contre qui l'apôtre Jacques a écrit cette épître. Ils font consister la religion en un ensemble d'idées, tandis qu'ils ne mènent pas une vie sainte.

3. Ceux qui, parmi les croyants de profession, n'aiment jamais entendre parler de Dieu, de ses attributs, de son mode d'existence, de la Trinité, des décrets, de l'élection, et d'autres choses semblables, mais qui mettent tout le poids sur la pratique religieuse à l'exclusion de la doctrine religieuse, sont des pharisiens.

Ils affichent de grandes prétentions à la piété extérieure, et peut-être à des envolées intérieures d'émotion d'une certaine couleur poétique, tandis qu'ils refusent de recevoir les grandes vérités qui concernent Dieu, et qu'ils nient les doctrines fondamentales de l'Évangile.

4. Le but propre et l'effet naturel de toute saine doctrine, quand elle est vraiment crue, est de produire une conduite droite.

Partout où vous trouvez un homme dont la conduite est hérétique, vous pouvez être sûr que sa croyance est hérétique aussi. La foi qu'il garde dans son cœur est tout aussi hérétique que sa vie. Il peut ne pas être hérétique dans ses idées et ses théories. Il peut avoir raison sur ce terrain, même sur les points précis où sa conduite est hérétique. Mais il ne le croit pas réellement.

Un exemple : voyez ce pécheur insouciant, là-bas, qui s'accroche aux richesses et se précipite tête baissée à leur poursuite. Cet homme croit-il vraiment qu'il mourra un jour ? Vous direz peut-être qu'il sait bien qu'il doit mourir. Mais moi je dis que, tant qu'il est dans cette disposition, il ne croit pas réellement qu'il mourra un jour. C'est un sujet qui n'est pas du tout présent à sa pensée. Il est donc impossible qu'il le croie, dans l'insouciance complète où il vit. Demandez-lui s'il s'attend à mourir un jour, et il vous répondra : « Oh oui, je sais bien que je dois mourir ; tous les hommes sont mortels. » Dès qu'il tourne sa pensée vers ce sujet, il donne son assentiment à la vérité. Et si vous pouviez fixer cette conviction dans son esprit, jusqu'à ce qu'il en soit réellement et durablement pénétré, il changerait infailliblement de conduite, et vivrait pour l'autre monde au lieu de celui-ci. Il en est exactement de même en

religion : tout ce qu'un homme croit réellement gouvernera sa conduite aussi sûrement que la volonté gouverne les actes.

5. L'Église a longtemps agi beaucoup trop selon la politique des antinomiens.

Elle s'est montrée pointilleuse sur les doctrines les plus abstraites, et elle a beaucoup trop perdu de vue les plus pratiques. Elle a attaché plus d'importance à l'orthodoxie dans les doctrines qui ne sont pas pratiques que dans celles qui le sont. Regardez les confessions de foi de l'Église, et voyez comme elles mettent toutes le poids principal sur les doctrines qui n'ont que peu de rapport avec notre conduite. Un homme peut être le plus grand hérétique sur les points de pratique, pourvu qu'il ne soit pas ouvertement impie et débauché, et garder malgré tout une bonne réputation dans l'Église, que sa vie soit conforme à l'Évangile ou non. N'est-ce pas monstrueux ? Et c'est pourquoi nous voyons que, lorsqu'on essaie de purifier l'Église de ses erreurs pratiques, elle ne peut le supporter. Sinon, pourquoi provoque-t-on tant d'agitation quand on essaie de dégager l'Église de toute participation aux péchés d'intempérance, de violation du jour du repos et d'esclavage ? Pourquoi est-il si difficile d'amener l'Église à faire quoi que ce soit d'efficace pour la conversion du monde ? Oh ! quand l'Église sera-t-elle purifiée, quand le monde sera-t-il converti ? Pas avant qu'il soit bien établi que l'hérésie dans la pratique est la preuve de l'hérésie dans la croyance. Pas tant qu'un homme pourra renier tout l'Évangile chaque jour dans sa conduite, et garder malgré tout sa place dans l'Église comme un bon chrétien.

6. Voyez comment un pasteur peut se tromper sur l'état de son assemblée.

Il prêche beaucoup sur les doctrines abstraites, qui ne touchent pas directement à la pratique ; ses gens disent qu'ils en sont nourris, et s'en réjouissent ; et il pense qu'ils croissent dans la grâce, alors qu'en fait ce n'est pas un signe certain qu'il y ait parmi eux la moindre religion. Il est manifeste que ce n'est pas une preuve certaine. Mais si, quand il prêche

les doctrines pratiques, ses gens montrent qu'ils aiment la vérité dans son rapport avec eux-mêmes, et le montrent en la pratiquant, alors ils donnent la preuve d'un amour réel pour la vérité.

Si un pasteur constate que ses gens aiment la prédication doctrinale abstraite, mais que, lorsqu'il en vient à presser les doctrines pratiques, ils se révoltent, il peut être sûr que, s'ils ont quelque religion, elle est bien bas ; et s'il constate, après un essai loyal, qu'il ne peut pas les amener à la hauteur de ces doctrines, au point qu'ils reçoivent la doctrine pratique, il peut être convaincu qu'ils n'ont pas une parcelle de religion, mais qu'ils ne sont qu'une bande d'antinomiens, qui pensent pouvoir aller au ciel grâce à une foi morte en une orthodoxie abstraite.

7. Voyez quelle immense multitude de croyants de profession se trompent eux-mêmes.

Beaucoup se croient chrétiens à cause des émotions qu'ils éprouvent en présence de la vérité, alors qu'en fait ce qu'ils reçoivent, c'est une vérité présentée à leur esprit de telle manière qu'ils n'en voient pas la portée sur eux-mêmes. Si vous faites porter la vérité sur eux de manière à détruire leur orgueil et à les arracher à leur mondanité, ces croyants de profession lui résistent. Promenez votre regard sur l'Église. Voyez quelle multitude d'Églises orthodoxes et de chrétiens orthodoxes vivent et se nourrissent d'année en année des doctrines abstraites de la religion. Puis regardez plus loin, regardez leur vie, et voyez quelle faible influence la croyance qu'ils professent exerce sur leur conduite. Ont-ils la foi qui sauve ? C'est impossible. Je ne veux pas dire qu'aucun de ces membres d'Église ne soit pieux ; mais je dis bien que ceux qui n'adoptent pas dans la pratique ce qu'ils admettent en théorie, qui écoutent la parole et ne la mettent pas en pratique, se trompent eux-mêmes.

Demandez-vous maintenant combien d'entre vous croient réellement les vérités qu'ils entendent prêcher. Je me suis proposé de prêcher une série de discours « pratiques ». Je ne veux pas dire que je prêcherai des discours sans aucune doctrine. Ce ne serait pas prêcher du tout. Mais ce

que je désire, c'est voir si vous ferez, en tant qu'Église, ce que vous croyez être vrai. Si je ne réussis pas à vous convaincre que telle ou telle doctrine que je soutiens est vraiment vraie, c'est une autre affaire. C'est une raison suffisante pour que vous ne la pratiquiez pas. Mais si je réussis à prouver par les Écritures, et à convaincre votre intelligence, qu'elle est vraie, et que pourtant vous ne la pratiquiez pas, j'aurai alors sous les yeux la preuve de ce qu'est votre caractère, et je ne me tromperai plus moi-même en m'imaginant que ceci est une Église chrétienne.

Avez-vous conscience que l'Évangile produit sur vous un effet pratique, à mesure que vous avancez dans la connaissance ? Vous détache-t-il du monde ? Faites-vous cette expérience : quand vous recevez dans votre esprit une vérité pratique, vous l'aimez, vous aimez en sentir l'application à vous-mêmes, et vous prenez plaisir à la pratiquer ? Si vous ne croissez pas dans la grâce, si vous ne devenez pas de plus en plus saints, si vous ne vous livrez pas à l'influence de l'Évangile, vous vous trompez vous-mêmes. Qu'en est-il maintenant de vous qui êtes anciens de cette Église ? Qu'en est-il de vous qui êtes chefs de famille, de vous tous ? Quand vous entendez un sermon, vous en saisissez-vous, le prenez-vous pour vous-mêmes, et le pratiquez-vous ? Ou bien le recevez-vous dans votre esprit, l'approuvez-vous, et ne le pratiquez-vous jamais ? Malheur à l'homme qui admet la vérité, et qui pourtant s'en détourne et ne la pratique pas, semblable à l'homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, se détourne, et oublie quel il était.

Discours 2

Les faux croyants

Ils craignaient l'Éternel, et ils servaient en même temps leurs dieux. (2 Rois 17,33)

Quand les dix tribus d'Israël furent emmenées en captivité par le roi d'Assyrie, on les remplaça par des étrangers venus de diverses nations idolâtres, qui ne savaient rien de la religion des Juifs. Très vite, les bêtes sauvages se multiplièrent dans le pays, et les lions firent périr une foule de gens ; ces étrangers pensèrent que c'était parce qu'ils ne connaissaient pas le dieu du pays, qu'ils avaient donc transgressé sa religion par ignorance et l'avaient offensé, et qu'il avait envoyé les lions parmi eux pour les punir. Ils s'adressèrent donc au roi, qui leur dit de faire venir l'un des prêtres des Israélites pour leur enseigner la manière de servir le dieu du pays. Ils suivirent ce conseil et obtinrent qu'un des prêtres vienne à Béthel leur enseigner les cérémonies religieuses et les formes de culte qu'on y pratiquait auparavant. Et il leur apprit à craindre Jéhovah, comme le Dieu de ce pays. Mais ils ne le reçurent pas pour autant comme le seul Dieu. Ils le craignaient, c'est-à-dire qu'ils craignaient sa colère et ses jugements, et, pour les détourner, ils accomplissaient les rites prescrits. Mais ils « servaient » leurs propres dieux. Ils maintenaient leur culte idolâtre, et c'était cela qu'ils aimaient et qu'ils préféraient, même s'ils se sentaient obligés de rendre quelque hommage à Jéhovah, comme au Dieu de ce pays. Il y a encore une multitude de gens qui font profession de craindre Dieu, et qui ont peut-être une certaine sorte de crainte du Seigneur, mais qui, malgré cela, servent leurs propres dieux : ils ont d'autres choses auxquelles leur cœur est suprêmement attaché, et d'autres objets en qui ils mettent principalement leur confiance.

Il y a, vous le savez, deux sortes de crainte. Il y a cette crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse, et qui est fondée sur l'amour. Il y a aussi une crainte servile, qui n'est que la peur du mal, et qui est purement égoïste. C'est cette crainte-là qu'avaient les gens dont parle notre texte. Ils avaient peur que Jéhovah n'envoie ses jugements sur eux s'ils n'accomplissaient pas certains rites, et c'était le motif pour lequel ils lui rendaient un culte. Ceux qui ont cette crainte sont suprêmement égoïstes, et, tout en faisant profession de révérer Jéhovah, ils ont d'autres dieux qu'ils aiment et qu'ils servent.

Il y a plusieurs catégories de personnes auxquelles cela s'applique, et mon but ce soir est d'en décrire quelques-unes, de telle manière que ceux d'entre vous, ici, qui ont ce caractère puissent se connaître eux-mêmes, et voir comment vos voisins vous connaissent et comprennent votre vrai caractère.

Servir quelqu'un, c'est obéir à sa volonté et se dévouer à ses intérêts. On ne peut pas proprement appeler service le fait d'accomplir seulement certains actes sans entrer au service de cette personne ; servir, c'est faire son affaire d'accomplir la volonté et de promouvoir les intérêts de cette personne. Servir Dieu, c'est faire de la religion l'affaire principale de sa vie. C'est se consacrer soi-même, cœur, vie, facultés, temps, influence, tout, à promouvoir les intérêts de Dieu, à édifier le royaume de Dieu et à faire avancer la gloire de Dieu. Qui sont donc ceux qui, tout en faisant profession de craindre le Seigneur, servent leurs propres dieux ?

Je réponds, premièrement : tous ceux d'entre vous qui n'ont pas renoncé de tout leur cœur, et dans la pratique, à être propriétaires de leurs biens, et qui ne les ont pas abandonnés à Dieu.

Il est évident que, si vous ne l'avez pas fait, vous ne servez pas Dieu. Supposez qu'un monsieur engage un commis pour tenir son magasin, et que ce commis continue à s'occuper de ses propres affaires, et que, quand on lui demande de faire ce qui est nécessaire pour son patron, celui qui lui paie ses gages, il réponde : « J'ai vraiment tant d'affaires personnelles

à régler que je n'ai pas le temps de faire ces choses-là » ; tout le monde ne se récrierait-il pas contre un tel serviteur ? Ne dirait-on pas qu'il ne sert pas du tout son patron, que son temps n'est pas à lui, qu'il est payé, et qu'il n'a fait que se servir lui-même ? De même, quand un homme n'a pas renoncé à être son propre maître, non seulement en pensée, mais dans la pratique, il n'a pas pris la première leçon de la religion. Il ne sert pas le Seigneur, il sert ses propres dieux.

2. L'homme qui ne fait pas des affaires dont il s'occupe une partie de sa religion ne sert pas Dieu.

Vous entendez parfois un homme dire : « Je suis si occupé toute la journée dans le monde, ou dans les affaires du monde, que je n'ai pas le temps de servir Dieu. » Il pense qu'il sert Dieu un petit moment le matin, et qu'ensuite il s'occupe de ses affaires temporelles. Cet homme-là, soyez-en sûrs, a laissé sa religion à l'endroit où il a dit ses prières. Il veut bien, peut-être, donner à Dieu le temps d'avant le déjeuner, avant d'être prêt à partir à ses propres affaires ; mais dès que c'est fini, le voilà parti à son propre travail. Il craint assez le Seigneur, peut-être, pour faire ses prières soir et matin, mais il sert ses propres dieux. La religion de cet homme est la risée de l'enfer ! Il prie très dévotement, et puis, au lieu de mener ses affaires pour Dieu, il se sert lui-même. Sans doute les idoles sont-elles très satisfaites de l'arrangement, mais Dieu en est entièrement mécontent.

3. Mais encore : ceux d'entre vous qui consacrent à Jéhovah ce qui ne leur coûte que peu de chose, ou rien, servent leurs propres dieux.

Il y en a beaucoup qui font consister la religion en certains actes de piété qui ne contrarient pas leur égoïsme. Vous priez le matin en famille, parce que vous pouvez le faire alors très commodément, mais vous ne souffrez pas que le service de Jéhovah gêne le service de vos dieux, ni qu'il vous empêche de vous enrichir ou de jouir du monde. Les dieux que vous servez ne se plaignent pas d'être dédaignés ou négligés au profit du service de Jéhovah.

4. Tous ceux-là servent leurs propres dieux qui s'imaginent que les six jours de la semaine leur appartiennent, et que le sabbat seul est le jour de Dieu.

Il y a une multitude de gens qui s'imaginent que la semaine est le temps de l'homme, et le sabbat seul celui de Dieu, et qu'ils ont le droit de faire leur propre ouvrage pendant la semaine, de se servir eux-mêmes et de promouvoir leurs propres intérêts, pourvu seulement qu'ils observent strictement le sabbat et qu'ils servent Dieu ce jour-là. Par exemple, un prédicateur célèbre, pour montrer combien il est mal de violer le sabbat, employait cette comparaison : « Supposez qu'un homme, avec sept dollars en poche, rencontre un mendiant dans une grande détresse et lui donne six dollars, n'en gardant qu'un pour lui-même ; et que le mendiant, voyant qu'il a gardé un dollar, revienne sur ses pas et lui vole celui-là : tous les cœurs ne mépriseraient-ils pas sa bassesse ? » Vous voyez que cette comparaison renferme l'idée suivante : il est très ingrat de violer le sabbat, puisque Dieu a donné aux hommes six jours pour eux-mêmes, pour se servir eux-mêmes, et ne s'est réservé que le sabbat ; et voler à Dieu le septième jour est une basse ingratitude.

Vous qui agissez ainsi, vous ne servez pas Dieu du tout. Si vous êtes égoïstes pendant la semaine, vous êtes égoïstes entièrement. Supposer que vous avez une piété réelle impliquerait que vous êtes convertis chaque dimanche et inconvertis chaque lundi. Si un homme voulait se servir lui-même toute la semaine et posséder réellement la religion le jour du sabbat, il lui faudrait être converti pour cela. Mais est-ce bien là l'idée du sabbat, un jour où l'on sert Dieu à l'exclusion des autres jours ? Dieu a-t-il besoin de vos services le jour du sabbat pour faire avancer son œuvre ? Dieu exige tous vos services autant pendant les six jours que pendant le sabbat ; seulement, il a réservé le sabbat à des devoirs particuliers, et il en a exigé l'observation comme d'un jour de repos, où l'on cesse le labeur du corps et ces soucis et travaux fatigants qui concernent le monde présent. Mais parce que Dieu se sert de moyens pour accomplir ses desseins, que les hommes ont un corps aussi bien

qu'une âme, et que l'Évangile doit être répandu et soutenu par les choses de ce monde, Dieu vous demande de travailler les six jours à vos occupations profanes. Mais tout cela est pour son service, autant que le culte du sabbat. Le sabbat n'est pas plus donné pour le service de Dieu que le lundi. Vous n'avez pas plus le droit de vous servir vous-mêmes le lundi que le jour du sabbat. Si certains d'entre vous ont vu la chose de cette manière, et se sont imaginé que les six jours de la semaine étaient leur temps à eux, cela montre qu'ils sont suprêmement égoïstes. Je vous en supplie, ne pensez pas du tout que vous servez Dieu dans la prière et le jour du sabbat, si le reste du temps vous vous considérez comme au service de vous-mêmes. Vous n'avez jamais connu le principe fondamental du service du Seigneur.

5. Ceux-là se servent eux-mêmes, ou servent leurs propres dieux, qui ne veulent faire aucun sacrifice de leurs aises et de leur confort personnels dans la religion.

Par exemple, il y a une multitude de gens qui s'opposent aux églises aux places gratuites pour cette raison qu'elles exigent le sacrifice de leurs agréments personnels. Ils parlent ainsi : « Nous voulons être assis avec nos familles » ; ou : « Nous voulons des bancs rembourrés » ; ou : « Nous aimons toujours être assis à la même place. » Ils reconnaissent que les églises aux places gratuites sont nécessaires pour rendre l'Évangile accessible aux milliers de gens qui, dans cette ville, s'en vont en enfer. Mais ils ne peuvent pas faire ces petits sacrifices pour ouvrir les portes de la maison de Dieu à cette masse de pécheurs impénitents.

Ces petites choses révèlent souvent de la manière la plus claire l'état du cœur des hommes. Supposez que votre serviteur dise : « Je ne peux pas faire ceci », ou : « Je ne peux pas faire cela », parce que cela gêne ses aises et son confort personnels. Il ne peut pas faire ceci, parce qu'il aime travailler assis sur un coussin. Ou bien il ne peut pas faire cela, parce que cela le séparerait de sa famille pendant une heure et demie. Quoi ! Est-ce là servir ? Quand un homme entre en service, il renonce à ses aises et à

son confort, pour l'intérêt et selon la volonté de son patron. Est-il vrai qu'un homme soit suprêmement dévoué au service de Dieu, quand il montre que ses aises et son confort lui sont plus chers que le royaume de Jésus-Christ, et qu'il sacrifierait plutôt le salut des pécheurs que de s'asseoir sur un banc dur, ou d'être séparé de sa famille une heure ou deux ?

6. Ceux-là servent leurs propres dieux qui donnent leur temps et leur argent, quand ils les donnent, à regret, par contrainte, et non de bon gré et d'un cœur joyeux.

Que penseriez-vous de votre serviteur, s'il vous fallait le relancer ou le pousser tout le temps pour qu'il fasse quoi que ce soit dans votre intérêt ? Ne diriez-vous pas que c'est un serviteur qui ne travaille que sous l'œil du maître ? Combien de gens, quand ils font quelque chose pour la religion, le font à regret ! S'ils font quelque chose, cela leur coûte. Si vous allez trouver l'un de ces personnages et que vous lui demandiez son temps ou son argent pour une œuvre religieuse, il est difficile de le faire s'y engager. On dirait que cela le prend à rebrousse-poil, que ce n'est ni facile ni naturel pour lui. Il est clair qu'il ne considère pas les intérêts du royaume de Christ comme les siens. Il peut bien faire montre de craindre le Seigneur, mais il « sert » d'autres dieux, qui sont les siens.

7. Ceux qui sont toujours prêts à demander combien peu ils peuvent faire pour la religion, plutôt que combien ils peuvent faire, servent leurs propres dieux.

Il y a une multitude de gens qui semblent toujours se demander avec quel minimum ils peuvent s'en tirer dans ce qu'ils font pour Dieu. Vous entendez un tel homme faire ses comptes de profits et pertes : « Tant de gagné cette année ; puis tant que me coûte la charité, tant que je suis obligé de donner pour la religion » (*obligé* de donner pour les intérêts de la religion !) « et tant de perdu dans l'incendie, et tant en créances irrécouvrables », et ainsi de suite.

Cet homme sert-il Dieu ? C'est un simple fait que vous n'avez jamais mis votre cœur à faire avancer la religion dans le monde. Si vous l'aviez fait, vous demanderiez : « Combien puis-je faire pour cette œuvre-ci, et pour celle-là ? Ne puis-je pas faire tant, ou tant, ou tant ? »

8. Ceux qui amassent des richesses pour leur famille, afin de l'élever et de la grandir, servent des dieux qui sont les leurs, et non Jéhovah.

Ceux qui cherchent ainsi à élever leur propre famille dans une autre sphère en amassant des richesses pour elle montrent qu'ils ont un autre but dans la vie que de soumettre ce monde à l'autorité de Jésus-Christ. Ils ont d'autres dieux à servir. Ils peuvent prétendre craindre le Seigneur, mais ils « servent » leurs propres dieux.

9. Ceux qui se proposent pour but d'accumuler assez de biens pour pouvoir se retirer des affaires et vivre à leur aise servent leurs propres dieux.

Il y a beaucoup de personnes qui font profession d'être des serviteurs de Dieu, mais qui sont ardemment occupées à amasser du bien, et qui comptent se retirer un jour dans leur maison de campagne pour y vivre à leur aise. Que voulez-vous dire ? Dieu vous a-t-il donné droit à un sabbat perpétuel dès que vous aurez gagné tant d'argent ? Dieu vous a-t-il dit, quand vous avez fait profession d'entrer à son service, de travailler dur tant d'années, après quoi vous pourriez avoir des vacances perpétuelles ? A-t-il promis de vous dispenser ensuite de tirer le meilleur parti de votre temps et de vos talents, et de vous laisser vivre à votre aise le reste de vos jours ? Si vos pensées sont arrêtées sur cette idée, je vous le dis, vous ne servez pas Dieu, mais votre égoïsme et votre paresse.

10. Ces personnes-là servent leurs propres dieux qui aiment mieux satisfaire leurs appétits que de se priver, pour faire du bien, de choses inutiles, ou même nuisibles.

Vous trouvez des gens qui aiment beaucoup des choses qui ne leur font aucun bien, et d'autres se créent même un goût artificiel pour une chose

positivement répugnante, et ils y courent, et aucun argument ne les décidera à y renoncer pour faire du bien. De telles personnes sont-elles absorbées par le service de Dieu ? Certainement pas. Sacrifieront-elles leur vie pour le royaume de Dieu ? Mais vous ne pouvez même pas leur faire abandonner une chique de tabac ! Une herbe nuisible à la santé et répugnante pour la société ; ils ne peuvent pas y renoncer, fût-ce pour sauver une âme de la mort !

Qui ne voit que l'égoïsme domine chez ces personnes ? Cela montre l'étonnante force de l'égoïsme. Vous voyez souvent la force de l'égoïsme se montrer dans quelque petite chose de ce genre plus que dans des choses plus grandes. L'état réel de l'esprit d'un homme apparaît alors : la satisfaction de soi est la loi de sa vie, et si fortement qu'elle ne veut pas céder, même dans une bagatelle, à ces grands intérêts pour lesquels il devrait être prêt à donner sa vie.

11. Ceux qui se laissent le plus facilement pousser à agir par des appels à leurs intérêts égoïstes montrent qu'ils servent leurs propres dieux.

Vous voyez quel motif fait agir un tel homme. Supposez que je veuille l'amener à souscrire pour la construction d'une église : quel argument dois-je faire valoir ? Eh bien, je dois lui montrer combien cela fera monter la valeur de ses propriétés, ou servira son parti, ou satisfera son égoïsme de quelque autre manière. Si ces motifs l'animent davantage que le désir de sauver des âmes qui périssent et de faire avancer le royaume de Christ, vous voyez qu'il ne s'est jamais donné au service du Seigneur. Il se sert encore lui-même. Il est plus influencé par ses intérêts égoïstes que par tous ces principes de bienveillance sur lesquels repose toute la religion. Le caractère d'un vrai serviteur de Dieu est exactement le contraire.

Prenez le cas de deux serviteurs, l'un dévoué aux intérêts de son maître, l'autre sans conscience ni souci autre que de s'assurer ses gages. Allez trouver le premier, et il relègue à l'arrière-plan toute considération personnelle, et il s'engage cœur et âme pour atteindre le but. L'autre

n'agira pas à moins que vous ne lui présentiez quelque motif égoïste, à moins que vous ne lui disiez : « Faites ceci, et j'augmenterai vos gages, ou je vous établirai à votre compte », ou quelque chose de ce genre. N'y a-t-il pas une différence radicale entre ces deux serviteurs ? N'est-ce pas là une image de ce qui se passe réellement dans nos Églises ? Proposez un projet pour faire du bien qui ne coûtera rien, et tous l'appuieront. Mais proposez un projet qui va toucher à leurs intérêts personnels, coûter de l'argent ou prendre du temps en pleine saison des affaires, et vous verrez qu'ils commencent à se diviser. Certains hésitent, certains doutent, certains soulèvent des objections, et certains refusent résolument. Certains s'engagent tout de suite, parce qu'ils voient que cela fera beaucoup de bien. D'autres restent en arrière jusqu'à ce que vous trouviez un moyen d'intéresser leur égoïsme à la chose. D'où vient la différence ? Certains d'entre eux servent leurs propres dieux.

12. Sont de ce caractère ceux qui s'intéressent davantage à d'autres sujets qu'à la religion.

Si vous les trouvez plus disposés à parler d'autres sujets, plus facilement animés par eux, plus éveillés pour apprendre les nouvelles, ils servent leurs propres dieux. Quelle multitude de gens sont plus animés par la question de la banque, ou par la question de la guerre, ou par l'incendie, ou par n'importe quoi de nature temporelle, que par les réveils, les missions ou quoi que ce soit qui touche aux intérêts de la religion ! Vous les trouvez tout occupés de politique ou de spéculation ; mais si vous abordez le sujet de la religion, ah ! ils ont peur de l'exaltation, et ils parlent d'émotions animales ! Ce qui montre que la religion n'est pas le sujet le plus proche de leur cœur. Un homme s'anime toujours le plus facilement sur le sujet qui est le plus proche de son cœur. Abordez ce sujet-là, et il s'y intéresse. Quand vous pouvez parler du matin au soir des nouvelles et d'autres sujets du monde, et que vous ne pouvez absolument pas vous intéresser au sujet de la religion, vous savez que votre cœur n'y est pas ; et si vous prétendez être un serviteur de Dieu, vous êtes un hypocrite.

13. Quand des personnes sont plus jalouses de leur propre réputation que de la gloire de Dieu, cela montre qu'elles vivent pour elles-mêmes et servent leurs propres dieux.

Vous voyez un homme plus irrité ou plus peiné de ce qu'on dit contre lui que de ce qu'on dit contre Dieu : qui sert-il ? Qui est son Dieu, lui-même ou Jéhovah ? Voilà un ministre qui se met dans tous ses états parce que quelqu'un a dit un mot qui porte atteinte à son savoir, ou à sa dignité, ou à son infaillibilité, alors qu'il reste froid comme la glace devant tous les outrages faits au Dieu béni. Cet homme est-il un disciple de Paul, prêt à passer pour fou pour la cause de Christ ? Cet homme a-t-il jamais pris la première leçon de la religion ? S'il l'avait prise, il se réjouirait de voir son nom rejeté comme infâme pour la cause de la religion. Non, il ne sert pas Dieu, il sert ses propres dieux.

14. Ceux-là servent leurs propres dieux qui ne font pas du salut des âmes le grand but, le but dominant de leur vie.

La fin de toutes les institutions religieuses, ce qui leur donne à toutes leur valeur, c'est le salut des pécheurs. La fin pour laquelle Christ vit, et pour laquelle il a laissé son Église dans le monde, c'est le salut des pécheurs. C'est l'ouvrage auquel Dieu met ses serviteurs, et si un homme ne le fait pas, comme son affaire, comme le but dominant et principal de sa vie, il ne sert pas Jéhovah, il sert ses propres dieux.

15. Ceux qui ne font que peu de chose pour Dieu, ou qui n'accomplissent que peu de chose pour Dieu, ne peuvent pas proprement être dits le servir.

Supposez que vous demandiez à un homme qui fait profession d'être serviteur de Dieu : « Que faites-vous pour Dieu ? Est-ce que vous accomplissez quelque chose ? Êtes-vous l'instrument de la conversion de quelques pécheurs ? Faites-vous naître des impressions favorables à la religion, ou aidez-vous à faire avancer la cause de Christ ? » Il répond : « Ma foi, je ne sais pas ; j'ai une espérance ; je pense parfois que j'aime

vraiment Dieu ; mais je ne sais pas si je fais quelque chose en particulier en ce moment. » Cet homme sert-il Dieu ? Ou sert-il ses propres dieux ? « Je parle parfois aux pécheurs, dit-il, mais ils ne semblent pas en être très touchés. » Alors, c'est que vous-même n'êtes pas touché. Si votre cœur n'y est pas, il n'est pas étonnant que vous ne puissiez pas toucher les pécheurs. Tandis que si vous faites votre devoir, le cœur à l'ouvrage, les pécheurs ne peuvent pas s'empêcher d'être touchés.

16. Ceux qui cherchent dans la religion le bonheur plutôt que l'utilité servent leurs propres dieux.

Leur religion est entièrement égoïste. Ils veulent jouir de la religion, et ils se demandent sans cesse comment ils peuvent avoir des dispositions d'esprit heureuses, et comment ils peuvent éprouver des émotions agréables dans les exercices religieux. Et ils ne vont qu'aux réunions et n'écoutent que les prédications qui les rendront heureux, sans jamais se demander si c'est la manière de faire le plus de bien ou non. Supposez maintenant que votre serviteur agisse ainsi, et qu'il cherche constamment comment se faire plaisir ; et s'il pensait qu'il serait le plus heureux au salon, étendu sur le sofa, un oreiller de duvet sous la tête et un autre serviteur pour l'éventer, refusant de faire le travail que vous lui avez confié et que votre intérêt réclame d'urgence ; au lieu de montrer le désir de travailler pour vous, de se soucier de votre intérêt et d'être prêt à se dépenser de toutes ses forces à votre service, il ne veut qu'être heureux ! Il en est exactement ainsi de ces serviteurs déclarés de Jéhovah, qui ne veulent rien faire d'autre que s'asseoir sur leur beau coussin et se faire nourrir par leur pasteur. Au lieu de chercher comment faire du bien, ils ne cherchent qu'à être heureux. Leur prière de chaque jour n'est pas, comme celle de Saul de Tarse converti : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? », mais : « Seigneur, dis-moi comment je peux être heureux. » Est-ce là l'esprit de Jésus-Christ ? Non, il disait : « Je veux faire ta volonté, mon Dieu ! » Est-ce là l'esprit de l'apôtre Paul ? Non, il jeta aussitôt ses vêtements de dessus et se mit les bras nus pour le champ de travail.

17. Ceux qui font de leur propre salut le but suprême de leur religion servent leurs propres dieux.

Il y a dans l'Église une multitude de gens qui montrent par leur conduite, et qui avouent même dans leur langage, que leur but principal est d'assurer leur propre salut, et que leur grande résolution est de planter leur âme sur les remparts solides de la Jérusalem céleste et de marcher dans les champs dorés de la Canaan d'en haut. Si la Bible ne se trompe pas, tous ces personnages iront en enfer. Leur religion est pur égoïsme. Et « celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la sauvera ».

REMARQUES

1. Voyez pourquoi l'on accomplit si peu de chose dans le monde pour Jésus-Christ.

C'est parce qu'il y en a si peu qui font quelque chose pour lui. C'est parce que Jésus-Christ a si peu de vrais serviteurs dans le monde. Combien, pensez-vous, y a-t-il de croyants de profession dans cette Église, ou parmi toutes vos connaissances, qui travaillent réellement pour Dieu, qui font de la religion leur affaire et qui se dépensent pour faire avancer le royaume de Christ ? La raison pour laquelle la religion n'avance pas plus vite, c'est qu'il y en a si peu pour la faire avancer, et tant pour l'entraver. Vous voyez une troupe de gens à un incendie, qui essaient de sortir les marchandises d'un magasin. Certains sont résolus à sortir les marchandises, mais les autres ne s'y emploient pas : ils détournent l'attention des premiers en parlant d'autre chose, ou ils les gênent carrément en critiquant leur manière de faire, ou en les retenant. Il en est de même dans l'Église. Ceux qui désirent faire l'ouvrage sont grandement gênés par la mauvaise volonté, les chicanes et la résistance déclarée des autres.

2. Voyez pourquoi si peu de chrétiens ont l'esprit de prière. Comment pourraient-ils avoir l'esprit de prière ? Pourquoi Dieu leur donnerait-il

l'esprit de prière ? Supposez un homme engagé dans ses projets mondains, et que Dieu donne à cet homme l'esprit de prière. Naturellement, il prierait pour ce qui est le plus proche de son cœur, c'est-à-dire pour le succès de ses projets mondains, afin d'en servir ses propres dieux. Dieu lui donnera-t-il l'esprit de prière pour de tels desseins ? Jamais. Qu'il aille demander à ses propres dieux un esprit de prière, mais qu'il ne s'attende pas à ce que Jéhovah lui accorde l'esprit de prière pendant qu'il sert ses propres dieux.

3. Vous voyez qu'il y a une multitude de croyants de profession qui n'ont pas encore commencé à être religieux.

Quelqu'un demandait à l'un d'eux : « Sentez-vous que vos biens et vos affaires sont entièrement à Dieu, et les tenez-vous et les gérez-vous pour Dieu ? » « Oh non, répondit-il, je n'en suis pas encore arrivé là. » Pas encore arrivé là ! Cet homme faisait profession de religion depuis des années, et pourtant il n'en était pas encore arrivé à considérer ses biens, ses affaires et tout ce qu'il avait comme appartenant à Dieu ! Sans aucun doute il servait ses propres dieux. Car je maintiens que c'est là le tout commencement de la religion. Qu'est-ce que la conversion, sinon le fait de passer du service du monde au service de Dieu ? Et pourtant cet homme n'avait pas découvert qu'il était le serviteur de Dieu. Et il semblait penser que ce serait être déjà bien avancé dans la religion que de sentir que tout ce qu'il avait était au Seigneur.

4. C'est une grande malhonnêteté de faire profession de servir le Seigneur et, en réalité, de se servir soi-même.

Vous qui accomplissez des devoirs religieux par des motifs égoïstes, vous essayez en réalité de faire de Dieu votre serviteur. Si votre propre intérêt est le but suprême, tous vos actes religieux ne sont que des efforts pour amener Dieu à servir vos intérêts. Pourquoi priez-vous, ou observez-vous le sabbat, ou donnez-vous vos biens pour des œuvres religieuses ? Vous répondez :

« Pour assurer mon propre salut. » Vraiment ! Non pour glorifier Dieu, mais pour aller au ciel ! Ne pensez-vous pas que le diable ferait tout cela, s'il pensait pouvoir atteindre son but par ce moyen, et qu'il resterait diable malgré tout ? La forme la plus haute de l'égoïsme doit être de vouloir enrôler Dieu, avec tous ses attributs, au service de votre puissant moi.

Et maintenant, mes auditeurs, où en êtes-vous tous ? Servez-vous Jéhovah, ou servez-vous vos propres dieux ? Qu'avez-vous fait pendant ces six mois où j'ai été absent ? Avez-vous fait quelque chose pour Dieu ? Avez-vous vécu en serviteurs de Dieu ? Le royaume de Satan est-il affaibli par ce que vous avez fait ? Pourriez-vous dire maintenant : « Venez avec moi, et je vous montrerai tel et tel pécheur converti, tel et tel rétrograde ramené, tel et tel saint faible fortifié et soutenu » ? Pourriez-vous produire des témoins vivants de ce que vous avez fait au service de Dieu ? Ou bien votre réponse serait-elle : « Je suis allé régulièrement au culte le dimanche, j'ai entendu beaucoup de bonnes prédications, j'ai assisté en général aux réunions de prière, et nous avons eu des réunions précieuses ; j'ai prié en famille, et deux ou trois fois par jour dans mon cabinet, et j'ai lu la Bible » ? Et dans tout cela vous avez été purement passifs, quant à quoi que ce soit de fait pour Dieu. Vous avez craint le Seigneur, et vous avez servi vos propres dieux.

« Oui, mais j'ai vendu tant de marchandises et gagné tant d'argent, dont je compte donner un dixième à l'œuvre missionnaire. » Qui vous a demandé cela, au lieu de sauver des âmes ? Vous allez envoyer l'Évangile aux païens, et vous laissez des pécheurs, sous vos propres yeux, descendre en enfer ! Ne vous y trompez pas. Si vous aimiez les âmes, si vous étiez engagés à servir Dieu, vous penseriez aux âmes d'ici, et vous feriez l'œuvre de Dieu ici. Que penserions-nous d'un missionnaire qui partirait chez les païens sans avoir jamais dit un mot aux pécheurs qui l'entourent chez lui ? Aime-t-il les âmes ? Il y a quelque chose de grotesque dans l'idée d'envoyer un tel homme chez les païens. L'homme qui ne veut rien faire chez lui n'est pas fait pour aller chez les païens. Et

celui qui prétend gagner de l'argent pour les missions, alors qu'il ne veut pas essayer de sauver les pécheurs d'ici, est un hypocrite scandaleux.

Discours 3

Les actions douteuses sont des péchés

Mais celui qui a des doutes au sujet de ce qu'il mange est condamné, parce qu'il n'agit pas par conviction. Tout ce qui n'est pas le produit d'une conviction est péché. (Romains 14,23)

C'était une coutume, chez les païens idolâtres, d'offrir en sacrifice le corps des bêtes immolées. Une partie de chaque bête offerte revenait au prêtre. Les prêtres envoyaient leur part au marché pour la vendre, et on la vendait à la boucherie comme n'importe quelle autre viande. Les chrétiens d'origine juive, dispersés partout, étaient très pointilleux sur les viandes qu'ils mangeaient, afin de ne pas courir le moindre risque de violer la loi de Moïse ; ils soulevaient des doutes et faisaient naître des disputes et des difficultés dans les Églises. C'était l'un des sujets qui divisaient et agitaient l'Église de Corinthe, si bien qu'elle finit par écrire à l'apôtre Paul pour lui demander des directives. Une partie de la première épître aux Corinthiens a sans doute été écrite en réponse à de telles questions. Il semble que certains poussaient si loin leurs scrupules qu'ils jugeaient inconvenant de manger de la viande, quelle qu'elle soit ; car s'ils allaient en acheter au marché, ils couraient sans cesse le risque d'acheter de la viande offerte aux idoles. D'autres pensaient que cela ne faisait aucune différence : ils avaient le droit de manger de la viande, ils l'achèteraient au marché telle qu'ils la trouvaient, et ne se mettraient pas en peine à ce sujet. Pour apaiser la dispute, ils écrivirent à Paul, et au chapitre 8 il reprend la question et la traite à fond.

« Pour ce qui concerne les viandes sacrifiées aux idoles, nous savons que nous avons tous la connaissance. La connaissance enfle, mais la charité édifie. Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il n'a pas encore connu comme il faut connaître. Mais si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu

de lui. Pour ce qui est donc de manger des viandes sacrifiées aux idoles, nous savons qu'il n'y a point d'idole dans le monde, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Car, s'il est des êtres qui sont appelés dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre, comme il existe réellement plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, néanmoins pour nous il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et pour qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes. Mais cette connaissance n'est pas chez tous. Quelques-uns, d'après la manière dont ils envisagent encore l'idole, mangent de ces viandes comme étant sacrifiées aux idoles, et leur conscience, qui est faible, en est souillée. »

« Leur conscience en est souillée » : c'est-à-dire que celui-là regarde cette viande comme offerte à une idole, et qu'il commet réellement un acte d'idolâtrie. En soi, manger de la viande est une chose parfaitement indifférente.

« Ce n'est pas un aliment qui nous rapproche de Dieu : si nous en mangeons, nous n'avons rien de plus ; si nous n'en mangeons pas, nous n'avons rien de moins. Prenez garde, toutefois, que votre liberté ne devienne une pierre d'achoppement pour les faibles. Car, si quelqu'un te voit, toi qui as de la connaissance, assis à table dans un temple d'idoles, sa conscience, à lui qui est faible, ne le portera-t-elle pas à manger des viandes sacrifiées aux idoles ? Et ainsi le faible périra par ta connaissance, le frère pour lequel Christ est mort ! »

Ils avaient beau en savoir assez sur la question pour savoir qu'une idole n'est rien et ne peut rien changer à la viande elle-même ; si pourtant on les voyait manger une viande dont on savait qu'elle avait été offerte à une idole, les faibles pourraient s'en trouver encouragés à manger ces sacrifices comme tels, c'est-à-dire comme un acte de culte rendu à l'idole, tout en croyant ne faire que suivre l'exemple de leurs frères plus éclairés.

« En péchant de la sorte contre les frères, et en blessant leur conscience faible, vous péchez contre Christ. C'est pourquoi, si un aliment scandalise

mon frère, je ne mangerai jamais de viande, afin de ne pas scandaliser mon frère. »

Telle est sa conclusion, pleine de charité : il aimerait mieux renoncer tout à fait à la viande que d'être l'occasion d'entraîner un frère faible dans l'idolâtrie. Car, en fait, pécher ainsi contre un frère faible, c'est pécher contre Christ.

Écrivant aux Romains, il reprend le même sujet : la même dispute avait éclaté là aussi. Après avoir posé quelques maximes et quelques principes généraux, il donne cette règle :

« Faites accueil à celui qui est faible dans la foi, et ne discutez pas sur les opinions. Tel croit pouvoir manger de tout : tel autre, qui est faible, ne mange que des légumes. »

Il y en avait parmi eux qui préféraient vivre uniquement de légumes plutôt que de courir le risque d'acheter à la boucherie de la viande qui avait été offerte en sacrifice aux idoles. D'autres mangeaient de la viande comme d'habitude, achetant ce qu'on vendait au marché, sans poser de questions par motif de conscience. Ceux qui vivaient de légumes accusaient les autres d'idolâtrie, et ceux qui mangeaient de la viande accusaient les autres de superstition et de faiblesse. C'était un tort.

« Que celui qui mange ne méprise point celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas ne juge point celui qui mange, car Dieu l'a accueilli. Qui es-tu, toi qui juges un serviteur d'autrui ? S'il se tient debout, ou s'il tombe, cela regarde son maître. Mais il se tiendra debout, car le Seigneur a le pouvoir de l'affermir. »

Il y avait aussi une controverse sur l'observation des fêtes et des jours saints des Juifs. Les uns pensaient que Dieu l'exigeait, et ils les observaient donc. Les autres les négligeaient, parce qu'ils pensaient que Dieu n'en exigeait pas l'observation.

« Tel fait une distinction entre les jours ; tel autre les estime tous égaux. Que chacun ait en son esprit une pleine conviction. Celui qui distingue

entre les jours agit ainsi pour le Seigneur ; et celui qui ne distingue pas entre les jours, c'est pour le Seigneur qu'il ne le fait pas. Celui qui mange, c'est pour le Seigneur qu'il mange, car il rend grâces à Dieu ; celui qui ne mange pas, c'est pour le Seigneur qu'il ne mange pas, et il rend grâces à Dieu. En effet, nul de nous ne vit pour lui-même, et nul ne meurt pour lui-même. Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Car Christ est mort et il a vécu, afin de dominer sur les morts et sur les vivants. Mais toi, pourquoi juges-tu ton frère ? Ou toi, pourquoi méprises-tu ton frère ? puisque nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Dieu. Car il est écrit : Je suis vivant, dit le Seigneur, tout genou fléchira devant moi, et toute langue donnera gloire à Dieu. Ainsi chacun de nous rendra compte à Dieu pour lui-même. Ne nous jugeons donc plus les uns les autres ; mais pensez plutôt à ne rien faire qui soit pour votre frère une pierre d'achoppement ou une occasion de chute. »

Remarquez bien ce qu'il dit.

« Mais si, pour un aliment, ton frère est attristé, tu ne marches plus selon l'amour : ne cause pas, par ton aliment, la perte de celui pour lequel Christ est mort. »

C'est-à-dire : je sais que la distinction des viandes en pures et impures n'oblige plus sous Christ ; mais pour celui qui croit à cette distinction, c'est un crime de manger de tout indistinctement, parce qu'il fait ce qu'il croit contraire aux commandements de Dieu. « À la vérité toutes choses sont pures ; mais il est mal à l'homme, quand il mange, de devenir une pierre d'achoppement. » Chacun doit être persuadé, en son propre esprit, que ce qu'il fait est bien. Si quelqu'un mange des viandes dites impures sans avoir l'esprit au clair sur la légitimité de ce qu'il fait, il offense Dieu.

« Il est bien de ne pas manger de viande, de ne pas boire de vin, et de s'abstenir de ce qui peut être pour ton frère une occasion de chute, de scandale ou de faiblesse. »

Voilà un avis fort utile pour ces amateurs de vin et ces avaleurs de bière qui pensent que la cause de la tempérance va être ruinée si l'on renonce au vin et à la bière, alors qu'il est notoire, pour quiconque observe tant soit peu, que ce sont précisément ces boissons qui font le plus obstacle à cette cause dans tout le pays.

« Cette foi que tu as, garde-la pour toi devant Dieu. Heureux celui qui ne se condamne pas lui-même dans ce qu'il approuve ! Mais celui qui a des doutes au sujet de ce qu'il mange est condamné, parce qu'il n'agit pas par conviction. Tout ce qui n'est pas le produit d'une conviction est péché. »

Le mot que la version anglaise rend par « damné » signifie condamné, c'est-à-dire déclaré coupable d'avoir enfreint la loi de Dieu. Si un homme doute qu'une chose soit permise et que, dans cet état de doute, il la fasse, il déplaît à Dieu, il enfreint la loi, et il est condamné, que la chose soit bonne ou mauvaise en elle-même. Si j'ai expliqué ce texte avec tant de détail, en le replaçant dans son contexte, c'est que je voulais vous convaincre pleinement de la justesse du principe qu'il pose : si un homme fait une chose dont il doute qu'elle soit permise, il pèche, et il en est condamné aux yeux de Dieu.

Que la chose soit permise en elle-même, là n'est pas la question. S'il doute qu'elle soit permise, il a tort de la faire.

Il y a ici une exception qu'il faut signaler : c'est le cas où un homme doute aussi honnêtement et aussi pleinement de la légitimité de l'abstention que de celle de l'action. Le président Edwards traite exactement ce cas dans sa trente-neuvième résolution :

« Résolu : ne jamais rien faire dont je mette la légitimité en question au point de me proposer, en même temps, d'examiner ensuite si cela est permis ou non ; à moins que je ne mette tout autant en question la légitimité de l'omission. »

Un homme peut douter également s'il est tenu de faire une chose ou de ne pas la faire. Alors, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il doit agir selon la

meilleure lumière qu'il peut obtenir. Mais lorsqu'il doute de la légitimité de l'acte sans avoir aucune raison de douter de la légitimité de l'abstention, et qu'il agit malgré tout, il pèche, il est condamné devant Dieu, et il doit se repentir ou être damné. Pour approfondir le sujet, je me propose :

I. De montrer quelques raisons pour lesquelles un homme est coupable de faire une chose dont il doute qu'elle soit permise.

II. D'en montrer l'application à un certain nombre de cas particuliers.

III. De présenter quelques conséquences et remarques, selon le temps dont nous disposerons.

I. Je dois montrer quelques raisons de la justesse du principe posé dans le texte : si un homme fait une chose dont il doute qu'elle soit permise, il est condamné.

1. Une première raison pour laquelle un homme est condamné s'il fait une chose dont il doute qu'elle soit permise, c'est que, si Dieu éclaire son esprit au point de le faire douter de la légitimité d'un acte, il est tenu de s'arrêter là, d'examiner la question et de la trancher à sa propre satisfaction.

Pour l'illustrer : supposez que votre enfant désire faire une certaine chose, ou que ses camarades l'invitent à aller quelque part, et qu'il doute que vous soyez d'accord ; ne voyez-vous pas que son devoir est de vous le demander ? Si l'un de ses camarades d'école l'invite chez lui, qu'il doute que cela vous plaise et qu'il y aille quand même, n'est-ce pas manifestement mal ?

Ou bien supposez un homme jeté par un naufrage sur une île déserte, où il ne trouve aucun être humain. Il s'installe dans une grotte isolée, se croyant tout seul, sans amis, sans secours et sans espoir. Mais chaque matin, il trouve une provision de nourriture saine et nourrissante, préparée pour lui et déposée à l'entrée de sa grotte, de quoi suffire à ses besoins de la journée. Quel est son devoir ? Direz-vous qu'il ne sait pas

qu'il y a un être sur l'île, et qu'il n'a donc d'obligation envers personne ? La reconnaissance, au contraire, ne l'oblige-t-elle pas à chercher et à découvrir son ami invisible, et à le remercier de sa bonté ? Il ne peut pas dire : « Je doute qu'il y ait quelqu'un ici ; je ne ferai donc rien d'autre que manger ma ration, prendre mes aises, et ne me soucier de rien. » Le seul fait de ne pas chercher son bienfaiteur le convaincrait d'une méchanceté de cœur aussi désespérée que s'il savait qui c'est et refusait de le remercier des faveurs reçues.

Ou bien supposez qu'un athée ouvre les yeux sur cette bienheureuse lumière du ciel et respire cet air qui répand la santé et la vigueur dans tout son corps. Voilà assez de preuves de l'existence de Dieu pour le mettre en quête de ce grand Être qui lui fournit tous ces moyens de vie et de bonheur. Et s'il ne cherche pas davantage de lumière, s'il ne s'en soucie pas, s'il dresse son cœur contre Dieu, il montre qu'il a le cœur aussi bien que l'intelligence d'un athée. Il a, pour le moins, des preuves qu'il peut y avoir un Dieu. Quelle est donc son affaire ? Évidemment, de se mettre honnêtement, avec un esprit tout filial et plein de respect, à chercher ce Dieu et à lui rendre hommage. Si, ayant assez de lumière pour se demander s'il n'y aurait pas un Dieu, il continue à vivre comme s'il n'y en avait point, sans chercher la vérité ni lui obéir, il montre que son cœur est mauvais, et que ce cœur dit : « Qu'il n'y ait point de Dieu ! »

Voici un déiste, et voici un livre qui se présente comme une révélation de Dieu. Beaucoup d'hommes de bien l'ont cru tel. Les preuves sont telles qu'elles ont pleinement convaincu de sa vérité les esprits les plus pénétrants et les plus droits. Les preuves, tant extérieures qu'intérieures, sont d'un grand poids. Dire qu'il n'y a pas de preuves suffit à faire douter du bon sens d'un homme, ou de son honnêteté. Il y a, pour en dire le moins possible, des preuves suffisantes pour faire douter qu'il soit une fable et une imposture. Ce n'est là, en réalité, qu'une petite partie de la vérité, mais plaçons-nous sur ce terrain. Son devoir est-il alors de le rejeter ? Aucun déiste ne prétend être assez pleinement persuadé dans son esprit pour être libre de tout doute. Tout ce qu'il ose entreprendre,

c'est de soulever des chicanes et de faire naître des doutes dans l'autre sens. Son devoir, ici, est donc de s'arrêter, et de ne pas s'opposer à la Bible tant qu'il ne pourra pas prouver, sans l'ombre d'un doute, qu'elle ne vient pas de Dieu.

Il en va de même de l'unitarien. Admettons (ce qui n'est nullement vrai) que les preuves contenues dans la Bible ne suffisent pas à lever tout doute sur le fait que Jésus-Christ est Dieu : elles en fournissent du moins assez pour faire naître un doute dans l'autre sens ; il n'a donc pas le droit de rejeter cette doctrine comme fausse, mais il est tenu de sonder humblement les Écritures et de s'en assurer par lui-même. Or aucun homme intelligent et honnête ne peut dire que les Écritures n'apportent « aucune preuve » de la divinité de Christ. Elles en apportent, qui ont convaincu et pleinement satisfait des milliers d'esprits parmi les plus pénétrants, qui étaient auparavant opposés à cette doctrine. Nul ne peut rejeter cette doctrine sans un doute, puisqu'il y a là des preuves qu'elle peut être vraie. Et si elle peut être vraie, s'il y a lieu de douter qu'elle soit fausse, alors il la rejette à ses risques et périls.

Voyez ensuite l'universaliste. Où en est-il un seul qui puisse dire qu'il n'a pas même un doute : n'y aurait-il pas un enfer, où les pécheurs vont après la mort subir un tourment sans fin ? Il est tenu de s'arrêter, de chercher et de sonder les Écritures. Il ne lui suffit pas de dire qu'il ne croit pas à l'enfer. Il se peut qu'il y en ait un ; et s'il le rejette et continue son chemin sans se soucier de savoir s'il existe ou non, cela seul fait de lui un rebelle contre Dieu. Il se demande s'il n'y a pas un enfer qu'il devrait éviter, et pourtant il agit comme s'il était certain et n'avait aucun doute. Il est condamné. J'ai connu autrefois un médecin qui était universaliste, et qui est parti pour l'éternité mettre ses spéculations à l'épreuve de la réalité. Il m'a dit un jour qu'il avait de forts doutes sur la vérité de l'universalisme, et qu'il avait fait part de ses doutes à un pasteur ; celui-ci lui avait avoué que lui aussi doutait de sa vérité, et qu'il ne croyait pas qu'il existât au monde un seul universaliste qui n'en doutât pas.

2. Si un homme fait une chose alors qu'il doute qu'elle soit permise, cela montre qu'il est égoïste, et qu'il a d'autres buts que de faire la volonté de Dieu.

Cela montre qu'il veut la faire pour se satisfaire lui-même. Il doute que Dieu l'approuve, et pourtant il la fait. N'est-ce pas un rebelle ? S'il désirait honnêtement servir Dieu, il s'arrêterait dès qu'il douterait, il chercherait et examinerait jusqu'à ce qu'il soit fixé. Mais aller de l'avant tant qu'il est dans le doute montre qu'il est égoïste et méchant, qu'il est prêt à la faire, que Dieu en soit content ou non, et qu'il veut la faire, que ce soit bien ou mal. Il la fait parce qu'il a envie de la faire, et non parce que c'est bien.

3. Agir ainsi, c'est mettre en accusation la bonté de Dieu.

Il tient pour incertain que Dieu ait donné une révélation suffisante de sa volonté pour qu'il puisse connaître son devoir s'il le voulait. Il dit en fait que le chemin du devoir est laissé si incertain qu'il doit se décider au hasard.

4. Cela révèle la paresse et la torpeur de l'esprit.

Cela montre qu'il aime mieux mal agir que de mettre la diligence nécessaire à apprendre et à connaître le chemin du devoir. Cela montre qu'il est soit négligent, soit malhonnête dans ses recherches.

5. Cela manifeste un esprit téméraire.

Cela montre un manque de conscience, une indifférence au bien, une mise à l'écart de l'autorité de Dieu, une disposition à ne pas faire la volonté de Dieu et à ne pas se soucier de lui plaire ou de lui déplaire, une témérité désespérée et un caractère emporté qui sont le comble de la méchanceté.

Ainsi, le principe si clairement posé dans le texte et son contexte, ainsi que dans le chapitre des Corinthiens que je vous ai lu, se trouve pleinement confirmé par l'examen : faire une chose dont on doute qu'elle

soit permise est un péché, dont on est condamné devant Dieu, et dont on doit se repentir, sous peine d'être damné.

II. Je dois maintenant montrer l'application de ce principe à diverses situations particulières de la vie humaine. Mais, Premièrement, je mentionnerai quelques cas où l'on peut douter également, quant à la légitimité d'une chose, si l'on est tenu de la faire ou de ne pas la faire.

Prenez la question du vin à la table de communion. Depuis que la réforme de la tempérance a soulevé la question de l'usage du vin, qu'on a analysé divers vins et révélé la quantité d'alcool qu'ils contiennent, et qu'on a montré combien il est difficile de se procurer dans ce pays des vins qui ne soient pas fortement alcoolisés, certains se sont sérieusement demandé s'il est juste d'employer, pour célébrer la sainte cène, les vins que nous pouvons trouver ici. Les uns croient fermement que le vin est une partie essentielle de l'ordonnance, que nous devons employer le meilleur vin que nous puissions trouver, et en rester là. D'autres disent que nous ne devons pas employer du tout de vin alcoolisé ou enivrant, et que, puisque le vin n'est pas, à leur avis, essentiel à l'ordonnance, il vaut mieux employer une autre boisson. Ces deux groupes sont sans aucun doute aussi consciencieux l'un que l'autre, et désireux de faire ce qu'ils ont le plus de raisons de croire conforme à la volonté de Dieu. D'autres encore sont dans le doute à ce sujet. Je conçois aisément que des personnes consciencieuses soient très sérieusement dans le doute sur le parti à prendre. Elles doutent qu'il soit juste d'employer du vin alcoolisé, et elles doutent qu'il soit juste d'employer une autre boisson dans le sacrement. Voilà un cas qui tombe sous la règle du président Edwards, « lorsque je doute en mon esprit si je dois le faire ou ne pas le faire », et que chacun doit trancher selon la meilleure lumière qu'il peut obtenir, honnêtement, avec le seul désir de connaître et de faire ce qui plaît le plus à Dieu.

Je n'ai pas l'intention de débattre de cette question de l'usage du vin à la communion, et ce n'est pas ici le lieu d'examiner le sujet à fond. Je ne l'ai

introduite que pour servir d'illustration. Mais puisqu'elle est devant nous, je ferai deux ou trois remarques.

(1.) Je n'ai jamais redouté, de l'usage du vin ordinaire à la communion, autant de mal que certains. Je ne me suis pas alarmé du danger ou du mal qu'il y aurait à prendre une gorgée de vin, une cuillerée à café environ, une fois par mois, ou tous les deux ou trois mois. Je ne crois pas que la maladie de l'intempérance (car l'intempérance, vous le savez, est en réalité une maladie du corps) puisse être produite ou entretenue par une cause aussi légère. Je ne crois pas non plus que cela doive nuire à la cause de la tempérance autant que certains l'ont supposé. C'est pourquoi celui qui emploie le vin comme nous en avons l'habitude, et qui est pleinement persuadé dans son esprit, ne pèche pas.

(2.) D'un autre côté, je ne pense pas que l'usage du vin soit en rien essentiel à l'ordonnance. On a beaucoup dit, écrit et imprimé sur ce sujet, et l'on a souvent obscurci la question par des discours sans intelligence. À mon sens, il y a, pour penser que le vin n'est pas essentiel à cette ordonnance, des raisons plus fortes que toutes celles que j'ai vu exposer. On s'est donné beaucoup de peine pour prouver que notre Sauveur avait employé, en instituant la cène, un vin non fermenté, qui ne contenait donc pas d'alcool. C'est même là le point qui a été le plus débattu. Mais en réalité, cela paraît aussi hors de propos que de débattre s'il employa du pain de froment ou d'avoine, du pain levé ou sans levain. Pourquoi n'entendons-nous pas discuter cette question-là avec véhémence ? Parce que tous la tiennent pour sans importance.

Pour trancher cette question du vin, il faudrait se demander quel est le sens de l'ordonnance de la cène. Que voulait faire notre Sauveur ? Il s'agissait de prendre les deux éléments de base qui entretiennent la vie, la nourriture et la boisson, pour représenter la nécessité et la vertu de l'expiation.

Il est clair que Christ l'entendait ainsi, car cela correspond à ce qu'il dit : « Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un

breuvage. » De même, il répandit de l'eau dans le temple et dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. » Il est appelé « le pain de vie ». On avait ainsi coutume de montrer la valeur des souffrances de Christ par la nourriture et la boisson. Pourquoi a-t-il pris du pain plutôt qu'un autre aliment ? Ceux qui connaissent l'histoire et les usages de ce pays-là verront qu'il a choisi l'aliment le plus couramment consommé par le peuple. Quand j'étais à Malte, il me semblait qu'une grande partie de la population vivait de pain seul. Les gens se rendaient en foule sur la place du marché, achetaient chacun un morceau de pain grossier, et le mangeaient debout. Ainsi, Christ a choisi l'aliment le plus commun et le plus universellement sain pour représenter sa chair. Pourquoi alors a-t-il pris du vin comme boisson ? Pour la même raison : le vin est la boisson ordinaire du peuple, surtout aux repas, dans tous ces pays-là. On l'y vend environ un sou la bouteille, le vin étant meilleur marché là-bas que la petite bière ici. En Sicile, on m'a dit que le vin se vendait cinq sous les quatre litres, et je ne serais pas surpris qu'il ait été à peu près aussi bon marché que l'eau. Et vous remarquerez que la cène fut célébrée pour la première fois à la fin du repas de la Pâque, où les Juifs employaient toujours du vin. Le sens que le Sauveur donne à cette ordonnance est donc celui-ci : de même que la nourriture et la boisson sont essentielles à la vie du corps, de même son corps et son sang, c'est-à-dire son expiation, sont essentiels à la vie de l'âme. Pour ma part, je suis pleinement convaincu que le vin n'est pas essentiel à la communion, et je n'hésiterais pas à donner de l'eau à quiconque la préférerait par motif de conscience. Qu'on prenne la nourriture et la boisson ordinaires du pays, ce qui entretient la vie du corps, et le but de l'institution est atteint. Si j'étais missionnaire chez les Esquimaux, qui vivent de chair de phoque séchée et d'eau de neige, j'administrerais la cène avec ces aliments-là. Cela ferait comprendre à leur esprit qu'ils ne peuvent pas vivre sans Christ.

Je dis donc que celui qui est pleinement persuadé dans son esprit ne pèche pas en renonçant à l'usage du vin. Que cette Église soit pleinement persuadée dans son esprit, et je n'aurai aucun scrupule à faire l'un ou

l'autre, si elle veut remplacer le vin par une autre boisson saine d'usage courant. Et en même temps, je n'ai pour ma part aucune objection à continuer selon l'ancienne manière.

Maintenant, ne perdez pas de vue le grand principe dont il est question. Le voici : lorsqu'un homme doute honnêtement qu'il soit permis de faire une chose, et doute tout autant, d'un autre côté, qu'il soit permis de ne pas la faire, il doit prier à ce sujet, sonder les Écritures, obtenir sur la question la meilleure lumière possible, et ensuite agir. Et quand il l'a fait, il ne doit en aucune façon être jugé ni blâmé par d'autres pour le parti qu'il prend. « Qui es-tu, toi qui juges un serviteur d'autrui ? » Et nul n'a le droit de faire de sa propre conscience la règle de la conduite de son prochain.

Un cas semblable est celui d'un pasteur dont la situation l'oblige à faire un long trajet le jour du sabbat pour aller prêcher, par exemple lorsqu'il dessert deux assemblées, ou dans un cas analogue. Il peut alors douter honnêtement de son devoir, dans un sens comme dans l'autre. S'il y va, il paraît, aux yeux des étrangers, faire peu de cas du sabbat. S'il n'y va pas, les gens n'auront pas de prédication. La règle est qu'il sonde les Écritures, qu'il obtienne la meilleure lumière possible, qu'il en fasse un sujet de prière, qu'il pèse la chose à fond, et qu'il agisse selon son meilleur jugement.

De même pour un moniteur d'école du dimanche. Il peut habiter loin de l'école et être obligé de s'y rendre le jour du sabbat, faute de quoi il n'y aura pas d'école. Et il peut douter honnêtement de son devoir : rester dans sa propre Église le jour du sabbat, ou faire huit, treize ou seize kilomètres pour se rendre dans un endroit privé de tout secours religieux, afin d'y maintenir l'école du dimanche. Ici, il doit décider par lui-même, selon la meilleure lumière qu'il peut obtenir. Et que nul ne s'érige en juge d'un humble et consciencieux disciple du Seigneur Jésus.

Vous voyez que dans tous ces cas, il est entendu et il est clair que le but est d'honorer Dieu, et que la seule raison de douter est de savoir quelle

conduite l'honorera vraiment. Paul dit, à propos de toutes les règles de ce genre : « Celui qui distingue entre les jours agit ainsi pour le Seigneur ; et celui qui ne distingue pas entre les jours, c'est pour le Seigneur qu'il ne le fait pas. » Le but est de bien faire, et le doute porte sur les moyens de le faire de la meilleure manière.

Secondement, je mentionnerai quelques cas où le but est mauvais, où l'on cherche à se faire plaisir, et où l'on doute de pouvoir le faire légitimement. Je parlerai de cas sur lesquels les avis divergent, d'actes dont le moins qu'on puisse dire est qu'on doit forcément douter qu'ils soient permis.

1. Prenez par exemple la fabrication et la vente de boissons alcoolisées.

Après tout ce qui a été dit sur ce sujet, et toute la lumière qui a été faite sur la question, y a-t-il un homme vivant dans ce pays qui puisse dire qu'il ne voit aucune raison de douter de la légitimité de ce commerce ? Pour en dire le moins possible, il n'est pas d'esprit honnête qui ne soit amené à en douter. Nous pensons même qu'il n'est pas d'esprit honnête qui ne sache que c'est illégitime et criminel.

Mais faites, en faveur du distillateur ou du débitant, la supposition la plus charitable possible, et supposez qu'il ne soit pas pleinement convaincu que c'est illégitime. Nous disons qu'il doit, au moins, en *douter*. Que doit-il donc faire ? Doit-il fermer les yeux à la lumière et continuer, sans égard pour la vérité, aussi longtemps qu'il pourra éviter de la voir ? Non. Il peut chicaner et soulever des objections tant qu'il voudra, il sait qu'il a des doutes sur la légitimité de son commerce ; et s'il doute, et persiste pourtant à l'exercer sans prendre la peine d'examiner et de voir ce qui est juste, il est aussi sûr d'être damné que s'il continuait en sachant que c'est mal. Vous entendez ces gens dire : « Mais je ne suis pas pleinement persuadé dans mon esprit que la Bible interdise de fabriquer ou de vendre des spiritueux. » Soit : supposez que vous ne soyez pas pleinement convaincu, supposez que toutes vos objections et chicanes possibles et imaginables ne soient pas levées ; et après ? Vous savez que

vous avez des doutes sur sa légitimité. Et il n'est pas nécessaire d'aller jusque-là pour vous convaincre de mal faire. Si vous doutez que ce soit permis et que vous persistiez pourtant à le faire, vous êtes sur le chemin de l'enfer.

2. De même lorsqu'un homme exerce un emploi qui l'oblige à violer le sabbat.

Par exemple, s'occuper d'un bureau de poste ouvert le jour du sabbat, ou d'une barrière de péage, ou travailler sur un bateau à vapeur, ou dans tout autre emploi qui ne relève pas des œuvres de nécessité. Il y a toujours certaines choses qu'il faut faire le jour du sabbat : ce sont des œuvres d'absolue nécessité ou de miséricorde.

Mais supposez un cas où le travail n'est pas nécessaire, comme le transport du courrier le jour du sabbat, ou autre chose du même genre. Le moins qu'on puisse dire, la position la plus basse que la charité elle-même puisse prendre sans devenir sotte, c'est que la légitimité d'un tel emploi est douteuse. Et si ces gens persistent à le faire, ils pèchent, et ils sont sur le chemin de l'enfer. Dieu a lancé contre eux la sanction de sa loi, et s'ils ne se repentent pas, ils seront damnés.

3. Le fait de détenir des actions dans des compagnies de bateaux à vapeur et de chemins de fer, de diligences, de bateaux de canal, etc., qui violent le sabbat.

Un tel actionnaire peut-il dire en vérité qu'il ne doute pas de la légitimité d'un tel placement de capitaux ? La charité peut-elle descendre plus bas que de dire que cet homme doit fortement douter qu'un tel travail soit une œuvre de nécessité ou de miséricorde ? Il n'est pas nécessaire, dans ce cas, de démontrer que c'est illégitime, bien qu'on puisse le faire pleinement, mais seulement de montrer assez de lumière pour faire naître un doute sur sa légitimité. Alors, s'il persiste à le faire sans que ce doute soit levé, il est condamné, et perdu.

4. Les mêmes remarques s'appliquent à toutes les formes de jeu de loterie. Celui qui s'y livre doute.

5. Prenez le cas de ces satisfactions de l'appétit qui font l'objet de controverses, et dont la légitimité est pour le moins douteuse.

(1.) Boire du vin, de la bière et d'autres boissons fermentées enivrantes. Dans l'état présent de la cause de la tempérance, n'est-il pas pour le moins douteux que l'usage de ces boissons ne soit pas une transgression de la règle posée par l'apôtre : « Il est bien de ne pas manger de viande, de ne pas boire de vin, et de s'abstenir de ce qui peut être pour ton frère une occasion de chute, de scandale ou de faiblesse » ? Personne ne me fera croire qu'il n'a aucun doute sur la légitimité de cette pratique. Il n'y a aucune preuve certaine qu'elle soit permise, et il y a de fortes preuves qu'elle ne l'est pas ; et quiconque s'y livre tout en doutant qu'elle soit permise est condamné, et, s'il persiste, il est damné.

S'il y a là le moindre sophisme, je voudrais bien le savoir, car je ne veux ni tromper les autres ni me tromper moi-même. Mais je me trompe complètement si ce n'est pas là une conséquence simple, directe et nécessaire de la pensée exprimée dans le texte.

(2.) Le tabac. Quelqu'un peut-il prétendre n'avoir aucun doute qu'il soit conforme à la volonté de Dieu qu'il fasse usage du tabac ?

Personne ne peut prétendre douter qu'il soit permis de s'abstenir de ces choses. Y a-t-il un homme au monde qui pense que son devoir l'oblige à faire usage de vin, de bière forte ou de tabac, par simple plaisir ? Non. Le doute est tout entier d'un seul côté. Que dirons-nous donc de cet homme qui doute que ce soit permis, et qui pourtant se bourre la bouche de cette herbe empoisonnée ? Il est condamné.

(3.) Je pourrais parler du thé et du café. On sait généralement que ces substances ne sont nullement nourrissantes, et qu'on dépense chaque année pour elles près de huit millions de dollars dans ce pays. Or, quelqu'un prétendra-t-il ne pas douter qu'il soit permis de dépenser tout

cet argent pour ce qui ne sert à rien, et pour des substances que tous ceux qui ont étudié la question savent être positivement nuisibles, insupportables aux estomacs faibles, et tout juste supportables par les plus robustes ? Et cela pendant que les diverses sociétés charitables de notre temps réclament à grands cris de l'aide pour envoyer l'Évangile au loin et sauver un monde de l'enfer ! Quand on pense que l'Église, à elle seule, dépense des millions pour ses tables à thé, n'y a-t-il pas là matière à douter ?

6. Appliquez ce principe à divers divertissements.

(1.) Le théâtre. Il y a des foules immenses de croyants de profession qui vont au théâtre. Et ils soutiennent que la Bible ne l'interdit nulle part. Or, remarquez bien : quel chrétien de profession est jamais allé au théâtre sans se demander s'il faisait une chose permise ? Je n'admets nullement que ce soit un point seulement douteux. Je pense que c'est un cas très clair, et qu'on peut montrer que c'est illégitime. Mais je ne fais ici que répondre à ceux d'entre vous, s'il y en a ici, qui vont au théâtre et qui essaient de se mettre à l'abri derrière ce refuge : la Bible ne l'interdit nulle part expressément.

(2.) Les parties de plaisir, où l'on va manger et boire jusqu'à l'excès. N'y a-t-il pas de raison de douter que ce soit là l'usage du temps et de l'argent que Dieu exige ?

Regardez les pauvres qui meurent de faim, considérez l'effet de ces réjouissances et de ces dépenses folles, et voyez si vous irez jamais à une autre partie de ce genre, ou si vous en organiserez une, sans douter que ce soit permis. Où trouverez-vous un homme ou une femme qui aille jusqu'à dire n'avoir aucun doute ? Il n'y a probablement pas un seul esprit honnête qui le dira. Et si vous doutez et que vous le fassiez quand même, vous êtes condamnés.

Vous voyez que ce principe touche toute une catégorie de choses qui font l'objet de controverses, et pour lesquelles les gens essaient de parer le

coup en disant que ce n'est pas pire que de faire ceci ou cela, et d'échapper ainsi à la sentence de condamnation de la loi de Dieu. Mais en fait, s'il y a un doute, leur devoir est de s'abstenir.

(3.) Prenez le cas des bals, de la lecture de romans et des autres façons de perdre son temps. Est-ce ainsi que Dieu veut que vous passiez votre vie ? Pouvez-vous dire que vous n'en doutez pas ?

7. Les visites faites le jour du sabbat. Les gens vont faire une visite, puis s'en excusent : « Je ne savais pas si c'était tout à fait bien, mais j'ai pensé que je pouvais m'y risquer. » En tout cas, celui-là viole le sabbat dans son cœur, parce qu'il doute.

8. La soumission aux coutumes mondaines du jour de l'An. Ce jour-là, les dames sont toutes chez elles, et les messieurs courent la ville en tous sens pour leur rendre visite ; les dames font de grands préparatifs, et leur offrent leur gâteau, leur vin et leur punch, de quoi les empoisonner presque à mort, et tous ensemble se prosternent devant la déesse de la mode. Y a-t-il une dame ici qui ne doute pas que tout cela soit permis ? Je dis qu'on peut démontrer que c'est mal, mais je me contente de demander aux dames de cette ville : n'est-il pas douteux que tout cela soit permis ? Je mettrais en doute le bon sens de l'homme ou de la femme qui n'aurait aucun doute sur la légitimité d'une telle coutume, au milieu de l'intempérance qui règne dans cette ville. Qui d'entre vous la pratiquera encore ? Pratiquez-la si vous l'osez, au péril de votre âme ! Si vous faites ce qui est seulement douteux, Dieu fronce le sourcil et condamne ; et c'est *sa* voix qu'il faut écouter.

Je sais que les gens essaient d'excuser la chose, et disent qu'il est bon d'avoir un jour réservé à ces visites, où chaque dame est chez elle et chaque monsieur libéré de ses affaires, et ainsi de suite. Tout cela est très bien. Mais quand on voit combien on en abuse et tout le mal que cela produit, je demande à chaque chrétien ici présent s'il peut s'empêcher de douter que ce soit permis. Et si c'est douteux, cela tombe sous la règle : « Si un aliment scandalise mon frère. » Si la fête du jour de l'An entraîne

tant de gloutonnerie, d'ivrognerie et de méchanceté, cela ne rend-il pas sa légitimité douteuse ? Oui, c'est le moins qu'on puisse dire, et ceux qui doutent et le font quand même pèchent contre Dieu.

9. La soumission aux modes extravagantes du jour. Femme chrétienne ! n'avez-vous jamais douté, ne doutez-vous pas en ce moment, qu'il vous soit permis de copier ces modes venues de l'étranger, et de lieux qu'il serait honteux même de nommer dans cette assemblée ? N'avez-vous aucun doute à ce sujet ? Et si vous doutez et que vous le fassiez, vous êtes condamnée, et vous devez vous repentir de votre péché, ou vous serez perdue pour toujours !

10. Les mariages de chrétiens avec des pécheurs impénitents.

Cette réponse revient toujours : « Mais malgré tout ce que vous dites, il n'est pas certain que ces mariages ne soient pas permis. » Supposons qu'il en soit ainsi ; la Bible et la nature même de la chose ne rendent-elles pas au moins douteux qu'ils soient justes ? On peut d'ailleurs démontrer qu'ils sont illégitimes. Mais supposez qu'on ne puisse pas en faire la démonstration : quel chrétien en a jamais contracté un sans douter que ce soit permis ? Or celui qui doute est condamné. Voyez cet homme ou cette femme chrétienne sur le point de former une telle union, doutant tout le long du chemin que ce soit bien, essayant de faire taire sa conscience à force de prières sous prétexte de demander la lumière, priant tout autour de son devoir, et pourtant allant de l'avant. Prenez garde ! Vous savez que vous doutez de la légitimité de ce que vous projetez ; souvenez-vous que « celui qui a des doutes est condamné ».

Vous voyez donc, mes auditeurs, qu'il y a là un principe qui vous soutiendra quand vous voudrez reprendre le péché, si la puissance de la société s'emploie à vous faire baisser les yeux ou à vous mettre sur la défensive, et exige une preuve absolue du caractère coupable d'une pratique chère à vos contradicteurs. Souvenez-vous que la charge de la preuve ne vous incombe pas : vous n'avez pas à démontrer, au-delà de tout doute, que la chose est absolument illégitime. Si vous pouvez

montrer des raisons suffisantes de mettre en question sa légitimité, et de faire naître un doute fondé sur sa conformité à la volonté de Dieu, vous faites passer la charge de la preuve de l'autre côté. Et à moins qu'ils ne puissent lever ce doute et montrer qu'il n'y a pas lieu de douter, ils n'ont pas le droit de continuer cette pratique douteuse ; et s'ils le font, ils pèchent contre Dieu.

REMARQUES.

1. La connaissance du devoir n'est pas indispensable à l'obligation morale ; il suffit de posséder les moyens de le connaître pour être responsable.

Si un homme a les moyens de savoir si une chose est bien ou mal, il est tenu d'employer ces moyens, il est tenu de chercher et de s'assurer de la vérité, à ses risques et périls.

2. Si ceux qui font des choses dont ils doutent qu'elles soient permises sont condamnés et jugés dignes de damnation, que dirons-nous des multitudes qui font continuellement ce qu'elles savent et reconnaissent être mal ?

Malheur à l'homme qui pratique ce qu'il condamne ! Et « heureux celui qui ne se condamne pas lui-même dans ce qu'il approuve ! »

3. Les hypocrites essaient souvent de s'abriter derrière leurs doutes pour se dérober à leur devoir.

L'hypocrite ne veut pas être éclairé ; il ne désire pas connaître la vérité, parce qu'il ne désire pas obéir au Seigneur ; aussi se cache-t-il derrière ses doutes, détourne-t-il les yeux de la lumière, et refuse-t-il de regarder et d'examiner pour voir quel est son devoir ; et c'est ainsi qu'il essaie de se mettre à l'abri de toute responsabilité. Mais Dieu arrachera les hypocrites de ce refuge de mensonge par le principe posé dans le texte : leurs doutes mêmes les condamnent.

Beaucoup refusent d'être éclairés sur la question de la tempérance, et persistent à boire ou à vendre du rhum, parce qu'ils ne sont pas

pleinement convaincus que c'est mal. Et ils ne veulent ni lire un traité ou un journal, ni assister à une réunion de tempérance, de peur d'être convaincus. Beaucoup sont résolus à s'accorder l'usage du vin et de la bière forte, et ils ne veulent rien écouter qui soit de nature à les convaincre que c'est mal. Cela montre qu'ils sont déterminés à se livrer au péché, et qu'ils espèrent se cacher derrière leurs doutes. Quelle meilleure preuve pourraient-ils donner qu'ils sont des hypocrites ?

Qui, dans tous ces États-Unis, peut dire qu'il n'a aucun doute sur la légitimité de l'esclavage ? Pourtant, la grande masse du peuple ne veut rien entendre sur ce sujet ; on se met en colère si vous en parlez, et l'on propose même sérieusement, au Nord comme au Sud, de voter des lois interdisant toute enquête et toute discussion à ce sujet. Or supposez que ces lois soient votées pour permettre à la nation de s'abriter derrière ses doutes, en se demandant si l'esclavage est un péché qu'il faut abolir immédiatement : cela arrangera-t-il les choses ? Pas du tout. S'ils continuent à tenir leurs semblables en esclavage comme une propriété, tout en doutant que ce soit permis, ils sont condamnés devant Dieu, et nous pouvons être sûrs que leur péché les atteindra, et que Dieu leur fera savoir ce qu'il en pense.

On est stupéfait de voir la folie des gens à ce sujet, comme si, en refusant de sortir de leurs doutes, ils pouvaient sortir de leur péché. Pensez aux gens du Sud : des chrétiens, et même des pasteurs, qui refusent de lire un journal traitant de l'esclavage, et qui le renvoient peut-être avec des injures ou des menaces. Des menaces ! et pourquoi ? Parce qu'on raisonne avec eux sur leur devoir ? On peut démontrer de manière absolue que l'esclavage est illégitime, et qu'on doit s'en repentir et y renoncer comme à tout autre péché. Mais supposez qu'ils doutent seulement de la légitimité de l'esclavage et ne veuillent pas être éclairés : ils sont condamnés par Dieu. Qu'ils le sachent : ils ne peuvent pas étouffer cette affaire, ils ne peuvent pas s'en laver les mains. Tant qu'ils doutent de sa légitimité, ils ne peuvent pas tenir des hommes en

esclavage sans pécher ; et qu'ils en doutent bel et bien, cette opposition même à la discussion le démontre.

On peut supposer un cas, et il y en a peut-être de tels dans les États du Sud, où un homme doute qu'il soit permis de posséder des esclaves, et doute tout autant qu'il soit permis de les émanciper dans l'état d'ignorance et de dépendance où ils se trouvent. Dans ce cas, il tombe sous la règle du président Edwards ; et son devoir n'est pas de s'emporter contre ceux qui voudraient attirer son attention sur la question, ni de renvoyer les journaux en refusant de les lire, mais de chercher la lumière de tous côtés et d'examiner honnêtement la question à la lumière de la parole de Dieu, jusqu'à ce que ses doutes soient levés. Le moins qu'il puisse faire est de s'appliquer de toutes ses forces à instruire ses esclaves et à les former à subvenir eux-mêmes à leurs besoins, aussi vite et aussi complètement que possible, et à les mettre en état d'être rendus à la liberté.

4. Il est manifeste qu'il y a très peu de conscience dans l'Église.

Voyez quelles multitudes persistent à faire des choses dont elles doutent fortement qu'elles soient permises.

5. Il y a encore moins d'amour pour Dieu que de conscience.

On ne peut pas prétendre que c'est l'amour pour Dieu qui est la cause de toute cette course aux modes, de ces complaisances envers soi-même, et des autres choses dont les gens doutent qu'elles soient permises. Ce n'est pas parce qu'ils aiment tant Dieu qu'ils persistent dans ces choses. Non, non ; ils y persistent parce qu'ils veulent les faire, pour se faire plaisir, et qu'ils aiment mieux courir le risque de mal faire que de voir leurs doutes levés. C'est qu'ils ont si peu d'amour pour Dieu, si peu de souci de l'honneur de Dieu.

6. Ne dites pas dans vos prières : « Ô Seigneur, si j'ai péché en cette chose, ô Seigneur, pardonne-moi ce péché. »

Si vous avez fait une chose dont vous doutiez qu'elle soit permise, vous avez péché, que la chose soit bonne ou mauvaise en elle-même. Et vous devez vous repentir et demander pardon.

Et maintenant, permettez-moi de vous demander à tous, vous qui êtes ici présents : êtes-vous convaincus que faire une chose dont vous doutez qu'elle soit permise est un péché ? Si oui, j'ai encore une question à vous poser. Renoncerez-vous dès maintenant à tout ce dont la légitimité vous paraît douteuse ? À tout divertissement, à toute complaisance envers vous-mêmes, à toute pratique, à toute occupation ? Le ferez-vous, ou comparaîtrez-vous condamnés devant le tribunal solennel de Jésus-Christ ? Si vous ne voulez pas renoncer à ces choses, vous montrez que vous êtes un pécheur impénitent et que vous n'avez pas l'intention d'obéir à Dieu ; et si vous ne vous repentez pas, vous attirez sur votre tête la condamnation et la colère de Dieu, pour toujours.

Discours 4

Reprendre son prochain, un devoir chrétien

Tu auras soin de reprendre ton prochain, mais tu ne te chargeras point d'un péché à cause de lui. (Lévitique 19,17)

Le verset entier se lit ainsi : « Tu ne haïras point ton frère dans ton cœur ; tu auras soin de reprendre ton prochain, et tu ne laisseras pas le péché sur lui. » En marge, comme peuvent le voir ceux d'entre vous qui ont une Bible avec des notes marginales, les derniers mots du verset sont rendus ainsi : « afin que tu ne portes point de péché à cause de lui ». Et c'est là, j'en suis convaincu, la traduction exacte. L'idée est celle-ci : les hommes sont tenus de reprendre leur prochain pour son péché, de peur de devenir participants avec lui, ou complices de son péché.

En m'appuyant sur ces paroles, je me propose de suivre l'ordre que voici :

I. Montrer les raisons de la règle que Dieu pose dans notre texte.

II. Montrer à qui la règle s'applique.

III. Indiquer plusieurs exceptions que Dieu a faites à la règle, c'est-à-dire certaines catégories de personnes qu'on ne doit pas reprendre pour leurs péchés.

IV. La manière d'accomplir ce devoir.

V. Plusieurs applications particulières des principes ainsi établis.

I. Je dois montrer les raisons de cette règle.

1. L'amour pour Dieu l'exige clairement.

Si nous aimons vraiment Dieu, nous nous sentirons naturellement obligés de reprendre ceux qui le haïssent, qui l'outragent et qui violent ses commandements. Si j'aime le gouvernement de mon pays, ne devrais-

je pas reprendre et réprimander un homme qui l'insulterait ou le dénigrerait ? Si un enfant aime ses parents, n'ira-t-il pas tout naturellement reprendre un homme qui insulte ses parents devant lui ?

2. L'amour pour l'univers conduira à la même chose.

Si un homme aime l'univers, s'il est animé d'une bienveillance universelle, il sait que le péché est incompatible avec le plus grand bien de l'univers, qu'il est de nature à blesser et à ruiner le tout s'il n'est pas combattu, et que sa tendance directe est de renverser l'ordre et de détruire le bonheur de l'univers. C'est pourquoi, s'il voit le péché à l'œuvre, sa bienveillance le portera à le reprendre et à s'y opposer.

3. L'amour pour la société où vous vivez est une autre raison.

Non seulement l'amour pour l'univers en général, mais aussi l'amour pour le peuple particulier auquel vous êtes lié, devrait vous pousser à reprendre le péché. Le péché est une honte pour tout peuple, et quiconque le commet travaille à produire un état de société nuisible à tout ce qui est bon. Son exemple tend à corrompre la société, à en détruire la paix, à y introduire le désordre et la ruine, et c'est le devoir de quiconque aime la communauté de lui résister et de le reprendre.

4. L'amour pour votre prochain l'exige.

Le prochain, ici, c'est toute personne qui pèche à portée de votre influence : non seulement en votre présence, mais dans votre voisinage, si votre influence peut l'atteindre, ou dans votre pays, ou dans le monde. S'il pèche, il se fait du tort à lui-même ; si donc nous l'aimons, nous reprendrons ses péchés. L'amour pour l'ivrogne nous pousse à l'avertir des conséquences de sa conduite. Supposons que nous voyions notre prochain menacé d'un malheur temporel, disons que sa maison est en feu. Le véritable amour nous poussera à l'avertir et à ne pas le laisser périr dans les flammes ; surtout si nous le voyions décidé à s'obstiner et à rester dans la maison en feu, nous lui ferions de vives remontrances, et nous ne le laisserions pas se détruire lui-même, si nous pouvions par

quelque moyen l'en empêcher. À bien plus forte raison devons-nous l'avertir des conséquences du péché, le reprendre et nous efforcer de le faire changer de voie avant qu'il ne se détruise.

5. Il est cruel de ne pas le faire.

Si vous voyez votre prochain pécher, et que vous passiez votre chemin sans prendre la peine de le reprendre, c'est exactement aussi cruel que si vous voyiez sa maison en feu et que vous passiez sans l'avertir. Pourquoi pas ? S'il est dans la maison et que la maison brûle, il perdra la vie. S'il pèche et demeure dans le péché, il ira en enfer. N'est-il pas cruel de le laisser aller en enfer sans l'avoir averti ? Certains semblent trouver qu'il n'y a rien de cruel à laisser un prochain continuer dans le péché jusqu'à ce que la colère de Dieu tombe sur lui au plus haut degré. Ils ont le cœur si tendre qu'ils ne peuvent se résoudre à le blesser en lui parlant de son péché et du danger qu'il court. Sans aucun doute, « les entrailles des méchants sont cruelles ». Au lieu d'avertir leur prochain des conséquences du péché, ils l'y encouragent en réalité.

6. Refuser de le faire, c'est se révolter contre Dieu.

Voir la rébellion sans la reprendre ni lever la main pour s'y opposer, c'est soi-même se rebeller. Les lois du pays le tiendraient pour une rébellion. L'homme qui aurait connaissance d'un complot contre l'État et qui ne le dénoncerait pas ou ne chercherait pas à le faire échouer serait tenu pour complice, et condamné comme tel par la loi. De même, si un homme voit la rébellion éclater contre Dieu et qu'il ne s'y oppose pas, ou qu'il ne fasse aucun effort pour l'étouffer, il est lui-même un rebelle.

7. Si vous ne reprenez pas votre prochain pour son péché, sa mort vous sera imputée.

Dieu nous tient pour responsables de la mort de ceux que nous laissons continuer dans le péché sans les reprendre, et il est juste qu'il le fasse. Si nous les voyons pécher sans faire aucune opposition ni adresser aucun reproche, nous y consentons et nous les y encourageons. Si vous voyez un

homme se préparer à tuer son voisin, et que vous restiez là sans rien faire pour l'en empêcher, vous y consentez, et vous êtes justement tenu pour complice ; aux yeux de Dieu comme aux yeux de la loi, vous êtes justement chargé du même péché. De même, si vous voyez un homme commettre une iniquité quelconque et que vous ne fassiez rien pour lui résister, vous êtes coupable avec lui. Son sang retombera sur sa propre tête ; mais de quelle main Dieu le redemandera-t-il ? Que dit Dieu au sujet de la sentinelle ? « Fils de l'homme, je t'ai établi comme sentinelle sur la maison d'Israël. Tu dois écouter la parole qui sort de ma bouche, et les avertir de ma part. Quand je dis au méchant : Méchant, tu mourras ! Si tu ne parles pas pour détourner le méchant de sa voie, ce méchant mourra dans son iniquité, et je te redemanderai son sang. » Cela est vrai de tous les hommes. Si vous laissez un prochain qui est à portée de votre influence poursuivre son chemin dans le péché sans l'avertir, il mourra dans son iniquité, mais son sang vous sera redemandé.

8. Votre silence l'encourage dans le péché.

Il est en droit de conclure de votre silence que vous approuvez son péché, ou du moins qu'il vous est indifférent. Surtout s'il sait que vous faites profession d'être chrétien. C'est une vieille maxime : qui ne dit mot consent. Les pécheurs regardent bel et bien votre silence comme une approbation tacite de ce qu'ils font.

9. En reprenant votre prochain qui pèche, vous pouvez le sauver.

Quelle multitude d'hommes ont été ramenés au bien par une réprimande faite à propos ! La plupart de ceux qui sont sauvés le sont parce que quelqu'un les a repris de leurs péchés et les a pressés de se repentir. Vous pouvez être l'instrument du salut de n'importe quel homme, si vous lui parlez, si vous le reprenez et si vous priez pour lui comme vous le devez. Que d'exemples où une seule réprimande a été pour le transgresseur comme une flèche barbelée plantée dans son âme, qui l'a tourmenté et tourmenté encore, dont le venin a bu ses forces, jusqu'à ce qu'il se

soumette à Dieu ! J'ai connu des cas où un simple regard de reproche a suffi à faire l'œuvre.

10. Si vous ne sauvez pas celui que vous reprenez, votre réprimande peut sauver quelqu'un d'autre qui en aura eu connaissance.

Il est souvent arrivé que le transgresseur n'ait pas été ramené, mais que d'autres aient été détournés de suivre son exemple par les réprimandes qui lui étaient adressées. Qui peut douter que, si ceux qui font profession d'être chrétiens étaient fidèles à ce devoir, les hommes craindraient de s'exposer à leurs reproches, que cette crainte les détournerait d'une telle conduite, et que des multitudes qui vont aujourd'hui leur chemin sans rougir et sans crainte s'arrêteraient pour réfléchir, seraient ramenées et sauvées ? Avec un tel argument devant vous en faveur de la fidélité, allez-vous laisser les pécheurs avancer sans reproche jusqu'à ce qu'ils trébuchent dans l'enfer ?

11. Dieu l'exige expressément.

Les termes de notre texte sont, dans l'original, extrêmement forts. Le mot y est répété, ce qui est la manière dont l'hébreu exprime le superlatif, de façon à ne laisser aucun doute dans l'esprit, pas la moindre incertitude sur le devoir, ni aucune excuse pour ne pas l'accomplir. Il n'y a pas dans la Bible de commandement de Dieu plus fort que celui-là. Dieu lui a donné toute la force de langage dont il est capable. « Tu auras soin de le reprendre », c'est-à-dire sans aucune excuse, « et tu ne te chargeras point de son péché », c'est-à-dire tu ne seras pas complice de sa perte. C'est une maxime du droit que, si un homme a connaissance d'un meurtre sur le point d'être commis et qu'il ne prend pas les moyens de l'empêcher, il sera tenu pour complice avant le fait. S'il a connaissance d'un meurtre déjà commis et qu'il ne cherche pas à livrer le criminel à la justice, il est complice après le fait. De même, selon la loi de Dieu, si vous ne cherchez pas à amener à la repentance un transgresseur que vous connaissez, vous êtes impliqué dans la culpabilité de son crime, et vous en êtes tenu pour responsable devant le trône de Dieu.

12. Si vous le faites de la bonne manière, vous garderez une conscience sans reproche à l'égard de votre prochain, quelle que soit sa fin.

Et vous ne le pouvez pas sans être fidèle à reprendre le péché. Un homme ne vit pas selon sa conscience envers Dieu ni envers les hommes, s'il n'a pas l'habitude de reprendre les transgresseurs qui sont à portée de son influence. C'est là l'une des grandes raisons pour lesquelles il y a si peu de conscience dans l'Église. Sur quel point ceux qui font profession d'être chrétiens ont-ils autant l'habitude de résister à leur conscience que sur le devoir de reprendre le péché ? Voici l'un des commandements les plus forts de la Bible, et pourtant des multitudes n'y prêtent pas la moindre attention. Peuvent-ils avoir la conscience nette ? Autant prétendre avoir la conscience nette en s'enivrant tous les jours. Personne ne garde la loi de Dieu, ni ne garde sa conscience nette, s'il voit le péché sans le reprendre. Celui qui a connaissance d'un péché et ne le reprend pas se charge d'une culpabilité supplémentaire. Il viole deux commandements. D'abord, il se rend complice de la transgression de son prochain ; ensuite, il désobéit à une prescription expresse en refusant de reprendre son prochain.

13. Si vous ne reprenez pas les hommes pour leurs péchés, vous n'êtes pas prêts à les rencontrer au jugement.

Êtes-vous prêts à rencontrer vos enfants au jugement, si vous ne les avez ni repris ni corrigés, et si vous n'avez pas veillé sur leur conduite ? « Certainement pas », dites-vous. Mais pourquoi ? « Parce que Dieu m'en a fait un devoir, et qu'il m'en tient pour responsable. » Fort bien. Prenez maintenant le cas de n'importe quel autre homme qui pèche sous vos yeux ou à portée de votre influence, et qui descend en enfer sans que vous l'ayez jamais repris. N'êtes-vous pas responsable ? Oh, combien gémissent à présent en enfer, que vous avez vus commettre le péché et que vous n'avez jamais repris, et qui maintenant accumulent les malédictions sur votre tête parce que vous ne les avez jamais avertis ! Et comment pourrez-vous les rencontrer au jugement ?

14. Si vous ne le faites pas, vous n'êtes pas prêts à rencontrer Dieu.

Combien y en a-t-il qui professent d'aimer Dieu, et qui ne font même pas semblant d'obéir à ce commandement ! Ces gens-là sont-ils prêts à rencontrer Dieu ? Lui qui dit : « Tu auras soin de reprendre ton prochain », c'est-à-dire sans aucune excuse !

II. À qui ce commandement s'adresse-t-il ?

De toute évidence, à tous les hommes qui ont un prochain. Il était adressé à tout le peuple d'Israël, et, à travers lui, à tous ceux qui sont soumis au gouvernement de Dieu : aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux jeunes et aux vieux, aux hommes et aux femmes, et à chaque personne qui est soumise au gouvernement de Dieu ou tenue d'obéir à ses commandements.

III. Quelques exceptions à l'application universelle de cette loi.

Celui qui a fait la loi a le droit d'y admettre des exceptions. Et la règle oblige dans tous les cas, à moins qu'ils ne rentrent dans les exceptions. Il y a, à la règle qui nous occupe, certaines exceptions établies dans la Bible.

1. Dieu dit : « Ne reprends pas le moqueur, de crainte qu'il ne te haïsse. »

Il y a un état d'esprit où l'on sait qu'une personne est un moqueur, qui méprise la religion, qui hait Dieu, qui n'a aucun égard pour sa loi, et que nulle crainte, nul souci de Dieu ne peut toucher : pourquoi le reprendriez-vous ? Cela ne fera que provoquer une querelle, sans qu'il en résulte aucun bien pour personne. C'est pourquoi Dieu fait de ce genre d'homme une exception à la règle.

2. Jésus-Christ dit : « Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, ne se retournent et ne vous déchirent. »

Quoi que ce passage veuille dire par ailleurs, il me semble vouloir dire ceci : il arrive que des hommes soient dans un tel état d'esprit que leur parler de religion serait à la fois déraisonnable et dangereux, comme de

jeter des perles devant les pourceaux. Ils ont un tel mépris pour la religion, un cœur si stupide, si sensuel, si porcin, qu'ils fouleront aux pieds toutes vos réprimandes et se retourneront en plus contre vous avec colère. Il est permis de laisser de tels hommes suivre leur chemin ; et vous serez plus sage en ne vous mêlant pas de leurs affaires qu'en les attaquant. Mais il faut user d'une grande charité, pour ne pas prendre pour des pourceaux ceux de vos voisins qui ne méritent pas ce nom et à qui une réprimande appropriée pourrait faire du bien.

3. Les hommes qui sont installés dans leur propre justice, mieux vaut les laisser tranquilles.

Christ a dit des scribes et des pharisiens : « Laissez-les : ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. » C'est-à-dire qu'ils étaient si pleins d'orgueil et de suffisance, si satisfaits de leur propre sagesse et de leur propre bonté, qu'aucune réprimande ne peut les atteindre, et il semble préférable de les laisser tranquilles ; car si vous commencez à les reprendre, autant tenir tête à une tempête du nord-ouest que d'espérer faire sur eux la moindre impression. Ils vous tiendront tête avec aplomb, et ils sont si pleins d'arguments, de chicanes et de rodomontades que vous n'y gagnez rien.

IV. La manière d'accomplir ce devoir.

1. Il faut toujours le faire au nom du Seigneur. Quand vous reprenez votre prochain pour son péché, il est important de toujours lui faire sentir que ce n'est pas une querelle personnelle entre lui et vous, ni une affaire d'égoïsme de votre part, ni la revendication d'un droit de supériorité ou d'une prétention à le dominer, mais que vous le reprenez au nom du Seigneur, pour l'honneur de Dieu, parce qu'il a violé sa loi. Si, par votre manière de faire, vous lui donnez de quelque façon l'impression qu'il s'agit d'une querelle personnelle, ou que vous agissez par un motif privé, il se dressera invariablement contre vous, il résistera, et peut-être vous renverra-t-il le reproche. Mais si vous lui donnez l'impression que cela se fait au nom de Dieu, et que vous l'amenez droit devant Dieu comme un

coupable, il lui sera extrêmement difficile de vous échapper sans au moins avouer qu'il a tort.

2. Il faut toujours le faire avec une grande gravité. Avant tout, ne lui laissez pas croire que c'est simplement une petite chose que vous lui suggérez à demi-mot, mais faites-lui sentir que c'est pour un péché contre Dieu que vous le reprenez, et que c'est à vos yeux une chose qu'on devrait regarder comme terrible.

3. Vous devez user de plus ou moins de sévérité selon la nature du cas et les circonstances dans lesquelles le péché a été commis.

(1.) La relation entre les personnes.

Il faut tenir dûment compte de la relation qui vous unit à la personne qui s'est rendue coupable du péché.

Si un enfant doit reprendre son père ou sa mère, il doit le faire d'une manière qui convienne à la relation où il se trouve. Si un homme doit reprendre un magistrat, ou si quelqu'un est sur le point de réprimander un ancien, l'apôtre dit qu'il faut le faire de cette manière : « exhorte-le comme un père ». Cette relation doit entrer pour beaucoup dans la manière d'administrer la réprimande. La relation entre parents et enfants, entre maris et femmes, entre frères et sœurs, doit toujours être prise en compte. De même l'âge des personnes, et leur situation respective dans la vie. Il ne convient pas que des domestiques reprennent leurs maîtres de la même manière que leurs égaux. Il ne faut jamais négliger ni oublier cette consigne, car sinon tout le bon effet de la réprimande sera perdu. Mais souvenez-vous qu'aucune relation dans la vie, aucune différence de situation entre les personnes, ne supprime l'obligation de ce devoir. Quelle que soit la relation, vous devez reprendre le péché, et vous êtes tenu de le faire au nom du Seigneur. Faites-le, non comme si vous vous plaigniez ou faisiez un reproche pour un tort personnel qu'on vous aurait causé, mais comme pour un péché contre Dieu. Ainsi, quand un enfant reprend son père ou sa mère pour un péché,

il ne doit pas le faire comme s'il lui adressait des remontrances pour un tort qu'on lui aurait fait à lui-même, mais en ayant en vue le fait que son père ou sa mère a péché contre Dieu, et donc avec toute la franchise, toute la fidélité et tout le mordant que le péché réclame.

(2.) La réprimande doit se régler sur la connaissance que le coupable a de son devoir.

Si la personne est ignorante, la réprimande doit prendre la forme d'un enseignement plutôt que d'un blâme sévère. Comment faites-vous avec votre petit enfant ? Vous l'instruisez et vous vous efforcez d'éclairer son esprit sur son devoir. Vous procédez, naturellement, de façon tout autre que vous ne le feriez avec un coupable endurci.

(3.) Il faut aussi tenir compte de la fréquence de la faute.

Vous reprendriez une première faute d'une tout autre manière que vous ne le feriez envers un transgresseur d'habitude. Si une personne est accoutumée au péché et sait qu'il est mal, vous usez de plus de sévérité. Si c'est la première fois, une simple allusion suffira peut-être à empêcher une récidive.

(4.) De même, vous devez considérer s'il a souvent été repris pour ce péché.

S'il a non seulement commis souvent ce péché, mais s'il a été souvent repris, et qu'il ait pourtant raidi le cou, il est d'autant plus nécessaire d'user de rigueur. L'effet endurcissant des réprimandes passées auxquelles il a résisté montre qu'aucune remontrance ordinaire n'aura de prise sur lui. Il a besoin que les terreurs du Seigneur s'abattent sur lui comme une averse de grêle.

4. Montrez toujours que vous ne vous êtes pas laissé emporter.

Ne manifestez jamais envers le transgresseur un mécontentement qu'il puisse interpréter comme une rancune personnelle contre lui. Il est souvent important de montrer le vif déplaisir que vous cause ce qu'il fait.

Sans cela, il pensera que vous ne parlez pas sérieusement. Supposez que vous repreniez un homme pour un meurtre d'une manière qui n'exprime aucune horreur de son crime : vous ne vous attendriez pas à produire le moindre effet. La manière doit être adaptée à la nature du crime, mais de façon à ne pas lui faire croire que vous éprouvez un sentiment personnel. Voilà le grand défaut de la manière dont on reprend le crime, en chaire comme ailleurs. Par crainte d'offenser, on n'exprime pas son horreur du péché, et c'est pourquoi les transgresseurs sont si rarement ramenés.

5. Reprenez toujours dans l'Esprit de Dieu.

Vous devriez toujours avoir tant du Saint-Esprit avec vous que, lorsque vous reprenez un homme pour son péché, il le ressente comme venant de Dieu. J'ai connu des cas où la réprimande d'un chrétien dans cet état a transpercé le cœur du transgresseur, l'a piqué comme la flèche du Tout-Puissant, et il n'a pu s'en débarrasser qu'en se repentant.

6. Il y a bien des manières différentes de faire une réprimande pour qu'elle atteigne la personne reprise.

Parfois, le meilleur moyen est d'envoyer une lettre, surtout si la personne est loin. Et il y a des cas où l'on peut procéder ainsi même dans son propre voisinage. J'ai connu quelqu'un qui choisit ce moyen pour réprimander un capitaine de navire qui s'enivrait pendant la traversée de l'Atlantique. Le capitaine buvait beaucoup, surtout par mauvais temps, au moment même où l'on avait le plus besoin de ses services. Cet homme était dans une grande angoisse, car le capitaine non seulement s'enivrait, mais, quand il avait bu, devenait hargneux et mettait en danger la vie de tous ceux qui étaient à bord. Il en fit un sujet de prière. Le cas était difficile. Il ne savait comment aborder le capitaine de façon à avoir quelque chance de faire du bien et non du mal ; car un capitaine en mer, vous le savez, est un parfait despote, et détient le pouvoir le plus absolu qui soit sur la terre. Au bout d'un moment, il s'assit, écrivit une lettre et la remit au capitaine de sa propre main ; il y exposait clairement et affectueusement, mais avec fidélité et de la façon la plus directe, la

conduite du capitaine et le péché qu'il commettait contre Dieu et contre les hommes. Il accompagna sa lettre de beaucoup de prières à Dieu. Le capitaine la lut, et elle le guérit complètement ; il présenta ses excuses à l'auteur de la lettre, et de toute la traversée il ne but plus une goutte de quoi que ce soit de plus fort que du café ou du thé.

7. Il est parfois nécessaire de reprendre le péché en formant des sociétés, en créant des journaux, et en formant contre un péché particulier une opinion publique qui soit pour lui une réprimande continuelle et accablante. Les sociétés de tempérance, les sociétés de réforme morale, les sociétés antiesclavagistes, etc., sont destinées à cela.

V. Je vais maintenant indiquer quelques-uns des cas auxquels ces principes s'appliquent.

Ils s'appliquent particulièrement aux crimes qui sont de nature à saper les institutions de la société et à exercer une influence étendue. De tels péchés ne peuvent être contenus et réprimés que par la fidélité à les reprendre.

1. La violation du sabbat.

Si les chrétiens, tous sans exception, prenaient note des transgresseurs et réprimandaient ceux qui foulent aux pieds le sabbat, ils feraient plus pour mettre fin à la violation du sabbat que par tous les autres moyens. Si les chrétiens étaient unis sur ce point, combien de temps pensez-vous qu'il faudrait pour que ce péché soit réprimé ? Même si quelques-uns seulement étaient fidèles, constants et persévérants, ils pourraient faire beaucoup. Si quelques-uns seulement le font, et seulement de temps en temps, cela n'aura peut-être pas grand effet. Mais je crois que si tous ceux qui font profession d'être chrétiens le faisaient, toutes les épiceries, tous les débits de boisson, toutes les caves à huîtres et tous les étals de fruits fermeraient. En tout cas, ils sont tenus de le faire, quel qu'en soit le résultat ; et aussi longtemps qu'ils négligent leur devoir, toutes les violations du sabbat commises dans la ville leur sont imputées devant

Dieu. Si toutes les Églises et toutes les assemblées ecclésiastiques du pays s'unissaient pour adresser des remontrances au gouvernement, et continuaient de le faire, fermement et au nom du Seigneur, pensez-vous que le gouvernement continuerait à violer le sabbat avec son service des postes ? Je vous le dis : non. L'Église peut obtenir cela, je crois, en une seule année, si tous étaient unis d'un bout à l'autre du pays et pouvaient parler franchement, dans la crainte de Dieu et sans aucune crainte des hommes. Aucun homme qui espérerait jamais être réélu à une fonction ne conseillerait plus jamais de violer le sabbat. Mais à présent, tant que l'Église est divisée et n'agit qu'à moitié sérieusement, il y en a si peu qui parlent franchement que le gouvernement les méprise et n'y prête aucune attention. C'est ainsi que l'Église ferme les yeux sur la violation du sabbat, et ses membres sont sans excuse tant qu'ils ne parlent pas franchement et ne réprimandent pas leurs gouvernants, au nom de l'Éternel, pour avoir violé sa sainte loi.

2. L'ivrognerie et le commerce de l'eau-de-vie.

Supposez que chaque homme de cette ville qui vend de l'eau-de-vie soit continuellement exposé aux réprimandes que Dieu exige ; supposez que chaque passant le reprenne pour son péché : combien de temps pourrait-il continuer à vendre de l'eau-de-vie ? Si seulement l'Église le faisait ; si ce diacre et cet ancien le faisaient, et que chaque chrétien le poursuive à son tour de ses réprimandes, au nom du Seigneur, pour empoisonner les hommes à mort avec son eau-de-vie, il ne pourrait pas continuer. Un témoignage si fort et si résolu l'aurait bientôt chassé de son commerce de mort. Pour se défendre lui-même, il lui faudrait céder à la pression d'une réprimande solennelle.

3. L'impudicité.

C'est un mal qui se répand partout, et qui devrait être réprimandé partout.

Il faudrait le réprimander sans ménagement, non seulement du haut de la chaire, mais par la presse et dans la rue, jusqu'à ce qu'il soit chassé de ses places fortes et contraint d'aller se cacher dans les chambres de l'enfer.

4. L'esclavage.

Quoi ! laissera-t-on des hommes commettre l'un des péchés les plus déshonorants pour Dieu et les plus provocants envers le ciel qui soient sur la terre, sans qu'on les reprenne ? C'est un péché contre lequel tous les hommes devraient rendre témoignage et élever leur voix comme une trompette, jusqu'à ce que cette iniquité géante soit bannie du pays et du monde.

VI. J'examinerai quelques-unes des difficultés qu'on soulève parfois contre l'accomplissement de ce devoir.

1. On demande souvent : est-ce un devoir de reprendre mon prochain quand il n'y a aucune perspective de faire du bien ?

Je réponds qu'il peut être tout à fait essentiel de reprendre le péché dans bien des cas où rien ne laisse espérer que la personne reprise en tirera profit. Ainsi dans les cas où votre silence serait pris pour une complicité dans son péché. Ou bien quand le seul fait qu'il soit repris peut empêcher d'autres de tomber dans le même crime. Quand le coupable répond vraiment à la description du moqueur ou du pourceau, Dieu a fait une exception, et vous n'êtes pas tenu de le reprendre. Mais dans les autres cas, à vous le devoir, à Dieu les conséquences.

2. On demande : dois-je reprendre des inconnus ? Pourquoi pas ? L'inconnu n'est-il pas votre prochain ? Vous ne devez pas reprendre un inconnu de la même manière qu'une personne que vous connaissez intimement ; mais le fait qu'il soit un inconnu n'est pas une raison pour ne pas le reprendre, s'il viole le commandement de Dieu. Si un homme jure et blasphème, ou viole le sabbat, en votre présence, le fait qu'il soit

un inconnu ne vous dispense pas du devoir ni de la responsabilité de le reprendre, ou de chercher à l'amener à la repentance et à sauver son âme.

3. On demande : faut-il reprendre quelqu'un quand il est ivre ? En général, non : car un homme ivre n'a plus sa raison. Il peut y avoir des cas où c'est opportun, pour avertir les autres. Mais en ce qui concerne l'ivrogne lui-même, en règle générale, ce n'est pas indiqué. Il y a pourtant bien des cas où une réprimande adressée à un homme, même ivre, a eu une telle prise sur son esprit qu'elle l'a dégrisé et détourné de son péché bestial.

4. Faut-il reprendre les grands, ceux qui sont au-dessus de nous dans la société, et qui pourraient nous regarder de haut, nous et nos réprimandes, avec mépris ?

Cela ne change rien à votre devoir. « Tu auras soin de reprendre ton prochain, mais tu ne te chargeras point d'un péché à cause de lui. » Vous devez garder à l'esprit la position qu'il occupe, et le traiter en conséquence. Mais malgré tout, s'il pèche contre Dieu, c'est votre devoir de le reprendre d'une manière appropriée.

REMARQUES.

1. Ne parlez pas des péchés des gens, mais allez les reprendre.

Il est très courant de parler des péchés des gens derrière leur dos, mais c'est une grande méchanceté. Si vous voulez parler des péchés de quelqu'un, allez lui en parler à lui-même, et tâchez de l'amener à s'en repentir et à les abandonner. N'allez pas parler contre lui à d'autres derrière son dos, en le laissant continuer dans ses péchés, sans avertissement, jusqu'en enfer.

2. Combien peu de ceux qui font profession d'être chrétiens sont assez consciencieux pour pratiquer ce devoir !

Je suppose qu'il y en a des milliers dans cette ville qui ne songent jamais à le faire. Oui, des croyants de profession vivent dans une désobéissance

habituelle à ce commandement de Dieu si clair et si fortement exprimé. Et ensuite ils s'étonnent de ne pas avoir l'esprit de prière, et qu'il n'y ait pas davantage de réveils ! Ils s'étonnent !

3. Voyez pourquoi si peu de gens trouvent de la joie dans la religion.

Ils vivent dans la négligence habituelle de ce commandement, et se trouvent des excuses alors que Dieu a dit qu'il n'y aurait pas d'excuse. Et comment pourraient-ils trouver de la joie dans la religion ? Que penserait l'univers de Dieu s'il accordait les joies de la religion à des croyants de profession aussi infidèles ?

4. Nous voyons que la grande masse de ceux qui font profession d'être chrétiens se soucie davantage de sa propre réputation que des exigences de Dieu.

La preuve en est que, plutôt que de courir le risque de passer pour censeurs, ou de se faire des ennemis en réprimandant le péché, ils laissent les hommes continuer dans le péché sans les reprendre, bien que Dieu dise : « Tu auras soin de reprendre ton prochain. » Mais je vais l'offenser si je reprends son péché. « Aie soin de le reprendre », dit l'Éternel. Cela montre qu'ils craignent plus les hommes que Dieu. Par crainte d'offenser l'homme, ils courent le risque d'offenser Dieu. Oui, ils désobéissent carrément à Dieu, dans l'un de ses commandements les plus clairs et les plus forts, plutôt que de s'attirer le mécontentement des hommes en réprimandant leurs péchés.

5. Personne n'a le droit de nous dire, quand nous le reprenons pour son péché, que ce n'est pas notre affaire de nous mêler de ce qui le regarde.

Que de fois les transgresseurs disent à ceux qui les reprennent fidèlement qu'ils feraient mieux de s'occuper de leurs propres affaires et de ne pas se mêler de ce qui ne les regarde pas ! Et on les traite d'indiscrets et de touche-à-tout pour être intervenus dans les affaires des autres. Dans le Sud, on s'est mis dans une grande fureur parce que nous, dans le Nord, nous essayons de les convaincre de la méchanceté de l'esclavage. Et ils

disent que ce n'est pas notre affaire, que l'esclavage est une question qui ne regarde qu'eux, qu'ils ne souffriront pas que quelqu'un d'autre s'en mêle ; ils exigent que nous les laissions tranquilles, et ne veulent même pas nous permettre de parler du sujet. Et ils voudraient que les assemblées législatives de nos États du Nord votent des lois nous interdisant de réprimander nos voisins du Sud pour le péché qu'ils commettent en tenant des hommes en esclavage. À Dieu ne plaise que nous gardions le silence ! L'Éternel lui-même nous a ordonné d'avoir soin de reprendre notre prochain, quelles qu'en soient les conséquences. Et nous les réprimanderons, quand tout l'enfer se soulèverait contre nous.

Allons-nous nous taire et participer au péché de l'esclavage par notre complaisance, comme nous l'avons fait jusqu'ici ? À Dieu ne plaise ! Nous en parlerons, nous rendrons témoignage contre lui, nous prierons à son sujet, et nous nous en plaindrons à Dieu et aux hommes. Le ciel saura, le monde saura, et l'enfer saura que nous protestons contre ce péché, et que nous continuerons à le réprimander jusqu'à ce qu'il soit aboli. Le Dieu tout-puissant dit : « Tu auras soin de reprendre ton prochain », et nous devons le faire.

De même, le marchand d'eau-de-vie plaide sans cesse : « Ce que je fais ne vous regarde pas ; veuillez vous occuper de vos affaires et me laisser tranquille. » Mais c'est notre affaire de le reprendre quand il distribue son poison, et cela regarde tout le monde ; chacun est tenu de réprimander son crime jusqu'à ce qu'il y renonce et cesse de détruire la vie et l'âme de son prochain.

6. Nous voyons l'importance d'être conséquent dans la religion.

Si un homme professe d'aimer Dieu, il devrait être assez conséquent pour reprendre ceux qui s'opposent à Dieu. Si seulement les chrétiens étaient conséquents dans ce devoir, beaucoup seraient convertis par ce moyen, une opinion publique saine se formerait, et le péché serait réprimandé et contraint de reculer devant la majesté de la réprimande chrétienne. Si les chrétiens n'étaient pas si lâches, et si carrément désobéissants à ce

commandement si clair de Dieu, il en sortirait certainement l'une de ces deux choses : ou bien ils seraient assassinés dans les rues comme martyrs, parce que les hommes ne pourraient supporter l'intolérable présence de la vérité, ou bien ceux-ci seraient promptement convertis à Dieu.

Que dirons-nous donc de tels croyants de profession ? Avoir peur de reprendre les pécheurs ! Quand Dieu commande, ne pas être prêts à obéir ! Comment en répondront-ils devant Dieu ?

Maintenant, bien-aimés, allez-vous pratiquer ce devoir ? Allez-vous reprendre fidèlement le péché, de manière à ne pas vous charger du péché de votre prochain ? Allez-vous faire de toute votre vie un témoignage contre le péché ? Allez-vous mettre votre âme au net, ou bien allez-vous vous taire et rester accablés sous la culpabilité de tous les transgresseurs qui vous entourent et qui sont dans le champ de votre influence ? Dieu dit : « Tu auras soin de reprendre ton prochain, mais tu ne te chargeras point d'un péché à cause de lui. »

Discours 5

Les vrais saints

À moi ceux qui sont pour l'Éternel ! (Exode 32,26)

Cet appel fut lancé par Moïse au peuple qui faisait profession d'appartenir à Dieu, aussitôt après la grande infidélité dont il s'était rendu coupable pendant que Moïse était sur la montagne : ce peuple était allé adorer un veau d'or qu'Aaron lui avait fondu. Après avoir adressé de vifs reproches à la nation coupable, Moïse s'écria : « À moi ceux qui sont pour l'Éternel ! » Je n'ai pas l'intention de m'attarder particulièrement sur l'histoire de cet épisode ; je veux en venir tout de suite au but principal que je me propose ce soir, qui est de montrer qu'il y a TROIS CLASSES DE CROYANTS DE PROFESSION.

I. Les vrais amis de Dieu et des hommes.

II. Ceux qui sont mus par l'espérance et la crainte, autrement dit par l'amour de soi, ou par l'égoïsme.

III. Ceux qui sont mus par l'opinion publique. On peut reconnaître ces trois classes en observant les manifestations caractéristiques qui montrent quel est le but dominant de leur religion. Il n'est pas besoin de prouver qu'on peut entrer dans la religion pour des motifs très différents, les uns par un amour réel de la religion, les autres pour d'autres motifs. Ces différences peuvent se ranger dans ces trois classes, et en observant comment se manifeste le but réel que ces gens poursuivaient en devenant religieux, vous apprenez à connaître leur caractère. Tous font profession d'être les serviteurs de Dieu ; et pourtant, à observer la vie de beaucoup d'entre eux, il devient évident qu'au lieu d'être les serviteurs de Dieu, ils cherchent seulement à faire de Dieu leur serviteur. Leur but et leur objectif principal est de s'assurer leur propre salut, ou quelque autre avantage pour eux-mêmes, par le moyen de la faveur de Dieu. Ils

cherchent à se faire de Dieu un ami, pour pouvoir se servir de lui à leurs propres fins.

I. Il y a, parmi ceux qui font profession d'être chrétiens, une classe de personnes qui sont les vrais amis de Dieu et des hommes.

Si vous êtes attentifs aux choses qui révèlent le vrai but et la vraie visée de leur religion, vous verrez qu'il en est bien ainsi. Ils sont véritablement et sincèrement bienveillants.

1. Ils montreront que tel est bien leur caractère par le soin qu'ils mettent à éviter le péché.

Ils montreront qu'ils le haïssent en eux-mêmes, et qu'ils le haïssent chez les autres. Ils ne le justifieront pas en eux-mêmes, et ils ne le justifieront pas chez les autres. Ils ne chercheront pas à couvrir ni à excuser leurs propres péchés, et ils n'essaieront pas non plus de couvrir ni d'excuser les péchés des autres. En un mot, ils visent à la sainteté parfaite. Cette manière d'agir rend évident qu'ils sont les vrais amis de Dieu. Je ne veux pas dire que tout vrai ami de Dieu soit parfait, pas plus que je ne dirais que tout enfant vraiment affectueux et obéissant est parfait, ou ne manque jamais à son devoir envers ses parents. Mais s'il est un enfant affectueux et obéissant, son but est d'obéir toujours ; et s'il manque en quelque chose, il ne le justifie nullement, il ne plaide pas pour sa faute, il ne cherche pas à la couvrir ; au contraire, dès qu'il vient à y penser, il est mécontent de lui-même et condamne sa conduite.

Ainsi ces personnes, qui sont les vrais amis de Dieu et des hommes, sont toujours prêtes à se plaindre d'elles-mêmes, à se blâmer et à se condamner pour ce qui est mal. Mais vous ne les voyez jamais trouver à redire à Dieu. Vous ne les entendez jamais s'excuser et rejeter la faute sur leur Créateur, en parlant de leur incapacité à obéir à Dieu, ou en parlant comme si Dieu avait exigé de ses créatures des choses impossibles. Elles parlent toujours comme si elles sentaient que ce que Dieu a exigé est

juste et raisonnable, et qu'elles seules sont à blâmer de leur désobéissance.

2. Ils manifestent une profonde horreur pour les péchés des autres.

Ils ne couvrent pas les péchés des autres, ils ne plaident pas pour eux, ne les excusent pas, ne les atténuent pas par des « peut-être ceci » ou des « peut-être cela ». Vous ne les entendez jamais faire l'apologie du péché. Comme ils s'indignent du péché en eux-mêmes, ils s'en indignent tout autant quand ils le voient chez les autres. Ils en connaissent l'horrible nature, et ils l'ont toujours en horreur.

3. Autre chose où cet esprit se manifeste : le zèle pour l'honneur et la gloire de Dieu.

Ils montrent la même ardeur à promouvoir l'honneur et les intérêts de Dieu que le vrai patriote à promouvoir l'honneur et les intérêts de son pays. S'il aime beaucoup son pays, son gouvernement et ses intérêts, il met tout son cœur à en favoriser le progrès et le bien. Il n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il fait quelque chose pour l'honneur et le progrès de son pays. De même, un enfant qui aime vraiment son père n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il fait avancer l'honneur et les intérêts de son père. Et il n'éprouve jamais de douleur plus indignée que lorsqu'il voit son père outragé ou lésé. S'il voit son père désobéi ou outragé par ceux qui devraient lui obéir, l'aimer et l'honorer, son cœur éclate d'une douleur indignée.

Il y a des multitudes de croyants de profession, et même de pasteurs, qui mettent beaucoup de zèle à défendre leur propre réputation et leur propre honneur. Mais ceux de cette classe-là se sentent plus engagés, et leur cœur bat plus fort, quand il s'agit de défendre ou de faire avancer l'honneur de Dieu. Voilà les amis de Dieu et des hommes.

4. Ils montrent qu'ils partagent les sentiments de Dieu envers les hommes.

Ils ont pour les âmes le même genre d'amitié que Dieu éprouve. Je ne veux pas dire qu'ils l'éprouvent au même degré, mais qu'ils ont le même genre de sentiments. On peut aimer l'âme des hommes et haïr en même temps leur conduite. Il existe une sympathie de tempérament, que l'on éprouve pour ceux qui sont dans la détresse. Elle est naturelle. Vous l'éprouvez toujours pour quelqu'un qui est dans la détresse, à moins d'avoir quelque raison égoïste de lui vouloir du mal. Si vous voyiez pendre un meurtrier, vous auriez de la compassion pour lui. Les méchants ont cette sympathie naturelle pour ceux qui souffrent.

Il y a une autre sorte de sympathie, toute particulière, que le véritable enfant de Dieu éprouve et manifeste envers les pécheurs. C'est un sentiment mêlé d'horreur et de compassion, d'indignation contre les péchés du pécheur et de pitié pour sa personne. Il est possible d'éprouver cette profonde horreur du péché mêlée d'une profonde compassion pour des âmes capables d'un bonheur sans fin, et pourtant en route vers une misère éternelle.

Je m'explique. Il y a deux sortes d'amour. L'une est l'amour de bienveillance. Il ne tient aucun compte du caractère de la personne aimée ; il regarde seulement l'individu comme exposé à la souffrance et au malheur. C'est ce que Dieu éprouve envers tous les hommes. L'autre sorte d'amour comprend l'estime, ou l'approbation du caractère. Dieu ne l'éprouve qu'envers les justes. Il n'éprouve jamais cet amour envers les pécheurs : il les a infiniment en horreur. Il éprouve en même temps, avec une force infinie, de la compassion et de l'horreur. Les chrétiens ont les mêmes sentiments, pas au même degré, mais ils les ont en même temps. Sans doute ne sont-ils jamais dans les justes dispositions s'ils n'ont pas ces deux sentiments à l'œuvre en même temps. Le chrétien n'éprouve pas envers les individus ce que Dieu éprouve, et ses sentiments ne répondent pas au vrai caractère de ces individus, à moins que ces deux sentiments n'existent en même temps dans son esprit. Vous le voyez à un trait frappant : le chrétien reprendra de la manière la plus incisive, et le plus souvent, ceux pour qui il éprouve la plus profonde compassion. Ne l'avez-

vous jamais vu ? N'avez-vous jamais vu un père, le cœur ému de compassion pour son enfant, le reprendre avec larmes, et pourtant avec une telle vigueur que le petit coupable tremblait sous la réprimande ? Jésus-Christ a souvent manifesté avec force ces deux sentiments. Il a pleuré sur Jérusalem, et pourtant il en dit la raison d'une manière qui montre son indignation brûlante contre la conduite de ses habitants : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! » Ah ! comme il voyait pleinement leur méchanceté, au moment même où il pleurait de compassion sur le sort qui les menaçait !

Il en est exactement de même pour cette classe de chrétiens. Vous n'en trouverez jamais un qui s'adresse à un pécheur de manière simplement à le faire pleurer parce que quelqu'un pleure sur lui. Ses appels pleins de tendresse s'accompagnent d'une sévère réprimande du péché.

Je désire que vous reteniez ce point : le vrai ami de Dieu et des hommes ne prend jamais le parti du pécheur, parce qu'il n'agit jamais par simple compassion. Et en même temps, on ne le voit jamais dénoncer le pécheur sans manifester du même coup de la compassion pour son âme et un ardent désir de le sauver de la mort.

5. Ces chrétiens ont pour objectif essentiel, dans toutes leurs relations avec les hommes, d'en faire des amis de Dieu.

Qu'ils conversent, qu'ils prient ou qu'ils s'acquittent des devoirs de la vie, leur objectif essentiel est de recommander la religion et d'amener tout le monde à glorifier Dieu. Il est tout naturel qu'ils le fassent, s'ils sont les vrais amis de Dieu. Un vrai ami du gouvernement souhaite que tout le monde soit ami du gouvernement. Un enfant fidèle et affectueux souhaite que tout le monde aime et respecte son père. Et si quelqu'un est en inimitié avec lui, il vise sans cesse et s'efforce sans relâche de l'amener à se réconcilier. C'est ce qu'on attendrait d'un vrai ami de Dieu, comme trait dominant de son caractère : qu'il fasse de la réconciliation des pécheurs avec Dieu un objectif essentiel de sa vie.

Écoutez-moi bien ! Si ce n'est pas là le trait dominant de votre caractère, si la réconciliation des hommes avec Dieu n'est pas le sujet qui absorbe vos pensées et vos efforts, vous n'avez pas en vous la racine de la chose. Quelque apparence de religion que vous ayez, il vous manque le caractère dominant et fondamental de la vraie piété. Votre religion n'a pas le trait dominant du caractère et des desseins de Jésus-Christ, de ses apôtres et de ses prophètes. Regardez-les, et voyez comme ce trait ressort, en un relief puissant et éternel, comme la caractéristique dominante, le dessein et l'objectif principal de leur vie. Maintenant, permettez-moi de vous demander : quel est l'objectif dominant de votre vie, tel qu'il apparaît dans votre conduite de chaque jour ? Est-ce d'amener tous les ennemis de Dieu à se soumettre à lui ? Sinon, arrière vos prétentions à la religion ! Quoi que vous ayez d'autre, vous n'avez pas en vous le véritable amour de Dieu.

6. Là où il y a des personnes de cette classe, vous les verrez éviter scrupuleusement tout ce qui, à leur jugement, est de nature à faire échouer leur grand but.

Elles veulent toujours éviter tout ce qui est de nature à empêcher le salut des âmes, tout ce qui peut détourner l'attention ou entraver de quelque manière la conversion des âmes. Quand on leur propose une chose douteuse, la question qui leur vient naturellement n'est pas : « Est-ce une chose que Dieu défend expressément ? » La première question qui se présente naturellement à leur esprit est celle-ci : « Quelle influence cela aura-t-il sur la religion ? Cela tendra-t-il à empêcher la conversion des pécheurs, à entraver les progrès des réveils, à faire reculer les roues du salut ? » Si c'est le cas, elles n'ont pas besoin que les tonnerres du Sinaï grondent à leurs oreilles pour leur interdire de le faire. Si elles voient que c'est contraire à l'esprit de sainteté, et contraire au but principal qu'elles poursuivent, cela suffit.

Voyez, pour l'illustrer, le mouvement de tempérance. Permettez-moi de dire ici que c'est l'influence de l'intempérance, en ce qu'elle entravait la

conversion et le salut des pécheurs, qui a d'abord poussé les hommes bienveillants qui ont commencé cette réforme à se pencher sur la question. Et ce sont encore des personnes de la même classe qui la poursuivent. De tels hommes ne s'arrêtent pas à chicaner à chaque pas, en disant : « Boire du rhum n'est défendu nulle part dans la Bible, et je ne me sens pas tenu d'y renoncer. » Ils constatent que cela entrave le grand objectif pour lequel ils vivent, et cela leur suffit : ils y renoncent, tout naturellement. Ils évitent tout naturellement tout ce qui, ils le voient, entraverait un réveil, de même qu'un négociant éviterait tout ce qui risquerait d'ébranler son crédit et de faire échouer son objectif, qui est de gagner de l'argent par son commerce. Supposez qu'un négociant soit sur le point de faire une chose dont vous savez qu'elle nuirait à son crédit, et que vous alliez le trouver dans un esprit d'amitié pour lui conseiller de ne pas le faire : se retournerait-il pour vous dire : « Montrez-moi le passage de la Bible où Dieu a défendu cela » ? Non. Il ne vous demanderait pas de lui montrer autre chose que ceci : que c'est incompatible avec son but principal.

Notez bien ceci, vous tous : celui qui désire ardemment la conversion des pécheurs n'a pas besoin d'une interdiction expresse pour s'abstenir de ce qui, il le voit, est de nature à y faire obstacle. Il n'y a aucun danger qu'il fasse ce qui ferait échouer le but même de sa vie.

7. Les croyants de profession de cette classe sont toujours dans la peine s'ils ne voient pas se poursuivre l'œuvre de la conversion des pécheurs.

Ils disent que l'Église est dans un état lamentable si aucun pécheur ne se convertit. Peu importe le reste, peu importe que l'assemblée s'enrichisse, que son pasteur soit populaire, que beaucoup de gens viennent l'entendre : leur cœur haletant est inquiet tant qu'ils ne voient pas l'œuvre de la conversion se faire réellement. Ils voient que tout le reste n'est rien sans cela ; bien plus, que les moyens de grâce eux-mêmes font plus de mal que de bien si les pécheurs ne se convertissent pas.

De tels croyants sont un grand embarras pour ceux qui sont religieux pour d'autres motifs, et qui veulent donc que tout reste tranquille et que tout marche régulièrement dans « la bonne vieille voie ». On les appelle souvent « les esprits inquiets de l'Église ». Et remarquez-le ! si une Église compte quelques esprits de ce genre, le pasteur sera mis mal à l'aise tant que sa prédication ne sera pas de nature à convertir les pécheurs. On entend parfois ces hommes reprendre l'Église et répandre leurs remontrances parce qu'elle vit d'une manière si froide et si mondaine, et l'Église répond : « Oh ! tout va bien chez nous ; ne voyez-vous pas comme nous prospérons ? C'est seulement que vous êtes toujours inquiets. » Alors qu'en réalité leur cœur est affligé et leur âme à l'agonie parce que les pécheurs ne se convertissent pas et que des âmes se précipitent en enfer.

8. Vous les verrez, quand ils manifestent un esprit de prière, prier non pour eux-mêmes mais pour les pécheurs. Si vous connaissez la teneur habituelle des prières de quelqu'un, elle vous montrera dans quel sens va le courant de ses sentiments. Si un homme est mû dans sa religion principalement par le désir de se sauver lui-même, vous l'entendrez prier surtout pour lui-même : pour que ses péchés soient pardonnés, pour qu'il « jouisse » abondamment de l'Esprit de Dieu, et ainsi de suite. Mais s'il est vraiment l'ami de Dieu et des hommes, vous trouverez que le fardeau de ses prières, c'est la gloire de Dieu dans le salut des pécheurs ; et il n'est jamais aussi abondant et puissant dans la prière que lorsqu'il en vient à son sujet favori : la conversion des pécheurs. Allez à la réunion de prière où prient de tels chrétiens : au lieu de les voir tous enfermés dans la coquille de noix de leurs propres intérêts, consacrant toute leur prière à eux-mêmes et la terminant simplement par une envolée sur le royaume de Christ, vous les entendrez répandre leur âme en prière pour le salut des pécheurs. Je crois qu'il y a eu des chrétiens de cette sorte si absorbés par leur désir du salut des pécheurs que, pendant des semaines entières, ils n'ont même pas prié pour leur propre salut.

Ou, s'ils prient pour eux-mêmes, c'est pour être revêtus de l'Esprit de Dieu, afin de pouvoir sortir et être puissants par la vertu de Dieu pour arracher les âmes du feu.

Vous qui êtes ici, vous pouvez dire ce qu'il en est de vos prières : si c'est pour vous-mêmes ou pour les pécheurs que vous éprouvez le plus et priez le plus. Si vous ne savez rien de l'esprit de prière pour les pécheurs, vous n'êtes pas le vrai ami de Dieu et des hommes. Quoi ! pas de cœur pour sentir quelque chose quand des pécheurs s'en vont en enfer à vos côtés ! Aucune sympathie pour le Fils de Dieu, qui a donné sa vie pour sauver les pécheurs ! Arrière toutes ces professions de religion ! « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas. » Ne me dites pas que des hommes sont vraiment pieux quand ils ânonnent leurs prières, par pure forme, comme le pauvre prêtre papiste égrène son chapelet. Un tel homme se trompe lui-même, s'il parle d'être le vrai ami de Dieu et des hommes.

9. Ces personnes ne cherchent pas à savoir quelles sont les choses qu'elles sont « tenues » de faire pour la conversion des pécheurs.

Quand on leur présente quelque chose qui promet du succès dans la conversion des pécheurs, elles n'attendent pas d'en recevoir l'ordre, sous peine de sanctions si elles ne le font pas. Il leur suffit d'avoir la preuve que cela est propre à faire avancer l'objectif auquel leur cœur est attaché, et elles s'y engageront de toute leur âme. La question qu'elles se posent sans cesse n'est pas : « Que m'est-il expressément commandé de faire ? » mais : « De quelle manière puis-je faire le plus pour le salut des âmes et pour la conversion du monde à Dieu ? » Elles n'attendent pas un commandement exprès de la Bible avant de s'engager dans l'œuvre des missions, ou des écoles du dimanche, ou de toute autre entreprise qui promet de sauver des âmes ; elles sont prêtes à toute bonne œuvre et à toute bonne parole.

10. Un autre trait de ces chrétiens est leur disposition à renoncer à eux-mêmes pour faire du bien aux autres.

Dieu a établi dans tout l'univers le principe du *don*. Même dans le monde naturel, les fleuves, l'océan, les nuages, tous donnent. Il en est ainsi dans tout le royaume de la nature et de la grâce. Ce principe de diffusion est reconnu partout. C'est l'esprit même de Christ. Il n'a pas cherché à se plaire à lui-même, mais à faire du bien aux autres. Il a trouvé son plus grand bonheur à renoncer à lui-même pour faire du bien aux autres. Il en est ainsi de cette classe de personnes : elles sont toujours prêtes à se priver de jouissances et de commodités, et même du nécessaire, quand elles peuvent ainsi faire plus de bien aux autres.

11. Ils inventent continuellement de nouveaux moyens et de nouvelles mesures pour faire le bien.

C'est ce qu'on attendrait de leur désir continuel de faire le bien. Au lieu de se contenter de ce qui ne réussit pas, ils inventent continuellement de nouveaux moyens et de nouvelles voies pour atteindre leur but. Ils ne ressemblent pas à ces gens qui se tiennent pour satisfaits quand ils ont fait ce qu'ils appellent leur *devoir*. Quand un individu vise principalement son propre salut, il peut penser que, s'il fait son devoir, il est déchargé de toute responsabilité, et il est donc satisfait : il pense avoir échappé à la colère divine et gagné le ciel pour lui-même en faisant ce que Dieu lui demandait, et il n'y peut rien, que les pécheurs soient sauvés ou perdus. Mais pour l'autre classe, il ne s'agit pas tant de gagner le ciel et d'éviter la colère : leur objectif principal est de sauver des âmes et d'honorer Dieu. Et si cet objectif n'avance pas, ils souffrent. Un tel homme est celui dont l'âme forme sans cesse de nobles desseins, qui essaie des choses nouvelles et, si l'une échoue, en essaie une autre, puis une autre encore, et ne peut trouver de repos avant d'avoir trouvé quelque chose qui réussisse dans le salut des âmes.

12. Ils manifestent toujours une grande douleur quand ils voient l'Église endormie et ne faisant rien pour le salut des pécheurs.

Ils savent combien il est difficile, et même impossible, de faire quoi que ce soit d'important pour le salut des pécheurs tant que l'Église dort.

Entrez dans une Église où la grande masse ne fait rien pour la conversion des pécheurs et se laisse porter par le courant du monde : vous verrez que les vrais amis de Dieu et des hommes sont affligés d'un tel état de choses. Ceux qui, en étant religieux, ont d'autres objectifs en vue peuvent penser que tout va très bien. Ils ne sont pas affligés quand ils voient le peuple qui fait profession d'appartenir à Dieu courir après l'apparat et la folie. Mais s'il s'en trouve quelques-uns de cette classe-là, vous les trouverez affligés et tourmentés au fond du cœur parce que l'Église est dans un tel état.

13. Ils sont affligés s'ils ont lieu de penser que leur pasteur temporise, ou qu'il ne reprend pas l'Église de façon directe et fidèle pour ses péchés.

Les autres classes de croyants de profession veulent bien être bercées jusqu'à s'endormir, et veulent bien que leur pasteur prêche des sermons doucereux, fleuris, éloquents, des sermons flatteurs, sans pointe et sans puissance. Mais ceux-ci ne sont pas satisfaits s'il ne prêche pas avec puissance, de façon directe et hardie, et s'il ne reprend, ne supplie et n'exhorte, avec toute douceur et en instruisant. Leur âme n'est ni nourrie, ni édifiée, ni satisfaite par rien de ce qui ne saisit pas les consciences et ne fait pas l'œuvre pour laquelle le ministère a été institué par Jésus-Christ.

14. Cette classe de personnes soutiendra toujours un pasteur fidèle qui prêche la vérité avec hardiesse et de façon directe. Peu importe que la vérité qu'il prêche les atteigne eux-mêmes : ils l'aiment, et ils disent : « Que le juste me frappe, c'est de l'huile sur ma tête. » Quand la vérité est répandue avec puissance, leur âme est nourrie et se fortifie dans la grâce. Ils peuvent prier pour un tel pasteur. Ils peuvent pleurer dans leur chambre et répandre leur âme en prière pour lui, afin qu'il ait toujours avec lui l'Esprit de Dieu. Pendant que d'autres grondent et chicanent contre lui, et disent qu'il est excessif, et tout le reste, vous verrez que les chrétiens de cette sorte le soutiendront ; bien plus, ils iraient au bûcher avec lui pour le témoignage de Jésus. Et ils le font pour la meilleure des raisons : une telle prédication va dans le sens du grand dessein pour lequel ces chrétiens vivent.

15. Les chrétiens de cette sorte sont particulièrement affligés quand des pasteurs prêchent des sermons qui ne sont pas propres à convertir les pécheurs.

Je veux dire : quand le sermon n'est pas spécialement adressé à l'Église, pour la réveiller. D'autres peuvent approuver le sermon, le louer, dire quel grand sermon c'était, combien il était éloquent, ou lumineux, ou grandiose, ou sublime ; mais il ne leur convient pas, à eux, s'il lui manque cette seule qualité : une tendance à convertir les pécheurs. Vous trouverez des gens très pointilleux sur la doctrine de l'élection, qui ne croiront pas qu'un sermon est évangélique s'il ne contient pas la doctrine de l'élection ; mais si la doctrine de l'élection s'y trouve, ils sont satisfaits, qu'il soit propre à convertir les pécheurs ou non. Mais quand un homme a le cœur attaché à la conversion des pécheurs, s'il entend un sermon qui n'est pas propre à y conduire, il sent qu'il y manque « la grande chose » qui fait un sermon évangélique. Mais si ces chrétiens entendent un sermon propre à sauver des âmes, alors ils sont nourris, et leur âme se réjouit.

De là vous voyez la raison de l'étonnante différence qu'on trouve souvent dans le jugement que les gens portent sur la prédication. Il n'y a, en fait, pas de meilleure pierre de touche du caractère. Il est facile de voir, au jugement qu'ils portent sur la prédication, qui sont ceux qui sont remplis de l'amour de Dieu et des âmes. Pour les vrais amis de Dieu et des hommes, un sermon qui n'est pas particulièrement destiné à sonder et à réveiller l'Église et à la pousser à l'action, s'il n'est pas de nature à peser de tout son poids sur les pécheurs et ne tend pas à les convertir, ce n'est pas le sermon qu'il leur faut.

16. Vous trouverez toujours les personnes de cette classe exprimant leur mécontentement d'elles-mêmes de ne pas faire davantage pour la conversion des pécheurs.

Quoi qu'elles « fassent » réellement pour cet objectif, il semble que plus elles en font, plus elles désirent en faire. Elles ne sont jamais satisfaites.

Au lieu de se contenter du degré présent de leur succès, leur désir de la conversion des pécheurs est sans fin. Je me souviens d'un homme de bien qui priait jusqu'à l'épuisement pour des individus, pour des lieux et pour la conversion du monde. Un jour qu'il était tout épuisé d'avoir prié, il s'écria : « Oh ! mon cœur plein de désir et de douleur ! Il n'est pas possible de satisfaire mes inexprimables désirs pour la conversion des pécheurs. Mon âme est brisée par le désir. » Cet homme, bien qu'il eût été utile plus que presque aucun autre homme de son temps, voyait pourtant tant de choses à faire, et désirait tant voir l'œuvre avancer et les pécheurs sauvés, que son corps mortel ne put le supporter. « Je m'aperçois, dit-il un jour, que je meurs faute de force pour faire davantage pour sauver l'âme des hommes. Oh ! combien j'ai besoin de force, pour pouvoir sauver des âmes ! »

17. Si vous voulez émouvoir les personnes de cette classe, vous devez vous servir de motifs tirés de leur grand objectif, de leur objectif dominant.

Si vous voulez les émouvoir, vous devez leur mettre sous les yeux la situation des pécheurs et montrer comment ils déshonorent Dieu ; vous verrez que cela émouvra leur âme et l'embrasera plus vite que n'importe quel appel à leurs espérances et à leurs craintes. Faites peser sur eux ce grand objectif. Montrez-leur comment ils peuvent convertir des pécheurs, et leur cœur plein de désir se met à battre, à lutter avec Dieu dans la prière, à éprouver les douleurs de l'enfantement pour les âmes, jusqu'à ce qu'ils les voient converties, et Christ formé en elles, l'espérance de la gloire.

Je pourrais mentionner bien d'autres traits qui appartiennent à cette classe de croyants de profession, les vrais amis de Dieu et des hommes, si le temps et les forces le permettaient. Mais je dois m'arrêter ici, et remettre l'examen des deux autres classes à vendredi soir prochain, si nous sommes épargnés et si le Seigneur le permet.

Maintenant, appartenez-vous à cette classe, oui ou non ? J'ai mentionné certains grands faits fondamentaux qui, lorsqu'ils existent, indiquent le

vrai caractère des individus, en montrant quel est leur but et leur objectif principal dans la vie. Vous pouvez dire si c'est là votre caractère. Quand j'en viendrai à l'autre partie du sujet, je m'efforcerai de décrire les classes de croyants de profession dont le zèle religieux, les prières et les efforts ont un autre but, de montrer leur caractère, et comment ce but se réalise.

Et maintenant, bien-aimés, je vous le demande devant Dieu : avez-vous ces traits d'un enfant de Dieu ? Savez-vous qu'ils vous appartiennent ? Pouvez-vous dire : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime, et que ce sont là les traits de mon caractère ! »

Discours 6

La religion légale

À moi ceux qui sont pour l'Éternel ! (Exode 32,26)

Vendredi soir dernier, vous vous en souvenez, en prêchant sur ce texte, j'ai mentionné trois classes de croyants de profession : ceux qui aiment vraiment Dieu et les hommes ; ceux qui, dans leurs devoirs religieux, sont mus uniquement par l'égoïsme (ou tout au plus par l'amour de soi) ; et ceux qui sont mus seulement par le souci de l'opinion publique. J'ai aussi mentionné plusieurs traits caractéristiques de la première classe, auxquels on peut la reconnaître. Ce soir, je me propose de mentionner plusieurs traits caractéristiques de la seconde classe, Ces croyants de profession qui sont mus par l'amour de soi ou par l'égoïsme.

Je veux montrer comment leur but premier, leur but principal en religion, se révèle dans leur conduite. La conduite des hommes montre invariablement quel est leur but véritable et principal. Le caractère d'un homme est à la mesure de son objectif suprême. Et si vous pouvez apprendre par sa conduite quel est cet objectif dominant, vous pouvez alors connaître avec certitude quel est son caractère. Et je suppose que nous pourrions en général le savoir avec une grande certitude, si nous voulions bien observer leur conduite franchement et à fond.

Ces trois classes de croyants de profession se ressemblent sur bien des points, et il serait impossible de les distinguer en observant seulement ces points-là. Mais il y a certaines choses sur lesquelles elles diffèrent, et une observation attentive fera voir la différence dans leur conduite, d'où nous concluons à une différence dans leur caractère. Et ces points sur lesquels elles diffèrent touchent aux fondements mêmes de la religion.

Je vais maintenant mentionner quelques-uns des traits caractéristiques de la seconde classe, ceux qui sont mus par l'amour de soi ou par

l'égoïsme, chez qui l'espérance et la crainte sont les grands ressorts de tout ce qu'ils font en religion. Et les choses que je vais mentionner sont telles que, lorsqu'on les voit, il devient évident que l'individu est mû par un souci suprême de son propre bien, et que la crainte du mal, ou l'espoir d'un avantage pour lui-même, est le fondement de toute sa conduite.

1. Ils font de la religion une préoccupation secondaire.

Ils montrent par leur conduite qu'ils ne regardent pas la religion comme l'affaire principale de la vie, mais comme une chose subordonnée à d'autres. Ils considèrent la religion comme une chose qui doit venir en passant, une chose qui doit trouver sa place parmi d'autres choses, comme une sorte d'occupation du jour du sabbat, ou quelque chose qu'il faut réserver à la prière dans le secret, à l'heure du culte de famille et au sabbat, mais non comme la grande affaire de la vie. Ils font une distinction entre le devoir religieux et les affaires, et les considèrent comme deux domaines entièrement séparés. Alors que, s'ils avaient sur ce sujet des vues justes, ils considéreraient la religion comme la seule affaire de la vie, et ne tiendraient rien d'autre pour légitime ni pour digne d'être poursuivi, sinon dans la mesure où cela favorise la religion ou la sert. S'ils avaient les sentiments qui conviennent, la religion marquerait de son empreinte tout ce qu'ils font, et il serait manifeste que chacun de leurs actes est soit un acte d'obéissance à Dieu, soit un acte d'irréligion.

2. Ils accomplissent leurs devoirs religieux comme une corvée, et non sous l'effet de l'amour de Dieu qui les presse et qui brûle en eux.

Un tel homme ne trouve aucune joie à exercer les affections religieuses ; et quant à la communion avec Dieu, il n'en sait rien. Il prie comme on accomplit une corvée. Il se met à ses devoirs religieux comme les malades prennent leur remède : non parce qu'ils l'aiment, mais parce qu'ils espèrent en tirer quelque bien.

Et ici, permettez-moi de demander à ceux qui sont présents ce soir : aimez-vous les exercices religieux, ou les accomplissez-vous parce que

vous espérez en recevoir quelque bien ? Allons, soyez honnêtes, répondez à cette question selon l'exacte vérité, et voyez où vous en êtes.

3. Ils ont manifestement un esprit légal, et non l'esprit de l'Évangile.

En religion, ils font plutôt ce qu'ils sont obligés de faire que ce qu'ils aiment faire. Ils ont les yeux fixés sur les commandements de Dieu, et ils obéissent à ses exigences en accomplissant leurs devoirs religieux, mais ils ne s'y adonnent pas parce qu'ils les aiment. Au sujet de leurs devoirs, ils sont toujours prêts à se demander non pas tant comment ils peuvent faire le bien que comment ils peuvent être sauvés. Il y a entre eux exactement la même différence qu'entre un pécheur convaincu de péché et un vrai converti. Le pécheur convaincu demande : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Le vrai converti demande : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » De même, cette classe de croyants de profession demande sans cesse : « Que dois-je faire pour aller au ciel ? », et non : « Que puis-je faire pour y amener les autres ? » L'objectif principal d'un tel croyant de profession n'est pas de sauver le monde, mais de se sauver lui-même.

4. Ils sont mus par la crainte bien plus que par l'espérance. Ils accomplissent leurs devoirs religieux surtout parce qu'ils n'osent pas les omettre. Ils vont à la sainte cène, non parce qu'ils aiment y rencontrer Christ, ni parce qu'ils aiment communier avec leurs frères, mais parce qu'ils n'osent pas rester à l'écart. Ils craignent les censures de l'Église, ou bien ils ont peur d'être damnés s'ils la négligent. Ils accomplissent leurs devoirs de prière secrète, non parce qu'ils trouvent leur joie dans la communion avec Dieu, mais parce qu'ils n'osent pas les négliger. Ils ont l'esprit des esclaves, et ils vaquent au service de Dieu comme les esclaves vaquent au service de leur maître, avec le sentiment qu'ils sont obligés d'en faire à peu près tant, sous peine d'être battus de nombreux coups. De même, ces croyants de profession se sentent obligés d'avoir à peu près tant de religion et d'accomplir à peu près tant de devoirs religieux, sous peine d'être fouettés par leur conscience et de perdre leurs espérances.

C'est pourquoi ils s'acquittent, assez péniblement et laborieusement, d'à peu près tant de devoirs religieux par an, et c'est cela qu'ils appellent la religion !

5. Leur religion n'est pas seulement produite par la crainte du déshonneur ou par la crainte de l'enfer : elle est aussi, pour l'essentiel, de caractère négatif.

Ils se contentent, pour l'essentiel, de ne rien faire de très mauvais. N'ayant aucune vue spirituelle, ils regardent surtout la loi de Dieu comme un système d'interdictions, destiné simplement à préserver les hommes de certains péchés, et non comme un système de bienveillance qui s'accomplit par l'amour. Et ainsi, pourvu qu'ils soient moraux dans leur conduite, assez sérieux et convenables dans leur comportement général, et qu'ils accomplissent la quantité requise d'exercices religieux, cela leur suffit. Leur conscience les tourmente moins au sujet des péchés d'omission qu'au sujet des péchés de commission. Ils font une distinction entre négliger de faire ce que Dieu exige expressément et faire ce qu'il défend expressément. Tout ce qu'on peut dire d'eux, c'est qu'ils ne sont pas très mauvais. Ils semblent attacher peu ou point d'importance au fait d'être utiles à la cause de Christ, tant qu'on ne peut les convaincre d'aucune transgression positive.

6. Les personnes de cette classe sont plus ou moins strictes dans leurs devoirs religieux, selon la lumière qu'elles ont et la vivacité avec laquelle leur conscience les poursuit.

Quand elles ont l'esprit éclairé et la conscience délicate, vous les trouvez souvent les plus rigides de tous les croyants de profession. Elles paient la dîme jusque sur la menthe et l'aneth. Elles sont raides jusqu'à en être revêches. Ce sont de parfaits pharisiens, et elles poussent toutes choses jusqu'aux derniers extrêmes, pour ce qui est de la rigueur extérieure.

7. Elles sont plus ou moins malheureuses, en proportion de la délicatesse de leur conscience.

Malgré toute leur rigueur, elles ne peuvent s'empêcher de sentir qu'elles sont, après tout, de grands pécheurs ; et comme elles n'ont aucune juste idée de la justification selon l'Évangile, cela les laisse très malheureuses. Et plus leur conscience est éclairée et délicate, plus elles sont malheureuses. Malgré leur rigueur, elles sentent qu'elles restent en deçà de leur devoir ; et comme elles n'ont aucune foi selon l'Évangile, ni rien de cette sainte onction du Saint-Esprit qui apporte la paix à l'âme, elles sont insatisfaites, inquiètes et misérables.

Beaucoup d'entre vous, peut-être, ont vu de telles personnes. Peut-être certains d'entre vous sont-ils de ceux-là, et n'ont-ils jamais su ce que c'est que de se sentir justifiés devant Dieu par le sang de Jésus-Christ ; vous ne savez pas ce que c'est que de sentir que Jésus-Christ vous a acceptés et reconnus pour siens. Vous n'avez jamais éprouvé dans votre esprit ce dont parle ce texte : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui ne marchent pas selon la chair, mais selon l'Esprit. » Ce langage éveille-t-il en vous une idée chaleureuse et concrète, est-il pour vous une réalité parce que vous en faites l'expérience dans votre âme ? Ou bien, après tout, vous sentez-vous encore condamnés et coupables, sans aucun sentiment du pardon de vos péchés, sans aucune paix avec Dieu dont vous ayez fait l'expérience, sans aucune confiance en Jésus-Christ ?

8. Les personnes de cette classe sont encouragées et réconfortées en lisant le récit des saints d'autrefois qui sont tombés dans de grands péchés.

Elles se sentent merveilleusement instruites et édifiées quand elles entendent exposer en pleine lumière les péchés du peuple de Dieu. Alors elles sont consolées et leurs espérances sont merveilleusement fortifiées. Au lieu de se sentir humiliées et affligées, au lieu de sentir qu'une telle conduite est si contraire à toute religion qu'elles auraient peine à croire que ces gens-là étaient des saints si on ne l'avait pas trouvé dans la Bible, et qu'elles ne pourraient pas croire du tout que des gens qui feraient de

telles choses sous la lumière de l'économie chrétienne puissent être des saints, elles se sentent satisfaites et fortifiées, et leurs espérances confirmées, par toutes ces choses. J'ai connu autrefois un homme, un ancien de surcroît, qui fut traduit devant le conseil d'une Église pour crime d'adultère, et qui chercha bel et bien à s'excuser par cet argument : il ne savait pas, disait-il, pourquoi on s'attendrait à ce qu'il soit meilleur que David, l'homme selon le cœur de Dieu.

9. Elles sont toujours d'autant plus satisfaites que la mesure de piété présentée du haut de la chaire est plus basse.

Si le pasteur adopte une mesure basse, et qu'il soit disposé à espérer charitablement que presque tout le monde est chrétien, elles sont contentes, elles le complimentent pour sa large charité, et elles le louent comme un homme si excellent, si charitable, et ainsi de suite. Il est facile de voir pourquoi cette classe de personnes se plaît à une telle présentation du christianisme. Elle sert leur but principal. Elle les aide à conserver ce qu'elles appellent une « espérance qui console », alors qu'elles font si peu de chose pour Dieu. Tout à l'opposé, vous verrez la conduite de l'homme dont le but principal est de débarrasser le monde du péché. Il veut que tous les hommes soient saints, et c'est pourquoi il veut qu'on maintienne bien haut la vraie mesure de la sainteté. Il veut que tous les hommes soient sauvés, mais il sait qu'ils ne peuvent l'être s'ils ne sont pas vraiment saints. Et il croirait aussi volontiers que Satan ira au ciel qu'il croirait pouvoir y faire entrer un homme en rognant, par « charité », la mesure de sainteté que fixe la Bible.

10. Elles aiment qu'on prêche des doctrines « qui consolent ».

De telles personnes aiment volontiers qu'on s'étende longuement sur la doctrine de la persévérance des saints et sur la doctrine de l'élection. Souvent elles ne veulent rien d'autre que ce qu'elles appellent les doctrines de la grâce. Et si on peut les prêcher d'une manière assez abstraite pour leur apporter de la consolation sans trop blesser leur conscience, elles se disent nourries.

11. Elles aiment que leurs pasteurs prêchent des sermons « pour nourrir les chrétiens ».

Leur objectif principal n'est pas de sauver les pécheurs, mais d'être sauvées elles-mêmes ; c'est pourquoi elles choisissent toujours un pasteur, non pour son aptitude à prêcher en vue de la conversion des pécheurs, mais pour son talent à nourrir l'Église de pures abstractions.

12. Elles attachent une grande importance au fait d'avoir « une espérance qui console ».

Vous les entendrez parler très gravement de l'importance d'avoir une espérance qui console. Pourvu qu'elles aient l'esprit tranquille, elles se soucient fort peu de savoir si quelqu'un d'autre autour d'elles est sauvé ou non. Pourvu seulement que leurs craintes soient apaisées et leurs espérances entretenues, elles ont assez de religion pour être satisfaites.

Tout à l'opposé, vous verrez que les vrais amis de Dieu et des hommes pensent surtout à autre chose : ils s'efforcent d'arracher les pécheurs du feu, et ne dépensent pas leur énergie à entretenir pour eux-mêmes une espérance qui console.

Dans leurs prières, vous verrez que ceux de la classe dont je parle maintenant prient surtout pour que leurs preuves deviennent plus claires, pour avoir l'assurance qu'ils vont au ciel et savoir qu'ils sont agréés de Dieu. Leur grand objectif est de mettre leurs espérances en sûreté ; aussi prient-ils pour que leurs preuves deviennent plus claires, au lieu de prier pour que leur foi soit fortifiée et que leurs âmes soient remplies du Saint-Esprit, afin d'arracher les pécheurs du feu.

13. Ils vivent dans une large mesure de leurs propres dispositions d'esprit. Ils attachent une grande importance aux émotions particulières qu'ils éprouvent de temps à autre. S'ils ont eu à un moment quelconque des sentiments religieux très exaltés, ils s'y arrêtent, et font durer cette preuve très longtemps. Une seule de ces périodes d'exaltation soutiendra leurs espérances aussi longtemps qu'ils pourront en garder un souvenir

distinct. Peu importe qu'ils ne fassent rien MAINTENANT, et qu'ils aient conscience de n'éprouver maintenant aucun mouvement d'amour pour Dieu : ils se rappellent le temps où ils ont éprouvé tels et tels sentiments, et cela suffit à entretenir leurs espérances. S'il y a eu un réveil, et qu'ils se sont mêlés à ses scènes jusqu'à ce que leur imagination s'exalte au point qu'ils pouvaient pleurer, prier et exhorter avec émotion pendant le réveil, cela leur durera longtemps, et ils auront pendant des années, sur la foi de ce souvenir, une espérance qui console. Bien qu'une fois le réveil terminé ils ne fassent rien pour faire avancer la religion, et que leur cœur soit dur comme le diamant, ils ont tout ce temps-là une espérance très consolante, et attendent patiemment qu'un réveil vienne leur donner une nouvelle impulsion.

Y en a-t-il parmi vous, ici présents, qui s'étayent sur leurs dispositions et leurs sentiments passés, qui s'appuient sur des preuves tirées non de ce qu'ils font maintenant, mais de quelque chose qu'ils ont ressenti l'an dernier, ou il y a des années ? Laissez-moi vous dire que, si vous vivez ainsi sur une expérience passée, vous verrez qu'elle vous fera défaut quand vous en aurez besoin.

14. Ils prient presque exclusivement pour eux-mêmes.

Si vous pouviez écouter à la porte de leur chambre, vous entendriez les huit dixièmes de toutes leurs requêtes monter pour eux-mêmes. Cela montre le prix qu'ils attachent à leur propre salut en comparaison du salut des autres : c'est comme huit à deux. Et s'ils prient dans les réunions, il en sera bien souvent exactement de même, et vous ne supposeriez pas, à les entendre prier, qu'ils savent qu'il y a sur la terre un seul pécheur en marche sur le chemin de l'enfer. Ils prient pour eux-mêmes exactement comme ils le font dans le secret, sauf qu'ils associent le reste de l'Église à eux-mêmes, de manière à dire « nous ».

15. De telles personnes prient pour être préparées à la mort bien plus qu'elles ne prient pour être rendues capables de vivre une vie utile.

Elles tiennent davantage à être prêtes à mourir qu'à être prêtes à sauver les pécheurs qui les entourent. Si elles demandent l'Esprit de Dieu, elles le veulent pour les préparer à mourir, plutôt que dans le sens où le psalmiste priait : « J'enseignerai tes voies à ceux qui les transgressent, et les pécheurs reviendront à toi. » Combien d'entre vous sont de ce caractère ? Combien y en a-t-il ici dont les prières sont exactement décrites ?

Un homme dont le grand objectif, l'objectif qui l'absorbe tout entier, serait de faire le bien et de sauver les pécheurs, ne serait pas enclin à penser autant au moment, au lieu ou à la manière de sa mort qu'à la manière de faire le plus de bien possible pendant qu'il vit. Et quant à sa mort, il la laisse tout entière à Dieu, et il n'a pas peur de la remettre tout entière entre ses mains. Il lui a depuis longtemps abandonné son âme, et maintenant la grande question pour lui n'est pas : Quand mourrai-je ? mais : Comment vivrai-je de manière à honorer Dieu ?

16. Ils ont plus peur du châtiment que du péché.

Tout à l'opposé, vous verrez que les vrais amis de Dieu et des hommes ont plus peur du péché que du châtiment. La question n'est pas pour eux : « Si je fais cela, serai-je puni ? » ou : « Si je fais cela, Dieu me pardonnera-t-il ? » La question est celle que posait Joseph : « Comment ferais-je un aussi grand mal et pécherais-je contre Dieu ? » Voilà l'esprit d'un enfant de Dieu : il avait peur du péché plus que du châtiment, et il avait si peur du péché qu'il ne pensait même pas au châtiment.

Les personnes de cette classe dont je parle se laissent souvent aller au péché si elles peuvent se persuader que Dieu leur pardonnera, ou quand elles pensent pouvoir s'en repentir ensuite. Elles raisonnent souvent ainsi : « Tel pasteur fait cela », ou : « Tel ancien, ou tel croyant de profession, fait cela ; pourquoi ne ferais-je pas de même ? » Un membre de cette Église avait une classe à l'école du dimanche ; mais voyant que d'autres ne prenaient pas de classe, cette personne raisonna ainsi : « Pourquoi le ferais-je plus qu'eux ? », et elle abandonna sa classe. Voilà l'esprit de

toute cette catégorie de croyants de profession : « D'autres se tirent d'affaire sans faire telle et telle chose ; pourquoi me donnerais-je la peine d'être meilleur qu'eux ? » Ce n'est pas le péché qu'elles craignent, c'est le châtiment. Elles pèchent, elles le savent, mais elles espèrent échapper au châtiment. Qui ne voit que cela est contraire à l'esprit des vrais amis de Dieu, dont le grand objectif, celui qui les absorbe, est d'ôter du monde le péché, et tout péché ? Ceux-là ont moitié moins peur de l'enfer que de commettre le péché.

17. Ils éprouvent et manifestent plus d'inquiétude pour leur propre salut que si le monde entier allait en enfer.

Un tel croyant de profession, si son espérance commence à faiblir, veut que tout le monde se mette à prier pour lui ; il veut qu'on fasse grand bruit et qu'on mette toute l'Église en mouvement, alors qu'il ne pense jamais à rien faire pour les pécheurs qui l'entourent, et qui sont certainement sur le chemin de l'enfer. Il montre que son esprit est absorbé en lui-même, et que son but principal n'est pas de voir combien de bien il peut faire.

18. Ils aiment mieux recevoir du bien qu'en faire.

Vous pouvez savoir que de telles personnes n'ont pas l'esprit de l'Évangile. Elles ne sont jamais entrées dans l'esprit de Jésus-Christ, quand il a dit : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Celui qui est mû par un véritable amour pour Dieu et pour les hommes jouit de ce qu'il fait au profit des autres bien plus que ceux qui reçoivent ce bien de sa main. Il est réellement bienveillant, et c'est pour lui une satisfaction de témoigner de la bonté, parce que son cœur y est attaché ; et quand il peut le faire, une sainte joie se répand dans son esprit, et il en jouit délicieusement.

L'autre classe est plus avide de recevoir que de communiquer. Ceux-là veulent recevoir l'instruction plutôt que la donner. Ils veulent recevoir de la consolation, mais ne sont jamais prêts à renoncer à eux-mêmes pour

apporter aux autres les consolations de l'Évangile. Combien cela est directement contraire à l'esprit de l'Évangile, qui ne cherche qu'à se répandre, chacun peut le voir d'un coup d'œil. Cet esprit trouve son bonheur suprême à communiquer le bonheur aux autres. Mais cette classe de personnes veut mettre tout le monde à contribution pour se procurer du bonheur à elle-même, au lieu de se dépenser pour bénir les autres.

Qui ne connaît ces deux classes de croyants de profession ? L'une cherche toujours des gens à qui faire du bien, l'autre cherche toujours à obtenir du bien pour elle-même. L'une est désireuse de communiquer, l'autre de recevoir. L'une veut faire du bien, l'autre veut en obtenir. Ces deux sortes de caractères sont aussi opposées que la lumière et les ténèbres.

19. Si les croyants de profession de cette classe sont amenés à prier pour la conversion et le salut des autres, vous pouvez remarquer qu'ils sont mus par le même genre de considérations que lorsqu'ils prient pour eux-mêmes.

Ils ont surtout peur de l'enfer pour eux-mêmes, et quand ils sont fortement convaincus, ils ont peur que d'autres y aillent aussi. Ils cherchent le bonheur pour eux-mêmes, et quand leur moi ne fait pas obstacle, ils cherchent le même bonheur pour les autres. Ils prient pour les pécheurs, non pas tant parce qu'ils ont un vif sentiment du mal que représente le péché commis par les pécheurs, que parce qu'ils ont un vif sentiment des terreurs de l'enfer vers lequel les pécheurs s'en vont. Ce n'est pas parce que les pécheurs déshonorent Dieu qu'ils veulent les voir convertis, mais parce qu'ils sont en danger. Leur grand objectif, quand ils prient, est d'assurer la sûreté de ceux pour qui ils prient, de même que leur grand objectif en religion est d'assurer leur propre sûreté. Ils ont pitié d'eux-mêmes et ils ont pitié des autres. S'il n'y avait pas de danger, ils n'auraient aucun motif de prier, ni pour eux-mêmes ni pour les autres.

Les vrais amis de Dieu et des hommes éprouvent eux aussi de la compassion pour les pécheurs, mais ils sont bien plus sensibles encore à

l'honneur de Dieu. Ils sont plus affligés de voir Dieu outragé et déshonoré que de voir les pécheurs aller en enfer. Et s'il fallait que Dieu soit à jamais déshonoré ou que les hommes aillent en enfer, aussi certainement qu'ils aiment Dieu par-dessus tout, ils décideront que les pécheurs sombreront dans les tourments éternels plutôt que de voir Dieu privé de l'honneur qui lui est dû. Et ils manifestent leurs vrais sentiments dans leurs prières. Vous les entendez prier pour les pécheurs comme pour des rebelles contre Dieu, des criminels coupables qui méritent la colère éternelle, des ennemis de Dieu et de l'univers ; et tout en étant pleins de compassion pour les pécheurs, ils sentent aussi s'allumer en eux une sainte indignation contre eux, à cause de leur conduite envers le Dieu béni.

20. Les croyants de profession de la classe dont je parle sont très sujets à être tourmentés par des doutes.

Ils sont enclins à parler beaucoup de leurs doutes. C'est une grande partie de leur histoire : le récit détaillé de leurs doutes. Comme la grande affaire, pour eux, est de jouir d'une espérance qui console, dès qu'ils commencent à douter, tout est fini pour eux ; ils font alors grand bruit de leurs doutes, et ensuite ils ne sont disposés à rien faire pour la religion, parce qu'ils ont ces doutes. Quant aux vrais amis de Dieu et des hommes, comme ils sont occupés à faire le bien, si le diable leur suggère à un moment quelconque qu'ils s'en vont en enfer, la première réponse qui leur vient à l'esprit est : « Et quand cela serait ? Que j'arrache seulement des pécheurs du feu pendant que je le peux. » Je suppose que de vrais chrétiens peuvent avoir des doutes. Mais ils sont d'autant moins sujets à en avoir qu'ils sont plus entièrement résolus à sauver les pécheurs. Satan aura beaucoup de peine à faire qu'une Église pleinement engagée dans l'œuvre soit fort troublée par des doutes. Son attention n'est pas là, mais ailleurs, et il ne peut prendre l'avantage sur elle.

21. Ils manifestent un grand malaise devant les appels toujours plus nombreux au renoncement à soi-même pour faire le bien.

Quelqu'un disait : « Où va nous mener cette réforme de la tempérance ? Au début, on s'en prenait seulement aux eaux-de-vie ; j'y ai renoncé, et je m'en suis très bien passé. Puis on nous a demandé de renoncer au vin ; et maintenant on nous demande de renoncer à notre thé, à notre café et au tabac. Où cela s'arrêtera-t-il ? » Les personnes de cette classe sont continuellement dans la détresse parce qu'on leur demande de renoncer à tant de choses. Le bien qu'il y a à faire n'entre pas dans leurs pensées, parce qu'elles sont tout le temps occupées à considérer ce à quoi elles doivent renoncer.

Il est facile de voir pourquoi ces mouvements offensifs contre le royaume des ténèbres affligent de telles personnes. Leur objectif n'a jamais été de rechercher et de bannir de ce monde tout ce qui déshonore Dieu ou fait du tort à l'homme. Elles ne sont jamais entrées dans la religion avec la résolution d'ôter de la terre tout ce qui est de cette nature, autant qu'elles en auraient le pouvoir, et à mesure qu'elles seraient convaincues que cela leur fait du tort, à elles ou aux autres, dans l'âme ou dans le corps. C'est pourquoi elles sont affligées par les mouvements de ceux qui sont vraiment engagés à rechercher et à ôter tout mal.

Ces personnes sont importunées par les appels toujours plus nombreux à donner pour les missions, les Bibles, les traités et autres œuvres semblables. Il fut un temps où, quand un homme riche donnait vingt-cinq dollars par an pour ces choses-là, on estimait qu'il faisait assez bien. Mais maintenant il y a tant d'appels à souscriptions et à collectes qu'elles sont tout le temps au supplice. « Je n'aime pas ces collectes ; je suis opposé à ce qu'on fasse des collectes dans l'assemblée ; je pense qu'elles font du mal. » Elles en veulent tout particulièrement à ces collecteurs. « Je ne sais que penser de ces mendiants qui font leur tournée. » Elles sont obligées de donner continuellement pour garder leur réputation, ou pour conserver la moindre espérance, mais elles en sont fort affligées, et ne savent pas où va le monde, tant les choses en sont venues à un point étrange.

À mesure que vous élevez le niveau général de vie chrétienne dans l'Église, cette classe de croyants de profession s'aperçoit qu'elle doit s'élever elle aussi, de peur que ses espérances ne soient ébranlées. Et le niveau commun des croyants de profession s'est déjà tellement élevé que, je n'en doute pas, il en coûte maintenant à cette classe de personnes quatre fois plus de ce qu'elles appellent la religion pour entretenir une espérance qu'il y a vingt ans. Et que vont-elles devenir s'il doit y avoir tant de nouveaux mouvements, tant de nouvelles mesures, et tant de choses faites pour sauver le monde ? Que le Seigneur leur vienne en aide, car elles sont dans une grande détresse !

22. Quand on leur demande de pratiquer le renoncement à soi-même pour faire le bien, au lieu d'y trouver de l'agrément, ils n'en éprouvent qu'une peine sans mélange.

Un tel homme ne sait rien de la joie du renoncement à soi-même. Il ne peut pas comprendre comment le renoncement peut être agréable, ni comment quelqu'un peut y prendre plaisir, ou avoir de la joie au cœur en renonçant à lui-même pour faire du bien aux autres. C'est là, pense-t-il, une hauteur de la religion à laquelle il n'est pas parvenu. Et pourtant le vrai ami de Dieu et des hommes, dont le cœur est entièrement résolu à faire le bien, ne jouit jamais autant d'aucun argent qu'il dépense que de celui qu'il donne pour faire avancer le royaume de Christ. S'il est vraiment pieux, il sait que c'est là le meilleur usage qu'il puisse faire de son argent. Bien plus, il regrette d'être obligé d'employer de l'argent à autre chose, alors qu'il y a tant d'occasions de faire le bien avec.

Je veux que vous qui êtes ici, vous regardiez bien ceci. Il est facile de voir que, si un homme a vraiment le cœur attaché à quelque chose, tout l'argent qu'il peut épargner pour cet objet lui fait grand plaisir, et que plus il peut retrancher sur le reste pour ce qui lui tient à cœur, plus il est content. Si quelqu'un trouve difficile de donner de l'argent pour les œuvres de la religion, il est facile de voir que son cœur n'y est pas attaché. S'il l'était, il aurait donné son argent avec joie. Que penseriez-vous d'un

homme qui s'opposerait à ce qu'on donne de l'argent pour l'avancement de la religion, et qui soulèverait de l'agitation dans l'Église au sujet de la cause des missions et de tant d'appels de fonds, alors qu'il n'aurait jamais donné cinq dollars ? Ce serait la preuve absolue que son cœur n'est pas vraiment attaché à la cause de Christ ; s'il l'était, il donnerait son argent pour elle aussi librement que l'eau, et plus il pourrait en épargner pour elle, plus il serait content.

23. Ces personnes ne sont pas les premières à favoriser les réveils.

Ce n'est pas leur grand objectif. Il faut toujours les traîner à l'œuvre. Quand un réveil a commencé et s'est poursuivi, et que l'agitation est grande, alors ils y viennent et paraissent y être engagés. Mais vous ne les voyez jamais prendre la tête, ni s'élancer en avant des autres en disant au reste des frères : Allons, faisons quelque chose pour le Seigneur.

24. En fait, ils ne convertissent pas de pécheurs à Dieu.

Ils peuvent servir d'instruments pour le bien de diverses manières, et Satan aussi peut servir d'instrument pour le bien. Mais en règle générale, ils n'arrachent pas les pécheurs du feu. Et la raison en est que ce n'est pas là leur grand objectif. Qu'en est-il de vous ? Réussissez-vous réellement à convertir des pécheurs ? Y a-t-il quelqu'un qui vous regardera comme l'instrument de sa conversion ? Si vous étiez vraiment engagés dans cette œuvre, vous ne pourriez pas être en repos sans l'accomplir, et vous vous y mettriez avec tant de sérieux, et avec des prières si pleines d'angoisse, que vous l'accompliriez.

25. Ils ne manifestent pas beaucoup d'affliction quand ils voient le péché.

Ils ne le reprennent pas. Ils aiment se mêler aux scènes où se commet le péché. Ils aiment être là où ils peuvent entendre des conversations frivoles, et même s'y joindre. Ils aiment la compagnie mondaine et les livres mondains. Leur esprit est mondain. Au lieu de haïr jusqu'à la tunique souillée par la chair, ils aiment rôder aux confins du péché, comme s'ils y prenaient plaisir.

26. Ils ne prennent que très peu d'intérêt aux récits publiés de réveils, de missions, etc.

Si quelqu'une des missions est durement éprouvée, ils n'en savent rien et n'en ressentent rien. Si les missions prospèrent, ils ne le savent jamais ; ils n'y prennent aucun intérêt. Très probablement, ils ne sont abonnés à aucun journal religieux. Ou s'ils en reçoivent un, quand ils s'assoient pour le lire et tombent sur un récit de réveil, ils passent outre pour lire les nouvelles profanes, ou la controverse, ou quelque autre chose. L'autre classe, au contraire, les vrais amis de Dieu et des hommes, aiment apprendre les progrès des réveils. Ils aiment lire un journal religieux, et quand ils le prennent, la première chose qu'ils font est de le parcourir des yeux pour trouver où il y a des réveils ; et là ils font de leur âme un festin, et rendent gloire à Dieu. Il en est de même des missions : leur cœur accompagne les missionnaires, et quand ils apprennent que le Seigneur a répandu son Esprit sur une mission, ils sentent un frisson de sainte joie les parcourir.

27. Ils ne visent à rien de plus élevé qu'une religion légale, pénible et négative.

L'amour de Christ ne les presse pas à une guerre constante contre le péché, ni à une vigilance constante pour faire tout le bien qui est en leur pouvoir. Ce qu'ils font, ils le font uniquement parce qu'ils pensent qu'il le faut. Et ils entretiennent une sorte de piété formaliste, sans cœur et sans valeur.

28. Ils ne se joignent qu'à contrecœur à tous les mouvements particuliers de l'Église pour faire le bien.

Si l'on propose des réunions prolongées, vous trouverez en général les personnes de cette classe à la traîne, faisant des objections et soulevant des difficultés aussi longtemps qu'elles le peuvent. Si l'on propose quelque autre effort particulier, elles s'y joignent à contrecœur, et préfèrent la bonne vieille manière. Elles trouvent pénible d'être obligées

d'ajouter chaque année tant de choses à leur religion pour conserver leur espérance.

29. Ils ne trouvent pas de joie dans la prière secrète.

Ils ne prient pas dans leur chambre parce qu'ils aiment prier, mais parce qu'ils pensent que c'est leur devoir et qu'ils n'osent pas le négliger.

30. Ils ne trouvent pas de joie dans la Bible.

Ils ne lisent pas la Bible parce qu'elle est douce à leur âme, plus douce que le miel, que celui qui coule des rayons. Ils ne « jouissent » pas de cette lecture comme on jouit des délices les plus exquises. Ils la lisent parce que c'est leur devoir de la lire, et qu'il ne conviendrait pas de faire profession d'être chrétien sans lire la Bible ; mais, en fait, ils trouvent que c'est un livre aride.

31. Ils ne trouvent pas de joie dans les réunions de prière.

Le moindre prétexte les en tient éloignés. Ils n'y vont jamais, à moins de le juger nécessaire pour sauver les apparences ou pour conserver leur espérance. Et quand ils y vont, au lieu que leur âme soit fondue et embrasée d'amour, ils sont froids, apathiques, mornes, et contents quand c'est fini.

32. Ils ont beaucoup de peine à comprendre ce qu'on entend par le désintéressement.

Servir Dieu parce qu'on l'aime, et non pour la récompense, voilà ce qu'ils ne comprennent pas.

33. Leurs pensées ne sont pas anxieusement fixées sur cette question : Quand le monde sera-t-il converti à Dieu ?

Leur cœur n'est pas à l'agonie sous des pensées comme celles-ci : Oh ! jusqu'à quand la méchanceté prévaudra-t-elle ? Oh ! quand ce monde misérable sera-t-il délivré du péché et de la mort ? Oh ! quand les hommes cesseront-ils de pécher contre Dieu ? Ils pensent bien davantage

à cette question : Quand mourrai-je, pour aller au ciel et être débarrassé de toutes mes épreuves et de tous mes soucis ?

Mais je vois que je suis encore obligé de remettre l'examen de la dernière classe de croyants de profession à vendredi soir prochain ; nous nous en occuperons alors, si la Providence le permet.

REMARQUES.

1. Vous ne me trouverez pas excessif, je pense, si je dis que la religion que j'ai décrite paraît être celle d'une très grande masse de l'Église.

Pour le moins, il est fort à craindre que la majorité de ceux qui font profession d'être chrétiens ne soient de cette espèce. Dire cela, ce n'est ni manquer de charité ni se poser en censeur.

2. Cette religion est radicalement défectueuse.

Il n'y a rien en elle du vrai christianisme. Elle diffère du christianisme autant que les pharisiens différaient de Christ, autant que la religion de l'Évangile diffère de la religion légale.

Maintenant, permettez-moi de vous demander : à laquelle de ces classes appartenez-vous ? Ou bien n'êtes-vous d'aucune ? Il se peut que, parce que vous avez conscience de ne pas appartenir à la seconde classe, vous pensiez appartenir à la première, alors qu'en fait vous constaterez, quand j'en viendrai à décrire la troisième classe de croyants de profession, que c'est votre vrai caractère que je décris.

Combien il est important que vous sachiez avec certitude quel est votre vrai caractère : si vous êtes mus en religion par un véritable amour pour Dieu et pour les hommes, ou si vous n'êtes religieux que par égard pour vous-mêmes. Oh ! quelle pensée solennelle, si cette Église, dont j'ai été le pasteur, n'était jamais parvenue à trancher en connaissance de cause la question de savoir si ses membres sont ou non les vrais amis de Dieu et des hommes ! Tranchez-la, bien-aimés. C'est maintenant le moment. Tranchez cette question, puis mettez-vous à l'œuvre pour Dieu.

Discours 7

La religion de l'opinion

Car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu. (Jean 12,43)

Ces paroles ont été dites de certaines personnes qui refusaient de confesser que Jésus était le Christ, parce qu'il était extrêmement impopulaire auprès des scribes, des pharisiens et des notables de Jérusalem.

Il y a une distinction nette entre l'amour de soi, ou simple désir du bonheur, et l'égoïsme. L'amour de soi, le désir du bonheur et la crainte du malheur, appartient à notre constitution ; il fait partie de la nature que Dieu nous a donnée, telle qu'il a voulu que nous soyons ; et le satisfaire dans les limites de la loi de Dieu n'est pas un péché. Dès qu'on le satisfait contrairement à la loi de Dieu, il devient péché. Quand le désir du bonheur ou la crainte du malheur devient le principe qui gouverne tout, et que nous préférons notre propre satisfaction à quelque autre intérêt plus grand, il devient égoïsme. Quand, pour éviter la souffrance ou pour nous procurer du bonheur, nous sacrifions d'autres intérêts plus grands, nous violons la grande loi de la bienveillance désintéressée : ce n'est plus l'amour de soi agissant dans des bornes légitimes, c'est l'égoïsme.

Dans mon dernier discours du vendredi soir, j'ai décrit une catégorie de croyants de profession qui sont poussés à accomplir leurs exercices religieux par l'espérance et par la crainte. Ce qui les meut, c'est tantôt l'amour de soi, tantôt l'égoïsme. Leur but suprême n'est pas de glorifier Dieu, mais d'assurer leur propre salut. Vous vous souvenez que cette catégorie et celle que j'avais décrite auparavant, celle des vrais amis de Dieu et des hommes, s'accordent en bien des choses, et que si vous ne regardez que les choses où elles s'accordent, vous ne pouvez pas les

distinguer l'une de l'autre. Ce n'est qu'en observant de près les choses où elles diffèrent que vous pouvez voir que le dessein principal de la seconde n'est pas de glorifier Dieu, mais d'assurer son propre salut. C'est ainsi que nous pouvons voir apparaître leur but suprême, et constater que lorsqu'ils font extérieurement les mêmes choses que ceux dont le but suprême est de glorifier Dieu, ils les font pour des motifs entièrement différents ; et par conséquent les actes eux-mêmes sont, aux yeux de Dieu, d'une nature entièrement différente.

Ce soir, je me propose de montrer les traits caractéristiques de la troisième catégorie de ceux qui font profession d'être chrétiens, ceux qui « aiment la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu ».

Je ne voudrais pas qu'on me comprenne comme si je disais que c'est le simple souci de leur réputation qui a conduit ces gens à faire profession de religion. La religion a toujours été trop impopulaire auprès de la grande masse des hommes pour qu'il soit devenu courant de se déclarer chrétien par simple souci de sa réputation. Mais je veux dire que là où il n'est pas généralement mal vu de faire profession de religion, où cela ne diminue pas la popularité et l'augmente même auprès de beaucoup, un motif mêlé entre en jeu : l'espoir de s'assurer le bonheur dans le monde à venir, et l'idée que cela pourra accroître sa réputation ici-bas. C'est ainsi que beaucoup sont amenés à faire profession de religion, alors qu'après tout, à les examiner de près, on verra que l'objet principal, celui qu'ils estiment au-dessus de tout, c'est la bonne opinion de leurs semblables. Plutôt que de la perdre entièrement, ils ne feraient pas profession de religion. Leur profession tourne autour de cela. Et bien qu'ils déclarent être des chrétiens sincères, vous pouvez voir à leur conduite, en l'examinant de près, qu'ils ne feront rien qui leur fasse perdre cette bonne opinion des hommes. Ils ne s'exposeront pas à la réprobation qu'ils devraient affronter s'ils se donnaient tout entiers à extirper le péché du monde.

Remarquez que les pécheurs impénitents sont toujours poussés par l'une de deux choses dans tout ce qu'ils font qui ressemble à de la religion. Ou bien ils le font par égard pour de simples principes naturels, comme la compassion ou l'amour de soi, principes qui font partie de leur constitution, ou bien ils le font par égoïsme. Ils le font soit par souci de leur propre réputation ou de leur propre bonheur, soit pour satisfaire quelque principe naturel qui est en eux et qui n'a aucun caractère moral ; et non par l'amour de Dieu qui serait en eux. Ils aiment « la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu ».

Je vais maintenant indiquer plusieurs choses auxquelles vous pourrez reconnaître le vrai caractère de la catégorie de personnes dont je parle, ceux qui font de la gloire des hommes leur idole, tout en déclarant aimer Dieu par-dessus tout. Et ce sont des choses auxquelles vous pourrez reconnaître votre propre caractère, s'il se trouve ici des personnes qui appartiennent vraiment à cette catégorie.

1. Ils font ce que l'apôtre Paul dit que faisaient certaines personnes de son temps, raison pour laquelle elles restaient dans l'ignorance de la vraie doctrine : « en se mesurant à leur propre mesure et en se comparant à eux-mêmes ».

Il y a un très grand nombre de gens qui, au lieu de faire de Jésus-Christ leur modèle de comparaison et de la Bible leur règle de vie, ne visent manifestement à rien de tel. Ils montrent qu'ils n'ont jamais sérieusement songé à faire de la Bible leur règle. La grande question, pour eux, est de savoir s'ils en font à peu près autant en religion et s'ils sont à peu près aussi pieux que les autres, ou que les Églises qui les entourent. Leur but est de maintenir une profession de religion respectable. Au lieu de chercher sérieusement par eux-mêmes ce que la Bible exige réellement, et de se demander comment Jésus-Christ agirait dans tel ou tel cas, ils regardent simplement le commun des croyants de profession, et se contentent de faire ce qui est jugé louable à leurs yeux. Ils prouvent de façon démonstrative que leur but n'est pas tant de faire ce

que la Bible présente comme un devoir que de faire ce que fait la grande masse des croyants de profession : faire ce qui est respectable, plutôt que ce qui est juste.

2. Cette catégorie de personnes ne se met pas en peine d'élever le niveau de la piété autour d'elle.

Ils ne sont pas troublés de voir que le niveau général de la piété est si bas dans l'Église qu'il est impossible d'amener la grande masse des pécheurs à la repentance. Ils pensent que le niveau actuel est assez élevé. Quel que soit le niveau de l'époque, il les satisfait. Pendant que les vrais amis de Dieu et des hommes se plaignent de l'Église parce que le niveau de la piété est si bas, et s'efforcent de la réveiller pour élever le ton de la religion, tout cela paraît à ces gens être de l'esprit de censure, une humeur indiscrète et inquiète, et le signe d'un mauvais esprit chez ceux qui le font. C'est exactement comme lorsque Jésus-Christ dénonçait les scribes, les pharisiens et les principaux croyants de son temps ; ils disaient : « Il a un démon. » « Voyons, il dénonce nos docteurs en théologie et tous nos meilleurs hommes ; il ose même traiter d'hypocrites les scribes et les pharisiens, et il nous dit que si notre justice ne surpasse la leur, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux. Quel mauvais esprit il a ! »

Une grande partie de l'Église aujourd'hui a le même esprit, et tout effort pour ouvrir les yeux de l'Église et pour faire voir aux chrétiens qu'ils vivent si bas, d'une manière si mondaine, si semblable à celle des hypocrites, que l'œuvre du Seigneur ne peut pas avancer, ne fait qu'exciter la malveillance et attirer des reproches. « Oh ! disent-ils, quel mauvais esprit il montre ! Si critique, si dur ! Ce n'est certainement pas là l'esprit doux, bon et aimant du Fils de Dieu. » Ils oublient comment Jésus-Christ a déversé ses anathèmes, de quoi faire trembler les collines de Judée, contre ceux qui avaient la réputation d'être les gens les plus pieux de ce temps-là. Comme si Jésus-Christ n'avait jamais rien dit de sévère à personne, mais s'était contenté de les flatter et de les attirer en

douceur dans son royaume ! Qui ne sait que c'est l'esprit hypocrite dont faisaient preuve ceux qui faisaient profession de religion qui soulevait son âme, excitait son indignation et faisait jaillir de lui ces torrents brûlants de reproches ? Il se plaignait sans cesse de ceux-là mêmes qu'on donnait pour modèles de piété ; il les appelait hypocrites, et faisait tonner au-dessus de leurs têtes ces paroles terribles : « Comment échapperez-vous au châtiment de la géhenne ? »

Il n'est pas étonnant, quand tant de gens aiment la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu, que l'on s'agite quand la vérité est dite. Ils sont très contents du niveau de la piété tel qu'il est ; ils pensent que, puisque les gens font tant pour les écoles du dimanche, les missions et les traités, cela va assez bien, et ils se demandent ce que cet homme veut de plus. Hélas ! hélas ! quel aveuglement ! Ils ne semblent pas savoir qu'avec tout cela, la vie de la plupart de ceux qui font profession d'être chrétiens est presque aussi éloignée du modèle de Jésus-Christ que la lumière l'est des ténèbres.

3. Ils font une distinction entre les commandements de Dieu que l'opinion publique impose fortement et ceux qu'elle ne protège pas ainsi.

Ils sont très scrupuleux à observer les commandements que l'opinion publique soutient nettement, tandis qu'ils tiennent aisément pour rien ceux que l'opinion publique n'impose pas. Vous en avez des exemples de tous côtés. Je pourrais citer la réforme de la tempérance. Combien y en a-t-il qui accordent sur ce point à l'opinion publique ce qu'ils n'accorderaient jamais ni à Dieu ni aux hommes ! Au début, ils attendaient de voir quelle tournure prendraient les choses. Ils refusaient de renoncer aux spiritueux. Mais quand ce renoncement est devenu populaire, et qu'ils ont constaté qu'ils pouvaient fort bien s'en passer grâce à d'autres stimulants alcooliques, ils y ont renoncé. Mais ils sont résolus à ne pas céder un pas de plus que l'opinion publique ne les y pousse. Ils montrent que leur but, en entrant dans la société de tempérance, n'est pas de mener la réforme à son terme, de manière à

abattre ce monstre qu'est l'intempérance ; leur but est de garder une bonne réputation.

Ils aiment « la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu ».

Voyez combien de gens observent le jour du sabbat, non parce qu'ils aiment Dieu, mais parce que c'est respectable. C'est évident, puisqu'ils l'observent quand ils sont parmi leurs connaissances, ou là où on les connaît. Mais quand ils se trouvent là où on ne les connaît pas, ou là où ce ne serait pas une honte publique, vous les verrez voyager le jour du sabbat.

Tous les péchés que l'opinion publique réprouve, cette catégorie de personnes s'en abstient, mais ils font d'autres choses tout aussi mauvaises que l'opinion ne condamne pas de la même façon. Ils accomplissent les devoirs que l'opinion publique impose, mais non ceux qu'elle impose moins. Ils ne manqueront pas le culte public du dimanche, parce qu'ils ne pourraient garder aucune réputation religieuse s'ils le faisaient. Mais ils négligent des choses qui sont tout aussi expressément ordonnées dans la parole de Dieu. Quand quelqu'un désobéit habituellement à un commandement de Dieu, en sachant que c'en est un, il est aussi certain que son âme est vivante que l'obéissance qu'il paraît rendre ne vient pas du respect de l'autorité de Dieu ni de l'amour pour Dieu, mais d'autres motifs. En réalité, il n'obéit à aucun commandement de Dieu. L'apôtre a tranché cette question : « Quiconque, dit-il, observe toute la loi, mais pèche contre un seul commandement, devient coupable de tous » ; c'est-à-dire qu'il n'observe véritablement aucun précepte de la loi. L'obéissance aux commandements de Dieu suppose un cœur disposé à obéir ; c'est pourquoi rien n'est obéissance qui ne suppose un respect suprême de l'autorité de Dieu. Or, si le cœur d'un homme est droit, tout ce que Dieu ordonne a pour lui plus d'importance que toute autre chose. Et si un homme fait passer quoi que ce soit avant l'autorité de Dieu, c'est là son idole. Ce que nous estimons par-dessus tout, c'est cela notre dieu : que ce soit la réputation, le confort, la richesse, les honneurs, ou quoi que

ce soit que nous regardions par-dessus tout, voilà le dieu de notre cœur. Quelle que soit la raison pour laquelle un homme néglige habituellement une chose qu'il sait être un commandement de Dieu, ou qu'il voit être nécessaire à l'avancement du royaume de Christ, il est démontré absolument que c'est cette raison-là qu'il tient pour suprême. Il n'y a rien d'agréable à Dieu dans aucun de ses services. Soyez-en sûrs, toute sa religion est la religion de l'opinion publique. S'il néglige une chose que la loi de Dieu exige parce qu'il peut la négliger sans dommage et que l'opinion publique ne l'impose pas, ou s'il fait d'autres choses contraires à la loi de Dieu simplement parce que l'opinion publique les exige, c'est un simple fait : c'est à l'opinion publique qu'il obéit dans toute sa conduite, et non au souci de la gloire de Dieu.

Qu'en est-il de vous, bien-aimés ? Négligez-vous habituellement un commandement de Dieu parce qu'il n'est ni soutenu ni imposé par l'opinion publique ? Si vous faites profession de religion, il faut présumer que vous ne négligez aucun commandement fortement appuyé par l'opinion publique. Mais qu'en est-il des autres ? Ne négligez-vous pas habituellement certains devoirs ? Ne vivez-vous pas dans certaines pratiques estimées des hommes, que vous savez contraires à la loi de Dieu ? Si c'est le cas, il est démontré absolument que vous faites plus de cas de l'opinion des hommes que du jugement de Dieu. Inscrivez votre nom : *hypocrite*.

4. Cette catégorie de croyants de profession est portée à se permettre, loin de chez elle, certains péchés qu'elle ne commettrait pas chez elle.

Plus d'un homme qui est sobre chez lui, dès qu'il est au loin, avalera d'un trait son verre d'eau-de-vie coupée d'eau à table, ou s'approchera du comptoir d'un bateau à vapeur pour demander à boire sans aucune honte ; ou bien, s'ils sont en Europe, ils iront au théâtre. Quand j'étais en Méditerranée, à Messine, un monsieur me demanda si je voulais aller au théâtre avec lui. « Quoi ! moi, aller au théâtre ? Un ministre de l'Évangile aller au théâtre ? » « Mais, me dit-il, vous êtes loin de chez vous, et

personne n'en saurait rien. » « Mais Dieu ne le saurait-il pas ? » Il était clair qu'il pensait que, tout ministre que j'étais, je pouvais aller au théâtre quand j'étais loin de chez moi. Peu importait que Dieu le sache, pourvu que les hommes ne le sachent pas. Et comment aurait-il pu avoir cette idée, sinon en voyant des ministres qui faisaient justement ce genre de choses ?

5. Un autre trait qui révèle le caractère de ces personnes, c'est qu'elles se permettent des péchés secrets.

Je parle maintenant de quelque chose à quoi vous pouvez vous reconnaître vous-mêmes. Si vous vous permettez en secret certains péchés, quand vous pouvez le faire sans qu'aucun être humain le sache, sachez que Dieu le voit, et qu'il a déjà inscrit votre nom : *hypocrite*. Vous avez plus peur de la honte aux yeux des mortels que de la honte aux yeux de Dieu. Si vous aimiez Dieu par-dessus tout, ce serait peu de chose pour vous que n'importe qui, et même tout le monde, connaisse vos péchés, en comparaison du fait qu'ils soient connus de Dieu. Si vous étiez tentés de faire une chose pareille, vous vous écrieriez : « Quoi ! commettrai-je le péché sous l'œil de Dieu ? »

6. Ils se permettent en secret de manquer à des devoirs, et n'oseraient pas que les autres le sachent.

Ils ne pratiquent peut-être aucun péché secret, et ne se livrent peut-être pas à ces souillures secrètes dont on parle ; mais ils négligent des devoirs dont la négligence, si on la connaissait, passerait pour déshonorante pour leur caractère chrétien. La prière secrète, par exemple. Ils iront à la table de communion, oui, à la table de communion ! et paraîtront très pieux le dimanche, et pourtant ils ignorent tout de la piété personnelle. Leur lieu de prière secrète est inconnu de Dieu et des hommes. Il est facile de voir que la réputation est leur idole. Ils redoutent de perdre leur réputation plus que d'offenser Dieu.

Qu'en est-il de vous ? Est-il vrai que vous omettez habituellement ces devoirs secrets, et que vous mettez plus de soin à accomplir vos devoirs publics que vos devoirs privés ? Alors quel est votre caractère ? Avez-vous besoin qu'on vous le dise ? « Ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu. »

7. La conscience de cette catégorie de personnes semble formée sur d'autres principes que ceux de l'Évangile.

Ils semblent avoir une conscience pour les choses populaires, et aucune conscience pour les choses que l'opinion publique n'exige pas. Vous pouvez leur prêcher leur devoir aussi clairement que vous voudrez, le leur prouver aussi nettement que possible, et même leur faire avouer que c'est leur devoir : tant que l'opinion publique ne l'exige pas et que leur réputation n'est pas en jeu, ils continueront comme avant. Montrez-leur un « Ainsi parle l'Éternel », faites-leur voir que leur conduite est manifestement incompatible avec la perfection chrétienne et contraire aux intérêts du royaume de Christ, ils ne changeront pas pour autant. Ils font voir clairement que ce n'est pas l'exigence de Dieu qu'ils respectent, mais l'exigence de l'opinion publique. Ils aiment la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.

8. Cette catégorie de personnes redoute généralement beaucoup l'idée de passer pour fanatique.

Ils ignorent, dans la pratique, un premier principe de la religion : le monde entier est dans l'erreur ! L'opinion publique du monde est tout entière contre Dieu, et quiconque veut servir Dieu doit d'abord faire front contre l'opinion publique du monde. Ils doivent tenir pour acquis que, dans un monde de rebelles, l'opinion publique est dans l'erreur aussi sûrement qu'il y a un procès avec Dieu. Leurs yeux ne se sont jamais ouverts à cette vérité fondamentale : le monde est dans l'erreur, et les voies de Dieu sont directement opposées aux siennes. Par conséquent, il est vrai, et il a toujours été vrai, que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés ». On les traitera de

fanatiques, de superstitieux, d'ultras, et ainsi de suite. Il en a toujours été ainsi, et il en sera toujours ainsi, tant que le monde sera dans l'erreur.

Mais cette catégorie de personnes n'ira jamais plus loin que ne le permettent les opinions des hommes du monde. Ils disent qu'ils doivent faire ceci et cela pour avoir de l'influence sur ces hommes-là. Tout à l'opposé se trouve la conduite des vrais amis de Dieu et des hommes. Leur but principal est de renverser l'ordre du monde, de bouleverser le monde, d'amener tous les hommes à obéir à Dieu, de rendre toutes les opinions des hommes conformes à la parole de Dieu, et de mettre tous les usages et toutes les institutions du monde en accord avec l'esprit de l'Évangile.

9. Ils tiennent beaucoup à se faire des amis des deux côtés.

Ils prennent toujours le juste milieu. Ils évitent d'un côté la réputation d'être justes à l'excès, et de l'autre celle d'être relâchés ou irréligieux. Depuis des siècles, il en est ainsi : on pouvait garder une profession de religion respectable sans jamais être traité de fanatique. Et le niveau est encore si bas que probablement la grande masse des Églises protestantes s'efforce d'occuper ce terrain intermédiaire. Ils entendent avoir des amis des deux côtés. On ne les range ni parmi les réprouvés d'un côté, ni parmi les fanatiques ou les sectaires de l'autre. Ce sont des « chrétiens à la mode » ! On peut les appeler chrétiens à la mode pour deux raisons. L'une est que leur genre de religion est populaire et à la mode ; l'autre, qu'ils suivent généralement les modes du monde. Leur but, en religion, est de ne rien faire qui rebute le monde. Peu importe ce que Dieu exige, ils sont résolus à être assez prudents pour ne pas s'attirer la censure du monde ni offenser les ennemis de Dieu. Ils ont manifestement plus d'égards pour les hommes que pour Dieu. Et s'ils se trouvent un jour dans une situation où ils doivent soit faire ce qui déplaira à leurs amis et à leurs voisins, soit offenser Dieu, ils offenseront Dieu. Si l'opinion publique se heurte aux commandements de Dieu, ils céderont à l'opinion publique.

10. Ils en feront plus pour gagner l'approbation des hommes que pour gagner l'approbation de Dieu.

Cela ressort de ce qu'ils n'obéissent qu'aux commandements de Dieu qui sont soutenus par l'opinion publique. Bien qu'ils ne veuillent pas pratiquer le renoncement pour gagner l'approbation de Dieu, ils pratiqueront un grand renoncement pour gagner l'approbation des hommes. Ceux qui ont renoncé aux spiritueux parce que l'opinion publique le rendait nécessaire renonceront aussi au vin, dès qu'une opinion publique assez puissante l'exigera ; et pas avant.

11. Ils tiennent davantage à savoir ce que les hommes pensent d'eux qu'à savoir ce que Dieu pense d'eux.

Si l'un d'eux est ministre et prêche un sermon, il tient davantage à savoir ce que les gens en ont pensé qu'à savoir ce que Dieu en a pensé. Et s'il fait quelque chose qui ressemble à un échec, la honte qu'il en a devant les hommes le blesse dix fois plus que la pensée d'avoir déshonoré Dieu ou entravé le salut des âmes. Il en va de même d'un ancien ou d'un membre d'Église de cette catégorie. S'il prie dans une réunion, ou s'il exhorte, il se préoccupe davantage de savoir ce qu'on en pense que de savoir si Dieu en est satisfait.

Si l'on découvre chez un tel homme quelque péché secret, il en est bien plus affligé parce qu'il est déshonoré que parce que Dieu est déshonoré. Ou s'il tombe dans un péché public, quand on vient lui en parler, il se soucie deux fois plus de la honte que du péché lui-même.

Ils se soucient davantage de leur apparence aux yeux du monde qu'aux yeux de Dieu. Les femmes de ce caractère, quand elles vont à l'église, se préoccupent bien plus de l'apparence que leur corps aura aux yeux des hommes que de l'apparence que leur cœur aura aux yeux de Dieu. Une telle femme passera toute la semaine à tout mettre en ordre pour que sa personne paraisse à son avantage, et ne passera peut-être pas une demi-heure dans sa chambre à préparer son cœur pour paraître devant Dieu

dans ses parvis. Tout le monde peut voir d'un coup d'œil ce qu'est cette religion, dès qu'on la met en lumière. Personne n'est embarrassé pour dire quel est le nom de cet homme ou de cette femme : c'est *hypocrite*. Ils entreront dans la maison de Dieu le cœur noir comme minuit, tandis que tout dans leur apparence extérieure est convenable et décent. Ils doivent faire bonne figure aux yeux des hommes, peu importe l'état de cette partie d'eux-mêmes sur laquelle Dieu fixe son regard. Le cœur peut être sombre, en désordre et souillé, cela leur est égal, pourvu que l'œil de l'homme ne découvre aucune tache.

13. Ils refusent de confesser leurs péchés de la manière qu'exige la loi de Dieu, de peur de perdre leur réputation auprès des hommes.

Si on leur demande un jour de confesser plus qu'ils ne jugent compatible avec leur réputation, ils sont plus inquiets de savoir comment cela touchera leur caractère que de savoir si Dieu est satisfait.

Sondez vos cœurs, vous qui avez fait des confessions, et voyez ce qui occupe le plus votre esprit : la question de savoir ce que Dieu en a pensé, ou ce que les hommes en ont pensé. Avez-vous refusé de confesser ce que vous saviez que Dieu exigeait, parce que cela nuirait à votre réputation auprès des hommes ? Dieu ne jugera-t-il pas vos cœurs ? Soyez seulement honnêtes maintenant, et que la réponse soit donnée.

13. Ils céderont à la coutume en des choses qu'ils savent nuisibles à la cause de la religion et au bien des hommes.

On en trouve un exemple frappant dans la manière de célébrer le jour de l'an. Qui ne sait que la façon habituelle de célébrer le jour de l'an, en sortant le vin, les gâteaux fins et les réceptions coûteuses, et en passant la journée comme on le fait, est un gaspillage d'argent, nuit à la santé, et fait du tort à l'âme de ceux qui s'y livrent et aux intérêts de la religion ? Et pourtant ils le font. Viendra-t-on nous dire que des gens qui font cela tout en sachant que c'est nuisible aiment Dieu par-dessus tout ? Peu m'importe qui entreprend de défendre une telle coutume : elle est

mauvaise, et tout chrétien doit le savoir. Et ceux qui s'y obstinent alors qu'ils savent mieux démontrent que le respect suprême de Dieu n'est pas leur règle de vie.

14. Ils feront, pour obéir à l'opinion publique, des choses d'un caractère douteux, ou des choses dont ils doutent fortement qu'elles soient permises.

Vous vous souvenez que le soir du premier jour de l'année j'ai traité ce sujet, et que j'ai montré que ceux qui font des choses d'un caractère douteux, dont ils ne sont pas convaincus qu'elles soient permises, sont condamnés pour cela aux yeux de Dieu.

15. Ils ont souvent « honte » de faire leur devoir, et si honte qu'ils ne le font pas.

Or, quand quelqu'un a tellement honte de faire ce que Dieu exige qu'il ne le fait pas, il est clair que sa propre réputation est son idole. Combien en trouvez-vous qui ont honte de reconnaître Jésus-Christ, honte de reprendre le péché, en haut lieu comme en bas lieu, et honte de parler franchement quand la religion est attaquée ! S'ils faisaient passer Dieu avant tout, pourraient-ils jamais avoir honte de faire leur devoir ? Supposez qu'on calomnie la femme d'un homme : aurait-il honte de défendre sa femme ? Nullement. Si l'on maltraitait ses enfants, aurait-il honte de prendre leur parti ? Pas s'il les aimait ; ce n'est pas la honte qui l'empêcherait de défendre sa femme ou ses enfants. Si un homme était favorable à l'administration du gouvernement de son pays et qu'il l'entende calomnier, aurait-il honte de le défendre ? Il pourrait juger inopportun de parler, pour d'autres raisons ; mais s'il était un vrai ami du gouvernement, il n'aurait « honte » nulle part de parler en sa faveur.

Or les personnes dont je parle ne prendront pas résolument position quand elles se trouvent parmi les ennemis de la vérité, là où elles s'exposeraient au mépris en le faisant. Elles sont très hardies pour la vérité quand elles sont parmi ses amis, et font grand étalage de leur

courage. Mais quand vient l'épreuve, elles vendront le Seigneur Jésus-Christ, ou le renieront devant ses ennemis et l'exposeront à l'ignominie, plutôt que de reprendre le mal ou de parler franchement pour sa cause parmi ses ennemis.

16. Ils s'opposent à tout empiétement sur leurs complaisances envers eux-mêmes qu'amène un surcroît de lumière sur les questions pratiques.

Ils sont très dérangés par toute proposition nouvelle qui puise dans leur bourse ou qui vient troubler leurs habitudes de complaisance envers eux-mêmes. Vous pouvez en parler et prêcher en sa faveur autant qu'il vous plaira, il n'y a qu'une seule manière d'atteindre ce genre de personnes : c'est de créer une nouvelle opinion publique. Quand vous aurez gagné, par la force de la bienveillance et de la conscience, un nombre suffisant de gens dans la population pour créer une opinion publique favorable, alors ils adopteront vos nouvelles propositions, et pas avant.

17. Ils sont toujours affligés de ce qu'ils appellent « l'ultraïsme » de notre temps.

Ils ont grand-peur que l'ultraïsme du temps présent ne détruise l'Église. Ils disent que nous poussons les choses trop loin et que nous allons provoquer une réaction. Prenez par exemple la réforme de la tempérance. Les vrais amis de la tempérance savent maintenant que l'alcool est la même chose partout où il se trouve, et que pour sauver le monde et bannir l'intempérance, il est nécessaire de bannir l'alcool sous toutes ses formes. L'épreuve décisive de la réforme de la tempérance n'a pas encore été tranchée. La masse de la population n'a jamais encore été appelée à aucun renoncement pour cette cause. Le point où le bât blessera, c'est quand se posera la question de savoir si les hommes consentiront à se renoncer eux-mêmes pour écraser le mal. S'ils peuvent continuer à boire du vin et de la bière, ce n'est pas un renoncement que d'abandonner les spiritueux. Ce n'est que changer la forme sous laquelle on prend l'alcool, et ils peuvent boire aussi librement qu'avant. Bien des amis de la cause, en voyant les foules qui s'y précipitaient, étaient prêts à crier victoire.

Mais la vraie question n'a pas encore été mise à l'épreuve. Et des multitudes ne céderont jamais tant que les amis de Dieu et des hommes ne pourront pas former une opinion publique assez forte pour ruiner la réputation de quiconque refusera d'y renoncer. Vous trouverez beaucoup de docteurs en théologie et de colonnes de l'Église, qui ont les moyens de boire leur vin, qui tiendront bon ; et aucun commandement de Dieu, aucune exigence de la bienveillance, aucun désir de sauver des âmes, aucune pitié pour l'humanité qui saigne ne fera bouger ces gens-là, tant que vous ne pourrez pas former une opinion publique assez puissante pour les y contraindre sous peine de perdre leur réputation. Car ils aiment la gloire des hommes.

Et c'est aujourd'hui une question dans mon esprit, un doute grave et angoissé, de savoir si, dans l'état actuel de faiblesse de la piété et de déclin des réveils dans l'Église, on pourra former une opinion publique assez puissante pour y parvenir. Sinon, nous serons repoussés en arrière. La réforme de la tempérance, comme une digue de sable, sera emportée, les vannes s'ouvriront de nouveau, et le monde ira en titubant jusqu'en enfer. Et pourtant des milliers de croyants de profession, qui veulent jouir de la considération publique tout en se faisant plaisir à leur façon, crient comme s'ils étaient en détresse devant l'ultraïsme de notre temps !

18. Ils s'opposent souvent à des hommes, à des méthodes et à des choses tant que ceux-ci sont impopulaires et exposés au mépris ; et quand ils deviennent populaires, ils s'y rallient.

Qu'un homme parcoure les Églises d'une région et les réveille en vue d'un réveil religieux : tant qu'il est peu connu, ces gens-là ne se font pas prier pour parler contre lui. Mais qu'il continue et qu'il gagne de l'influence, et ils se rallieront à lui, le loueront et se diront ses meilleurs amis. Il en fut exactement ainsi pour Jésus-Christ. Avant sa mort, il jouissait d'une certaine popularité. Des foules le suivaient quand il passait dans les rues et criaient : « Hosanna ! Hosanna ! » Mais remarquez qu'ils ne l'auraient jamais suivi d'un pas plus loin que sa popularité ne le suivait. Dès qu'il

fut arrêté comme un criminel, ils se retournèrent tous et se mirent à crier : « Crucifie, crucifie-le ! »

Cette catégorie de personnes, de même qu'elle suit le courant dans un sens quand un homme est décrié, le suit dans l'autre sens quand il vient à être honoré. Il n'y a qu'une exception : c'est quand ils se sont tellement engagés dans l'opposition qu'ils ne peuvent pas revenir sans se déshonorer. Alors ils se taisent, jusqu'à ce que se présente une autre occasion de laisser échapper les feux brûlants qui couvent en eux.

Très souvent, quand un réveil commence dans une Église, certains membres de cette Église s'y opposent. Ils n'aiment pas que de telles choses se fassent ; ils craignent qu'il n'y ait trop d'excitation des sens, et ainsi de suite. Mais l'œuvre avance, et au bout de quelque temps ils semblent se rallier et suivre la foule. Enfin le réveil prend fin, l'Église se refroidit de nouveau, et bientôt vous verrez ces gens-là reprendre leur opposition à l'œuvre ; à mesure que l'Église décline, ils pressent leur opposition, et finissent peut-être par amener l'Église elle-même à prendre position contre le réveil même dont ils avaient tant joui. C'est exactement ainsi que certains ont agi à l'égard des réveils dans ce pays. Les cas de ce genre sont nombreux. Ils étaient intimidés par l'opinion publique et contraints de s'incliner devant le réveil tant qu'il était dans sa force ; mais peu à peu, à mesure que le réveil décline, ils commencent à laisser paraître l'opposition qui est dans leur cœur, et qu'ils avaient contenue un temps parce que le réveil était populaire.

Il en a été de même, dans une certaine mesure, à l'égard de la cause des missions ; et s'il survenait quelque chose de défavorable aux missions, qui brise la puissance actuelle de l'opinion publique en leur faveur, vous verriez bon nombre de ces partisans des beaux jours passer à l'opposition.

19. Si l'on propose une mesure pour faire avancer la religion, ils sont très sensibles et très scrupuleux pour qu'on ne fasse rien d'impopulaire.

S'ils vivent dans une ville, ils se demandent ce que les autres Églises penseront d'une telle mesure. Et si elle risque d'attirer le blâme sur leur Église ou sur leur pasteur aux yeux des impies ou aux yeux des autres Églises, ils en sont affligés. Peu importe le bien qu'elle fera ou le nombre d'âmes qu'elle sauvera, ils ne veulent pas qu'on fasse quoi que ce soit qui nuise à la respectabilité de leur Église.

20. Cette catégorie de personnes ne cherche jamais à former une opinion publique en faveur d'une piété parfaite.

Les vrais amis de Dieu et des hommes cherchent toujours à former l'opinion publique, et à la corriger sur tous les points où elle se trompe. Ils sont résolus, de tout leur cœur, à rechercher tous les maux du monde, à réformer le monde et à chasser l'iniquité de la terre. L'autre catégorie suit toujours l'opinion publique telle qu'elle est, tâtant le sens du courant pour aller dans la même direction, et reculant devant tout ce qui va à l'encontre de l'opinion publique. Et ils sont prêts à taxer d'imprudence ou de témérité tout homme et toute chose qui entreprend de remonter le courant de l'opinion publique et de le faire tourner dans l'autre sens.

REMARQUES.

1. Il est facile de se faire un mérite de ses péchés, et de se persuader que certaines choses sont des actes de piété, alors qu'elles ne sont en réalité que des actes d'hypocrisie.

Ils font les choses qui relèvent extérieurement de la piété, et ils s'attribuent le mérite d'être pieux, alors que leurs motifs sont tous corrompus et creux, et qu'aucun ne procède d'un respect suprême de l'autorité de Dieu. Cela ressort de ce qu'ils ne font rien, sauf là où les commandements de Dieu sont appuyés par l'opinion publique. À moins que vous ne visiez à faire tout votre devoir et à obéir en toutes choses, la piété dont vous vous attribuez le mérite n'est que pure hypocrisie, et elle est en réalité un péché contre Dieu.

2. Il y a dans l'Église beaucoup plus de piété apparente que de piété réelle.

Il y a bien des choses que les pécheurs croient bonnes, mais qui sont abominables aux yeux de Dieu.

4. Sans l'amour de la réputation et la crainte de la honte, combien y en a-t-il dans l'Église qui tomberaient dans une apostasie ouverte !

Combien y en a-t-il ici, qui savent qu'ils tomberaient dans des vices déclarés, n'étaient les freins de l'opinion publique, la crainte de la honte et le désir de se faire un mérite de la vertu ? Quand une personne est vertueuse par respect de l'autorité de Dieu, que l'opinion publique lui soit favorable ou qu'elle la désapprouve, c'est là la vraie piété. Sinon, ils reçoivent leur récompense. Ils le font pour obtenir l'estime des hommes, et ils l'obtiennent. Mais s'ils attendent quelque faveur de la main de Dieu, ils seront assurément déçus. La seule récompense qu'il accordera à de tels hypocrites égoïstes, c'est d'être damnés.

Et maintenant je voudrais savoir combien d'entre vous vont se résoudre à faire leur devoir, et tout leur devoir, selon la volonté de Dieu, quelle que soit l'opinion publique. Qui d'entre vous consentira à prendre la Bible pour règle et Jésus-Christ pour modèle, et à faire ce qui est juste en toutes circonstances, quoi que les hommes puissent dire ou penser ? Quiconque n'est pas disposé à prendre cette position doit se considérer comme étranger à la grâce de Dieu. Il n'est nullement dans un état de justification. S'il n'est pas résolu à faire ce qu'il sait être juste, quelle que soit l'opinion publique, c'est la preuve formelle qu'il aime la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.

Et permettez-moi de dire aux pécheurs impénitents ici présents : vous voyez ce que c'est que d'être chrétien. C'est être gouverné en toutes choses par l'autorité de Dieu, et non par l'opinion publique ; c'est vivre, non d'espérances et de craintes, mais d'une consécration suprême de soi-même à Dieu. Vous voyez que si vous voulez être religieux, il vous faut

calculer la dépense. Je ne vous flatterai pas. Je n'essaierai jamais de vous amadouer pour vous rendre religieux en vous cachant la vérité. Si vous voulez être chrétiens, il vous faut vous donner entièrement à Christ. Vous ne pouvez pas vous laisser porter jusqu'au ciel sur les vagues de l'opinion publique. Je ne vous tromperai pas sur ce point.

Demandez-vous, pécheur, ce qu'il adviendra de tous ces croyants de profession qui se conforment au monde et qui aiment la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu ? Je réponds : ils iront en enfer, avec vous et avec tous les autres hypocrites. Aussi certainement que l'amour du monde est inimitié contre Dieu.

C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux, mon peuple, et séparez-vous, et je vous accueillerai, dit le Seigneur ; je serai pour vous un père, et vous serez pour moi des fils et des filles. Et maintenant, qui le fera ? Dans l'Église et parmi les pécheurs, qui le fera ? Qui ? Qui est pour l'Éternel ? Qui veut dire : « Nous ne suivrons plus la multitude pour faire le mal, mais nous sommes résolus à faire la volonté de Dieu en toutes choses, quelles qu'elles soient, et que le monde pense ou dise de nous ce qu'il voudra » ? Vous tous qui êtes maintenant disposés à le faire, vous le montrerez en vous levant à votre place devant l'assemblée, puis vous vous mettrez à genoux pendant qu'on priera Dieu d'accepter et de sceller votre alliance solennelle d'obéir désormais à Dieu en toutes choses, dans la mauvaise comme dans la bonne réputation.

Discours 8

La conformité au monde

Ne vous conformez pas au siècle présent. (Romains 12,2)

Certains d'entre vous se souviendront qu'il y a quelque temps j'ai pris ce texte pour prêcher ici même ; mais l'objet du discours de ce soir est assez différent pour qu'il ne soit pas déplacé de reprendre le même texte. Voici dans quel ordre je compte traiter le sujet :

I. Montrer ce que n'entend *pas* le commandement de ce texte.

II. Montrer ce qu'entend le commandement : « Ne vous conformez pas au siècle présent. »

III. Indiquer quelques-unes des raisons pour lesquelles cette exigence est imposée à tous ceux qui veulent vivre pieusement.

IV. Répondre à quelques objections qu'on oppose aux principes ainsi posés.

I. Je dois montrer ce que n'entend pas l'exigence : « Ne vous conformez pas au siècle présent. »

Je suppose qu'elle ne veut pas dire que les chrétiens doivent refuser de profiter des arts utiles, des progrès et des découvertes du monde. C'est non seulement le privilège, mais le devoir des amis de Dieu de s'en servir, et d'employer pour Dieu tous les arts et tous les progrès réellement utiles qui voient le jour parmi les hommes.

II. Je dois montrer ce qu'entend cette exigence.

Elle veut dire que les chrétiens sont tenus de ne pas se conformer au monde dans les trois domaines suivants. Je n'en cite que ces trois-là, non qu'il n'y ait bien d'autres choses où la conformité au monde est interdite, mais parce que ces trois catégories sont tout ce que j'ai eu le temps

d'examiner ce soir, et aussi parce qu'il est particulièrement nécessaire, à l'heure actuelle, d'en parler. Ces trois choses sont trois domaines de la vie dans lesquels il vous est demandé de ne pas vous conformer au monde. Ce sont :

LES AFFAIRES, LA MODE, LA POLITIQUE.

Dans tous ces domaines, il est demandé aux chrétiens de ne pas faire comme fait le monde : ils ne doivent ni recevoir ses maximes, ni adopter ses principes, ni suivre ses pratiques.

III. Je dois indiquer quelques raisons du commandement : « Ne vous conformez pas au siècle présent. »

Vous ne devez en aucun cas agir selon les mêmes principes, ni par les mêmes motifs, ni poursuivre votre but de la même manière que le monde, que ce soit dans les affaires, dans la mode ou dans la politique. J'examinerai ces différents domaines l'un après l'autre.

PREMIÈREMENT : Les affaires.

1. La première raison pour laquelle nous ne devons pas nous conformer au monde dans les affaires, c'est que le principe du monde est celui de l'égoïsme souverain. Cela se vérifie partout, dans la conduite des affaires. Tout le cours des affaires dans le monde est gouverné et réglé par les maximes d'un égoïsme souverain et sans mélange. Il est réglé sans le moindre égard pour les commandements de Dieu, ni pour la gloire de Dieu, ni pour le bien du prochain. Les maximes qui ont généralement cours parmi les gens d'affaires, leurs habitudes et leurs usages, tout cela repose sur l'égoïsme souverain. Qui ne sait que, dans leurs marchés, les gens d'affaires du monde consultent leur propre intérêt et cherchent leur propre avantage, et non l'avantage de ceux avec qui ils traitent ? Qui a jamais entendu parler d'un homme d'affaires mondain qui conclut des marchés et fait des affaires pour l'avantage de ceux avec qui il traite ? Non, c'est toujours pour son propre avantage. Et les chrétiens doivent-ils

en faire autant ? Il leur est demandé d'agir selon le principe exactement contraire : « Que personne ne cherche son propre intérêt, mais que chacun cherche celui d'autrui. » Il leur est demandé de suivre l'exemple de Jésus-Christ. A-t-il jamais conclu un marché à son propre avantage ? Et ses disciples pourraient adopter le principe du monde, un principe qui porte en lui les germes de l'enfer ! Si les chrétiens doivent agir ainsi, n'est-ce pas la chose la plus chimérique du monde que de croire que le monde se convertira un jour à l'Évangile ?

2. Il leur est demandé de ne pas se conformer au monde, parce que la conformité au monde est absolument incompatible avec l'amour de Dieu ou des hommes.

Tout ce système ne connaît que l'amour de soi. Parcourez tous les rangs des gens d'affaires, depuis l'homme qui vend des sucreries sur le trottoir au coin de la rue jusqu'au plus gros négociant en gros ou au plus gros importateur des États-Unis, et vous verrez qu'une seule maxime court d'un bout à l'autre : « acheter aussi bon marché que possible, vendre aussi cher que possible, penser d'abord à soi », et faire toujours, autant que les règles de l'honnêteté le permettent, tout ce qui fera avancer vos propres intérêts, quoi qu'il advienne des intérêts des autres. Les impies ne nieront pas que ce sont là les maximes selon lesquelles les affaires se font dans le monde. Celui qui suit cette ligne de conduite est partout considéré comme faisant ses affaires selon les principes des affaires. Or, ces maximes sont-elles compatibles avec la sainteté, avec l'amour de Dieu ou l'amour des hommes, avec l'esprit de l'Évangile ou l'exemple de Jésus-Christ ? Un homme peut-il se conformer au monde dans ces principes, et pourtant aimer Dieu ? Impossible ! On ne peut imaginer deux choses plus dissemblables. Les chrétiens ne doivent donc en aucun cas se conformer aux maximes du monde en matière d'affaires.

3. Ces maximes, et les règles selon lesquelles les affaires se font dans le monde, sont directement opposées à l'Évangile de Jésus-Christ, à l'esprit

qu'il a manifesté, aux maximes qu'il a enseignées et aux règles qu'il a prescrites à tous ses disciples, sous peine de l'enfer.

Quel esprit Jésus-Christ a-t-il montré par son exemple sur la terre ? L'esprit du renoncement à soi-même, de la bienveillance, du sacrifice de soi pour faire du bien aux autres. Il a montré le même esprit que Dieu, qui trouve son bonheur infini à sortir de lui-même pour satisfaire son cœur bienveillant en faisant du bien aux autres. Voilà la religion de l'Évangile : être semblable à Dieu, non seulement faire le bien, mais y prendre plaisir, sortir joyeusement de soi pour faire le bien. Voici la maxime de l'Évangile : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Et encore : « Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres. » Que dit l'homme d'affaires du monde ? « Pensez d'abord à vous-même. » Ces maximes-là ont été inventées par des hommes qui ne connaissaient pas plus l'Évangile et ne s'en souciaient pas plus que les païens. Pourquoi les chrétiens se conformeraient-ils à de pareilles maximes ?

4. Se conformer au monde dans la conduite des affaires est la contradiction pure et simple des engagements que prennent les chrétiens en entrant dans l'Église.

Quel engagement prenez-vous en entrant dans l'Église ? N'est-ce pas de renoncer au monde et de vivre pour Dieu, d'être animés de l'Esprit de Jésus-Christ, d'aimer Dieu par-dessus tout, de renoncer à vous-mêmes et de vous donner tout entiers à glorifier Dieu et à faire du bien aux hommes ? Vous faites profession de ne pas aimer le monde, ni ses honneurs, ni ses richesses. Autour de la table de communion, la main posée sur le corps rompu de votre Sauveur, vous déclarez que ce sont là vos principes, et vous vous engagez à vivre selon ces maximes. Et ensuite, que faites-vous ? Vous vous en allez suivre des maximes et des règles inventées par des hommes dont le principe avoué est l'amour du monde, et dont le but avoué est de gagner le monde ? Est-ce là votre manière de faire ? Alors, à moins que vous ne vous repentiez, laissez-moi vous le

dire, vous serez damnés. Il n'est pas plus certain que tel incrédule ou tel misérable débauché ira en enfer, qu'il n'est certain que tous ces croyants de profession qui se conforment au monde y iront aussi. Ils sont doublement coupables. Ils se sont engagés par serment devant Dieu à suivre une autre voie, et quand ils suivent les principes du monde dans leurs affaires, ils montrent qu'ils sont de misérables parjures.

5. La conformité au monde contredit si manifestement les principes de l'Évangile que les pécheurs, quand ils la voient, ne comprennent pas et ne peuvent pas comprendre par elle la vraie nature et le vrai but de l'Évangile lui-même.

Comment peuvent-ils comprendre que le but de l'Évangile est d'élever les hommes au-dessus de l'amour du monde et de l'influence du monde, et de les placer sur un terrain plus élevé, pour vivre selon des principes entièrement différents ? Quand ils voient des croyants de profession agir selon les mêmes principes que les autres hommes, comment peuvent-ils comprendre les vrais principes de l'Évangile, ou savoir ce qu'il entend par affections célestes, renoncement à soi-même, bienveillance, et ainsi de suite ?

6. C'est cet esprit de conformité au monde qui a déjà rongé l'amour de Dieu au sein de l'Église.

Montrez-moi un jeune converti, tant que son cœur est brûlant et que l'amour de Dieu rayonne sur ses lèvres. Que lui importe le monde ? Attirez son attention sur le monde, montrez-lui ses richesses, ses plaisirs ou ses honneurs, et essayez de l'engager à les poursuivre : cette pensée lui fait horreur. Mais qu'il entre maintenant dans les affaires, et qu'il fasse des affaires selon les principes du monde pendant un an, et vous ne trouvez plus l'amour de Dieu brûlant dans son cœur ; sa religion est devenue une religion de conscience, sèche, maigre, sans influence, tout sauf l'amour brûlant de Dieu qui le pousse à des actes de bienveillance. J'en appelle à chacun dans cette assemblée, et si ma voix portait assez loin, j'en appellerais à tous les croyants de profession de cette ville : n'est-

ce pas ainsi ? Et si quelqu'un disait : « Non, ce n'est pas ainsi », j'y verrais la preuve qu'il n'a jamais su ce que c'est que de sentir la ferveur du premier amour d'un converti.

7. Cette conformité au monde dans les affaires est l'une des plus grandes pierres d'achoppement sur le chemin de la conversion des pécheurs.

Que pensent les méchants quand ils voient des croyants de profession, qui ont de telles professions de foi sur les lèvres et prétendent croire ce qu'enseigne la Bible, courir pourtant après le monde avec autant d'avidité que n'importe qui, faire les meilleurs marchés et traiter aussi durement que les plus mondains ? Ce qu'ils pensent ? Je peux vous dire ce qu'ils disent. Ils disent : « Je ne vois pas que ces chrétiens fassent autre chose que nous autres ; ils agissent selon les mêmes principes, pensent d'abord à eux-mêmes avec autant d'âpreté, font des marchés aussi durs et prennent des intérêts aussi élevés que n'importe qui. » Et il faut bien dire que ce ne sont pas là des choses dont le monde accuse les chrétiens par calomnie. C'est un fait notoire que la plupart des membres de l'Église poursuivent le monde, autant qu'on puisse en juger, dans le même esprit, selon les mêmes maximes et au même degré que les impies qui gardent une réputation de droiture et d'humanité. Le monde dit : « Regardez l'Église ; je ne vois pas qu'ils soient meilleurs que moi ; ils courent après le monde aussi loin que moi. » Si les croyants de profession agissent selon les mêmes principes que les mondains, l'Éternel est vivant ! ils auront la même récompense. Ils sont inscrits dans le livre de souvenir de Dieu comme de noirs hypocrites, qui prétendent être les amis de Dieu alors qu'ils aiment le monde. Car quiconque aime le monde est ennemi de Dieu. Ils font profession d'être gouvernés par des principes directement opposés à ceux du monde, et s'ils font les mêmes choses que le monde, ce sont des hypocrites.

8. Une autre raison de l'exigence : « Ne vous conformez pas au siècle présent », c'est l'influence immense, salutaire et immédiate qu'aurait le fait que tout le monde fasse ses affaires selon les principes de l'Évangile.

Renversez seulement la situation, et que les chrétiens fassent leurs affaires pendant un an selon les principes de l'Évangile. Cela ébranlerait le monde. Cela retentirait plus fort que le tonnerre. Que les impies voient les croyants de profession, dans chaque marché, rechercher le bien de la personne avec qui ils traitent, ne pas chercher leur propre richesse, mais chacun celle d'autrui, vivre au-dessus du monde, n'accorder au monde aucune valeur si ce n'est dans la mesure où il peut servir à glorifier Dieu. Quel serait l'effet, à votre avis ? Quel effet cela a-t-il eu à Jérusalem, quand tout le corps des chrétiens abandonna ses affaires et se mit en campagne, tous ensemble, pour le salut du monde ? Ce n'étaient que quelques pêcheurs ignorants et quelques humbles femmes, mais ils bouleversèrent le monde. Que l'Église vive ainsi aujourd'hui, et elle couvrirait le monde de confusion et le submergerait sous la conviction de son péché. Que le monde voie seulement l'Église vivre au-dessus du monde, faire ses affaires selon les principes de l'Évangile, chercher non ses propres intérêts mais ceux de son prochain, et l'incrédulité cacherait sa tête, l'hérésie serait chassée de l'Église, et cet esprit d'amour, charmant et béni, passerait sur le monde comme les vagues de la mer.

DEUXIÈMEMENT : La mode.

Pourquoi est-il demandé aux chrétiens de ne pas suivre les modes du monde ?

1. Parce que c'est directement en guerre avec l'esprit de l'Évangile, et que c'est s'affectionner aux choses de la terre.

Qu'est-ce que s'affectionner aux choses de la terre, sinon suivre les modes du monde, qui, comme une marée, vont et viennent sans cesse, changent continuellement de formes et tiennent le monde dans un perpétuel changement ? Il y a dans le monde bien des hommes qui brassent de grandes affaires, et des hommes fortunés, qui croient ne se soucier en rien des modes. Ils sont occupés d'autre chose, et ils s'en remettent entièrement pour les modes à leur tailleur, tenant pour acquis qu'il fera tout comme il faut. Mais attention : s'il venait à leur faire un vêtement

démodé, vous verriez bien qu'ils se soucient des modes, et ils n'emploieraient plus jamais ce tailleur. Toujours est-il que, pour le moment, leurs pensées ne sont guère tournées vers les modes. Ils ont en vue un but plus élevé. Et ils jugent indigne d'un pasteur de prêcher sur les modes. Ils perdent de vue que, pour la plus grande partie des hommes, la mode est tout. La plus grande partie de la population n'est pas riche et ne s'attend pas à l'être jamais, mais elle compte sur le monde pour lui permettre de faire « bonne figure » et d'élever ses enfants de façon « convenable », c'est-à-dire de « suivre la mode ». Les neuf dixièmes de la population ne visent jamais rien de plus élevé que de faire comme fait le monde, ou de suivre la mode. Pour cela, ils tendent tous leurs nerfs. C'est à cela qu'ils attachent leur cœur, et c'est pour cela qu'ils vivent.

Le négociant et l'homme riche se trompent donc s'ils s'imaginent que la mode est peu de chose. La grande masse du peuple s'en préoccupe, son esprit y est attaché ; ce qu'elle cherche dans la vie, c'est d'avoir sa toilette, son équipage, son mobilier, et ainsi de suite, comme les autres, à la mode, ou « convenables », comme on dit.

2. Se conformer au monde est contraire à la profession de foi des chrétiens.

Quand les gens entrent dans l'Église, ils font profession d'abandonner l'esprit qui fait naître les modes. Ils font profession de renoncer aux pompes et aux vanités du monde, de se repentir de leur orgueil, de suivre le Sauveur doux et humble, de vivre pour Dieu. Et maintenant, que font-ils ? Vous voyez souvent des croyants de profession pousser la mode à l'extrême. Rien ne les satisfait qui ne soit du dernier cri. Et une couturière chrétienne qui, par conscience, est opposée à ce qu'on suive les modes, ne peut gagner son pain. Elle ne trouve pas d'ouvrage, même parmi les dames qui font profession d'être chrétiennes, à moins de suivre la mode dans toutes ses innombrables variations. Dieu sait qu'il en est

ainsi, et ces couturières doivent abandonner leur métier si leur conscience ne leur permet pas de suivre les changements de la mode.

3. Cette conformité est une approbation large et complète de l'esprit du monde.

Qu'y a-t-il au fond de tout ce décor changeant ? Quelle est la cause qui produit tout cet étalage voyant, ce tapage et cette ostentation ? C'est l'amour des applaudissements. Et quand les chrétiens suivent les changements de la mode, ils déclarent que tout cela est innocent. Tout ce gaspillage d'argent, de temps et de pensée, toute cette vanité nourrie et choyée, tout cet amour des applaudissements, l'Église y appose son sceau quand elle se conforme au monde.

4. Bien plus, une autre raison, c'est qu'en suivant les modes du monde, les croyants de profession montrent qu'en fait ils aiment le monde.

Ils le montrent par leur conduite, exactement comme les impies le montrent par la même conduite. Comme ils agissent de la même façon, ils prouvent qu'ils sont animés d'un seul et même principe, l'amour de la mode.

5. Quand ceux qui font profession d'être chrétiens agissent ainsi, ils montrent très clairement qu'ils aiment la louange des hommes.

Il est évident qu'ils aiment l'admiration et la flatterie, tout comme les pécheurs. N'est-il pas contraire aux principes chrétiens de se jeter tout droit dans les choses mêmes qu'ont établies l'orgueil, la mode et la convoitise des impies ?

6. En vous conformant au monde dans la mode, vous montrez que vous ne vous tenez pas pour responsables devant Dieu de la manière dont vous dépensez votre argent.

Dans la pratique, vous reniez votre qualité d'économe de l'argent qui est entre vos mains. En dépensant de l'argent pour satisfaire votre vanité et votre convoitise, vous émoussez le tranchant de cette vérité qui devrait

trancher en deux le pécheur qui vit pour lui-même. C'est nier dans la pratique que la terre est au Seigneur, avec les bêtes des montagnes par milliers, et que tout doit être employé pour sa gloire.

7. Vous montrez que la réputation est votre idole.

Quand le cri vous parvient de toutes parts, porté par tous les vents, de la part des ignorants et des perdus de toutes les nations : « Secours-nous, secours-nous ! », et que chaque semaine apporte quelque appel à envoyer l'Évangile, à envoyer des traités, des Bibles et des missionnaires à ceux qui périssent faute de connaissance, si vous choisissez de dépenser votre argent à suivre les modes, c'est la démonstration que la réputation est votre idole. Supposons maintenant, pour les besoins du raisonnement, qu'il ne soit pas interdit dans la Parole de Dieu de suivre les modes, et que les croyants de profession puissent, s'ils le veulent, suivre les modes innocemment (je nie que ce soit innocent, mais supposons-le) : le fait qu'ils les suivent alors qu'il y a de tels appels à donner de l'argent, du temps, de la pensée et du travail pour sauver des âmes, ne prouve-t-il pas de façon concluante qu'ils n'aiment ni Dieu ni les âmes des hommes ?

Prenez le cas d'une femme dont le mari est en esclavage, et qui s'efforce de réunir assez d'argent pour le racheter. La voilà qui peine et qui épargne, se levant tôt, se couchant tard et mangeant le pain de douleur, parce que son mari, le père de ses enfants, l'ami de sa jeunesse, est en esclavage. Allez maintenant trouver cette femme et dites-lui qu'il est innocent pour elle de suivre les modes, de s'habiller et de paraître comme ses voisines : le fera-t-elle ? Pourquoi pas ? Elle n'en a aucune envie. C'est à peine si elle s'achètera une paire de souliers ; elle regrette presque le pain qu'elle mange, tant elle est tendue vers son grand but.

Supposez maintenant qu'une personne aime Dieu, les âmes des hommes et le royaume de Christ : a-t-elle besoin d'une défense expresse de Dieu pour l'empêcher de dépenser son argent et sa vie à suivre la mode ? Non, vraiment ; il lui faudra plutôt un ordre formel pour prendre ce qui est nécessaire à son propre bien-être et à l'entretien de sa propre vie. Prenez

le cas de Timothée. Avait-il besoin d'une défense pour l'empêcher de se laisser aller à boire du vin ? Bien au contraire, il était si prudent qu'il fallut un ordre exprès de Dieu pour lui faire boire un peu de vin comme remède. Bien qu'il fût malade, il ne voulait pas en boire avant d'avoir pour cela la parole de Dieu, tant il voyait clairement les maux qu'il entraîne. Eh bien, montrez-moi un homme ou une femme, peu m'importe leur profession de foi, qui suit les modes du monde, et je vous montrerai de quel esprit ils sont animés.

Ne me demandez pas maintenant pourquoi Abraham, David et Salomon, qui étaient si riches, n'ont pas dépensé leur argent à étendre le royaume de Dieu. Ah, dites-moi, jouissaient-ils de la lumière dont jouissent aujourd'hui les croyants de profession ? Savaient-ils seulement que le monde peut être converti, comme les chrétiens voient aujourd'hui clairement qu'il peut l'être ? Mais supposez qu'il vous soit aussi permis qu'à Abraham ou à David d'être riches, et de dépenser les biens que vous possédez en étalage, en faste et en mode ; supposez que ce soit parfaitement innocent : qui donc, s'il aime le Seigneur Jésus-Christ, voudrait dépenser son argent pour la mode, alors qu'il pourrait le dépenser pour satisfaire cette passion qui absorbe tout, celle de faire du bien aux âmes des hommes ?

8. En vous conformant au monde dans la mode, vous montrez que vous ne différez en rien des pécheurs impies.

Les pécheurs impies disent : « Je ne vois pas que ces chrétiens et ces chrétiennes aiment moins que moi suivre les modes. » Qui ne sait que cela en conduit beaucoup à l'incrédulité ?

9. En suivant les modes, vous tentez Dieu de vous livrer à un esprit mondain.

Il y en a beaucoup aujourd'hui qui ont suivi le monde et suivi les modes, jusqu'à ce que Dieu semble les avoir livrés au diable pour la destruction de la chair. Ils n'ont que peu ou point de sentiment religieux, pas d'esprit

de prière, pas de zèle pour la gloire de Dieu ni pour la conversion des pécheurs : le Saint-Esprit semble s'être retiré d'eux.

10. Vous poussez l'Église à suivre les modes.

Là où les principaux membres, les anciens et les responsables de l'Église, avec leurs femmes et leurs familles, sont des chrétiens à la mode, ils entraînent toute l'Église à leur suite dans le cortège de la mode, et chacun les singe autant qu'il peut, jusqu'à la dernière des servantes. Qu'une chrétienne riche vienne seulement à la maison de Dieu habillée à la dernière mode, et toute l'Église est en émoi pour l'imiter autant qu'elle peut, et c'est un hasard si l'on ne s'endette pas pour y arriver.

11. Vous vous poussez vous-mêmes à l'orgueil, à la folie et à l'esprit mondain.

Supposez qu'un homme qui a été intempérant et qui s'est corrigé aille s'entourer de vin, d'eau-de-vie et de toutes les liqueurs tentantes, gardant toujours sous les yeux ce qui excite son penchant, et y goûtant un peu de temps en temps : ne se tente-t-il pas lui-même ? Voyez maintenant cette femme qui a été élevée dans l'esprit d'orgueil et d'ostentation, qui s'est corrigée et a fait profession de renoncer à tout cela ; qu'elle garde ces atours et continue à suivre les modes, et l'orgueil la fera reculer, aussi sûr qu'elle est vivante. Elle se pousse elle-même au péché et à la folie.

12. Vous tentez le monde.

Vous lancez le monde dans une poursuite plus ardente et plus fiévreuse de ces choses. Les choses mêmes que le monde aime, et au sujet desquelles il ne manque pas d'avoir des scrupules quant à leur légitimité, les croyants de profession s'y rallient et les suivent, et ils poussent ainsi le monde à continuer de poursuivre ce qui perdra son âme en enfer.

13. En suivant les modes, vous poussez le diable à vous tenter.

Quand vous suivez les modes, vous lui ouvrez votre cœur. Vous le lui gardez vide, balayé et orné. Toute femme qui se permet de suivre les

modes peut y compter : elle aide Satan à la tenter, à l'entraîner à l'orgueil et au péché.

14. Vous placez une grande pierre d'achoppement devant la plus grande partie des hommes.

Il y a quelques personnes qui poursuivent des buts plus élevés que la mode. Elles sont engagées dans la mêlée pour le pouvoir politique, ou avides de distinction littéraire, ou elles s'efforcent d'acquérir la richesse. Et elles ne savent pas que leur cœur soit le moins du monde attaché à la mode. Elles suivent l'égoïsme sur une plus grande échelle. Mais la grande masse de la population est surtout gouvernée par ces modes changeantes. Pour cette catégorie de personnes, c'est une grande et douloureuse pierre d'achoppement que de voir des croyants de profession tout aussi prompts et aussi empressés qu'elles à suivre les changements de la mode. Elles le voient et elles disent : « À quoi se réduit leur profession de foi, puisqu'ils suivent les modes autant que n'importe qui ? », ou bien : « Il est certainement permis de suivre les modes, puisque, voyez, les croyants de profession le font autant que nous. »

15. Une autre raison pour laquelle il est demandé aux croyants de profession de ne pas se conformer au monde dans la mode, c'est la grande influence qu'aurait sur le monde leur indifférence à la mode.

Si les croyants de profession montraient leur mépris pour ces choses, sans prétendre les suivre ni s'en soucier, comme cela ferait honte au monde, et le convaincrait qu'ils vivent pour un autre but, pour Dieu et pour l'éternité ! Comme ce serait irrésistible ! Quel témoignage écrasant en faveur de notre religion ! Même le renoncement apparent au monde de bien des ordres de moines a sans doute plus fait que tout le reste pour abattre l'opposition à leur religion et lui donner cours et influence dans le monde. Supposez maintenant que tout cela soit cordial et sincère, et uni à tout ce qu'il y a de conséquent et d'aimable dans le caractère chrétien, et à tout ce qu'il y a de zèle et de hardiesse dans le travail pour convertir le monde du péché à la sainteté. Quelle influence cela aurait ! Quels

tonnerres cela ferait retentir aux oreilles du monde pour le réveiller et le faire courir après Dieu !

TROISIÈMEMENT : La politique.

Je vais montrer pourquoi il est demandé aux croyants de profession de ne pas se conformer au monde en politique.

1. Parce que la politique du monde est parfaitement malhonnête.

Qui ne le sait ? Qui ne sait que c'est la tactique déclarée de chaque parti de couvrir les défauts de son propre candidat et les qualités du candidat adverse ? Et n'est-ce pas malhonnête ? Chaque parti présente son candidat comme un modèle de perfection, et cherche ensuite à le porter au pouvoir par tous les moyens, honnêtes ou non. Nul ne peut être un homme honnête, s'il s'est lié à un parti pour marcher avec lui, quoi qu'il fasse. Et un chrétien peut-il le faire, et garder une conscience sans reproche ?

2. Se conformer au monde en politique, c'est tenter Dieu. En faisant cause commune avec le monde en politique, les chrétiens se rendent coupables d'établir sur eux, par leur propre vote, des gouvernants qui ne craignent ni n'aiment Dieu, qui bravent la loi de Dieu, violent le sabbat, jouent, commettent l'adultère, se battent en duel, jurent et blasphèment, laissent les lois inappliquées à leur gré, et qui ne se soucient ni du bonheur ni du malheur de leur pays, pourvu qu'ils puissent garder leur place. Je dis que les chrétiens font cela. Car il est clair que là où les partis sont divisés comme ils le sont dans ce pays, il y a assez de chrétiens pour faire pencher la balance dans n'importe quelle élection. Que les chrétiens prennent donc position et déclarent qu'ils ne voteront pour aucune fonction en faveur d'un homme malhonnête, d'un violateur du sabbat, d'un joueur, d'un débauché ou d'un duelliste, et aucun parti ne pourrait jamais présenter un tel personnage avec quelque espoir de succès. Mais dans le système actuel, où l'on accepte de laisser les lois inappliquées et de laisser le champ libre aux émeutes, aux meurtres par lynchage, au

pillage du courrier ou à n'importe quoi d'autre, pourvu qu'on puisse faire passer son propre candidat, qui distribuera les places, quiconque agit ainsi est un homme malhonnête, qu'il soit croyant de profession ou non. Et un chrétien peut-il faire cela et rester irréprochable ?

3. En s'engageant avec le monde en politique, les chrétiens attristent l'Esprit de Dieu.

Demandez à n'importe quel politicien chrétien s'il a jamais emporté l'Esprit de Dieu avec lui dans une campagne électorale. Jamais. Je ne voudrais nullement qu'on me fasse dire que les chrétiens doivent refuser de voter et d'exercer leur légitime influence dans les affaires publiques. Mais ils ne doivent pas suivre un parti.

4. En suivant le cours actuel de la politique, vous contribuez à saper tout gouvernement et tout ordre dans le pays.

Qui ne sait que cette grande nation tangue et chancelle aujourd'hui parce que les lois sont violées et foulées aux pieds, et que le pouvoir exécutif refuse d'agir ou n'ose pas agir ? Ou bien le magistrat ne veut pas réprimer le désordre, ou bien il temporise et laisse le diable gouverner. Et il en est ainsi dans toutes les parties du pays et dans tous les partis. Et un chrétien peut-il rester conséquent avec sa profession de foi, et voter pour porter de tels hommes au pouvoir ?

5. Vous placez une pierre d'achoppement sur le chemin des pécheurs.

Que pensent les pécheurs quand ils voient des croyants de profession agir avec eux dans leurs manœuvres politiques, qu'ils savent eux-mêmes malhonnêtes et corrompues ? Ils disent : « Nous, nous savons ce que nous faisons : nous voulons des places, nous sommes décidés à porter notre parti au pouvoir, nous poursuivons notre propre intérêt ; mais ces chrétiens font profession de vivre pour un autre but, plus élevé, et pourtant les voici qui viennent se joindre à nous, aussi avides que nous des pains et des poissons. » Quelle plus grande pierre d'achoppement peuvent-ils rencontrer ?

6. Vous prouvez aux impies que les croyants de profession sont animés du même esprit qu'eux.

Qui peut s'étonner que le monde soit incrédule quant à la réalité de la religion ? S'ils ne cherchent pas eux-mêmes dans les Écritures pour y apprendre ce qu'est la religion, s'ils se règlent sur les preuves qu'ils voient dans la vie des croyants de profession, ils ont raison d'être incrédules. Ils doivent en conclure, pour autant que vaille ce témoignage, que les croyants de profession ne croient pas eux-mêmes à la religion. C'est un fait. Je doute moi-même que la grande masse des croyants de profession croie à la Bible.

7. Ils montrent, pour autant que leur témoignage puisse aller, qu'il n'y a pas de changement de cœur.

Qu'est-ce donc ? Est-ce aller à la table de communion une fois tous les mois ou tous les deux mois, et quelquefois à la réunion de prière ? Est-ce là un changement de cœur, quand ils sont tout aussi avides que les autres dans la course aux places ? Il faudrait que le monde soit fou pour croire au changement de cœur sur de telles preuves.

8. Les chrétiens devraient cesser de se conformer au monde en politique, à cause de l'influence qu'une telle conduite aurait sur le monde.

Supposez que les chrétiens agissent avec une parfaite conscience et une parfaite cohérence en cette matière, et qu'ils disent : « Nous ne voterons pour porter aucun homme au pouvoir, à moins qu'il ne craigne Dieu et ne gouverne le peuple avec justice. » Les impies ne présenteraient pas comme candidats des hommes qui bravent eux-mêmes les lois. Non. Chaque candidat serait obligé de montrer qu'il est prêt à agir par des motifs plus élevés, qu'il s'emploiera à rendre le pays prospère, à favoriser la vertu, à réprimer le vice, l'oppression et le désordre, et à faire tout ce qu'il peut pour rendre le peuple heureux et saint ! Cela ferait honte aux politiciens malhonnêtes de voir que l'amour de Dieu et des hommes est le

motif que les chrétiens ont en vue. Et une influence bénie passerait sur le pays comme une vague.

IV. Je dois répondre à quelques objections qu'on oppose aux principes avancés ici.

1. Au sujet des affaires.

Objection. « Si nous ne faisons pas nos affaires selon les mêmes principes que les impies, nous ne pourrons pas leur faire concurrence, et toutes les affaires du monde tomberont entre les mains des impies. Si nous faisons nos affaires pour le bien des autres, si nous achetons et vendons selon le principe de ne pas chercher notre propre richesse, mais celle des gens avec qui nous traitons, nous ne pourrons pas soutenir la concurrence avec les mondains, et ils prendront toutes les affaires. »

Eh bien, qu'ils les prennent. Vous pouvez gagner votre vie par votre travail dans quelque métier plus humble, et laisser les mondains faire toutes les affaires.

Objection. « Mais alors, comment nous procurerons-nous l'argent pour répandre l'Évangile ? »

Une Église sainte, qui agirait selon les principes de l'Évangile, répandrait l'Évangile plus vite que tout l'argent qu'il y a jamais eu à New York ou qu'il y aura jamais. Donnez-moi une Église sainte, qui vive au-dessus du monde, et l'œuvre du salut avancerait plus vite qu'avec tout l'argent de la chrétienté.

Objection. « Mais il nous faut dépenser beaucoup d'argent pour former un ministère instruit. »

Ah ! si nous avions un ministère saint, ce serait bien plus important qu'un ministère instruit. Si les pasteurs étaient assez saints, ils se passeraient de tant d'instruction. À Dieu ne plaise que je déprécie un ministère instruit ! Que les pasteurs soient aussi instruits que possible, le plus sera le mieux, pourvu seulement qu'ils soient assez saints. Mais c'est

une pure comédie que de croire qu'un ministère lettré puisse convertir le monde. Que les pasteurs aient l'esprit de prière, que le baptême du Saint-Esprit soit sur eux, et ils répandront l'Évangile. Que les chrétiens vivent seulement comme ils le doivent, et l'Église ébranlerait le monde. Si les chrétiens de New York le faisaient, la nouvelle remplirait bientôt chaque navire quittant le port et serait portée par tous les vents, jusqu'à ce que la terre soit pleine d'émotion et de questions, et les conversions se multiplieraient comme les gouttes de la rosée du matin.

Supposez que vous abandonniez vos affaires pour vous consacrer entièrement à l'œuvre de l'extension de l'Évangile. L'Église l'a fait autrefois, et vous savez ce qui s'ensuivit. Quand cette petite troupe de Jérusalem abandonna ses affaires et passa son temps à l'œuvre de Dieu, le salut se répandit comme une vague. Et je crois que si toute l'Église chrétienne se mettait franchement en campagne pour convertir le monde, ce serait fait en très peu de temps.

Et de plus, en fait, on ne vous demanderait pas d'abandonner vos affaires. Si les chrétiens faisaient leurs affaires dans l'esprit de l'Évangile, ils accapareraient bientôt les affaires du monde. Que le monde voie seulement que, s'il va traiter avec un chrétien, celui-ci agira non seulement honnêtement, mais avec bienveillance, qu'il recherchera réellement l'intérêt de la personne avec qui il traite comme si c'était son propre intérêt : qui donc voudrait traiter avec quelqu'un d'autre ? Quel négociant irait commercer avec un impie dont il sait qu'il cherchera à prendre l'avantage sur lui et à le tromper, alors qu'il sait qu'il y a des négociants chrétiens avec qui traiter, qui rechercheraient ses intérêts autant que les leurs ? De fait, c'est une chose connue qu'il y a aujourd'hui dans cette ville des négociants chrétiens qui règlent les prix des articles dont ils font commerce. Les négociants arrivent de la campagne, se renseignent de tous côtés pour savoir à quelles conditions ils peuvent acheter des marchandises, et ils vont trouver ces hommes pour savoir exactement ce que valent les articles à un juste prix, et ils se règlent là-dessus.

L'avantage est donc tout d'un côté. L'Église peut faire que les impies aient intérêt à faire leurs affaires selon de justes principes. L'Église peut régler les affaires du monde, et malheur à elle si elle ne le fait pas.

2. Au sujet de la mode.

Objection. « Est-il bon que les chrétiens se singularisent ? »

Certainement ; les chrétiens sont tenus de se singulariser. Ils sont appelés à être un peuple particulier, c'est-à-dire un peuple singulier, essentiellement différent du reste des hommes. Soutenir que nous ne devons pas nous singulariser, c'est soutenir que nous devons nous conformer au monde. « Ne vous singularisez pas », cela veut dire : soyez comme le monde. En d'autres termes : « Conformez-vous au siècle présent. » C'est le contraire direct du commandement de notre texte.

Mais la question porte maintenant sur la mode, dans l'habillement, l'équipage, et ainsi de suite. Et ici, je confesse que j'ai été moi-même autrefois dans l'erreur. Je croyais, et j'enseignais, que la meilleure voie à suivre pour les chrétiens était de s'habiller de manière à ne pas se faire remarquer, de suivre les modes et leurs changements de façon à ne pas paraître singuliers, et à ce que personne ne soit amené à penser qu'ils diffèrent des autres sur ces points. Mais j'ai vu mon erreur, et je m'étonne grandement maintenant de mon aveuglement d'autrefois. Il est de votre devoir de vous habiller assez simplement pour montrer au monde que vous ne faites aucun cas des choses de la mode, que vous ne leur accordez aucune valeur, mais que vous les méprisez et les négligez entièrement. Mais à moins de vous singulariser, à moins de vous séparer des modes du monde, vous montrez que vous leur accordez de la valeur. Il n'y a pas d'autre moyen de rendre par votre vie un juste témoignage contre les modes du monde que de vous habiller simplement. Je ne veux pas dire que vous devez rechercher la singularité, mais que vous devez consulter la commodité et l'économie, même si cela doit paraître singulier.

Objection. « Mais si nous nous habillons simplement, les gens auront l'attention attirée par cela. »

La raison en est que si peu de gens le font que c'est une nouveauté, et tout le monde ouvre de grands yeux en voyant un croyant de profession assez rigoureux pour ne faire aucun cas des modes. Que tous le fassent, et la seule chose que vous montrerez par là, c'est que vous êtes chrétiens et que vous ne voulez pas être confondus avec les impies. Cela ne porterait-il pas un coup à l'orgueil du monde, si tous les chrétiens qui s'y trouvent étaient unis pour rendre un témoignage pratique contre ses vaines parades ?

Objection. « Mais de cette façon, vous éloignez trop la religion de la foule. Mieux vaut ne pas établir une distinction artificielle entre l'Église et le monde. »

C'est l'inverse exact qui est vrai. Plus vous rapprochez l'Église du monde, plus vous anéantissez les raisons qui devraient se dresser sous les yeux du monde pour qu'il change de camp et passe du côté de l'Église. À moins de sortir franchement du milieu d'eux, de montrer que vous n'êtes pas des leurs à aucun égard, et d'emmener l'Église assez loin pour qu'il y ait un large intervalle entre les saints et les pécheurs, comment pouvez-vous faire sentir aux impies qu'un si grand changement est nécessaire ?

Objection. « Mais le changement nécessaire est un changement de cœur. »

C'est vrai ; mais un changement de cœur ne produira-t-il pas un changement de vie ?

Objection. « Vous allez mettre des obstacles sur le chemin de ceux qui veulent devenir chrétiens. Beaucoup de gens respectables se dégoûteront de la religion, et s'il ne leur est pas permis d'être élégants tout en étant chrétiens, ils se tourneront entièrement vers le monde. »

C'est à peu près aussi raisonnable que si un homme de la tempérance pensait devoir s'enivrer de temps en temps pour ne pas dégoûter les

intempérants et conserver son influence sur eux. La vérité est que les gens devraient savoir, et devraient voir dans la vie des croyants de profession, que s'ils embrassent la religion, ils doivent être sevrés du monde, renoncer à l'amour du monde, à son orgueil, à ses parades et à sa folie, et mener une vie sainte, dans la vigilance, le renoncement à soi-même et une bienveillance active.

Objection. « Ne vaut-il pas mieux pour nous ne faire aucun cas de tout cela, ne prêter aucune attention à de si petites choses et les laisser suivre leur cours ; laisser la modiste et la couturière faire comme elles l'entendent, et suivre les usages de la société où nous vivons et du cercle où nous évoluons ? »

Est-ce là le moyen de montrer du mépris pour les modes du monde ? Les gens ont-ils l'habitude, pour montrer leur mépris d'une chose, de la pratiquer ? Ainsi donc, le moyen de montrer votre horreur du monde serait de suivre docilement les coutumes et les modes du monde ! Le beau raisonnement que voilà !

Objection. « Qu'importe la façon dont nous nous habillons, si notre cœur est droit ? »

Votre cœur, droit ! Ainsi votre cœur peut être droit quand votre conduite est tout entière mauvaise ? Le jureur blasphémateur pourrait aussi bien dire : « Qu'importent les paroles que je prononce, si mon cœur est droit. » Non, votre cœur n'est pas droit, à moins que votre conduite ne soit droite. Qu'est-ce que la conduite extérieure, sinon le cœur qui se traduit en actes ? Si votre cœur était droit, vous n'auriez aucune envie de suivre les modes du monde.

Objection. « Quelle est la règle en matière d'habillement ? Je ne vois pas à quoi servent toutes vos prédications et toutes les règles que vous posez sur la simplicité de la tenue, si vous ne nous donnez pas une règle. »

C'est là une énorme pierre d'achoppement pour beaucoup. Mais à mon sens la chose est extrêmement simple. Tout peut se ramener à deux

règles simples. La première : veillez, dans tout votre équipage, votre habillement et votre mobilier, à montrer que vous n'avez aucune communion avec les desseins et les principes de ceux qui cherchent à se faire valoir et à gagner les applaudissements des hommes. La seconde : consultez d'abord l'économie, puis la commodité. Suivez l'économie chrétienne, c'est-à-dire épargnez tout ce que vous pouvez pour le service de Christ ; et ensuite, que les choses soient aussi commodes que l'économie chrétienne le permet.

Objection. « Voudriez-vous que nous devenions tous quakers, et que nous prenions leur tenue simple ? »

Qui ne sait que la tenue simple des quakers leur a valu le respect de toute la partie réfléchie des impies de la population ? Or, s'ils avaient joint à cela le zèle pour Dieu, le détachement du monde, le mépris des richesses et le travail plein de renoncement pour amener les pécheurs à Christ, que prescrit l'Évangile, ainsi que les vues claires du plan du salut qu'enseigne l'Évangile, il y a longtemps qu'ils auraient converti le monde. Et si tous les chrétiens les imitaient dans leur tenue simple (je ne parle pas de la coupe et de la façon exactes de leurs vêtements, mais d'une tenue simple qui jette le mépris sur les modes du monde), qui peut douter que la conversion du monde n'avance à grands pas ?

Objection. « Voudriez-vous faire de nous tous des méthodistes ? »

Qui ne sait que les méthodistes, quand ils étaient connus pour leur tenue simple et pour leur renoncement aux modes et aux parades du monde, avaient de la puissance auprès de Dieu dans la prière, et qu'ils jouissaient du respect universel du monde comme chrétiens sincères ? Et qui ne sait que depuis qu'ils ont abandonné cette particularité et se sont conformés au monde dans l'habillement et en d'autres choses, et qu'ils semblent chercher à s'élever comme dénomination et à gagner de l'influence auprès du monde, ils perdent la puissance de la prière ? Plût à Dieu qu'ils n'eussent jamais abattu ce mur ! C'était l'un des principaux mérites du

système de Wesley que de distinguer ses disciples des autres par une tenue simple.

Objection. « On peut être aussi fier d'une tenue simple que d'une tenue à la mode. Les quakers sont aussi orgueilleux que nous. »

On peut abuser de n'importe quelle bonne chose. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas en user, s'il peut être démontré qu'elle est bonne. Je retourne la question à celui qui fait l'objection : est-ce une raison pour qu'une chrétienne qui craint Dieu et aime les âmes des hommes néglige les moyens de faire comprendre qu'elle est séparée du monde, et de jeter le mépris sur les modes des impies, au son desquelles ils s'en vont en dansant vers l'enfer ?

Objection. « C'est une petite chose, et elle ne devrait pas occuper tant de temps de la chaire d'un pasteur. »

C'est une objection qu'on entend souvent dans la bouche des croyants de profession mondains. Mais le pasteur qui craint Dieu ne s'en laissera pas détourner. Il poursuivra le sujet jusqu'à ce que ces croyants de profession soient retranchés de leur conformité au monde, ou retranchés de l'Église. Ce n'est pas simplement l'habillement, en tant qu'habillement, mais c'est la conformité au monde dans l'habillement et la mode qui est la grande pierre d'achoppement sur le chemin des pécheurs. Comment le monde peut-il être converti tant que les croyants de profession sont conformes au monde ? À quoi bon donner de l'argent pour envoyer l'Évangile aux païens, quand les chrétiens vivent ainsi chez eux ? Les païens pourraient bien demander : « Quel profit y aura-t-il à devenir chrétiens, puisque ceux qui sont chrétiens courent après le monde avec toute la hâte fiévreuse des impies ? » Ce dont l'Église a avant tout besoin, c'est de rompre avec la conformité au monde ; alors elle aura de la puissance auprès de Dieu dans la prière, le Saint-Esprit descendra et bénira ses efforts, et le monde sera converti.

Objection. « Mais si nous nous habillons ainsi, on nous traitera de fanatiques. »

Quel que soit le nom que vous donnent les impies, fanatiques, méthodistes ou n'importe quoi d'autre, vous serez connus comme chrétiens, et reconnus comme tels dans le secret de la conscience des hommes. Il n'est pas au pouvoir des incrédules de jeter le mépris sur une Église sainte, séparée du monde. Qu'en était-il des premiers chrétiens ? Ils vivaient séparés du monde, et cela fit une telle impression que des écrivains incrédules disent d'eux : « Ces hommes gagnent le cœur de la masse du peuple, parce qu'ils se livrent aux œuvres de charité et jettent le mépris sur le monde. » Soyez-en sûrs, si les chrétiens vivaient ainsi aujourd'hui, l'enfer aurait bientôt épuisé en vain son dernier effort pour faire échouer la propagation de l'Évangile. Vague après vague déferlerait au loin, jusqu'à ce que les plus hauts sommets des montagnes soient couverts des eaux de la vie.

3. Au sujet de la politique.

Objection. « De cette façon, en agissant selon ces principes et en refusant de nous unir au monde en politique, nous ne pourrions avoir aucune influence sur le gouvernement et les affaires nationales. »

Je réponds, premièrement : il en est ainsi dès maintenant. Les chrétiens, en tant que tels, n'ont aucune influence. Il n'y a pas un seul principe chrétien qui soit adopté parce qu'il est chrétien, ou parce qu'il est conforme à la loi de Dieu.

Je réponds, deuxièmement : s'il n'y a pas d'autre moyen pour les chrétiens d'avoir de l'influence sur le gouvernement que de se conformer au monde dans ses principes habituels et ses partis, alors laissez les impies prendre le gouvernement et le conduire à leur manière, et vous, allez servir Dieu.

Je réponds, troisièmement : il n'en résultera rien de tel. C'est exactement l'inverse qui arriverait. Qu'on sache seulement que les citoyens chrétiens

n'aideront à aucun prix de mauvais hommes à entrer en fonction ; qu'on sache seulement que l'Église ne soutiendra que des hommes qui chercheront le bien public, et les deux partis ne manqueront pas de présenter de tels hommes. Et de cette façon l'Église pourrait exercer légitimement une influence, en obligeant tous les partis à ne présenter que des hommes dignes du soutien d'un honnête homme.

Objection. « De cette façon, l'Église et le monde seront rangés en bataille l'un contre l'autre. »

Le monde est trop égoïste pour cela. Vous ne pouvez pas former les partis de cette manière. Une telle ligne ne peut jamais être une division permanente. Pendant un an, les impies pourraient s'unir contre l'Église et laisser les chrétiens en petite minorité. Mais à la fin, les autres formeraient deux partis, qui chercheraient chacun à gagner les suffrages des chrétiens en leur proposant des candidats pour qui les chrétiens pourraient voter en conscience.

REMARQUES.

1. En ne vous conformant pas au monde, vous pourriez épargner beaucoup d'argent pour faire le bien.

En un an, l'Église pourrait épargner une somme plus grande que tout ce qui a jamais été réuni pour la propagation de l'Évangile.

2. En ne vous conformant pas au monde, vous pourriez épargner pour faire le bien beaucoup de temps qui est maintenant consumé et gaspillé à suivre les modes, à obéir aux maximes du monde et à prendre part à ses poursuites.

3. En même temps, les chrétiens garderaient ainsi la paix de leur conscience, jouiraient de la communion avec Dieu, auraient l'esprit de prière et seraient bien plus utiles.

N'est-il pas temps de faire quelque chose ? N'est-il pas temps qu'une Église s'ouvre un chemin qui ne soit pas conforme au monde, mais

conforme à l'exemple et à l'Esprit de Christ ?

Vous faites profession de désirer la conversion des pécheurs. Mais à quoi cela sert-il, s'ils retombent aussitôt dans la conformité au monde ? Frères, je le confesse, je suis rempli de douleur en considérant la conduite de l'Église. Où sont les fruits qu'on devait attendre des glorieux réveils que nous avons eus ? Je crois que ce furent de vrais réveils religieux et de vraies effusions du Saint-Esprit, ceux dont l'Église a joui ces dix dernières années. Je crois que les convertis de ces dix dernières années sont parmi les meilleurs chrétiens du pays. Et pourtant, après tout, la grande masse d'entre eux sont une honte pour la religion. À quoi servirait-il d'ajouter mille membres à l'Église, s'ils devaient être tout juste comme ceux qui s'y trouvent maintenant ? La religion en serait-elle plus honorée aux yeux des impies ? Une seule Église sainte, réellement crucifiée pour le monde, et pour qui le monde est crucifié, ferait plus pour recommander le christianisme que toutes les Églises du pays vivant comme elles vivent aujourd'hui. Oh ! si j'avais la force physique de parcourir de nouveau les Églises, au lieu de prêcher pour convertir les pécheurs, je prêcherais pour élever les Églises à la mesure de la vie sainte que demande l'Évangile. À quoi sert-il de convertir des pécheurs et d'en faire des chrétiens comme ceux-là ? À quoi sert-il de chercher à convertir des pécheurs, de leur faire sentir qu'il y a quelque chose de vrai dans la religion, si, lorsqu'ils viennent traiter avec vous ou vous rencontrent dans la rue, vous démentez tout cela et leur dites, par votre conformité au monde, qu'il n'y a rien de vrai en elle ?

Où chercherai-je, où le Seigneur cherchera-t-il une Église semblable à la première Église, qui sorte du monde, qui s'en sépare et se donne entièrement au service de Dieu ? Oh ! si cette Église voulait le faire ! Mais il ne sert pas à grand-chose de faire des chrétiens s'ils ne sont pas meilleurs. Ne me faites pas dire que les convertis de nos réveils ne sont pas de vrais convertis. Mais ils vivent de manière à être une honte pour la religion. Ils sont tellement scandalisés par les anciens croyants de profession que beaucoup d'entre eux font plus de mal que de bien. Plus il

y en a, plus l'incrédulité semble trouver d'occasions pour ses railleries et ses moqueries.

Eh bien, croyez-vous que Dieu vous commande de ne pas vous conformer au monde ? Le croyez-vous ? Et osez-vous obéir, quoi que les gens disent de vous ? Osez-vous maintenant vous séparer du monde, et ne plus jamais vous laisser gouverner par ses maximes, ne plus jamais copier ses pratiques, ne plus jamais vous laisser ballotter de-ci de-là par ses modes ? Je connais un homme qui vit ainsi, je pourrais vous dire son nom ; il ne prête aucune attention aux coutumes du monde à cet égard, et quel en est le résultat ? Partout où cet homme passe, il laisse derrière lui l'impression qu'il est chrétien. Oh ! si une seule Église voulait faire ainsi, et s'y engageait avec toute l'énergie que les gens du monde mettent dans leurs affaires, elle bouleverserait le monde.

Le ferez-vous ? Voulez-vous rompre avec le monde maintenant, entrer en alliance avec Dieu, et déclarer que vous oserez être assez singuliers pour être séparés du monde, et désormais rendre votre visage semblable à un caillou pour obéir à Dieu, quoi que dise le monde ? L'oserez-vous ? Le ferez-vous ?

Discours 9

La vraie et la fausse repentance

En effet, la tristesse selon Dieu produit une repentance à salut dont on ne se repent jamais, tandis que la tristesse du monde produit la mort. (2 Corinthiens 7,10)

Dans ce chapitre, l'apôtre fait allusion à une autre lettre qu'il avait écrite auparavant à l'Église de Corinthe, au sujet d'une affaire où elle était gravement en faute. Il parle ici de l'effet que cette lettre avait produit : elle les avait amenés à une vraie repentance. Ils avaient été attristés selon Dieu. Et c'était la preuve que leur repentance était authentique.

« Et voici, cette même tristesse selon Dieu, quel empressement n'a-t-elle pas produit en vous ! Quelle justification, quelle indignation, quelle crainte, quel désir ardent, quel zèle, quelle punition ! Vous avez montré à tous égards que vous étiez purs dans cette affaire. »

Dans le verset que j'ai pris pour texte, il parle de deux sortes de tristesse à cause du péché : l'une produit une repentance à salut, l'autre produit la mort. Il désigne par là ce qu'on entend généralement par deux sortes de repentance. Et c'est le sujet de notre discours de ce soir.

En traitant ce sujet, je me propose de montrer :

I. Ce qu'est la vraie repentance.

II. À quoi on peut la reconnaître.

III. Ce qu'est la repentance fausse et contrefaite.

IV. À quoi on peut la reconnaître.

Il est grand temps d'apprendre à ceux qui font profession d'être chrétiens à faire beaucoup plus de distinctions qu'ils n'en font au sujet de la nature et du caractère des différentes expériences religieuses. S'il en était ainsi,

l'Église ne serait pas envahie comme elle l'est par de faux croyants de profession qui ne servent à rien. Ces derniers temps, j'ai été souvent amené à examiner, encore et encore, pourquoi il y a tant de religion contrefaite, et j'ai cherché à savoir où se trouve le fond de la difficulté. Que des multitudes se croient religieuses sans l'être, c'est notoire, à moins que la Bible ne soit fausse. Pourquoi tant de gens se trompent-ils ? Pourquoi tant de gens, qui sont encore des pécheurs impénitents, s'imaginent-ils qu'ils se sont repentis ? La cause en est sans doute un manque d'enseignement précis sur le fondement de la religion, et surtout un manque de discernement entre la vraie et la fausse repentance.

I. Je dois montrer ce qu'est la vraie repentance.

Elle implique un changement d'opinion sur la nature du péché, et ce changement d'opinion suivi d'un changement correspondant dans les sentiments à l'égard du péché. Le sentiment est le fruit de la pensée. Et quand ce changement d'opinion est tel qu'il produit un changement correspondant dans les sentiments, si l'opinion est juste et que le sentiment y correspond, c'est la vraie repentance. Il faut que ce soit une opinion juste. L'opinion maintenant adoptée doit être celle que Dieu a lui-même sur le péché. La tristesse selon Dieu, celle que Dieu demande, doit découler d'une vue du péché semblable à celle de Dieu.

Premièrement. Il doit y avoir un changement d'opinion au sujet du péché.

1. Un changement d'opinion au sujet de la nature du péché.

Pour celui qui se repent vraiment, le péché paraît tout autre chose que pour celui qui ne s'est pas repenti. Au lieu de lui sembler désirable ou séduisant, il lui paraît exactement le contraire, tout à fait odieux et détestable, et il s'étonne lui-même d'avoir jamais pu désirer une chose pareille. Les pécheurs impénitents peuvent regarder le péché et voir qu'il les perdra, parce que Dieu les en punira ; mais, malgré tout, le péché leur paraît désirable en lui-même ; ils l'aiment ; ils le savourent sous leur

langue. S'il pouvait aboutir au bonheur, jamais ils ne penseraient à l'abandonner. Mais pour l'autre, il en va tout autrement ; il regarde sa propre conduite comme parfaitement haïssable. Il se retourne sur son passé et s'écrie : « Que c'était haïssable, que c'était détestable, que cela méritait l'enfer, telle et telle chose que j'ai faite ! »

2. Un changement d'opinion sur le caractère du péché dans son rapport avec Dieu.

Les pécheurs ne voient pas pourquoi Dieu menace le péché d'un châtiment si terrible. Ils l'aiment tant eux-mêmes qu'ils ne voient pas pourquoi Dieu le regarderait sous un jour tel qu'il le jugerait digne d'un châtiment éternel. Quand ils sont fortement convaincus de péché, ils le voient autrement ; pour ce qui est de l'opinion, ils le voient sous le même jour qu'un chrétien, et il ne leur manque plus qu'un changement correspondant dans leurs sentiments pour devenir chrétiens. Bien des pécheurs voient que le rapport du péché avec Dieu est tel qu'il mérite la mort éternelle, mais leur cœur ne suit pas leurs opinions. C'est le cas des démons et des esprits méchants en enfer. Remarquez-le donc : un changement d'opinion est indispensable à la vraie repentance, et il la précède toujours. Jamais le cœur ne se tourne vers Dieu dans une vraie repentance sans un changement d'opinion préalable. Il peut y avoir un changement d'opinion sans repentance, mais il n'y a pas de repentance authentique sans changement d'opinion.

3. Un changement d'opinion au sujet des tendances du péché.

Auparavant, le pécheur trouve absolument incroyable que le péché ait des tendances telles qu'il mérite la mort éternelle. Il peut cependant changer complètement d'opinion sur ce point sans se repentir ; mais il est impossible qu'un homme se repente vraiment sans un changement d'opinion. Il voit que le péché, par ses tendances, est ruineux pour lui-même et pour tous les autres, âme et corps, pour le temps et pour l'éternité, et en opposition avec tout ce qui est aimable et heureux dans l'univers. Il voit que le péché, par ses tendances, est fait pour nuire à lui-

même et à tous les autres, et qu'il n'y a pas d'autre remède que l'abstention universelle. Le diable sait qu'il en est ainsi. Et il y a peut-être dans cette assemblée des pécheurs qui le savent aussi.

4. Un changement d'opinion au sujet de ce que mérite le péché.

Le mot traduit par repentance implique tout cela. Il implique un changement de l'état de l'esprit qui comprend tout cela. Le pécheur insouciant n'a presque aucune idée juste de ce que mérite le péché, même pour ce qui concerne cette vie. À supposer qu'il admette en théorie que le péché mérite la mort éternelle, il ne le croit pas. S'il le croyait, il lui serait impossible de rester un pécheur insouciant. Il se trompe s'il s'imagine tenir sincèrement l'opinion que le péché mérite à jamais la colère de Dieu. Mais le pécheur vraiment réveillé et convaincu n'en doute pas plus que de l'existence de Dieu. Il voit clairement que le péché mérite forcément de la part de Dieu un châtiment éternel. Il sait que c'est un simple fait.

Deuxièmement. Dans la vraie repentance, il doit y avoir un changement correspondant dans les sentiments.

Ce changement de sentiment porte sur le péché sous tous ces aspects : sa nature, ses rapports, ses tendances et ce qu'il mérite. Celui qui se repent vraiment ne voit pas seulement que le péché est détestable, vil et digne d'horreur ; il l'a réellement en horreur, et il le hait dans son cœur. On peut voir que le péché est nuisible et abominable, tandis que le cœur l'aime encore, le désire et s'y cramponne. Mais quand on se repent vraiment, on l'a en horreur de tout son cœur et on y renonce.

Dans son rapport avec Dieu, il ressent le péché tel qu'il est réellement. Et c'est là la source de ces élans de tristesse où les chrétiens éclatent parfois en contemplant le péché. Quand le chrétien considère le péché dans sa nature, il éprouve simplement de l'horreur. Mais quand il le considère dans son rapport avec Dieu, alors il pleure ; les sources de sa tristesse

jaillissent, et il voudrait se jeter face contre terre et répandre un torrent de larmes sur ses péchés.

Ensuite, quant aux tendances du péché, celui qui se repent vraiment le ressent tel qu'il est. Quand il considère le péché dans ses tendances, cela éveille en lui un ardent désir de l'arrêter, d'arracher les gens à leurs péchés et de faire refluer le flot de la mort. Cela met son cœur en feu, et il se met à prier, à travailler et à retirer les pécheurs du feu de toutes ses forces, pour les sauver des terribles tendances du péché. Quand le chrétien y applique son esprit, il se démènera pour amener les gens à abandonner leurs péchés. Exactement comme s'il voyait tout le monde prendre un poison dont il sait qu'il les tuerait : il élève la voix pour les avertir de prendre garde.

Il ressent avec justesse ce que mérite le péché. Il n'a pas seulement la conviction intellectuelle que le péché mérite un châtiment éternel ; il sent qu'il serait si juste, si raisonnable, si équitable que Dieu le condamne à la mort éternelle, que, loin de trouver à redire à la sentence de la loi qui le condamne, il trouve que ce serait la merveille du ciel, la merveille des merveilles, si Dieu pouvait lui pardonner. Au lieu de trouver dur, sévère ou peu charitable de la part de Dieu que les pécheurs incorrigibles soient envoyés en enfer, il est rempli d'un étonnement plein d'adoration à la pensée qu'il n'y est pas envoyé lui-même, et que ce monde coupable tout entier n'ait pas depuis longtemps été précipité dans les flammes éternelles. La dernière chose au monde dont il penserait à se plaindre, c'est que tous les pécheurs ne soient pas sauvés ; mais, oh ! c'est un miracle de miséricorde que le monde entier ne soit pas damné. Et quand il pense qu'un pécheur comme lui est sauvé, il éprouve une reconnaissance dont il n'avait aucune idée avant d'être chrétien.

II. Je dois montrer quelles sont les œuvres, ou les effets, de la repentance authentique.

Je veux vous montrer quelles sont les œuvres de la vraie repen- tance, et vous le rendre si clair que vous puissiez savoir infailliblement si vous

vous êtes repentis ou non.

1. Si votre repentance est authentique, il y a dans votre esprit un changement conscient de vues et de sentiments à l'égard du péché.

Vous en aurez tout aussi conscience que vous avez jamais eu conscience d'un changement de vues et de sentiments sur n'importe quel autre sujet. Eh bien, pouvez-vous dire cela ? Savez-vous que, sur ce point, il s'est fait un changement en vous, que les choses anciennes sont passées et que toutes choses sont devenues nouvelles ?

2. Là où la repentance est authentique, l'inclination à recommencer le péché a disparu.

Si vous vous êtes vraiment repentis, vous n'aimez plus le péché ; vous ne vous en abstenez plus par crainte et pour éviter le châtiment, mais parce que vous le haïssez. Qu'en est-il de vous ? Savez-vous que votre inclination à commettre le péché a disparu ? Regardez les péchés que vous pratiquiez quand vous étiez impénitents : comment vous paraissent-ils ? Vous semblent-ils agréables, et aimeriez-vous vraiment les pratiquer de nouveau si vous l'osiez ? Si oui, si l'inclination au péché vous reste, vous êtes seulement convaincus de péché. Votre opinion sur le péché a pu changer, mais si l'amour de ce péché demeure, aussi vrai que votre âme est vivante, vous êtes encore un pécheur impénitent.

3. La repentance authentique produit une réforme de la conduite.

Je pense que c'est surtout cette idée que veut exprimer le texte, là où il dit : « la tristesse selon Dieu produit une repentance ». La tristesse selon Dieu produit une réforme de la conduite. Sinon, ce serait une répétition de la même idée, ou bien dire que la repentance produit la repentance. Je pense au contraire que l'apôtre parlait d'un changement d'esprit tel qu'il produit un changement de conduite, aboutissant au salut. Maintenant, laissez-moi vous demander : êtes-vous réellement réformés ? Avez-vous abandonné vos péchés ? Ou bien les pratiquez-vous encore ? Si c'est le cas, vous êtes encore un pécheur. Quel que soit le changement survenu

dans votre esprit, s'il n'a pas produit un changement de conduite, une réforme effective, ce n'est pas la repentance selon Dieu, celle que Dieu approuve.

4. La repentance, quand elle est vraie et authentique, conduit à la confession et à la restitution.

Le voleur ne s'est pas repenti tant qu'il garde l'argent qu'il a volé. Il peut être convaincu de péché, mais il n'y a pas de repentance. S'il se repentait, il irait rendre l'argent. Si vous avez escroqué quelqu'un et que vous ne rendez pas ce que vous avez pris injustement, ou si vous avez fait du tort à quelqu'un et que vous ne vous mettez pas à réparer le mal que vous avez fait, autant qu'il dépend de vous, vous ne vous êtes pas vraiment repentis.

5. La vraie repentance est un changement permanent de caractère et de conduite.

Le texte dit que c'est une repentance à salut, « dont on ne se repent jamais ». Que veut dire l'apôtre par cette expression, sinon que la vraie repentance est un changement si profond et si fondamental que l'homme ne revient jamais en arrière ? On la cite souvent comme s'il y avait : une repentance dont on n'a pas besoin de se repentir. Mais ce n'est pas ce qu'il dit. C'est une repentance dont on ne se repent pas ; en d'autres termes, une repentance qu'on ne regrettera pas, si complète qu'il n'y a pas de retour en arrière. L'amour du péché est vraiment abandonné. Celui qui s'est vraiment repenti a tellement changé de vues et de sentiments qu'il ne reviendra pas en arrière et ne retournera pas à l'amour du péché. Retenez bien ceci maintenant, vous tous : le pécheur vraiment repentant éprouve des sentiments dont il ne se repentira jamais. Le texte dit que c'est « à salut ». Cette repentance va tout droit jusqu'au repos même du ciel. Et la raison même pour laquelle elle aboutit au salut, c'est qu'elle est de celles dont on ne se repent pas.

Et ici je ne puis m'empêcher de faire remarquer que vous voyez pourquoi la doctrine de la persévérance des saints est vraie, et ce qu'elle signifie. La vraie repentance est un changement de sentiments si complet, et celui qui l'éprouve en vient à avoir tellement en horreur le péché, qu'il persévérera tout naturellement, et n'ira pas reprendre toute sa repentance pour retourner au péché.

III. Je dois parler de la fausse repentance.

La repentance fausse ou contrefaite est dite mondaine, c'est la tristesse du monde ; c'est-à-dire une tristesse à cause du péché qui vient de considérations mondaines et de motifs liés à la vie présente, ou qui, tout au plus, regarde à son « propre bonheur » dans un monde à venir, et ne tient aucun compte de la vraie nature du péché.

1. Elle ne repose pas sur le changement d'opinion que j'ai décrit comme propre à la vraie repentance.

Le changement ne porte pas sur les points fondamentaux. Quelqu'un peut voir les conséquences funestes du péché d'un point de vue mondain, et en être consterné. Il peut voir que le péché nuira gravement à sa réputation, ou mettra sa vie en danger ; que si certains de ses agissements cachés venaient à être découverts, il serait déshonoré, et cela peut le remplir de crainte et d'angoisse. Il est très courant que des gens éprouvent cette sorte de tristesse mondaine, alors qu'au fond de tout cela il n'y a qu'une considération mondaine.

2. La fausse repentance repose sur l'égoïsme.

Ce peut être simplement un vif sentiment de regret, dans l'esprit de quelqu'un, d'avoir agi comme il l'a fait, parce qu'il en voit les conséquences funestes pour lui-même, parce que cela le rend malheureux ou l'expose à la colère de Dieu, ou nuit à sa famille ou à ses amis, ou parce que cela lui cause quelque dommage dans le temps ou dans l'éternité. Tout cela est pur égoïsme. Il peut éprouver des remords de conscience, des remords cuisants, dévorants, et n'avoir aucune vraie repentance. Cela

peut aller jusqu'à la crainte, une crainte profonde et terrible, de la colère de Dieu et des peines de l'enfer, et rester pourtant purement égoïste ; et pendant tout ce temps il peut n'y avoir ni véritable horreur du péché au fond du cœur, ni aucun sentiment du cœur qui suive les convictions de l'intelligence au sujet du mal infini qu'est le péché.

IV. Je dois montrer à quoi on peut reconnaître cette repentance fausse ou contrefaite.

1. Elle laisse les sentiments inchangés.

Elle laisse intacte et indomptée dans le cœur l'inclination au péché. Les sentiments sur la nature du péché ne sont pas changés au point que l'individu n'éprouve plus de désir pour le péché. Il s'en abstient, non parce qu'il l'a en horreur, mais parce qu'il en redoute les conséquences.

2. Elle produit la mort.

Elle conduit à des dissimulations hypocrites. Celui qui a éprouvé une vraie repentance accepte qu'on sache qu'il s'est repenti, et accepte qu'on sache qu'il était pécheur. Celui qui n'a qu'une fausse repentance recourt aux excuses et au mensonge pour couvrir ses péchés, et il a honte de sa repentance. Quand on l'invite au banc des âmes inquiètes, il couvre ses péchés de mille justifications et excuses, cherchant à les arrondir et à en atténuer l'énormité. S'il parle de sa conduite passée, c'est toujours dans les termes les plus doux et les plus favorables. On voit chez lui une tendance constante à couvrir son péché. Cette repentance mène à la mort. Elle lui fait commettre un péché pour en couvrir un autre. Au lieu de cet épanchement ingénu, à cœur ouvert, de sensibilité et de franchise, vous voyez un débit cajoleur, mielleux, sans conviction, de quelque chose qui doit tenir lieu de confession tout en ne confessant rien.

Qu'en est-il de vous ? Avez-vous honte que quelqu'un vous parle de vos péchés ? Alors votre tristesse n'est qu'une tristesse du monde, et elle produit la mort. Que de fois vous voyez des pécheurs s'écarter du chemin pour éviter qu'on leur parle de leurs péchés, et pourtant se dire des âmes

inquiètes qui cherchent, et s'attendre à devenir chrétiens de cette manière. Cette sorte de tristesse se trouve en enfer. Sans doute tous ces malheureux habitants de l'abîme voudraient-ils se dérober au regard de Dieu. On ne trouve pas une telle tristesse chez les saints du ciel. Leur tristesse est ouverte, ingénue, entière et sincère. Une telle tristesse n'est pas incompatible avec le vrai bonheur. Les saints sont pleins de bonheur, et pourtant pleins d'une tristesse profonde, sans déguisement et débordante, à cause du péché. Mais cette tristesse du monde a honte d'elle-même, elle est mesquine et misérable, et elle produit la mort.

3. La fausse repentance ne produit qu'une réforme partielle de la conduite.

La réforme produite par la tristesse du monde ne s'étend qu'aux choses dont l'individu a été fortement convaincu. Le cœur n'est pas changé. Vous le verrez éviter seulement les péchés capitaux qui l'ont beaucoup tourmenté.

Observez ce jeune converti. S'il se trompe, vous verrez qu'il n'y a qu'un changement partiel dans sa conduite. Il s'est réformé sur certains points, mais il y a beaucoup de choses mauvaises qu'il continue de pratiquer. Si vous le connaissez intimement, au lieu de le trouver frémissant et sensible au péché partout, prompt à le déceler dans tout ce qui est contraire à l'esprit de l'Évangile, vous le trouverez peut-être strict et clairvoyant sur certaines choses, mais relâché dans sa conduite et large dans ses vues sur d'autres points, et très loin de montrer un esprit chrétien à l'égard de tout péché.

4. D'ordinaire, la réforme produite par la fausse tristesse est passagère, même pour les choses qui ont été réformées.

L'individu retombe sans cesse dans ses anciens péchés. La raison en est que l'inclination au péché n'a pas disparu ; elle est seulement freinée et retenue par la crainte, et dès qu'il a une espérance, qu'il est entré dans l'Église et qu'il se sent assez épaulé pour que ses craintes s'apaisent, vous

le voyez peu à peu dériver en arrière, et bientôt retourner à ses anciens péchés. C'était là le mal de la maison d'Israël, qui la faisait retourner si constamment à son idolâtrie et à ses autres péchés. Ils n'avaient qu'une tristesse mondaine. On le voit maintenant partout dans l'Église.

Des gens se réforment pour un temps, sont reçus dans l'Église, puis retombent dans leurs anciens péchés. Ils aiment appeler cela se refroidir dans la religion, reculer, et ainsi de suite, mais la vérité est qu'ils ont toujours aimé le péché, et que, l'occasion venue, ils y sont retournés, comme la truie lavée qui retourne se vautrer dans le bourbier, parce qu'elle n'avait jamais cessé d'être une truie.

Je voudrais que vous compreniez bien ce point. Voilà le fondement de tous ces élans et de toutes ces retombées dans la religion, qu'on voit tant. Des gens sont réveillés, convaincus de péché, puis peu à peu ils en viennent à avoir une espérance, s'installent dans une fausse sécurité, et les voilà repartis. Peut-être se tiendront-ils assez sur leurs gardes pour ne pas être exclus de l'Église, mais les sources du péché ne sont pas détruites, et ils retournent à leurs anciennes habitudes. La femme qui aimait la toilette l'aime encore, et revient peu à peu à ses rubans et à ses colifichets. L'homme qui aimait l'argent l'aime encore, et bientôt il glisse de nouveau dans ses anciennes habitudes, se plonge dans les affaires et poursuit le monde avec autant d'ardeur et de dévouement qu'avant d'entrer dans l'Église.

Parcourez tous les milieux de la société, et si vous trouvez des conversions complètes, vous trouverez que les péchés qui les enveloppaient le plus aisément avant leur conversion sont maintenant ceux dont ils sont le plus éloignés. Le vrai converti est celui qui risque le moins de retomber dans son ancien péché habituel, parce que c'est celui qu'il a le plus en horreur. Mais s'il se trompe et qu'il a l'esprit du monde, il tend toujours à revenir aux mêmes péchés. La femme qui aime la toilette reparaît dans toute sa gloire et fait de l'effet comme autrefois. La

source du péché n'a pas été détruite. Ils n'ont pas purgé leur cœur de l'iniquité ; ils ont, tout ce temps, conçu l'iniquité dans leur cœur.

5. C'est une réforme forcée.

La réforme produite par une fausse repentance n'est pas seulement une réforme partielle et une réforme passagère ; elle est aussi forcée et contrainte. La réforme de celui qui a une vraie repentance vient du cœur ; il n'a plus d'inclination au péché. En lui s'accomplit la promesse de la Bible. Il trouve effectivement que les voies de la sagesse « sont des voies agréables, et tous ses sentiers sont paisibles ». Il fait l'expérience que le joug du Sauveur est doux et son fardeau léger. Il a senti que les commandements de Dieu ne sont pas pénibles, mais joyeux. Ils sont plus précieux que l'or, que beaucoup d'or fin ; plus doux que le miel, que celui qui coule des rayons. Mais cette repentance contrefaite est bien différente : c'est une repentance légale, fruit de la crainte et non de l'amour ; une repentance égoïste, tout sauf un passage libre, volontaire et sincère du péché à l'obéissance. Vous verrez, s'il y a ici des personnes qui ont cette sorte de repentance, que vous avez conscience de ne pas vous abstenir du péché par choix, parce que vous le haïssez, mais pour d'autres considérations. C'est davantage à cause des interdits de la conscience, ou de la crainte de perdre votre âme, ou de perdre votre espérance, ou de perdre votre réputation, que par horreur du péché ou par amour du devoir.

Il faut toujours pousser ces personnes à faire leur devoir avec un passage formel de l'Écriture, sinon elles chercheront des excuses au péché, se déroberont au devoir et penseront qu'il n'y a pas grand mal à faire ce qu'elles font. La raison en est qu'elles aiment leurs péchés, et que, s'il n'y a pas quelque commandement formel de Dieu qu'elles n'osent pas braver ouvertement, elles les pratiqueront. Il n'en est pas ainsi de la vraie repentance. Si une chose paraît contraire à la grande loi de l'amour, celui qui a une vraie repentance l'aura en horreur et l'évitera tout naturellement, qu'il ait ou non un commandement formel de Dieu à ce

sujet. Montrez-moi un tel homme, et je vous dis qu'il n'a pas besoin d'un commandement formel pour renoncer à boire, à fabriquer ou à vendre des boissons fortes. Il voit que c'est contraire à la grande loi de la bienveillance, il en a vraiment horreur, et il ne le ferait pas plus qu'il ne blasphémerait Dieu, ne volerait ou ne commettrait n'importe quelle autre abomination.

De même, l'homme qui a une vraie repentance n'a pas besoin d'un « Ainsi parle l'Éternel » pour l'empêcher d'opprimer ses semblables, parce qu'il ne voudrait rien faire de mal. Avec quelle certitude les hommes auraient horreur de toute chose de ce genre, s'ils s'étaient vraiment repentis du péché !

6. Cette repentance contrefaite conduit à la propre justice.

Celui qui a cette repentance peut savoir que Jésus-Christ est le seul Sauveur des pécheurs, il peut faire profession de croire en lui et de compter sur lui seul pour son salut ; mais, malgré tout, il compte en réalité dix fois plus sur sa réforme que sur Jésus-Christ pour son salut. Et s'il surveillait son propre cœur, il saurait qu'il en est ainsi. Il peut dire qu'il attend le salut par Christ, mais en fait il s'attarde davantage sur sa réforme ; son espérance repose plus sur elle que sur l'expiation de Christ, et il est en train de se rapiécer une justice à lui.

7. Elle conduit à une fausse sécurité.

L'individu prend la tristesse mondaine qu'il a éprouvée pour la vraie repentance, et il s'y fie. C'est un fait curieux : autant que j'aie pu pénétrer l'état d'esprit de cette catégorie de personnes, elles semblent tenir pour acquis que Christ les sauvera parce qu'elles ont éprouvé de la tristesse à cause de leurs péchés, bien qu'elles n'aient pas conscience de s'être jamais reposées sur Christ. Elles ont ressenti de la tristesse, puis elles ont été soulagées et se sont senties mieux, et maintenant elles s'attendent à être sauvées par Christ, alors que leur propre conscience leur apprendra qu'elles n'ont jamais éprouvé une confiance sincère en Christ.

8. Elle endurcit le cœur.

Celui qui a cette sorte de tristesse s'endurcit le cœur en proportion du nombre de fois qu'il l'éprouve. S'il éprouve de fortes émotions de conviction, et que son cœur ne se brise pas et ne se répande pas, les sources du sentiment se tarissent de plus en plus, et son cœur devient de plus en plus difficile à atteindre. Prenez un vrai chrétien, quelqu'un qui s'est vraiment repenti : chaque fois que vous faites porter la vérité sur lui de manière à le briser devant Dieu, il devient de plus en plus tendre, de plus en plus facile à toucher, à émouvoir, à attendrir et à briser sous la parole bénie de Dieu, aussi longtemps qu'il vit, et pour toute l'éternité. Son cœur prend l'habitude de suivre les convictions de son intelligence, et il devient aussi docile et aussi souple qu'un petit enfant.

Voilà la grande différence. Que des Églises, ou des membres d'Église pris individuellement, qui n'ont que cette repentance mondaine, passent par un réveil, se réveillent, s'agitent, puis se refroidissent de nouveau. Que cela se répète, et vous les trouverez de plus en plus difficiles à remuer, jusqu'à ce qu'à la longue ils deviennent durs comme la meule inférieure, et que rien ne puisse plus jamais les rallier à un réveil. Tout à l'opposé, il y a les Églises et les personnes qui ont une vraie repentance. Qu'elles passent par des réveils successifs, et vous les trouverez de plus en plus tendres et sensibles, jusqu'à en arriver à un état tel que, si elles entendent sonner la trompette pour un réveil, elles s'enflamment et brûlent aussitôt, et sont prêtes pour l'œuvre.

Cette différence est aussi grande que celle qui sépare la lumière des ténèbres. On peut l'observer partout parmi les Églises et leurs membres. On voit ce principe illustré chez les pécheurs qui, après avoir passé par des réveils répétés, finissent par se moquer de toute religion et l'invectiver ; et bien que les cieux soient chargés au-dessus de leur tête de nuées de miséricorde, ils n'y prennent pas garde et la rejettent. Il en est de même dans les Églises et chez leurs membres : s'ils n'ont pas une vraie

repentance, chaque nouvelle émotion endurcit le cœur et les rend plus difficiles à atteindre par la vérité.

9. Elle cautérise la conscience.

Ces personnes sont sujettes, au début, à être jetées dans l'angoisse chaque fois que la vérité frappe leur esprit comme un éclair. Elles n'ont peut-être pas autant de conviction de péché que le vrai chrétien. Mais le vrai chrétien est rempli de paix au moment même où ses larmes coulent sous la conviction du péché. Et chaque nouveau temps de conviction le rend de plus en plus vigilant, sensible et attentif, jusqu'à ce que sa conscience devienne comme la prunelle de son œil, si sensible que la moindre apparence du mal la blesse. Mais l'autre sorte de tristesse, qui ne conduit pas à renoncer de bon cœur au péché, laisse le cœur plus dur qu'auparavant, et finit par marquer la conscience comme au fer rouge. Cette tristesse produit la mort.

10. Elle rejette Jésus-Christ comme fondement de l'espérance. S'appuyant sur la réforme et sur la tristesse, ou sur n'importe quoi d'autre, elle ne conduit pas à une confiance en Jésus-Christ telle que l'amour de Christ presse l'homme de travailler pour Christ tous les jours de sa vie.

11. Elle est éphémère et passagère.

Cette sorte de repentance, on ne manque pas de s'en repentir. Tôt ou tard, vous verrez ces personnes avoir honte des sentiments profonds qu'elles ont éprouvés. Elles ne veulent pas en parler, et si elles en parlent, c'est toujours avec légèreté et froideur. Elles se sont peut-être agitées pendant le réveil, ont paru aussi engagées que n'importe qui, et étaient très probablement parmi les plus extrêmes dans tout ce qui se faisait. Mais maintenant le réveil est passé, et vous les trouvez opposées aux mesures nouvelles, revenant en arrière, et honteuses de leur zèle. En fait, elles se repentent de leur repentance.

Ces personnes, une fois entrées dans l'Église, auront honte d'être venues au banc des âmes inquiètes. Quand le plus fort du réveil sera passé, elles commenceront à parler contre l'excès d'enthousiasme et à dire qu'il faut adopter, en religion, une manière plus posée et plus raisonnable. Voilà le secret : elles ont eu une repentance dont elles se sont ensuite repenties.

On trouve parfois des gens qui font profession de s'être convertis pendant un réveil et qui se retournent contre les mesures mêmes, les moyens et les doctrines par lesquels ils déclarent avoir été convertis. Il n'en est pas ainsi du vrai chrétien. Il n'a jamais honte de sa repentance. La dernière chose dont il penserait jamais avoir honte, c'est l'émotion qu'il a ressentie pendant un réveil.

REMARQUES

1. Nous apprenons par ce qui a été dit une des raisons pour lesquelles il y a tant de religion par à-coups dans l'Église.

On a pris la conviction de péché pour la conversion, la tristesse du monde pour cette tristesse selon Dieu qui produit une repentance à salut dont on ne se repent jamais. Je suis convaincu, après des années d'observation, que c'est là la vraie raison de l'état déplorable où se trouve actuellement l'Église dans tout le pays.

2. Nous voyons pourquoi les pécheurs convaincus de péché ont l'impression que devenir chrétiens est une lourde croix.

Ils trouvent que c'est une grande épreuve de renoncer à leurs compagnons impies et de renoncer à leurs péchés. Alors que, s'ils avaient une vraie repentance, ils ne trouveraient pas que ce soit une croix de renoncer à leurs péchés. Je me souviens de ce que je ressentais quand je voyais pour la première fois des jeunes gens devenir chrétiens et entrer dans l'Église. Je pensais qu'au bout du compte c'était une bonne chose d'avoir de la religion, parce qu'ils sauveraient leur âme et iraient au ciel. Mais pour le moment, cela me semblait une chose bien triste. Je

n'imaginais pas alors que ces jeunes gens pouvaient être réellement heureux dès maintenant. Je crois qu'il est très courant que des gens qui savent que la religion est bonne au bout du compte, bonne à la fin, pensent qu'on ne peut pas être heureux dans la religion. Tout cela vient d'une erreur sur la vraie nature de la repentance. Ils ne comprennent pas que la vraie repentance conduit à avoir en horreur les choses qu'on aimait autrefois. Les pécheurs ne voient pas que, lorsque leurs jeunes amis deviennent de vrais chrétiens, ils éprouvent de l'horreur pour leurs bals et leurs soirées, pour leurs divertissements coupables et leurs folies, et que l'amour de ces choses est crucifié.

J'ai connu autrefois une jeune fille qui s'était convertie à Dieu. Son père était un homme très orgueilleux et très mondain. Elle avait beaucoup aimé la toilette, l'école de danse et les bals. Après sa conversion, son père la forçait à aller à l'école de danse. Il l'y accompagnait et la forçait à se lever et à danser. Elle y allait et pleurait, et parfois, quand elle était debout sur le parquet pour danser, ses sentiments d'horreur et de tristesse la submergeaient au point qu'elle se détournait et fondait en larmes. Vous voyez là la cause de tout cela. Elle s'était vraiment repentie de ces choses, d'une repentance dont on ne se repent jamais. Oh ! que de souvenirs une telle scène réveillerait chez un chrétien, quelle compassion pour ses anciens compagnons de plaisir, quelle horreur de leur gaieté étourdie, combien elle désirait être à la réunion de prière, comment aurait-elle pu être heureuse là ? Telle est l'erreur où tombent les impénitents, ou ceux qui n'ont qu'une tristesse mondaine, au sujet du bonheur du vrai chrétien.

3. Vous voyez ici ce qui ne va pas chez ces chrétiens de profession qui trouvent que c'est une croix d'être très strict en religion.

Ces personnes cherchent toujours des excuses à leurs péchés, et plaident pour certaines pratiques qui ne s'accordent pas avec une religion stricte. Cela montre qu'elles aiment encore le péché, et qu'elles y iront aussi loin qu'elles l'oseront. Si elles étaient de vrais chrétiens, elles l'auraient en

horreur, s'en détourneraient, et trouveraient que ce serait une croix d'y être traînées.

4. Vous voyez la raison pour laquelle certains ne savent pas ce que c'est que de jouir de la religion.

Ils ne sont pas joyeux et heureux dans la religion. Ils sont chagrinés parce qu'ils doivent rompre avec tant de choses qu'ils aiment, ou parce qu'ils doivent donner tant d'argent.

Ils sont tout le temps sur le gril. Au lieu de se réjouir de chaque occasion de renoncement à soi-même, et de se réjouir des présentations de la vérité les plus claires et les plus tranchantes, c'est pour eux une grande épreuve de s'entendre dire leur devoir quand il contrarie leurs penchants et leurs habitudes. La vérité toute simple les afflige. Pourquoi ? Parce que leur cœur n'aime pas faire son devoir. S'ils aimaient faire leur devoir, chaque rayon de lumière venu du ciel qui éclairerait leur esprit pour leur montrer leur devoir serait le bienvenu, et les rendrait de plus en plus heureux.

Chaque fois que vous voyez ces personnes, si elles se sentent à l'étroit et affligées parce que la vérité les presse, si leur cœur ne cède pas et ne suit pas la vérité, hypocrite est le nom de tous ces croyants de profession. Si vous trouvez qu'ils sont dans l'angoisse comme des pécheurs inquiets, et que plus vous leur montrez leurs péchés, plus ils sont dans l'angoisse, soyez certains qu'ils ne se sont jamais vraiment repentis de leurs péchés et ne se sont jamais donnés à Dieu.

5. Vous voyez pourquoi beaucoup de soi-disant convertis, qui ont passé par des expériences très profondes au moment de leur conversion, apostasient par la suite.

Ils ont eu de profondes convictions de péché et une grande angoisse d'esprit, puis ils ont été soulagés, leur joie a été très grande, et ils ont été extraordinairement heureux pendant un temps. Mais peu à peu ils déclinent, et ensuite ils apostasient. Certains, qui ne font pas bien la

distinction entre la vraie et la fausse repentance, et qui pensent qu'il ne peut y avoir des expériences aussi « profondes » sans la puissance divine, appellent ces cas des chutes hors de la grâce. Mais la vérité, c'est qu'ils sont sortis du milieu de nous, parce qu'ils n'étaient pas des nôtres. Ils n'ont jamais eu cette repentance qui tue et anéantit l'inclination au péché.

6. Voyez pourquoi les rétrogrades sont si malheureux.

Vous allez peut-être conclure de ce que j'ai dit sur l'inclination au péché, brisée et changée, que je suppose tous les vrais chrétiens parfaits. Mais cela ne s'ensuit pas. Il y a une différence radicale entre un chrétien rétrograde et un hypocrite qui a abandonné sa profession. L'hypocrite aime le monde, et il jouit du péché quand il y retourne. Il peut avoir quelques craintes, quelques remords, quelque appréhension de perdre sa réputation ; mais, malgré tout, il jouit du péché. Il n'en est pas ainsi du chrétien rétrograde. Il perd son premier amour, puis il devient la proie de la tentation, et c'est ainsi qu'il tombe dans le péché. Mais il ne l'aime pas ; le péché lui est toujours amer ; il se sent malheureux, comme loin de chez lui. Il n'a certes, sur le moment, ni l'Esprit de Dieu ni l'amour de Dieu en action pour le garder du péché, mais il n'aime pas le péché ; il est malheureux dans le péché ; il sent qu'il est un misérable. Il est aussi différent de l'hypocrite qu'on peut l'être. Un tel homme, quand il abandonne l'amour de Dieu, peut être livré à Satan pour un temps, pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé ; mais il ne pourra plus jamais jouir du péché comme autrefois, ni prendre plaisir, comme il le pouvait jadis, aux plaisirs du monde. Plus jamais il ne pourra boire l'iniquité comme l'eau. Aussi longtemps qu'il continue de s'égarer, il est un misérable. S'il y en a un ici ce soir, vous le savez.

7. Vous voyez pourquoi les pécheurs convaincus de péché ont peur de s'engager à renoncer à leurs péchés.

Ils vous disent qu'ils n'osent pas le promettre, parce qu'ils ont peur de ne pas tenir leur promesse. Vous avez là la raison. « Ils aiment le péché. »

L'ivrogne sait qu'il aime le rhum, et bien qu'il puisse se contraindre à tenir sa promesse et à s'en abstenir, son appétit continue de le réclamer. Il en est de même du pécheur convaincu de péché. Il sent qu'il aime le péché, que l'emprise du péché sur lui n'a jamais été brisée, et il n'ose pas promettre.

8. Voyez pourquoi certains croyants de profession sont si opposés aux engagements.

C'est pour la même raison. Ils aiment tellement leurs péchés, ils savent si bien que leur cœur plaidera pour qu'ils s'y laissent aller, qu'ils ont peur de promettre d'y renoncer. De là vient que beaucoup qui font profession de se croire chrétiens refusent d'entrer dans l'Église. La raison secrète en est qu'ils sentent que leur cœur court encore après le péché, et qu'ils n'osent pas se placer sous les obligations de l'engagement de l'Église. Ils ne veulent pas être soumis à la discipline de l'Église au cas où ils viendraient à pécher. Cet homme-là sait qu'il est un hypocrite.

9. Les pécheurs qui ont une tristesse mondaine peuvent voir maintenant où se trouve la difficulté et pour quelle raison ils ne sont pas convertis.

Leurs vues intellectuelles sur le péché sont peut-être telles que, si leur cœur y correspondait, ils seraient chrétiens. Et peut-être pensent-ils que c'est là la vraie repentance. Mais s'ils voulaient vraiment renoncer au péché, à tout péché, ils n'hésiteraient pas à s'y engager, et à faire savoir au monde entier qu'ils l'ont fait. S'il y en a ici de tels, je vous demande maintenant de vous avancer et de prendre place sur ces bancs. Si vous voulez renoncer au péché, vous voulez bien promettre de le faire, et vous voulez bien qu'on sache que vous l'avez fait. Mais si vous résistez à la conviction de péché, et que, lorsque votre intelligence est éclairée pour voir ce que vous devriez faire, votre cœur court encore après vos péchés, tremblez, pécheur, devant ce qui vous attend. Toutes vos convictions ne vous serviront de rien. Elles ne feront que vous enfoncer plus profondément en enfer, pour leur avoir résisté.

Si vous voulez renoncer à vos péchés, vous pouvez le manifester comme je l'ai indiqué. Mais si vous aimez encore vos péchés et voulez les garder, vous pouvez rester à vos places. Et maintenant, irons-nous dire à Dieu dans la prière que ces pécheurs ne veulent pas renoncer à leurs péchés, que, bien qu'ils soient convaincus d'avoir tort, ils aiment leurs idoles et qu'ils iront après elles ? Que le Seigneur ait pitié d'eux, car ils sont dans une situation redoutable.

Discours 10

La malhonnêteté dans les petites choses

Celui qui est injuste dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes. (Luc 16,10)

Ces paroles font partie de la parabole de l'économe infidèle, ou plutôt elles énoncent un principe que notre Seigneur pose à propos de cette parabole. Elles ne m'obligent pas à expliquer la parabole elle-même, puisqu'elles n'appartiennent pas au récit que racontait le Seigneur Jésus. C'est le principe qu'elles contiennent, ou qu'elles posent, qui m'occupe ce soir. En prêchant sur ces paroles, je me propose d'éclairer le principe qui y est posé, et le voici :

Celui qui est malhonnête dans les petites choses n'est réellement honnête en rien.

Voici l'ordre que je suivrai :

I. Je montrerai ce que je n'entends pas par ce principe.

II. Je montrerai ce que j'entends par là.

III. Je prouverai ce principe : celui qui est malhonnête dans les petites choses n'est pas réellement honnête du tout.

IV. Je montrerai par quel principe sont gouvernés ceux qui, tout en étant malhonnêtes dans les petites choses, paraissent honnêtes, et même religieux, dans les affaires plus importantes.

V. Je citerai plusieurs cas où l'on montre souvent un manque de principes dans les petites choses.

I. Je dois montrer ce que je n'entends pas par ce principe : celui qui est malhonnête dans les petites choses n'est réellement honnête en rien.

Réponse. Je ne veux pas dire que si quelqu'un est malhonnête dans les petites choses, et s'il est prêt à prendre de petits avantages en affaires, il est donc certain que, dans les choses plus importantes, il n'agira pas ouvertement et honorablement, selon les règles du commerce.

Ni qu'il soit certain que l'homme qui commet de petits larcins et de petits dégâts commettra des vols à main armée sur la grand-route. Il peut y avoir bien des raisons pour lesquelles un homme qui commet ces petits méfaits ne se lancera pas dans des crimes plus audacieux et plus révoltants.

Ni que, si un homme se complaît dans des pensées impures, il soit certain qu'il commettra l'adultère.

Ni que, s'il se complaît dans des désirs de convoitise, il soit certain qu'il volera.

Ni que, s'il nourrit de la malveillance envers quelqu'un, il commettra un meurtre.

Ni que, s'il est prêt à réduire en esclavage son semblable, à le priver d'instruction et de tous les droits de l'homme, il commettra à coup sûr d'autres crimes d'une égale énormité.

Ni que, s'il est prêt à frauder l'État pour de petites choses, comme le port des lettres ou les droits de douane sur de menus articles, il pillera le Trésor public.

II. Je dois expliquer ce que j'entends par le principe posé : si un homme est malhonnête dans les petites choses, il n'est réellement honnête en rien.

Voici ce que je veux dire : si un homme est malhonnête dans les petites choses, cela montre qu'il n'est gouverné par des principes en rien. Il est donc certain que ce n'est pas une réelle honnêteté de cœur qui le pousse à bien agir dans les choses plus importantes. S'il paraît agir honnêtement

dans les grandes choses alors qu'il agit malhonnêtement dans les petites, il faut qu'il ait d'autres motifs que l'honnêteté du cœur.

III. Je dois prouver ce principe.

Je ne vais pas le tenir pour acquis, bien que le Seigneur Jésus-Christ l'affirme expressément. Je me propose d'avancer plusieurs considérations qui s'ajoutent à la force du texte. Je crois que l'impression générale est qu'une personne peut être honnête dans les choses plus importantes, et mériter la réputation d'honnête homme, bien qu'elle se rende coupable de malhonnêteté dans les petites choses.

1. Si un homme était animé d'un respect souverain pour l'autorité de Dieu, et si c'était là l'état habituel de son esprit, cet état d'esprit se manifesterait tout aussi volontiers dans les petites choses que dans les grandes. Bien plus, là où la tentation est petite, il serait encore plus sûr d'agir selon sa conscience que dans les choses plus importantes, parce qu'il y a moins de raisons de le pousser à agir autrement. Qu'est-ce que l'honnêteté ? Si un homme n'a pas d'autres motifs d'agir honnêtement que le simple égoïsme, le diable est aussi honnête que lui ; car j'ose dire que le diable est honnête avec ses compagnons démons, dans la mesure où il y trouve son intérêt ou son calcul. Est-ce là de l'honnêteté ? Certainement pas. Et donc, si un homme n'agit pas honnêtement pour des motifs plus élevés que celui-là, il n'est pas honnête du tout ; et s'il paraît honnête dans certaines affaires importantes, c'est qu'il a d'autres motifs que le souci de l'honneur de Dieu.

2. Il est certain que, si quelqu'un est malhonnête dans les petites choses, il n'est pas animé par l'amour de Dieu. S'il était animé par l'amour de Dieu, il sentirait que la malhonnêteté dans les petites choses est tout aussi incompatible avec cet amour que dans les grandes. C'est une violation tout aussi réelle de la loi de Dieu, et celui qui aime vraiment Dieu n'agira pas plus malhonnêtement dans les unes que dans les autres.

3. Il est certain qu'il n'est pas animé d'un réel amour pour son prochain, tel que l'exige la loi de Dieu. S'il aimait son prochain comme lui-même, il ne le frustrerait pas plus dans les petites choses que dans les grandes. Bien plus, il pourrait encore le faire dans les grandes, là où la tentation de s'écarter de son intégrité serait puissante. Mais là où la tentation est petite, il est impossible que celui qui aime vraiment son prochain agisse malhonnêtement. Voyez le cas de Job. Job aimait vraiment Dieu, et vous voyez jusqu'où il est allé, et quelle détresse il a endurée, plutôt que de dire un seul mot qui eût seulement l'air de dénigrer Dieu ou de se plaindre de lui. Et quand la tentation était écrasante, qu'il ne voyait aucune raison d'être ainsi affligé, que sa détresse était devenue intolérable, que son âme était tout entière dans les ténèbres, et que sa femme s'en mêla et lui dit de maudire Dieu et de mourir, même alors il ne voulut pas le faire, mais il dit : « Tu parles comme une femme insensée. Quoi ! Nous recevons de Dieu le bien, et nous ne recevrions pas aussi le mal ! » Pensez-vous que Job se serait écarté de son intégrité dans les petites choses, ou pour de petites tentations ? Jamais. Il aimait Dieu. Et si vous trouvez un homme qui aime vraiment son prochain, vous ne le verrez pas tromper ou frustrer son prochain pour des tentations insignifiantes.

IV. Je dois examiner quelques-uns des motifs qui peuvent animer quelqu'un de malhonnête dans les petites choses, alors qu'il peut paraître honnête dans les choses plus importantes.

Notre affaire ici est de voir comment cette contradiction apparente peut s'accorder avec la déclaration du texte. Le Seigneur Jésus-Christ a posé ce principe : si un homme est malhonnête dans les petites choses, il n'est pas, à strictement parler, honnête du tout. Or, voici des faits qui, aux yeux de beaucoup, paraissent le contredire. Nous voyons beaucoup d'hommes qui, dans les petites choses, montrent un grand manque de principes, et paraissent même en être tout à fait dépourvus, alors que dans les choses plus importantes ils paraissent honorables, et même pieux. Il faut que cela s'accorde, sinon Jésus-Christ a affirmé une

fausseté. On admettra que cela s'accorde avec la vérité si nous pouvons montrer que leur conduite dans les affaires plus importantes s'explique par d'autres principes que l'honnêteté du cœur. Si nous pouvons l'expliquer par le pur égoïsme, on admettra que l'homme malhonnête dans les petites choses n'est pas réellement honnête du tout, avec quelque honnêteté qu'il agisse dans les affaires plus importantes.

1. Ils peuvent agir honnêtement dans les choses plus importantes par crainte du déshonneur.

Ils savent peut-être que certaines petites choses ont peu de chances d'être rapportées en public ou de faire du bruit, et alors ils les font, tandis que la crainte du déshonneur les détourne de faire la même chose dans des affaires plus importantes, parce que cela ferait du bruit. Qu'est-ce que cela, sinon une forme d'égoïsme qui l'emporte sur une autre ? C'est toujours de l'égoïsme, ce n'est pas de l'honnêteté.

2. Un homme peut penser que cela nuira à ses affaires s'il se montre malhonnête avec les gens d'affaires ; alors il agit honnêtement dans les choses importantes, tandis que dans les petites il est prêt à prendre tout l'avantage possible, pourvu que cela ne nuise pas à ses affaires. C'est ainsi qu'un homme profitera d'une couturière, et lui paiera un peu moins que ce qu'il sait être le juste prix pour la façon d'un vêtement, alors que le même homme, en achetant une balle de marchandises, ne songerait pas à laisser paraître la moindre envie de tricher, parce que cela nuirait à ses affaires. Avec une personne humble et maltraitée, il peut pressurer et arracher quelques sous sans craindre le déshonneur public, alors que pour rien au monde il ne commettrait un acte dont on parlerait publiquement comme d'une chose déshonorante et basse.

3. La crainte de la loi humaine peut amener un homme à agir honnêtement dans les choses qui ont des chances d'être poursuivies, tandis que dans les petites choses dont la loi ne s'occupera probablement pas, il fraudera ou prendra l'avantage.

4. L'amour de la louange en pousse beaucoup à agir honnêtement et honorablement, et même pieusement, dans les choses qui ont des chances d'être remarquées. Plus d'un homme frustrera un pauvre de quelques sous sur le prix de son travail, et ensuite, dans quelque grande affaire, en une occasion publique, paraîtra agir avec une grande libéralité. Pour quelle raison des gens qui, d'habitude, pressurent jusqu'au dernier sou leurs domestiques, leurs couturières et les autres pauvres qu'ils emploient, et qui profitent de ces gens-là autant qu'ils le peuvent, vont-ils, si un hiver rigoureux survient, envoyer aux pauvres des charretées de bois de chauffage, ou donner de grosses sommes aux comités de secours ? Vous voyez que c'est par amour de la louange, et non par amour de Dieu ni par amour des hommes.

5. La crainte de Dieu. Un homme peut craindre la colère divine s'il commet des actes malhonnêtes d'importance, tandis qu'il suppose que Dieu passera sur les petites choses et ne remarquera pas s'il est malhonnête dans ces petites affaires.

6. Il peut réprimer ses penchants malhonnêtes par simple propre justice, et agir honnêtement dans les grandes choses afin d'entretenir la bonne opinion qu'il a de lui-même, tandis que dans les petites il trichera et jouera les fripons.

J'ai dit en commençant que je ne voulais pas dire que si un homme prend de petits avantages, il n'agira certainement jamais avec une droiture apparente. Il arrive souvent que des gens qui agissent avec une grande mesquinerie et une grande malhonnêteté dans les petites affaires agissent avec droiture et honorablement quand leur réputation et leur intérêt sont en jeu. Plus d'un homme, que les négociants tiennent pour un commerçant honorable, est bien connu de ceux qui le fréquentent de plus près comme un homme mesquin, fripon et prêt à rouler les autres dans les petites choses, ou dans ses rapports avec des gens plus humbles et plus dépendants. Il est clair que ce n'est pas une réelle honnêteté de

cœur qui le fait agir avec une honnêteté apparente dans ses transactions plus publiques.

De même, j'ai dit que si quelqu'un commet de petits larcins, il n'est pas certain qu'il commettra des vols de grand chemin. Il pourrait avoir diverses raisons de s'en abstenir, sans avoir un brin d'honnêteté de trop pour détrousser les passants sur la grand-route, ou pour vous couper la bourse dans la poche au milieu d'une foule. Il se peut qu'il n'ait pas assez de courage pour se lancer dans le brigandage, ou pas assez d'habileté, ou pas assez de nerf ; ou il peut avoir peur de la loi, ou du déshonneur, ou avoir d'autres raisons. Quelqu'un peut se complaire habituellement dans des pensées impures, et cependant ne jamais commettre réellement l'adultère. Il peut être retenu par la crainte, ou par le manque d'occasion, et non par principe. S'il se complaît dans des pensées impures, il agirait certainement de manière impure, n'étaient d'autres raisons que la pureté des principes.

Quelqu'un peut montrer un esprit de convoitise, et pourtant ne pas voler. Mais il a l'esprit qui le conduirait à voler, s'il n'était retenu par d'autres raisons que l'honnêteté ou les principes.

Un homme peut être en colère sans que sa colère n'éclate jamais en meurtre. Mais sa haine le conduirait à le commettre, pour ce qui est des principes. Et si le meurtre n'est pas commis, c'est pour d'autres raisons que de vrais principes.

Quelqu'un peut opprimer son semblable, le réduire en esclavage, le priver d'instruction et le forcer à travailler sans salaire pour son propre profit, et pourtant ne pas commettre de meurtre, ni aller en Afrique se livrer à la traite des esclaves, parce que cela mettrait en danger sa réputation ou sa vie. Mais s'il est prêt, pour satisfaire son propre orgueil ou servir son propre intérêt, à faire ce qui dépouille la vie de tout ce qui la rend désirable, ce ne peut être un principe, ni d'amour pour Dieu ni d'amour pour les hommes, qui l'empêche d'aller jusqu'au bout, si son intérêt l'exige. Si un homme, par égard pour son intérêt égoïste, est prêt à

adopter envers un être humain une conduite qui le privera de tout ce qui rend la vie désirable, il est facile de voir que, pour ce qui est des principes, rien ne l'empêche de le faire par la violence sur la côte d'Afrique, ou d'ôter la vie elle-même quand son intérêt l'exige.

De même, celui qui est prêt à frauder le Trésor des États-Unis de dix-huit centimes sur le port d'une lettre n'a pas un brin de principes de trop pour piller le Trésor, s'il avait la même perspective d'impunité. Le principe qui lui a permis de faire l'un lui permettrait de faire l'autre. Et le motif qui l'a poussé à faire l'un le pousserait à faire l'autre s'il en avait l'occasion, et si ce motif n'était contrebalancé par quelque autre motif tout aussi égoïste.

De la même manière, un homme peut se rendre coupable de petites déformations de la vérité, alors qu'il n'oserait pas dire un mensonge franc. Pourtant, s'il se rend coupable d'arranger la vérité et de déformer les faits dans l'intention de tromper, ou de faire paraître les faits autrement qu'ils ne sont réellement, il ment réellement ; et celui qui est prêt à agir ainsi fabriquerait autant de mensonges qu'on voudra, si c'était son intérêt, ou s'il n'était retenu par d'autres raisons qu'un respect sacré de la vérité.

V. Je vais citer quelques cas où des gens sont malhonnêtes dans les petites choses, tout en paraissant agir honnêtement, et même pieusement, dans des affaires plus importantes.

1. Nous trouvons souvent des gens qui montrent un grand manque de principes quand il s'agit de payer de petites dettes, alors qu'ils sont extrêmement soigneux et ponctuels pour payer leurs billets à la banque et dans toutes leurs transactions commerciales.

Par exemple, voici un homme qui est abonné à un journal ; le prix n'est qu'une petite somme, et l'éditeur ne peut pas envoyer un encaisseur chez chaque abonné ; alors cet homme laisse traîner son abonnement, peut-être pendant des années, et peut-être ne le paie-t-il jamais. Le même homme, s'il s'était agi d'un billet à la banque, aurait été bien assez

ponctuel ; il n'aurait épargné aucune peine plutôt que de laisser le billet dépasser l'échéance. Pourquoi ? Parce que s'il ne paie pas son billet à la banque, le billet sera protesté et son crédit en souffrira ; mais la petite dette de vingt shillings ou de cinq dollars ne sera pas protestée, il le sait, et alors il la laisse passer, et l'éditeur doit prendre la peine et faire les frais de l'envoyer chercher, ou se passer de son argent. Comme il est manifeste que cet homme ne paie pas ses billets à la banque par honnêteté de principe, mais uniquement par égard pour son propre crédit et son propre intérêt !

2. J'ai déjà évoqué le cas des couturières. Supposez que quelqu'un emploie des femmes à coudre pour lui, et que, pour vendre moins cher que les autres dans le même commerce, il rabaisse le prix payé à ces femmes au-dessous du juste prix de ce travail. Il est manifeste que cet homme n'est honnête en rien. S'il est prêt, pour faire plus de profits ou pour vendre moins cher, à pressurer ces femmes, supposez qu'il soit honorable et ponctuel dans ses transactions publiques : il n'y a pas de quoi l'en remercier, ce n'est pas parce qu'il est honnête dans son cœur, mais parce qu'il a intérêt à le paraître.

3. Certains montrent ce manque de principes en commettant de petits larcins. S'ils vivent dans une pension où il y a d'autres pensionnaires, ils commettront de petits larcins, peut-être sur le combustible de la cave. Quelqu'un ne voudra pas faire la dépense d'un peu de charbon de bois pour lui-même, pour allumer son feu le matin, mais il se débrouille en chapardant dans les provisions faites par les autres, une poignée à la fois. Or celui qui fait cela se montre radicalement pourri dans son cœur.

J'ai eu connaissance d'un cas de ce genre. Quelqu'un était assis dans une pièce où un monsieur avait posé sur la table, pour un usage quelconque, un verre de vin et une carafe d'eau. Le monsieur dut sortir de la pièce un instant, mais laissa par mégarde la porte entrouverte ; et, tandis qu'il était dehors, en regardant en arrière, il vit cet homme boire une partie du vin du verre, puis, pour le cacher, remplir le verre d'eau et reprendre sa

place. Or celui qui a fait cela a montré qu'il aimait le vin, et qu'il n'était pas trop honnête pour voler ; il a montré que, pour ce qui est des principes, il s'enivrerait s'il en avait les moyens, et volerait s'il en avait l'occasion ; en fait, dans son cœur, il était à la fois un ivrogne et un voleur.

4. Les gens montrent souvent une grande malhonnêteté quand ils trouvent des objets perdus, surtout des objets de peu de valeur. L'un trouvera un canif, peut-être, ou un porte-crayon, et ne fera jamais la moindre recherche, même auprès de ceux dont il a des raisons de croire qu'ils l'ont perdu. Or l'homme qui trouverait un canif et le garderait sans faire de recherche, quand il y aurait quelque chance de retrouver le propriétaire, garderait, pour ce qui est des principes, un portefeuille plein de billets de banque s'il le trouvait, avec autant de chances de le cacher. Et pourtant ce même homme, s'il trouvait un portefeuille contenant cinq mille dollars, le ferait annoncer dans les journaux, ferait grand bruit et se donnerait pour merveilleusement honnête. Mais quel est son motif ? Il sait qu'on fera des recherches pour retrouver les cinq mille dollars, et que, si l'on découvre qu'il les a cachés, il sera perdu. Belle honnêteté que celle-là !

5. Bien des gens cachent les petites erreurs faites en leur faveur dans un compte ou en rendant la monnaie. Si quelqu'un est prêt à se tenir tranquille, à ne rien dire et à laisser passer une erreur de ce genre faite en sa faveur, il est manifeste que seul le manque d'occasion et d'impunité l'empêcherait de prendre n'importe quel avantage, ou de rouler les autres dans n'importe quelle mesure.

6. Les fraudes envers la poste sont de la même espèce.

Qui ne sait qu'il se pratique là beaucoup de malhonnêteté ? Certains semblent penser qu'il n'y a aucune malhonnêteté à frustrer l'État de quelques frais de port. Des maîtres de poste accordent la franchise à des lettres qui n'y ont pas droit. Beaucoup font passer en franchise des lettres non seulement pour leur famille, mais pour leurs voisins, tout cela

directement contraire à la loi et constituant une fraude envers la poste. L'homme qui fait cela n'est pas honnête. Que ne ferait pas un tel homme s'il avait, dans d'autres fraudes, la même perspective d'impunité que dans celle-ci ?

7. La contrebande est une forme courante de malhonnêteté mesquine. Combien d'hommes s'arrangent pour passer en fraude, dans leur malle, en revenant d'Angleterre, de menus articles dont ils savent qu'ils devraient payer des droits à la douane ; et ils y attachent peu d'importance, parce que la somme est si petite ! Or plus la somme est petite, plus clairement le principe se révèle. Parce que la tentation est si petite, cela montre combien est faible le principe d'honnêteté d'un homme, puisqu'une telle bagatelle peut en venir à bout. L'homme qui ferait cela, s'il en avait la même occasion, ferait passer en fraude toute une cargaison. Si, pour si peu, il perd de vue son intégrité et commet un acte malhonnête, il n'est pas trop honnête pour piller le Trésor.

REMARQUES.

1. L'état réel du cœur d'un homme se manifeste souvent davantage dans les petites choses que dans les affaires de plus grande importance.

Les hommes se trompent souvent sur ce point ; ils pensent que leur honnêteté dans les grandes choses suffira à prouver l'honnêteté de leur cœur, malgré leurs friponneries dans les petites ; aussi ont-ils soin d'être sur leurs gardes dans les grandes choses, tandis qu'ils sont négligents dans les petites, et c'est là qu'ils montrent leur vrai caractère. Ils perdent de vue que toute leur honnêteté dans les affaires plus importantes vient d'un mauvais principe, du désir de « paraître » honnêtes, et non de la résolution de l'être. Ils ne font pas attention à leurs petites fraudes parce qu'ils surveillent les manifestations plus publiques de leur caractère, et ils tiennent alors pour acquis qu'ils sont honnêtes, alors qu'ils ne sont que pourriture dans leur cœur. L'homme qui est prêt à prendre l'avantage dans les petites choses, là où on ne le surveille pas, n'est pas animé par

des principes. Si vous voulez connaître votre vrai caractère, surveillez vos cœurs, et voyez comment vos principes se montrent dans les petites choses.

Par exemple, supposez que vous ne travailliez que sous l'œil du maître. Vous êtes employé au service d'un autre, et cela ne vous gêne pas de rester oisif de temps en temps, un petit moment, en l'absence de votre patron. Ou bien vous bâclez votre travail quand vous n'êtes pas sous les yeux de votre patron, comme vous ne le feriez pas s'il était là. Celui qui agit ainsi est totalement malhonnête, on ne peut lui faire confiance en rien, et il prendrait très probablement de l'argent dans le portefeuille de son patron, n'était la crainte d'être découvert ou quelque autre motif tout aussi égoïste. On ne peut faire aucune confiance à une telle personne, sauf dans les circonstances où elle a intérêt à être honnête.

Les artisans qui bâclent leur travail quand cela ne sera ni vu ni su de celui qui les emploie sont pourris dans leur cœur, et on ne peut leur faire aucune confiance, sinon dans la mesure où l'on peut leur donner intérêt à être honnêtes.

Les gens qui sont prêts à déformer sciemment les faits dans la conversation porteraient un faux témoignage devant un tribunal, sous serment, s'ils en avaient l'occasion et l'impunité. Ils ne disent jamais la vérité parce que c'est la vérité, ni par amour de la vérité. Qu'on ne fasse confiance à aucun de ces hommes-là.

Ceux qui sont impudiques dans leur conversation seraient impudiques dans leur conduite s'ils en avaient l'occasion et l'impunité. Rejetez avec mépris l'homme ou la femme qui se permet des propos impurs, même entre personnes de son sexe : ces gens-là n'ont aucun principe, et l'on ne peut se fier à leurs principes. Si des personnes sont chastes par principe, elles ne se permettront pas plus une conversation impure que des actions impures. Elles auront en horreur jusqu'à la tunique souillée par la chair.

2. Celui qui se permet un seul péché ne s'abstient d'aucun péché parce que c'est un péché.

S'il haïssait le péché, et s'il s'opposait au péché parce que c'est un péché, il ne se permettrait pas plus un péché qu'un autre. Si quelqu'un se met à choisir parmi les péchés, en évitant certains et en pratiquant d'autres, il est certain que ce n'est pas par égard pour l'autorité de Dieu, ni par haine du péché, qu'il s'abstient de quelque péché que ce soit.

3. Ceux qui ne veulent pas renoncer à toutes les boissons enivrantes pour servir la cause de la tempérance n'ont jamais renoncé aux spiritueux pour servir la cause de la tempérance.

Il est manifeste qu'ils ont renoncé aux spiritueux pour quelque autre considération que le souci de la cause de la tempérance. Si tel avait été leur but, ils renonceraient à l'alcool sous toutes ses formes ; et quand ils découvrent qu'il y a de l'alcool dans le vin, la bière et le cidre, ils y renonceraient tout naturellement. Pourquoi pas ?

4. L'homme qui, pour gagner de l'argent, vend du rhum ou des boissons enivrantes à son prochain, porte la coupe à la bouche de son prochain, et consent ainsi à le ruiner, âme et corps, consentirait à vendre son prochain comme esclave pour servir ses intérêts égoïstes, s'il pouvait le faire impunément. Et s'il ne le volait et ne l'assassinait pas pour avoir son argent, ce ne serait certainement pas parce que l'amour de Dieu ou des hommes l'en retiendrait. Si l'amour de soi est si fort qu'il consent à faire à son prochain le tort direct de lui vendre des spiritueux, seul l'égoïsme, sous quelque autre forme l'emportant sur l'amour de l'argent, pourrait l'empêcher de vendre des hommes comme esclaves, de les voler ou de les assassiner pour avoir leur argent. Il pourrait tenir à sa réputation ; il pourrait craindre la peine prévue par la loi humaine ; il pourrait craindre la perdition de sa propre âme assez fort pour se retenir de ces actes d'outrage et de violence. Mais ce ne pourrait certainement pas être le principe de l'amour de Dieu ou des hommes qui le retiendrait.

5. Celui qui est prêt à réduire en esclavage ses semblables pour ses fins égoïstes réduirait en esclavage les autres, n'importe lesquels ou tous, si son intérêt l'exigeait et s'il en avait la même occasion.

Si un homme est prêt à s'approprier les droits d'un seul, il s'approprierait sans aucune répugnance les droits de tous les hommes, s'il pouvait le faire impunément. Celui qui est prêt à priver un Noir de sa liberté et à le réduire en esclavage ne se ferait aucun scrupule de réduire en esclavage un Blanc si les circonstances étaient aussi favorables. L'homme qui soutient que le travailleur noir du Sud doit être tenu en esclavage, s'il l'osait, soutiendrait qu'il faut réduire en esclavage les travailleurs blancs du Nord, et il ferait valoir le même genre d'arguments : la paix et l'ordre de la société l'exigent, et les travailleurs sont tellement mieux lotis quand ils ont un maître pour prendre soin d'eux. Le fameux argument tiré de la Bible vaut d'ailleurs aussi bien pour des esclaves blancs que pour des noirs, si seulement on avait le pouvoir de l'appliquer. L'homme qui détient son semblable comme une propriété s'emparerait de son semblable comme d'une propriété, s'il le pouvait impunément. Le principe est le même dans tous les cas. Ce n'est pas un principe qui empêche les propriétaires d'esclaves d'aller faire la chasse aux hommes sur la côte d'Afrique, ou de faire la guerre pour réduire en esclavage les travailleurs libres du Nord.

6. L'homme qui ne veut pas pratiquer le renoncement dans les petites choses pour faire avancer la religion n'endurerait pas la persécution pour faire avancer la religion.

Ceux qui ne veulent pas renoncer à leurs appétits n'endureraient pas le fouet et le bûcher. Peut-être, si la persécution survenait, quelques-uns l'endureraient-ils pour les applaudissements qu'elle leur vaudrait, ou pour montrer leur cran et tenir tête à l'opposition. Il y a un esprit naturel d'obstination, que l'opposition éveille souvent, et qui irait au bûcher plutôt que de céder sur un point. Mais il est facile de voir que ce n'est pas un véritable amour de la cause qui pousse un homme à endurer

l'opposition, s'il ne veut pas endurer le renoncement dans les petites choses pour l'amour de cette cause.

7. De petites circonstances révèlent souvent l'état du cœur.

Quand nous trouvons quelqu'un en faute dans les petites choses, nous en concluons naturellement qu'il le serait bien davantage dans les affaires plus importantes, si les circonstances étaient aussi favorables.

Quand vous voyez des personnes porter de petits ornements par vanité, tenez-les pour pourries dans leur cœur. Si elles le pouvaient, elles iraient jusqu'au bout dans l'étalage, si elles n'étaient retenues par d'autres considérations que le respect de l'autorité de Dieu et de l'honneur de la religion. Vous pouvez voir cela tous les jours dans les rues : des hommes qui marchent avec leur manteau soigneusement rejeté sur les épaules, de manière à montrer le velours ; et des femmes avec leurs plumes qui s'agitent dans l'air. C'est étonnant de voir de combien de manières ces petites choses révèlent leur orgueil et la pourriture de leur cœur.

Vous dites que ce sont de petites choses. Je sais que ce sont de petites choses, et c'est parce que ce sont de petites choses que je les mentionne. C'est justement parce que ce sont de petites choses qu'elles montrent si clairement le caractère. Si leur orgueil n'était pas profondément enraciné, elles ne le montreraient pas dans les petites choses. Si un homme avait la possibilité de vivre dans un palais, avec tout ce qui va avec, il ne serait pas étonnant qu'il cède à la tentation. Mais quand sa vanité se montre dans les petites choses, il donne la pleine preuve qu'elle a pris possession de son âme.

Combien il est important pour vous de voir cela, et de veiller sur ces petites choses, afin de voir ce que vous êtes et de connaître votre caractère tel qu'il apparaît aux yeux de Dieu !

Combien il est important de cultiver la plus stricte intégrité, une intégrité qui se manifeste dans les petites choses aussi bien que dans les grandes ! Il y a quelque chose de si beau à voir quelqu'un agir dans les petites

choses avec la même droiture attentive et scrupuleuse que dans les affaires de la plus haute importance. Tant que ceux qui font profession de religion ne cultiveront pas cette honnêteté universelle, ils seront toujours un opprobre pour la religion.

Oh ! que de choses seraient gagnées si ceux qui font profession de religion montraient cette entière pureté et cette entière honnêteté en toute occasion et envers tous, et faisaient exactement ce qui est juste, de manière à rendre la religion recommandable aux impies ! Combien de fois les pécheurs fixent-ils les yeux sur quelques petits manquements des croyants de profession, et regardent-ils avec stupéfaction de telles choses chez des gens qui font profession de craindre Dieu ! Quel éternel opprobre pour la religion que tant de ceux qui la professent soient coupables de ces petites friponneries basses et mesquines ! Les méchants ont bien des raisons de voir que de tels croyants de profession ne peuvent avoir aucun principe d'honnêteté, et que la religion qu'ils montrent ne vaut rien et ne vaut pas la peine qu'on l'ait.

À quoi sert-il que cette femme parle de religion à sa domestique impénitente, quand sa domestique sait qu'elle n'hésitera pas à rouler, à pressurer et à tricher dans les petites choses ? Ou que ce négociant parle de religion à ses commis, quand ils savent que, si honorable qu'il soit dans ses transactions plus importantes et plus publiques, il est mesquin et fripon dans les petites choses ? C'est pire qu'inutile.

Discours 11

Le devoir de connaître son vrai caractère

Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes. (2 Corinthiens 13,5)

En parlant sur ce texte, je me propose de suivre l'ordre que voici :

I. Montrer ce que veut dire l'exigence de ce texte.

II. La nécessité de cette exigence.

III. La possibilité de remplir le devoir qui nous est prescrit.

IV. Donner quelques indications sur la manière de remplir ce devoir.

I. Je dois montrer ce que veut dire l'exigence de ce texte : « Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes. »

Elle exige que nous comprenions notre propre cœur, que nous prenions les moyens qu'il faut pour mettre à l'épreuve notre caractère réel, tel qu'il apparaît aux yeux de Dieu. Il ne s'agit pas d'éprouver notre force ou notre savoir, mais notre caractère moral : nous devons le mettre à l'épreuve à fond, de manière à le connaître tel qu'il est. Cela suppose que nous sachions comment Dieu nous regarde et ce qu'il pense de nous, s'il nous tient pour des saints ou pour des pécheurs. Ce n'est rien de moins qu'un ordre formel : nous devons nous assurer de notre vrai caractère, et trancher définitivement la question pour nous-mêmes : sommes-nous des saints ou des pécheurs, des héritiers du ciel ou des héritiers de l'enfer ?

II. Je dois montrer la nécessité de cette exigence.

1. Il est indispensable à notre propre paix intérieure que nous éprouvions notre vrai caractère, tel qu'il est aux yeux de Dieu, et que nous en ayons la

certitude.

Celui qui est dans l'incertitude sur son caractère réel ne peut connaître rien qui ressemble à une paix intérieure bien établie. Il peut avoir de l'apathie, plus ou moins complète et parfaite, mais l'apathie est tout autre chose que la paix. Et bien peu de croyants de profession, ou de gens qui continuent d'entendre l'Évangile, peuvent garder longtemps une apathie assez profonde pour étouffer tout malaise à l'idée d'être incertains de leur vrai caractère et de leur destinée. Je ne parle pas des hypocrites qui ont cautérisé leur conscience, ni des moqueurs que Dieu a peut-être abandonnés. Mais pour les autres, il est rigoureusement vrai qu'il leur faut avoir tranché cette question pour jouir de la paix intérieure.

2. C'est indispensable à l'honnêteté chrétienne.

Un homme qui n'est pas vraiment fixé dans son esprit sur son propre caractère n'est guère honnête en religion. S'il fait profession de religion alors qu'il ne se croit pas honnêtement un saint, qui ne voit que ce n'est pas tout à fait honnête ? Il est à moitié hypocrite dans son cœur. Ainsi, quand il prie, il doute toujours que ses prières soient agréées comme venant d'un enfant de Dieu.

3. Une juste connaissance de son propre caractère est indispensable pour être utile.

Si quelqu'un doit sans cesse agiter dans son esprit cette question : « Suis-je chrétien ? », s'il doit tout le temps regarder avec inquiétude à son propre état et rester dans le doute sur sa situation, ce sera forcément un grand obstacle à son utilité. Si, quand il parle aux pécheurs, il ne sait pas s'il n'est pas lui-même un pécheur, il ne peut pas les exhorter avec l'assurance et la simplicité qu'il aurait s'il sentait ses pieds posés sur le roc. Certains tiennent beaucoup à l'idée qu'il vaut mieux, pour les saints, être toujours dans l'obscurité, afin de les garder humbles. Comme si un enfant de Dieu devait devenir orgueilleux en sachant qu'il est un enfant de Dieu ! Au contraire, l'une des considérations les plus puissantes de

l'univers pour le garder de déshonorer Dieu, c'est justement de savoir qu'il est un enfant de Dieu. Quand quelqu'un est dans un état d'inquiétude, il ne peut avoir que peu de foi, et son utilité ne peut guère s'étendre tant que la question n'est pas tranchée.

III. La possibilité de remplir cette exigence.

Certains tiennent beaucoup à l'idée que dans ce monde la question ne peut jamais être tranchée. C'est étonnant, le nombre de gens qui semblent se faire une vertu des grands doutes qu'ils ont toujours sur la question de savoir s'ils sont chrétiens. Depuis des centaines d'années, beaucoup considèrent comme un signe suspect qu'un croyant de profession ne soit pas rempli de doutes. On y voit presque un signe certain qu'il ne connaît rien de son propre cœur. L'une des questions qu'on pose partout aux candidats à l'admission dans l'Église a été celle-ci : « Avez-vous des doutes sur votre bon état ? » Et si le candidat répond : « Oh oui, j'ai de grands doutes », tout va pour le mieux : on y voit la preuve qu'il est spirituel, qu'il connaît à fond son propre cœur et qu'il a beaucoup d'humilité. Mais s'il n'a pas de doutes, on y voit la preuve qu'il connaît peu son propre cœur et qu'il est très probablement un hypocrite. À l'encontre de tout cela, je soutiens que le devoir prescrit dans ce texte est un devoir qu'on peut remplir, et que les chrétiens peuvent s'éprouver eux-mêmes de manière à se connaître et à avoir une assurance satisfaisante de leur caractère réel.

1. C'est évident d'après l'ordre donné dans le texte : « Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes. » Quelqu'un croira-t-il que Dieu nous demande de nous examiner, de nous éprouver et de voir quel est notre vrai caractère, alors qu'il sait qu'il nous est impossible de jamais apprendre quel est notre vrai caractère ?

2. Nous avons le meilleur moyen de preuve possible pour nous mettre à l'épreuve et éprouver notre caractère : c'est le témoignage de notre conscience.

La conscience donne la plus haute certitude possible sur les faits qui doivent déterminer notre caractère, et la grande question se trouve tranchée : quel est notre état devant Dieu ? Nous pouvons avoir, et nous devons avoir, sur notre état devant Dieu le même genre de preuve que sur notre existence, à savoir la conscience. Bien plus, nous ne pouvons pas nous empêcher d'avoir cette preuve. La conscience témoigne sans cesse de nos dispositions d'esprit, et il suffit que nous prenions garde à ce dont elle témoigne pour trancher la question avec autant de certitude que celle de notre propre existence.

3. Dieu donne aux hommes des occasions si constantes de manifester par leurs actes ce qu'il y a dans leur cœur que seule la négligence peut les empêcher d'arriver à une conclusion sur ce point.

Si les hommes étaient enfermés dans des cachots, où ils n'auraient aucune occasion d'agir, aucune chance d'être influencés par les circonstances et aucun moyen de mettre au jour l'état de leur cœur, ils seraient moins à blâmer de ne pas se connaître. Mais Dieu les a placés exprès dans les circonstances où ils se trouvent en cette vie, comme il le disait aux enfants d'Israël, pour les éprouver, pour savoir quelles étaient les dispositions de leur cœur et s'ils garderaient ou non ses commandements. Les choses qui nous entourent font nécessairement impression sur notre esprit et nous amènent à sentir et à agir d'une manière ou d'une autre. Et cela nous donne des occasions de nous connaître nous-mêmes, quand nous voyons ce que nous éprouvons et comment nous sommes portés à agir dans des circonstances si diverses.

4. Nous sommes en outre en mesure d'éprouver notre vrai caractère, parce que nous avons une règle parfaite pour le mettre à l'épreuve.

La loi de Dieu est une mesure exacte d'après laquelle éprouver notre caractère. Nous savons exactement ce qu'elle est, et nous avons donc une règle infaillible et invariable pour nous juger nous-mêmes. Nous pouvons porter nos sentiments et nos actes devant cette règle, les comparer à cette

mesure, et savoir exactement quel est leur vrai caractère aux yeux de Dieu, car Dieu lui-même les éprouve d'après la même mesure.

5. Notre situation est telle que seule la malhonnêteté peut nous conduire à nous tromper nous-mêmes.

Celui qui se trompe lui-même n'est pas seulement insouciant et négligent, il est franchement malhonnête, sans quoi il ne se tromperait pas. Il faut qu'il soit en grande partie aveuglé par l'orgueil et par sa volonté propre, sinon il ne pourrait pas ignorer qu'il n'est pas ce qu'il prétend être. Les circonstances qui mettent en mouvement les dispositions de son esprit sont si nombreuses et si variées que, s'il se trompe, c'est par un aveuglement volontaire. Si les hommes n'avaient jamais l'occasion d'agir, ou si les circonstances n'éveillaient pas leurs sentiments, ils pourraient être dans l'ignorance. Quelqu'un qui n'aurait jamais vu de mendiant ne serait peut-être pas capable de dire quels sont ses vrais sentiments envers les mendiants. Mais placez-le là où il rencontre des mendiants tous les jours, et il faut qu'il soit volontairement aveugle, ou malhonnête, pour ne pas connaître les dispositions de son cœur envers un mendiant.

IV. Je vais indiquer quelques points sur la manière de remplir ce devoir.

Premièrement, ce qu'il ne faut pas faire.

1. On ne le remplit pas en attendant que les preuves viennent à nous.

Beaucoup semblent attendre, dans une attitude passive, que les preuves viennent à eux pour décider s'ils sont chrétiens ou non. Ils ont l'air d'attendre que certains sentiments leur viennent. Peut-être prient-ils à ce sujet; peut-être prient-ils même avec beaucoup d'ardeur, puis ils attendent que viennent les sentiments qui leur donneront une preuve satisfaisante de leur bon état. Bien souvent, ils ne veulent rien faire en religion avant d'avoir obtenu cette preuve, et ils restent assis à attendre, et à attendre encore, dans l'espoir vain que l'Esprit de Dieu viendra un jour ou l'autre les tirer de ce bourbier, pendant qu'ils restent ainsi passifs

et engourdis. Ils peuvent attendre jusqu'au jour du jugement : ils ne l'obtiendront jamais de cette manière.

2. Pas non plus en essayant directement de forcer à s'exercer les sentiments qui doivent fournir la preuve.

L'esprit humain est ainsi fait qu'il n'éprouvera jamais rien à force d'essayer d'éprouver quelque chose. Vous pouvez essayer tant que vous voudrez d'éprouver tel ou tel sentiment. Vos efforts pour produire des sen- timents sont entièrement contraires à la nature de l'esprit, et absurdes. Il n'y a alors rien devant l'esprit pour produire l'émotion ou le sentiment. Le sentiment est toujours éveillé dans l'esprit quand celui-ci est fortement fixé sur un objet propre à éveiller le sentiment. Mais quand l'esprit est fixé, non sur l'objet, mais sur des efforts directs pour produire un sentiment, cela n'éveillera aucun sentiment. C'est impossible. L'attention doit être occupée par l'objet propre à éveiller le sentiment, sinon il n'y aura pas de sentiment. Autant fermer les yeux et essayer de voir, ou entrer dans une pièce obscure. Dans une pièce obscure, il n'y a aucun objet pour éveiller le sens de la vue : vous pouvez faire des efforts, écarquiller les yeux et essayer de voir, vous ne verrez rien. Quand l'attention de l'esprit est occupée à regarder au-dedans et à essayer d'examiner la nature de l'émotion présente, cette émotion cesse aussitôt d'exister, parce que l'attention n'est plus fixée sur l'objet qui cause l'émotion. Je tiens ma main devant cette lampe : elle projette une ombre; mais si j'enlève la lampe, il n'y a plus d'ombre; il faut une lumière pour produire une ombre. Il est tout aussi certain que, si l'esprit se détourne de l'objet qui éveille l'émotion, l'émotion cesse d'exister. L'esprit doit être fixé sur l'objet, et non sur l'émotion, sinon il n'y aura pas d'émotion, et par conséquent pas de preuve.

3. Vous n'obtiendrez jamais de preuve en passant votre temps à vous lamenter sur l'état de votre cœur.

Certaines personnes ne passent leur temps qu'à se plaindre : « Oh, je ne sens rien, je ne peux rien sentir, mon cœur est si dur. » Que font-elles ?

Rien, sinon se lamenter et pleurer parce qu'elles ne sentent rien. Peut-être essaient-elles de s'exciter jusqu'à éprouver quelque chose ! C'est aussi raisonnable que d'essayer de voler. Pendant qu'elles se lamentent sans arrêt, qu'elles pensent à la dureté de leur cœur et ne font rien, elles sont la risée du diable. Supposez qu'un homme se tienne à l'écart du feu, et qu'il aille ensuite se plaindre partout du froid qu'il a : les enfants eux-mêmes se moqueraient de lui. Il doit s'attendre à geler, s'il se prive lui-même des moyens de se réchauffer. Et toutes ses lamentations et tout son mal-être n'y changeront rien.

Deuxièmement, ce qu'il faut faire. Que faut-il faire pour remplir ce devoir ?

Si vous voulez éprouver le véritable état de votre cœur à l'égard d'un objet quelconque, vous devez fixer votre attention sur cet objet. Si vous voulez éprouver la puissance ou la précision de votre vue, vous devez appliquer cette faculté à l'objet, et alors vous éprouverez la puissance et l'état de cette faculté. Vous vous placez au milieu des objets pour éprouver l'état de vos yeux, ou au milieu des sons si vous voulez éprouver la qualité de votre oreille. Et plus vous écartez les autres objets qui excitent les autres sens, plus vous attachez fortement votre esprit à celui-là, plus vous éprouvez parfaitement l'acuité de votre vue ou la qualité de votre ouïe. Une multitude d'objets risque de distraire l'esprit. Quand nous sommes attentifs à un objet propre à éveiller le sentiment, il est impossible de ne rien éprouver. L'esprit est ainsi fait qu'il ne peut pas ne pas sentir. Il n'est pas nécessaire de s'arrêter pour se demander : « Est-ce que je sens quelque chose ? » Supposez que vous approchiez votre main du feu : avez-vous besoin de vous arrêter pour vous poser la question : « Est-ce que je sens réellement la chaleur ? » Vous savez bien, évidemment, que vous la sentez. Si vous passez rapidement la main devant la lampe, la sensation peut être si légère que vous ne la remarquez pas, mais elle n'en est pas moins réelle, et si vous y faisiez assez attention, vous le sauriez. Quand l'impression est légère, il faut un effort d'attention pour remarquer ce dont votre conscience témoigne. De même, un sentiment

passager de l'esprit peut être si léger qu'il n'occupe pas vos pensées, et ainsi vous échapper, mais il n'en est pas moins réel. Mais tenez votre main dans la flamme de la lampe une minute, et la sensation s'imposera à votre attention, quelles que soient vos autres occupations. Si l'esprit est fixé sur un objet propre à exciter des émotions, de quelque nature qu'elles soient, il est impossible de ne pas éprouver ces émotions à quelque degré; et si l'esprit y est fixé intensément, il est impossible de ne pas les éprouver à un degré tel qu'on ait conscience de leur existence. Ces principes vous montreront comment nous devons arriver à éprouver notre caractère et à connaître l'état réel de nos sentiments envers un objet quelconque. C'est en fixant notre attention sur cet objet jusqu'à ce que nos émotions soient assez excitées pour que nous ayons conscience de ce qu'elles sont.

Je vais préciser encore une chose qu'il faut garder à l'esprit. Assurez-vous que les choses sur lesquelles votre esprit est fixé, et d'après lesquelles vous voulez éprouver l'état de votre cœur, sont des réalités.

Il y a dans le monde beaucoup de religion imaginaire, que les gens qui en sont le siège prennent pour une religion réelle. Ils éprouvent des sentiments élevés, leur esprit est très excité, et le sentiment correspond à l'objet contemplé. Mais voici la source de l'illusion : l'objet est imaginaire. Ce n'est pas que le sentiment soit faux ou imaginaire. C'est un sentiment réel. Ce n'est pas que le sentiment ne corresponde pas à l'objet placé devant l'esprit. Il y correspond parfaitement. Mais l'objet est une fiction. L'individu s'est fait de Dieu, ou de Jésus-Christ, ou du salut, une idée qui s'écarte complètement de la vérité, et ses sentiments en face de ces imaginations sont ceux qu'il aurait envers les vrais objets s'il avait la vraie religion; et ainsi il est dans l'illusion. Voilà sans aucun doute une grande source des fausses espérances et des fausses professions de foi dans le monde.

V. Je vais maintenant indiquer quelques sujets sur lesquels il est de votre devoir d'éprouver l'état de votre esprit.

1. Le péché : non pas vos propres péchés particuliers, mais le péché lui-même, en tant qu'outrage commis contre Dieu.

Ne pensez pas que vous arriverez à connaître le véritable état de votre cœur simplement en trouvant dans votre esprit une forte désapprobation du péché. Elle appartient à la nature de tout être intelligent, en tant que tel. Tous les êtres intelligents éprouvent une désapprobation du péché quand ils le considèrent dans l'abstrait, sans rapport avec leur propre satisfaction égoïste. Le diable, sans aucun doute, l'éprouve. Le diable n'approuve pas plus le péché, considéré dans l'abstrait, que Gabriel. Il blâme les pécheurs et condamne leur conduite, et chaque fois qu'il n'a pas de raison égoïste de se réjouir de ce qu'ils font, il en a horreur. Vous trouverez souvent chez les méchants, sur la terre, une forte horreur du péché. Il n'y a pas un méchant sur la terre qui ne condamne et n'ait en horreur le péché dans l'abstrait. L'esprit est ainsi fait que le péché fait horreur, universellement, naturellement et nécessairement, à la droite raison et à la conscience. Toutes les facultés de l'esprit se révoltent contre le péché. L'homme ne prend plaisir à ceux qui commettent l'iniquité que lorsqu'il a quelque raison égoïste de souhaiter qu'ils la commettent. Aucun être raisonnable n'approuve le péché en tant que péché.

Mais il y a une différence frappante entre la désapprobation du péché, qui tient à notre constitution, à l'égard d'une chose abstraite, et cette détestation et cette opposition de tout le cœur qui ont pour fondement l'amour pour Dieu. Prenons un exemple. C'est une chose, pour ce jeune homme, de sentir qu'un certain acte est mauvais; c'en est une tout autre de le voir comme un tort fait à son père. Il y a là quelque chose de plus que son premier sentiment. Il n'éprouve pas seulement de l'indignation contre cet acte parce qu'il est mauvais : son amour pour son père produit en lui un chagrin d'un genre particulier. De même, celui qui aime Dieu éprouve non seulement une forte désapprobation du péché parce qu'il est mauvais, mais un chagrin mêlé d'indignation quand il le voit comme commis contre Dieu.

Si donc vous voulez savoir ce que vous éprouvez envers le péché, que ressentez-vous quand vous circulez parmi les pécheurs et que vous les voyez transgresser la loi de Dieu ? Quand vous les entendez jurer et blasphémer, ou que vous les voyez violer le sabbat, ou s'enivrer, que ressentez-vous ? Ressentez-vous ce que ressentait le psalmiste quand il écrivait : « Je vois avec dégoût des traîtres Qui n'observent pas ta parole » ? Il dit encore : « Mes yeux répandent des torrents d'eaux, Parce qu'on n'observe point ta loi. » Et encore : « Une colère ardente me saisit à la vue des méchants Qui abandonnent ta loi. »

2. Vous devez éprouver l'état de votre cœur envers vos propres péchés.

Regardez en arrière vos péchés passés, rappelez-vous votre conduite d'autrefois, et voyez si vous la condamnez et l'avez en horreur de tout votre cœur, si vous éprouvez ce qu'éprouverait un enfant affectueux en se souvenant qu'il a désobéi à un père ou à une mère qu'il aime. C'est une chose d'être fortement convaincu que votre conduite passée était coupable. C'en est une tout autre que cette conviction soit accompagnée d'une vive douleur, parce que c'était un péché contre Dieu. Il y a probablement peu de chrétiens qui n'aient pas repensé avec une émotion profonde à leur conduite passée envers leurs parents, en songeant qu'ils ont désobéi à un père bien-aimé et à une mère affectueuse et qu'ils leur ont fait du tort; et qui n'aient pas éprouvé, en plus d'une forte désapprobation de leur conduite, une profonde douleur, prête à s'épancher en pleurs, et qui peut-être s'est effectivement épanchée en larmes irrésistibles. Eh bien, c'est là la vraie repentance envers un parent. Et la repentance envers Dieu est la même chose; si elle est sincère, elle correspondra en degré à l'intensité de l'attention avec laquelle l'esprit est fixé sur ce sujet.

3. Vous avez besoin d'éprouver vos sentiments envers les pécheurs impénitents.

Alors allez parmi eux, parlez-leur du salut de leur âme, avertissez-les, voyez ce qu'ils disent et ce qu'ils ressentent, arrivez à connaître l'état réel

de leur cœur, et alors vous saurez ce que vous éprouvez envers les impénitents. Ne vous enfermez pas dans votre cabinet pour essayer d'imaginer un pécheur impénitent. Vous pouvez faire surgir une image de votre imagination qui touchera votre sensibilité, vous fera pleurer et prier. Mais allez, mettez votre cœur en contact avec la réalité vivante d'un pécheur, raisonnez avec lui, exhortez-le, découvrez ses chicanes, son obstination, son manque de sincérité, priez avec lui si vous le pouvez. Vous ne pouvez pas faire cela sans que des émotions s'éveillent dans votre esprit, et si vous êtes chrétien, il s'éveillera en vous ce mélange de douleur, de compassion et d'indignation qu'éprouve Jésus-Christ, de quoi ne vous laisser aucune place au doute sur l'état de votre cœur à ce sujet. Mettez votre esprit en contact avec les pécheurs, fixez-le là, et soyez-en sûrs, vous éprouverez quelque chose.

4. Vous avez besoin d'éprouver l'état de votre esprit envers Dieu.

Fixez vos pensées intensément sur Dieu. Et ne vous mettez pas à imaginer un Dieu selon votre cœur insensé, mais prenez la Bible et apprenez-y quelle est la vraie idée de Dieu. Ne vous figurez pas une forme ou une apparence, n'imaginez pas de quoi il a l'air, mais fixez votre esprit sur ce que la Bible décrit : ce qu'il ressent, ce qu'il fait et ce qu'il dit, et vous ne pourrez pas ne rien éprouver. C'est là que vous découvrirez l'état réel de votre cœur. Bien plus, c'est cela même qui constituera l'état réel de votre cœur, et vous ne pourrez pas vous y tromper.

5. Éprouvez vos sentiments envers Christ.

Vous êtes tenus de savoir si vous aimez le Seigneur Jésus-Christ ou non. Parcourez les circonstances de sa vie et voyez si elles se présentent comme des réalités à votre esprit : ses miracles, ses souffrances, son caractère plein de beauté, sa mort, sa résurrection, son ascension, son intercession maintenant à la droite du trône de Dieu. Croyez-vous tout cela ? Est-ce que ce sont des réalités pour votre esprit ? Quels sont vos sentiments en face de ces choses ? Quand vous pensez à sa volonté de sauver, à son pouvoir de sauver, à sa mort expiatoire, à sa puissance, si

ces choses sont pour vous des réalités, vous éprouverez des sentiments dont vous aurez conscience, et sur lesquels il n'y aura pas d'erreur possible.

6. Quels sont vos sentiments envers les saints ?

Si vous voulez éprouver votre cœur sur ce point, savoir si vous aimez les saints, ne laissez pas vos pensées courir jusqu'aux extrémités de la terre, mais fixez votre esprit sur les saints qui sont près de vous et voyez si vous les aimez, si vous désirez leur sanctification, si vous souhaitez vraiment les voir croître dans la grâce, si vous pouvez les porter dans votre cœur devant le trône de la grâce avec foi, et demander à Dieu de répandre sur eux ses bénédictions.

7. De même à l'égard des réveils.

Vous voulez savoir quel est l'état de vos sentiments envers les réveils : alors lisez ce qu'on en rapporte, pensez-y, fixez votre esprit sur eux, et vous ne pourrez pas ne pas éprouver des sentiments qui montreront l'état de votre cœur. Il en est de même à l'égard des païens, des esclaves, des ivrognes, de la Bible, de tout objet digne d'une pieuse attention. La seule manière de connaître l'état de votre cœur, c'est de fixer votre esprit sur la réalité de ces choses jusqu'à ce que vous éprouviez des sentiments si intenses qu'on ne puisse plus se tromper sur leur nature.

Si vous avez de la peine à faire assez attention à l'un de ces objets pour éprouver un sentiment, cela tient à l'une de ces deux raisons : ou bien votre esprit est occupé par d'autres aspects de la religion, au point de ne pas permettre une attention aussi soutenue à l'objet en question; ou bien vos pensées s'égarent, avec les yeux de l'insensé, jusqu'à l'extrémité de la terre. La première raison se rencontre parfois, et j'ai connu des chrétiens très tourmentés parce qu'ils n'éprouvaient pas, sur certains sujets, des sentiments aussi intenses qu'ils pensaient le devoir. Sur leurs propres péchés, par exemple. L'esprit de quelqu'un peut être si occupé par l'inquiétude, le travail et la prière pour les pécheurs qu'il lui faut un effort

pour penser assez à sa propre âme pour en être profondément touché; et quand il se met à genoux pour prier au sujet de ses propres péchés, ce pécheur avec qui il vient de parler surgit devant son esprit, et c'est à peine s'il peut prier pour lui-même. Il ne faut pas voir là une preuve contre vous, si la raison pour laquelle vous n'éprouvez rien sur un sujet de la religion est que vos sentiments sont tout absorbés par un autre, d'égale importance. Mais si vos pensées courent à travers le monde entier, et que ce soit la raison pour laquelle vous n'éprouvez pas des sentiments assez profonds pour savoir quel est votre vrai caractère, si votre esprit ne veut pas s'abaisser jusqu'à la Bible et se fixer sur un objet propre à éveiller des sentiments religieux, mettez sur vous-mêmes une main ferme, et fixez vos pensées avec l'étreinte d'un mourant, jusqu'à ce que vous éprouviez quelque chose. Vous pouvez commander à vos pensées : Dieu a remis entre vos mains la direction de votre esprit. Et de cette manière, vous pouvez diriger vos propres sentiments, en tournant votre attention vers l'objet à l'égard duquel vous voulez éprouver des sentiments. Amenez-vous donc à ce point, avec force et résolution, et n'y renoncez pas avant d'avoir attaché votre esprit au sujet, avant que les sources profondes du sentiment jaillissent dans votre esprit, et que vous sachiez quel est l'état de votre cœur et compreniez votre caractère réel aux yeux de Dieu.

REMARQUES.

1. L'activité en religion est indispensable à l'examen de soi-même.

Personne ne peut jamais savoir quel est le véritable état de son cœur s'il n'est pas actif dans les devoirs de la religion. Enfermé dans son cabinet, il ne peut jamais dire ce qu'il éprouve envers les objets du dehors, et il ne peut jamais éprouver envers eux des sentiments justes tant qu'il ne sort pas pour agir. Comment peut-il connaître ses vrais sentiments envers les pécheurs, s'il ne met jamais son esprit en contact avec des pécheurs ? Il entre dans son cabinet, et son imagination peut lui faire éprouver quelque chose, mais c'est un sentiment trompeur, parce qu'il n'est pas produit par une réalité. Si vous voulez éprouver la réalité de vos

sentiments envers les pécheurs, sortez, allez avertir des pécheurs, et alors la réalité de vos sentiments se manifestera.

2. À moins d'éprouver leur cœur par la réalité des choses, les gens sont constamment exposés à l'illusion, et ne cessent de s'arranger pour se faire illusion à eux-mêmes.

Supposez un individu enfermé dans un cloître, coupé du monde de la réalité et vivant dans un monde d'imagination. Il devient entièrement une créature de l'imagination. Il en est de même en religion pour ceux qui ne mettent pas leur esprit en contact avec les réalités. Ces gens-là croient aimer les hommes, et pourtant ne leur font aucun bien. Ils s'imaginent avoir le péché en horreur, et pourtant ne font rien pour le détruire. Combien de gens se trompent eux-mêmes par une excitation de l'imagination au sujet des missions, par exemple ! Comme il est fréquent que des gens se montent la tête, s'émeuvent beaucoup et tiennent des réunions de prière pour les missions, alors qu'ils ne font réellement rien pour sauver des âmes ! Des femmes passeront une journée entière dans une réunion de prière pour prier pour la conversion du monde, pendant que leur servante impénitente, à la cuisine, n'aura pas reçu un mot de toute la journée, ni peut-être de tout le mois, pour le salut de son âme. Des gens organiseront une réunion publique et parleront de ce qu'ils éprouvent pour les païens, alors qu'ils ne font aucun effort direct pour les pécheurs qui les entourent. Tout cela n'est qu'une fiction de l'imagination. Il n'y a aucune réalité dans une religion pareille. S'ils avaient un réel amour pour Dieu, un réel amour pour les âmes et une piété réelle, les tableaux que leur imagination peint des païens lointains n'éveilleraient pas tellement plus de sentiments que la réalité qui les entoure.

Il ne sert à rien de dire que c'est parce que leur attention ne se porte pas sur les pécheurs qui les entourent. Ils entendent les jurons et les blasphèmes, ils voient la violation du sabbat et les autres vices, comme une réalité toute nue devant leurs yeux, tous les jours. Et si cela ne

produit aucun sentiment en eux, il est vain de prétendre qu'ils éprouvent ce que Dieu demande pour les pécheurs des pays païens, ou de n'importe où. Bien plus, prenez cet individu même, si plein de sentiment pour les païens, à ce qu'il s'imagine, et placez-le au milieu des païens : transportez-le aux îles des Amis, ou ailleurs, loin des fictions de l'imagination, au milieu de la réalité froide et nue du paganisme, et tout son sentiment profond s'en est allé. Il pourra écrire au pays des lettres sur les abominations des païens, et tout le reste, mais son sentiment pour leur salut s'en est allé. Vous entendez parler ainsi des païens des gens qui n'ont jamais converti une âme chez eux : soyez-en sûrs, tout cela n'est qu'imagination. S'ils ne favorisent pas les réveils chez eux, où ils comprennent la langue et ont un accès direct à leurs voisins, on peut encore bien moins compter sur eux pour faire avancer la véritable œuvre de la religion en terre païenne. Les Églises devraient comprendre cela, et s'en souvenir quand elles choisissent des hommes pour les envoyer en mission à l'étranger. Elles devraient savoir que, si la réalité toute nue, au pays, ne pousse pas quelqu'un à agir, le diable ne ferait que rire d'un million de missionnaires de cette sorte.

La même illusion se manifeste souvent à l'égard des réveils. Voici quelqu'un qui est un grand ami des réveils. Mais remarquez bien : ce sont toujours les réveils d'autrefois, ou les réveils dans l'abstrait, ou des réveils lointains, ou des réveils encore à venir. Mais pour ce qui est d'un réveil présent, on le trouve toujours à l'écart et plein de doutes. Il peut lire des récits de réveils du temps du président Edwards, ou en Écosse, ou au pays de Galles, et en être tout excité et ravi. Il peut prier : « Seigneur, ranime ton œuvre; Seigneur, donne-nous de tels réveils, donne-nous un temps de Pentecôte, où des milliers de personnes se convertiront en un jour. » Mais mettez-le devant la réalité des choses, et il ne lui arrive jamais de voir un réveil auquel il puisse s'intéresser, ou qu'il regarde avec une réelle satisfaction. Il est l'ami des imaginations fictives de son propre esprit; il peut se créer un état de choses qui excitera ses sentiments, mais

jamais aucune réalité toute nue ne le fait sortir de chez lui pour coopérer à faire avancer réellement un réveil.

Du temps de notre Sauveur, les gens disaient, et sans aucun doute le croyaient réellement, qu'ils avaient en horreur ce qu'avaient fait ceux qui persécutaient les prophètes. Ils disaient : « Si nous avions vécu du temps de nos pères, nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. » Sans aucun doute ils s'étonnaient que des gens aient pu être assez méchants pour faire de telles choses. Mais ils n'avaient jamais vu de prophète; ils n'étaient émus que par leur imagination. Et dès que parut le Seigneur Jésus-Christ, le plus grand des prophètes, en qui toutes les prophéties trouvaient leur centre, ils le rejetèrent et finirent par le mettre à mort, avec une cruauté aussi froide que celle de leurs pères quand ils avaient tué un prophète. « Comblez donc la mesure de vos pères », dit notre Sauveur, « afin que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre. »

Les hommes, à toutes les époques du monde, se sont toujours épris des fictions de leur propre imagination, et en trébuchant sur elles ils sont tombés en enfer. Voyez l'universaliste. Il s'imagine un Dieu qui sauvera tout le monde, quoi qu'il arrive, et un ciel où il y aura de la place pour tout le monde; et puis il aime le dieu qu'il s'est fabriqué et le ciel qu'il s'est imaginé, et peut-être même pleurera-t-il d'amour. Ses sentiments sont souvent profonds, mais ils sont trompeurs, parce qu'ils sont excités par une fiction et non par la vérité.

3. Plus quelqu'un sort de lui-même et prend pour sujet de ses pensées des choses qui ne le concernent pas lui-même, plus il aura de piété, et plus il aura de preuves de sa piété.

La religion consiste dans l'amour, dans le fait de sentir juste et d'agir juste, c'est-à-dire de faire le bien. Si donc vous voulez avoir une grande piété, ne pensez pas l'obtenir en la cultivant d'une manière qui n'a jamais fait croître la piété, c'est-à-dire en vous retirant dans un cloître et en vous soustrayant au contact des hommes. Si le Seigneur Jésus-Christ avait

pensé qu'une telle situation était favorable à la piété, il aurait ordonné les choses ainsi. Mais il savait mieux que cela. C'est pourquoi il a disposé les circonstances telles qu'elles sont, afin que son peuple ait mille objets de bienveillance, mille occasions de faire le bien. Et si les siens sortent d'eux-mêmes et tournent leur cœur vers ces choses, ils ne peuvent manquer de croître en piété et de voir leurs preuves augmenter et devenir satisfaisantes.

4. Il n'y a qu'un domaine de l'examen de soi-même où nous puissions, sans contradiction, nous enfermer dans notre cabinet pour remplir ce devoir : c'est quand nous voulons regarder en arrière et examiner calmement les motifs de notre conduite passée. Dans ces cas-là, il est souvent nécessaire de recueillir nos pensées et d'écarter de notre esprit les autres choses, pour ramener notre esprit en arrière et considérer ce que nous avons fait et les motifs qui nous faisaient agir. Pour le faire efficacement, il est souvent nécessaire de recourir à la retraite, au jeûne et à la prière. Il est parfois impossible de réveiller un souvenir vivant de ce que nous voulons examiner sans appeler à notre aide les lois de l'association des idées. Nous essayons de rappeler des scènes passées, et tout semble confusion et obscurité, jusqu'à ce que nous tombions sur quelque idée associée qui ramène peu à peu le tout, bien frais, devant nous. Supposons que je doive être cité comme témoin devant un tribunal au sujet d'une affaire : je ne peux parfois retrouver un souvenir vivant de ce qui s'est passé qu'en me rendant sur les lieux, et alors toutes les circonstances me reviennent, comme si c'était d'hier. De même, à propos d'un nouvel examen de quelque partie de notre histoire passée, nous pouvons constater qu'aucune retraite ne la ramènera, ni aucune méditation prolongée, ni le jeûne, ni la prière, tant que nous ne nous replacerons pas dans des circonstances qui réveilleront les idées associées et ramèneront ainsi les sentiments que nous avions autrefois.

Supposez qu'un pasteur veuille regarder en arrière et voir ce qu'il éprouvait, et dans quel esprit il prêchait il y a des années. Il veut savoir combien il y avait de piété réelle dans ses travaux. Il pourrait en retrouver

beaucoup dans son cabinet, à genoux, avec l'aide des puissantes influences de l'Esprit de Dieu. Mais il y arrivera bien plus efficacement en se rendant sur les lieux et en y prêchant de nouveau. L'attitude exacte dans laquelle se trouvait son esprit autrefois pourra ainsi lui revenir, et se dresser devant son esprit avec une forte réalité.

5. En vous examinant vous-mêmes, gardez-vous de vous attendre à trouver toutes les grâces du chrétien en exercice à la fois dans votre esprit.

C'est contraire à la nature de l'esprit. Vous devez être satisfaits si vous trouvez que les dispositions de votre esprit sont justes sur le sujet qui est devant lui. Si vous avez sur le moment des sentiments mauvais, c'est autre chose. Mais si vous trouvez que vos émotions du moment sont justes, n'en tirez pas une conclusion fausse parce que quelque autre émotion juste n'est pas présentement en exercice. L'esprit est ainsi fait qu'il ne peut avoir qu'une suite d'émotions à la fois. 6. Vous voyez par ce sujet pourquoi souvent les gens n'éprouvent pas davantage de sentiments.

Ils suivent une voie qui n'est pas propre à produire des sentiments. Ils éprouvent des sentiments, mais pas sur les sujets qu'il faut. Les hommes éprouvent toujours des sentiments sur certains sujets; et s'ils n'éprouvent pas de sentiments profonds sur les sujets religieux, c'est parce que leur attention n'est pas profondément fixée sur ces sujets.

7. Vous voyez pourquoi il y a une si étrange diversité dans les dispositions des vrais chrétiens.

Il y a des chrétiens dont les sentiments, quand ils en ont, sont toujours de l'espèce heureuse. Il y en a d'autres dont les sentiments sont toujours tristes et douloureux. Ils sont presque constamment dans l'angoisse pour les pécheurs. La raison en est que leurs pensées se portent sur des objets différents. Les uns pensent toujours à la catégorie d'objets propres à les rendre heureux; les autres pensent à l'état de l'Église, ou à l'état des

pécheurs, et ils en sont accablés comme sous un fardeau, comme s'ils portaient une montagne sur les épaules. Les uns et les autres peuvent être pieux; les deux sortes de sentiments sont justes, eu égard aux objets qu'ils regardent. L'apôtre Paul avait une grande tristesse et un chagrin continuel dans le cœur à cause de ses frères. Sans aucun doute, il éprouvait ce qu'il fallait. Le cas de ses frères, qui avaient rejeté le Sauveur, occupait tellement ses pensées, la colère terrible qu'ils avaient attirée sur eux-mêmes, le sort qui était suspendu sur leur tête, étaient si constamment devant son esprit, comment aurait-il pu ne pas être triste ?

8. Observez l'influence de ces deux sortes de sentiments sur l'utilité des individus.

Montrez-moi un chrétien très joyeux et très heureux : ce n'est généralement pas un chrétien très utile. En général, ces gens-là sont si occupés à savourer les douceurs de la religion qu'ils font bien peu de chose. Vous trouvez une catégorie de pasteurs qui prêchent beaucoup sur ces sujets et rendent leurs pieux auditeurs très heureux dans leur religion, mais ces pasteurs servent rarement d'instruments pour convertir beaucoup de pécheurs, quels que soient le réconfort, l'édification et la satisfaction qu'ils ont apportés aux saints. D'un autre côté, vous trouverez des hommes habituellement remplis d'une profonde angoisse d'âme en face de l'état des pécheurs, et ces hommes seront largement des instruments pour convertir les hommes. La raison est claire. Les uns et les autres prêchaient la vérité, les uns et les autres prêchaient l'Évangile, dans des proportions différentes, et les sentiments éveillés correspondent aux points de vue qu'ils prêchaient. La différence, c'est que les uns réconfortaient les saints, les autres convertissaient les pécheurs.

Vous pouvez voir une catégorie de croyants de profession toujours heureux, et ce sont des compagnons charmants, mais ils sont très rarement occupés à arracher des pécheurs au feu. Vous en trouvez d'autres toujours pleins d'angoisse pour les pécheurs, qui regardent leur

état et désirent ardemment voir des âmes converties. Au lieu de goûter sur la terre un avant-goût du ciel, ils partagent les sentiments du Fils de Dieu quand il était sur la terre, qui gémissait en son esprit et passait toute la nuit à prier.

9. Le véritable esprit de réveil est un esprit de désirs pleins d'angoisse et de prière pour les pécheurs.

10. Vous voyez comment vous pouvez vous expliquer vos propres sentiments à différents moments.

Les gens se demandent souvent pourquoi ils éprouvent ce qu'ils éprouvent. La réponse est claire. Vous éprouvez cela parce que vous pensez cela. Vous dirigez votre attention vers les objets propres à produire ces sentiments.

11. Vous voyez pourquoi les sentiments de certaines personnes sont si changeants.

Il y en a beaucoup dont les sentiments sont toujours variables et instables. C'est parce que leurs pensées sont instables. S'ils fixaient leurs pensées, ils régleraient leurs sentiments.

12. Vous voyez le moyen de faire naître dans votre propre esprit l'état de sentiment que vous désirez, et de faire naître chez les autres l'état de sentiment que vous désirez.

Placez vos pensées sur le sujet propre à produire ces sentiments, tenez-les-y attachées, et les sentiments ne manqueront pas de suivre.

13. Il y a une multitude de personnes pieuses qui déshonorent la religion par leurs doutes.

Elles parlent perpétuellement de leurs doutes, et elles en viennent à la conviction hâtive qu'elles n'ont pas de religion. Alors que si, au lieu de s'attarder sur leurs doutes, elles fixaient leur esprit sur d'autres sujets, sur Christ par exemple, ou si elles sortaient chercher des pécheurs et essayaient de les amener à la repentance, soyez-en sûrs, elles

éprouveraient des sentiments, des sentiments justes, et de nature à dissiper leurs doutes.

Souvenez-vous que vous ne devez pas attendre d'éprouver ce qu'il faut avant de faire cela. Peut-être certaines choses que j'ai dites à cette Église n'ont-elles pas été bien comprises. J'ai dit que vous ne pouviez rien faire pour Dieu si vous n'aviez pas les sentiments qu'il faut. N'en concluez donc pas que vous devez rester assis sans rien faire jusqu'à ce que vous soyez sûrs d'éprouver ce qu'il faut. Mais placez-vous dans des circonstances propres à vous faire éprouver ce qu'il faut, et mettez-vous à l'œuvre. D'un côté, s'agiter sans aucun sentiment n'est pas la bonne voie; de l'autre, s'enfermer dans son cabinet et attendre que le sentiment vienne n'est pas la bonne voie non plus. Ayez soin d'être toujours actifs. Autrement, vous n'éprouverez jamais ce qu'il faut. Et puis gardez votre esprit constamment sous l'influence des objets propres à faire naître et à entretenir des sentiments chrétiens.

Discours 12

La vraie et la fausse conversion

Voici, vous tous qui allumez un feu, et qui êtes armés de torches, allez au milieu de votre feu et de vos torches enflammées ! C'est par ma main que ces choses vous arriveront ; vous vous coucherez dans la douleur. (Ésaïe 50,11)

Il ressort clairement de la place de ces paroles dans le chapitre que le prophète s'adressait à des gens qui faisaient profession d'être religieux et qui se flattaient d'être en état de salut, alors qu'en réalité leur espérance n'était qu'un feu allumé de leurs propres mains, des étincelles qu'ils avaient eux-mêmes produites. Avant d'aborder le sujet, permettez-moi de dire ceci : puisque j'ai annoncé mon intention de traiter de la nature de la vraie et de la fausse conversion, ce discours ne servira qu'à ceux qui auront l'honnêteté de se l'appliquer à eux-mêmes. Si vous voulez en tirer profit, il vous faut résoudre de vous l'appliquer fidèlement, aussi honnêtement que si vous pensiez vous rendre à l'instant même au jugement solennel. Si vous le faites, je peux espérer parvenir à vous amener à découvrir votre véritable état et, si vous êtes aujourd'hui dans l'illusion, à vous diriger dans le vrai chemin du salut. Si vous ne le faites pas, je prêcherai en vain, et vous écouterez en vain.

Je me propose de montrer la différence entre la vraie et la fausse conversion, et je traiterai le sujet dans l'ordre suivant :

I. Montrer que l'état naturel de l'homme est un état de pur égoïsme.

II. Montrer que le caractère de celui qui est converti est la bienveillance.

III. Montrer que la nouvelle naissance consiste dans le passage de l'égoïsme à la bienveillance.

IV. Signaler certaines choses en quoi les saints et les pécheurs, ou les vrais et les faux convertis, peuvent se ressembler, et certaines choses en quoi ils diffèrent.

V. Répondre à quelques objections qu'on pourrait opposer à la manière dont j'ai présenté le sujet, et conclure par quelques remarques.

I. Je dois montrer que l'état naturel de l'homme, celui dans lequel tous les hommes se trouvent avant la conversion, est un égoïsme pur et sans mélange.

J'entends par là qu'ils n'ont rien de la bienveillance que demande l'Évangile. L'égoïsme consiste à faire de son propre bonheur l'objet suprême de son attachement, et à rechercher son propre bien parce que c'est le sien. L'égoïste place son propre bonheur au-dessus d'autres intérêts d'une plus grande valeur, comme la gloire de Dieu et le bien de l'univers. Que les hommes soient dans cet état avant leur conversion, c'est ce que montrent clairement bien des considérations.

Tout homme sait que tous les autres hommes sont égoïstes. Toutes les affaires des hommes se traitent d'après ce principe. Si quelqu'un n'en tient pas compte et se met à traiter avec les hommes comme s'ils n'étaient pas égoïstes, mais désintéressés, on le croira dérangé.

II. Dans l'état de conversion, le caractère est celui de la bienveillance.

Celui qui est converti est bienveillant, et non pas égoïste au premier chef. La bienveillance consiste à aimer le bonheur des autres, ou plutôt à choisir le bonheur des autres. « Bienveillance » est un mot composé, qui signifie proprement « bien vouloir », c'est-à-dire choisir le bonheur des autres. Telle est la disposition d'esprit de Dieu. Il nous est dit que Dieu est amour, c'est-à-dire qu'il est bienveillant. La bienveillance renferme tout son caractère. Tous ses attributs moraux ne sont qu'autant de formes de la bienveillance. Celui qui est converti est, à cet égard, semblable à Dieu. Je ne veux pas dire que personne n'est converti s'il n'est pas purement et parfaitement bienveillant, comme Dieu l'est ; mais que

l'inclination dominante de son esprit, son choix prédominant, est la bienveillance. Il recherche sincèrement le bien des autres, pour lui-même. Et par bienveillance désintéressée, je ne veux pas dire que celui qui est désintéressé ne prend aucun intérêt à ce qu'il poursuit, mais qu'il recherche le bonheur des autres pour lui-même, et non pour le contrecoup qu'il en recevra en faisant avancer son propre bonheur. Il choisit de faire le bien parce qu'il se réjouit du bonheur des autres et qu'il désire leur bonheur pour lui-même. Dieu est purement et entièrement bienveillant, de façon désintéressée. Il ne rend pas ses créatures heureuses pour faire ainsi avancer son propre bonheur, mais parce qu'il aime leur bonheur et le choisit pour lui-même. Non qu'il n'éprouve pas de bonheur à faire avancer le bonheur de ses créatures, mais il ne le fait pas pour sa propre satisfaction. L'homme désintéressé est heureux de faire le bien. Sinon, faire le bien ne serait pas en lui une vertu. Autrement dit, s'il n'aimait pas faire le bien, s'il n'y prenait pas plaisir, ce ne serait pas en lui une vertu.

La bienveillance, c'est la sainteté. C'est ce qu'exige la loi de Dieu : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force, et ton prochain comme toi-même. » Aussi certainement que l'homme converti obéit à la loi de Dieu, aussi certainement qu'il est semblable à Dieu, il est bienveillant. Le trait dominant de son caractère, c'est qu'il recherche le bonheur des autres, et non son propre bonheur, comme sa fin suprême.

III. La vraie conversion est le passage d'un état d'égoïsme suprême à la bienveillance.

C'est un changement dans le but poursuivi, et non un simple changement dans les moyens d'atteindre ce but. Il n'est pas vrai que le converti et l'inconverti ne diffèrent que par les moyens qu'ils emploient, tandis qu'ils visent tous deux le même but. Il n'est pas vrai que Gabriel et Satan poursuivent le même but, et qu'ils visent tous deux pareillement leur propre bonheur, en le cherchant seulement par des chemins différents.

Gabriel n'obéit pas à Dieu pour faire avancer son propre bonheur. Un homme peut changer de moyens et garder pourtant le même but, son propre bonheur. Il peut faire le bien pour l'avantage qu'il en tirera ici-bas. Il peut ne croire ni à la religion ni à aucune éternité, et voir pourtant qu'il trouvera son avantage en ce monde à faire le bien. Supposez maintenant que ses yeux s'ouvrent et qu'il voie la réalité de l'éternité : il peut alors embrasser la religion comme un moyen d'être heureux dans l'éternité. Or chacun peut voir qu'il n'y a là aucune vertu. C'est l'intention qui donne son caractère à l'acte, et non les moyens employés pour réaliser cette intention. Voilà en quoi diffèrent le vrai et le faux converti. Le vrai converti choisit, comme but de sa poursuite, la gloire de Dieu et le bien de son royaume. Il choisit ce but pour lui-même, parce qu'il le regarde comme le plus grand bien, un bien plus grand que son propre bonheur individuel. Non qu'il soit indifférent à son propre bonheur, mais il lui préfère la gloire de Dieu, parce que c'est un plus grand bien. Il considère le bonheur de chaque individu selon son importance réelle, autant qu'il est capable de l'estimer, et il choisit le plus grand bien comme son objet suprême.

IV. Je dois maintenant montrer certaines choses en quoi les vrais saints et ceux qui se font illusion peuvent se ressembler, et certaines choses en quoi ils diffèrent.

1. Ils peuvent se ressembler en menant une vie strictement morale. La différence est dans leurs motifs. Le vrai saint mène une vie morale par amour de la sainteté ; celui qui se fait illusion, par des considérations égoïstes. Il se sert de la moralité comme d'un moyen en vue d'une fin, pour assurer son propre bonheur. Le vrai saint l'aime comme une fin.

2. Ils peuvent prier autant l'un que l'autre, pour ce qui est de la forme de la prière.

La différence est dans leurs motifs. Le vrai saint aime prier ; l'autre prie parce qu'il espère tirer de la prière quelque avantage pour lui-même. Le

vrai saint attend un bienfait de la prière, mais ce n'est pas là son motif principal. L'autre ne prie pour aucun autre motif.

3. Ils peuvent avoir autant de zèle l'un que l'autre en religion.

L'un peut avoir un grand zèle parce que son zèle est éclairé par la connaissance, et qu'il désire et aime sincèrement faire avancer la religion pour elle-même. L'autre peut montrer un zèle égal pour rendre son propre salut plus assuré, parce qu'il a peur d'aller en enfer s'il ne travaille pas pour le Seigneur, ou pour apaiser sa conscience, et non parce qu'il aime la religion pour elle-même.

4. Ils peuvent être aussi consciencieux l'un que l'autre dans l'accomplissement de leurs devoirs : le vrai converti parce qu'il aime faire son devoir, l'autre parce qu'il n'ose pas le négliger.

5. Tous deux peuvent avoir autant d'égard l'un que l'autre pour ce qui est juste : le vrai converti parce qu'il aime ce qui est juste, l'autre parce qu'il sait qu'il ne peut pas être sauvé s'il ne fait pas ce qui est juste. Il est honnête dans ses affaires ordinaires, parce que c'est le seul moyen de garantir son propre intérêt. En vérité, ceux-là reçoivent leur récompense. Ils acquièrent parmi les hommes la réputation d'être honnêtes, mais s'ils n'ont pas de motif plus élevé, ils n'auront aucune récompense de Dieu.

6. Ils peuvent se ressembler par leurs désirs, à bien des égards. Ils peuvent se ressembler par leur désir de servir Dieu : le vrai converti parce qu'il aime le service de Dieu, celui qui se fait illusion pour la récompense, comme le serviteur à gages sert son maître.

Ils peuvent se ressembler par leur désir d'être utiles : le vrai converti désire être utile pour l'utilité elle-même, celui qui se fait illusion parce qu'il sait que c'est le moyen d'obtenir la faveur de Dieu. Et alors, plus il est réveillé à l'importance d'avoir la faveur de Dieu, plus son désir d'être utile sera intense.

Par leur désir de voir des âmes converties : le vrai saint parce que cela glorifiera Dieu, celui qui se fait illusion pour gagner la faveur de Dieu. Il

sera poussé en cela exactement comme lorsqu'il donne de l'argent. Qui a jamais douté qu'on puisse donner son argent à la Société biblique ou à la Société des missions par des motifs uniquement égoïstes, pour se procurer du bonheur, ou des applaudissements, ou pour obtenir la faveur de Dieu ? Il peut tout aussi bien désirer la conversion des âmes, et travailler à la faire avancer, par des motifs purement égoïstes.

Par leur désir de glorifier Dieu : le vrai saint parce qu'il aime voir Dieu glorifié, celui qui se fait illusion parce qu'il sait que c'est le moyen d'être sauvé. Le vrai converti a le cœur fixé sur la gloire de Dieu, comme sur son grand but, et il désire glorifier Dieu comme une fin, pour elle-même. L'autre le désire comme un moyen en vue de son grand but, son propre avantage.

Par leur désir de se repentir. Le vrai converti a le péché en horreur à cause de sa nature odieuse, parce qu'il déshonore Dieu, et c'est pourquoi il désire s'en repentir. L'autre désire se repentir parce qu'il sait que s'il ne se repent pas, il sera damné.

Par leur désir de croire en Jésus-Christ. Le vrai saint le désire pour glorifier Dieu, et parce qu'il aime la vérité pour elle-même. L'autre désire croire afin d'avoir une espérance plus ferme d'aller au ciel.

Par leur désir d'obéir à Dieu. Le vrai saint, afin de croître en sainteté ; le faux croyant de profession, parce qu'il désire les récompenses de l'obéissance.

7. Ils peuvent se ressembler non seulement par leurs désirs, mais aussi par leurs résolutions. Ils peuvent tous deux résoudre d'abandonner le péché, d'obéir à Dieu, de se dépenser pour faire avancer la religion et pour édifier le royaume de Christ ; ils peuvent même le résoudre tous deux avec une grande fermeté de volonté, mais avec des motifs différents.

8. Ils peuvent aussi se ressembler par leurs desseins. Ils peuvent tous deux avoir réellement le dessein de glorifier Dieu, de convertir les hommes, d'étendre le royaume de Christ et de voir le monde converti : le

vrai saint par amour pour Dieu et pour la sainteté, l'autre pour s'assurer son propre bonheur. L'un le choisit comme une fin, l'autre comme un moyen de servir une fin égoïste.

Ils peuvent tous deux avoir le dessein d'être vraiment saints : le vrai saint parce qu'il aime la sainteté, celui qui se fait illusion parce qu'il sait qu'il ne peut être heureux d'aucune autre manière.

9. Ils peuvent se ressembler non seulement par leurs désirs, leurs résolutions et leurs desseins, mais aussi par leurs affections envers bien des objets.

Ils peuvent tous deux aimer la Bible : le vrai saint parce qu'elle est la vérité de Dieu, qu'il y prend ses délices et qu'il en nourrit son âme ; l'autre parce qu'il pense qu'elle est en sa faveur et qu'elle est la charte de ses propres espérances.

Ils peuvent tous deux aimer Dieu : l'un parce qu'il voit que le caractère de Dieu est souverainement excellent et aimable en lui-même, et qu'il l'aime pour lui-même ; l'autre parce qu'il pense que Dieu est son ami particulier, qu'il va le rendre heureux pour toujours, et qu'il associe l'idée de Dieu à son propre intérêt.

Ils peuvent tous deux aimer Christ. Le vrai converti aime son caractère ; celui qui se fait illusion pense que Christ va le sauver de l'enfer et lui donner la vie éternelle, et pourquoi donc ne l'aimerait-il pas ?

Ils peuvent tous deux aimer les chrétiens : le vrai converti parce qu'il voit en eux l'image de Christ, celui qui se fait illusion parce qu'ils appartiennent à sa propre dénomination, ou parce qu'ils sont de son côté, et qu'il partage leurs intérêts et leurs espérances.

10. Ils peuvent aussi se ressembler en haïssant les mêmes choses. Ils peuvent tous deux haïr l'incrédulité et la combattre vigoureusement : le vrai saint parce qu'elle est opposée à Dieu et à la sainteté, celui qui se fait illusion parce qu'elle nuit à un intérêt qui le touche de très près et que, si elle disait vrai, elle détruirait toutes ses espérances pour l'éternité. De

même, ils peuvent haïr l'erreur : l'un parce qu'elle est détestable en elle-même et contraire à Dieu, l'autre parce qu'elle est contraire à ses vues et à ses opinions.

Je me souviens d'avoir vu dans un écrit, il y a quelque temps, une attaque contre un pasteur qui avait publié certaines opinions, « parce que, disait l'auteur, ces idées détruiraient toutes mes espérances pour l'éternité ». Excellente raison en vérité ! Aussi bonne qu'il en faut à un être égoïste pour combattre une opinion.

Ils peuvent tous deux haïr le péché : le vrai converti parce qu'il est odieux à Dieu, celui qui se fait illusion parce qu'il lui est nuisible à lui-même. On a vu des cas où quelqu'un haïssait ses propres péchés, sans pourtant les abandonner. Combien de fois l'ivrogne, en se retournant sur ce qu'il a été autrefois et en comparant sa dégradation présente avec ce qu'il aurait pu être, a sa boisson en horreur ; non pour elle-même, mais parce qu'elle l'a ruiné. Et il aime toujours son verre, et continue de boire, bien qu'il éprouve de l'indignation quand il en regarde les effets.

Ils peuvent tous deux être opposés aux pécheurs. L'opposition des vrais saints est une opposition bienveillante : ils considèrent le caractère et la conduite des pécheurs, et les ont en horreur, comme propres à renverser le royaume de Dieu. L'autre est opposé aux pécheurs parce qu'ils sont opposés à la religion qu'il a embrassée et qu'ils ne sont pas de son côté.

11. De même, ils peuvent tous deux se réjouir des mêmes choses. Tous deux peuvent se réjouir de la prospérité de Sion et de la conversion des âmes : le vrai converti parce qu'il y a mis son cœur et qu'il l'aime pour elle-même, comme le plus grand bien ; celui qui se fait illusion parce que cette chose particulière, dans laquelle il pense avoir un si grand intérêt, est en progrès.

12. Tous deux peuvent s'affliger et se sentir accablés du faible état de la religion dans l'Église : le vrai converti parce que Dieu est déshonoré, celui

qui se fait illusion parce que sa propre âme n'est pas heureuse, ou parce que la religion n'est pas en faveur.

Tous deux peuvent aimer la société des saints : le vrai converti parce que son âme jouit de leurs entretiens spirituels, l'autre parce qu'il espère tirer quelque avantage de leur compagnie. Le premier en jouit parce que c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle ; l'autre parce qu'il aime parler du grand intérêt qu'il porte à la religion et de l'espérance qu'il a d'aller au ciel.

13. Tous deux peuvent aimer assister aux réunions religieuses : le vrai saint parce que son cœur prend plaisir aux actes du culte, à la prière et à la louange, à l'écoute de la parole de Dieu et à la communion avec Dieu et avec ses saints ; l'autre parce qu'il pense qu'une réunion religieuse est un bon endroit pour étayer son espérance. Il peut avoir cent raisons de les aimer, sans les aimer du tout pour elles-mêmes, ni parce qu'il aime en eux-mêmes le culte et le service de Dieu.

14. Tous deux peuvent trouver du plaisir aux devoirs de la prière dans le secret. Le vrai saint aime sa chambre de prière, parce qu'il s'y approche de Dieu et qu'il y trouve ses délices dans la communion avec lui, là où rien ne l'embarrasse pour aller droit à Dieu et s'entretenir avec lui. Celui qui se fait illusion y trouve une sorte de satisfaction, parce que c'est son devoir de prier dans le secret et qu'il éprouve à le faire une satisfaction de propre justice. Bien plus, il peut y trouver un certain plaisir, à cause d'une sorte d'excitation de l'esprit qu'il prend pour la communion avec Dieu.

15. Ils peuvent tous deux aimer les doctrines de la grâce : le vrai saint parce qu'elles sont si glorieuses pour Dieu, l'autre parce qu'il pense qu'elles garantissent son propre salut.

16. Ils peuvent tous deux aimer les préceptes de la loi de Dieu : le vrai saint parce qu'ils sont si excellents, si saints, si justes et si bons ; l'autre parce qu'il pense que cette loi le rendra heureux s'il l'aime, et il l'aime comme un moyen d'être heureux.

Tous deux peuvent donner leur assentiment à la sanction de la loi. Le vrai saint y consent dans son propre cas, parce qu'il sent qu'il serait juste en soi que Dieu l'envoie en enfer. Celui qui se fait illusion y consent parce qu'il pense n'avoir rien à en craindre. Il a du respect pour elle, parce qu'il sait qu'elle est juste et que sa conscience l'approuve, mais il n'y a jamais consenti dans son propre cas.

17. Ils peuvent être aussi généreux l'un que l'autre dans leurs dons aux sociétés de bienfaisance. Aucun de vous ne doute que deux hommes puissent donner des sommes égales à une œuvre de bienfaisance, mais par des motifs entièrement différents. L'un donne pour faire du bien, et il donnerait tout aussi volontiers s'il savait que personne d'autre au monde ne donnera. L'autre donne pour l'honneur qu'il en retire, ou pour apaiser sa conscience, ou parce qu'il espère acheter la faveur de Dieu.

18. Ils peuvent pratiquer le renoncement à eux-mêmes autant l'un que l'autre en bien des choses. Le renoncement à soi-même n'est pas réservé aux vrais saints. Voyez les sacrifices et les privations des mahométans qui font leur pèlerinage à La Mecque. Voyez les païens qui se jettent sous le char de Jagannath. Voyez les pauvres papistes ignorants qui montent et descendent sur les pierres tranchantes, à genoux nus, jusqu'à ce que le sang en ruisselle. Une assemblée protestante ne soutiendra pas qu'il y ait là quoi que ce soit de religieux. Mais n'y a-t-il pas là du renoncement à soi-même ? Le vrai saint renonce à lui-même pour faire plus de bien aux autres. Il y tient plus qu'à sa propre satisfaction ou à son propre intérêt. Celui qui se fait illusion peut aller aussi loin, mais par des motifs purement égoïstes.

19. Ils peuvent être tous deux disposés à souffrir le martyre. Lisez la vie des martyrs, et vous ne douterez pas que certains aient été disposés à souffrir à cause d'une fausse idée des récompenses du martyre, et qu'ils se soient précipités au-devant de leur propre mort parce qu'ils étaient persuadés que c'était le chemin sûr de la vie éternelle.

Dans tous ces cas, les motifs des uns sont directement à l'opposé de ceux des autres. La différence réside dans le choix de fins différentes. L'un choisit son propre intérêt, l'autre choisit l'intérêt de Dieu, comme sa fin principale. Prétendre que ces deux catégories de gens visent la même fin, c'est dire qu'un pécheur impénitent est tout aussi bienveillant qu'un vrai chrétien ; ou bien qu'un chrétien n'est pas bienveillant comme Dieu, mais ne fait que rechercher son propre bonheur, et le rechercher dans la religion plutôt que dans le monde.

C'est ici le lieu de répondre à une question qu'on pose souvent : « Si ces deux catégories de gens peuvent se ressembler en tant de points, comment pouvons-nous connaître notre propre caractère véritable, ou savoir à laquelle des deux nous appartenons ? Nous savons que le cœur est tortueux par-dessus tout, et qu'il est méchant ; comment pouvons-nous savoir si nous aimons Dieu et la sainteté pour eux-mêmes, ou si nous recherchons la faveur de Dieu et visons le ciel pour notre propre avantage ? » Je réponds :

1. Si nous sommes vraiment bienveillants, cela paraîtra dans nos affaires de tous les jours. Ce caractère, s'il est réel, se montrera dans nos affaires plus que partout ailleurs. Si l'égoïsme y gouverne notre conduite, aussi sûr que Dieu règne, nous sommes vraiment égoïstes. Si nous sommes égoïstes dans nos rapports avec les hommes, nous le sommes dans nos rapports avec Dieu. « Car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » La religion n'est pas seulement l'amour pour Dieu, mais aussi l'amour pour les hommes. Et si nos affaires de tous les jours montrent que nous sommes égoïstes, nous ne sommes pas convertis ; ou alors la bienveillance n'est pas essentielle à la religion, et l'on peut être religieux sans aimer son prochain comme soi-même.

2. Si vous êtes désintéressés en religion, les devoirs religieux ne seront pas pour vous une corvée. Vous ne vous mettrez pas à la religion comme l'ouvrier se rend à son labeur, pour gagner sa vie. L'ouvrier trouve du

plaisir à son travail, mais ce n'est pas pour le travail lui-même. Il ne le ferait pas s'il pouvait s'en dispenser. Par nature, c'est une corvée, et s'il y trouve quelque plaisir, c'est à cause des résultats qu'il en attend : l'entretien et le bien-être de sa famille, ou l'accroissement de son bien.

C'est exactement l'état de certaines personnes à l'égard de la religion. Elles s'y mettent comme le malade prend sa médecine, parce qu'elles en désirent les effets et qu'elles savent qu'il leur faut la prendre ou périr. C'est une corvée dont elles ne s'acquitteraient jamais pour elle-même. Supposez que des hommes aiment le travail comme un enfant aime le jeu. Ils travailleraient toute la journée sans jamais se lasser, sans autre attrait que le plaisir de le faire. Il en est de même en religion : là où elle est aimée pour elle-même, on ne s'en lasse pas.

3. Si l'égoïsme est le caractère dominant de votre religion, il prendra tantôt une forme, tantôt une autre. Par exemple : si c'est un temps de froideur générale dans l'Église, les vrais convertis continueront de jouir de leur communion secrète avec Dieu, même s'il ne se fait pas autant de choses pour attirer l'attention en public. Mais celui qui se fait illusion se trouvera alors, invariablement, en train de courir après le monde. Que maintenant les vrais saints se lèvent, fassent du bruit et disent tout haut leur joie, de sorte qu'on recommence à parler de religion, et peut-être verra-t-on bientôt le croyant de profession qui se fait illusion se démener et paraître même plus zélé que le vrai saint. Il est poussé par ses convictions, et non par ses affections. Quand il n'y a pas d'intérêt public pour la religion, il n'éprouve aucune conviction ; mais quand l'Église se réveille, il est convaincu de péché et contraint de s'agiter, pour garder sa conscience tranquille. Ce n'est que de l'égoïsme sous une autre forme.

4. Si vous êtes égoïstes, votre joie dans la religion dépendra principalement de la force de vos espérances du ciel, et non de l'exercice de vos affections. Vos joies ne sont pas dans les occupations mêmes de la religion, et elles sont d'une tout autre nature que celles du vrai saint. Elles viennent surtout de l'attente. Quand vos preuves sont renouvelées

et que vous vous sentez tout à fait certains d'aller au ciel, alors vous jouissez beaucoup de la religion. Cela dépend de votre espérance, et non de votre amour pour les choses que vous espérez. Vous entendez des gens raconter qu'ils n'ont plus aucune joie dans la religion quand ils perdent leurs espérances. La raison en est claire. S'ils aimaient la religion pour elle-même, leur joie ne dépendrait pas de leur espérance. Celui qui aime son occupation est heureux partout. Et si vous aimiez les occupations de la religion, vous seriez heureux même si Dieu vous mettait en enfer, pourvu seulement qu'il vous laisse vous occuper de religion. Si vous pouviez prier et louer Dieu, vous sentiriez que vous pourriez être heureux n'importe où dans l'univers ; car vous feriez encore les choses dans lesquelles consiste principalement votre bonheur. Si les devoirs de la religion ne sont pas les choses où vous trouvez votre joie, et si toute votre joie dépend de votre espérance, vous n'avez pas de vraie religion : tout cela n'est qu'égoïsme.

Je ne dis pas que les vrais saints ne jouissent pas de leur espérance. Mais ce n'est pas là pour eux la grande affaire. Ils pensent très peu à leurs propres espérances. Leurs pensées sont occupées d'autre chose. Celui qui se fait illusion, au contraire, sent bien qu'il ne jouit pas des devoirs de la religion, mais seulement que plus il en fait, plus il est sûr d'aller au ciel. Il n'y prend qu'une joie du même genre que celle d'un homme qui pense qu'à force de grand labeur il aura une grande fortune.

5. Si vous êtes égoïstes en religion, vos joies viendront principalement de l'attente. Le vrai saint jouit déjà de la paix de Dieu, et il a le ciel commencé dans son âme. Il n'en a pas seulement la perspective : la vie éternelle est réellement commencée en lui. Il a cette foi qui est une ferme assurance des choses qu'on espère. Bien plus, il a en lui les sentiments mêmes du ciel. Il attend des joies d'un degré plus élevé, mais de même nature. Il sait que le ciel est commencé en lui, et il n'est pas obligé d'attendre sa mort pour goûter les joies de la vie éternelle. Sa joie est en proportion de sa sainteté, et non en proportion de son espérance.

6. Une autre différence, qui permet de savoir si vous êtes égoïstes en religion, est celle-ci : celui qui se fait illusion n'a qu'une intention d'obéir, tandis que l'autre a une préférence pour l'obéissance. C'est une distinction importante, et je crains que peu de gens la fassent. Des multitudes ont l'intention d'obéir, qui n'ont aucune vraie préférence pour l'obéissance. La préférence, c'est le choix effectif, l'obéissance du cœur. Vous entendez souvent des gens dire qu'ils avaient eu l'intention d'accomplir tel ou tel acte d'obéissance, mais qu'ils ne l'ont pas fait. Et ils vous diront combien il est difficile de mettre leur intention à exécution. Le vrai saint, au contraire, préfère réellement l'obéissance, il la choisit dans son cœur, et c'est pourquoi il trouve facile d'obéir. L'un a une intention d'obéir, semblable à celle qu'avait Paul avant sa conversion, comme il nous le dit au septième chapitre de l'épître aux Romains. Il avait une ferme intention d'obéir, mais il n'obéissait pas, parce que son cœur n'y était pas. Le vrai converti préfère l'obéissance pour elle-même ; il la choisit réellement, et il la pratique. L'autre se propose d'être saint, parce qu'il sait que c'est le seul moyen d'être heureux. Le vrai saint choisit la sainteté pour elle-même, et il est saint.

7. Le vrai converti et celui qui se fait illusion diffèrent aussi par leur foi. Le vrai saint a dans le caractère général de Dieu une confiance qui le conduit à se soumettre à Dieu sans réserve. On parle beaucoup des différentes sortes de foi, mais sans y mettre grand sens. La vraie confiance dans les promesses particulières du Seigneur dépend de la confiance dans le caractère général de Dieu. Il n'y a que deux principes sur lesquels on obéisse à un gouvernement, humain ou divin : la crainte et la confiance. Peu importe qu'il s'agisse du gouvernement d'une famille, d'un navire, d'une nation ou de l'univers. Toute obéissance procède de l'un de ces deux principes. Dans le premier cas, on obéit par espoir de la récompense et par crainte du châtiment. Dans l'autre, par cette confiance dans le caractère du gouvernement qui est agissante par l'amour. Un enfant obéit à son père par confiance en son père. Il a une foi qui est agissante par l'amour. Un autre ne rend qu'une obéissance extérieure,

par espoir et par crainte. Le vrai converti a cette foi, cette confiance en Dieu, qui le conduit à obéir à Dieu parce qu'il aime Dieu. C'est là l'obéissance de la foi.

Il a en Dieu une confiance telle qu'il se remet tout entier entre les mains de Dieu.

L'autre n'a qu'une foi partielle et qu'une soumission partielle. Le diable a une foi partielle : il croit et il tremble. On peut croire que Christ est venu sauver les pécheurs et, sur ce fondement, se soumettre à lui pour être sauvé, sans se soumettre entièrement à lui pour être gouverné et pour qu'il dispose de nous. Une telle soumission n'est qu'à la condition d'être sauvé. Elle ne procède jamais de cette confiance sans réserve dans le caractère tout entier de Dieu, qui fait dire : « Que ta volonté soit faite. » Cet homme ne se soumet que pour être sauvé. Sa religion est la religion de la loi. Celle de l'autre est la religion de l'Évangile. L'une est égoïste, l'autre bienveillante. C'est là que réside la vraie différence entre les deux catégories. La religion de l'un est extérieure et hypocrite. Celle de l'autre est la religion du cœur, sainte et agréable à Dieu.

8. Je ne mentionnerai plus qu'une différence. Si votre religion est égoïste, vous vous réjouirez particulièrement de la conversion des pécheurs quand vous y aurez été pour quelque chose, mais vous en éprouverez très peu de satisfaction quand elle se fera par d'autres. L'égoïste se réjouit quand il est actif et qu'il réussit à convertir des pécheurs, parce qu'il pense qu'il en aura une grande récompense. Mais au lieu de s'en réjouir quand c'est l'œuvre d'autres, il en sera même envieux. Le vrai saint est sincèrement heureux de voir les autres utiles, et il se réjouit autant de voir des pécheurs convertis par l'instrument d'autrui que si c'était par le sien. Il y en a qui ne s'intéressent à un réveil que dans la mesure où ils y sont eux-mêmes mêlés ; on dirait même qu'ils aimeraient mieux voir les pécheurs rester inconvertis que de les voir sauvés par l'instrument d'un évangéliste, ou d'un pasteur d'une autre dénomination. Le véritable esprit d'un enfant de Dieu, c'est de dire : « Envoie, Seigneur, qui tu

voudras envoyer ; pourvu seulement que des âmes soient sauvées et que ton nom soit glorifié ! »

V. Je dois répondre à quelques objections qu'on oppose à cette manière de présenter le sujet.

Objection 1. « Ne dois-je avoir aucun égard à mon propre bonheur ? »

Réponse. Il est juste d'avoir égard à votre propre bonheur selon sa valeur relative. Mettez-le dans la balance, à côté de la gloire de Dieu et du bien de l'univers, puis décidez, et donnez-lui la valeur qui lui revient. C'est exactement ce que fait Dieu. Et c'est ce qu'il veut dire quand il vous commande d'aimer votre prochain comme vous-même.

Et encore : vous ferez en fait avancer votre propre bonheur exactement dans la mesure où vous le perdrez de vue. Votre bonheur sera en proportion de votre désintéressement. Le vrai bonheur consiste principalement dans la satisfaction de désirs vertueux. Il peut y avoir du plaisir à satisfaire des désirs égoïstes, mais ce n'est pas le vrai bonheur. Or, pour être vertueux, vos désirs doivent être désintéressés. Supposez qu'un homme voie un mendiant dans la rue ; il est assis là, sur le bord du trottoir, transi et affamé, sans amis, et sur le point de périr. Cet homme est touché ; il entre dans une épicerie toute proche et lui achète un pain. Aussitôt le visage du mendiant s'illumine, et son regard exprime une reconnaissance indicible. Or, on le voit clairement, la satisfaction que cet homme éprouve dans cet acte est exactement en proportion de la pureté de son motif. S'il l'a fait purement et uniquement par bienveillance, sa satisfaction est complète dans l'acte lui-même. Mais s'il l'a fait en partie pour faire savoir qu'il est une personne charitable et humaine, alors son bonheur n'est pas complet tant que l'action n'a pas été rendue publique. Supposez qu'il y ait ici un pécheur dans ses péchés ; il est vraiment méchant et vraiment malheureux. Votre compassion s'éveille, et vous le convertissez et le sauvez. Si vos motifs étaient d'obtenir l'honneur auprès des hommes et de vous assurer la faveur de Dieu, vous n'êtes pas complètement heureux tant que l'action n'a pas été racontée, et peut-être

mise dans le journal. Mais si vous désiriez purement sauver une âme de la mort, alors, dès que vous voyez la chose faite, votre satisfaction est complète et votre joie sans mélange. Il en est ainsi dans tous les devoirs religieux : votre bonheur est exactement en proportion de votre désintéressement.

Si vous visez à faire le bien pour lui-même, vous serez heureux à proportion du bien que vous ferez. Mais si vous visez directement votre propre bonheur, et si vous faites le bien simplement comme un moyen de vous assurer votre propre bonheur, vous échouerez. Vous serez comme l'enfant qui poursuit son ombre : il ne peut jamais la rattraper, parce qu'elle se tient toujours à la même distance devant lui. Supposez, dans le cas que j'ai cité, que vous n'ayez aucun désir de secourir le mendiant, mais que vous ne pensiez qu'aux applaudissements d'une certaine personne. Alors vous n'éprouverez aucun plaisir à secourir le mendiant ; mais quand cette personne l'apprendra et vous en louera, alors vous serez satisfait. Vous n'êtes pourtant pas satisfait par la chose elle-même. Ou bien supposez que vous visiez la conversion des pécheurs ; si ce n'est pas l'amour des pécheurs qui vous y pousse, comment la conversion des pécheurs pourrait-elle vous rendre heureux ? Elle ne tend nullement à satisfaire le désir qui a inspiré l'effort. La vérité, c'est que Dieu a ainsi constitué l'esprit de l'homme : il doit rechercher le bonheur des autres comme sa fin, ou il ne peut pas être heureux. Voilà la vraie raison pour laquelle le monde entier, qui recherche son propre bonheur et non le bonheur des autres, manque son but. Ce bonheur se tient toujours à la même distance devant eux. S'ils cessaient de rechercher leur propre bonheur et se dépensaient pour faire le bien, ils seraient heureux.

Objection 2. « Christ n'a-t-il pas eu en vue la joie qui lui était réservée ? Moïse n'avait-il pas aussi les yeux fixés sur la rémunération ? Et la Bible ne dit-elle pas que nous aimons Dieu parce qu'il nous a aimés le premier ? »

Réponse 1. Il est vrai que Christ, en vue de la joie qui lui était réservée, a souffert la croix et méprisé l'ignominie. Mais quelle était la joie qui lui était réservée ? Non son propre salut, non son propre bonheur, mais le grand bien qu'il ferait en sauvant le monde. Il était parfaitement heureux en lui-même. Mais c'était le bonheur des autres qu'il avait en vue. C'était là la joie qui lui était réservée. Et il l'a obtenue.

Réponse 2. De même, Moïse avait les yeux fixés sur la rémunération. Mais était-ce son propre bien-être ? Loin de là. La rémunération, c'était le salut du peuple d'Israël. Que dit-il ? Quand Dieu proposa de détruire la nation et de faire de lui une grande nation, si Moïse avait été égoïste, il aurait dit : « C'est bien, Seigneur ; qu'il soit fait à ton serviteur selon ta parole. » Mais que dit-il ? Eh bien, son cœur était si attaché au salut de son peuple et à la gloire de Dieu qu'il ne voulut pas y penser un seul instant, et il dit : « Pardonne maintenant leur péché ! Sinon, efface-moi de ton livre que tu as écrit. » Et une autre fois, quand Dieu dit qu'il les détruirait et ferait de Moïse une nation plus grande et plus puissante, Moïse pensa à la gloire de Dieu et dit : « Les Égyptiens l'apprendront, et toutes les nations diront : L'Éternel n'avait pas le pouvoir de mener ce peuple dans le pays. » Il ne pouvait supporter la pensée de voir son propre intérêt élevé aux dépens de la gloire de Dieu. C'était réellement, pour son esprit bienveillant, une plus grande récompense de voir Dieu glorifié et les enfants d'Israël sauvés que ne l'aurait été n'importe quel avantage personnel.

Réponse 3. Là où il est dit : « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier », le texte se prête manifestement à deux interprétations : ou bien son amour pour nous a préparé le chemin de notre retour et l'influence qui nous a amenés à l'aimer, ou bien nous l'aimons pour la faveur qu'il nous a témoignée à nous-mêmes. Que ce dernier sens ne soit pas le bon, c'est évident, parce que Jésus-Christ a si expressément condamné ce principe dans son sermon sur la montagne : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même ? » Si nous aimons Dieu, non pour son

caractère, mais pour ses faveurs envers nous, Jésus-Christ nous a déclarés réprouvés.

Objection 3. « La Bible n'offre-t-elle pas le bonheur comme récompense de la vertu ? »

Réponse. La Bible parle du bonheur comme du résultat de la vertu, mais elle ne déclare nulle part que la vertu consiste à poursuivre son propre bonheur. La Bible y est partout contraire, et elle présente la vertu comme consistant à faire du bien aux autres. Nous pouvons voir, par la science de l'esprit humain, qu'il doit en être ainsi. Si quelqu'un désire le bien des autres, il sera heureux à proportion de la satisfaction qu'il donnera à ce désir. Le bonheur est le résultat de la vertu, mais la vertu ne consiste pas dans la poursuite directe de son propre bonheur ; elle lui est au contraire entièrement opposée.

Objection 4. « Dieu vise notre bonheur ; serons-nous plus bienveillants que Dieu ? Ne devons-nous pas être semblables à Dieu ? Ne pouvons-nous pas viser la même chose que Dieu ? Ne devons-nous pas rechercher la même fin que Dieu recherche ? »

Réponse. Cette objection est spécieuse, mais vaine et pourrie. Dieu est bienveillant envers les autres. Il vise le bonheur des autres, et notre bonheur. Et pour lui ressembler, nous devons viser, c'est-à-dire prendre plaisir à son bonheur et à sa gloire, ainsi qu'à l'honneur et à la gloire de l'univers, selon leur valeur réelle.

Objection 5. « Pourquoi la Bible fait-elle continuellement appel aux espérances et aux craintes des hommes, si l'égard pour notre propre bonheur n'est pas un motif d'action légitime ? »

Réponse 1. La Bible fait appel aux sensibilités naturelles de l'homme, non à son égoïsme. L'homme redoute le mal, et il n'est pas mauvais de chercher à l'éviter. Nous pouvons avoir pour notre propre bonheur l'égard qui lui est dû, selon sa valeur.

Réponse 2. Et encore : les hommes sont si abrutis par le péché que Dieu ne peut obtenir leur attention pour leur faire considérer son vrai caractère et les raisons de l'aimer, à moins de faire appel à leurs espérances et à leurs craintes. Mais quand ils sont réveillés, alors il leur présente l'Évangile. Quand un pasteur a prêché les terreurs du Seigneur jusqu'à ce que ses auditeurs soient alarmés et réveillés, de sorte qu'ils veuillent bien prêter attention, il est allé assez loin dans cette direction ; il doit alors déployer devant eux tout le caractère de Dieu, pour engager leur cœur à l'aimer pour sa propre excellence.

Objection 6. « Les écrivains inspirés ne disent-ils pas : Repentez-vous, et croyez à la bonne nouvelle, et vous serez sauvés ? »

Réponse. Oui ; mais ils exigent une repentance « vraie », c'est-à-dire qu'on abandonne le péché parce qu'il est odieux en lui-même. Ce n'est pas une vraie repentance que d'abandonner le péché à la condition d'être pardonné, ou de dire : « Je serai fâché de mes péchés, si tu me pardonnes. » De même, ils exigent une vraie foi et une vraie soumission, non une foi conditionnelle ou une soumission partielle. Voilà ce sur quoi la Bible insiste. Elle dit que celui-là sera sauvé, mais il faut que ce soit une repentance désintéressée et une soumission désintéressée.

Objection 7. « L'Évangile ne présente-t-il pas le pardon comme un motif de soumission ? »

Réponse. Cela dépend du sens dans lequel vous employez le mot « motif ». Si vous voulez dire que Dieu déploie devant les hommes tout son caractère et toute la vérité sur leur situation, comme autant de raisons d'engager le pécheur à l'aimer et à se repentir, je réponds : oui ; sa compassion et sa disposition à pardonner sont des raisons d'aimer Dieu, parce qu'elles font partie de sa glorieuse excellence, que nous sommes tenus d'aimer. Mais si vous entendez par « motif » une condition, et que le pécheur doive se repentir à la condition d'être pardonné, alors je dis que la Bible ne présente nulle part la chose de cette manière. Elle n'autorise jamais un pécheur à dire : « Je me repentirai si tu me

pardonnes », et elle n'offre nulle part le pardon comme motif de repentance en ce sens-là.

Je terminerai par deux brèves remarques.

1. Nous voyons, par ce sujet, pourquoi ceux qui font profession de religion ont des vues si différentes sur la nature de l'Évangile.

Les uns le regardent comme un simple accommodement en faveur des hommes, par lequel Dieu se montre moins strict qu'il ne l'était sous la loi ; de sorte qu'ils peuvent suivre la mode ou vivre selon le monde, et l'Évangile viendra combler leurs manques et les sauver. Les autres regardent l'Évangile comme une disposition de la bienveillance divine, qui a pour but principal de détruire le péché et de faire avancer la sainteté ; et ils pensent donc que, bien loin de les autoriser à être moins saints qu'ils ne devraient l'être sous la loi, il tire toute sa valeur de sa puissance à les rendre saints.

2. Nous voyons pourquoi certaines personnes sont tellement plus désireuses de convertir les pécheurs que de voir l'Église sanctifiée et Dieu glorifié par les bonnes œuvres de son peuple.

Beaucoup éprouvent une sympathie naturelle pour les pécheurs et souhaitent les voir sauvés de l'enfer ; et, cela obtenu, ils n'ont plus d'autre souci. Mais les vrais saints sont avant tout affectés par le péché en tant qu'il déshonore Dieu. Et ce qui les afflige le plus, c'est de voir des chrétiens pécher, parce que cela déshonore Dieu davantage. Certaines personnes semblent se soucier assez peu de la manière dont vit l'Église, pourvu seulement qu'elles voient l'œuvre de la conversion avancer. Elles ne tiennent pas à ce que Dieu soit honoré. Cela montre qu'elles ne sont pas mues par l'amour de la sainteté, mais par une simple compassion pour les pécheurs.

Discours 13

La vraie soumission

Soumettez-vous donc à Dieu. (Jacques 4,7)

Le sujet de ce discours est : « En quoi consiste la vraie soumission ? »

Avant d'aborder ce sujet, je voudrais faire deux remarques qui serviront d'introduction à la question principale.

1. Voici la première : si certains d'entre vous se trompent sur leur espérance et ont bâti sur un faux fondement, l'erreur fondamentale, dans votre cas, a été d'embrasser par des motifs égoïstes ce que vous preniez pour le plan de salut de l'Évangile. Votre cœur égoïste n'avait pas été brisé. Voilà la source de votre illusion, si vous vous trompez. Si votre égoïsme a été vaincu, vous ne vous trompez pas dans votre espérance. S'il ne l'a pas été, toute votre religion est vaine, et votre espérance est vaine.

2. L'autre remarque que je veux faire, c'est que, si certains d'entre vous se trompent et ont une fausse espérance, vous courez le plus grand danger de ranimer votre ancienne espérance chaque fois que vous serez réveillés au point d'examiner votre état. Il est très fréquent que ces croyants de profession, après une période d'inquiétude et d'examen de soi-même, se réinstallent sur l'ancien fondement. La raison en est que leurs habitudes d'esprit se sont fixées dans ce lit-là, et que, par les lois mêmes de l'esprit, il leur est difficile de se frayer un cours nouveau. Il est donc indispensable, si vous voulez jamais vous mettre dans le vrai, que vous voyiez clairement que vous avez été jusqu'ici entièrement dans le faux, afin de ne plus multiplier le genre d'efforts qui vous ont abusés jusqu'à présent.

Qui ne sait qu'il y a énormément d'illusions de ce genre ? Combien de fois une grande partie de l'Église ne reste-t-elle pas froide et morte jusqu'à ce

qu'un réveil commence ? Alors vous les voyez s'affairer, et ils « se mettent à l'œuvre », comme ils disent, en religion ; pour un temps, ils renouvellent leurs efforts et multiplient leurs prières ; et c'est ce qu'ils appellent être ranimés. Mais ce n'est que le même genre de religion qu'ils avaient auparavant. Une telle religion ne dure pas plus longtemps que l'excitation générale. Dès que le gros de l'Église commence à relâcher ses efforts pour la conversion des pécheurs, ces gens-là retombent dans leur mondanité d'autrefois, et redeviennent aussi proches de ce qu'ils étaient avant leur prétendue conversion que leur orgueil et leur crainte des censures de l'Église le leur permettent. Quand un nouveau réveil arrive, ils recommencent le même tour ; et ils vivent ainsi par à-coups, encore et encore, tour à tour ranimés et rétrogrades, ranimés et rétrogrades, aussi longtemps qu'ils vivent. La vérité, c'est qu'ils ont été abusés dès le début par une conversion contrefaite, dans laquelle l'égoïsme n'a jamais été abattu ; et plus ils multiplient les efforts de ce genre, plus leur perte est assurée.

J'en viens maintenant à l'examen direct du sujet, et je m'efforcerai de vous montrer ce qu'est la vraie soumission selon l'Évangile, dans l'ordre suivant :

I. Je montrerai ce qui n'est pas la vraie soumission.

II. Je montrerai ce qu'est la vraie soumission. I. Je dois d'abord montrer ce que n'est pas la vraie soumission.

1. La vraie soumission à Dieu n'est pas l'indifférence. Il n'y a pas deux choses plus dissemblables que l'indifférence et la vraie soumission.

2. Elle ne consiste pas à consentir à être pécheur pour la gloire de Dieu. Certains ont pensé que la vraie soumission comprenait l'idée de consentir à être pécheur pour la gloire de Dieu. Mais c'est une erreur. Consentir à être pécheur est en soi un état d'esprit coupable. Et consentir à faire quoi que ce soit pour la gloire de Dieu, c'est choisir de ne pas être pécheur. L'idée d'être pécheur pour la gloire de Dieu est absurde.

3. Elle ne consiste pas à consentir à être puni. Si nous étions maintenant en enfer, la vraie soumission exigerait que nous consentions à être punis, parce qu'il serait alors certain que la volonté de Dieu est que nous soyons punis. De même, si nous étions dans un monde où rien n'aurait été prévu pour la rédemption des pécheurs, et où notre châtiment serait donc inévitable, ce serait notre devoir de consentir à être punis. Si un homme a commis un meurtre, et qu'il n'y a pas d'autre moyen de sauvegarder l'intérêt public que de le pendre, c'est son devoir de consentir à être pendu pour le bien public. Mais s'il y avait un autre moyen par lequel le meurtrier pourrait réparer entièrement le tort fait à l'intérêt public, ce ne serait pas son devoir de consentir à être pendu. De même, si l'homme se trouvait dans un monde placé uniquement sous la loi, où il n'y aurait aucun plan de salut, ni aucune mesure pour garantir la stabilité du gouvernement tout en pardonnant aux pécheurs, ce serait le devoir de chacun de consentir à être puni. Mais, dans ce monde tel qu'il est, la soumission véritable n'implique pas qu'on consente à être puni. Car nous savons que la volonté de Dieu n'est pas que tous soient punis ; nous savons au contraire que sa volonté est que tous ceux qui se repentent vraiment et se soumettent à Dieu soient sauvés.

II. Je dois montrer ce qu'est la soumission véritable.

1. Elle consiste dans un parfait acquiescement à toutes les dispositions et dispensations providentielles de Dieu, qu'elles nous concernent nous-mêmes, ou qu'elles concernent les autres ou l'univers. Certaines personnes pensent qu'elles acquiescent bien, dans l'abstrait, au gouvernement providentiel de Dieu. Et pourtant, si vous causez avec elles, vous voyez qu'elles trouvent à redire, en bien des choses, à ce que Dieu a réglé. Elles se demandent : pourquoi Dieu a-t-il permis qu'Adam pèche ? Ou pourquoi a-t-il permis au péché d'entrer dans l'univers ? Ou pourquoi a-t-il fait ceci ou cela ? Ou pourquoi a-t-il fait telle ou telle chose, de telle ou telle façon ? Dans tous ces cas, à supposer même que nous ne puissions en donner aucune raison satisfaisante, la vraie soumission implique un parfait acquiescement à tout ce qu'il a permis ou

fait ; elle implique qu'on sente que, pour tout ce qui relève de sa providence, tout est bien.

2. La vraie soumission implique l'acquiescement au précepte de la loi morale de Dieu. Le précepte général de la loi morale de Dieu est : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ta pensée, de toute ton âme et de toute ta force, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Peut-être quelques-uns diront-ils : « J'acquiesce bien à ce précepte ; je sens qu'il est juste, et je n'ai aucune objection contre cette loi. » Ici, je veux que vous fassiez soigneusement la distinction entre l'approbation de la loi de Dieu qui tient à notre constitution, et la soumission effective à cette loi. Il n'est pas un esprit qui, naturellement et par son propre sens commun de ce qui est juste, n'approuve cette loi. Il n'y a pas un démon en enfer qui ne l'approuve. Dieu a constitué l'esprit de telle sorte qu'il est impossible d'être un agent moral sans approuver sa loi. Mais ce n'est pas de cet acquiescement-là que je parle. On peut éprouver cette approbation à un degré tel qu'on en est même ravi, sans avoir pour autant une vraie soumission à cette loi. La soumission véritable comprend deux idées, sur lesquelles j'appelle tout particulièrement votre attention.

(1.) La première idée, c'est que le véritable acquiescement à la loi morale de Dieu comprend l'obéissance effective. C'est en vain qu'un enfant prétendrait acquiescer réellement aux ordres de son père, s'il ne leur obéit pas effectivement. C'est en vain qu'un citoyen prétendrait acquiescer aux lois de son pays, s'il n'obéit pas à ces lois.

(2.) L'idée principale de la soumission, c'est l'abandon de ce qui constitue le grand point du litige. Et ce point, le voici : les hommes ont retiré leur affection suprême à Dieu et à son royaume, et ont érigé leur intérêt propre en objet souverain de leur attention. Au lieu de se dépenser à faire le bien, comme Dieu l'exige, ils ont adopté la maxime : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Tel est exactement le point débattu entre Dieu et le pécheur. Le pécheur vise à faire avancer son propre

intérêt comme son objet suprême. Or, la première idée impliquée dans la soumission est l'abandon de ce point. Il nous faut cesser de mettre notre propre intérêt au-dessus de tout, et laisser les intérêts de Dieu et de son royaume s'élever dans nos affections au-dessus de nos propres intérêts, exactement dans la mesure où leur valeur réelle est plus grande. L'homme qui ne le fait pas est un rebelle contre Dieu.

Supposez qu'un souverain s'applique à procurer le bonheur général de sa nation ; qu'il établisse des lois sagement adaptées à cette fin, et qu'il engage toutes ses propres ressources dans ce but ; et qu'il exige ensuite de chacun de ses sujets qu'il en fasse autant. Supposez alors qu'un individu aille dresser son intérêt privé contre l'intérêt général. Cet homme est un rebelle contre le gouvernement, et contre tout l'intérêt que le gouvernement a pour mission de promouvoir. Dès lors, la première idée de la soumission, de la part du rebelle, est d'abandonner ce point, et de se joindre au souverain et aux sujets obéissants pour promouvoir le bien public. Or la loi de Dieu exige absolument que vous subordonniez votre propre bonheur à la gloire de Dieu et au bien de l'univers. Et tant que vous ne le faites pas, vous êtes l'ennemi de Dieu et de l'univers, et un enfant de l'enfer.

Et l'Évangile exige la même chose que la loi. Il est étonnant que beaucoup, depuis quelques années, aient soutenu qu'il est juste pour un homme de viser directement son propre salut, et de faire de son propre bonheur le grand objet de sa recherche. Mais il est clair que la loi de Dieu dit tout autre chose, et qu'elle exige de chacun qu'il estime par-dessus tout les intérêts de Dieu. Et l'Évangile exige la même chose que la loi. Autrement, Jésus-Christ serait un ministre du péché, venu dans le monde pour prendre les armes contre le gouvernement de Dieu.

Il est facile de montrer par la Bible que l'Évangile exige la bienveillance désintéressée, c'est-à-dire l'amour pour Dieu et l'amour pour les hommes, tout comme la loi. Le premier passage que je citerai est celui-ci : « Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu. » Qu'est-ce

que cela veut dire ? Si étrange que cela puisse paraître, un auteur a récemment cité ce texte même pour prouver qu'il est juste de chercher premièrement notre propre salut, ou notre propre bonheur, et d'en faire l'objet principal de notre recherche. Mais ce n'est pas là le sens. Ce texte exige de chacun qu'il fasse de l'avancement du royaume de Dieu son grand objet. Je pense qu'il prescrit le devoir de viser à être saints, et non à être heureux. Le bonheur est lié à la sainteté, mais ce n'est pas la même chose ; et chercher la sainteté, ou l'obéissance à Dieu, et l'honorer et le glorifier, est tout autre chose que chercher par-dessus tout notre propre bonheur.

Un autre passage dit : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » Vraiment ! Quoi ! ne pouvons-nous pas manger et boire pour notre propre plaisir ? Non. Nous ne pouvons même pas satisfaire notre appétit naturel de nourriture, sinon en le subordonnant à la gloire de Dieu. Voilà ce que l'Évangile exige, car c'est à l'Église chrétienne que l'apôtre a écrit cela.

Un autre passage dit : « Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère ceux des autres. » Mais il serait vain de chercher à citer tous les passages qui enseignent cela. Vous pouvez trouver, presque à chaque page de la Bible, quelque passage qui signifie la même chose, et qui nous demande de chercher, non pas notre propre bien, mais l'avantage des autres.

Notre Sauveur dit : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie la sauvera. » C'est-à-dire : si un homme vise son propre intérêt, il perdra son propre intérêt ; s'il vise à sauver son âme comme son objet suprême, il perdra son âme ; il faut qu'il sorte de lui-même et fasse du bien des autres son objet suprême, sinon il sera perdu.

Et il dit encore : « Il n'est personne qui, ayant quitté, à cause de moi et à cause de la bonne nouvelle, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ne reçoive au

centuple, présentement dans ce siècle-ci, des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants, et des terres, avec des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. » Ici, certains pourraient trébucher et dire : « Voilà une récompense présentée comme motif. » Mais remarquez bien ! Que devez-vous faire ? Renoncer à vous-même pour obtenir une récompense pour vous-même ? Non ; mais renoncer à vous-même à cause de Christ et de son Évangile ; et la conséquence sera celle qui est annoncée. Voilà la distinction importante.

Au treizième chapitre de l'épître aux Corinthiens, Paul donne une description complète de cet amour désintéressé, ou charité, sans lequel on n'est rien en religion. Il est remarquable de voir tout ce que, d'après lui, on peut faire, tout en n'étant rien. « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. » Mais la vraie bienveillance selon l'Évangile a ce caractère-ci : « La charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité ne se vante point, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien de malhonnête, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. » « Elle ne cherche point son intérêt. » Remarquez bien cela. Elle n'a aucune fin égoïste, mais elle cherche le bonheur des autres comme sa grande fin. Sans cette sorte de bienveillance, nous le savons, il n'y a pas une parcelle de religion. Vous le voyez, je pourrais rester ici toute la nuit à citer et à expliquer des passages qui vont dans le même sens, et qui montrent que toute religion pure consiste dans la bienveillance désintéressée.

Avant d'aller plus loin, je veux mentionner plusieurs objections contre cette manière de voir, qui peuvent naître dans votre esprit. Je le fais d'autant plus que certains d'entre vous pourraient trébucher juste ici, et finir par se mettre en tête qu'il est juste de faire consister notre religion à viser notre propre salut comme notre grand objet.

Objection 1. « Pourquoi les menaces de la parole de Dieu sont-elles données, si c'est de l'égoïsme que d'être influencé par la crainte de la colère à venir ? »

On peut faire bien des réponses à cette objection.

Réponse. L'homme est ainsi constitué que, par les lois de son être, il redoute la douleur. Les menaces de l'Écriture servent donc à bien des fins. L'une est d'arrêter l'attention de l'esprit égoïste, et de l'amener à examiner les raisons qu'il y a d'aimer Dieu et de lui obéir. Quand le Saint-Esprit a ainsi obtenu son attention, il réveille la conscience du pécheur, et l'amène à considérer qu'il est raisonnable de se soumettre à Dieu et que c'est un devoir, et à se prononcer là-dessus.

Objection 2. « Puisque Dieu nous a donné ces facultés d'éprouver le plaisir et la douleur, est-ce un mal d'être influencé par elles ? »

Réponse. Ce n'est ni bien ni mal. Ces facultés n'ont aucun caractère moral. Si j'en avais le temps ce soir, je pourrais vous rendre tout cela clair. En morale, il y a une catégorie d'actions qui relèvent de ce qu'on appelle les considérations de prudence. Par exemple : supposez que vous vous teniez au bord d'un précipice d'où, si vous vous jetez en bas, vous vous romprez infailliblement le cou. On vous en avertit. Or, si vous ne tenez pas compte de l'avertissement, et que vous vous jetiez en bas et vous ôtiez la vie, ce sera un péché. Mais en tenir compte n'est pas une vertu. C'est simplement un acte de prudence. Il n'y a pas de vertu à éviter le danger, bien que ce soit souvent un péché de ne pas l'éviter. C'est un péché, pour les hommes, que de braver la colère de Dieu. Mais avoir peur de l'enfer n'a rien de saint, pas plus que la crainte de se rompre le cou en

tombant d'un précipice n'a quelque chose de saint. C'est simplement une réaction que dicte notre constitution.

Objection 3. « La Bible ne fait-elle pas de la recherche de notre propre bonheur notre devoir immédiat ? »

Réponse. Il n'y a pas de péché à rechercher notre propre bonheur selon sa valeur réelle. Au contraire, c'est un véritable devoir de le faire. Et celui qui néglige de le faire commet un péché. Une autre réponse est que, s'il est juste de rechercher notre propre bonheur, et si les lois constitutionnelles de l'esprit nous obligent à tenir compte de notre propre bonheur, notre constitution n'indique pas pour autant qu'il soit juste de poursuivre notre propre bonheur comme le bien suprême. Supposez que quelqu'un raisonne ainsi : puisque notre constitution réclame de la nourriture, il est juste de rechercher la nourriture comme le bien suprême ; ce raisonnement serait-il solide ? Certainement pas ; car la Bible interdit expressément une telle chose, et dit : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. »

Objection 4. « Le bonheur de chacun est placé tout particulièrement en son propre pouvoir ; et si chacun cherchait son propre bonheur, le bonheur de l'ensemble serait assuré dans la plus grande mesure possible. »

Cette objection est spécieuse, mais elle n'est pas solide. Je nie entièrement la conclusion. Car : (1.) Les lois de l'esprit sont telles qu'il est impossible d'être heureux tant qu'on fait de son propre bonheur l'objet suprême. Le bonheur consiste dans la satisfaction de désirs vertueux. Mais pour qu'il y ait satisfaction, il faut obtenir « la chose désirée ». Pour être heureux, il faut donc que les désirs satisfaits soient droits, et par conséquent qu'ils soient des désirs désintéressés. Si vos désirs ont pour terme vous-même, si par exemple vous désirez la conversion des pécheurs pour accroître votre propre bonheur, la conversion des pécheurs ne vous rend pas heureux, parce que ce n'est pas la chose sur laquelle se portait votre désir. La loi de l'esprit rend donc impossible, si

chacun poursuit son propre bonheur, qu'il l'obtienne jamais. Pour être plus précis : deux choses sont indispensables au vrai bonheur. Premièrement, il faut un désir vertueux. Si le désir n'est pas vertueux, la conscience protestera contre lui, et la satisfaction s'accompagnerait donc de douleur. Deuxièmement, ce désir doit être satisfait par l'obtention de son objet. L'objet doit être désiré pour lui-même, sinon la satisfaction ne serait pas complète, même si l'objet était obtenu. Si l'objet est désiré comme moyen en vue d'une fin, la satisfaction dépendrait de l'obtention de la fin par ce moyen. Mais si la chose était désirée comme fin, ou pour elle-même, son obtention produirait une satisfaction sans mélange. Il faut donc que l'esprit ne désire pas son propre bonheur, car de cette manière il ne peut jamais l'atteindre, mais que son désir ait pour terme quelque autre objet, désiré pour lui-même, dont l'obtention serait une satisfaction, et produirait ainsi le bonheur.

(2.) Si chacun poursuit son propre bonheur comme sa fin suprême, les intérêts des différents individus se heurteront et détruiront le bonheur de tous. C'est exactement ce que nous voyons dans le monde. Voilà la raison de toute la fraude, de toute la violence, de toute l'oppression et de toute la méchanceté qui règnent sur la terre et en enfer. C'est que chacun poursuit son propre intérêt, et que leurs intérêts se heurtent. Le vrai moyen d'assurer notre propre bonheur n'est pas de le poursuivre comme une fin, mais de poursuivre un autre objet qui, une fois obtenu, procurera une satisfaction complète : la gloire de Dieu et le bien de l'univers. La question n'est pas de savoir s'il est juste, d'une manière générale, de désirer et de poursuivre notre propre bonheur, mais s'il est juste de faire de notre propre bonheur notre fin suprême.

Objection 5. « Le bonheur consiste à satisfaire un désir vertueux. Alors, ce que je vise, c'est de satisfaire un désir vertueux. N'est-ce pas viser mon propre bonheur ? »

Réponse. L'esprit ne vise pas à satisfaire le désir, mais à accomplir la chose désirée. Supposez que vous voyiez un mendiant, comme je l'ai dit la

semaine dernière, et que vous lui donniez un pain. Vous visez à soulager le mendiant. C'est là l'objet désiré, et quand c'est fait, votre désir est satisfait, et vous êtes heureux. Mais si, en soulageant le mendiant, l'objet que vous visiez était votre propre bonheur, alors le soulagement du mendiant ne satisfera pas le désir, et vous le rendez impossible à satisfaire.

Vous voyez donc que la loi et l'Évangile exigent l'un et l'autre la bienveillance désintéressée, comme la seule condition à laquelle l'homme puisse être heureux.

3. La vraie soumission implique l'acquiescement à la peine que prononce la loi de Dieu.

Je reviens à la distinction que j'ai déjà faite. Nous ne sommes pas, dans ce monde, simplement sous un gouvernement de loi pure et simple. Ce monde est une province de l'empire de Jéhovah, qui se trouve dans une relation particulière avec le gouvernement de Dieu. Il s'est révolté, et une disposition nouvelle et spéciale a été prise, par laquelle Dieu nous offre miséricorde. Les conditions sont que nous obéissions aux préceptes de la loi, et que nous nous soumettions à la justice de la peine. C'est un gouvernement de loi, auquel l'Évangile a été ajouté. L'Évangile exige la même obéissance que la loi. Il maintient que le péché mérite le châtiment, et il exige que le pécheur acquiesce à la justice de la peine. Si le pécheur était sous la seule loi, elle exigerait qu'il se soumette à l'application de la peine. Mais l'homme n'est pas, et n'a jamais été depuis la chute, sous le gouvernement de la seule loi ; il a toujours su, plus ou moins clairement, que la miséricorde lui est offerte. C'est pourquoi il n'a jamais été exigé des hommes qu'ils consentent à être punis. C'est en cela que la soumission selon l'Évangile diffère de la soumission légale. Sous la loi pure et simple, la soumission consisterait à consentir à être puni. Dans ce monde, la soumission consiste à acquiescer à la justice de la peine, et à se considérer soi-même comme méritant la colère éternelle de Dieu.

4. La vraie soumission implique l'acquiescement à la souveraineté de Dieu.

C'est le devoir de tout souverain de veiller à ce que tous ses sujets se soumettent à son gouvernement. Et c'est son devoir d'établir des lois telles que chaque individu, s'il y obéit parfaitement, procure le bien public au plus haut degré possible. Et alors, si quelqu'un refuse d'obéir, c'est son devoir de prendre cet individu de force, et de lui faire servir l'intérêt public de la meilleure manière possible avec un sujet rebelle. S'il ne veut pas servir le bien public volontairement, il faut le lui faire servir malgré lui. Le gouvernement doit, ou bien le pendre, ou bien l'enfermer, ou de quelque autre manière faire de lui un exemple de souffrance ; ou bien, si le bien public admet la miséricorde, il peut faire grâce de la manière qui servira le mieux l'intérêt général. Or Dieu est un souverain, et la soumission qu'il exige est exactement celle qu'il est tenu d'exiger. Il manquerait à son devoir de souverain s'il ne l'exigeait pas. Et puisque vous avez refusé d'obéir à cette exigence, vous êtes maintenant tenus de vous jeter entre ses mains, pour qu'il dispose de vous, pour le temps et pour l'éternité, de la manière qui servira le mieux les intérêts de l'univers. Vous avez perdu tout droit à une part quelconque du bonheur de l'univers ou de la faveur de Dieu. Et ce qui vous est maintenant demandé, puisque vous ne pouvez pas rendre l'obéissance due pour le passé, c'est de reconnaître la justice de sa loi, et de remettre votre destinée future entièrement et sans condition à sa disposition, pour le temps et pour l'éternité. Vous devez lui soumettre tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes. Vous avez justement tout perdu, et vous êtes tenus de tout abandonner sur son ordre, de quelque manière qu'il vous le réclame, pour faire avancer les intérêts de son royaume.

5. Enfin, elle exige la soumission aux conditions de l'Évangile. Les conditions de l'Évangile sont :

(1.) La repentance, une douleur sincère du péché, qui donne raison à Dieu et prend son parti contre vous-même.

(2.) La foi, une confiance parfaite et entière envers Dieu, telle qu'elle vous porte sans hésitation à vous jeter, corps et âme, avec tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes, entre ses mains, pour qu'il fasse de vous ce qu'il juge bon.

(3.) La sainteté, ou la bienveillance désintéressée.

(4.) Recevoir le salut comme une affaire de pure grâce, à laquelle vous n'avez aucun droit au titre de la justice.

(5.) Recevoir Christ comme votre médiateur et votre avocat, votre sacrifice expiatoire, votre souverain et votre maître, et dans toutes les fonctions sous lesquelles il vous est présenté dans la parole de Dieu. En un mot, vous devez acquiescer entièrement à la voie de salut que Dieu a établie.

REMARQUES.

I. Vous voyez pourquoi il y a tant de fausses espérances dans l'Église.

La raison en est que tant de gens embrassent ce qu'ils regardent comme l'Évangile, sans rendre à la loi l'obéissance qu'elle demande. Ils regardent la loi avec effroi, et considèrent l'Évangile comme un expédient pour échapper à la loi. Ces tendances se sont toujours manifestées parmi les hommes. Il y a une catégorie de gens qui s'attachent à l'Évangile et rejettent la loi ; et une autre qui prend la loi et néglige l'Évangile. Les antinomiens pensent se débarrasser entièrement de la loi. Ils supposent que la règle de vie de l'Évangile est différente de la loi ; alors qu'en vérité la règle de vie est la même dans les deux, et que les deux exigent la bienveillance désintéressée. Or, si quelqu'un pense que, sous l'Évangile, il peut renoncer à faire de la gloire de Dieu son objet suprême, et qu'au lieu d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, il peut faire de son propre salut son objet suprême, ses espérances sont fausses. Il a embrassé un autre Évangile, qui n'est pas du tout l'Évangile.

II. Le sujet montre comment nous devons répondre à l'objection courante selon laquelle la foi en Christ implique qu'on fasse de son propre salut son objet ou son motif.

Réponse. Qu'est-ce que la foi ? Ce n'est pas croire que vous serez sauvé, mais croire ce que Dieu dit de son Fils. Il n'est révélé nulle part que vous serez sauvé. Dieu a révélé ce fait : Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. Ce que vous appelez la foi, c'est plutôt, à proprement parler, l'espérance. L'attente confiante que vous serez sauvé est une conclusion que l'on tire de l'acte de foi ; et une conclusion que vous avez le droit de tirer quand vous avez conscience d'obéir à la loi et de croire à l'Évangile. C'est-à-dire que, lorsque vous éprouvez les sentiments que la loi et l'Évangile exigent, vous avez le droit de compter sur Christ pour votre propre salut.

III. C'est une erreur de croire que désespérer de la miséricorde soit essentiel à la vraie soumission.

Cela ressort clairement du fait que, sous l'Évangile, tout le monde sait que la volonté de Dieu est que soit sauvée toute âme qui exercera la bienveillance désintéressée. Supposez qu'un homme vienne me demander : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » et que je lui réponde : « Si vous comptez être sauvé, il faut que vous désespériez d'être sauvé » ; que penserait-il ? Quel écrivain inspiré a jamais donné une telle consigne ? Non, la réponse inspirée est : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur », « Repentez-vous », « Croyez à la bonne nouvelle », et ainsi de suite. Y a-t-il là quoi que ce soit qui implique le désespoir ?

Il est vrai que les pécheurs désespèrent parfois avant de trouver la vraie paix. Mais quelle en est la raison ? Ce n'est pas que le désespoir soit essentiel à la vraie paix ; c'est leur ignorance, ou les mauvaises instructions qu'on leur a données, ou une fausse compréhension de la vérité. Beaucoup de pécheurs inquiets désespèrent parce qu'ils se sont fait la fausse idée qu'ils ont, à force de pécher, laissé passer leur jour de

grâce, ou qu'ils ont commis le péché impardonnable, ou que leurs péchés sont particulièrement graves et que la disposition prise par l'Évangile ne va pas jusqu'à eux. Parfois ils désespèrent pour cette raison-ci : ils savent qu'une miséricorde a été préparée et qu'elle est prête à leur être accordée dès qu'ils se conformeront aux conditions, mais ils trouvent vains tous leurs efforts pour se soumettre vraiment. Ils se découvrent si orgueilleux et si obstinés qu'ils ne peuvent obtenir d'eux-mêmes leur consentement aux conditions du salut. Peut-être la plupart de ceux qui se soumettent arrivent-ils en effet à un point où ils tiennent tout pour perdu. Mais cela est-il nécessaire ? Voilà la question. Or, vous le voyez, ce n'est rien d'autre que leur propre méchanceté qui les pousse au désespoir. Ils ont tant de répugnance à saisir la miséricorde qui leur est offerte ! Leur désespoir, donc, loin d'être essentiel à la vraie soumission sous l'Évangile, est incompatible avec elle, et jamais personne n'a embrassé l'Évangile tant qu'il était dans cet état. C'est donc une horrible incrédulité ; désespérer est un péché ; et dire que c'est essentiel à la vraie soumission, c'est dire que le péché est essentiel à la vraie soumission.

IV. La vraie soumission consiste à acquiescer au gouvernement de Dieu tout entier.

C'est acquiescer à son gouvernement providentiel, à son gouvernement moral, au précepte de sa loi et à la peine de sa loi, en sorte que l'on se reconnaît soi-même digne d'un poids éternel de damnation, au-delà de toute mesure ; et c'est se soumettre aux conditions du salut que propose l'Évangile. Sous l'Évangile, ce n'est le devoir de personne de consentir à être damné. Consentir à être damné est entièrement incompatible avec son devoir. L'homme qui se soumet à la loi pure et simple et consent à être damné est tout aussi rebelle que jamais ; car l'une des exigences expresses de Dieu, c'est qu'il obéisse à l'Évangile.

V. Appeler un pécheur à consentir à être puni est une grave erreur, pour plusieurs raisons.

C'est mettre l'Évangile de côté, et placer le pécheur sous un autre gouvernement que celui qui existe. C'est lui présenter, du caractère de Dieu, une vue partielle à laquelle on lui demande de se soumettre. C'est lui cacher les vrais motifs de soumission. Ce n'est pas le Dieu réel et véritable qu'on lui présente, mais un autre être. C'est le tromper, en lui faisant croire que Dieu désire sa damnation et qu'il doit s'y soumettre ; car Dieu a déclaré par un serment solennel que ce qu'il désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et qu'il vive. C'est calomnier Dieu, et l'accuser de parjure. Tout homme qui vit sous l'Évangile sait que Dieu désire que les pécheurs soient sauvés, et il est impossible de cacher ce fait. Le vrai terrain sur lequel il faut placer la question du salut, c'est que le pécheur ne doit pas chercher son propre salut, mais la gloire de Dieu ; et non pas lui faire croire que Dieu désire ou veut qu'il aille en enfer.

Que disaient les apôtres aux pécheurs, quand ceux-ci leur demandaient ce qu'ils devaient faire pour être sauvés ? Que leur dit Pierre le jour de la Pentecôte ? Que dit Paul au geôlier ? De se repentir, de renoncer à leur égoïsme, et de croire à l'Évangile. Voilà ce que les hommes doivent faire pour être sauvés.

Il y a une autre difficulté quand on essaie de convertir les hommes de cette manière. C'est essayer de les convertir par la loi, en mettant l'Évangile de côté. C'est essayer de les rendre saints sans les influences propres à les rendre saints. Paul a essayé cette voie jusqu'au bout, et il a découvert qu'elle ne réussirait jamais. Au chapitre 7 de l'épître aux Romains, il nous en donne le résultat dans son propre cas. Elle l'a contraint à confesser que la loi était sainte et bonne, et qu'il devait y obéir ; et elle l'a laissé là, dans la détresse, s'écriant : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. » La loi n'a pas pu le convertir, et il s'écrie : « Misérable que je suis ! Qui me délivrera du corps de cette mort ? » C'est juste à ce moment que l'amour de Dieu, qui a envoyé son Fils Jésus-Christ, se présente à son esprit, et c'est cela qui a fait l'œuvre. Au chapitre suivant, il l'explique : « Chose impossible à la loi, parce que

la chair la rendait sans force, Dieu a condamné le péché dans la chair, en envoyant, à cause du péché, son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché, et cela afin que la justice de la loi fût accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'esprit. » La Bible tout entière atteste que seule l'influence de l'Évangile peut amener les pécheurs à obéir à la loi. La loi n'y parviendra jamais. Fermer l'âme à toute cette catégorie de motifs qui, venant de l'Évangile, se pressent autour d'elle, cela ne convertira jamais un pécheur.

Je sais qu'il peut y avoir des gens qui pensent avoir été convertis de cette manière, et s'être soumis à la loi absolument, sans aucune influence de l'Évangile. Mais leur a-t-on jamais caché, un seul instant, que Christ était mort pour les pécheurs, et que, s'ils se repentaient et croyaient, ils seraient sauvés ? Ces motifs ont forcément exercé leur influence ; car pendant tout le temps où ils pensent avoir regardé la loi toute nue, ils s'attendaient à être sauvés s'ils croyaient.

Je pense que l'erreur qui consiste à vouloir convertir les hommes par la loi, sans l'Évangile, vient de là : de la vieille idée hopkinsienne selon laquelle les hommes, pour être sauvés, doivent consentir à être damnés. Cette idée met de côté ce fait : ce monde est, et a toujours été depuis la chute, sous une économie de miséricorde. Si nous étions sous un gouvernement de pure loi, la vraie soumission à Dieu exigerait ce consentement. Mais les hommes ne sont pas sous la loi en ce sens, et ne l'ont jamais été ; car aussitôt après la chute, Dieu a révélé à Adam les premiers signes de sa miséricorde.

Une objection se présente ici à l'esprit de quelques-uns ; je vais la lever.

Objection. « L'offre de la miséricorde, dans l'Évangile, n'est-elle pas de nature à produire une religion égoïste ? »

Réponse. L'offre de la miséricorde peut être pervertie, comme toute autre bonne chose, et alors elle peut donner naissance à une religion égoïste. Et Dieu savait qu'il en serait ainsi quand il a révélé l'Évangile. Mais

remarquez bien : rien n'est propre à dompter le cœur rebelle de l'homme, sinon cette manifestation même de la bienveillance de Dieu dans l'offre de la miséricorde.

Il y avait un père qui avait un fils entêté et rebelle, et il essaya longtemps de le dompter par le châtiment. Il aimait son fils, et désirait ardemment le voir vertueux et obéissant. Mais l'enfant semblait endurcir son cœur contre ses efforts répétés. À la fin, le pauvre père, tout à fait découragé, éclata en sanglots convulsifs : « Mon fils ! mon fils ! que dois-je faire ? Puis-je te sauver ? J'ai fait tout ce que je pouvais pour te sauver ; que puis-je faire de plus ? » Le fils avait regardé la verge avec un front d'airain ; mais quand il vit les larmes rouler sur les joues ridées de son père, et qu'il entendit les sanglots d'angoisse qui secouaient sa vieille poitrine, il fondit lui aussi en larmes, et s'écria : « Fouettez-moi, père ! oui, fouettez-moi autant que vous voudrez, mais ne pleurez pas ! » Le père avait alors trouvé le moyen de dompter ce cœur obstiné. Au lieu de ne tenir au-dessus de lui que la main de fer de la loi, il avait épanché son âme devant lui ; et quel en fut l'effet ? De l'écraser jusqu'à une soumission hypocrite ? Non, la verge faisait cela. Les larmes jaillissantes de l'amour de son père le brisèrent d'un seul coup et l'amenèrent à une vraie soumission à la volonté paternelle.

Il en est de même des pécheurs. Le pécheur brave la colère du Dieu tout-puissant, et s'endurcit pour recevoir le plus terrible coup de la foudre de Jéhovah ; mais quand il voit l'amour qui remplit le cœur de son Père céleste, s'il est une chose qui puisse lui faire avoir horreur de lui-même et se maudire, c'est bien celle-là : quand il voit Dieu manifesté en chair, s'abaissant à prendre la nature humaine, suspendu à la croix, répandant son âme dans les larmes, la sueur de sang et la mort. Est-ce là de quoi faire des hypocrites ? Non ; le cœur du pécheur fond, et il s'écrie : « Oh ! fais n'importe quoi d'autre, et je pourrai le supporter ; mais l'amour du bienheureux Jésus m'accable. » C'est la nature même de l'esprit que d'être influencé de cette manière. Loin donc qu'il faille craindre de montrer aux pécheurs l'amour de Dieu, c'est le seul moyen de les rendre

vraiment soumis et vraiment bienveillants. La loi peut faire des hypocrites ; mais rien d'autre que l'Évangile ne peut attirer l'âme à un véritable amour pour Dieu.

Discours 14

L'égoïsme n'est pas la vraie religion

Elle ne cherche point son intérêt. (1 Corinthiens 13,5)

C'est-à-dire : la charité, ou l'amour chrétien, ne cherche point son intérêt.

La proposition que j'ai l'intention d'établir ce soir est la suivante :

Faire de notre propre bonheur notre souci suprême est incompatible avec la vraie religion.

Cette proposition est naturellement la première de la série que je me suis efforcé d'éclairer dans les présents discours, et c'est par elle que j'aurais commencé si j'avais su qu'un nombre important de croyants de profession la mettaient sérieusement en doute. Mais je puis dire en toute honnêteté que, lorsque j'ai commencé ces discours, je ne m'attendais à rencontrer ici aucune difficulté sérieuse ; j'ai donc tenu pour acquis, dans une large mesure, que l'égoïsme n'est pas la religion. Voilà pourquoi j'ai passé sur ce point en ne faisant qu'un léger effort pour le prouver. Mais depuis, j'apprends qu'il y a beaucoup de croyants de profession qui soutiennent que le souci suprême de notre propre bonheur est la vraie religion ; je crois donc nécessaire d'examiner la question plus attentivement, et de vous donner les arguments en faveur de ce que je tiens pour la vérité. Pour établir ma proposition, je veux distinguer les choses qui diffèrent ; je vais donc :

I. Montrer ce que l'on n'entend pas par cette proposition : le souci suprême de notre propre bonheur n'est pas la religion.

II. Montrer ce que l'on entend par là.

III. Essayer de la prouver.

I. Je dois d'abord expliquer ce que l'on n'entend pas par cette proposition. 1. La question débattue n'est pas de savoir s'il est permis d'avoir quelque égard pour notre propre bonheur. Au contraire, on admet et l'on soutient que c'est une partie de notre devoir d'avoir pour notre propre bonheur l'égard qui lui est dû, selon sa valeur réelle, mis dans la balance avec les autres intérêts. Dieu nous a commandé d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Cela fait clairement un devoir de nous aimer nous-mêmes, c'est-à-dire d'avoir égard à notre propre bonheur, selon la même règle que nous appliquons au bonheur des autres.

2. La proposition n'est pas que nous ne devrions avoir aucun égard aux promesses et aux menaces de Dieu, en tant qu'elles nous concernent. Il est évidemment juste d'avoir égard aux promesses de Dieu et à ses menaces de malheur, en tant qu'elles nous concernent, selon la valeur relative de nos propres intérêts. Mais qui ne voit qu'une menace dirigée contre nous n'est pas aussi importante qu'une menace dirigée contre un grand nombre de personnes ? Supposez une menace de malheur dirigée contre vous seul, en tant qu'individu. Elle n'est évidemment pas aussi importante que si elle englobait votre famille. Supposez ensuite qu'elle s'étende à toute l'assemblée, ou à l'État, ou à la nation entière, ou au monde. Ici, il est facile de voir que le bonheur d'un individu, si grand soit-il, ne doit pas être considéré comme suprême.

Je suis pasteur. Supposez que Dieu me dise : « Si tu ne fais pas ton devoir, tu seras envoyé en enfer. » C'est un grand malheur, et je dois l'éviter. Mais supposez qu'il me dise : « Si ton peuple ne fait pas son devoir, ils seront tous envoyés en enfer ; mais si tu fais fidèlement ton devoir, tu sauveras probablement toute l'assemblée. » Est-il juste que je sois autant influencé par la crainte d'un malheur pour moi-même que par la crainte de voir toute une assemblée envoyée en enfer ? Évidemment pas.

3. La question n'est pas de savoir si nos intérêts éternels et intérieurs doivent être recherchés de préférence à nos intérêts temporels. Je

soutiens expressément, et la Bible le soutient aussi, que nous sommes tenus de considérer nos intérêts éternels comme beaucoup plus importants que nos intérêts temporels.

Ainsi la Bible nous dit : « Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle. » Cela nous enseigne que nous ne devons pas du tout considérer ni estimer nos intérêts temporels en comparaison de la vie éternelle.

De même, quand notre Sauveur dit : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où la teigne et la rouille ne détruisent point, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent. » Ici est prescrit le même devoir : préférer les intérêts éternels aux intérêts temporels.

Il y a un autre passage. Quand Christ envoya ses disciples deux à deux pour prêcher et faire des miracles, ils revinrent pleins de joie et d'allégresse, parce qu'ils avaient vu les démons eux-mêmes céder à leur pouvoir : « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis. » Jésus leur dit : « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » Il enseigne ici que c'est un plus grand bien d'avoir nos noms écrits dans les cieux que de jouir du plus grand pouvoir temporel, et même d'avoir autorité sur les démons eux-mêmes.

La Bible enseigne partout que, dans toute notre conduite, le bien éternel doit être préféré au bien temporel. Mais c'est tout autre chose que de soutenir que notre propre intérêt éternel, en tant qu'individus, doit être visé comme l'objet suprême de notre attention.

4. La proposition n'est pas que l'espérance et la crainte ne doivent pas influencer notre conduite. Tout ce qu'elle implique, c'est que, lorsque nous sommes influencés par l'espérance et la crainte, les choses que nous

espérons ou que nous craignons doivent être mises dans la balance selon leur valeur réelle, en comparaison avec les autres intérêts.

5. La question n'est pas de savoir si ont bien agi les personnes dont la Bible dit qu'elles ont été, au moins dans une certaine mesure, influencées par l'espérance et la crainte, qu'elles avaient les yeux fixés sur la rémunération, ou sur la joie qui leur était réservée. On l'admet. Noé, saisi de crainte, construisit l'arche. Mais était-ce la crainte d'être noyé lui-même, ou la crainte pour sa propre sécurité personnelle, qui le fit agir avant tout ? La Bible ne le dit pas. Il craignait pour la sécurité de sa famille ; bien plus, il redoutait la destruction de toute la race humaine, avec tous les intérêts qui en dépendaient.

Chaque fois qu'il est dit que des hommes de bien ont été influencés par l'espérance et la crainte, on l'admet. Mais pour que cela touche à notre sujet, il faudrait montrer que cette espérance ou cette crainte concernant leur propre intérêt personnel était le motif dominant. Or, cela n'est affirmé nulle part dans la Bible. Il était juste qu'ils soient influencés par des promesses et des menaces. Sinon, ils n'auraient pas pu obéir à la seconde partie de la loi : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

II. Je dois montrer ce que l'on entend par cette proposition : le souci suprême de notre propre intérêt est incompatible avec la vraie religion.

La question est de savoir si le souci suprême de notre propre bonheur est la religion. Il s'agit de savoir si nous devons craindre notre propre damnation plus que la damnation de tous les autres hommes et le déshonneur qui en résulterait pour Dieu. Et si nous devons viser à assurer notre propre bonheur plus que le bonheur de tous les autres hommes et la gloire de Dieu. Et si, en faisant cela, nous agissons selon les exigences de la vraie religion, ou d'une manière incompatible avec elle. Voilà le vrai point de la recherche, et je souhaite que vous le gardiez constamment à l'esprit, sans le confondre avec aucun des autres points dont j'ai parlé.

III. La preuve de la proposition.

Avant d'en venir à la preuve de cette proposition, que le souci suprême de notre propre bonheur est incompatible avec la vraie religion, je ferai observer que toute vraie religion consiste à être semblable à Dieu : à agir selon les mêmes principes et pour les mêmes raisons que lui, et à avoir les mêmes sentiments que lui envers les différents objets. Je suppose que cela ne sera pas contesté. À vrai dire, aucun esprit sain ne peut le contester. Je fais donc observer, comme première preuve de la proposition :

1. Que le souci suprême de notre propre bonheur n'est pas conforme à l'exemple de Dieu, mais revient à lui être totalement dissemblable.

La Bible nous dit que « Dieu est amour ». C'est-à-dire que la bienveillance est la somme totale de son caractère. Tous ses autres attributs moraux, comme la justice, la miséricorde, et les autres, ne sont que des formes particulières de sa bienveillance. Son amour se manifeste sous deux formes. L'une est celle de la bienveillance, qui veut le bien des autres et désire leur bonheur. L'autre est la complaisance, qui approuve le caractère de ceux qui sont saints. La bienveillance de Dieu s'étend à tous les êtres capables de bonheur : elle est universelle. Envers tous les êtres saints, il exerce l'amour de complaisance. En d'autres termes, Dieu aime son prochain comme lui-même. Il a égard aux intérêts de tous les êtres, selon leur valeur relative, autant qu'aux siens. Il recherche son propre bonheur, ou sa gloire, comme le bien suprême. Non pas parce que c'est le sien, mais parce que c'est le bien suprême. La somme totale de son bonheur, en tant qu'Être infini, est infiniment plus grande que la somme totale du bonheur de tous les autres êtres, ou d'un nombre quelconque de créatures finies.

Prenons un exemple très familier. Voici un homme qui est bon envers les bêtes. Cet homme et son cheval tombent dans la rivière. La vraie bienveillance exige-t-elle que l'homme se noie pour tirer son cheval d'affaire ? Non. Ce serait de sa part une vraie bienveillance désintéressée

de se sauver lui-même et, s'il le faut, de laisser périr son cheval, parce que son bonheur à lui a beaucoup plus de valeur que celui du cheval. Vous le voyez d'un coup d'œil. Mais la différence entre Dieu et tous les êtres créés est infiniment plus grande que celle qui sépare un homme d'un cheval, ou le plus élevé des anges du plus vil des insectes.

Dieu a donc égard au bonheur de toutes les créatures exactement selon sa valeur réelle. Et à moins que nous ne fassions de même, nous ne sommes pas semblables à Dieu. Si nous sommes semblables à Dieu, nous devons considérer le bonheur et la gloire de Dieu sous le même jour que lui, c'est-à-dire comme le bien suprême, au-dessus de toute autre chose dans l'univers. Et si nous désirons notre propre bonheur plus que le bonheur de Dieu, nous sommes infiniment dissemblables à Dieu.

2. Viser avant tout notre propre bonheur est incompatible avec la vraie religion, parce que c'est contraire à l'esprit de Christ.

Il nous est dit que « si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas ». Et il est dit à plusieurs reprises de lui, en tant qu'homme, qu'il ne cherchait pas son intérêt, qu'il ne cherchait pas sa propre gloire, et d'autres choses semblables. Que cherchait-il ? Était-ce son propre salut personnel ? Non. Était-ce son propre bonheur personnel ? Non. C'était la gloire de son Père, et le bien de l'univers par le salut des hommes. Il est venu pour une mission de pure bienveillance, pour faire du bien au royaume de Dieu, non pour se faire du bien à lui-même. C'était là « la joie qui lui était réservée », en vue de laquelle il « a souffert la croix, méprisé l'ignominie ». C'était le grand bien qu'il pouvait faire en se dépensant ainsi pour travailler et souffrir en vue du salut des hommes.

3. Considérer notre propre bonheur comme l'objet suprême de nos efforts est contraire à la loi de Dieu.

Je l'ai déjà mentionné, mais j'y reviens pour que ma démonstration présente soit complète. Le résumé de cette loi est celui-ci : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta

pensée, et de toute ta force ; et tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Voilà la grande chose qui est exigée : la bienveillance envers Dieu et envers l'homme. La première chose est d'aimer réellement le bonheur et la gloire de Dieu, par-dessus toutes les autres choses, parce qu'ils sont infiniment aimables et désirables, et qu'ils sont proprement le bien suprême. Certains ont objecté que ce n'est pas notre devoir de rechercher le bonheur de Dieu, parce que son bonheur est déjà assuré. Supposez maintenant que le roi d'Angleterre soit parfaitement indépendant de moi, et que son bonheur soit assuré sans moi : est-ce que mon devoir de lui vouloir du bien, de désirer son bonheur et de m'en réjouir en est le moins du monde diminué ? Parce que Dieu est heureux en lui-même, indépendamment de ses créatures, est-ce une raison pour que nous n'aimions pas son bonheur et ne nous en réjouissions pas ? Étrange raisonnement.

De plus, nous sommes tenus, aux termes de la loi de Dieu, d'exercer envers Dieu l'amour de complaisance, parce qu'il est saint, infiniment saint.

De plus, cette loi nous oblige à exercer envers les autres la même bonne volonté, ou la même bienveillance, qu'envers nous-mêmes ; c'est-à-dire à rechercher à la fois leurs intérêts et les nôtres, selon leur valeur relative. Qui d'entre vous le fait ? Et nous sommes tenus d'exercer l'amour de complaisance envers ceux qui sont bons et saints.

Nous voyons donc que le résumé de la loi de Dieu est d'exercer la bienveillance envers Dieu et envers tous les êtres, selon leur valeur relative, et la complaisance envers tous ceux qui sont saints. Or, je dis que considérer notre propre bonheur comme suprême, ou le rechercher comme notre fin suprême, est contraire à cette loi, à sa lettre et à son esprit. Et, 4. C'est aussi contraire à l'Évangile qu'à la loi.

Dans le chapitre d'où est tiré notre texte, l'apôtre commence ainsi : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Et

quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » La charité signifie ici l'amour. Dans l'original, c'est le même mot que celui qui est traduit par amour. « Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. »

Remarquez bien ! Il n'aurait pu exprimer en termes plus forts l'idée que la charité, ou la bienveillance, est essentielle à la vraie religion. Voyez comme il pose des garde-fous de tous côtés, de sorte qu'il est impossible de se méprendre sur sa pensée. Si quelqu'un n'a pas la vraie charité, il n'est rien. Il poursuit ensuite et montre quels sont les traits de cette vraie charité. « La charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité ne se vante point, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien de malhonnête, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. » Vous voyez ici que l'un des traits principaux de cet amour, c'est que la charité « ne cherche point son intérêt ». Remarquez-le bien. Si c'est là la vraie religion, et que sans elle il n'y a pas de religion, alors l'un des traits de la vraie religion, c'est qu'elle « ne cherche point son intérêt ».

Ceux d'entre vous qui ont des Bibles avec des références en marge peuvent suivre ces références et trouver une multitude de passages qui enseignent clairement la même chose. Rappelez-vous les passages que j'ai cités dans le dernier discours. Je n'en rappellerai qu'un seul : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra. » Vous voyez ici posé comme un principe établi du gouvernement de Dieu que, si quelqu'un vise avant tout son propre intérêt, il perdra son propre intérêt.

La même chose est enseignée au dixième chapitre de cette épître, au verset 24 : « Que personne ne cherche son propre intérêt, mais que

chacun cherche la richesse d'autrui. » Si vous regardez le passage, vous verrez que le mot « richesse » est imprimé en italique, pour montrer que c'est un mot ajouté par les traducteurs, qui n'est pas dans le grec. Ils auraient pu tout aussi bien employer le mot bonheur, ou bien-être, que le mot richesse. De même au verset 33 : « De la même manière que moi aussi je m'efforce en toutes choses de complaire à tous, cherchant, non mon avantage, mais celui du plus grand nombre, afin qu'ils soient sauvés. »

Je dis donc que faire de notre propre intérêt l'objet suprême de nos efforts est aussi contraire à l'Évangile qu'à la loi.

5. C'est contraire à la conscience.

La conscience universelle du genre humain a décidé que le souci suprême de notre propre bonheur n'est pas la vertu. Les hommes ont toujours su que servir Dieu et faire du bien à leurs semblables, voilà ce qui est juste, et que rechercher avant tout leur propre intérêt personnel n'est pas juste. Ils ont toujours jugé bas et méprisable que des individus recherchent leur propre bonheur comme l'objet suprême ; aussi voyons-nous combien les hommes se donnent de peine pour cacher leur égoïsme et paraître bienveillants. Il est impossible à un homme, à moins que sa conscience ne soit étrangement émoussée par le péché ou faussée par un mauvais enseignement, de ne pas voir que c'est un péché de placer son propre bonheur au-dessus d'autres intérêts plus importants.

6. C'est contraire à la droite raison.

La droite raison nous enseigne à considérer toutes choses selon leur valeur réelle. Dieu le fait, et nous devons faire de même. Dieu nous a donné la raison précisément dans ce but : peser et comparer la valeur relative des choses. C'est se moquer de la raison que de nier qu'elle nous enseigne à considérer les choses selon leur valeur réelle. Et s'il en est ainsi, viser notre propre intérêt et le préférer à tout comme notre fin suprême est contraire à la raison.

7. C'est contraire au bon sens.

Qu'a décidé sur ce point le bon sens du genre humain ? Voyez ce que le bon sens des hommes pense de ce qu'on appelle le patriotisme. Jamais on n'a tenu pour un vrai patriote celui qui combattait pour son pays si son but était de servir son propre intérêt. Supposez qu'il apparaisse que son but, en combattant, était de se faire couronner roi : quelqu'un lui reconnaîtrait-il du patriotisme ? Non. Tous les hommes s'accordent à dire qu'il y a patriotisme quand un homme est désintéressé, comme Washington, et qu'il combat pour son pays, pour l'amour de son pays. Le bon sens des hommes a marqué du sceau de la réprobation l'esprit qui cherche son propre intérêt et le préfère aux intérêts plus grands des autres. Il est évident que tous les hommes le considèrent ainsi. Sinon, comment se fait-il que chacun tienne tant à paraître désintéressé ?

8. C'est contraire à la constitution de l'esprit humain.

Je ne veux pas dire par là que notre constitution même nous rende impossible de rechercher notre propre bonheur comme objet suprême. Mais nous sommes ainsi faits que, si nous le faisons, nous ne pouvons jamais l'atteindre. Comme je l'ai dit dans un précédent discours, le bonheur est la satisfaction du désir. Il faut que nous désirions quelque chose, et que nous obtenions l'objet que nous désirons. Or, supposez qu'un homme désire son propre bonheur : l'objet de son désir restera toujours exactement à la même distance devant lui, comme son ombre, et plus il le poursuit vite, plus vite il fuit. Le bonheur est inséparablement attaché à l'obtention de l'objet désiré. Supposez que je désire mille dollars. C'est sur cette chose que mon désir se fixe, et quand je l'obtiens, ce désir est satisfait, et je suis heureux, dans la mesure où la satisfaction de ce désir contribue à me rendre heureux. Mais si je désire les mille dollars pour me procurer une montre, un habit et d'autres choses de ce genre, le désir n'est pas satisfait tant que je n'ai pas obtenu ces choses. Mais supposez maintenant que la chose que je désirais était mon propre bonheur. Obtenir les mille dollars ne me rend pas heureux, parce que ce

n'est pas sur cela que mon désir était fixé. Et de même, obtenir la montre, l'habit et les autres choses ne me rend pas heureux, car cela ne satisfait pas mon désir. Dieu a constitué les choses de telle façon, et a donné à l'esprit de telles lois, que l'homme ne peut jamais obtenir le bonheur en le poursuivant. Cette constitution même indique clairement le devoir de la bienveillance désintéressée. En fait, il a rendu impossible aux hommes d'être heureux, sinon dans la mesure où ils sont désintéressés.

Voici deux hommes qui marchent ensemble dans la rue.

Ils trouvent un homme qui vient d'être renversé par une charrette et qui gît baigné dans son sang. Ils le relèvent, le portent chez le chirurgien et le font soigner. Or il est évident que leur satisfaction est en proportion de l'intensité de leur désir de le voir soulagé. Si l'un d'eux n'éprouvait que peu de chose et se souciait peu des souffrances du pauvre homme, il n'en tirera que peu de satisfaction. Mais si son désir de voir l'homme soulagé allait jusqu'à l'angoisse, sa satisfaction serait à la mesure de ce désir. Supposez maintenant un troisième individu qui n'avait aucun désir de secourir le malheureux : assurément, le secourir ne pouvait lui procurer aucune satisfaction. Il aurait pu passer tout près de lui et le regarder mourir. Il n'éprouve donc aucune satisfaction. Vous voyez donc que le bonheur est exactement proportionné à la satisfaction des désirs par l'obtention des choses désirées.

Remarquez ici que, pour que le bonheur du désir satisfait soit complet, il faut que le désir lui-même soit vertueux. Autrement, si le désir est égoïste, la satisfaction sera mêlée de douleur, à cause du conflit intérieur de l'esprit.

Que tout cela soit vrai, c'est une affaire de conscience intime, et nous en avons pour preuve le plus haut témoignage que nous puissions avoir. Et le nier, c'est accuser Dieu de folie, comme s'il nous avait donné une constitution qui ne nous permettrait pas d'être heureux en lui obéissant.

9. Faire de notre propre intérêt l'objet suprême est également incompatible avec notre propre bonheur. Cela découle de ce que je viens de dire. Les hommes peuvent goûter une certaine sorte de plaisir, mais non le vrai bonheur. Le plaisir qui ne naît pas de la satisfaction d'un désir vertueux n'est qu'une illusion trompeuse. La raison pour laquelle tous les hommes ne trouvent pas le bonheur, alors qu'ils le désirent tous si ardemment, c'est qu'ils le recherchent. S'ils recherchaient la gloire de Dieu et le bien de l'univers comme leur fin suprême, c'est le bonheur qui les poursuivrait.

10. C'est incompatible avec le bonheur public. Si chaque individu doit viser son propre bonheur comme sa fin principale, ces intérêts vont inévitablement se heurter et entrer en collision, et la guerre et la confusion universelles suivront à la traîne de l'égoïsme universel.

11. Soutenir que le souci suprême de notre propre intérêt est la vraie religion, c'est contredire l'expérience de tous les vrais saints. J'affirme que tout vrai saint sait que son bonheur suprême consiste à sortir de lui-même, et à avoir égard à la gloire de Dieu et au bien des autres. S'il ne le sait pas, ce n'est pas un saint.

12. C'est également incompatible avec l'expérience de tous ceux qui ont eu une religion égoïste, qui ont découvert leur erreur et qui ont trouvé la vraie religion. Cela arrive couramment. Je suppose que j'en ai connu des centaines de cas. Certains membres de cette Église ont récemment fait cette découverte ; et ils peuvent tous témoigner qu'ils savent maintenant, par expérience, que la bienveillance est la vraie religion.

13. C'est contraire à l'expérience de tous les impénitents. Tout pécheur impénitent sait qu'il vise avant tout à faire avancer son propre intérêt, et il sait qu'il n'a pas la vraie religion. Ce que sa conscience lui reproche, c'est précisément ceci : il a égard à son propre intérêt au lieu de la gloire de Dieu.

Maintenant, tournez la page un instant, admettez que le souci suprême de notre propre bonheur est la vraie religion, et voyez ce qui s'ensuivra.

1. Il s'ensuivra alors que Dieu n'est pas saint. C'est-à-dire que si le souci suprême de notre propre intérêt, parce que c'est le nôtre, est la vraie religion, il s'ensuivra que Dieu n'est pas saint. Dieu a égard à son propre bonheur, mais c'est parce que c'est le plus grand bien, non parce que c'est le sien. Or, il est amour, ou bienveillance ; et si la bienveillance n'est pas la vraie religion, la nature de Dieu doit être changée.

2. La loi de Dieu doit être modifiée. Si le souci suprême de notre propre bonheur est la religion, alors la loi devrait dire : « Tu t'aimeras toi-même de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force, et tu aimeras Dieu et ton prochain infiniment moins que toi-même. »

3. L'Évangile doit être renversé. Au lieu de dire : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu », il devrait dire : « Faites tout pour votre propre bonheur. » Au lieu de : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra », nous devrions y lire : « Celui qui met un soin suprême à sauver sa propre vie la sauvera ; mais celui qui est bienveillant, et qui consent à perdre sa vie pour le bien des autres, la perdra. »

4. Les consciences des hommes devraient être changées, de façon à témoigner en faveur de l'égoïsme, et à condamner et réprouver tout ce qui ressemble à de la bienveillance désintéressée.

5. Il faudrait que la droite raison cesse de peser les choses selon leur valeur relative, et qu'elle juge notre petit intérêt personnel plus précieux que les plus grands intérêts de Dieu et de l'univers.

6. Le bon sens devra décider que le vrai patriotisme consiste en ce que chacun recherche son propre intérêt au lieu du bien public, et cherche à s'élever lui-même aussi haut qu'il le peut.

7. La constitution humaine doit être renversée. Si l'égoïsme suprême est la vertu, la constitution humaine a été mal faite. Elle est ainsi faite que

l'homme ne peut être heureux qu'en étant bienveillant. Et si cette doctrine est vraie, que la religion consiste à rechercher notre propre bonheur comme bien suprême, alors plus un homme a de religion, plus il est malheureux.

8. Et toute la charpente de la société devra être changée. Actuellement, les choses sont ainsi faites que le bien de la communauté dépend de la mesure dans laquelle chacun a égard à l'intérêt public. Et si cette doctrine tient, il faut que cela change, de sorte que le bien public soit le mieux servi quand chacun se bat pour son propre intérêt sans égard aux intérêts des autres.

9. L'expérience des saints devra être renversée. Au lieu de trouver, comme ils le font maintenant, que plus ils ont de bienveillance, plus ils ont de religion et de bonheur, ils devraient témoigner que plus ils visent leur propre bien, plus ils jouissent de la religion et de la faveur de Dieu.

10. Il faudrait que les impénitents témoignent qu'ils sont suprêmement heureux dans un égoïsme suprême, et qu'ils y trouvent le vrai bonheur.

Je ne pousserai pas cette preuve plus loin : cela ressemblerait à un jeu. S'il existe une chose telle qu'une preuve, il est pleinement prouvé que viser avant tout notre propre bonheur est incompatible avec la vraie religion.

REMARQUES

I. Nous voyons pourquoi, alors que tous poursuivent le bonheur, si peu le trouvent.

Le fait est évident. En voici la raison : la plus grande partie des hommes ne savent pas en quoi consiste le vrai bonheur, et ils le cherchent dans ce qui ne pourra jamais le donner. Ils ne le trouvent pas parce qu'ils le poursuivent. S'ils se retournaient pour poursuivre la sainteté, c'est le bonheur qui les poursuivrait. S'ils devenaient désintéressés et se consacraient à faire le bien, ils ne pourraient pas ne pas être heureux.

S'ils choisissent le bonheur comme fin, il fuit devant eux. Le vrai bonheur consiste dans la satisfaction de désirs vertueux ; et s'ils s'appliquaient à glorifier Dieu et à faire le bien, ils le trouveraient. La seule catégorie de personnes qui ne le trouvent jamais, ni dans ce monde ni dans le monde à venir, ce sont ceux qui le recherchent comme une fin.

II. La constitution de l'esprit humain et de l'univers offre une belle illustration de l'économie de Dieu.

Supposez que l'homme ne puisse trouver le bonheur qu'en poursuivant son propre bonheur. Alors chaque individu n'aurait que le bonheur qu'il aurait lui-même acquis, et tout le bonheur de l'univers ne serait que la somme totale de ce que les individus auraient acquis, moins toute la douleur et toute la misère produites par les intérêts en conflit. Or, remarquez bien ! Dieu a constitué les choses de telle sorte que, pendant que chacun se dépense pour procurer le bonheur des autres, son propre bonheur est assuré et rendu complet. Combien la somme de bonheur dans l'univers est donc plus grande qu'elle ne l'aurait été si l'égoïsme avait été la loi du royaume de l'Éternel ! Car chacun de ceux qui obéissent à la loi de Dieu assure pleinement son propre bonheur par sa bienveillance, et le bonheur de l'ensemble s'accroît de tout ce que chacun reçoit de tous les autres.

Beaucoup disent : « Qui prendra soin de mon bonheur, si je ne le fais pas ? Si je ne dois m'occuper que de l'intérêt de mon prochain et négliger le mien, aucun de nous ne sera heureux. » Ce serait vrai si le soin que vous prenez du bonheur de votre prochain retranchait quelque chose au vôtre. Mais si votre bonheur consiste à faire le bien et à procurer le bonheur des autres, plus vous faites pour les autres, plus vous procurez votre propre bonheur.

III. Quand j'ai annoncé le sujet de ce discours, j'ai évité d'employer le mot « égoïsme », de peur qu'on ne le trouve blessant. Mais maintenant j'affirme que le souci suprême de notre propre intérêt est de l'égoïsme, et rien d'autre. Ce serait de l'égoïsme en Dieu s'il avait égard à son propre

intérêt par-dessus tout parce que c'est le sien. Et c'est de l'égoïsme chez l'homme. Et quiconque soutient que le souci suprême de notre propre intérêt est la vraie religion soutient que l'égoïsme est la vraie religion.

IV. Si l'égoïsme est la vertu, alors la bienveillance est un péché. Ce sont deux contraires directs, et ils ne peuvent être vertu l'un et l'autre. Qu'un homme place son propre intérêt au-dessus de celui de Dieu, en lui donnant la préférence et en l'opposant à l'intérêt de Dieu, c'est de l'égoïsme. Et si c'est là la vertu, alors Jésus-Christ, en recherchant comme il l'a fait le bien des hommes, s'est écarté des principes de la vertu. Qui osera le prétendre ?

V. Ceux qui considèrent leur propre intérêt comme suprême, et qui pensent pourtant avoir la vraie religion, se trompent. Je le dis solennellement, parce que je crois que c'est vrai, et je le dirais si c'était la dernière parole que je devais prononcer avant d'aller au jugement. Cher auditeur, qui que vous soyez, si vous faites cela, vous n'êtes pas chrétien. N'appelez pas cela un esprit de censure. Je ne suis pas censeur. Je ne voudrais condamner personne. Mais, aussi vrai que Dieu est vrai, et que votre âme s'en va au jugement, vous n'avez pas la religion de la Bible.

VI. Certains demanderont ici : « Quoi ! nous ne devons avoir aucun égard pour notre bonheur ? Et s'il en est ainsi, comment décider s'il est suprême ou non ? » Je ne dis pas cela. Je dis que vous pouvez y avoir égard selon sa valeur relative. Et maintenant je vous le demande : y a-t-il ici une réelle difficulté pratique ? J'en appelle à votre conscience intime. Vous ne pouvez pas ne pas savoir, si vous êtes honnêtes, ce que vous considérez comme suprême. Ces intérêts, votre propre intérêt d'un côté, et la gloire de Dieu et le bien de l'univers de l'autre, sont-ils si exactement en équilibre dans votre esprit que vous ne puissiez dire lequel vous préférez ? C'est impossible ! Si vous n'avez pas conscience de préférer la gloire de Dieu à votre propre intérêt aussi nettement que vous avez conscience d'exister, vous pouvez tenir pour certain que vous êtes complètement dans l'erreur.

VII. Vous voyez pourquoi la joie de tant de croyants de profession dépend de leurs preuves. Ces gens sont sans cesse à la chasse aux preuves ; et selon que celles-ci varient, leurs joies croissent et décroissent. Or, remarquez bien ! S'ils avaient réellement égard à la gloire de Dieu et au bien des hommes, leur joie ne dépendrait pas de leurs preuves. Ceux qui sont purement égoïstes peuvent goûter beaucoup de joie dans la religion, mais c'est par anticipation. L'idée d'aller au ciel leur plaît. Mais ceux qui sortent d'eux-mêmes et qui sont purement bienveillants ont un ciel présent dans leur cœur.

VIII. Vous voyez ici que tous ceux d'entre vous qui n'avaient ni paix ni joie dans la religion avant d'avoir une espérance se trompent. Je peux peut-être retracer à grands traits votre expérience. Vous avez été réveillés, et vous avez été dans l'angoisse, comme vous aviez lieu de l'être, par la crainte d'aller en enfer. Au bout d'un certain temps, peut-être pendant que vous priiez, ou pendant que quelqu'un s'entretenait avec vous, votre angoisse vous a quittés. Vous avez pensé que vos péchés étaient pardonnés. Un éclair de joie a traversé votre esprit et a réchauffé votre cœur jusqu'à le faire brûler ; vous avez pris cela pour une preuve, et cela a encore augmenté votre joie. Combien l'expérience d'un vrai chrétien est différente ! Sa paix ne dépend pas de son espérance ; mais la vraie soumission et la bienveillance produisent la paix et la joie, indépendamment de son espérance.

Prenez le cas d'un homme en prison, condamné à être pendu le lendemain. Il est dans une grande angoisse, il arpente sa cellule et attend le jour. Au bout d'un moment, un messager arrive avec une grâce. Il saisit le papier, le tourne vers la faible lumière qui passe à travers sa grille, lit le mot « grâce », manque de s'évanouir d'émotion et bondit de joie. Il suppose que le papier est authentique. Supposez maintenant qu'il se révèle que le papier est un faux. Soudain toute sa joie s'en va. Il en est ainsi de celui qui se trompe lui-même. Il avait peur d'aller en enfer, et naturellement il se réjouit s'il croit qu'il est pardonné. Si le diable le lui disait et qu'il le crût, sa joie serait tout aussi grande, tant que durerait

cette croyance, que si c'était une réalité. La vraie joie chrétienne ne dépend pas des preuves. Le chrétien se remet entre les mains de Dieu avec une telle confiance que cet acte même lui donne la paix. Il avait soutenu contre Dieu une lutte terrible, mais tout d'un coup il abandonne la contestation et dit : « Dieu fera ce qui est juste ; que la volonté de Dieu soit faite. » Alors il commence à prier, il est dompté, il fond devant Dieu, et cet acte même lui procure une joie douce, calme et céleste. Peut-être n'a-t-il pas pensé à une espérance. Peut-être restera-t-il des heures, ou même un jour ou deux, rempli de joie en Dieu, sans penser à son propre salut. Demandez-lui s'il a une espérance : il n'y a jamais pensé. Sa joie ne dépend pas de la croyance qu'il est pardonné, mais elle consiste dans un état d'esprit qui acquiesce au gouvernement de Dieu. Dans un tel état d'esprit, il ne pourrait pas ne pas être heureux.

Maintenant, permettez-moi de vous demander : laquelle de ces religions avez-vous ? Si vous pratiquez la vraie religion, supposez que Dieu vous mette en enfer et vous y laisse exercer un amour suprême pour Dieu, et pour votre prochain le même amour que pour vous-mêmes : cela même est un état d'esprit incompatible avec le malheur.

Je désire que ceci soit bien compris. Ces chercheurs d'espérance seront toujours déçus. Si vous courez après l'espérance, vous n'aurez jamais une espérance qui vaille quelque chose. Mais si vous poursuivez la sainteté, l'espérance, la paix et la joie viendront d'elles-mêmes. Votre religion est-elle l'amour de la sainteté, l'amour de Dieu et des âmes ? Ou n'est-elle qu'une espérance ?

IX. Vous voyez pourquoi les pécheurs inquiets ne trouvent pas la paix.

Ils regardent leur propre culpabilité et leur danger. Ils voient Dieu comme un vengeur, et ils reculent devant ses terreurs. Cela leur rendra impossible de jamais parvenir à la paix. Tant qu'ils regardent la colère de Dieu, qui les fait se dessécher et trembler, ils ne peuvent pas l'aimer : ils se cachent de lui. Pécheurs inquiets, laissez-moi vous dire un secret. Si vous continuez à regarder ce trait-là du caractère de Dieu, il vous

poussera au désespoir, et le désespoir est incompatible avec la vraie soumission. Vous devriez regarder son caractère tout entier, et voir les raisons pour lesquelles vous devriez l'aimer et vous jeter sur lui sans réserve et sans défiance ; et au lieu de reculer devant lui, venez droit à lui et dites : « Ô Père qui es dans les cieux, tu n'es pas inexorable ; tu es souverain, mais tu es bon ; je me soumets à ton gouvernement, et je me donne à toi, avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis, corps et âme, pour le temps et pour l'éternité. »

Le sujet du prochain discours sera la distinction entre la soumission légale et la soumission évangélique, ou entre la religion de la loi et la religion de la foi. Et permettez-moi ici de faire observer que, lorsque j'ai commencé à prêcher sur l'égoïsme dans la religion, je ne m'imaginais pas qu'on puisse y voir le moins du monde un sujet de controverse. Je n'ai aucun goût pour la controverse, et j'aurais aussi vite pensé à appeler la doctrine de l'existence de Dieu un sujet de controverse que celui-ci. La question est de la plus haute importance, et nous devons peser les arguments et décider selon la parole de Dieu. Bientôt nous irons ensemble au tribunal de Dieu, et vous devez décider si vous irez là-bas avec l'égoïsme dans le cœur, ou avec cette bienveillance désintéressée qui ne cherche point son intérêt. Voulez-vous maintenant être honnêtes ? Car, aussi vrai que Dieu est vrai, si vous cherchez votre propre intérêt, vous serez bientôt en enfer, à moins que vous ne vous repentiez. Oh ! soyez honnêtes, mettez de côté vos préjugés, et agissez pour l'éternité.

Discours 15

La religion de la loi et celle de l'Évangile

Que dirons-nous donc ? Les païens, qui ne cherchaient pas la justice, ont obtenu la justice, la justice qui vient de la foi, tandis qu'Israël, qui cherchait une loi de justice, n'est pas parvenu à cette loi. Pourquoi ? Parce qu'Israël l'a cherchée, non par la foi, mais comme provenant des œuvres. Ils se sont heurtés contre la pierre d'achoppement, selon qu'il est écrit : Voici, je mets en Sion une pierre d'achoppement et un rocher de scandale, et celui qui croit en lui ne sera point confus. (Romains 9,30-33)

Dans l'Épître aux Romains, l'apôtre suit un raisonnement méthodique en vue d'un but précis. Au commencement, il prouve que non seulement les païens, mais aussi les Juifs, se trouvaient dans un état de dépravation totale, et que les Juifs n'étaient pas naturellement saints, comme ils se l'imaginaient vainement. Il introduit ensuite la loi morale et, en l'expliquant, montre que nulle chair ne pouvait être sauvée par les œuvres de la loi. Son sujet suivant est la justification par la foi, opposée à la justification par la loi. Je ferai remarquer en passant que j'ai l'intention d'en faire le sujet de mon prochain discours. Le sujet suivant, qu'il aborde au chapitre 6, consiste à montrer que la sanctification se fait par la foi, autrement dit que toute vraie religion, toute obéissance agréable à Dieu qui ait jamais existé dans le monde, repose sur la foi. Aux chapitres 8 et 9, il introduit le sujet de la souveraineté divine ; et dans la dernière partie du chapitre 9, il résume toute la question et demande : « Que dirons-nous donc ? » Que dirons-nous de tout cela ? Que les païens, qui n'avaient jamais pensé à la loi, sont devenus pieux et ont obtenu la sainteté qui vient de la foi, tandis que les Juifs, qui la cherchaient par la loi, ont complètement échoué. Pourquoi ? Parce qu'ils ont commis l'erreur fatale de vouloir devenir pieux en obéissant à la loi, et qu'ils sont toujours restés en deçà, tandis que les païens ont obtenu la vraie religion

par la foi en Jésus-Christ. Jésus-Christ est appelé ici « la pierre d'achoppement », parce que les Juifs lui étaient si opposés. Mais quiconque croit en lui ne sera point confus.

Mon but ce soir est de faire ressortir, aussi nettement que je le pourrai, la vraie différence entre la religion de la loi et la religion de la foi. Je suivrai l'ordre que voici :

I. Je montrerai en quoi cette différence ne consiste pas.

II. Je montrerai en quoi elle consiste.

III. Je présenterai quelques exemples de l'une et de l'autre, pour faire voir plus clairement ce qui les distingue.

I. Je dois montrer en quoi la différence entre la religion de la loi et la religion de la foi ne consiste pas.

1. La différence ne tient pas à ce que, sous la loi, les hommes auraient été justifiés par les œuvres, sans la foi. La voie du salut a été la même sous les deux économies. Les pécheurs ont toujours été justifiés par la foi. L'économie juive annonçait un Sauveur à venir, et si des hommes étaient sauvés, c'était par la foi en Christ. Et les pécheurs sont sauvés aujourd'hui de la même manière.

2. Elle ne tient pas non plus à ce que l'Évangile aurait annulé ou mis de côté les obligations de la loi morale. Il est vrai qu'il a mis de côté les exigences de la loi cérémonielle, ou loi de Moïse. La loi cérémonielle n'était rien d'autre qu'un ensemble de figures qui annonçaient le Sauveur ; elle a donc naturellement été mise de côté quand le grand antitype a paru. Tous les croyants admettent aujourd'hui de façon générale que l'Évangile n'a pas mis de côté la loi morale. Mais la doctrine contraire a été soutenue à diverses époques de l'Église. Beaucoup ont soutenu que l'Évangile avait mis de côté la loi morale, de sorte que les croyants n'étaient nullement obligés d'y obéir. Telle était la doctrine des nicolaïtes, que Christ a si sévèrement réprouvée. Les antinomiens, du temps des apôtres et depuis, croyaient n'avoir aucune obligation d'obéir à la loi

morale ; ils soutenaient que la justice de Christ était imputée aux croyants, et qu'il avait accompli la loi pour eux de telle sorte qu'ils n'étaient plus tenus d'y obéir eux-mêmes.

Il y en a eu beaucoup, de nos jours, qu'on appelle perfectionnistes, qui soutenaient n'être pas tenus d'obéir à la loi. Ils pensent que Christ les a délivrés de la loi et leur a donné l'Esprit, et que ce sont désormais les directions de l'Esprit qui doivent être leur règle de vie, au lieu de la loi de Dieu. Quand la Bible dit que le péché n'aura point de pouvoir sur les croyants, ces gens-là comprennent que les mêmes actes qui seraient des péchés chez un inconverti ne sont pas des péchés chez eux. Les autres, disent-ils, sont sous la loi et donc liés par ses règles ; mais eux sont sanctifiés, ils sont en Christ, et s'ils transgressent la loi, ce n'est pas un péché. Mais de telles idées sont nécessairement fausses à la racine. Dieu n'a pas le droit de renoncer à la loi morale. Il ne peut pas nous dispenser du devoir d'aimer Dieu et d'aimer les hommes, car cela est juste en soi. Et à moins que Dieu ne bouleverse toute la constitution morale de l'univers, de manière à rendre juste ce qui est mal, il ne peut pas renoncer aux exigences de la loi morale. D'ailleurs, cette doctrine représente Jésus-Christ et le Saint-Esprit comme ayant pris les armes ouvertement contre le gouvernement de Dieu.

3. La différence entre la religion légale et la religion de l'Évangile ne consiste pas en ce que l'Évangile serait moins strict dans ses exigences, ou accorderait plus de latitude à la complaisance envers soi-même que la loi. Non seulement l'Évangile n'annule pas les obligations de la loi morale, mais il ne les diminue en rien. Certains parlent de la liberté évangélique comme s'ils avaient reçu une nouvelle règle de vie, moins stricte et laissant plus de liberté que la loi. J'admets qu'il a établi une nouvelle méthode de justification, mais il affirme partout que la règle de vie est la même que celle de la loi. La toute première parole de l'Évangile, l'ordre de se repentir, est en fait une remise en vigueur de la loi, car c'est un ordre de revenir à l'obéissance. L'idée que la liberté de l'Évangile diffère de la liberté de la loi est erronée.

4. La différence ne consiste pas non plus en ce que ceux qu'on appelle légalistes, ou qui ont une religion légale, comptent, soit par profession, soit en réalité, sur leurs propres œuvres pour être justifiés. Il n'arrive pas souvent, du moins de nos jours, que les légalistes fassent profession de compter sur leurs propres œuvres, car il en est peu d'assez ignorants pour ne pas savoir que c'est contredire de front l'Évangile. Et il n'est pas nécessairement vrai non plus qu'ils comptent réellement sur leurs propres œuvres. Souvent ils comptent réellement sur Christ pour leur salut. Mais c'est une fausse confiance, une confiance qu'ils n'ont aucun droit d'avoir. Ils comptent sur lui, mais ils font voir que leur foi, ou leur confiance, n'est pas celle qui est réellement « agissante par la charité », qui « purifie le cœur » ou qui « triomphe du monde ». C'est un simple fait : la foi qu'ils ont ne produit pas ce que produit la foi qu'il faut avoir pour être sauvé, et ce n'est donc pas la foi de l'Évangile. Ils ont une sorte de foi, mais non celle qui fait des hommes de vrais chrétiens et les place sous les conditions de l'Évangile.

II. Je dois indiquer quelques-uns des points sur lesquels ces deux sortes de religion diffèrent.

Il y a plusieurs catégories de personnes qui ont manifestement une religion légale. Il y en a qui font réellement profession de compter sur leurs propres œuvres pour être sauvés. Tels étaient les pharisiens. Les quakers hicksites ont autrefois adopté cette position et soutenu que les hommes devaient être justifiés par les œuvres, en mettant entièrement de côté la justification par la foi. Quand je parle d'œuvres, j'entends les œuvres de la loi. Et ici je veux que vous distinguiez entre les œuvres de la loi et les œuvres de la foi. Voilà la grande distinction qu'il faut garder en vue.

Elle sépare les œuvres produites par des considérations légales de celles que produit la foi. Il n'y a que deux principes sur lesquels puisse reposer l'obéissance à un gouvernement quel qu'il soit. L'un est le principe de l'espérance et de la crainte, sous l'influence de la conscience. La

conscience indique ce qui est bien ou mal, et l'individu est poussé à obéir par l'espérance et la crainte. L'autre principe est la confiance et l'amour. Vous le voyez dans les familles, où un enfant obéit toujours par espérance et par crainte, et un autre par une confiance affectueuse. Il en est de même dans le gouvernement de Dieu : la seule chose qui produise ne serait-ce que l'apparence de l'obéissance, c'est l'un de ces deux principes.

Il y a une multitude de choses qui s'adressent à nos espérances et à nos craintes : la réputation, l'intérêt, le ciel, l'enfer, etc. Elles peuvent produire une obéissance extérieure, une conformité à la loi. Mais la confiance filiale conduit les hommes à obéir à Dieu par amour. C'est la seule obéissance qui soit agréable à Dieu. Dieu n'exige pas seulement une certaine conduite, il exige qu'elle procède de l'amour. Il n'y a jamais eu et il ne peut jamais y avoir, dans le gouvernement de Dieu, d'autre obéissance agréable que l'obéissance de la foi. Certains pensent que la foi sera abolie dans le ciel. C'est une idée étrange. Comme s'il n'y avait aucune occasion de se fier à Dieu dans le ciel, ou aucune raison d'y exercer la confiance en lui ! Voilà la grande distinction entre la religion de la loi et la religion de l'Évangile. L'obéissance légale est inspirée par l'espérance et la crainte ; elle est hypocrite, égoïste, extérieure, contrainte. L'obéissance évangélique procède de l'amour ; elle est sincère, libre, joyeuse, vraie. Il y a une catégorie de légalistes qui comptent sur les œuvres de la loi pour être justifiés, qui ont simplement divinisé ce qu'ils appellent un principe du bien et se sont mis en tête de faire le bien ; ce n'est pas par respect pour la loi de Dieu, ni par amour pour Dieu, mais simplement parce que c'est bien.

Il y a là une autre distinction. La religion de la loi est une religion de résolutions, ou de désirs, fondés sur des considérations légales, et non une religion de préférence, d'amour pour Dieu. L'individu a l'intention de rejeter ses péchés ; il se propose d'obéir à Dieu et d'être religieux ; mais sa résolution ne naît pas de l'amour pour Dieu, elle naît de l'espérance et de la crainte. Il est facile de voir qu'une résolution fondée sur de telles considérations est très différente d'une résolution qui naît de l'amour.

Mais la religion de l'Évangile n'est pas simplement une résolution : c'est une préférence effective, qui consiste dans l'amour.

Il y a encore une catégorie de légalistes qui comptent sur Christ, mais leur confiance n'est pas la confiance évangélique, parce que les œuvres qu'elle produit sont des œuvres de la loi, c'est-à-dire qu'elles viennent de l'espérance et de la crainte, et non de l'amour. La confiance évangélique produira peut-être exactement les mêmes œuvres extérieures, mais les motifs sont radicalement différents. Le légaliste traîne une vie pénible, fastidieuse, morale et peut-être extérieurement religieuse. Le croyant selon l'Évangile a en Dieu une confiance affectueuse qui le conduit à obéir par amour. Son obéissance lui est inspirée par ses propres sentiments. Au lieu d'être traîné à son devoir, il y va joyeusement, parce qu'il l'aime et que l'accomplir fait les délices de son âme.

Autre point. Le légaliste s'attend à être justifié par la foi, mais il n'a pas appris qu'il doit être sanctifié par la foi. Je me propose d'examiner ce point à fond une autre fois. Les légalistes d'aujourd'hui ne s'attendent pas à être justifiés par les œuvres ; ils savent qu'elles n'y suffisent pas, ils savent que c'est par Christ qu'on est sauvé. Mais ils ne croient pas, dans la pratique, que la justification par la foi n'est vraie que parce que la sanctification par la foi est vraie, et que les hommes ne sont justifiés par la foi que s'ils sont d'abord sanctifiés par la foi. C'est pourquoi, tout en s'attendant à être justifiés par la foi, ils se mettent à accomplir des œuvres qui sont des œuvres de la loi.

Remarquez encore, je vous prie, que les deux catégories peuvent s'accorder sur ces points : la nécessité des bonnes œuvres et, en théorie, ce qui constitue les bonnes œuvres, c'est-à-dire l'obéissance qui naît de l'amour pour Dieu. Et de plus, elles peuvent s'accorder à vouloir accomplir de bonnes œuvres de ce genre. Mais la différence est la suivante : elles se tournent vers des influences différentes pour être rendues capables d'accomplir de bonnes œuvres. Les considérations par lesquelles elles s'attendent à voir leur esprit touché ne sont pas les

mêmes. Elles cherchent leurs motifs à des sources différentes. Et seul le vrai chrétien parvient réellement à accomplir de bonnes œuvres. Le légaliste, qui vise à accomplir de bonnes œuvres sous l'influence de l'espérance et de la crainte et d'un souci égoïste de son propre intérêt, qui obéit à la voix de sa conscience parce qu'il a peur de faire autrement, reste entièrement en deçà de l'amour de Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force. Les motifs qui le font agir n'ont aucune tendance à l'amener à l'obéissance de l'amour. Le vrai chrétien, au contraire, apprécie tellement Dieu, perçoit et comprend tellement le caractère de Dieu en Christ, qu'il en naît une confiance affectueuse en Dieu telle qu'il lui est facile d'obéir par amour. Au lieu de trouver, comme un cantique l'a étrangement exprimé, « Dur d'obéir, et plus dur encore d'aimer », il ne trouve là rien de dur. Les commandements ne sont pas pénibles. Le joug est doux, et le fardeau léger. Et il trouve que les voies de la sagesse sont des voies agréables, et que tous ses sentiers sont paisibles.

En est-il ainsi de la plupart de ceux qui font profession de religion ? En est-il ainsi de vous ? Dans vos devoirs religieux, sentez-vous que l'amour vous presse ? Êtes-vous attirés par des liens d'amour si forts qu'il vous coûterait davantage d'omettre votre devoir que d'obéir ? Vos affections se portent-elles vers Dieu d'un courant si puissant que vous ne pouvez pas faire autrement qu'obéir ? Qu'en est-il de ceux qui trouvent qu'il est « dur d'obéir, et plus dur encore d'aimer » ? Qu'ont-ils donc ? Demandez à cette femme qui aime son mari si elle trouve dur de chercher à plaire à son mari ! Supposez qu'elle réponde d'un ton solennel : « Oui, je trouve dur d'obéir, et plus dur encore d'aimer mon mari » : que penserait le mari ? Que diriez-vous, vous qui êtes parents, si vous entendiez l'un de vos enfants se plaindre : « Je trouve dur d'obéir à mon père, et plus dur encore de l'aimer » ? La vérité, c'est qu'il y a un défaut radical dans la religion de ceux qui aiment ces expressions et vivent comme si elles étaient vraies. Si l'un de vous trouve la religion pénible, soyez-en sûr, vous avez la religion de la loi. Avez-vous jamais trouvé pénible de faire ce que vous aimez faire ? Non. C'est un plaisir de le faire. La religion de

l'Évangile n'est pas une corvée pour ceux qui la pratiquent. C'est le sentiment du cœur. Que feriez-vous dans le ciel, si la religion est une chose si pénible ici-bas ? Supposez que vous soyez emmené au ciel et obligé d'y produire à la peine une quantité fixe de religion chaque semaine, chaque mois et chaque année, pour l'éternité. Quelle sorte de ciel serait-ce pour vous ? Serait-ce le ciel, ou serait-ce l'enfer ? Si l'on exigeait de vous dix mille fois plus de religion que vous n'en avez ici, et que votre vie tout entière en soit remplie, sans rien d'autre à faire ou dont jouir qu'un cycle éternel de tels devoirs, l'enfer lui-même ne serait-il pas pour vous un répit ?

La différence est donc celle-ci. Les uns s'efforcent d'être religieux par espérance et par crainte, sous l'influence de la conscience qui les fouette s'ils ne font pas leur devoir. Les autres agissent par amour pour Dieu et sous l'impulsion de leurs propres sentiments, et ils savent ce que veut dire le texte : « Je mettrai ma loi au-dedans d'eux, je l'écrirai dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » III. Je vais donner quelques exemples de ces deux catégories, pour éclairer ce que j'ai dit.

Le premier exemple que je donnerai est celui de l'apôtre Paul, tel qu'il l'a rapporté au chapitre 7 de l'Épître aux Romains, où il dépeint la lutte pour obéir à la loi sous l'influence de la loi seule. [Ici, M. Finney a commenté assez longuement le chapitre 7 de l'Épître aux Romains ; mais comme il a décidé depuis de consacrer à ce sujet un discours à part, ces remarques sont omises ici. Il a montré comment Paul avait lutté et peiné sous les motifs de la loi, jusqu'à désespérer absolument de trouver du secours de ce côté-là ; et comment, quand l'Évangile lui fut présenté, la chaîne se brisa et il lui devint facile d'obéir. Puis il a poursuivi.] Vous pouvez voir la même chose dans l'expérience de presque tout pécheur convaincu de péché, une fois qu'il est vraiment converti. Il était convaincu de péché, la loi s'imposait à son esprit, il luttait pour accomplir la loi, il était dans l'angoisse, et puis il a été rempli de joie et de gloire. Pourquoi ? Il était dans l'angoisse sous la loi, il n'avait ni repos ni satisfaction, il essayait de plaire à Dieu en observant la loi, il allait çà et là tout le jour dans la

souffrance, il lisait la Bible, il essayait de prier ; mais l'Esprit de Dieu était sur lui, lui montrant ses péchés, et il n'avait aucun soulagement. Plus il essaie de s'aider lui-même, plus il s'enfonce dans le désespoir. Pendant tout ce temps, son cœur est froid et égoïste. Mais qu'un autre principe intervienne maintenant, et qu'il soit animé par l'amour pour Dieu. Le même Saint-Esprit est sur lui, lui montrant les mêmes péchés qui l'affligeaient et le tourmentaient tant auparavant. Mais maintenant il tombe à genoux, ses larmes coulent comme de l'eau tandis qu'il confesse sa culpabilité, et son cœur se fond dans un repentir joyeux qu'on ne peut décrire, mais que ceux qui l'ont éprouvé comprennent aisément. Maintenant il se met à accomplir les mêmes devoirs qu'il essayait d'accomplir auparavant. Mais, oh ! quel changement ! L'Esprit de Dieu a brisé ses chaînes, et maintenant il aime Dieu et il est rempli de joie et de paix dans la foi.

On voit la même chose chez beaucoup de ceux qui font profession de religion et qui trouvent la religion pénible. Ils sont souvent convaincus de péché, et ils ont peut-être beaucoup de ce qu'ils appellent de la religion, mais leur esprit est surtout rempli de doutes et de craintes, de doutes et de craintes à longueur de temps. Un peu plus tard, peut-être, ce même croyant de profession se révélera tout à coup un tout autre homme. Sa religion n'est plus faite seulement de plaintes et de soupirs : l'amour de Dieu remplit son cœur, et il va à son devoir avec joie et avec bonheur ; son âme est si légère et si heureuse en Dieu qu'il flotte sur un océan d'amour et de joie, et la paix qui le remplit est comme un fleuve.

Voici donc la différence entre l'esclavage de la loi et la liberté de l'Évangile. La liberté de l'Évangile ne consiste pas à être dispensé de faire ce que la loi exige, mais à être dans un état d'esprit tel que le faire soit en soi un plaisir au lieu d'un fardeau. Quelle est la différence entre l'esclavage et la liberté ? L'esclave sert parce qu'il y est obligé, l'homme libre sert par choix. L'homme qui est dans la servitude de la loi fait son devoir parce que sa conscience tonne à ses oreilles s'il n'obéit pas, et qu'il espère aller au ciel s'il obéit. L'homme qui est dans la liberté de l'Évangile

fait les mêmes choses parce qu'il aime les faire. L'un est mû par l'égoïsme, l'autre par une bienveillance désintéressée.

REMARQUES

I. Vous pouvez aisément voir que, s'il faut en croire les paroles et les actes de la plupart de ceux qui font profession de religion, ils se sont trompés ; ils ont la religion de la loi, et non celle de l'Évangile. Ce n'est pas l'amour de Christ qui les presse : ce sont des espérances et des craintes qui les meuvent, et les commandements de Dieu. Ils ne sont pas allés plus loin, en religion, que des pécheurs convaincus de péché. Depuis un an, j'ai vu la régénération de tant de croyants de profession que j'en viens à craindre que de grandes multitudes dans l'Église ne soient encore sous la loi ; et quoiqu'ils fassent profession de compter sur Christ pour leur salut, leur foi n'est pas celle qui est agissante par l'amour.

II. Certains sont tout foi et sans œuvres : ce sont les antinomiens. D'autres sont tout œuvres et sans foi : ce sont les légalistes. À toutes les époques de l'Église, les hommes ont penché d'abord vers l'un de ces extrêmes, puis vers l'autre. Tantôt ils reposent sur leurs lies, prétendant être tout foi et attendre le temps de Dieu ; tantôt ils se réveillent et se jettent dans les œuvres, sans égard au motif qui les fait agir.

III. Vous voyez le vrai caractère de ces croyants de profession qui crient sans cesse : « Légalisme ! » dès qu'on les presse vers la sainteté. Quand j'ai commencé à prêcher, j'ai trouvé cet esprit en bien des endroits : dès qu'on exhortait les chrétiens à faire leur devoir, le cri s'élevait : « C'est de la prédication légale ; prêchez donc l'Évangile ; le salut vient de la foi, non du devoir ; vous devriez consoler les saints, non les tourmenter. » Tout cela n'était rien d'autre que de l'antinomisme pur et simple.

D'un autre côté, la même catégorie d'Églises se plaint maintenant si vous lui prêchez la foi et lui montrez quelle est la vraie nature de la foi évangélique. Elles veulent maintenant faire quelque chose, et elles prétendent qu'aucune prédication n'est bonne si elle ne les excite pas et

ne les pousse pas aux bonnes œuvres. Elles ne jurent que par l'action, l'action, l'action, et seront mécontentes d'une prédication qui distingue la vraie foi de la fausse et qui presse d'obéir de cœur, par amour pour Dieu. Les antinomiens attendent que Dieu produise en eux de bons sentiments. Les légalistes entreprennent d'obtenir de bons sentiments en se mettant au travail. Il est vrai que se mettre au travail est le moyen, quand l'Église est dans de bonnes dispositions, d'entretenir et de cultiver ces bons sentiments. Mais ce n'est pas le moyen d'obtenir de bons sentiments, au départ, que de se jeter d'emblée dans l'action sans aucun égard aux motifs du cœur.

IV. Les vrais chrétiens sont une pierre d'achoppement pour les deux partis : pour ceux qui attendent le temps de Dieu et ne font rien, et pour ceux qui s'agitent sans avoir la foi. Le vrai chrétien agit sous l'empire d'un tel amour pour Dieu et pour son prochain, il travaille avec tant d'ardeur à arracher les pécheurs du feu, que le parti de l'attente s'écrie : « Oh ! il cherche à susciter une agitation ; il se met à l'œuvre par ses propres forces ; il ne croit pas à la nécessité des influences divines ; nous devons sentir notre dépendance ; attendons le temps de Dieu, et n'essayons pas de susciter un réveil sans Dieu. » Alors ils s'assoient, se croisent les bras et chantent : « Nous sentons notre dépendance, nous sentons notre dépendance ; attendons le temps de Dieu ; nous ne nous confions pas dans nos propres œuvres. » D'un autre côté, les légalistes, une fois qu'ils se sont mis à s'agiter, ne veulent pas voir que leur religion soit autre que celle du vrai chrétien. Ils font des efforts extérieurs tout aussi énergiques et se croient animés du même esprit.

Vous verrez rarement un réveil où cela ne se manifeste pas. Si le gros de l'Église est réveillé à son devoir, et a l'esprit de prière et le zèle pour la conversion des pécheurs, il y en aura qui restent assis à se plaindre que l'Église compte sur ses propres forces, et d'autres très affairés et très bruyants, mais sans aucun sentiment, tandis que la troisième catégorie sera si pleine d'amour et de compassion pour les pécheurs que ces chrétiens-là pourront à peine manger ou dormir, et pourtant si humbles

et si tendres qu'on les croirait persuadés de n'être rien. Le légaliste, avec son zèle desséché, fait grand bruit, se trompe peut-être lui-même, et pense agir tout à fait comme un chrétien. Mais prenez-y garde ! Le vrai chrétien est remuant et actif au service de Christ, mais c'est le feu sacré qui brûle dans son sein qui le meut. Le légaliste compte sur quelque réunion prolongée, ou sur quelque autre influence du dehors, pour l'exciter à faire son devoir.

V. Vous voyez pourquoi la religion de certains est si constante et si égale, et celle des autres si capricieuse et si passagère. Vous trouverez certaines personnes qui semblent toujours engagées dans la religion. Parlez-leur à n'importe quel moment de ce sujet, et leur âme s'enflamme. D'autres ne sont réveillées que de temps à autre. De loin en loin, vous pouvez les trouver pleines de zèle. La vérité, c'est que celui qui a l'onction qui demeure possède quelque chose de durable. Mais si sa religion n'est que celle de la loi, il n'en aura qu'autant qu'il a de conviction de péché au moment présent, et sa religion sera naturellement capricieuse et passagère.

VI. Vous voyez pourquoi certains sont si pressés d'aller au ciel, tandis que d'autres sont si heureux ici-bas. Il y en a qui ont un tel amour pour les âmes et un tel désir de voir le royaume de Christ édifié sur la terre qu'ils sont parfaitement heureux ici, et disposés à vivre et à travailler pour Dieu aussi longtemps qu'il voudra les y laisser. Bien plus, s'ils étaient envoyés en enfer et qu'il leur fût permis d'y travailler pour les âmes, ils seraient heureux. D'autres, au contraire, parlent comme si l'on ne devait jamais s'attendre à une vraie joie dans cette vie ; mais quand ils seront au ciel, ils s'attendent à être heureux. Les uns n'ont de joie que dans l'espérance. Les autres ont déjà la réalité, la substance même du ciel commencée dans l'âme.

Maintenant, bien-aimés, je vous ai montré, aussi exactement que le temps me l'a permis, la différence entre la religion de la loi et la religion de l'Évangile. Et maintenant, quelle religion avez-vous ? La vraie religion

est toujours la même, et elle consiste dans l'amour désintéressé pour Dieu et pour les hommes. Avez-vous cette religion-là ? Ou avez-vous celle qui consiste, non dans l'amour désintéressé, mais dans la recherche du bonheur comme but suprême ? Laquelle avez-vous ? Le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix. Il n'y a aucune condamnation pour une telle religion. Mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas. Alors ne vous trompez pas sur ce point, et ne vous laissez pas descendre en enfer avec un mensonge dans la main droite, parce que vous avez la religion de la loi. C'est là que les Juifs ont échoué, tandis que les païens ont atteint la vraie sainteté par l'Évangile. Oh ! combien sont trompés et agissent sous l'empire de considérations légales, sans rien connaître de la vraie religion de l'Évangile !

Discours 16

La justification par la foi

Sachant que ce n'est pas par les œuvres de la loi que l'homme est justifié, mais par la foi en Jésus-Christ, nous aussi nous avons cru en Jésus-Christ, afin d'être justifiés par la foi en Christ et non par les œuvres de la loi, parce que nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi. (Galates 2,16)

Cette dernière pensée est exprimée dans les mêmes termes au troisième chapitre de l'Épître aux Romains. Le sujet du présent discours, comme je l'ai annoncé la semaine dernière, est la justification par la foi. Voici l'ordre que je me propose de suivre :

I. Montrer ce qu'est la justification par la loi, ou justification légale.

II. Montrer que nulle chair ne peut être justifiée par les œuvres de la loi.

III. Montrer ce qu'est la justification selon l'Évangile.

IV. Montrer quel est l'effet de la justification selon l'Évangile, autrement dit dans quel état elle place celui qui est justifié.

V. Montrer que la justification selon l'Évangile se fait par la foi.

VI. Répondre à quelques questions que beaucoup se posent sur ce sujet.

I. Je dois montrer ce qu'est la justification légale.

1. Dans son sens juridique général, elle signifie : non coupable. Justifier quelqu'un en ce sens, c'est déclarer qu'il n'est coupable d'aucune violation de la loi. C'est affirmer qu'il n'a commis aucun crime. C'est le déclarer innocent.

2. Dans un sens plus technique, c'est une manière de se défendre contre l'accusation d'un crime : l'accusé reconnaît le fait, mais avance une

excuse par laquelle il soutient qu'il avait le droit d'agir comme il l'a fait, ou qu'il n'est pas à blâmer. Ainsi, quand un homme est accusé de meurtre, la défense par justification reconnaît qu'il a tué l'homme, mais allègue, soit qu'il l'a fait en état de légitime défense et qu'il avait le droit de le tuer, soit que c'est arrivé par un accident inévitable et qu'il n'y pouvait rien. Dans un cas comme dans l'autre, la défense par justification reconnaît le fait, mais nie la culpabilité, en invoquant une excuse suffisante.

II. Je dois montrer que nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi. Et cela est vrai sous l'une comme sous l'autre forme de justification.

1. Sous la première forme, la forme générale. Dans ce cas, la charge de la preuve incombe à l'accusateur, qui est tenu de prouver les faits reprochés. Et il lui suffit de prouver qu'un crime a été commis une seule fois. Si c'est prouvé une seule fois, l'homme est coupable. Il ne peut pas, de cette manière, être justifié par la loi. Il est déclaré coupable. Il ne lui sert à rien de faire valoir qu'il a fait plus de bien que de mal, ou qu'il a observé la loi de Dieu plus longtemps qu'il ne l'a violée : il faut qu'il établisse qu'il en a accompli le moindre iota et le moindre trait de lettre. Qui peut être justifié par la loi de cette manière ? Personne.

2. Ni sous la seconde forme, la forme technique. Dans ce cas, la charge de la preuve incombe à celui qui présente la défense. Quand il plaide la justification, il reconnaît le fait allégué ; il doit donc prouver le bien-fondé de son excuse, ou bien il succombe. Il y a deux points à considérer. Ce qu'on invoque comme excuse doit être vrai, et ce doit être une excuse, une justification, valable et suffisante, non une explication frivole, ou qui ne répond pas à l'accusation. Si elle n'est pas vraie, ou si elle est insuffisante, et surtout si elle met en cause le tribunal ou le gouvernement, c'est une aggravation infâme de l'offense. Vous verrez tout à l'heure la portée de cette remarque.

Je vais maintenant citer quelques-unes des principales raisons que les pécheurs ont l'habitude d'invoquer pour se justifier ; je montrerai quelle

est la vraie nature et la vraie portée de ces excuses, et sous quel jour elles paraissent devant Dieu. Je n'ai pas le temps de nommer toutes ces défenses ; je m'en tiendrai à deux de chacune des catégories que j'ai décrites : celles qui seraient bonnes si elles étaient vraies, et celles qui sont vraies mais ne servent à rien.

(1.) Les pécheurs invoquent souvent, pour se justifier, leur nature pécheresse.

Cette excuse est bonne, si elle est vraie. S'il est vrai, comme ils le prétendent, que Dieu leur a donné une nature qui est elle-même pécheresse, et que les actes nécessaires de cette nature sont péché, c'est une bonne excuse pour le péché, et à la face du ciel et de la terre, au jour du jugement, ce sera une bonne défense pour se justifier. Il faudrait que Dieu anéantisse la raison de tout l'univers des êtres raisonnables pour qu'ils vous blâment jamais de pécher, si c'est Dieu qui vous a fait pécher, ou s'il vous a donné une nature qui est elle-même pécheresse. Comment votre nature pourrait-elle être pécheresse ? Qu'est-ce que le péché ? Le péché est la transgression de la loi. Il n'y a pas d'autre péché que celui-là. Or, la loi dit-elle que vous ne devez pas avoir la nature que vous avez ? Rien de tel.

En réalité, cette doctrine néglige la distinction entre le péché et l'occasion du péché. Les appétits du corps et les sensibilités naturelles du corps et de l'esprit, quand elles sont fortement excitées, deviennent l'occasion du péché. Il en fut ainsi d'Adam. Personne ne dira qu'Adam avait une nature pécheresse. Mais il avait, de par sa constitution, l'appétit de la nourriture et le désir de la connaissance. Ces choses n'étaient pas coupables ; elles étaient telles que Dieu les avait faites, et elles étaient nécessaires pour le rendre apte à vivre en ce monde comme sujet du gouvernement moral de Dieu ; mais, fortement excitées, comme vous le savez, elles l'ont conduit à une satisfaction défendue, et sont ainsi devenues les occasions de son péché contre Dieu. Elles étaient innocentes en elles-mêmes, mais il y a cédé d'une manière coupable, et c'est en cela qu'a consisté son péché.

Quand le pécheur parle de sa nature pécheresse pour se justifier, il confond ces appétits et ces sensibilités innocentes avec le péché lui-même. Ce faisant, il accuse en fait Dieu de folie, et lui reproche de lui avoir donné une nature pécheresse, alors qu'en réalité sa nature, dans tous ses éléments, est indispensable à un être moralement responsable, et que Dieu l'a faite aussi bien qu'elle pouvait l'être, parfaitement adaptée aux circonstances dans lesquelles l'homme vit en ce monde. La vérité est que la nature de l'homme est tout à fait bonne, et qu'elle est aussi bien faite pour aimer Dieu et lui obéir que pour le haïr et lui désobéir. Pécheur ! le jour n'est pas loin où l'on saura si cette excuse est bonne ou non. Vous verrez alors si vous pouvez tenir tête de cette manière à votre Créateur, et, quand il vous accusera de péché, vous retourner contre lui et lui renvoyer la faute.

Vous demandez quelle influence le péché d'Adam a donc eue dans le péché de ses descendants ? Je réponds qu'il les a exposés à des tentations plus fortes, mais qu'il n'a nullement rendu leur nature pécheresse en elle-même.

2. Une autre excuse de la même catégorie est l'incapacité. Elle aussi est une bonne excuse, si elle est vraie. Si les pécheurs sont réellement incapables d'obéir à Dieu, c'est une bonne défense pour se justifier. Quand on vous accuse de péché parce que vous n'obéissez pas aux lois de Dieu, vous n'avez qu'à montrer, si vous le pouvez, par de bonnes preuves, que Dieu a exigé ce que vous n'étiez pas capable de faire, et tout l'univers des êtres intelligents retentira du verdict : « Non coupable. » Si vous n'avez pas le pouvoir naturel d'obéir à Dieu, ils doivent rendre ce verdict, ou cesser d'être des êtres raisonnables. Car c'est une loi première de la raison que nul être n'a le devoir de faire ce qu'il n'a pas le pouvoir de faire.

Supposez que Dieu exige de vous que vous défassiez une chose que vous avez faite. C'est là, chacun le voit, une impossibilité naturelle. Êtes-vous donc coupable de ne pas le faire ? Dieu exige la repentance des péchés

passés, et non que vous les défassiez. Supposez maintenant qu'il ait été votre devoir, le premier janvier, d'avertir une certaine personne, qui est morte aujourd'hui. Êtes-vous tenu d'avertir cette personne ? Non. C'est une impossibilité. Tout ce que Dieu peut exiger maintenant, c'est que vous vous repentiez. Il ne peut plus jamais être votre devoir, désormais, d'avertir ce pécheur. Dieu peut vous tenir pour responsable de n'avoir pas fait votre devoir envers lui quand c'était en votre pouvoir. Mais il serait absurde de vous faire un devoir de ce qui n'est pas en votre pouvoir. Cette défense, étant fausse et rejetant sur Dieu le blâme de la tyrannie, est une aggravation infâme de l'offense. Si Dieu exige de vous ce que vous n'avez pas le pouvoir de faire, c'est de la tyrannie. Et ce que Dieu exige, il l'exige sous peine de mort éternelle : il menace d'une peine infinie celui qui ne fait pas ce qu'il n'a pas le pouvoir de faire, et il est donc un tyran infini. Cette défense accuse donc Dieu d'une tyrannie infinie ; non seulement elle ne suffit pas à justifier le pécheur, mais elle est une horrible aggravation de son offense.

Modifions un peu le cas. Supposez que Dieu exige de vous que vous vous repentiez de n'avoir pas fait ce que vous n'avez jamais eu la capacité naturelle de faire. Il vous faudrait alors, ou bien vous repentir de n'avoir pas fait ce que vous n'aviez pas le pouvoir naturel de faire, ou bien aller en enfer. Or, vous ne pouvez pas vous en repentir, et il ne peut pas non plus vous amener à vous en repentir. Qu'est-ce que la repentance ? C'est se condamner soi-même et donner raison à Dieu. Mais si vous n'aviez pas le pouvoir, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre. Il est naturellement impossible qu'un être raisonnable se condamne jamais de n'avoir pas fait ce qu'il sait n'avoir pas eu le pouvoir de faire. Et vous ne pouvez pas non plus donner raison à Dieu. Tant que les lois de l'esprit ne seront pas renversées, tous les êtres intelligents ne pourront que déclarer qu'exiger ce qu'on n'a aucun pouvoir d'accomplir est une tyrannie infinie.

Supposez que Dieu vous appelle à rendre compte, et exige que vous vous repentiez de ne pas voler dans les airs. Par quel moyen pourrait-il vous amener à vous condamner de ne pas voler, quand vous savez que vous

n'avez pas d'ailes, et aucun pouvoir de voler ? S'il pouvait vous tromper au point de vous faire croire que vous en aviez le pouvoir, et vous faire croire un mensonge, alors vous pourriez vous repentir. Mais quelle manière serait-ce, pour Dieu, d'agir envers ses créatures ?

Que voulez-vous dire, pécheur, en apportant une telle excuse ? Voulez-vous faire admettre que vous n'avez jamais péché ? C'est une étrange contradiction que la vôtre, quand vous reconnaissez que vous devriez vous repentir, et dites l'instant d'après que vous n'avez pas le pouvoir de vous repentir. Vous devriez choisir votre position, d'un côté ou de l'autre. Si vous avez l'intention de vous appuyer sur cette excuse, allez jusqu'au bout, prenez position devant le tribunal de Dieu, et dites : « Seigneur, je ne me repentirai pas du tout ; je n'ai aucune obligation de me repentir, car je n'ai pas le pouvoir d'obéir à ta loi ; c'est pourquoi je plaide non coupable, absolument, car je n'ai jamais péché ! »

De laquelle de ces manières l'un de vous peut-il être justifié ? Allez-vous, oserez-vous, prendre position sur cette excuse et renvoyer la faute à Dieu ?

3. Une autre excuse que les pécheurs donnent pour leur impénitence persistante, c'est leur cœur mauvais.

Cette excuse est vraie, mais elle n'est pas suffisante. Les deux premières que j'ai citées, vous vous en souvenez, auraient été bonnes si elles avaient été vraies, mais elles étaient fausses. Celle-ci est vraie, mais n'est pas une excuse. Qu'est-ce qu'un cœur mauvais ? Ce n'est pas l'organe du corps que nous appelons le cœur, mais les affections de l'âme, la disposition mauvaise, les sentiments mauvais, les actes de l'esprit. Si cela vous justifie, cela justifiera le diable lui-même. N'a-t-il pas un cœur aussi mauvais que le vôtre ? Supposez que vous ayez commis un meurtre, qu'on vous fasse passer en jugement, et que vous présentiez cette défense. « C'est vrai, diriez-vous, j'ai tué cet homme ; mais voyez-vous, j'ai une telle soif de sang et une telle haine du genre humain que je ne peux m'empêcher de commettre un meurtre chaque fois que j'en ai

l'occasion. » « Horrible ! s'écrierait le juge. Horrible ! Qu'on dresse la potence sur-le-champ, et que cet individu soit pendu avant que je quitte mon siège ; un pareil misérable ne doit pas vivre une heure de plus. Quelle défense ! Mais c'est justement la raison pour laquelle il doit être pendu : s'il a une telle soif de sang, personne n'est en sécurité. » Telle est la défense du pécheur qui invoque son cœur mauvais pour justifier son péché. « Je te juge sur tes paroles, méchant serviteur. »

4. Une autre grande excuse que les gens avancent, c'est la conduite des chrétiens.

Demandez à bien des hommes parmi vos voisins pourquoi ils ne sont pas convertis, et ils vous désigneront aussitôt la conduite des chrétiens comme leur excuse. « Ces chrétiens, diront-ils, ne valent pas mieux que les autres ; quand je les verrai vivre conformément à ce qu'ils professent, je penserai qu'il est temps pour moi de m'occuper de religion. » Un tel homme se cache ainsi derrière les péchés des chrétiens. Il montre qu'il sait comment les chrétiens devraient vivre, et ne peut donc pas invoquer l'ignorance comme cause de son péché. Mais que vaut cela comme motif de justification ? Je reconnais le fait : les chrétiens se conduisent très mal, et font beaucoup de choses tout à fait contraires à leur profession. Mais est-ce une bonne excuse pour vous ? Bien loin de là, c'est en soi l'une des plus fortes raisons pour lesquelles vous devriez être converti. Vous savez si bien comment les chrétiens devraient vivre que vous êtes tenu de donner l'exemple. Si vous les aviez suivis par ignorance, faute de savoir mieux, et étiez tombé dans le péché de cette manière, ce serait autre chose. Mais votre défense, telle qu'elle est, montre que vous saviez qu'ils ont tort, ce qui est justement la raison pour laquelle vous devriez, vous, avoir raison, et exercer une meilleure influence que la leur. Au lieu de les suivre et de mal faire parce qu'ils font mal, vous devriez rompre avec eux, les reprendre, prier pour eux, et tâcher de les conduire dans un meilleur chemin. Cette excuse est donc vraie quant au fait, mais elle ne sert à rien pour vous justifier. Vous n'en faites qu'un prétexte pour accuser Dieu de folie, et loin de vous blanchir, elle ne fait qu'ajouter à

votre culpabilité terrible et damnable. Belle défense, vraiment, que de se mettre à l'abri derrière quelque diacre ou quelque ancien de l'Église pour décocher de là contre Dieu vos flèches de malice et de chicane !

Qui d'entre vous, donc, peut être justifié par la loi ? Qui l'a observée ? Qui a une bonne excuse pour l'avoir violée ? Qui ose se présenter au tribunal de Dieu avec ces défenses, et paraître devant son Créateur avec de telles excuses ?

III. Je dois montrer ce qu'est la justification selon l'Évangile.

Premièrement, négativement.

1. La justification selon l'Évangile n'est pas la justice de Jésus-Christ imputée.

Sous l'Évangile, les pécheurs ne sont pas justifiés parce que l'obéissance de Jésus-Christ serait portée à leur compte, comme s'il avait obéi à la loi pour eux, ou à leur place. C'est une erreur assez répandue de supposer que, lorsque les pécheurs sont justifiés sous l'Évangile, ils sont tenus pour justes aux yeux de la loi parce que l'obéissance ou la justice de Christ leur est imputée. Je n'ai pas le temps d'examiner ce sujet maintenant. Je puis seulement dire que cette idée est absurde et impossible, pour la raison que Jésus-Christ était tenu d'obéir à la loi pour lui-même, et ne pouvait pas plus que quiconque accomplir des œuvres surérogatoires, c'est-à-dire obéir pour notre compte. N'était-ce pas son devoir d'aimer le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force, et d'aimer son prochain comme lui-même ? Certainement ; et s'il ne l'avait pas fait, c'eût été un péché. La seule œuvre surérogatoire qu'il pouvait accomplir, c'était de se soumettre à des souffrances qu'il n'avait pas méritées. C'est ce qu'on appelle son obéissance jusqu'à la mort, et c'est cela qui est porté à notre compte. Mais si son obéissance à la loi est portée à notre compte, pourquoi sommes-nous appelés à nous repentir et à obéir nous-mêmes à la loi ? Dieu exige-t-il un double service, que dis-je, un triple service : d'abord que la loi soit obéie pour

nous par notre garant, ensuite qu'il subisse la peine pour nous, et enfin que nous nous repentions et obéissions nous-mêmes ? Rien de tel n'est exigé. Il n'est pas requis que l'obéissance d'un autre nous soit imputée. Tout ce que nous devons, c'est une obéissance perpétuelle à la loi de bienveillance. Et à cela, rien ne peut se substituer. Si nous y manquons, il nous faut subir la peine, ou recevoir un pardon gratuit.

2. La justification par la foi ne signifie pas que la foi est acceptée en remplacement de la sainteté personnelle, ou que, par une disposition arbitraire, la foi nous est imputée au lieu de l'obéissance personnelle à la loi.

Certains pensent que la justification consiste en ceci : la nécessité de la sainteté personnelle est mise de côté, Dieu dispense arbitrairement de ce qu'exige la loi et impute la foi en remplacement. Mais ce n'est pas ainsi. La foi est comptée pour exactement ce qu'elle est, et non pour autre chose qu'elle n'est pas. La foi d'Abraham lui fut imputée à justice parce qu'elle était elle-même un acte de justice, et parce qu'elle agissait par l'amour et produisait ainsi la sainteté. La foi qui justifie est sainteté, dans la mesure où elle va, elle produit la sainteté du cœur et de la vie, et elle est imputée au croyant comme sainteté, et non au lieu de la sainteté.

La justification par la foi n'implique pas non plus que le pécheur soit justifié par la foi sans les bonnes œuvres, ou sans la sainteté personnelle.

Certains pensent que la justification par la foi seule ne tient aucun compte des bonnes œuvres ni de la sainteté. Ils l'ont compris ainsi d'après ce qu'a dit Paul, lorsqu'il insiste si longuement sur la justification par la foi. Mais il faut se rappeler que Paul combattait l'erreur des Juifs, qui comptaient être justifiés en obéissant à la loi. À l'encontre de cette erreur, Paul affirme avec insistance que la justification vient de la foi, sans les œuvres de la loi. Il ne veut pas dire que les bonnes œuvres sont inutiles à la justification, mais que les œuvres de la loi ne sont pas de bonnes œuvres, parce qu'elles naissent de considérations légales, de l'espérance et de la crainte, et non de la foi qui agit par l'amour. Mais

comme une fausse théorie s'était glissée dans l'Église de l'autre côté, Jacques reprit la question et montra qu'on avait mal compris Paul. Et pour le montrer, il prend le cas d'Abraham : « Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ? Tu vois que la foi agissait avec ses œuvres, et que par les œuvres la foi fut rendue parfaite. Ainsi s'accomplit ce que dit l'Écriture : Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice ; et il fut appelé ami de Dieu. Vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement. » On a cru que cette épître contredisait Paul, et certaines Églises anciennes l'ont rejetée pour cette raison. Mais elles n'ont pas vu que Paul parlait d'une sorte d'œuvres, et Jacques d'une autre. Paul parlait des œuvres accomplies par des motifs légaux. Mais il a partout affirmé que les bonnes œuvres qui naissent de la foi, autrement dit la justice de la foi, sont indispensables au salut. Tout ce qu'il nie, c'est que les œuvres de la loi, c'est-à-dire les œuvres fondées sur des motifs légaux, aient quoi que ce soit à voir avec la justification. Et Jacques enseigne la même chose, quand il enseigne que les hommes sont justifiés, non par les œuvres, ni par la foi seule, mais par la foi accompagnée des œuvres de la foi ; ou, comme le dit Paul, par la foi qui agit par l'amour. Vous voudrez bien vous rappeler que je parle de la justification selon l'Évangile, qui est très différente de la justification légale.

Deuxièmement, positivement.

4. La justification selon l'Évangile, ou justification par la foi, consiste dans le pardon et dans l'acceptation auprès de Dieu.

Quand nous disons que les hommes sont justifiés par la foi et la sainteté, nous ne voulons pas dire qu'ils sont acceptés sur le fondement de la loi, mais qu'ils sont traités comme s'ils étaient justes, à cause de leur foi et des œuvres de la foi. C'est la méthode que Dieu suit pour justifier un pécheur. Non que la foi soit le fondement de la justification. Le fondement est en Christ. Mais voici de quelle manière les pécheurs sont

pardonnés, acceptés et justifiés : s'ils se repentent, croient et deviennent saints, leurs péchés passés leur seront pardonnés, à cause de Christ.

On voit ici en quoi la justification sous l'Évangile diffère de la justification sous la loi. La justification légale est une déclaration d'innocence réelle et d'absence de toute faute. La justification selon l'Évangile est un pardon et une acceptation de l'homme comme s'il était juste, mais pour d'autres raisons que sa propre obéissance. Quand l'apôtre dit : « Nul ne sera justifié par les œuvres de la loi », il emploie le mot justification en juriste, dans un sens strictement légal. Mais quand il parle de la justification par la foi, il ne parle pas de la justification légale, mais du fait qu'une personne est traitée comme si elle était juste.

IV. Je vais maintenant montrer l'effet de cette méthode de justification, ou l'état dans lequel elle place ceux qui sont justifiés.

1. Le premier point à remarquer, c'est que, lorsqu'un homme est pardonné, la peine de la loi est levée. Le premier effet d'un pardon est d'arrêter et d'écarter l'exécution de la peine. Il reconnaît que la peine était méritée, mais il l'écarte. Dès lors, pour ce qui est du châtiment, cet homme n'a pas plus à craindre de la loi que s'il ne l'avait jamais transgressée. Il en est entièrement délivré. Ceux donc qui sont justifiés par une vraie foi, dès qu'ils sont pardonnés, n'ont plus à être mus par la crainte du châtiment. La peine est écartée aussi réellement que s'ils ne l'avaient jamais encourue.

2. L'effet suivant du pardon est d'effacer toutes les déchéances encourues par suite de la transgression, comme la confiscation des biens, l'incapacité à témoigner en justice ou à exercer une fonction publique. Un vrai pardon efface tout cela, et rétablit l'homme là où il était avant sa transgression. De même, sous le gouvernement de Dieu, le pécheur pardonné est rétabli dans la faveur de Dieu. Il est ramené dans une relation nouvelle ; il se tient devant Dieu et il est traité par lui, pour ce qui est de la loi, comme s'il était innocent. Le pardon ne suppose pas, ni ne

déclare, qu'il soit réellement innocent, mais il le rétablit dans le même état que s'il l'était.

3. Un autre effet du pardon sous le gouvernement de Dieu, c'est que l'homme est rétabli dans sa condition de fils. Autrement dit, le pardon le place dans une telle relation avec Dieu qu'il est reçu et traité réellement comme un enfant de Dieu.

Supposez que le fils d'un souverain régnant ait commis un meurtre, et qu'il ait été reconnu coupable et condamné à mort. Un pardon, dans ce cas, ne le délivrerait pas seulement de la mort, mais le rétablirait à sa place dans la famille. Les enfants de Dieu se sont tous égarés et sont entrés au service du diable ; mais dès l'instant où le pardon leur est accordé, ils sont ramenés ; ils reçoivent un esprit d'adoption, ils sont scellés comme héritiers de Dieu, et rétablis dans tous les privilèges des enfants de Dieu.

4. Un autre effet de la justification est de leur assurer toute la grâce nécessaire pour se dégager pleinement des pièges du diable, et de tous les innombrables liens dans lesquels le péché les a empêtrés.

Bien-aimés, si Dieu se contentait de vous pardonner, et vous laissait ensuite sortir du péché comme vous pourriez par vous-mêmes, à quoi votre pardon vous servirait-il ? À rien du tout. Si un enfant s'enfuit de la maison de son père, erre dans une forêt et tombe dans une fosse profonde, et que son père le trouve et entreprenne de le sauver, s'il se contente de lui pardonner sa fuite, cela ne servira à rien, à moins qu'il ne le retire de la fosse et ne le reconduise hors de la forêt. De même, dans le plan de la rédemption, tous les secours et toutes les aides dont vous avez besoin vous sont garantis, si vous croyez. Si Dieu entreprend de vous sauver, il s'engage à vous donner toute la lumière, toute la grâce et toute l'aide nécessaires pour briser les chaînes de Satan et les liens du péché, et il vous ramène à la maison de votre Père.

Je sais que, lorsque des hommes sont pour la première fois brisés par le sentiment de leur péché, et que leur cœur déborde de tendresse, ils regardent leur vie passée, se sentent condamnés, voient que tout y était mauvais ; alors ils s'effondrent aux pieds de Dieu et se donnent à Jésus-Christ ; ils se réjouissent beaucoup à l'idée d'en avoir fini avec le péché. Mais au bout de peu de temps, ils commencent à sentir la pression des vieilles habitudes et des influences d'autrefois, et ils voient tant de choses à faire avant d'en venir à bout qu'ils se découragent souvent et s'écrient : « Oh ! que ferai-je, avec tant d'ennemis à affronter, et si peu de force de résolution et de fermeté de propos pour les vaincre ? » Laissez-moi vous dire, bien-aimés, que si Dieu a entrepris de vous sauver, vous n'avez qu'à rester près de lui, et il vous mènera jusqu'au bout. Vous n'avez pas à craindre vos ennemis. Quand les cieux tonneraient, que la terre tremblerait et que les éléments se fondraient, vous n'auriez pas à trembler, ni à craindre les ennemis du dehors ou ceux du dedans. Dieu est pour vous : qui sera contre vous ? « Qui les condamnera ? Christ est mort ; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous ! »

5. La justification met tous les attributs divins de votre côté, tout autant que si vous n'aviez jamais péché.

Voyez ce saint ange envoyé pour une mission d'amour dans quelque partie lointaine de l'univers. L'œil de Dieu le suit, et s'il le voit en danger de subir le moindre mal, tous les attributs divins sont aussitôt mobilisés pour le protéger et le soutenir. Ils sont tous engagés tout aussi absolument en votre faveur, si vous êtes justifiés, pour vous protéger, vous soutenir et vous sauver. Bien que vous ne soyez pas libres de tout péché, et que vous soyez si totalement indignes de l'amour de Dieu, si vous êtes vraiment justifiés, le seul Dieu sage et éternel est engagé pour votre salut. Et vous trembleriez, vous perdriez courage, avec un tel appui ?

Si un gouvernement humain pardonne à un criminel, il est dès lors engagé à le protéger comme sujet, tout autant que s'il n'avait jamais commis de crime. Il en est ainsi quand Dieu justifie un pécheur. L'apôtre dit : « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Désormais Dieu est de son côté, et engagé envers lui comme son Ami fidèle et éternel.

La justification selon l'Évangile diffère de la justification légale sur ce point : si la loi justifie un homme, cette justification ne dure qu'aussi longtemps qu'il reste innocent. Dès qu'il transgresse une seule fois, sa justification antérieure ne lui sert plus à rien. Mais quand l'Évangile justifie un pécheur, il n'en est pas ainsi : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. » Une relation nouvelle est alors établie, tout à fait particulière. Le pécheur est désormais soustrait à l'alliance des œuvres et placé sous l'alliance de grâce. Il ne conserve plus la faveur de Dieu à la condition d'une obéissance absolue et sans péché. S'il pèche maintenant, il n'est pas rejeté de nouveau sous la loi, mais il reçoit le bénéfice de la nouvelle alliance. S'il est justifié par la foi, et ainsi fait enfant de Dieu, il reçoit le traitement d'un enfant : il est repris, châtié, humilié, et ramené. « Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. » Cela ne veut pas dire que Dieu appelle et sauve le pécheur sans que celui-ci se repente, mais que Dieu ne change jamais d'avis une fois qu'il a entrepris le salut d'une âme.

Je sais que certains jugent très dangereux d'enseigner que les croyants sont perpétuellement justifiés, parce que, disent-ils, cela enhardira les hommes à pécher. Vraiment ! Dire à un homme qui s'est vraiment repenti de son péché, qui a renoncé au péché de tout son cœur et désire sincèrement en être délivré, que Dieu l'aidera et lui donnera certainement la victoire sur le péché, cela l'enhardira à pécher ! Étrange logique ! Si cette doctrine enhardit quelqu'un à pécher, cela montre seulement qu'il ne s'est jamais repenti, qu'il n'a jamais haï le péché, qu'il n'a jamais aimé Dieu pour lui-même, mais qu'il n'a fait que feindre la repentance, et que, s'il aimait Dieu, ce n'était que d'un amour égoïste,

parce qu'il pensait que Dieu allait lui accorder une faveur. S'il haïssait vraiment le péché, la pensée que, malgré toute son indignité, Dieu l'a reçu comme un enfant et le traitera en enfant, est justement ce qui doit le briser et faire fondre son cœur dans la tristesse la plus selon Dieu. Oh ! combien de fois l'enfant de Dieu a-t-il fondu, dans un étonnement plein d'adoration, devant la bonté de Dieu qui use de moyens pour le ramener, au lieu de l'envoyer en enfer comme il le méritait ! Quelle pensée est plus propre à l'abaisser dans la poussière que celle-ci : malgré tout ce que Dieu a fait pour lui, malgré le secours plein de grâce que Dieu était toujours prêt à lui accorder, il s'égarerait de nouveau, alors que son nom était écrit dans le livre de vie de l'Agneau !

6. Elle assure la discipline de l'alliance. Dieu s'est engagé, si quelqu'un de ceux qui appartiennent à Christ s'égare, à exercer la discipline de l'alliance et à le ramener. Dans le psaume quatre-vingt-neuf, Dieu dit, en employant David pour figurer Christ : « Si ses fils abandonnent ma loi et ne marchent pas selon ses ordonnances, s'ils violent mes préceptes et n'observent pas mes commandements, je punirai de la verge leurs transgressions, et par des coups leurs iniquités ; mais je ne lui retirerai point ma bonté et je ne trahirai pas ma fidélité, je ne violerai point mon alliance et je ne changerai pas ce qui est sorti de mes lèvres. »

Vous voyez donc que ceux qui font profession de religion peuvent toujours s'attendre, s'ils sortent du chemin, à être frappés par les jugements de Dieu plus promptement que les impénitents. Le pécheur peut s'engraisser, vivre dans les richesses, et n'avoir point de tourments jusqu'à sa mort, tout cela selon les principes établis du gouvernement de Dieu. Mais qu'un enfant de Dieu abandonne son Dieu et coure après les richesses ou quelque autre objet de ce monde, et, aussi sûr qu'il est un enfant, Dieu le frappera de sa verge. Et quand il aura été frappé et ramené, il dira avec le psalmiste : « Il m'est bon d'être humilié, afin que j'apprenne tes statuts. Avant d'avoir été humilié, je m'égarais ; maintenant j'observe ta parole. » Peut-être certains d'entre vous savent-

ils ce que c'est que d'être humilié de cette manière, et de sentir que c'était un bien.

7. Un autre effet de la justification selon l'Évangile est d'assurer la sanctification. Elle assure non seulement tous les moyens de la sanctification, mais l'accomplissement effectif de l'œuvre, en sorte que celui qui est vraiment converti persévérera sûrement dans l'obéissance jusqu'à ce qu'il soit rendu propre au ciel et effectivement sauvé.

V. Je dois montrer que c'est là une justification par la foi.

La foi est le moyen par lequel la bénédiction parvient au croyant. La preuve en est dans la Bible. Le texte le déclare expressément : « Sachant que ce n'est pas par les œuvres de la loi que l'homme est justifié, mais par la foi en Jésus-Christ, nous aussi nous avons cru en Jésus-Christ, afin d'être justifiés par la foi en Christ et non par les œuvres de la loi, parce que nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi. » Le sujet est traité trop souvent dans le Nouveau Testament pour qu'il soit nécessaire d'en faire une démonstration en règle. Il est manifeste, par la nature même des choses, que si les hommes sont sauvés, ils doivent être justifiés de cette manière, et non par les œuvres de la loi, car « nul ne sera justifié par les œuvres de la loi ».

VI. Je vais maintenant répondre à plusieurs questions qui peuvent naturellement s'élever dans votre esprit à propos de ce sujet.

1. « Pourquoi dit-on que la justification vient de la foi, plutôt que de la repentance, de l'amour ou de toute autre grâce ? »

Réponse. Il n'est dit nulle part que les hommes sont justifiés ou sauvés *à cause de* la foi, comme si elle était le fondement de leur pardon, mais seulement qu'ils sont justifiés *par* la foi, comme par un moyen ou un instrument. Si l'on demande pourquoi la foi a été choisie comme instrument plutôt que toute autre activité de l'esprit, la réponse est : à cause de la nature et de l'effet de la foi. Aucune autre activité ne pouvait être choisie. Qu'est-ce que la foi ? C'est cette confiance en Dieu qui nous

conduit à l'aimer et à lui obéir. Nous sommes donc justifiés par la foi parce que nous sommes sanctifiés par la foi. La foi est l'instrument établi de notre justification, parce qu'elle est l'instrument naturel de la sanctification. Elle est l'instrument qui nous ramène à l'obéissance, et c'est pourquoi elle est désignée comme le moyen d'obtenir les bénédictions de ce retour. Elle ne nous est pas imputée, par un acte arbitraire, *pour* ce qu'elle n'est pas, mais pour ce qu'elle est : le fondement de toute obéissance réelle à Dieu. Voilà pourquoi la foi est le moyen par lequel le pardon nous parvient. Elle est simplement portée à notre compte pour ce qu'elle est réellement, parce que c'est elle qui, la première, nous conduit à obéir à Dieu par un principe d'amour pour Dieu. Nos péchés nous sont pardonnés à cause de Christ. C'est notre devoir de nous repentir et d'obéir à Dieu, et quand nous le faisons, cela nous est imputé pour ce que c'est : de la sainteté, c'est-à-dire de l'obéissance à Dieu. Mais pour le pardon de nos péchés passés, c'est sur Christ que nous devons nous appuyer. Et c'est pourquoi il est dit que la justification vient de la foi en Jésus-Christ.

2. La deuxième question est d'une grande importance : « Qu'est-ce que la foi qui justifie ? Que dois-je croire pour être sauvé ? »

Réponse. (1) Négativement, la foi qui justifie ne consiste pas à croire que vos péchés sont pardonnés. Si cela était nécessaire, il vous faudrait le croire avant que ce soit fait, c'est-à-dire croire un mensonge. Souvenez-vous que vos péchés ne sont pas pardonnés tant que vous ne croyez pas. Mais si la foi qui sauve consiste à croire qu'ils sont déjà pardonnés, c'est croire une chose avant qu'elle ait lieu, ce qui est absurde. Vous ne pouvez pas croire que vos péchés sont pardonnés avant d'avoir la preuve qu'ils sont pardonnés ; et vous ne pouvez pas avoir la preuve qu'ils sont pardonnés tant qu'il n'est pas vrai qu'ils le sont ; et ils ne peuvent pas être pardonnés tant que vous n'exercez pas la foi qui sauve. La foi qui sauve doit donc consister à croire autre chose.

(2) La foi qui sauve ne consiste pas non plus à croire que vous serez sauvé, d'une façon ou d'une autre. Vous n'avez aucun droit de croire que vous serez sauvé avant d'avoir exercé la foi qui justifie, la foi qui sauve.

Mais (3) la foi qui justifie consiste à croire à l'expiation accomplie par Christ, autrement dit à croire au témoignage que Dieu a rendu à son Fils.

L'exactitude de cette définition a été mise en doute par certains ; et j'avoue que mon propre esprit a changé sur ce point. On dit qu'Abraham crut à Dieu, et que cela lui fut imputé à justice. Mais qu'est-ce qu'Abraham a cru ? Il a cru qu'il aurait un fils. Était-ce tout ? Nullement. Sa foi incluait la grande bénédiction qui dépendait de cet événement : le Messie, le Sauveur du monde, devait sortir de lui. C'était le grand sujet de l'alliance faite avec Abraham, et elle dépendait de la naissance d'un fils. Par conséquent, la foi d'Abraham incluait « le Désiré de toutes les nations » ; c'était une foi en Christ. L'apôtre Paul l'a montré tout au long, au troisième chapitre de l'Épître aux Galates : le cœur de l'alliance était : « Toutes les nations seront bénies en toi. » Au verset 16, il dit : « Or les promesses ont été faites à Abraham et à sa postérité. Il n'est pas dit : et aux postérités, comme s'il s'agissait de plusieurs, mais en tant qu'il s'agit d'une seule : et à ta postérité, c'est-à-dire, à Christ. »

On dit qu'au chapitre 11 de l'Épître aux Hébreux, il n'est pas dit de tous les saints qu'ils ont cru en Christ. Mais si vous examinez attentivement, vous verrez que dans tous les cas, la foi en Christ est soit incluse dans ce qu'ils croyaient, soit clairement impliquée. Prenez le cas d'Abel. « C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn ; c'est par elle qu'il fut déclaré juste, Dieu approuvant ses offrandes ; et c'est par elle qu'il parle encore, quoique mort. » Pourquoi son sacrifice était-il plus excellent ? Parce qu'en offrant les premiers-nés de son troupeau, il reconnaissait la nécessité de l'expiation, et que « sans effusion de sang il n'y a pas de pardon ». Caïn était un incrédule orgueilleux ; il offrit les fruits de la terre comme une simple offrande d'action de grâces pour les bienfaits de la Providence, sans reconnaître le

moins du monde qu'il était pécheur et qu'il avait besoin d'une expiation comme fondement sur lequel il pourrait espérer le pardon.

Certains pensent qu'un homme pourrait exercer la foi qui justifie tout en niant la divinité et l'expiation de Jésus-Christ. Je le nie. Toute la somme et la substance de la révélation, comme des rayons qui convergent, se concentrent sur Jésus-Christ, sur sa divinité et son expiation. Tout ce que les prophètes et les autres écrivains de l'Ancien Testament disent du salut aboutit à lui. L'Ancien Testament et le Nouveau, toutes les figures et toutes les ombres, désignent Christ. Tous les saints de l'Ancien Testament ont été sauvés par la foi en lui. Leur foi aboutissait au Messie à venir, comme celle des saints du Nouveau Testament aboutissait au Messie déjà venu. Au chapitre 15 de la première Épître aux Corinthiens, l'apôtre Paul montre quelle place il entend donner à cette doctrine : « Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'avais aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures ; qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures. » Remarquez cette expression : « avant tout ». Elle prouve que Paul prêchait que Christ est mort pour les pécheurs comme la doctrine « première », fondamentale, de l'Évangile. Et vous verrez qu'il en est ainsi d'un bout à l'autre de la Bible : l'attention des hommes y est dirigée vers cette route nouvelle et vivante, comme le seul chemin du salut. Cette vérité est la seule qui puisse sanctifier les hommes. Ils peuvent croire mille autres choses, mais voici la grande source de la sanctification : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même. » Et cette foi seule peut donc être la foi qui justifie.

Il peut y avoir bien d'autres actes de foi qui soient bons et agréables à Dieu. Mais rien n'est la foi qui justifie, sinon croire au témoignage que Dieu a rendu à son Fils. Croire simplement ce que Dieu a révélé sur un point quelconque est un acte de foi ; mais la foi qui justifie s'attache à Christ, saisit son expiation et l'embrasse lui-même comme le seul fondement du pardon et du salut. Il peut y avoir la foi dans la prière, la

foi qui s'exerce quand on présente à Dieu une prière qui obtient l'exaucement. Mais ce n'est pas proprement la foi qui justifie.

3. « Quand les hommes sont-ils justifiés ? »

C'est encore une question souvent posée. Je réponds : dès l'instant où ils croient en Christ, de la foi qui agit par l'amour. Pécheur, vous n'avez pas besoin de rentrer chez vous, après cette réunion, sous la colère du Dieu tout-puissant. Vous pouvez être justifié ici, sur-le-champ, maintenant, si seulement vous croyez en Christ. Votre grâce est prête, rédigée et scellée du grand sceau du ciel ; on remplira le blanc, et la grâce vous sera délivrée dès que, par un seul acte de foi, vous recevrez Jésus-Christ tel qu'il vous est offert dans l'Évangile.

4. « Comment puis-je savoir si je suis dans un état de justification ou non ? »

Réponse. Vous ne pouvez le savoir d'aucune manière, sinon par déduction. Dieu n'a pas révélé dans les Écritures que vous, ou telle autre personne, êtes justifiés ; mais il a indiqué les caractères d'une personne justifiée, et il a déclaré que tous ceux qui ont ces caractères sont justifiés.

(1.) Avez-vous le témoignage de l'Esprit ? Tous ceux qui sont justifiés l'ont. Ils sont en communion avec le Saint-Esprit ; il leur explique les Écritures et leur en fait voir le sens ; il les conduit au Fils et au Père ; il révèle le Fils en eux, et il révèle le Père. Avez-vous cela ? Si vous l'avez, vous êtes justifié. Sinon, vous êtes encore dans vos péchés.

(2.) Avez-vous les fruits de l'Esprit ? Ce sont l'amour, la joie, la paix, et ainsi de suite. Ce sont là des choses dont l'homme a conscience : les avez-vous ? Si oui, vous êtes justifié.

(3.) Avez-vous la paix avec Dieu ? L'apôtre dit : « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Christ dit à ses disciples : « Je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne. » Et encore : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. » Trouvez-vous le repos en Christ ? Votre paix est-elle

comme un fleuve qui coule doucement à travers votre âme et vous remplit d'un délice calme et céleste ? Ou bien éprouvez-vous un sentiment de condamnation devant Dieu ?

Éprouvez-vous le sentiment d'être accepté de Dieu, d'avoir vos péchés pardonnés, d'être en communion avec Dieu ? Si cela existe, ce doit être une chose d'expérience. Ne vous imaginez pas que vous puissiez être dans un état de justification sans en avoir aucune preuve. Vous pouvez avoir en réalité une grande paix qui remplit votre âme, et pourtant ne pas en conclure que vous êtes justifié. Je me souviens d'un temps où mon esprit était dans une paix si douce qu'il me semblait que toute la nature était attentive, attendant que Dieu parle ; et pourtant je ne me rendais pas compte que c'était là la paix de Dieu, ni que c'était la preuve que j'étais dans un état de justification. Je pensais avoir perdu toute ma conviction de péché, et j'ai réellement entrepris de ramener le sentiment de condamnation que j'avais auparavant. Je n'ai conclu que j'étais justifié qu'après que l'amour de Dieu eut été répandu dans mon âme par le Saint-Esprit, au point que j'ai été contraint de m'écrier : « Seigneur, c'est assez, je ne puis en supporter davantage. » Je ne crois pas possible que le sentiment de condamnation demeure là où l'acte de pardon a déjà été accompli.

4. Avez-vous l'esprit d'adoption ? Si vous êtes justifié, vous êtes aussi adopté comme l'un des enfants bien-aimés de Dieu, et il a envoyé son Esprit dans votre cœur, en sorte que vous criez tout naturellement : « Abba ! Père ! » Il vous apparaît tout à fait comme un père, et vous avez envie de l'appeler Père. Savez-vous quelque chose de cela ? C'est une chose d'appeler Dieu votre Père qui est dans les cieux, et c'en est une autre d'éprouver envers lui les sentiments qu'on a pour un père. Voilà une preuve d'un état de justification : quand Dieu donne l'esprit d'adoption.

REMARQUES.

I. Je voudrais faire le tour de tous mes chers auditeurs ce soir, et leur demander l'un après l'autre : « Êtes-vous dans un état de justification ? Pensez-vous honnêtement que vous êtes justifié ? »

J'ai parcouru brièvement le sujet, et montré ce que la justification n'est pas et ce qu'elle est, comment vous pouvez être sauvés, et quelles sont les preuves de la justification. L'avez-vous ? Oseriez-vous mourir maintenant ? Supposez que les tonnerres retentissants de la dernière trompette ébranlent à l'instant l'univers, et que vous voyiez le Fils de Dieu venir pour le jugement : êtes-vous prêt ? Pourriez-vous lever les yeux avec calme et dire : « Père, c'est un spectacle solennel ; mais Christ est mort, Dieu m'a justifié, et qui me condamnera ? »

II. Si vous pensez avoir été justifié autrefois, et que vous n'en ayez pas la preuve à présent, j'ai une question à vous poser. Êtes-vous sous la discipline de l'alliance ? Sinon, avez-vous la moindre raison de croire que vous avez jamais été justifié ? Voici l'alliance de Dieu avec vous, si vous appartenez à Christ : « S'ils se détournent de moi, je punirai de la verge leur iniquité, et je les châtierai par des coups. » Sentez-vous les coups ? Dieu réveille-t-il votre esprit, convainc-t-il votre conscience, vous frappe-t-il ? Sinon, où sont les preuves qu'il vous traite comme un fils ? Si vous ne marchez pas avec Dieu et qu'en même temps vous ne subissez aucun châtiment, vous ne pouvez avoir aucune bonne raison de croire que vous êtes enfants de Dieu.

III. Ceux d'entre vous qui ont la preuve qu'ils sont justifiés doivent maintenir leur relation avec Dieu et vivre à la hauteur de leurs vrais privilèges. C'est d'une importance immense. Il n'y a aucune vertu à être méfiant et incrédule. C'est important pour votre croissance dans la grâce. L'une des raisons pour lesquelles beaucoup de chrétiens ne croissent pas dans la grâce, c'est qu'ils ont peur de revendiquer les privilèges des enfants de Dieu qui leur appartiennent. Soyez-en sûrs, bien-aimés, ce n'est pas là une humilité vertueuse, mais une incrédulité coupable. Si

vous avez la preuve que vous êtes justifiés, prenez-en occasion pour avancer vers la sainteté du cœur ; venez à Dieu avec toute la hardiesse qu'aurait un ange, et sachez combien vous êtes près de lui. C'est votre devoir de le faire. Pourquoi vous tiendriez-vous en arrière ? Pourquoi avez-vous peur de reconnaître l'alliance de grâce dans toute son étendue ? Voici les provisions de la maison de votre Père, toutes prêtes et gratuites ; et vous êtes convertis, justifiés, rétablis dans sa faveur, et vous avez peur de vous asseoir à la table de votre Père ? N'invoquez pas votre grande indignité. Ce n'est rien d'autre que propre justice et incrédulité. Oui, vous êtes très indignes. Mais si vous êtes justifiés, ce n'est plus un obstacle. C'est maintenant votre devoir de saisir les promesses comme vous appartenant. Prenez n'importe quelle promesse que vous pouvez trouver dans la Bible et qui s'applique à votre cas, allez avec elle à votre Père, et faites-la valoir devant lui en croyant. Pensez-vous qu'il la refusera ? Ces très grandes et très précieuses promesses vous ont été données dans ce but même, afin que vous deveniez participants de la nature divine. Pourquoi donc douteriez-vous ? Avancez, bien-aimés, avancez jusqu'aux privilèges qui vous appartiennent, et saisissez l'amour, la paix et la joie qui vous sont offerts dans ce saint Évangile.

IV. Si vous n'êtes pas dans un état de justification, vous avez beau avoir beaucoup fait, beaucoup prié et beaucoup souffert, vous n'êtes rien. Si vous n'avez pas cru en Christ, si vous ne l'avez pas reçu et ne vous êtes pas confié en lui tel qu'il est présenté dans l'Évangile, vous êtes encore dans un état de condamnation et de colère. Vous avez pu, pendant des semaines, des mois et même des années, gémir dans l'angoisse ; malgré tout cela, vous êtes encore dans le fiel amer. Vous voyez ici la ligne tracée : à l'instant où vous la franchissez, vous êtes dans un état de justification.

Cher auditeur, êtes-vous maintenant dans un état de colère ? Croyez maintenant en Christ. Toute votre attente et tous vos gémissements ne vous en rapprocheront pas. Vous dites qu'il vous faut davantage de conviction ? Je vous dis de venir maintenant à Christ. Vous dites qu'il vous faut attendre d'avoir prié davantage ? À quoi sert de prier dans

l'incrédulité ? Les prières d'un rebelle condamné serviront-elles à quelque chose ? Vous dites que vous êtes si indigne ? Mais Christ est mort pour des gens comme vous. Il vient droit à vous, maintenant, à votre place. Où êtes-vous assis ? Où est cette personne à qui je parle ? Pécheur, vous n'avez pas besoin d'attendre. Vous n'avez pas besoin de rentrer chez vous dans vos péchés, avec ce lourd fardeau sur le cœur. Voici maintenant le jour du salut. Écoutez la parole de Dieu : « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. »

Vous dites : « Que dois-je croire ? » Croyez simplement ce que Dieu dit de son Fils ; croyez l'une quelconque de ces grandes vérités fondamentales que Dieu a révélées touchant le chemin du salut, reposez votre âme sur elle, et vous serez sauvé. Voulez-vous maintenant vous en remettre à Jésus-Christ pour disposer de vous ? Avez-vous assez confiance en Christ pour vous abandonner à lui, afin qu'il dispose de votre corps et de votre âme, pour le temps et pour l'éternité ? Pouvez-vous dire :

« Me voici, Seigneur, je me donne à toi ; c'est tout ce que je puis faire » ?

Peut-être essayez-vous de vous tirer de vos difficultés à force de prières avant de venir à Christ. Pécheur, cela ne servira à rien. Maintenant, jetez-vous à ses pieds et remettez votre âme entre ses mains. Dites-lui : « Seigneur, je me donne à toi, avec toutes les facultés de mon corps et de mon esprit ; sers-toi de moi et dispose de moi comme tu le veux, pour ta propre gloire ; je sais que tu feras ce qui est juste, et c'est tout ce que je désire. » Le ferez-vous ?

Discours 17

La sanctification par la foi

Anéantissons-nous donc la loi par la foi ? Loin de là ! Au contraire, nous confirmons la loi. (Romains 3,31)

L'apôtre venait de prouver que tous les hommes, Juifs comme païens, étaient dans leurs péchés, et de réfuter la doctrine si répandue chez les Juifs, selon laquelle ils étaient un peuple saint et sauvé par ses œuvres. Il avait montré que la justification ne peut jamais venir des œuvres, mais de la foi. Il prévient alors une objection, à peu près celle-ci : « Faut-il comprendre que tu enseignes que la loi de Dieu est abrogée et mise de côté par ce plan de justification ? » « Pas du tout, répond l'apôtre, nous confirmons plutôt la loi. » En traitant ce sujet, je me propose de suivre l'ordre que voici :

I. Montrer que la manière dont l'Évangile justifie ne met pas de côté la loi et ne l'abroge pas.

II. Montrer qu'elle confirme plutôt la loi, en produisant une vraie obéissance à cette loi, et qu'elle est le seul moyen d'y parvenir.

La plus grande objection faite à la doctrine de la justification par la foi a toujours été qu'elle s'accorde mal avec une bonne morale, qu'elle ferme les yeux sur le péché et qu'elle ouvre les vannes de l'iniquité. On a dit que soutenir que les hommes ne doivent pas compter sur leur propre bonne conduite pour être sauvés, mais qu'ils doivent l'être par la foi en un autre, c'est de nature à les rendre indifférents à la morale et à les encourager à vivre dans le péché en comptant sur Christ pour les justifier. D'autres ont soutenu que l'Évangile libère effectivement de l'obligation d'obéir à la loi morale, de sorte qu'une morale plus relâchée est permise sous l'Évangile que celle qui était permise sous la loi.

I. Je dois montrer que la manière dont l'Évangile justifie ne met pas de côté la loi morale.

1. Il est impossible que cette manière de justifier mette de côté la loi morale, puisque l'Évangile exige partout l'obéissance à la loi et pose la même norme de sainteté.

Jésus-Christ a repris les termes mêmes de la loi morale : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, et de toute ta force, et ton prochain comme toi-même. »

2. Les conditions de l'Évangile ont pour but de soutenir la loi morale.

L'Évangile exige la repentance comme condition du salut. Qu'est-ce que la repentance ? C'est renoncer au péché. L'homme doit se repentir de ses transgressions de la loi de Dieu et revenir à l'obéissance à cette loi. Cela revient à exiger l'obéissance.

3. L'Évangile maintient que la loi est juste.

S'il ne maintenait pas la loi dans toute son étendue, on pourrait dire que Christ est un ministre du péché.

4. Dans le plan de l'Évangile, les sanctions de l'Évangile s'ajoutent à celles de la loi pour faire obéir à la loi.

L'apôtre dit : « Celui qui a violé la loi de Moïse meurt sans miséricorde, sur la déposition de deux ou de trois témoins ; de quel pire châtiment pensez-vous que sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour profane le sang de l'alliance, par lequel il a été sanctifié, et qui aura outragé l'Esprit de la grâce ? » Il ajoute ainsi les terribles sanctions de l'Évangile à celles de la loi, pour faire obéir aux préceptes de la loi.

II. Je dois montrer que la doctrine de la justification par la foi produit la sanctification, en produisant la seule vraie obéissance à la loi.

J'entends par là que, lorsque l'esprit comprend ce plan et exerce la foi en lui, il en résulte naturellement la sanctification. La sanctification, c'est la

sainteté, et la sainteté n'est rien d'autre que l'obéissance à la loi, qui consiste à aimer Dieu et à aimer les hommes.

Pour appuyer cette proposition, que la justification par la foi produit la vraie obéissance à la loi de Dieu, je pose d'abord ceci : la sanctification ne peut jamais être produite chez des êtres égoïstes ou méchants par la loi elle-même, séparée des considérations de l'Évangile, c'est-à-dire des motifs liés à la justification par la foi.

Les motifs de la loi n'ont pas empêché ces êtres de commettre le péché, et il est absurde de supposer que ces mêmes motifs puissent les « ramener » du péché une fois qu'ils sont tombés sous l'empire de l'égoïsme et que le péché est devenu chez eux une habitude enracinée. Les motifs de la loi perdent une partie de leur influence dès qu'un être est tombé. Ils exercent même une influence contraire. Vus par un esprit égoïste, les motifs de la loi tendent à faire abonder le péché. C'est l'expérience de tout pécheur. Quand il voit le caractère spirituel de la loi sans voir les motifs de l'Évangile, l'orgueil de son cœur se dresse, et il s'endurcit dans sa rébellion. Le cas du diable montre ce que la loi, avec tous ses principes et toutes ses sanctions, peut faire sur un cœur méchant. Il comprend la loi, il en voit le bien-fondé, il a goûté le bonheur de l'obéissance, et il sait parfaitement que revenir à l'obéissance lui rendrait la paix de l'esprit. Il le sait mieux que ne peut le savoir aucun pécheur de notre race, qui n'a jamais été saint ; et pourtant cela ne présente à son esprit aucun motif capable de le ramener, mais au contraire le chasse à une distance sans retour de l'obéissance.

Quand on présente au pécheur l'obéissance à la loi comme la condition de la vie, cela le pousse aussitôt à faire des efforts de propre justice. Presque toujours, le premier effort du pécheur réveillé est d'obéir à la loi. Il pense qu'il doit d'abord se rendre meilleur, d'une manière ou d'une autre, avant d'avoir le droit d'embrasser l'Évangile. Il n'a aucune idée de la simplicité du plan de l'Évangile, le salut par la foi, qui offre la vie éternelle comme un pur don gratuit. Effrayez le pécheur par la peine que

prévoit la loi, et il se met naturellement, par les lois mêmes de son esprit, à faire mieux, à corriger sa vie et à obtenir la vie éternelle par quelque moyen de propre justice, sous l'influence d'une crainte servile. Et plus la loi le presse, plus ses efforts de pharisien redoublent, tant qu'il lui reste l'espoir d'être accepté s'il obéit. Que pourriez-vous attendre d'autre de lui ? Il est purement égoïste ; et bien qu'il doive se soumettre à Dieu tout de suite, comme il ne comprend pas les conditions du salut selon l'Évangile, son esprit se tourne naturellement d'abord vers le moyen d'échapper au danger de la peine, et il essaie de monter au ciel par un autre chemin. Je ne crois pas qu'il existe dans l'histoire un seul exemple d'un homme qui se soit soumis à Dieu avant d'avoir vu que le salut doit venir de la foi et que ses propres efforts de propre justice ne tendent en rien à le sauver.

De plus, si vous entreprenez de produire la sainteté par des motifs légaux, la peur même d'échouer a pour effet de détourner l'attention des objets de l'amour, de Dieu et de Christ. Le pécheur ne cesse de tourner autour du mont Sinaï, en surveillant ses pas pour voir à quel point il approche de l'obéissance ; et comment pourrait-il entrer dans l'esprit du ciel ?

De plus, la peine que prévoit la loi ne tend en rien à faire naître l'amour au départ. Elle peut accroître l'amour chez ceux qui l'ont déjà, quand ils la contemplent comme une manifestation de la sainteté infinie de Dieu. Les anges dans le ciel et les gens de bien sur la terre en contemplent la convenance et la justesse, ils y voient l'expression de la bienveillance de Dieu envers ses créatures, elle leur paraît aimable et belle, et elle accroît leur joie en Dieu et leur confiance envers lui. Mais c'est exactement l'inverse chez l'homme égoïste. Il voit la peine suspendue au-dessus de sa propre tête, sans aucun moyen d'y échapper, et il n'est pas dans la nature de l'esprit de s'éprendre de l'Être qui tient la foudre au-dessus de cette tête vouée à la ruine. Par la nature même de l'esprit, il fuira loin de lui, et non vers lui. Il semble que les écrivains inspirés n'aient jamais imaginé que la loi pût sanctifier les hommes. La loi est donnée plutôt pour faire mourir que pour faire vivre, pour retrancher à jamais les espérances de propre justice des hommes et les contraindre à se réfugier en Christ.

De plus, les pécheurs placés sous la loi nue, sans égard à l'Évangile, oui, je le dis, les pécheurs dans de telles conditions voient en Dieu, naturellement, nécessairement et à bon droit, un ennemi irréconciliable. Ils sont entièrement égoïstes ; et en dehors des considérations de l'Évangile, ils voient Dieu exactement comme le diable le voit. Il n'est pas, dans la loi, de motif qu'on puisse présenter à un esprit égoïste et qui fasse naître l'amour. L'influence de la peine le peut-elle ?

Étrange plan de réforme que d'envoyer les hommes en enfer pour les réformer ! Qu'ils continuent dans le péché et la rébellion jusqu'à la fin de leur vie, et qu'ensuite le pécheur soit puni jusqu'à ce qu'il devienne saint ! Je m'étonne que le diable ne soit pas devenu saint ! Il a assez souffert, il est en enfer depuis des milliers d'années, et il n'est pas meilleur qu'il n'était. La raison en est qu'il n'y a là ni Évangile ni Saint-Esprit pour appliquer la vérité, et que la peine ne fait que confirmer sa rébellion.

De plus, la doctrine de la justification peut résoudre ces difficultés. Elle peut produire, et elle a produit, une réelle obéissance au précepte de la loi. La justification par la foi ne met pas de côté la loi comme règle du devoir ; elle met seulement de côté la peine que prévoit la loi. Et prêcher la justification comme une pure grâce, accordée sur le simple acte de foi, est la seule manière dont on parvienne jamais à l'obéissance à la loi. Je vais maintenant le montrer par les considérations suivantes :

1. Elle délivre l'esprit de la pression des considérations qui tendent naturellement à affermir l'égoïsme.

Tant que l'esprit ne regarde que la loi, il ne ressent que l'influence de l'espérance et de la crainte, qui entretient des efforts purement égoïstes. Mais la justification par la foi anéantit cet esprit de servitude. L'apôtre dit : « Vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte. » Ce plan de salut fait naître l'amour et la reconnaissance envers Dieu, et conduit les âmes à goûter les douceurs de la sainteté.

2. Elle délivre aussi l'esprit de la nécessité de faire de son propre salut son but suprême.

Celui qui croit au plan de salut de l'Évangile trouve le salut, plein et complet, comprenant à la fois la sanctification et la vie éternelle, déjà tout préparé ; et au lieu d'être réduit à mener en religion une vie de pharisien, faite d'efforts pénibles et épuisants, il le reçoit comme un don gratuit, une pure grâce, et le voilà libre d'exercer une bienveillance désintéressée, de vivre et de travailler pour le salut des autres, en remettant sans réserve sa propre âme à Christ.

3. Le fait que Dieu lui ait préparé et donné le salut comme une grâce est de nature à éveiller chez le croyant un souci pour les autres, quand il les voit mourir faute de ce salut : il désire qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité et soient sauvés. Combien ces influences sont éloignées de tout motif égoïste ! L'Évangile montre Dieu, non comme la loi le montre, en ennemi irréconciliable, mais comme un Père attristé et offensé, disposé à se réconcilier, bien plus, désirant vivement que ses sujets se réconcilient avec lui et vivent. Voilà qui est de nature à faire naître l'amour. Il montre Dieu faisant le plus grand des sacrifices pour réconcilier les pécheurs avec lui, et cela sans autre motif qu'un souci pur et désintéressé de leur bonheur. Essayez cela dans votre propre famille. La loi représente Dieu armé de colère et décidé à punir le pécheur, sans espoir ni secours. L'Évangile le représente offensé, certes, mais si désireux de voir ses enfants revenir à lui qu'il a fait les plus grands sacrifices qu'on puisse concevoir, par un amour pur et désintéressé pour ses enfants égarés.

J'ai entendu un jour un père raconter qu'il avait essayé, dans sa famille, d'imiter le gouvernement de Dieu. Quand son enfant faisait une faute, il raisonnait avec lui et lui montrait ses torts ; et quand l'enfant était pleinement convaincu, confondu et condamné, au point de n'avoir plus un mot à dire, le père lui demandait : « Mérites-tu d'être puni ? - Oui, monsieur. - Je le sais ; et maintenant, si je te laissais aller, quelle

influence cela aurait-il sur les autres enfants ? Plutôt que d'en arriver là, je vais prendre la punition sur moi. » Et il s'appliqua la férule à lui-même, ce qui produisit l'effet le plus étonnant sur l'esprit de l'enfant. Il n'avait jamais rien essayé qui soumette aussi parfaitement l'esprit. Et d'après les lois de l'esprit, il doit en être ainsi. Cela agit sur l'esprit d'une tout autre manière que la loi nue.

4. Elle place l'esprit sous un ensemble d'influences entièrement nouveau, et le laisse libre de peser les raisons d'être saint et de se décider en conséquence.

Sous la loi, seuls les motifs de l'espérance et de la crainte peuvent agir sur l'esprit du pécheur. Mais sous l'Évangile, l'influence de l'espérance et de la crainte est mise de côté, et un nouvel ensemble de considérations est présenté, avec une vue du caractère de Dieu tout entier, dans tous les attraits dont il dispose. L'Évangile donne de Dieu les vues les plus capables de briser le cœur et de soumettre le péché. Il le présente aux sens dans la nature humaine. Il montre son désintéressement. Le moyen par lequel Satan l'a emporté sur nos premiers parents a été de les amener à douter du désintéressement de Dieu. L'Évangile démontre la vérité et corrige ce mensonge. La loi représente Dieu comme l'ennemi inexorable du pécheur, assurant le bonheur à tous ceux qui obéissent parfaitement, mais faisant tomber la colère comme la foudre sur tous ceux qui désobéissent. L'Évangile révèle dans le caractère de Dieu des traits nouveaux, inconnus auparavant. Sans doute l'Évangile accroît l'amour de tous les êtres saints et donne plus de joie aux anges dans le ciel, en augmentant beaucoup leur amour, leur confiance et leur admiration, quand ils voient l'étonnante pitié et la patience de Dieu envers les coupables. La loi a chassé les démons en enfer, et elle a chassé Adam et Ève du paradis. Mais quand les esprits bienheureux voient ce même Dieu saint attendre des rebelles, bien plus, leur ouvrir son propre sein, donner pour eux son Fils bien-aimé et prendre une peine si inlassable pendant des milliers d'années pour sauver des pécheurs, pensez-vous que cela n'a

aucune influence pour fortifier dans leur esprit les motifs d'obéir et d'aimer ?

Le diable, qui est un être purement égoïste, accuse toujours les autres d'égoïsme. Il en a accusé Job : « Est-ce d'une manière désintéressée que Job craint Dieu ? » Il a accusé Dieu d'égoïsme devant nos premiers parents, en prétendant que la seule raison pour laquelle il leur défendait de manger de l'arbre de la connaissance était la crainte qu'ils n'en viennent à en savoir autant que lui. L'Évangile montre ce qu'est Dieu. S'il était égoïste, il ne se donnerait pas tant de peine pour sauver ceux qu'il pourrait, avec la plus grande facilité, écraser en enfer. Rien n'est plus propre à faire honte aux égoïstes de leur égoïsme que de voir chez d'autres une bienveillance désintéressée. C'est pourquoi les méchants s'efforcent toujours de paraître désintéressés. Que l'égoïste qui a encore un peu de cœur voie chez d'autres une vraie bienveillance, et c'est pour lui comme des charbons ardents sur sa tête. Le sage le comprenait quand il disait : « Si ton ennemi a faim, donne-lui du pain à manger ; s'il a soif, donne-lui de l'eau à boire. Car ce sont des charbons ardents que tu amasses sur sa tête. » Rien n'est plus propre à abattre un ennemi, à le gagner et à en faire un ami.

Voilà ce que l'Évangile fait aux pécheurs. Il montre que, malgré tout ce qu'ils ont fait contre Dieu, Dieu exerce encore envers eux un amour désintéressé. Quand le pécheur voit Dieu s'abaisser du haut du ciel pour le sauver, et qu'il comprend que c'est bien vrai, oh ! comme cela fond et brise le cœur, porte un coup mortel à l'égoïsme et le gagne à une confiance sans bornes et à un saint amour ! Dieu a constitué l'esprit de telle sorte qu'il doit nécessairement rendre hommage à la vertu. Il doit le faire aussi longtemps qu'il garde les facultés d'un agent moral. C'est aussi vrai en enfer qu'au ciel. Le diable le sent. Quand quelqu'un voit que Dieu n'a aucun motif intéressé de le condamner, quand il voit que Dieu offre le salut comme une pure grâce, par la foi, il ne peut s'empêcher d'admirer la bienveillance de Dieu. Son égoïsme est écrasé, la loi a fait son œuvre, il

voit que tous ses efforts égoïstes n'ont servi à rien ; et l'étape suivante, c'est que son cœur s'élance dans un amour désintéressé.

Supposez un homme condamné à mort pour rébellion, qui a essayé bien des expédients pour se faire bien voir du gouvernement, mais sans succès, parce qu'ils étaient tous creux et égoïstes. Il voit que le gouvernement comprend ses motifs et sait qu'il n'est pas vraiment réconcilié. Il sait lui-même qu'ils étaient tous hypocrites et égoïstes, inspirés par l'espoir d'une faveur ou par la crainte de la colère, et que le gouvernement est de plus en plus irrité de son hypocrisie. Qu'à ce moment-là on lui apporte un document du gouvernement, lui offrant un pardon gratuit à la simple condition de le recevoir comme une pure grâce, sans faire aucun cas de ses propres œuvres : quelle influence cela aura-t-il sur son esprit ? Dès qu'il découvre que la peine est levée et qu'il n'a nul besoin de se mettre à l'œuvre par des efforts de propre justice, son esprit est rempli d'admiration. Qu'il apparaisse maintenant que le gouvernement a consenti les plus grands sacrifices pour obtenir ce pardon : son égoïsme est mis à mort, il fond comme un enfant aux pieds de son souverain, prêt à obéir à la loi parce qu'il aime son souverain.

5. Toute vraie obéissance repose sur la foi. La foi assure toutes les influences nécessaires pour produire la sanctification. Elle donne aux doctrines de l'éternité accès à l'esprit et prise sur le cœur. Dans ce monde, les motifs du temps s'adressent aux sens. Les motifs qui agissent sur les esprits des justes dans le ciel ne nous atteignent pas par les sens. Mais quand la foi s'exerce, le mur est abattu, et les immenses réalités de l'éternité agissent ici sur l'esprit avec le même genre d'influence qu'elles ont dans l'éternité. L'esprit est l'esprit, partout. Et n'étaient les ténèbres de l'incrédulité, les hommes vivraient ici exactement comme ils vivent dans le monde éternel. Ici, les pécheurs se déchaîneraient et blasphémeraient, exactement comme ils le font en enfer ; et les saints aimeraient, obéiraient et loueraient, exactement comme ils le font au ciel. Or la foi rend toutes ces choses réelles ; elle libère l'esprit des entraves du monde, et l'homme contemple Dieu, il saisit sa loi et son amour. Ces

motifs ne peuvent avoir prise sur l'esprit d'aucune autre manière. Quelle action puissante elle doit exercer sur l'esprit quand elle saisit l'amour de Christ ! Quelle puissance de vie, quand les motifs purs de l'Évangile affluent dans l'esprit et le stimulent d'une énergie divine ! Tout chrétien sait que, dans la mesure où sa foi est forte, son esprit est allègre et actif, et que lorsque sa foi faiblit, son âme est sombre et languissante. C'est la foi seule qui met les choses du temps et celles de l'éternité dans leur vraie proportion, et qui ramène les choses du temps et des sens à leur valeur réelle. Elle dissipe les illusions de l'esprit ; l'âme secoue ses erreurs et ses entraves, et elle s'élève dans la communion avec Dieu.

REMARQUES

I. Il est aussi contraire à la raison qu'à l'Écriture de vouloir convertir et sanctifier l'esprit des pécheurs sans les motifs de l'Évangile.

Vous pouvez presser le pécheur avec la loi et lui faire voir son propre caractère, la grandeur et la justice de Dieu, et l'état de ruine où il se trouve. Mais cachez à son esprit les motifs de l'Évangile, et tout cela est vain.

II. Il est absurde de penser que les offres de l'Évangile sont de nature à faire naître une espérance égoïste.

Certains ont peur de présenter à l'esprit du pécheur tout le caractère de Dieu ; et ils essaient de l'amener à se soumettre à Dieu en le jetant dans le désespoir. Non seulement c'est contraire à l'Évangile, mais c'est absurde en soi. Il est absurde de penser que, pour détruire l'égoïsme d'un pécheur, il faille lui cacher combien Dieu l'aime et a pitié de lui, et quels grands sacrifices il a faits pour le sauver.

III. Bien loin qu'il soit vrai que les pécheurs risquent de concevoir de fausses espérances si on leur laisse connaître la compassion réelle de Dieu, il est impossible, tant que vous la cachez, de donner au pécheur autre chose qu'une fausse espérance. Cacher au pécheur qui se tord sous

la conviction de péché que Dieu a préparé le salut comme une pure grâce, c'est le moyen même d'affermir son égoïsme ; et s'il conçoit une espérance, elle ne peut être que fausse. Le presser de se soumettre par la loi seule, c'est le mettre à bâtir sur un fondement de propre justice.

IV. Autant que nous puissions le voir, le salut par grâce, qui n'est accordé à aucun degré pour nos propres œuvres, est le seul moyen possible de ramener des êtres égoïstes.

Supposez que le salut ne soit pas entièrement gratuit, mais qu'on tienne compte d'une certaine mesure de bonnes œuvres, et que nous soyons justifiés en partie pour ces bonnes œuvres : dans la mesure exacte où cette considération occupe l'esprit, dans cette mesure exacte il y a un aiguillon pour l'égoïsme. Vous devez amener le pécheur à voir qu'il dépend entièrement de la libre grâce, et qu'une justification pleine et complète est accordée, au premier acte de foi, comme une pure grâce, et qu'aucune part n'en est donnée en échange de quoi que ce soit qu'il doive faire. Cela seul dissout l'influence de l'égoïsme et assure une conduite sainte.

V. Si tout cela est vrai, il faut mettre les pécheurs le plus pleinement possible, et le plus rapidement possible, en possession de tout le plan du salut.

Il faut leur faire voir la loi, et leur propre culpabilité, et qu'ils n'ont aucun moyen de se sauver eux-mêmes ; et ensuite, plus pleinement vous ouvrirez devant le pécheur toute la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de l'amour de Dieu, plus efficacement vous écraserez son égoïsme et soumettrez son âme dans l'amour pour Dieu. N'ayez pas peur, en vous entretenant avec les pécheurs, de montrer tout le plan du salut et de faire voir le plus pleinement possible la compassion infinie de Dieu. Montrez au pécheur que, malgré sa culpabilité, le Fils de Dieu frappe à la porte et le supplie de se réconcilier avec Dieu.

VI. Vous voyez pourquoi tant de pécheurs convaincus de péché continuent si longtemps à tourner autour du mont Sinaï, avec des efforts de propre justice pour se sauver par leurs propres œuvres.

Combien de fois trouvez-vous des pécheurs qui cherchent à éprouver plus de sentiments, ou qui attendent d'avoir fait plus de prières et de plus grands efforts, et qui espèrent se faire bien voir de Dieu de cette manière ! Pourquoi tout cela ? Il faut chasser le pécheur de ce terrain et lui faire voir que, tout ce temps, il cherche le salut sous la loi. Il faut lui faire voir que tout cela est remplacé par l'Évangile, qui lui offre tout ce dont il a besoin comme une pure grâce. Il doit entendre Jésus lui dire : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! Oh non, vous voulez bien prier, aller aux réunions, lire la Bible, faire n'importe quoi, sauf venir à moi. Pécheur, voici le chemin ; je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. Je suis la résurrection et la vie. Je suis la lumière du monde.

Voici, pécheur, ce qu'il te faut. Au lieu d'essayer tes prières et tes efforts de propre justice, voici ce que tu cherches : crois seulement, et tu seras sauvé. »

VII. Vous voyez pourquoi tant de croyants de profession sont toujours dans les ténèbres.

Ils regardent leurs péchés, ils ne s'observent qu'eux-mêmes et perdent de vue qu'ils n'ont qu'à saisir vraiment Jésus-Christ, à se jeter sur lui, et que tout ira bien.

VIII. La loi est utile pour convaincre les hommes de péché ; mais en fait, elle ne brise jamais le cœur. L'Évangile seul le fait. Le degré auquel un converti a le cœur brisé est en proportion de la clarté avec laquelle il saisit l'Évangile.

IX. Les convertis, si on peut les appeler ainsi, qui conçoivent une espérance sous une prédication légale, peuvent avoir une approbation intellectuelle de la loi et une sorte de zèle sec, mais ils ne deviennent

jamais des chrétiens tendres, au cœur brisé. S'ils n'ont pas vu Dieu dans l'attitude où l'Évangile le présente, ils ne sont pas de ces chrétiens qu'on voit parfois, la larme tremblant au bord des yeux et tout le corps secoué d'émotion, au nom de Jésus. X. Les pécheurs sous la conviction de péché et les croyants de profession qui sont dans les ténèbres doivent être conduits droit à Christ et amenés à saisir le plan du salut par la foi. Vous ne pouvez leur faire du bien d'aucune autre manière.

Discours 18

L'expérience légale

Le septième chapitre de l'épître aux Romains.

J'ai eu plus d'une fois l'occasion de renvoyer à ce chapitre ; j'en ai lu certains passages et je les ai commentés. Mais je n'ai pas pu l'examiner aussi à fond que je l'aurais voulu ; j'ai donc pensé en faire le sujet d'un discours à part. Pour vous exposer ma manière de voir, je suivrai l'ordre que voici :

I. Indiquer les différentes opinions qui ont eu cours dans l'Église au sujet de ce passage.

II. Montrer combien il importe de bien comprendre cette partie de l'Écriture, c'est-à-dire de savoir laquelle de ces opinions est la vraie.

III. Poser plusieurs faits et principes qui touchent à l'explication de ce passage.

IV. Rappeler quelques règles d'interprétation qu'il faut toujours observer, qu'on interprète les Écritures ou n'importe quel autre écrit ou témoignage.

V. Donner ma propre opinion sur le sens réel du passage, avec mes raisons.

Je m'en tiendrai surtout à la dernière partie du chapitre, puisque c'est elle qui a fait l'objet de la plupart des disputes. Vous voyez, à la façon dont j'ai découpé mon travail, que je veux simplifier le sujet autant que possible, pour le faire tenir dans un seul discours. Sans cela, je pourrais en faire un volume, tant on a écrit pour montrer le sens de ce chapitre.

I. Je dois montrer quelles sont les principales opinions qui ont eu cours sur l'application de ce chapitre.

1. Une opinion qui s'est largement répandue, et qui l'est encore, veut que la dernière partie du chapitre soit un abrégé de l'expérience chrétienne.

On a supposé qu'elle décrivait la situation et les dispositions intérieures d'un chrétien, et qu'elle devait montrer le combat du chrétien contre le péché qui habite en lui. Il faut remarquer, toutefois, que c'est là une opinion relativement moderne. On ne connaît aucun auteur qui ait compris le chapitre de cette façon pendant des siècles après qu'il eut été écrit. D'après le professeur Stuart, qui a étudié la question plus à fond que personne en Amérique, Augustin fut le premier auteur à proposer cette interprétation, et il y eut recours dans sa controverse avec Pélage.

2. La seule autre interprétation proposée est celle qui a prévalu dans les premiers siècles, et qui est encore généralement adoptée sur le continent européen, ainsi que par un nombre considérable d'auteurs en Angleterre et en Amérique : ce passage décrirait l'expérience d'un pécheur sous la conviction de péché, qui agissait sous l'empire des motifs de la loi et n'était pas encore parvenu à l'expérience de l'Évangile. Dans notre pays, l'opinion la plus répandue est que le septième chapitre des Romains dépeint l'expérience d'un chrétien.

II. Je dois montrer combien il importe de bien comprendre ce passage.

Bien comprendre ce passage est forcément d'une importance capitale. Si ce passage décrit en réalité un pécheur sous la conviction de péché, autrement dit une expérience purement légale, et qu'une personne, le croyant une expérience chrétienne, y trouve sa propre expérience fidèlement décrite, son erreur est fatale. Ce ne peut être qu'une erreur fatale de se reposer sur son expérience comme sur celle d'un vrai chrétien, sous prétexte qu'elle correspond au septième chapitre des Romains, si Paul ne donne en fait que l'expérience d'un pécheur mû par des motifs et des considérations légales.

III. Je vais poser quelques principes et quelques faits qui aident à éclaircir ce sujet.

1. Il est vrai que les hommes agissent dans tous les cas, et que, par la nature même de l'esprit, ils doivent toujours agir, selon ce qui, tout bien pesé, leur paraît préférable.

Autrement dit, la volonté gouverne la conduite. Les hommes n'agissent jamais contre leur volonté. La volonté gouverne le mouvement des membres. Des êtres doués de volonté ne peuvent pas agir contrairement à leur volonté.

2. Les hommes désirent souvent ce que, tout bien pesé, ils ne choisissent pas.

Les désirs et la volonté sont souvent opposés. La conduite est gouvernée par le choix, non par les désirs. Les désirs peuvent être en désaccord avec le choix. Vous pouvez désirer aller ailleurs ce soir, et pourtant, tout bien pesé, choisir de rester ici. Peut-être désirez-vous très fort être ailleurs, et choisissez-vous pourtant de rester à la réunion. Un homme souhaite faire un voyage quelque part. Peut-être le désire-t-il vivement. C'est peut-être très important pour ses affaires ou pour son ambition. Mais sa famille est malade, ou quelque autre affaire exige qu'il soit chez lui, et, tout bien pesé, il choisit de rester. Dans tous les cas, la conduite suit le choix réel.

3. La régénération, ou conversion, est un changement dans le choix.

C'est un changement dans le choix suprême, celui qui gouverne l'esprit. La personne régénérée ou convertie préfère la gloire de Dieu à toute autre chose. Elle la choisit comme l'objet suprême de son affection. Voilà ce qu'est un changement de cœur. Auparavant, elle choisissait son propre intérêt ou son propre bonheur comme but suprême. Maintenant, elle choisit le service de Dieu de préférence à son propre intérêt. Quand une personne est vraiment née de nouveau, son choix est habituellement droit, et, par conséquent, sa conduite est droite pour l'essentiel.

La force de la tentation peut produire un mauvais choix occasionnel, ou même une suite de mauvais choix, mais le cours habituel de sa conduite est droit. La volonté, ou le choix, d'une personne convertie est

habituellement droit, et, par conséquent, sa conduite l'est aussi. Si ce n'est pas vrai, je vous le demande, en quoi la personne convertie diffère-t-elle de la personne non convertie ? Si ce n'est pas le caractère de la personne convertie de mettre habituellement en pratique les commandements de Dieu, quel est donc son caractère ? Mais je suppose que personne, parmi ceux qui croient à la doctrine de la régénération, ne contestera ce point.

4. Les agents moraux sont ainsi faits qu'ils approuvent naturellement et nécessairement ce qui est juste.

Un agent moral est un être qui possède l'intelligence, la volonté et la conscience. La conscience est la faculté de discerner la différence entre les objets moraux. Personne ne contestera qu'on puisse amener un agent moral à voir la différence entre le bien et le mal, de sorte que sa nature morale approuve ce qui est juste. Sans cela, on ne pourrait jamais amener un pécheur à la conviction de péché. S'il n'a pas une nature morale capable de voir et d'approuver hautement la loi de Dieu, et de reconnaître la justice de la peine, il ne peut pas être convaincu de péché. Car c'est cela, la conviction de péché : voir la bonté de la loi qu'on a violée et la justice de la peine qu'on a encourue. Mais en fait, il n'y a pas un agent moral, au ciel, sur la terre ou en enfer, qu'on ne puisse amener à voir que la loi de Dieu est juste, et dont la conscience n'approuve pas cette loi.

5. Non seulement les hommes peuvent approuver la loi comme juste, mais ils peuvent souvent, quand ils la considèrent dans l'abstrait, sans penser à ce qu'elle exige d'eux, prendre un réel plaisir à la contempler.

C'est là une grande source d'illusion sur soi-même. Les hommes considèrent la loi de Dieu dans l'abstrait, et ils l'aiment. Quand aucune raison égoïste ne les pousse à s'y opposer, ils prennent plaisir à la regarder. Ils approuvent ce qui est juste et condamnent la méchanceté, dans l'abstrait. Tous les hommes le font, quand aucune raison égoïste ne les presse. A-t-on jamais trouvé un homme assez méchant pour approuver le mal dans l'abstrait ? Où a-t-on jamais trouvé un être moral

qui approuvât le caractère du diable, ou qui approuvât d'autres méchants avec lesquels il n'a rien à voir ? Que de fois n'entendez-vous pas des méchants exprimer l'horreur et la détestation les plus vives pour des crimes énormes commis par d'autres ! Si leurs passions ne sont d'aucune façon engagées en faveur de l'erreur ou du mal, les hommes prennent toujours le parti de ce qui est juste. Et cette approbation de ce qui est juste, qui tient simplement à leur constitution, peut aller jusqu'au plaisir, tant qu'ils ne voient pas les exigences du bien contrarier en quoi que ce soit leur égoïsme.

6. Dans cette approbation constitutionnelle de la vérité et de la loi de Dieu, et dans le plaisir qui en naît naturellement, il n'y a aucune vertu.

Ce n'est que ce qui appartient à la nature morale de l'homme. Cela découle naturellement de la constitution de l'esprit. L'esprit est, par sa constitution, capable de voir la beauté de la vertu. Bien loin qu'il y ait là quelque vertu, c'est en fait une preuve d'autant plus claire de la force de leur dépravation, que, connaissant le bien et en voyant l'excellence, ils ne lui obéissent pas. Ce n'est donc pas que les pécheurs impénitents aient en eux quelque chose de saint. C'est plutôt que leur méchanceté se montre par là d'autant plus grande. Car la culpabilité du péché est proportionnée à la lumière dont on jouit. Et quand nous voyons que les hommes peuvent non seulement voir l'excellence de la loi de Dieu, mais même l'approuver vivement et y prendre plaisir, et pourtant ne pas lui obéir, cela montre à quel point ils sont désespérément méchants, et cela fait paraître le péché condamnable au plus haut point.

7. Il est courant, dans le langage, de dire : « Je ferais bien ceci ou cela, mais je ne peux pas », quand on veut seulement faire entendre qu'on le désire, et non qu'on choisit réellement de le faire. Et de même de dire : « Je ne pouvais pas faire cela », quand on veut seulement dire qu'on ne voulait pas le faire, et qu'on l'aurait pu si on l'avait voulu.

Il n'y a pas longtemps, j'ai demandé à un pasteur de prêcher pour moi le dimanche suivant. Il m'a répondu : « Je ne peux pas. » J'ai découvert

ensuite qu'il l'aurait pu s'il l'avait voulu. J'ai demandé à un marchand de céder une pièce d'étoffe à un certain prix. Il m'a dit : « Je ne peux pas. » Que voulait-il dire ? Qu'il n'avait pas le pouvoir d'accepter un tel prix ? Pas du tout. Il l'aurait pu s'il l'avait voulu, mais il ne choisissait pas de le faire. Vous verrez la portée de ces remarques quand j'en viendrai à lire le chapitre. Je poursuis.

IV. Je dois donner plusieurs règles d'interprétation, qui s'appliquent non seulement à l'interprétation de la Bible, mais à celle de tous les actes écrits, et à toute espèce de témoignage.

Il y a certaines règles de la preuve que tous les hommes sont tenus d'appliquer pour établir le sens des actes écrits, du témoignage des témoins et de tous les écrits.

1. Il faut toujours donner au langage le sens qu'exige la nature du sujet.

Nous sommes tenus de toujours comprendre les paroles d'une personne selon qu'elles s'appliquent au sujet dont elle parle. On peut torturer une bonne partie du langage de la vie ordinaire pour lui faire dire n'importe quoi, si l'on perd de vue le sujet et qu'on prend la liberté de l'interpréter sans tenir compte de ce dont on parle. Que de mal n'a-t-on pas fait en interprétant des passages isolés et des expressions détachées des Écritures au mépris de ce principe ! C'est surtout en négligeant cette règle toute simple qu'on a torturé les Écritures pour leur faire soutenir des erreurs et des contradictions innombrables, d'une absurdité qui défie tout calcul. Cette règle s'applique à toute déclaration. Les tribunaux ne permettraient jamais des détournements de sens comme ceux qu'on a fait subir à la Bible.

2. Si le langage d'une personne le permet, nous sommes toujours tenus de l'interpréter de façon qu'elle soit d'accord avec elle-même.

Si vous n'observez pas cette règle, vous ne pourrez guère converser cinq minutes avec qui que ce soit, sur quelque sujet que ce soit, sans lui faire dire le contraire de ce qu'il dit. Si vous ne vous en tenez pas à cette règle,

comment un homme pourra-t-il jamais communiquer ses idées de telle sorte qu'un autre homme les comprenne ? Comment un témoin pourra-t-il jamais faire connaître les faits au jury, si l'on peut torturer son langage à plaisir, sans le frein de cette règle ?

3. En interprétant le langage d'une personne, il faut toujours garder en vue le point dont elle traite.

Nous devons comprendre la portée de son raisonnement, le but qu'elle poursuit et le point dont elle traite. Sans cela, nous ne comprendrons évidemment pas son langage. Supposez que je prenne un livre, n'importe lequel, sans garder les yeux sur le but que l'auteur avait en vue en l'écrivant, ni sur le point qu'il cherche à atteindre : je ne pourrai jamais comprendre ce livre. Il est facile de voir combien d'erreurs sans fin sont nées de l'habitude d'interpréter les Écritures au mépris des premiers principes de l'interprétation.

4. Quand vous avez compris le point dont une personne traite, vous devez la comprendre comme parlant de ce point, et ne pas donner à son langage un sens sans rapport avec son but, ou qui le contredise.

En perdant de vue cette règle, on peut faire de n'importe quoi un non-sens. Vous êtes toujours tenus d'interpréter le langage à la lumière du sujet auquel il s'applique, ou dont il parle.

V. Ces règles et ces principes posés, je vais, à leur lumière, donner ma propre opinion sur le sens du passage, avec les raisons qui la fondent. Mais je ferai d'abord une ou deux remarques.

1re remarque. Que l'apôtre parle de lui-même dans ce passage, ou qu'il imagine un cas, cela n'a pas d'importance pour la juste interprétation de son langage.

Beaucoup supposent que, parce qu'il parle à la première personne, il faut comprendre qu'il parle de lui-même. Mais il est d'usage courant, quand on discute des principes généraux ou qu'on défend un point, d'imaginer un cas pour illustrer son propos, ou pour établir ce point. Et il est très

naturel de le présenter à la première personne, sans vouloir du tout faire entendre, et en fait sans jamais être compris ainsi, qu'on raconte un fait réel ou une expérience personnelle. L'apôtre Paul suivait ici un raisonnement serré, et il introduit ce passage simplement à titre d'illustration. Il n'importe nullement que ce soit sa propre expérience réelle ou un cas imaginé.

Qu'il parle de lui-même, qu'il parle d'une autre personne, ou qu'il imagine un cas, il le fait dans le dessein de montrer un principe général de conduite, et de montrer que tous ceux qui seraient dans les mêmes circonstances agiraient de même. Qu'il parle d'un chrétien ou d'un pécheur impénitent, il pose un principe général.

L'apôtre Jacques, au chapitre 3, parle à la première personne, même pour adresser des reproches : « Mes frères, qu'il n'y ait pas parmi vous un grand nombre de personnes qui se mettent à enseigner, car vous savez que nous serons jugés plus sévèrement. Nous bronchons tous de plusieurs manières. »

« Par elle nous bénissons le Seigneur notre Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. »

L'apôtre Paul dit souvent « je » et emploie la première personne quand il discute et illustre des principes généraux : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile ; tout m'est permis, mais je ne me laisserai asservir par quoi que ce soit. » Et encore : « Je parle ici, non de votre conscience, mais de celle de l'autre. Pourquoi, en effet, ma liberté serait-elle jugée par une conscience étrangère ? Si je mange avec actions de grâces, pourquoi serais-je blâmé au sujet d'une chose dont je rends grâces ? Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu. Maintenant donc ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande de ces choses, c'est la charité. » De même : « Car, si je rebâtis les choses que j'ai détruites, je me constitue moi-même un transgresseur. » En 1

Corinthiens 4,6, il explique exactement comment il se sert de ces illustrations : « C'est à cause de vous, frères, que j'ai fait de ces choses une application à ma personne et à celle d'Apollos, afin que vous appreniez en nos personnes à ne pas aller au-delà de ce qui est écrit, et que nul de vous ne conçoive de l'orgueil en faveur de l'un contre l'autre. »

2e remarque. Une grande partie du langage que l'apôtre emploie ici s'applique au cas d'un rétrograde qui a tout perdu de la religion, sauf la forme. Il a abandonné son premier amour et, en fait, il est retombé sous l'influence des motifs légaux, l'espérance et la crainte, exactement comme un pécheur impénitent. S'il existe un vrai rétrograde, qui a été vraiment converti, il est alors mû par les mêmes motifs que le pécheur, et le même langage peut s'appliquer également à l'un et à l'autre. Par conséquent, le fait qu'une partie du langage que nous avons sous les yeux s'applique à un chrétien devenu rétrograde ne prouve pas du tout que l'expérience décrite ici soit une expérience chrétienne ; cela prouve seulement qu'un rétrograde et un pécheur se ressemblent à bien des égards. Je n'hésite pas à dire au moins ceci : personne, ayant conscience d'être mû par l'amour pour Dieu, n'aurait jamais pu songer à s'appliquer ce chapitre. Si quelqu'un n'est pas animé par l'amour pour Dieu, ce chapitre décrit son caractère ; et qu'il soit rétrograde ou pécheur, cela revient exactement au même.

3e remarque. On suppose que certaines des expressions employées ici par l'apôtre décrivent le cas d'un croyant qui n'est pas habituellement un rétrograde, mais qui est vaincu pour un temps par la tentation et la passion, et qui parle de lui-même comme si tout allait mal en lui. Un homme est tenté, nous dit-on, quand il est « attiré et amorcé par sa propre convoitise ». Et dans cet état, sans doute, il pourrait trouver ici des expressions qui décriraient sa propre expérience tant qu'il est sous cette influence. Mais cela ne prouve rien quant au dessein du passage : tant qu'il est dans cet état, il est dans cette mesure sous une certaine influence, et le pécheur impénitent est tout le temps sous cette même

influence. Le même langage peut donc s'appliquer aux deux, sans contradiction.

Mais, bien que quelques expressions puissent recevoir ce sens plausible, une vue d'ensemble du passage montre clairement que ce ne peut pas être une peinture de l'expérience chrétienne. Mon opinion est donc que l'apôtre a voulu représenter ici l'expérience d'un pécheur, non pas insouciant, mais fortement convaincu de péché, et pourtant non converti. Voici mes raisons :

1. Parce que l'apôtre décrit ici manifestement le caractère habituel de quelqu'un, et que ce quelqu'un est entièrement sous la domination de la chair. Ce n'est pas, dans l'ensemble, la description d'un homme qui, sous l'empire d'une tentation passagère, agit en contradiction avec son caractère général : c'est son caractère général lui-même qui est ainsi. C'est un homme qui tombe invariablement dans le péché, bien qu'il approuve la loi.

2. Il aurait été tout à fait hors de propos, pour son dessein, de présenter l'expérience d'un chrétien pour illustrer son raisonnement. Ce n'était pas ce qu'il lui fallait. Il s'efforçait de justifier la loi de Dieu quant à son influence sur un esprit charnel. Dans un chapitre précédent, il avait établi que la justification ne vient que par la foi, et non par les œuvres de la loi. Dans ce septième chapitre, il soutient non seulement que la justification est par la foi, mais aussi que la sanctification n'est que par la foi. « Ignorez-vous, frères, car je parle à des gens qui connaissent la loi, que la loi exerce son pouvoir sur l'homme aussi longtemps qu'il vit ? Si donc, du vivant de son mari, elle devient la femme d'un autre homme, elle sera appelée adultère ; mais si le mari meurt, elle est affranchie de la loi, de sorte qu'elle n'est point adultère en devenant la femme d'un autre. » À quoi sert tout cela ? Eh bien, à ceci : « De même, mes frères, vous aussi vous avez été, par le corps de Christ, mis à mort en ce qui concerne la loi, pour que vous appartenez à un autre, à celui qui est ressuscité des morts, afin que nous portions des fruits pour Dieu. » Tant que vous étiez sous la

loi, vous étiez tenus d'obéir à la loi et de vous en tenir à ses conditions pour être justifiés. Mais maintenant que vous êtes affranchis de la loi comme règle de jugement, vous n'êtes plus mus par des considérations légales, l'espérance et la crainte, car Christ, à qui vous êtes unis, a écarté la peine, afin que vous soyez justifiés devant Dieu par la foi.

« Car, lorsque nous étions dans la chair », c'est-à-dire dans un état non converti, « les passions des péchés provoquées par la loi agissaient dans nos membres, de sorte que nous portions des fruits pour la mort. Mais maintenant, nous avons été dégagés de la loi, étant morts à cette loi sous laquelle nous étions retenus, de sorte que nous servons dans un esprit nouveau, et non selon la lettre qui a vieilli. » Il expose ici la condition réelle d'un chrétien : il sert dans un esprit nouveau, et non selon la lettre qui a vieilli. Il avait trouvé que le fruit de la loi n'était que la mort, et par l'Évangile il avait été amené à une vraie soumission à Christ. Quelle objection fait-on à cela ? « Que dirons-nous donc ? La loi est-elle péché ? Loin de là ! Mais je n'ai connu le péché que par la loi. Car je n'aurais pas connu la convoitise, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point. Ainsi, le commandement qui conduit à la vie se trouva pour moi conduire à la mort. » La loi a été donnée pour que les hommes en vivent, s'ils lui obéissaient parfaitement ; mais quand nous étions dans la chair, nous avons trouvé qu'elle conduisait à la mort. « Car le péché saisissant l'occasion, me séduisit par le commandement, et par lui me fit mourir. La loi donc est sainte, et le commandement est saint, juste et bon. » Maintenant, il reprend l'objection. Comment une chose bonne peut-elle devenir pour vous la mort ? « Ce qui est bon a-t-il donc été pour moi une cause de mort ? Loin de là ! Mais c'est le péché, afin qu'il se manifestât comme péché en me donnant la mort par ce qui est bon, et que, par le commandement, il devînt condamnable au plus haut point. » Et il justifie la loi en montrant que la faute n'en est pas à la loi, mais au péché, et que ce résultat même montre à la fois l'excellence de la loi et l'extrême culpabilité du péché. Il faut que le péché soit une chose horrible pour

pouvoir opérer un tel renversement : prendre la bonne loi de Dieu et en faire un instrument de mort.

« Nous savons, en effet, que la loi est spirituelle ; mais moi, je suis charnel, vendu au péché. » Voici le pivot sur lequel tourne toute la question. Remarquez-le bien : l'apôtre justifie ici la loi contre l'objection selon laquelle, si la loi est pour les pécheurs un instrument de mort, elle ne peut pas être bonne. Contre cette objection, il entreprend de montrer que toute l'action de la loi sur l'esprit du pécheur prouve qu'elle est bonne. Sans perdre ce point de vue, il soutient que la loi est bonne, et que le mal vient des passions du péché qui agissent dans nos membres. Il en arrive maintenant à la partie qu'on suppose dépeindre une expérience chrétienne, et qui fait l'objet de la controverse. Il commence par dire : « La loi est spirituelle ; mais moi, je suis charnel. » Ce mot « charnel », il l'emploie une fois, et une seule, à propos de chrétiens, et c'était à propos de personnes qui se trouvaient dans un état religieux très bas : « Vous êtes encore charnels. En effet, puisqu'il y a parmi vous de la jalousie et des disputes, n'êtes-vous pas charnels, et ne marchez-vous pas selon l'homme ? » Ces chrétiens avaient reculé et se conduisaient comme s'ils n'étaient pas des convertis : ils étaient charnels. Le terme lui-même sert généralement à désigner les pires des pécheurs. Paul le définit ainsi ici : « charnel, vendu au péché ». Pouvait-on dire cela de Paul lui-même, au moment où il écrivait cette épître ? Était-ce sa propre expérience ? Était-il vendu au péché ? Était-ce vrai du grand apôtre ? Non, mais il justifiait la loi, et il se sert d'une illustration en imaginant un cas. Il poursuit : « Car je ne sais pas ce que je fais : je ne fais point ce que je veux, et je fais ce que je hais. »

Vous voyez ici l'application des principes que j'ai posés. Pour interpréter ce mot « vouloir », il ne faut pas l'entendre du choix ou de la volonté, mais seulement d'un désir. Sans cela, l'apôtre contredit un fait évident, que tout le monde sait vrai : la volonté gouverne la conduite. Le professeur Stuart a très justement rendu ce mot par « désirer » : ce que je désire, je ne le fais pas, mais ce que je désapprouve, je le fais. Vient alors

la conclusion : « Or, si je fais ce que je ne veux pas, je reconnais par là que la loi est bonne. » Si je fais ce que je désapprouve, si je désapprouve ma propre conduite, si je me condamne moi-même, je rends par là témoignage que la loi est bonne. Maintenant, gardez les yeux sur le but que l'apôtre a en vue, et lisez le verset suivant : « Et maintenant ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi. » Ici, il se divise pour ainsi dire contre lui-même, ou il parle de lui-même comme s'il possédait deux natures, ou, comme l'enseignaient certains philosophes païens, comme s'il avait deux âmes, l'une qui approuve le bien, l'autre qui aime et choisit le mal. « Ce qui est bon, je le sais, n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair : j'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien. » Ici, « avoir la volonté » signifie approuver, car si les hommes veulent réellement faire une chose, ils la font. Tout le monde le sait. Là où le langage le permet, nous sommes tenus de l'interpréter de façon qu'il s'accorde avec les faits connus. Si vous prenez « avoir la volonté » au sens littéral, vous faites tomber l'apôtre dans l'absurdité de dire qu'il voulait ce qu'il ne faisait pas, et qu'il agissait donc contre sa propre volonté, ce qui contredit un fait notoire. Le sens doit être « désirer ». Alors, cela correspond à l'expérience de tout pécheur convaincu de péché. Il sait ce qu'il devrait faire, il l'approuve vivement, mais il n'est pas prêt à le faire. Supposez que je vous invite à faire un certain acte. Supposez, par exemple, que j'invite ceux d'entre vous qui sont impénitents à s'avancer et à prendre ce banc, pour que nous voyions qui vous êtes et que nous priions pour vous, et que je vous montre vos péchés et que votre devoir est de vous soumettre à Dieu : certains d'entre vous s'écrieraient : « Je sais que c'est mon devoir, et je désire beaucoup le faire, mais je ne peux pas. » Que voulez-vous dire par là ? Simplement que, tout bien pesé, le poids de votre volonté penche de l'autre côté.

Au verset 20, il répète ce qu'il avait dit plus haut : « Et si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, c'est le péché qui habite en moi. » Est-ce là le caractère et l'expérience habituels d'un chrétien ? J'admets qu'un chrétien peut tomber si bas que ce langage s'applique à lui ; mais si

c'est là son caractère général, en quoi diffère-t-il de celui d'un pécheur impénitent ? Si c'est là le caractère habituel d'un chrétien, il n'y a pas un mot de vrai dans ce que l'Écriture dit des saints, qu'ils sont ceux qui obéissent réellement à Dieu ; car voici quelqu'un qu'on appelle chrétien, et dont il est dit expressément qu'il n'obéit jamais.

« Je trouve donc en moi cette loi : quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi. » Il parle ici de l'action des penchants charnels comme si constante et si dominante qu'il l'appelle une « loi ». « Car je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur. » Voilà la grande pierre d'achoppement. Peut-on dire d'un pécheur impénitent qu'il « prend plaisir » à la loi de Dieu ? Je réponds : oui. Je sais que l'expression est forte, mais l'apôtre employait depuis le début un langage fort, dans un sens comme dans l'autre. Ce n'est pas un langage plus fort que celui du prophète Ésaïe au chapitre 58. Il décrivait une génération aussi méchante et aussi rebelle qu'il en ait jamais existé. Il dit : « Crie à plein gosier, ne te retiens pas, élève ta voix comme une trompette, et annonce à mon peuple ses iniquités, à la maison de Jacob ses péchés ! » Et pourtant il dit encore de ce même peuple : « Tous les jours ils me cherchent, ils prennent plaisir à connaître mes voies ; comme une nation qui aurait pratiqué la justice et n'aurait pas abandonné la loi de son Dieu, ils me demandent des arrêts de justice, ils prennent plaisir à s'approcher de Dieu. » Voilà un exemple de pécheurs impénitents qui prennent manifestement plaisir à s'approcher de Dieu. De même en Ézéchiel 33,32 : « Voici, tu es pour eux comme un chanteur agréable, possédant une belle voix, et habile dans la musique. Ils écoutent tes paroles, mais ils ne les mettent point en pratique. » Le prophète venait de dire combien ils étaient méchants : « Et ils se rendent en foule auprès de toi, et mon peuple s'assied devant toi ; ils écoutent tes paroles, mais ils ne les mettent point en pratique, car de leur bouche ils montrent beaucoup d'amour, mais leur cœur se livre à la cupidité. » C'étaient bien là des pécheurs impénitents, c'est assez clair, et pourtant ils aimaient entendre le prophète éloquent. Que de fois des pécheurs sans Dieu prennent plaisir à une prédication éloquente ou à un

raisonnement puissant de quelque pasteur de talent ! C'est pour eux un festin de l'intelligence. Et parfois ils y prennent tant de plaisir qu'ils croient vraiment aimer la parole de Dieu. Cela se concilie avec une entière dépravation du cœur et avec l'inimitié contre le vrai caractère de Dieu. Bien plus, cela met leur dépravation en plus vive lumière, parce qu'ils connaissent et approuvent le bien, et font pourtant le mal.

Ainsi, malgré ce plaisir qu'il prend à la loi, il dit : « Mais je vois dans mes membres une autre loi, qui lutte contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché, qui est dans mes membres. Misérable que je suis ! Qui me délivrera du corps de cette mort ? » Ici, les mots « Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur ! » forment clairement une parenthèse, qui interrompt le fil de la pensée. Puis il résume toute l'affaire : « Ainsi donc, moi-même, je suis par l'entendement esclave de la loi de Dieu, et je suis par la chair esclave de la loi du péché. »

C'est comme s'il avait dit : mon meilleur moi, mon jugement impartial, ma conscience, approuve la loi de Dieu ; mais la loi qui est dans mes membres, mes passions, ont une telle emprise sur moi que je désobéis encore. Rappelez-vous que l'apôtre décrivait le caractère habituel d'un homme entièrement sous la domination du péché. Il aurait été hors de propos, pour son dessein, d'alléguer l'expérience d'un chrétien. Il justifiait la loi, et il lui fallait donc prendre le cas d'un homme qui était sous la loi. Si c'est une expérience chrétienne, il raisonnait contre lui-même ; car si c'est une expérience chrétienne, cela prouverait non seulement que la loi est impuissante à dompter la passion et à sanctifier les hommes, mais que l'Évangile aussi est impuissant. Les chrétiens sont sous la grâce, et il est hors de propos, quand on justifie la loi, d'alléguer l'expérience de ceux qui ne sont pas sous la loi, mais sous la grâce.

Une autre raison décisive, c'est qu'il présente ici, en fait, le cas d'un croyant comme entièrement différent. Aux versets 4 et 6, il parle de ceux qui ne sont pas sous la loi ni dans la chair, c'est-à-dire qui ne sont pas

charnels, mais qui sont dégagés de la loi et servent réellement Dieu, ou lui obéissent, en esprit.

Puis, au commencement du huitième chapitre, il poursuit : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent, non selon la chair, mais selon l'esprit. En effet, la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » Il y avait fait allusion plus haut, dans la parenthèse : « Grâces soient rendues à Dieu », etc. « Car chose impossible à la loi, parce que la chair la rendait sans force, Dieu a condamné le péché dans la chair, en envoyant, à cause du péché, son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché, et cela afin que la justice de la loi fût accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'esprit. » De qui parle-t-il maintenant ? Si la personne du chapitre précédent avait une expérience chrétienne, de qui est-ce donc ici l'expérience ? Voici quelque chose de tout à fait différent. L'autre était entièrement sous la puissance du péché, et sous la loi, et, tout en connaissant son devoir, il ne le faisait jamais. Ici, nous trouvons quelqu'un pour qui l'Évangile a fait ce que la loi ne pouvait faire, à cause de la puissance de la passion, de sorte que la justice de la loi est accomplie, c'est-à-dire que ce que la loi exige est obéi. « Ceux, en effet, qui vivent selon la chair, s'affectionnent aux choses de la chair, tandis que ceux qui vivent selon l'esprit s'affectionnent aux choses de l'esprit. Et l'affection de la chair, c'est la mort, tandis que l'affection de l'esprit, c'est la vie et la paix ; car l'affection de la chair est inimitié contre Dieu, parce qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, et qu'elle ne le peut même pas. Or ceux qui vivent selon la chair ne sauraient plaire à Dieu. » Nous y voilà. Ceux qu'il avait décrits au septième chapitre comme charnels ne peuvent plaire à Dieu. « Pour vous, vous ne vivez pas selon la chair, mais selon l'esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas. Et si Christ est en vous, le corps, il est vrai, est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice. » Mais voici un homme dont le corps est

mort. Auparavant, le corps avait le dessus et l'entraînait loin du devoir et du salut ; mais maintenant, la puissance de la passion est domptée.

Je vais maintenant vous donner le résumé de toute l'affaire :

(1.) La force du langage de l'apôtre ne peut pas trancher cette question, car il emploie un langage fort dans les deux sens. Si l'on objecte qu'il est dit de l'homme qu'il décrit qu'il « prend plaisir à la loi », il est dit aussi de lui qu'il est « charnel, vendu au péché ». Quand un auteur emploie un langage fort, il faut l'entendre de manière à ne pas le rendre hors de propos ou contradictoire.

(2.) Qu'il parlât de lui-même, ou de quelque autre personne, ou qu'il imaginât simplement un cas pour illustrer son propos, cela n'a absolument aucune importance pour la question.

(3.) Il est clair que le point qu'il voulait illustrer était la justification de la loi de Dieu quant à son influence sur un esprit charnel.

(4.) Ce point demandait, pour l'illustrer, le cas d'un pécheur convaincu de péché, qui voyait l'excellence de la loi, mais chez qui les passions avaient le dessus.

(5.) Si ce passage parle de l'expérience chrétienne, non seulement il est hors de propos, mais il prouve le contraire de ce que l'apôtre voulait prouver. Il voulait montrer que la loi, toute bonne qu'elle est, ne pouvait pas briser la puissance de la passion. Mais si c'est là une expérience chrétienne, cela prouve que c'est l'Évangile, et non la loi, qui ne peut pas dompter la passion et sanctifier les hommes.

(6.) Le contraste entre l'état décrit au septième chapitre et celui qui est décrit au huitième prouve que l'expérience du premier n'était pas celle d'un chrétien.

REMARQUES.

I. Ceux qui trouvent leur propre expérience décrite dans le septième chapitre des Romains ne sont pas des convertis. Si c'est là leur caractère habituel, ils ne sont pas régénérés ; ils sont sous la conviction de péché, mais ce ne sont pas des chrétiens.

II. Vous voyez combien il importe de se servir de la loi avec les pécheurs, pour leur faire apprécier l'Évangile, pour les amener à donner raison à Dieu et à se condamner eux-mêmes. Les pécheurs ne sont jamais amenés à une vraie repentance qu'à mesure que la loi les convainc de péché.

III. En même temps, vous voyez l'entière insuffisance de la loi pour convertir les hommes. Le cas du diable montre jusqu'où peut aller, à cet égard, l'efficacité de la loi.

IV. Vous voyez le danger qu'il y a à prendre de simples désirs pour de la piété. Un désir qui n'aboutit pas à un bon choix n'a rien de bon en lui. Le diable peut avoir de tels désirs. Les hommes les plus méchants de la terre peuvent désirer la religion, et sans doute la désirent-ils souvent, quand ils voient qu'elle est nécessaire à leur salut, ou pour maîtriser leurs passions.

V. Christ et l'Évangile présentent les seuls motifs qui puissent sanctifier l'esprit. La loi ne fait que convaincre de péché et condamner.

VI. Ceux qui sont vraiment convertis et amenés dans la liberté de l'Évangile trouvent bel et bien la délivrance de l'esclavage de leur propre corruption.

Ils trouvent bel et bien brisée la puissance du corps sur l'esprit. Ils peuvent avoir des combats et des épreuves, nombreux et durs ; mais, d'une manière habituelle, ils sont délivrés de l'esclavage de la passion, ils remportent la victoire sur le péché, et ils trouvent facile de servir Dieu. Ses commandements ne sont pas pénibles pour eux. Son joug est doux, et son fardeau léger.

VII. Le vrai converti trouve la paix avec Dieu. Il sent qu'il la possède. Il en jouit. Il a le sentiment que son péché est pardonné, et qu'il a la victoire sur la corruption.

VIII. Vous voyez, par ce sujet, la vraie position d'un très grand nombre de membres d'Église. Ils se débattent sans cesse sous la loi. Ils approuvent la loi, à la fois dans son précepte et dans sa peine ; ils se sentent condamnés et désirent être soulagés. Mais ils restent malheureux. Ils n'ont pas d'esprit de prière, pas de communion avec Dieu, aucune preuve de leur adoption. Ils ne citent que le septième chapitre des Romains comme preuve. Un tel homme vous dira : « Voilà exactement mon expérience. » Laissez-moi vous dire que, si c'est là votre expérience, vous êtes encore dans un fiel amer et dans les liens de l'iniquité. Vous sentez que vous êtes dans les liens de la culpabilité, vous êtes vaincus par l'iniquité, et vous savez bien qu'elle est amère comme le fiel. Allons, ne trompez pas votre âme en supposant qu'avec une expérience comme celle-là vous pouvez aller vous asseoir à côté de l'apôtre Paul. Vous êtes encore charnels, vendus au péché, et si vous n'embrassez pas l'Évangile, vous serez damnés.

Discours 19

La perfection chrétienne (premier discours)

Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. (Matthieu 5,48)

Au verset 43, le Sauveur dit : « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même ? Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens aussi n'agissent-ils pas de même ? Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

En traitant de la perfection chrétienne, je me propose de suivre cet ordre :

I. Je montrerai ce qu'il ne faut pas entendre par ce commandement : « Soyez donc parfaits » ; autrement dit, ce que la perfection chrétienne n'est pas.

II. Je montrerai quelle est la perfection ici exigée.

III. Que cette perfection est un devoir.

IV. Qu'elle peut être atteinte ; et,

V. Je répondrai à quelques-unes des objections que l'on avance d'ordinaire contre la doctrine de la perfection chrétienne.

I. Je dois vous montrer ce que la perfection chrétienne n'est pas. 1. Il ne nous est pas demandé d'avoir les mêmes perfections naturelles que Dieu.

Dieu a deux sortes de perfections : les naturelles et les morales.

Ses perfections naturelles constituent sa nature, son essence ou sa constitution. Ce sont son éternité, son immutabilité, sa toute-puissance, etc. On les appelle perfections naturelles parce qu'elles n'ont aucun caractère moral. Elles ne sont pas volontaires. Dieu ne se les est pas données, car il ne s'est pas créé lui-même : il a existé de toute éternité, en pleine possession de tous ces attributs naturels. Dieu les possède tous à un degré infini. Ces perfections naturelles ne sont pas la perfection exigée ici. Les attributs de notre nature ont été créés en nous ; il ne nous est pas demandé de produire de nouveaux attributs naturels, et ce ne serait d'ailleurs pas possible. Il ne nous est pas demandé non plus de posséder aucun d'eux au degré où Dieu les possède.

2. La perfection exigée dans le texte n'est pas une perfection de connaissance, même dans les limites de nos facultés.

3. La perfection chrétienne, telle qu'elle est exigée ici, n'est pas l'absence de tentation, que celle-ci vienne de notre constitution ou des choses qui nous entourent. L'esprit peut être aussi durement éprouvé qu'on voudra par les appétits du corps, sans pécher pour autant. L'apôtre Jacques dit : « Chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise. » Le péché n'est pas dans les tentations, mais dans le fait d'y céder. On peut être tenté par Satan, aussi bien que par les appétits ou par le monde, sans avoir de péché pour autant. Tout péché consiste à consentir volontairement aux désirs.

4. La perfection chrétienne n'implique pas non plus que l'on soit dispensé de ce qu'il faut entendre par le combat chrétien.

5. La perfection exigée n'est pas la perfection morale infinie qui est en Dieu ; car l'homme, étant une créature finie, n'est pas capable d'affections

infinies. Dieu étant infini en lui-même, être parfait, pour lui, c'est être infiniment parfait. Mais cela ne nous est pas demandé.

II. Je dois montrer ce qu'est la perfection chrétienne, autrement dit quel est le devoir réellement exigé dans le texte.

C'est l'obéissance parfaite à la loi de Dieu. La loi de Dieu exige une bienveillance parfaite, désintéressée, impartiale : l'amour pour Dieu et l'amour pour notre prochain. Elle exige que nous soyons animés des mêmes sentiments que Dieu, et que nous agissions selon les mêmes principes que lui ; que nous laissions le moi hors de la question aussi constamment qu'il le fait, que nous soyons aussi séparés de l'égoïsme qu'il l'est ; en un mot, que nous soyons, à notre mesure, aussi parfaits que Dieu. Le christianisme exige que nous ne fassions ni plus ni moins que ce que prescrit la loi de Dieu. Rien de moins que cela n'est la perfection chrétienne. C'est être, moralement, tout aussi parfait que Dieu. Tout est compris là-dedans : sentir comme il sent, aimer ce qu'il aime et haïr ce qu'il hait, et pour les mêmes raisons qui le font aimer et haïr.

Dieu considère chaque être de l'univers selon sa valeur réelle. Il considère ses propres intérêts selon leur valeur réelle dans l'échelle des êtres, et pas davantage. Il exerce envers lui-même le même amour qu'il exige de nous, et pour la même raison. Il s'aime suprêmement, à la fois de l'amour de bienveillance et de l'amour de complaisance, parce qu'il est suprêmement excellent. Et il exige que nous l'aimions exactement ainsi, que nous l'aimions aussi parfaitement qu'il s'aime lui-même. Il s'aime de l'amour de bienveillance, c'est-à-dire qu'il considère son propre intérêt, sa gloire et son bonheur comme le bien suprême, parce que c'est le bien suprême. Et il exige que nous l'aimions de la même manière. Il s'aime d'une complaisance infinie, parce qu'il sait qu'il est infiniment digne et excellent, et il exige de nous la même chose. Il aime aussi son prochain comme lui-même : non au même degré qu'il s'aime lui-même, mais dans la même proportion, selon la valeur réelle de chacun. Du plus haut des anges jusqu'au plus petit des vers, il considère leur bonheur avec un

amour parfait, selon ce qu'ils valent. C'est son devoir de se conformer à ces principes, tout autant que c'est le nôtre. Il ne peut pas plus que nous s'écarter de cette règle sans commettre un péché ; et s'il le faisait, ce serait plus grave que si nous le faisions, dans la mesure même où il est plus grand que nous. Dieu est infiniment obligé de le faire. Sa nature même, qui ne dépend pas de sa propre volonté mais qui est incréée, l'y oblige. Et il nous a créés êtres moraux, à son image, capables de nous conformer à la même règle que lui. Cette règle exige que nous ayons le même caractère que lui, que nous aimions aussi impartialement, d'un amour aussi parfait, que nous recherchions le bien des autres avec un regard aussi simple que le sien. Cela, et rien de moins, voilà la perfection chrétienne.

III. Je dois montrer que la perfection chrétienne est un devoir.

1. Cela ressort du fait que Dieu l'exige, à la fois sous la loi et sous l'Évangile.

Le commandement du texte : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait », est donné sous l'Évangile. Christ commande ici exactement la même chose que ce qu'exige la loi. Certains pensent qu'il nous est beaucoup moins demandé sous l'Évangile que sous la loi. Il est vrai que l'Évangile n'exige pas la perfection comme condition du salut. Mais aucune part de l'obligation de la loi n'est levée. L'Évangile tient ceux qui sont sous lui à la même sainteté que ceux qui sont sous la loi.

2. Je soutiens que la perfection chrétienne est un devoir, parce que Dieu n'a pas le droit d'exiger moins.

Dieu ne peut pas nous dispenser de l'obligation d'être parfaits, au sens où j'ai défini la perfection. S'il tentait de le faire, il donnerait, dans la même mesure, une permission de pécher. Il n'a aucun droit de donner une telle permission. Tant que nous sommes des êtres moraux, aucune puissance de l'univers ne peut nous dispenser de l'obligation d'être parfaits. Dieu peut-il nous dispenser de l'obligation de l'aimer de tout notre cœur, de

toute notre âme, de toute notre pensée et de toute notre force ? Ce serait dire que Dieu ne mérite pas un tel amour. Et s'il ne peut pas nous dispenser de la loi tout entière, il ne peut pas non plus nous dispenser d'aucune de ses parties, pour la même raison.

3. Si quelqu'un prétendait que l'Évangile exige moins de sainteté que la loi, je lui demanderais de dire exactement combien il en exige de moins.

S'il nous est permis de nous arrêter en deçà de l'obéissance parfaite, où nous arrêterons-nous ? Jusqu'à quel point sommes-nous tenus d'être parfaits ? Où trouverez-vous dans la Bible une règle qui détermine de combien vous avez le droit d'être moins saints sous l'Évangile que vous ne le seriez sous la loi ? Dirons-nous que chacun doit en juger pour lui-même ? Alors je vous demande si vous pensez qu'il est de votre devoir d'être plus parfaits que vous ne l'êtes maintenant. Probablement tous répondraient : Oui. Pouvez-vous fixer un point où, une fois arrivés, vous pourrez dire : « Maintenant, je suis assez parfait ; il est vrai qu'il me reste un peu de péché, mais je suis allé aussi loin qu'il est de mon devoir d'aller en ce monde » ? D'où tirez-vous l'autorité d'une telle idée ? Non ; la vérité, c'est que tous ceux qui sont vraiment pieux sentent d'autant plus fortement l'obligation d'être parfaits, comme Dieu est parfait, qu'ils sont plus pieux.

IV. Je vais maintenant montrer que la perfection chrétienne peut être atteinte, ou qu'elle est praticable, dans cette vie.

1. On peut légitimement conclure que la perfection chrétienne peut être atteinte, du fait qu'elle est commandée.

Dieu nous commande-t-il d'être parfaits comme il est parfait, et dirons-nous pourtant que c'est une impossibilité ? Ne devons-nous pas toujours conclure, quand Dieu commande une chose, qu'il est naturellement possible de faire ce qu'il commande ? Je me souviens d'avoir entendu quelqu'un dire qu'il prêcherait aux pécheurs qu'ils doivent se repentir, parce que Dieu le commande, mais qu'il ne leur prêcherait pas qu'ils

peuvent se repentir, parce que Dieu n'a dit nulle part qu'ils le peuvent. Quel jeu puéril ! Supposez qu'un homme dise qu'il prêchera aux citoyens qu'ils doivent obéir aux lois du pays parce que le gouvernement les a promulguées, mais qu'il ne leur dira pas qu'ils peuvent y obéir, parce qu'il n'est écrit nulle part dans le recueil des lois qu'ils en ont la capacité.

Il faut toujours comprendre, quand Dieu exige quelque chose des hommes, qu'ils possèdent les facultés nécessaires pour le faire. Sinon, Dieu exige de nous des impossibilités sous peine de mort, et il envoie les pécheurs en enfer pour n'avoir pas fait ce qu'ils n'étaient en aucune façon capables de faire.

2. Qu'il y ait une capacité naturelle d'être parfait, c'est un simple fait.

Il ne peut y avoir là-dessus aucun doute. Qu'est-ce que la perfection ? C'est aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée et de toute notre force, et aimer notre prochain comme nous-mêmes. Autrement dit, elle exige de nous non pas que nous mettions en œuvre les facultés de quelqu'un d'autre, mais nos propres facultés. La loi elle-même ne va pas plus loin que d'exiger le bon usage des facultés que vous possédez. Si bien que c'est un simple fait que vous possédez la capacité naturelle, ou le pouvoir, d'être tout aussi parfaits que Dieu l'exige.

Objection. Ici, certains objecteront peut-être que, s'il y a une capacité naturelle d'être parfait, il y a une incapacité morale, ce qui revient au même ; car une incapacité est une incapacité, appelez-la comme vous voudrez, et si nous avons une incapacité morale, nous sommes aussi réellement incapables que si notre incapacité était naturelle.

Réponse 1. Il n'y a pas plus d'incapacité morale à être parfaitement saint qu'à être saint tout court. Pour ce qui est de la capacité morale, vous pouvez aussi bien être parfaitement saint qu'être saint tout court. La vraie distinction entre la capacité naturelle et la capacité morale est celle-ci : la capacité naturelle concerne les pouvoirs et les facultés de l'esprit ;

la capacité morale ne concerne que la volonté. L'incapacité morale n'est rien d'autre que le refus de vouloir faire une chose. C'est ainsi que l'explique le président Edwards dans son traité sur la volonté, ainsi que d'autres auteurs qui ont écrit sur le sujet. Quand vous demandez si vous avez la capacité morale d'être parfaits, si vous entendez par là : êtes-vous disposés à être parfaits ?, je réponds : Non. Si vous étiez disposés à être parfaits, vous seriez parfaits ; car la perfection exigée n'est rien d'autre que la parfaite conformité de la volonté à la loi de Dieu, ou, en d'autres termes, le fait de vouloir ce qui est droit. Si vous demandez alors : Sommes-nous capables de vouloir ce qui est droit ?, je réponds que la question renferme une contradiction, puisqu'elle suppose qu'il puisse exister un agent moral incapable de choisir, ou de vouloir. Le président Edwards dit expressément, dans son chapitre sur l'incapacité morale, comme vous pouvez le voir si vous voulez bien le lire, qu'à proprement parler l'incapacité morale n'existe pas. Quand nous parlons d'incapacité à faire une chose, si nous voulons être compris comme parlant d'une incapacité réelle, cela implique que l'on veut la faire, mais que le pouvoir manque. Dire, par conséquent, que nous sommes incapables de vouloir est absurde. C'est dire que nous voulons et que, en même temps, nous sommes incapables de vouloir.

Réponse 2. Mais j'admets et je crois qu'il y a, dans ce cas, un refus désespéré de vouloir. Et si c'est là ce que vous entendez par incapacité morale, c'est vrai. Il y a chez les pécheurs un refus obstiné de devenir chrétiens, et chez les chrétiens un refus obstiné de devenir parfaits, ou de s'élever jusqu'à la pleine perfection qu'exigent à la fois la loi et l'Évangile. Les pécheurs peuvent souhaiter fortement devenir chrétiens, et les chrétiens peuvent souhaiter ou désirer fortement être débarrassés de tous leurs péchés, et prier pour cela, même avec angoisse. Ils peuvent croire qu'ils sont disposés à être parfaits, mais ils se trompent eux-mêmes. Ils peuvent avoir l'impression, à l'égard de leurs péchés pris tous ensemble, ou en général, qu'ils sont prêts à y renoncer entièrement. Mais prenez-les en détail, un par un, et il y a beaucoup de péchés qu'ils ne

veulent pas abandonner. Ils luttent contre le péché en général, mais s'y cramponnent dans le détail.

J'ai connu des cas de ce genre où des gens sont brisés au point de penser qu'ils ne pécheront plus jamais ; puis, une heure plus tard peut-être, il survient quelque chose pour quoi ils sont prêts à se battre afin de pouvoir se l'accorder, et il faut qu'ils soient brisés encore et encore. Il faut littéralement traquer les chrétiens de cette manière, d'un péché à l'autre, avant qu'ils consentent à les abandonner, et malgré tout ils ne consentent pas à abandonner tous leurs péchés. Quand ils sont vraiment disposés à abandonner tout péché, quand ils n'ont plus de volonté propre, mais qu'ils fondent entièrement leur volonté dans celle de Dieu, alors leurs liens sont brisés. Quand ils veulent bien se soumettre absolument à la volonté de Dieu, alors ils sont remplis de toute la plénitude de Dieu.

Après tout, voici le vrai point de la question : Ai-je le moindre droit de m'attendre à être parfait en ce monde ? Ai-je une raison quelconque de croire que je puisse être si complètement dompté que mon âme brûle d'une flamme constante, et que j'aime Dieu entièrement, à la hauteur de ce qu'exige la loi ? Que ce soit un vrai devoir, personne ne peut le nier. Mais la grande question est : peut-on l'atteindre ?

Je réponds : Oui, je crois que c'est possible.

Permettez-moi de faire observer ici qu'on a tant parlé, depuis quelques années, de perfection chrétienne, et que des personnes qui ont adopté cette doctrine de la perfection se sont jetées dans tant d'idées extravagantes, qu'on dirait que le diable a devancé les mouvements de l'Église et créé un tel état d'esprit que, dès qu'on presse l'Église d'accepter la doctrine biblique de la sanctification, l'un et l'autre s'écrient : « Mais c'est du perfectionnisme ! » Je dirai pourtant que, malgré les erreurs où sont tombés certains de ceux qu'on appelle perfectionnistes, la Bible présente bel et bien une perfection chrétienne, et que la doctrine biblique sur ce sujet n'a rien que personne doive craindre, mais que tout le monde a besoin de connaître. Je rejette entièrement l'accusation de soutenir les

particularités, quelles qu'elles soient, des perfectionnistes modernes. J'ai lu leurs publications, j'en ai connu beaucoup personnellement, et je ne puis souscrire à bon nombre de leurs vues. Mais la doctrine selon laquelle la perfection chrétienne est un devoir, je l'ai toujours soutenue ; et depuis quelques mois je suis plus convaincu qu'elle peut être atteinte dans cette vie. Beaucoup en doutent, mais je suis persuadé que c'est vrai, pour diverses raisons.

1. Dieu le veut.

Le premier doute qui s'élèvera dans bien des esprits est celui-ci : « Dieu veut-il réellement ma sanctification en ce monde ? » Je réponds : Il dit qu'il la veut. La loi de Dieu est en elle-même l'expression la plus forte qu'il puisse donner de sa volonté sur ce sujet, et elle est appuyée par une sanction infinie. L'Évangile n'est qu'une nouvelle publication de la même volonté, sous une autre forme. Comment Dieu pourrait-il exprimer sa volonté sur ce point plus fortement qu'il ne le fait dans le texte : « Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait » ? En 1 Thessaloniciens 4,3, il nous est dit expressément : « Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification. » Si vous examinez la Bible avec soin d'un bout à l'autre, vous verrez qu'il y est partout enseigné tout aussi clairement que Dieu veut la sanctification des chrétiens en ce monde, qu'il veut que les pécheurs se repentent en ce monde. Et si nous nous en tenons à la Bible, nous pourrions tout aussi bien mettre en question qu'il veuille que les hommes se repentent, que mettre en question qu'il veuille que les chrétiens soient saints. Pourquoi ne s'y attendrait-il pas raisonnablement ? Il l'exige. Qu'exige-t-il ? Quand il exige que les hommes se repentent, il exige qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de toute leur pensée et de toute leur force. Quelle raison avons-nous de croire qu'il veut qu'ils se repentent un tant soit peu, ou qu'ils l'aiment un tant soit peu, qui ne soit pas aussi une raison de croire qu'il veut qu'ils l'aiment parfaitement ? Étrange logique, en vérité, que d'enseigner qu'il le veut dans un cas, parce qu'il l'exige, et de ne pas admettre la même conclusion dans l'autre ! Personne ne peut montrer par la Bible que Dieu n'exige pas

la sanctification parfaite en ce monde, ni qu'il ne la veut pas, ni qu'elle n'est pas tout aussi accessible que n'importe quel degré de sanctification.

J'ai parcouru la Bible en m'attachant spécialement à ce point, et j'avais pensé noter sur ma fiche, où se trouve le plan de mon discours, les passages qui enseignent cette doctrine. Mais j'ai trouvé qu'ils étaient beaucoup trop nombreux pour que ce soit possible, et que si je les rassemblais tous, je ne ferais rien d'autre ce soir que rester debout à lire des passages de l'Écriture. Si vous n'avez jamais examiné la Bible dans cette perspective, vous serez étonnés de voir combien il y a plus de passages qui parlent d'être délivré de la pratique du péché que de passages qui parlent d'être délivré du châtiment du péché. Les passages qui ne parlent que d'être délivré du châtiment ne sont rien en comparaison des autres.

2. Toutes les promesses et toutes les prophéties de Dieu qui concernent la sanctification des croyants en ce monde doivent naturellement s'entendre de leur sanctification parfaite.

Qu'est-ce que la sanctification, sinon la sainteté ? Quand une prophétie parle de la sanctification de l'Église, devons-nous comprendre qu'elle ne sera sanctifiée qu'en partie ? Quand Dieu exige la sainteté, devons-nous l'entendre d'une sainteté partielle ? Assurément non. En vertu de quel principe, alors, l'entendrez-vous d'une sainteté partielle quand il promet la sainteté ? Nous avons pris depuis si longtemps l'habitude de comprendre les Écritures en fonction de l'état de choses actuel que nous en perdons de vue le sens véritable. Mais si nous ne regardons qu'au langage de la Bible, je défie quiconque de prouver que les promesses et les prophéties de sainteté signifient quelque chose de moins que la sanctification parfaite, à moins que les exigences de la loi et de l'Évangile ne doivent s'entendre d'une obéissance partielle, ce qui est absurde.

3. La sanctification parfaite est la grande bénédiction promise d'un bout à l'autre de la Bible.

L'apôtre dit que nous avons de très grandes et très précieuses promesses ; et quelles sont-elles, et à quoi servent-elles ? « Elles nous assurent les plus grandes et les plus précieuses promesses, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine, en fuyant la corruption qui existe dans le monde par la convoitise. » (2 Pierre 1,4) Si ce n'est pas là la sanctification parfaite, je demande ce qu'elle est. C'est une déclaration claire que ces « plus grandes et plus précieuses promesses » sont données dans ce but : qu'en les croyant, en nous les appropriant et en nous en servant, nous devenions participants de la nature divine. Et si nous voulons bien nous en servir pour les fins en vue desquelles elles ont été mises dans la Bible, nous pouvons devenir parfaitement saints.

Considérons quelques-unes de ces promesses en particulier. Je commencerai par la promesse de l'alliance faite avec Abraham. La promesse est que sa postérité posséderait le pays de Canaan, et que par lui, au moyen du Messie, toutes les nations seraient bénies. Le sceau de l'alliance, la circoncision, dont chacun sait qu'elle est une figure de la sainteté, nous montre quelle était la principale bénédiction en vue. C'était la sainteté. C'est pourquoi l'apôtre nous dit, dans un autre passage, que Jésus-Christ a été donné afin de se sanctifier un peuple qui lui appartienne.

Toutes les purifications et autres cérémonies du rituel de Moïse signifiaient la même chose, puisqu'elles annonçaient toutes un Sauveur à venir. Ces ordonnances qui purifiaient le corps furent établies, toutes sans exception, en vue de la purification de l'esprit, c'est-à-dire de la sainteté.

Sous l'Évangile, la même chose est signifiée par le baptême : l'ablution du corps représente la sanctification de l'esprit.

En Ézéchiel 36,25, cette bénédiction est expressément promise comme la grande bénédiction de l'Évangile : « Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés ; je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en

vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous, et je ferai en sorte que vous suiviez mes ordonnances, et que vous observiez et pratiquiez mes lois. »

Il en est de même en Jérémie 33,8 : « Je les purifierai de toutes les iniquités qu'ils ont commises contre moi, je leur pardonnerai toutes les iniquités par lesquelles ils m'ont offensé, par lesquelles ils se sont révoltés contre moi. » Mais il faudrait trop de temps pour citer tous les passages des prophéties de l'Ancien Testament qui présentent la sainteté comme la grande bénédiction de l'alliance. Je vous prie tous de sonder la Bible par vous-mêmes, et vous serez étonnés de voir avec quelle constance la bénédiction de la sanctification y est présentée comme la principale bénédiction promise au monde par le Messie.

Mais qui peut douter que le grand but de la venue du Messie fût de sanctifier son peuple ? Juste après la chute, il fut prédit que Satan lui blesserait le talon, mais qu'il écraserait la tête de Satan. Et l'apôtre Jean nous dit : « Le Fils de Dieu a paru afin de détruire les œuvres du diable. » Il a entrepris de mettre Satan sous ses pieds. Son but est de nous ramener à notre allégeance envers Dieu, de nous sanctifier, de purifier nos esprits. Comme il est dit en Zacharie 13,1 : « En ce jour-là, une source sera ouverte pour la maison de David et les habitants de Jérusalem, pour le péché et pour l'impureté. »

Et Daniel dit : « Soixante-dix semaines ont été fixées sur ton peuple et sur ta ville sainte, pour faire cesser les transgressions et mettre fin aux péchés, pour expier l'iniquité et amener la justice éternelle, pour sceller la vision et le prophète, et pour oindre le Saint des saints. » Mais il est inutile de nommer la multitude de ces textes. L'Ancien Testament en est plein.

Dans le Nouveau Testament, le premier récit que nous ayons au sujet du Sauveur nous dit qu'il fut appelé « Jésus ; c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés ». Il est dit de même : « Il a paru pour ôter nos péchés », et

« afin de détruire les œuvres du diable ». En Tite 2,11-14, l'apôtre Paul parle de la grâce de Dieu, c'est-à-dire de l'Évangile, comme nous enseignant à renoncer à l'impiété, « en attendant la bienheureuse espérance, et la manifestation de la gloire du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, et de se faire un peuple qui lui appartienne, purifié par lui et zélé pour les bonnes œuvres ». Et en Éphésiens 5,25-27, nous apprenons que « Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier par la parole, après l'avoir purifiée par le baptême d'eau, afin de faire paraître devant lui cette Église glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible ». Je ne cite ces quelques passages qu'à titre d'illustration, pour montrer que le but pour lequel Christ est venu est de sanctifier l'Église à un degré tel qu'elle soit absolument « sainte et irrépréhensible ». De même en Romains 11,26-27 : « Et ainsi tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit : Le libérateur viendra de Sion, et il détournera de Jacob les impiétés ; et ce sera mon alliance avec eux, lorsque j'ôterai leurs péchés. » Et en 1 Jean 1,9, il est dit : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité. » Qu'est-ce que « nous purifier de toute iniquité », si ce n'est pas la sanctification parfaite ? Je présume que vous tous qui êtes ici ce soir, s'il y a dans la Bible une promesse de sanctification parfaite, vous désirez le savoir. Eh bien, qu'en pensez-vous ? En 1 Thessaloniciens 5,23, l'apôtre Paul fait une prière très remarquable : « Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même tout entiers, et que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible, lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ ! » Qu'est-ce que cela ? « Vous sanctifie tout entiers. » Cela veut-il dire la sanctification parfaite ? Vous penserez peut-être que cela ne veut pas dire la sanctification parfaite en ce monde. Mais l'apôtre ne demande pas seulement que votre âme et votre esprit tout entiers, mais encore que votre corps soit « conservé irrépréhensible ». Un apôtre inspiré pourrait-il faire une telle prière, s'il ne croyait pas possible la bénédiction qu'il

demande ? Mais il poursuit, au verset suivant : « Celui qui vous a appelés est fidèle, et c'est lui qui le fera. » Est-ce vrai, ou est-ce faux ?

4. La sanctification parfaite des croyants est le but même pour lequel le Saint-Esprit est promis.

Citer les passages qui le montrent prendrait trop de temps. Toute la teneur de l'Écriture au sujet du Saint-Esprit le prouve. Tout l'ensemble des moyens de l'Évangile par lesquels agit le Saint-Esprit vise ce but et est adapté à cette fin : sanctifier l'Église. Tous les commandements d'être saints, toutes les promesses, toutes les prophéties, toutes les ordonnances, toutes les dispensations de la providence, les bénédictions et les jugements, tous les devoirs de la religion, sont les moyens que le Saint-Esprit doit employer pour sanctifier l'Église.

5. Si être parfaitement saint en ce monde n'est pas un devoir praticable, il s'ensuivra que le diable a si complètement réalisé son dessein de corrompre le genre humain que Jésus-Christ est pris en défaut et n'a pas d'autre moyen de sanctifier son peuple que de le retirer du monde.

Est-il possible que Satan ait pris un tel avantage sur Dieu que le royaume de Dieu ne puisse pas être rétabli en ce monde, et que le Tout-Puissant n'ait d'autre ressource que de battre en retraite et d'emmener ses saints au ciel avant de pouvoir les rendre saints ? Le royaume de Dieu ne doit-il être établi qu'en partie, et en sera-t-il toujours ainsi, que les meilleurs saints passent la moitié de leur temps au service du diable ? Le peuple de Dieu doit-il toujours se traîner dans la religion, languissant et sans force, et vivre dans le péché jusqu'à ce qu'il arrive au ciel ? Que signifie cette pierre détachée de la montagne sans le secours d'aucune main, qui doit remplir la terre, si elle ne montre pas qu'il y aura encore un triomphe universel de l'amour de Dieu dans le monde ?

6. Si la sanctification parfaite ne peut pas être atteinte en ce monde, cela doit tenir soit à un manque de motifs dans l'Évangile, soit à un manque de puissance suffisante dans l'Esprit de Dieu.

On dit que, dans une autre vie, nous pourrons être semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est. Mais pourquoi pas ici, si nous avons cette foi qui est « une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas » ? Il y a une promesse pour ceux qui « ont faim et soif de la justice » : « ils seront rassasiés ». Qu'est-ce qu'être « rassasié » de justice, sinon être parfaitement saint ? Et ne serons-nous jamais rassasiés de justice avant de mourir ? Devons-nous traverser la vie affamés, assoiffés et jamais satisfaits ? C'est ainsi qu'on a compris la Bible, mais ce n'est pas ce qu'elle dit.

OBJECTIONS.

1. « La puissance de l'habitude est si grande que nous ne devons pas nous attendre à être parfaitement sanctifiés dans cette vie. »

Réponse. Si la puissance de l'habitude peut être assez entamée pour qu'un pécheur impénitent soit converti, pourquoi ne pourrait-elle pas être absolument brisée, de sorte qu'une personne convertie soit entièrement sanctifiée ? La plus grande difficulté, assurément, c'est quand l'égoïsme a l'entière maîtrise de l'esprit, et que les habitudes de péché sont entièrement intactes. Cet obstacle est si grand, dans tous les cas, qu'aucune puissance autre que celle du Saint-Esprit ne peut le surmonter ; et si grand, dans bien des cas, que Dieu lui-même ne peut pas, en restant d'accord avec sa sagesse, employer les moyens nécessaires pour convertir l'âme. Mais est-il possible de supposer qu'après avoir commencé à le surmonter, après avoir brisé la puissance de l'égoïsme et l'obstination de l'habitude, et effectivement converti la personne, Dieu n'ait plus, après cela, assez de ressources pour sanctifier l'âme tout entière ?

2. « Une vie de péché a créé bien des difficultés physiques qui ne peuvent être surmontées ou ôtées par des moyens moraux. »

C'est une objection courante. Les hommes sentent qu'ils se sont attaché des appétits et des influences physiques qu'ils ne croient pas possible de

surmonter par des moyens moraux. L'apôtre Paul, au chapitre 7 des Romains, décrit un homme en grand conflit avec le corps. Mais au chapitre suivant, il parle de quelqu'un qui a remporté la victoire sur la chair : « Et si Christ est en vous, le corps, il est vrai, est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice. Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. » Cette vie rendue au corps ne s'entend pas de la résurrection du corps, mais de l'influence de l'Esprit de Dieu sur le corps : la sanctification du corps.

Vous demanderez : « L'Esprit de Dieu produit-il un changement physique dans le corps ? » Je l'illustrerai par le cas de l'ivrogne. L'ivrogne a attiré sur lui un état maladif du corps, une soif contre nature, insatiable, et si forte qu'il semble impossible qu'il soit ramené. Mais vous connaissez très probablement des cas où des ivrognes ont été ramenés et ont entièrement surmonté cet appétit physique. J'ai entendu parler de cas où des ivrognes ont été amenés à voir le péché de l'ivrognerie sous un jour si cru qu'ils ont eu en horreur les boissons fortes et y ont renoncé pour toujours, avec un tel dégoût qu'ils n'en ont plus jamais eu le moindre désir.

J'ai connu autrefois quelqu'un qui était esclave du tabac. Il finit par être convaincu que c'était pour lui un péché d'en user, et la lutte qu'il mena contre cette habitude le jeta enfin devant Dieu dans une telle angoisse de prière qu'il remporta d'un coup la victoire sur cet appétit, et n'en eut plus jamais le moindre désir. Je ne vous donne pas ici de la philosophie, mais des faits. J'ai entendu parler de personnes sur qui une vie de péché avait donné à certains appétits une parfaite maîtrise, mais qui, en temps de réveil, ont vu ces appétits réduits à un repos parfait, et ces appétits sont restés ensuite aussi morts que si ces personnes n'avaient pas eu de corps. Je suppose que la vérité est que l'esprit peut être tellement occupé et absorbé par de plus grandes choses qu'il n'accorde pas une pensée à ce qui ranimerait l'appétit vicieux. Si un ivrogne passe devant un débit de

boissons, ou voit des gens boire, et qu'il laisse son esprit s'y attarder, l'appétit se réveillera. C'est pourquoi le sage lui dit : « Ne regarde pas le vin qui paraît d'un beau rouge. » Mais il ne fait aucun doute que n'importe quel appétit du corps peut être dompté, si une impression suffisante est faite sur l'esprit pour le briser. Je crois que tout vrai chrétien sera prêt à admettre, d'après sa propre expérience, que c'est possible. N'avez-vous pas connu, bien-aimés, des moments où un grand sujet absorbant remplissait tellement votre esprit et dominait tellement votre âme que les appétits du corps restaient, pour un temps, parfaitement neutralisés ? Supposez maintenant que cet état d'esprit dure, qu'il devienne constant : toutes ces difficultés physiques dont vous dites qu'elles barrent le chemin de la sanctification parfaite ne seraient-elles pas surmontées ?

3. « La Bible est contre cette doctrine, quand elle dit qu'il n'y a sur la terre point d'homme juste qui vive sans jamais pécher. »

Réponse. Supposons que la Bible dise qu'il n'y en a pas un sur la terre : elle ne dit pas qu'il ne peut pas y en avoir. Ou bien il a pu être vrai qu'à cette époque, ou sous cette dispensation, il n'y avait pas un seul homme au monde qui fût parfaitement sanctifié ; et pourtant il ne s'ensuit pas forcément qu'aujourd'hui, ou sous la dispensation de l'Évangile, il n'y ait personne qui vive sans péché. « Car la loi n'a rien amené à la perfection », mais l'introduction d'une meilleure espérance l'a fait (Hébreux 7,19). C'est-à-dire l'Évangile.

4. « Les apôtres reconnaissent qu'ils n'étaient pas parfaits. » Réponse. Je sais que l'apôtre Paul dit, en un endroit :

« Ce n'est pas que j'aie déjà remporté le prix, ou que j'aie déjà atteint la perfection. » Mais il n'est pas dit qu'il soit resté ainsi jusqu'à sa mort, ni qu'il ne soit jamais parvenu à la sanctification parfaite ; et la manière dont il parle dans la suite du verset donne à penser qu'il s'attendait à y parvenir : « Mais je cours, pour tâcher de le saisir, puisque moi aussi j'ai été saisi par Jésus-Christ. » Il ne me paraît d'ailleurs pas exact que, dans

le passage cité, il parle de la sanctification parfaite ; il parle plutôt de la connaissance parfaite.

Et l'apôtre Jean parle de lui-même comme s'il aimait Dieu parfaitement. Mais quelle que soit la vérité sur le caractère réel des apôtres, il ne s'ensuit pas, de ce qu'ils n'étaient pas parfaits, que personne d'autre ne puisse l'être. Ils déclarent clairement que c'est un devoir, et qu'ils y tendaient, exactement comme s'ils s'attendaient à y parvenir dans cette vie. Et ils nous commandent de faire de même.

5. « Mais n'est-ce pas présomption de notre part de penser que nous pouvons être meilleurs que les apôtres et les premiers chrétiens ? »

Réponse. Où est la présomption dans ce cas ? N'est-ce pas un fait que nous avons, pour l'expérience religieuse, de bien plus grands avantages que les Églises primitives ? Le bénéfice de leur expérience, les Écritures complètes, l'état du monde, l'approche du millénium, tout nous donne l'avantage sur les premiers croyants. Devons-nous supposer que l'Église doit toujours rester sur place en matière d'expérience religieuse, et ne jamais avancer en rien ? Quelle Écriture y a-t-il pour cela ? Pourquoi l'Église ne deviendrait-elle pas toujours meilleure ? L'idée dominante semble être que l'Église doit toujours regarder en arrière vers les saints des premiers temps comme vers sa mesure. Je pense que le devoir est tout l'inverse, et que nous devrions toujours viser une mesure bien plus élevée que la leur. Je crois que l'Église doit aller bien au-delà des premiers chrétiens avant que le millénium puisse venir. Je laisse de côté les apôtres, parce qu'il n'est pas clairement établi qu'ils ne soient pas devenus pleinement sanctifiés.

6. « Mais tant de gens prétendent être parfaits qui ne le sont pas, que je ne peux pas croire à la perfection dans cette vie. »

Réponse. Combien de gens prétendent être riches qui ne le sont pas ! Direz-vous pour autant que vous ne pouvez croire que quelqu'un soit riche ? Belle logique !

7. « Tant de ceux qui professent la perfection sont tombés dans l'erreur et le fanatisme que j'ai peur rien que d'y penser. »

Réponse. Je constate dans l'histoire qu'une secte de perfectionnistes est sortie de chaque grand réveil général qui ait jamais eu lieu. Et c'est justement là un des chefs-d'œuvre du diable pour contrecarrer les effets d'un réveil. Il sait que si l'Église était amenée au niveau de sainteté qui convient, ce serait bientôt un coup mortel pour sa puissance sur la terre ; et il prend ce moyen pour faire échouer les efforts de l'Église en vue d'élever le niveau de la piété : il effraie les chrétiens pour les empêcher de marcher droit au but et de viser à vivre en parfaite conformité avec la volonté de Dieu. Et il y a si bien réussi que, dès que vous commencez à presser l'Église d'être sainte et d'abandonner tous ses péchés, quelqu'un s'écrie : « Mais cela mène au perfectionnisme ! » ; et l'on donne ainsi mauvaise réputation à la chose, et on l'étouffe.

8. « Mais croyez-vous vraiment que quelqu'un ait jamais été parfaitement saint en ce monde ? »

Réponse. J'ai des raisons de croire qu'il y en a eu beaucoup. Il est très probable qu'Hénoc et Élie étaient exempts de péché avant d'être enlevés du monde. Et, à différentes époques de l'Église, il y a eu bon nombre de chrétiens intelligents et droits, à qui l'on ne pouvait rien reprocher, qui ont attesté qu'ils vivaient eux-mêmes sans péché. Je sais qu'on répond qu'ils devaient être orgueilleux, et que personne ne dirait être exempt de péché pour un autre motif que l'orgueil. Mais je demande : pourquoi un homme ne pourrait-il pas dire qu'il est exempt de péché, si c'est le cas, sans être orgueilleux, tout aussi bien qu'il peut dire qu'il est converti sans être orgueilleux ? Les saints ne le diront-ils pas dans le ciel, à la louange de la grâce de Dieu qui aura ainsi couronné son œuvre glorieuse ? Et pourquoi ne pourraient-ils pas le dire maintenant, pour le même motif ? Je ne prétends pas moi-même, à présent, avoir atteint la sanctification parfaite ; mais si je l'avais atteinte, si je sentais que Dieu m'a réellement donné la victoire sur le monde, la chair et le diable, et qu'il m'a rendu

libre du péché, est-ce que je garderais le secret, enfermé dans mon propre cœur, et laisserais-je mes frères continuer à trébucher dans l'ignorance de ce que peut faire la grâce de Dieu ? Jamais. Je leur dirais qu'ils peuvent s'attendre à une complète délivrance, s'ils veulent seulement saisir le bras secourable que Christ leur tend pour sauver son peuple de ses péchés.

J'ai entendu des gens dire que, si un chrétien était vraiment parfait, il serait le dernier à le dire. Mais diriez-vous d'une personne qui fait profession d'être convertie : « Si elle était vraiment convertie, elle serait la dernière à le dire » ? Au contraire, le premier élan d'un cœur converti n'est-il pas de dire : « Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu, et je raconterai ce qu'il a fait à mon âme » ? Pourquoi donc le même désir n'existerait-il pas chez celui qui sent qu'il a obtenu la sanctification ? Pourquoi tous ces soupçons, et ce refus d'accorder foi aux preuves ? Si quelqu'un donne des preuves d'une grande piété, si sa vie est irréprochable et que l'on ne puisse se plaindre de son esprit, s'il montre l'esprit même du Fils de Dieu, et si cette personne atteste qu'après de grandes luttes et des prières pleines d'angoisse Dieu lui a donné la victoire, et que son âme a été mise en liberté par la puissance de la grâce divine, pourquoi ne serions-nous pas tenus de recevoir son témoignage tout autant que lorsqu'elle dit qu'elle est convertie ? Ce témoignage-là, nous l'acceptons toujours. Et maintenant qu'elle dit qu'elle est allée plus loin, qu'elle a remporté la victoire sur tout péché, et que Christ a effectivement accompli sa promesse à cet égard, pourquoi ne la croirions-nous pas aussi ?

J'ai lu récemment le *Simple exposé de la perfection chrétienne* de M. Wesley, un livre que je n'avais jamais vu avant ces derniers temps. J'y trouve certaines expressions auxquelles je ferais objection, mais je crois que c'est plutôt l'expression que la pensée.

Et je pense que, sous cette réserve, c'est un livre admirable, et je souhaite que chaque membre de cette Église le lise. Une édition est sous presse, ici

même, dans notre ville. Je recommanderais aussi la biographie de James Brainerd Taylor, et je souhaite que chaque chrétien se la procure et l'étudie. J'en ai lu la plus grande partie trois fois en quelques mois. Bien des choses de ce livre montrent clairement qu'il croyait à la doctrine selon laquelle la perfection chrétienne est un devoir, et qu'elle peut être atteinte par les croyants dans cette vie. Rien de ce qui a été publié ne montre qu'il ait déclaré l'avoir atteinte, mais il est manifeste qu'il la croyait accessible. Mais on m'a dit que beaucoup de ce qui se trouve dans son journal sur ce sujet, ainsi que certains passages de ses lettres, ont été supprimés par ses biographes, comme ne convenant pas aux yeux de l'Église dans son état actuel. Je crois que si tout pouvait venir au jour, on verrait qu'il croyait fermement à cette doctrine. Ces livres devraient être lus et médités par l'Église.

J'ai présent à l'esprit un homme qui était membre de l'Église, mais très mondain ; quand un réveil est venu, il s'y est d'abord opposé ; mais ensuite il a été réveillé, et après un terrible combat il a été brisé, et depuis lors il a mené une vie de la piété la plus dévouée, travaillant et priant sans relâche, comme son Maître béni, pour faire avancer le royaume de Dieu. Je n'ai jamais entendu cet homme dire qu'il se croyait parfait, mais je l'ai souvent entendu parler du devoir d'être parfaitement sanctifié, et de la possibilité de l'être. Et s'il y a au monde un homme qui l'est, je crois que c'est lui.

Les gens ont les idées les plus étranges sur ce sujet. Vous les entendrez parfois argumenter contre la perfection chrétienne en disant qu'un homme parfaitement saint ne pourrait pas vivre, ne pourrait pas exister en ce monde. Je crois avoir parlé exactement ainsi moi-même, autrefois. Je sais que j'ai parlé comme un insensé sur ce sujet. Mais voyons, un saint qui serait parfait serait plus vivant que jamais pour le bien de ses semblables. Jésus-Christ ne pouvait-il pas vivre sur la terre ? Il était parfaitement saint. On pense que si quelqu'un était parfaitement sanctifié et aimait Dieu parfaitement, il serait dans un tel état d'exaltation qu'il ne pourrait pas rester dans son corps, qu'il ne pourrait ni manger ni dormir,

ni vaquer aux devoirs ordinaires de la vie. Mais rien ne le prouve. Le Seigneur Jésus-Christ était un homme, exposé à toutes les tentations des autres hommes. Il aimait aussi le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force. Et pourtant il ne paraît pas qu'il ait été dans un tel état d'exaltation qu'il ne pût à la fois manger et dormir, travailler à son métier de charpentier, et garder une parfaite santé du corps et un parfait calme de l'esprit. Et pourquoi un saint parfaitement sanctifié devrait-il être emporté par une exaltation incontrôlable, ou tué par l'intensité de l'émotion, plus que Jésus-Christ ? Il n'y en a aucun besoin, et la perfection chrétienne n'implique rien de tel.

REMARQUES.

Nous pouvons voir maintenant pourquoi il n'y a pas plus de perfection dans le monde.

1. Les chrétiens ne croient pas que ce soit la volonté de Dieu, ou que Dieu consente à ce qu'ils soient parfaitement sanctifiés en ce monde.

Ils savent qu'il leur commande d'être parfaits comme il est parfait, mais ils pensent qu'en secret il ne le veut pas et qu'il ne souhaite pas vraiment qu'ils le soient. « Sinon, disent-ils, pourquoi ne fait-il pas davantage pour nous rendre parfaits ? » Sans doute Dieu préfère-t-il qu'ils restent tels qu'ils sont, plutôt que d'employer d'autres moyens ou un autre système d'influences pour les rendre autres ; parce qu'il voit que ce serait un plus grand mal d'introduire un nouveau système de moyens que de les laisser tels qu'ils sont. Quand l'un des maux est inévitable, il choisit le moindre des deux ; et qui peut douter qu'il préfère qu'ils soient parfaits dans les circonstances où ils se trouvent, plutôt qu'ils ne pèchent dans ces circonstances ? Les pécheurs raisonnent exactement comme raisonnent ces croyants de profession. Ils disent : « Je ne crois pas qu'il veuille ma repentance ; s'il la voulait, il me ferait repentir. » Pécheur, il se peut que Dieu préfère votre impénitence persistante et votre damnation à l'emploi d'autres influences que celles qu'il emploie pour vous amener à la

repentance. Mais en conclure qu'il ne souhaite pas que vous cédiez aux influences qu'il emploie, voilà une étrange logique ! Supposez que votre domestique raisonne ainsi et dise : « Je ne crois pas que mon maître veuille que je lui obéisse, puisqu'il ne reste pas à côté de moi toute la journée pour me tenir au travail. » Est-ce une juste conclusion ? Très probablement, le temps du maître est si précieux que ce serait un plus grand dommage pour ses affaires que de voir ce domestique rester les bras croisés toute la journée.

Il en est de même dans le gouvernement de Dieu. Si Dieu faisait porter toute la puissance de son gouvernement sur un seul individu, il pourrait sauver cet individu, mais en même temps cela dérangerait si gravement son gouvernement que ce serait un mal infiniment plus grand que de laisser cet individu aller en enfer. De la même manière, dans le cas d'un chrétien, Dieu lui a fourni tous les moyens de sanctification et lui a demandé d'être parfait ; et voilà que celui-ci se retourne et dit : « Dieu ne préfère pas réellement que je sois parfait ; s'il le préférait, il me rendrait parfait. » C'est exactement l'argument du pécheur impénitent, et il ne vaut pas mieux dans un cas que dans l'autre. La simple vérité, c'est que Dieu désire, de l'un comme de l'autre, que dans les circonstances où ils sont placés ils fassent exactement ce qu'il leur commande de faire.

2. Ils ne s'y attendent pas eux-mêmes.

La plus grande partie de l'Église ne s'attend pas réellement à être plus pieuse qu'elle ne l'est.

3. La plupart du temps, ils ne désirent même pas la sanctification parfaite.

4. Ils se contentent d'avoir faim et soif de la justice, et ne s'attendent pas à être rassasiés.

Permettez-moi de dire ici qu'avoir faim et soif de la sainteté n'est pas la sainteté. Le désir d'une chose n'est pas la chose désirée. S'ils ont faim et soif de la sainteté, ils devraient ne laisser à Dieu aucun repos jusqu'à ce

qu'il accomplisse sa promesse, qu'ils seront rassasiés de sainteté, c'est-à-dire rendus parfaitement saints.

5. Ils perdent de vue le grand dessein de l'Évangile.

L'Église a trop longtemps eu l'habitude de penser que le grand dessein de l'Évangile est de sauver les hommes du châtiment du péché, alors que son dessein et son but réels sont de délivrer les hommes du péché. Mais les chrétiens se sont placés sur l'autre terrain : ils ne pensent à rien d'autre qu'à continuer de vivre dans le péché, et tout ce qu'ils espèrent, c'est d'être pardonnés et, à leur mort, rendus saints dans le ciel. Oh ! s'ils comprenaient seulement que toute la charpente de l'Évangile est destinée à briser la puissance du péché et à remplir les hommes, sur la terre, de toute la plénitude de Dieu, comme il y aurait vite une seule flamme d'amour constante dans le cœur du peuple de Dieu à travers le monde entier !

6. Les promesses ne sont pas comprises, ni appropriées par la foi.

Si l'Église voulait lire la Bible et saisir chacune des promesses qui s'y trouvent, elle les trouverait très grandes et très précieuses. Mais à présent, l'Église perd son héritage et reste dans l'ignorance de l'étendue des bénédictions qu'elle peut recevoir. Si j'en avais le temps ce soir, je pourrais vous conduire à certaines promesses dont vous comprendriez, si seulement vous les saisissiez et vous les appropriiez, ce que je veux dire.

7. Ils la cherchent par la loi, et non par la foi.

Combien cherchent la sanctification par leurs propres résolutions et leurs propres œuvres, leurs jeûnes et leurs prières, leurs efforts et leur activité, au lieu de saisir directement Christ, par la foi, pour leur sanctification, comme ils le font pour leur justification ! Ce ne sont qu'œuvres, œuvres et encore œuvres, alors que tout devrait se faire par la foi en « Jésus-Christ, lequel, de par Dieu, a été fait pour nous sagesse, justice et sanctification et rédemption ». Quand ils iront saisir directement la force de Dieu, ils seront sanctifiés. La foi fera entrer Christ droit dans l'âme et la remplira

du même esprit qui respire en lui. Ces œuvres mortes ne sont rien. C'est la foi qui doit sanctifier, c'est la foi qui purifie le cœur ; cette foi qui est une ferme assurance des choses qu'on espère saisit Christ et le fait entrer dans l'âme pour y demeurer, l'espérance de la gloire ; afin que la vie que nous vivons ici-bas soit une vie dans la foi au Fils de Dieu. C'est parce qu'on ne sait pas cela, ou qu'on n'en tient pas compte, qu'il y a si peu de sainteté dans l'Église.

Et enfin,

8. Cela vient du manque d'une dépendance de la bonne sorte.

Au lieu de se faire de leur dépendance une idée conforme à l'Écriture, de voir où est leur force, de bien comprendre combien Dieu est disposé à donner son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent, maintenant et continuellement, et de saisir ainsi le bras de Dieu et de s'y tenir, ils s'assoient dans l'incrédulité et le péché pour attendre le temps de Dieu, et ils appellent cela dépendre de Dieu. Hélas ! après tous ces discours sur la dépendance à l'égard du Saint-Esprit, comme on la sent peu ! Comme on la sent peu en réalité ! Et comme il y a peu d'abandon de l'âme tout entière à sa direction et à sa conduite, avec foi en sa puissance pour éclairer, pour conduire, pour sanctifier, pour enflammer les affections et remplir continuellement l'âme de toute la plénitude de Dieu !

Discours 20

La perfection chrétienne (second discours)

Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. (Matthieu 5,48)

En parlant précédemment sur ces paroles, j'ai suivi l'ordre que voici. 1. J'ai montré ce qu'implique le fait d'être parfait. 2. Ce qu'est la perfection chrétienne. 3. Que c'est un devoir. 4. Qu'on peut y parvenir dans cette vie. 5. J'ai répondu à quelques objections, puis j'ai donné quelques raisons pour lesquelles tant de gens ne sont pas parfaits. Ce soir, mon but est d'indiquer d'autres causes encore qui empêchent la grande masse des chrétiens de parvenir à une sanctification parfaite. C'est un fait, nous le savons : l'Église n'est pas sanctifiée, et nous devrions en connaître les raisons. Si le défaut est en Dieu, nous devrions le savoir. S'il n'a pas donné une révélation suffisante, ou si la puissance du Saint-Esprit ne suffit pas à sanctifier son peuple dans ce monde, nous devrions le comprendre, afin de ne pas nous tourmenter en efforts inutiles pour atteindre ce qui est hors d'atteinte. Et si la faute est en nous, nous devrions le savoir, et il faudrait en comprendre les vraies raisons, de peur d'en venir, de quelque manière que ce soit, à attribuer à Dieu quelque chose d'injuste, ne serait-ce qu'en pensée, en nous imaginant qu'il exige de nous ce qu'il ne nous a pas donné les moyens suffisants d'atteindre.

I. La première raison générale que je mentionnerai, pour expliquer que des gens ne soient pas sanctifiés, c'est qu'ils cherchent la sanctification « par les œuvres », et non « par la foi ».

La religion des œuvres prend une grande variété de formes ; et il est intéressant de voir les formes toujours changeantes et mouvantes qu'elle revêt :

1. L'une de ces formes, c'est quand des hommes s'efforcent de vivre de manière à rendre leur damnation injuste. Peu importe, dans ce cas, qu'ils se croient chrétiens ou non, s'ils cherchent en fait à vivre de telle sorte qu'il soit injuste de la part de Dieu de les envoyer en enfer. C'était la religion des anciens pharisiens. Et il n'en manque pas, de nos jours, dont la religion est purement de ce genre. Vous les trouverez souvent hors de l'Église, et peut-être tout prêts à avouer qu'ils ne sont jamais nés de nouveau. Mais ils parlent pourtant de leurs propres œuvres d'une manière qui montre bien qu'ils se croient beaucoup trop bons pour être damnés.

2. Une autre forme de la religion des œuvres, c'est quand des gens ne cherchent pas tant à rendre injuste de la part de Dieu leur damnation, mais cherchent plutôt, par leurs œuvres, à se recommander à la miséricorde de Dieu. Ils savent qu'ils méritent d'être damnés, et qu'ils le mériteront toujours. Mais ils savent aussi que Dieu est miséricordieux ; et ils pensent que s'ils mènent une vie honnête et font beaucoup de bien aux pauvres, cela les recommandera si bien à la miséricorde générale de Dieu qu'il ne leur imputera pas leurs iniquités, mais leur pardonnera leurs péchés et les sauvera. C'est la religion de la plupart des moralistes modernes. Vivant sous l'Évangile, ils savent qu'ils ne peuvent être sauvés par leurs œuvres, et pourtant ils pensent que s'ils vont au culte, s'ils contribuent à l'entretien du pasteur, et s'ils font ceci, cela et telle autre bonne œuvre, cela les recommandera suffisamment à la miséricorde de Dieu pour qu'ils soient sauvés. Autant que je comprenne le système religieux des unitariens modernes, ce doit être là leur système. Qu'ils le comprennent ainsi ou non, qu'ils l'admettent ou non, autant que je puisse en juger, c'est à cela que cela revient. Ils mettent de côté l'expiation de Christ et ne comptent pas être sauvés par la justice de Jésus-Christ ; et je ne vois pas sur quoi ils s'appuient, sinon sur cela. Ils semblent avoir une sorte de religion sentimentale, et c'est sur elle, jointe à leur moralité et à leur générosité, qu'ils comptent pour les recommander à la miséricorde

de Dieu. C'est sur ce fondement qu'ils espèrent recevoir le pardon de leurs péchés et être sauvés.

3. Une autre forme de la religion des œuvres, c'est quand des gens s'efforcent de se préparer à accepter Christ.

Ils comprennent que le salut ne s'obtient que par Jésus-Christ. Ils savent qu'ils ne peuvent être sauvés ni par les œuvres, ni par la miséricorde générale de Dieu sans une expiation, et que le seul moyen d'être sauvé est la foi en Christ. Mais ils ont entendu d'autres personnes raconter leur expérience : elles ont passé par une longue période d'angoisse avant de se soumettre à Christ et de trouver la paix en croyant. Et ils pensent qu'une certaine préparation est nécessaire : qu'il leur faut faire un grand nombre de prières, courir de-ci de-là pour assister aux réunions, passer bien des nuits sans dormir, endurer une certaine dose d'angoisse, et peut-être tomber dans le désespoir, et qu'alors ils seront en état d'accepter Christ. C'est la situation de beaucoup de pécheurs convaincus de péché. Quand ils sont réveillés et qu'ils en viennent à découvrir qu'ils ne peuvent être sauvés par leurs propres œuvres, ils se mettent alors à se préparer à recevoir Christ. Peut-être certains d'entre vous, qui êtes ici ce soir, sont-ils exactement dans ce cas. Vous n'osez pas venir à Christ tel que vous êtes, alors que vous avez fait si peu de prières, assisté à si peu de réunions, ressenti si peu d'angoisse, que vous en avez fait si peu et vous êtes si peu engagé. Et ainsi, au lieu d'aller tout droit à Christ pour tout ce dont vous avez besoin, comme un pauvre pécheur perdu, en vous jetant sans réserve entre ses mains, vous vous mettez à fouetter votre esprit pour le pousser à plus de conviction et d'angoisse, afin de vous préparer à accepter Christ. Ces cas sont à peu près aussi communs que les pécheurs convaincus de péché eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui abondent en œuvres de ce genre, et qui semblent résolus à ne pas tomber tout de suite aux pieds de Christ ! Il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans une démonstration pour prouver que tout ce processus ne les rend en rien meilleurs. Il n'y a là ni amour pour Dieu, ni foi, ni religion. Tout cela n'est que moquerie envers Dieu, hypocrisie et péché. Il peut y avoir beaucoup

d'émotion, mais elle ne sert à rien ; en fait, elle ne les rapproche pas de Christ ; et après tout, ils doivent faire, à la fin, exactement ce qu'ils auraient tout aussi bien pu faire au début.

Supposez maintenant qu'un homme se mette en tête que c'est là le moyen de devenir saint. Tout chrétien peut voir que c'est tout à fait absurde, et que, si nombreuses que soient les œuvres de ce genre qu'il multiplie, il ne commence même pas à s'approcher de la sainteté. Le premier acte de sainteté, c'est de croire, de saisir Christ par la foi. Et si un chrétien, réveillé au point de sentir le besoin de la sanctification, entreprend de passer par une préparation faite d'une angoisse qu'il se crée lui-même avant de s'adresser à Christ, c'est exactement aussi absurde que si un pécheur réveillé le faisait.

4. Une autre forme de la religion des œuvres, c'est quand des gens accomplissent des œuvres pour faire naître la foi et l'amour.

La dernière catégorie dont j'ai parlé était celle de gens qui se préparent à venir à Christ. Ici, nous les supposons venus à Christ : ils l'ont accepté et sont de vrais chrétiens ; mais, ayant rétrogradé, ils se mettent à accomplir beaucoup d'œuvres pour faire naître la foi et l'amour, ou pour faire naître et perfectionner en eux de justes dispositions de cœur. C'est l'une des formes les plus communes et les plus subtiles sous lesquelles se montre aujourd'hui la religion des œuvres.

Or c'est tout à fait absurde. C'est vouloir produire la sainteté par le péché. Car si les sentiments ne sont pas justes, l'acte est un péché. Si l'acte ne procède pas de la foi et de l'amour, quoi qu'ils fassent, c'est un péché. Quelle vanité de penser qu'on peut, en multipliant les péchés, faire naître la sainteté ! Et pourtant il est tout à fait courant que des gens pensent pouvoir faire naître la sainteté par une conduite purement pécheresse. Car il est certain que tout acte qui ne jaillit pas d'un amour déjà existant est un péché. L'homme n'agit pas sous l'impulsion de la foi qui est agissante par l'amour et qui purifie le cœur ; il agit sans foi ni amour, dans le dessein de faire naître ces affections par des actes de ce genre.

Il est vrai que, lorsque la foi et l'amour existent et qu'ils sont le motif qui pousse à agir, les mettre en œuvre tend à les accroître. Cela vient des lois connues de l'esprit, selon lesquelles toute puissance et toute faculté se fortifie par l'exercice. Mais le cas que nous supposons est celui de gens qui ont abandonné leur premier amour, si jamais ils en ont eu un, et qui se mettent alors, sans foi ni amour, à s'agiter en tous sens, à avertir les pécheurs, ou à faire d'autres choses semblables, dans l'idée que c'est là le moyen de se réveiller, ou de devenir saints, ou d'entrer dans l'état de cœur que Dieu exige. Il est vraiment contraire à toute saine philosophie, absurde et ruineux, de penser éveiller la foi dans l'âme, là où elle n'existe pas, en accomplissant des actes extérieurs par quelque autre motif. C'est se moquer de Dieu que de prétendre produire une disposition sainte en faisant des choses par de mauvais motifs. Tout à l'heure, je montrerai où est l'illusion, et comment il se fait que des gens puissent jamais imaginer un pareil moyen d'être sanctifiés. La chose est trop évidente pour qu'il faille la prouver : prétendre servir Dieu de cette manière, bien loin de tendre en rien à produire un bon esprit, c'est en fait attrister le Saint-Esprit et insulter Dieu.

Pour ce qui est de la philosophie de la chose, c'est exactement comme la conduite des pécheurs convaincus de péché. Mais il y a une différence : le pécheur, malgré toute sa méchanceté, peut finir par apprendre son impuissance, renoncer réellement à toutes ses propres œuvres, et sentir que son refus persistant de venir à Christ, bien loin d'être une préparation à y venir, ne fait qu'entasser contre Dieu autant de péchés. Mais il en va autrement de ceux qui se croient déjà chrétiens, comme je l'expliquerai tout à l'heure.

Des observateurs attentifs des choses de la religion l'ont souvent remarqué : beaucoup de gens qui abondent en actes religieux sont souvent les plus endurcis et les plus éloignés de tout sentiment spirituel. Si l'accomplissement des devoirs religieux était le moyen de produire le sentiment religieux, nous devrions nous attendre à ce que les pasteurs et les responsables de l'Église soient toujours les plus spirituels. Mais le fait

est que, là où la foi et l'amour ne s'exercent pas, plus les gens abondent en actes extérieurs sans la vie intérieure, plus ils deviennent endurcis, froids et pleins d'iniquité. Ils ont pu être convertis, puis rétrograder ; et tant qu'ils chercheront la sanctification de cette manière, en multipliant leurs devoirs religieux, en courant d'une réunion prolongée à l'autre ou en avertissant les pécheurs, sans aucune vie spirituelle, ils ne la trouveront jamais, mais deviendront en fait plus endurcis et plus engourdis. Ou s'ils parviennent de cette manière à une certaine excitation, c'est un état d'esprit faux et superficiel qui n'a rien de saint.

II. Une autre raison pour laquelle tant de gens ne sont pas sanctifiés, c'est celle-ci : ils ne reçoivent pas Christ dans toutes ses relations, tel qu'il est offert dans l'Évangile.

La plupart des gens se trompent entièrement sur ce point, et ils n'avanceront jamais dans la sanctification tant qu'ils n'auront pas appris qu'il y a une erreur radicale dans la manière dont ils essaient d'y parvenir. Prenons un cas. Supposons un homme convaincu de péché. Il voit que Dieu pourrait en toute justice l'envoyer en enfer, et qu'il n'a aucun moyen d'offrir une satisfaction. Parlez-lui alors de l'expiation de Christ, montrez-lui comment Christ est mort pour offrir cette satisfaction, de sorte que Dieu peut être juste tout en justifiant ceux qui croient en Jésus : il voit que c'est juste et suffisant, et exactement ce dont il a besoin, et il se jette sur Christ, par la foi, pour être justifié. Il l'accepte comme sa justification, et c'est jusque-là que va son intelligence de l'Évangile. Il croit, il est justifié, et il sent le pardon de ses péchés. Or c'est précisément là que s'arrêtent la plupart des pécheurs convaincus de péché. Ils s'attachent à Christ sous le caractère où, en tant que pécheurs, ils sentent le plus le besoin d'un Sauveur, comme la propitiation pour leurs péchés, pour faire l'expiation et obtenir le pardon, et ils s'en tiennent là. Et après cela, il est souvent extrêmement difficile d'attirer leur attention sur ce que Christ offre au-delà. Dites tout ce que vous voudrez de Christ comme sagesse et justice du croyant, comme sa sanctification, et de toutes ses relations comme Sauveur du péché : ils ne

sentent pas assez le besoin qu'ils ont de lui pour se jeter réellement sur lui dans ces relations-là. Le converti se sent en paix avec Dieu, la joie et la reconnaissance remplissent son cœur, il se réjouit d'avoir trouvé un Sauveur qui peut se tenir entre lui et son Juge ; il s'est peut-être réellement soumis, et pendant un temps il avance sur le chemin de l'obéissance aux commandements de Dieu. Mais, peu à peu, il découvre l'action du péché dans ses membres, un orgueil non dompté, son ancien caractère qui éclate de nouveau, et une multitude d'ennemis qui assaillent son âme, au-dedans et au-dehors ; et il n'est pas prêt à les affronter. Jusque-là, il s'est attaché à Christ et l'a considéré principalement sous une seule de ses relations, celle d'un Sauveur qui le sauve de l'enfer. Si je ne me trompe, la grande masse de ceux qui font profession d'être chrétiens perdent presque entièrement de vue bon nombre des relations les plus importantes que Christ soutient avec les croyants. Or, quand le converti se trouve ainsi livré à la puissance de la tentation et entraîné dans le péché, il a besoin de recevoir Christ dans une relation nouvelle, de mieux connaître l'étendue de ce qu'il a pourvu, de s'adresser de nouveau à lui, et de donner à son esprit un élan nouveau pour résister à la tentation. Beaucoup de chrétiens ne le comprennent pas pleinement. Ils ne considèrent jamais vraiment Christ sous son nom de Jésus, ce nom qu'il porte parce que c'est lui qui sauve son peuple de ses péchés. Ils ont besoin de le recevoir comme roi, pour qu'il prenne place sur le trône de leur cœur et règne sur eux avec une autorité absolue et parfaite, amenant toute faculté et toute pensée captive à son obéissance. Si le converti tombe ainsi sous la puissance de la tentation, c'est qu'il n'a pas soumis sa volonté à Christ, comme à un roi, en toutes choses, aussi parfaitement qu'il le devrait, mais qu'après tout il exerce encore sa propre volonté sur certains points.

De plus, il y a une multitude de ce qu'on appelle des péchés d'ignorance, qui n'ont pas lieu d'être. Des chrétiens se plaignent de ne pas comprendre la Bible, et il y a bien des choses sur lesquelles ils restent toujours dans le doute. Or ce dont ils ont besoin, c'est de recevoir Christ comme sagesse,

de l'accepter dans sa relation de source de lumière et de connaissance. Qui de vous attache maintenant une idée pleine et précise au texte qui dit : « Nous sommes en Jésus-Christ, lequel, de par Dieu, a été fait pour nous sagesse, justice et sanctification et rédemption » ? Comment le comprenez-vous ? Il ne dit pas qu'il est celui qui justifie, celui qui enseigne, celui qui sanctifie et celui qui rachète ; mais qu'il est sagesse, justice, sanctification et rédemption. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tant que les chrétiens n'auront pas découvert par expérience et compris ce que signifie ce passage de l'Écriture, comment l'Église pourrait-elle être sanctifiée ? L'Église est maintenant exactement comme un sarment arraché du cep : « Si vous ne demeurez en moi, vous ne pouvez porter de fruit. » Supposez qu'un sarment ait le pouvoir de se séparer volontairement du cep, et qu'il entreprenne ensuite de porter du fruit : qu'en penseriez-vous ? Il en est de même de l'Église : tant que les chrétiens ne voudront pas aller à la Source éternelle de la sanctification, de la sagesse et de la rédemption, elle ne deviendra jamais sainte. S'ils voulaient s'unir à lui, par la foi, d'une manière absolue, dans toutes les fonctions et toutes les relations sous lesquelles il est offert, ils sauraient ce qu'est la sanctification.

Je prendrai peut-être, une autre fois, ce texte pour sujet d'un discours à part, pour examiner ces points un par un et montrer ce qu'il signifie. Pour le moment, je dirai seulement ceci : il veut dire exactement ce qu'il dit, et il n'y a aucun besoin de lui ôter son sens à force d'explications, comme on ne l'a que trop souvent fait. Et quand l'Église saisira enfin Christ dans toutes ses relations, telles qu'elles sont présentées ici, elle saura ce que cela veut dire, et verra qu'il est la lumière et la vie du monde. Pour être sanctifiés par lui, les chrétiens doivent l'embrasser de telle manière qu'ils reçoivent de lui ces provisions de grâce et de connaissance qui seules peuvent purifier l'âme et donner la victoire complète sur le péché et sur Satan.

Je vais indiquer quelques raisons pour lesquelles les chrétiens ne reçoivent pas Christ dans toutes ses relations.

(1.) Il se peut qu'ils n'aient pas ces convictions particulières qui sont propres à leur faire sentir profondément la nécessité d'un Sauveur dans ces relations-là.

Si un homme n'est pas profondément convaincu de sa propre dépravation, s'il n'a pas appris à connaître intimement son propre état de péché, et s'il ne sait pas par expérience, comme un fait, qu'il a besoin de secours pour vaincre la puissance du péché, il ne recevra jamais Jésus-Christ dans son âme comme *roi*. Quand les hommes entreprennent de se tirer eux-mêmes du péché, et se sentent forts de leur propre force pour lutter contre leurs ennemis spirituels, ils ne reçoivent jamais pleinement Christ, et ne comptent pas sur lui seul pour les sauver du péché. Mais quand ils ont essayé de se garder par leur propre vigilance et leurs prières, en se liant par des résolutions et des serments à obéir à Dieu, et qu'ils découvrent qu'après tout, livrés à eux-mêmes, il n'y a rien en eux que dépravation, alors ils sentent leur impuissance et commencent à se demander ce qu'ils doivent faire. La Bible enseigne tout cela assez clairement, et si les gens voulaient croire la Bible, les convertis connaîtraient dès le départ leur impuissance et le besoin qu'ils ont d'un Sauveur qui les sauve du péché. Mais, en fait, ils ne reçoivent ni ne croient la Bible sur ce sujet avant de s'être mis à produire une justice qui leur soit propre, et d'avoir ainsi découvert par expérience qu'ils ne sont rien sans Christ. C'est pourquoi ils ne le reçoivent pas dans cette relation avant d'avoir passé, parfois, des années en efforts vains, inspirés par la propre justice, pour faire eux-mêmes l'œuvre de la sanctification. Après avoir commencé par l'Esprit, ils veulent maintenant finir par la chair.

(2.) D'autres, quand ils voient leur état, ne reçoivent pas Christ comme Sauveur du péché parce qu'après tout ils ne veulent pas abandonner tout péché.

Ils savent que s'ils se donnent entièrement à Christ, il faudra abandonner tout péché ; et ils ont quelque idole à laquelle ils ne veulent pas renoncer.

(3.) Parfois, quand des gens sont profondément convaincus et désireux de savoir ce qu'ils doivent faire pour se débarrasser du péché, ils ne s'adressent pas à Christ avec foi, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils ont le droit d'attendre de lui.

Il y en a beaucoup qui semblent supposer qu'ils sont soumis à une nécessité fatale de pécher, qu'il n'y a pas de remède, et qu'il leur faut traîner ce fardeau de péché jusqu'à leur mort. Ils ne vont pas jusqu'à attribuer ouvertement à Dieu quelque chose d'injuste, en disant en propres termes qu'il n'a rien prévu pour un cas comme le leur. Mais ils semblent supposer que, l'expiation de Christ étant assez grande pour couvrir tous les péchés, et la miséricorde de Dieu étant si grande, s'ils continuent à pécher tous les jours de leur vie, comme ils s'y attendent, il pardonnera tout à la fin ; et qu'au bout du compte ce sera à peu près aussi bien que s'ils avaient été réellement sanctifiés. Ils ne voient pas que l'Évangile a pourvu suffisamment à nous délivrer pour toujours de la pratique de tout péché. Ils le regardent comme un simple système de pardon, qui laisse le pécheur traîner son fardeau de péché jusqu'à la porte même du ciel, au lieu d'y voir un système destiné à briser la puissance même du péché dans l'esprit. La conséquence, c'est qu'ils font très peu de cas des promesses. Oh ! que les chrétiens font peu usage de ces promesses, les plus grandes et les plus précieuses, que contient la Bible, et qui ont été données expressément dans ce but : afin que nous devenions participants de la nature divine ! Dieu a ici adapté ses promesses à nos besoins en vue de cette fin, et nous n'avons qu'à puiser en lui tout ce qu'il nous faut, et nous aurons tout ce dont nous avons besoin pour notre sanctification. Écoutez le Sauveur dire : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir. »

Le fait est que les chrétiens ne croient pas vraiment grand-chose de ce qui est dans la Bible. Supposez maintenant que vous rencontriez Dieu, que vous sachiez que c'est Dieu lui-même qui vous parle, et qu'il vous tende un livre qu'il tient à la main en vous disant de prendre ce livre ; que ce

livre contient les plus grandes et les plus précieuses promesses touchant tout ce dont vous avez besoin, ou dont vous pourrez jamais avoir besoin, pour résister à la tentation, pour vaincre le péché, pour vous rendre parfaitement saint et vous préparer pour le ciel ; et qu'ensuite il vous dise que, chaque fois qu'il vous manquera quelque chose dans ce but, vous n'aurez qu'à prendre la promesse appropriée et la lui présenter, à n'importe quel moment, et qu'il le fera. Si vous receviez un tel livre directement de la main de Dieu, et si vous saviez que Dieu l'a écrit pour vous de sa propre main, ne le croiriez-vous pas ? Et ne le liriez-vous pas beaucoup plus que vous ne lisez maintenant la Bible ? Avec quelle ardeur vous chercheriez à connaître tout ce qu'il contient ! Et avec quel empressement vous en appliqueriez les promesses au moment du besoin ! Vous voudriez l'apprendre tout entier par cœur, et souvent le réciter d'un bout à l'autre, afin que votre esprit reste familier avec son contenu, et que vous soyez toujours prêt à appliquer les promesses que vous y lisez ! Or la vérité, c'est que la Bible est ce livre-là. Elle est écrite exactement ainsi, et remplie exactement de telles promesses ; de sorte que le chrétien, en saisissant la bonne promesse et en la faisant valoir, peut toujours trouver tout ce qu'il lui faut pour son bien spirituel.

Christ est un Sauveur complet. C'est en lui qu'est le oui de toutes les promesses de Dieu, et en lui leur Amen, à la gloire de Dieu le Père. C'est-à-dire que Dieu a fait ses promesses dans la seconde personne de la Trinité, en la personne de Jésus-Christ, et qu'il les a toutes rendues certaines par lui. Or ce qu'il faut, c'est que les chrétiens comprennent ces promesses, qu'ils les croient, et qu'en toute circonstance de besoin ils se les appliquent pour leur sanctification. Supposez qu'ils manquent de sagesse. Qu'ils aillent à Dieu et fassent valoir la promesse. Supposez qu'ils ne puissent comprendre les Écritures, ou que le chemin du devoir ne soit pas clair. La promesse est assez claire : qu'ils la prennent. Quoi qu'il leur manque de sagesse, de justice, de sanctification et de rédemption, qu'ils aillent seulement à Dieu avec foi et saisissent la

promesse ; et, à moins que Dieu ne se montre menteur, ils recevront assurément tout ce dont ils ont besoin.

(4.) Une autre raison pour laquelle beaucoup ne reçoivent pas Christ dans toutes ses relations, c'est qu'ils sont trop orgueilleux pour renoncer à toute confiance en eux-mêmes, à tout appui sur leur propre sagesse et leur propre volonté.

Quelle grande chose c'est, pour le cœur orgueilleux de l'homme, que de livrer à Dieu sa propre sagesse, sa connaissance, sa volonté, et tout le reste ! J'ai trouvé que c'était la plus grande de toutes les difficultés. Sans doute tous la trouvent telle. L'argument habituel, c'est : « Notre raison nous a été donnée pour être exercée en religion ; mais à quoi sert-elle si nous ne pouvons pas nous appuyer sur elle ni la suivre ? » Mais il y a là une distinction importante à faire, que beaucoup négligent. Notre raison nous a été donnée pour que nous nous en servions en religion ; mais le rôle propre de la raison n'est pas de se demander si ce que Dieu dit est raisonnable : il est de nous montrer combien il est infiniment raisonnable de croire que tout ce que Dieu dit doit être vrai, que nous puissions ou non, dans notre ignorance et notre aveuglement, en voir le caractère raisonnable. Et si nous allons au-delà, nous sortons du domaine propre de la raison. Mais combien le cœur orgueilleux de l'homme répugne à mettre de côté toute sa vaine sagesse et à devenir comme un petit enfant sous l'enseignement de Dieu ! L'apôtre dit : « Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il n'a pas encore connu comme il faut connaître. » Il y a dans ces mots un sens immense. Celui qui ne reçoit pas Christ seul comme sa sagesse ne sait rien qui vaille en religion. S'il n'est pas enseigné par Jésus-Christ, il n'a pas appris la première leçon du christianisme. De même encore : « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler. » Celui qui a appris cette leçon sent qu'il n'a pas un iota de connaissance en religion qui ait la moindre valeur, sinon dans la mesure où il est enseigné par Jésus-Christ. Car il est écrit : « Ils seront tous enseignés de Dieu. »

REMARQUES.

I. Vous voyez de quelle sorte de prédication l'Église a maintenant besoin.

L'Église a besoin d'être sondée à fond ; il faut montrer à ses membres leurs grands défauts, les amener sous la conviction de péché, puis leur indiquer où se trouve leur grande force. Avec leur éternel étalage d'œuvres mortes, ils ont besoin qu'on leur montre combien ils sont pauvres. « Tu dis : Je suis riche, je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien, et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. » Tant qu'on ne montrera pas aux chrétiens leur pauvreté, le vide infini et l'abominable méchanceté de leurs œuvres mortes, et qu'on ne leur montrera pas ensuite exactement où est leur secours, et que c'est par la foi seule, ils ne pourront jamais être sanctifiés ; l'Église s'éloignera de plus en plus de Dieu, jusqu'à n'avoir plus que l'apparence de la piété, en reniant ce qui en fait la force.

II. Quand vous voyez que le caractère chrétien de quelqu'un est défectueux sur un point quelconque, vous pouvez toujours savoir que cette personne a besoin de recevoir Christ plus pleinement dans la relation même qui est propre à combler ce défaut.

Le défaut, quel qu'il soit, dans le caractère d'un croyant, ne sera jamais corrigé tant qu'il ne verra pas la relation de Christ avec cette partie de son caractère, de manière à saisir Christ par la foi et à le faire intervenir pour remédier à ce défaut. Supposez qu'un homme soit naturellement avare et égoïste, et qu'il répugne à agir de façon désintéressée : il ne remédiera jamais à ce défaut tant qu'il ne recevra pas Christ comme son modèle, et que l'égoïsme ne sera pas chassé de son cœur parce que son âme même aura été pénétrée de la bienveillance infinie du Sauveur. Il en est de même de tout autre défaut : il ne le vaincra jamais, tant que vous ne lui aurez pas fait voir que la plénitude infinie de Christ répond à ce besoin même.

III. Vous voyez combien il est nécessaire que les pasteurs soient des hommes d'une profonde expérience en religion.

Il est facile, même pour un esprit charnel, de prêcher de manière à amener les pécheurs sous la conviction de péché. Mais tant que le niveau de sanctification ne se sera pas beaucoup élevé chez les pasteurs, il ne faut pas s'attendre à ce que la piété de l'Église s'élève beaucoup. Les chrétiens qui ont l'expérience de ces choses devraient donc prier beaucoup pour les pasteurs, afin que les fils de Lévi soient purifiés, que les conducteurs d'Israël saisissent Christ pour la sanctification de leur propre cœur ; et alors ils sauront quoi dire à l'Église au sujet de la sainteté.

IV. Beaucoup cherchent la sanctification par les œuvres sans savoir qu'ils la cherchent de cette manière.

Ils font profession de ne chercher la sanctification que par la foi. Ils vous disent qu'ils savent très bien qu'il est vain de la chercher par leurs propres forces. Et pourtant les résultats montrent, et de manière bien concluante, qu'ils la cherchent par les œuvres et non par la foi. Il est de la plus haute importance que vous sachiez si vous cherchez la sanctification par les œuvres ou par la foi ; car la chercher par les œuvres est toujours absurde, et ne conduira jamais à aucun bon résultat. Comment le saurez-vous ?

Prenez encore le cas d'un pécheur convaincu de péché. Pécheur ! comment cherchez-vous le salut ? Le pécheur répond : « Par la foi, bien sûr ; tout le monde sait qu'aucun pécheur ne peut être sauvé par les œuvres. » Je dis : Non, vous cherchez le salut par les œuvres. Comment le lui montrerai-je ? Pécheur ! croyez-vous en Christ ? « Oui. » Mais vous donne-t-il la paix avec Dieu ? « Oh ! non, pas encore ; mais j'essaie d'être plus convaincu de péché, de prier davantage, de chercher avec plus de sérieux, et j'espère qu'il me donnera la paix si je persévère. » Or tout chrétien voit du premier coup d'œil que, malgré toutes ses prétentions contraires, cet homme cherche le salut par les œuvres. Et le moyen de le

lui prouver est extrêmement simple. Il est évident qu'il le cherche par les œuvres, puisqu'il compte sur certaines démarches et certaines étapes préparatoires à franchir avant d'exercer la foi qui sauve. Il n'est pas prêt maintenant à accepter Christ, il a conscience de ne pas l'être, mais il pense devoir se mettre dans un état d'esprit différent pour s'y préparer, et c'est à cela qu'il vise. Voilà les œuvres. Peu importe l'état d'esprit qu'il vise comme préparation pour venir à Christ : si c'est quelque chose qui doit précéder la foi, ou quelque processus préparatoire à la foi, et s'il essaie, sans la foi, de se mettre dans un état d'esprit convenable pour avoir la foi, tout cela, c'est la religion des œuvres.

Or combien cet état d'esprit est commun chez ces chrétiens qui font profession de chercher la sanctification ! Vous dites qu'il vous faut mortifier le péché ; mais la manière dont vous vous y prenez, c'est une préparation inspirée par la propre justice : vous cherchez à vous recommander à Christ comme dignes de recevoir la bénédiction, au lieu de venir tout droit à Christ, en mendiants indignes et ruinés, pour recevoir aussitôt, par la foi, la bénédiction même dont vous avez besoin. Aucun effort de votre part ne vous rendra meilleurs. Comme pour un homme tombé dans une fosse horrible, au fond de la boue, chacun de vos efforts vous enfonce plus profondément dans la boue. Vous n'avez nul besoin de tout cela, et tous vos efforts, au lieu de vous rapprocher le moins du monde de Christ, ne font que vous enfoncer dans la fange, toujours plus loin de Dieu. Ce n'est pas même un commencement de secours.

Le pécheur ne gagne rien par sa recherche préparatoire. Il est là, mort par ses offenses et par ses péchés, aussi éloigné de la vie spirituelle, ou de la sainteté, qu'un cadavre l'a jamais été de la vie naturelle ; jusqu'à ce qu'enfin, cessant ses propres œuvres, il arrive à la conviction qu'il n'y a rien qu'il puisse faire pour lui-même, sinon aller *maintenant*, tel qu'il est, et se soumettre à Christ. Tant qu'il pense devoir faire d'abord quelque chose, il ne sent jamais que c'est maintenant le temps du salut fixé par Dieu. Et tant que le chrétien cherche la sanctification par la voie des

œuvres, il ne sent jamais que c'est maintenant le temps où Dieu veut lui donner la victoire sur le péché.

V. Une multitude de gens se trompent eux-mêmes sur ce point à cause de la manière dont ils ont vu se réveiller certaines Églises antinomiennes à l'ancienne mode, qui se traînaient dans la mort.

Quand on a trouvé une telle Église, dont les membres avaient été nourris de doctrine sèche au point d'être à peu près aussi insensibles que les bancs où ils étaient assis, la première chose a été de les secouer pour leur faire faire quelque chose ; et ce fait même amenait peut-être une telle Église sous la conviction de péché et la conduisait à la repentance. Ce n'est pas qu'il y ait la moindre religion dans ce que font des croyants de profession en pareil état ; mais cela leur montre leurs manques, et combien ils sont peu dignes d'être membres de l'Église, et cela réveille leur conscience. Il en est ainsi, parfois, quand on a fait prier un pécheur insouciant. Tout le monde sait qu'il n'y a aucune piété dans de telles prières, mais cela attire son attention sur la religion et donne au Saint-Esprit l'occasion de faire porter la vérité en plein sur sa conscience. Mais si vous prenez un homme qui a l'habitude de prier depuis son enfance, et que ses prières de pure forme ont rendu aussi froid qu'une pierre, la prière n'amènera jamais cet homme sous la conviction de péché, tant que vous ne lui aurez pas montré quel est le vrai caractère de ses prières, et que vous n'aurez pas fait cesser ses prières impies, qui sont un défi lancé au ciel.

Dans bien des cas, quand une Église était tombée dans la torpeur, on a trouvé que le moyen le plus efficace de la réveiller était de mettre ses membres à avertir les pécheurs du danger qu'ils couraient. Cela attirait l'attention de l'Église sur la religion, et amenait peut-être beaucoup de ses membres à la repentance. C'est pourquoi beaucoup en ont fait une règle générale : le moyen pour une Église de se réveiller, c'est toujours de se mettre au travail et d'avertir les pécheurs. Ils ne font pas ici la distinction entre les habitudes des différentes Églises et le traitement

différent qu'elles exigent en conséquence. Or, si vous prenez ce qu'on appelle une « Église active », où l'on a l'habitude de connaître des réveils et de tenir des réunions prolongées, vous verrez qu'il n'est pas difficile de pousser l'Église à agir, à s'affairer et à faire du bruit. Mais, en règle générale, à moins qu'on ne fasse preuve de beaucoup de sagesse et de fidélité envers cette Église, chaque nouveau réveil rendra sa religion de plus en plus superficielle ; et ses membres, au lieu d'être convaincus de péché par leurs efforts, s'en trouveront plus endurcis. Dites à une telle Église qu'elle est pleine de propre justice, et qu'il n'y a pas de Saint-Esprit dans son agitation, et ses membres s'en offenseront et vous regarderont avec des yeux ronds : « Comment ! ne savez-vous pas que le moyen de se réveiller, c'est de se mettre au travail en religion ? » Or le fait même que l'activité soit devenue chez eux une habitude montre qu'ils ont besoin d'un traitement différent. Ils ont d'abord besoin d'être sondés et examinés à fond, de prendre conscience de leurs manques, et d'être amenés, humbles et croyants, au pied de la croix, pour leur sanctification.

Quand j'étais évangéliste, j'ai travaillé dans une Église qui avait connu bien des réveils, et c'était la chose la plus facile du monde d'obtenir de l'Église qu'elle aille chercher des pécheurs pour les amener aux réunions ; et les impénitents venaient écouter, mais il n'y avait dans l'Église ni sentiment profond ni foi. Le pasteur voyait que cette manière de procéder ruinait l'Église, que chaque réveil obtenu de cette façon rendait les convertis de plus en plus superficiels, et qu'à moins de marquer un arrêt et d'obtenir plus de sanctification dans l'Église, nous irions à l'encontre de notre but. Nous nous mîmes à prêcher dans cette intention, et les membres de l'Église se tordaient sous cette prédication. Elle allait si directement à l'encontre de toutes leurs idées antérieures sur la manière de faire avancer la religion, que certains d'entre eux se mirent fort en colère. Ils couraient çà et là et parlaient, mais ne faisaient rien d'autre. Mais, après une période terrible, beaucoup d'entre eux furent brisés et devinrent aussi humbles et aussi dociles que de petits enfants.

Or il y a dans les Églises une multitude de gens qui soutiennent que le moyen d'obtenir la sanctification, c'est de se mettre au travail ; et ils pensent pouvoir, à force de simple frottement, produire dans leur cœur l'amour ardent de Dieu. C'est tout à fait faux. On aura beau courir en tous sens, s'agiter et faire du bruit, cela ne produira jamais la sanctification. Et moins que jamais quand les gens sont habitués à cette manière de faire.

VI. Vous qui avez l'habitude d'accomplir beaucoup de devoirs religieux, et qui pourtant n'atteignez pas la sainteté, vous pouvez voir ce qui ne va pas.

La vérité, c'est que vous vous êtes mis au travail pour vous réveiller, au lieu de vous jeter tout de suite sur le Seigneur Jésus-Christ pour être sanctifiés, et de vous mettre ensuite au travail pour le servir. Vous avez travaillé pour obtenir la vie, au lieu de travailler sous l'impulsion d'un principe de vie intérieur qui vous pousse à l'œuvre du Seigneur. Vous avez entrepris d'obtenir la sainteté par un long processus, semblable à celui du pécheur convaincu de péché qui se prépare à venir à Christ. Mais le malheur, c'est que vous n'avez pas la moitié de la persévérance de ce pécheur. Le pécheur est poussé par la peur d'aller en enfer, et il se dépense dans la voie des œuvres jusqu'à ce que ses forces soient entièrement épuisées et toute sa propre justice usée ; et alors, se sentant impuissant et perdu, il se jette dans les bras de Christ. Mais vous n'avez pas autant de persévérance, parce que vous n'avez pas autant de peur. Vous pensez que vous êtes chrétien, et que, si loin que vous restiez de la sanctification, vous êtes pourtant à l'abri de l'enfer et pouvez aller au ciel sans elle. Et ainsi vous ne voulez pas persévérer et déployer vos efforts pour obtenir la sainteté par les œuvres jusqu'à avoir usé toute votre propre justice et être poussé vers Christ comme votre seule espérance de sanctification. Voilà pourquoi les chrétiens convaincus de péché restent si généralement en deçà de cette soumission à Christ pour la sainteté que le pécheur convaincu de péché exerce pour obtenir le pardon.

Vous dites au pécheur qui cherche le salut par les œuvres : « Pourquoi ne renoncez-vous pas à tous vos efforts de propre justice pour venir tout

droit à Christ et être sauvé ? Il est prêt à vous recevoir maintenant ! » Et vous, pourquoi n'en faites-vous pas autant ? Quand apprendrez-vous la première leçon de la religion : que vous n'avez en vous-mêmes aucun secours sans Christ, et que tous vos efforts sans Christ pour être sanctifiés sont exactement aussi stériles que ceux du malheureux tombé dans la fosse horrible, au fond de la boue, qui se débat pour en sortir ?

VII. L'accroissement des œuvres dans l'Église n'est pas un signe certain de croissance dans la sainteté.

Si l'Église croît en sainteté, elle croîtra en œuvres. Mais il ne s'ensuit pas que l'accroissement des œuvres prouve toujours une croissance dans la sainteté. Il peut arriver que les œuvres religieuses augmentent beaucoup tandis que la puissance de la religion décline réellement et rapidement. Il arrive souvent dans une Église que, lorsqu'un réveil commence à perdre de sa puissance, l'Église soit disposée à faire encore plus qu'avant en fait d'œuvres ; mais cela n'arrêtera pas le déclin, à moins que ses membres ne soient brisés devant Dieu.

Je vois qu'il me faudra reprendre ce sujet. Oh ! si je pouvais convaincre toute l'Église qu'elle n'a besoin d'aucun autre secours que Christ, et que ses membres viennent tout de suite à Christ pour tout ce qui leur manque, et le reçoivent comme leur sagesse, leur justice, leur sanctification et leur rédemption ! Avec quelle promptitude tous leurs besoins seraient comblés par sa plénitude infinie !

Discours 21

Le chemin du salut

Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? Paul et Silas répondirent : Crois au Seigneur Jésus, lequel, de par Dieu, a été fait pour nous sagesse, justice et sanctification et rédemption. (Actes 16,30-31 ; 1 Corinthiens 1,30)

Il n'y a aucun inconvénient à rapprocher ainsi ces deux textes, puisqu'on a seulement retranché du premier un membre de phrase qui n'est pas essentiel au sens et qui n'a rien à voir avec mon propos d'aujourd'hui.

Dans le premier passage cité, l'apôtre dit au geôlier, qui l'interrogeait et voulait savoir ce qu'il devait faire pour être sauvé : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » Et dans l'autre, il ajoute une remarque qui l'explique, en disant quel Sauveur est Jésus-Christ : « lequel, de par Dieu, a été fait pour nous sagesse, justice et sanctification et rédemption. » Voici dans quel ordre je me propose de traiter le sujet ce soir :

I. Montrer ce qu'est le salut.

II. Montrer le chemin du salut.

I. Qu'est-ce que le salut ?

Le salut comprend plusieurs choses : la sanctification, la justification, et la vie et la gloire éternelles. Les deux idées principales sont la sanctification et la justification. La sanctification, c'est la purification de l'esprit, l'œuvre qui le rend saint. La justification concerne la manière dont nous sommes acceptés et traités par Dieu.

II. Le chemin du salut.

1. Le salut est par la foi, par opposition aux œuvres.

Je me propose ici de jeter un bref regard sur le plan du salut selon l'Évangile, et de le montrer surtout par contraste avec le plan primitif, selon lequel il était prévu de sauver le genre humain.

À l'origine, le genre humain avait été placé sur le fondement de la loi pour son salut ; de sorte que les hommes, s'ils devaient être sauvés, devaient l'être sur la base d'une obéissance parfaite et éternelle à la loi de Dieu. Adam était le chef naturel de la race. Beaucoup ont supposé qu'une alliance avait été conclue avec Adam, à peu près en ces termes : s'il continuait d'obéir à la loi pendant une période limitée, toute sa postérité serait affermie pour toujours dans la sainteté et le bonheur. Sur quoi repose cette croyance, je suis incapable de le découvrir ; je ne sache pas que la Bible enseigne cette doctrine. Et si elle est vraie, la condition des hommes aujourd'hui ne diffère pas sensiblement de ce qu'elle était au commencement. Si le salut de la race dépendait à l'origine entièrement de l'obéissance d'un seul homme, je ne vois pas comment on pourrait l'appeler une alliance des œuvres, pour ce qui regarde la race. Car si son bonheur ou son malheur était suspendu à la conduite d'un seul chef, c'était pour elle une alliance de grâce, de la même manière que le système actuel est une alliance de grâce. En effet, selon cette manière de voir, tout ce qui touchait aux œuvres dépendait d'un seul homme, exactement comme sous l'Évangile ; et le reste de la race n'avait pas plus affaire avec les œuvres qu'aujourd'hui : tout ce qui touchait aux œuvres était accompli par le représentant. Or, j'ai supposé, et rien dans la Bible ne dit le contraire, que si Adam avait persévéré pour toujours dans l'obéissance, sa postérité serait restée pour toujours sur le même terrain, et aurait dû elle-même obéir à la loi pour toujours afin d'être sauvée. Il se peut que, s'il avait toujours obéi, l'influence naturelle de son exemple eût amené un tel état de choses que, dans les faits, toute sa postérité aurait persévéré dans la sainteté. Mais le salut de chaque individu aurait encore dépendu de ses propres œuvres. Si, au contraire, les œuvres du premier père devaient être portées au compte de la race de telle sorte que, à cause de son obéissance, elle dût être affermie pour toujours dans la sainteté et le

bonheur, je ne vois pas en quoi cela diffère sensiblement de l'alliance de grâce, c'est-à-dire de l'Évangile.

Dans les faits, Adam était le chef naturel du genre humain, et son péché a entraîné les hommes dans ses conséquences, mais non selon le principe que son péché leur serait littéralement imputé comme leur propre péché. La vérité est simplement celle-ci : en raison de la relation dans laquelle il se trouvait comme leur chef naturel, son péché a eu pour résultat, dans les faits, le péché et la ruine de sa postérité. Je suppose que les hommes étaient tous, à l'origine, sous une alliance des œuvres, et qu'Adam n'était pas leur chef ou leur représentant de telle sorte que son obéissance ou sa désobéissance les entraînât irrésistiblement dans le péché et la condamnation, indépendamment de leurs propres actes. En fait, il en est résulté que « par la désobéissance d'un seul homme beaucoup ont été rendus pécheurs », comme l'apôtre nous le dit au chapitre 5 des Romains. De sorte que, quand Adam fut tombé, il n'y avait plus le moindre espoir de sauver par la loi un seul homme. C'est alors que fut révélé le plan qui avait été préparé dans les conseils de l'éternité, en prévision de cet événement, pour sauver les hommes par une pure démarche de grâce. Le salut fut alors placé sur un fondement entièrement nouveau, par une alliance de rédemption. Vous trouverez cette alliance dans le Psaume 89 et en d'autres endroits de l'Ancien Testament. C'est, vous le remarquerez, une alliance entre le Père et le Fils, au sujet du salut des hommes, et elle est le fondement d'une autre alliance, l'alliance de grâce. Dans l'alliance de rédemption, l'homme n'est pas du tout partie contractante : il est seulement l'objet de l'alliance, les parties étant Dieu le Père et le Fils. Dans cette alliance, le Fils est établi chef ou représentant de son peuple. Adam était le chef naturel de la famille humaine, et Christ est le chef de son Église selon l'alliance.

C'est sur cette alliance de rédemption qu'a été fondée l'alliance de grâce. Dans l'alliance de rédemption, le Fils s'est engagé envers le Père à accomplir une expiation, et le Père s'est engagé à lui donner une postérité, ou un peuple, recueilli du milieu du genre humain. L'alliance

de grâce fut conclue avec les hommes ; elle fut révélée à Adam après la chute, et plus pleinement révélée à Abraham. De cette alliance, Jésus-Christ devait être le Médiateur, celui qui l'administrerait. C'était une alliance de grâce, par opposition à l'alliance primitive des œuvres, sous laquelle Adam et sa postérité avaient été placés au commencement ; et le salut devait être désormais par la foi, et non par les œuvres, parce que l'obéissance et la mort de Jésus-Christ devaient être regardées comme la raison pour laquelle un individu, quel qu'il soit, serait sauvé, et non l'obéissance personnelle de chacun. Non que son obéissance ait été, à proprement parler, accomplie pour nous. Comme homme, il était dans la nécessité d'obéir pour lui-même, car il s'était placé lui-même sous la loi, et s'il ne lui obéissait pas, il devenait personnellement un transgresseur. Et pourtant, il y a un sens dans lequel on peut dire que son obéissance est portée à notre compte. Son obéissance a si hautement honoré la loi, et sa mort a si pleinement satisfait aux exigences de la justice publique, que la grâce (et non la justice) nous a attribué sa justice. S'il avait obéi à la loi strictement pour nous, sans devoir lui-même aucune obéissance pour son propre compte, libre d'obéir uniquement pour nous, je ne vois pas pourquoi la justice ne nous aurait pas imputé son obéissance ; et nous aurions pu obtenir le salut à titre de droit, au lieu de le demander à titre de grâce ou de faveur. Mais son obéissance n'est comptée comme nôtre qu'en ce sens : lui, étant Dieu et homme, ayant volontairement pris notre nature, et ensuite volontairement donné sa vie pour faire l'expiation, jette une telle gloire sur la loi de Dieu que la grâce consent à considérer l'obéissance comme nôtre, en ce sens qu'à cause de lui elle nous traite comme si nous étions justes.

Christ est aussi le chef, selon l'alliance, de ceux qui croient. Il n'est pas leur chef naturel, comme l'était Adam, mais notre relation avec lui, selon l'alliance, est telle que tout ce qui lui est donné nous est donné. Tout ce qu'il est, dans sa nature divine comme dans sa nature humaine, tout ce qu'il a fait, soit comme Dieu, soit comme homme, nous est donné par alliance, ou par promesse, et est absolument à nous. Je tiens à ce que

vous compreniez bien cela. L'Église, prise dans son ensemble, n'a encore jamais compris la plénitude et la richesse de cette alliance, ni que tout ce qui est en Christ nous est cédé dans l'alliance de grâce.

Et ici, laissez-moi dire que nous recevons cette grâce par la foi. Ce n'est pas par les œuvres, par quelque chose que nous ferions, plus ou moins, avant d'exercer la foi, que nous obtenons part à cette justice. Mais dès que nous exerçons la foi, tout ce que Christ a fait, tout ce qu'il y a en Christ, tout ce que contient l'alliance de grâce, devient nôtre par la foi. Voilà pourquoi les écrivains inspirés font si grand cas de la foi. La foi, c'est notre acceptation volontaire de la condition de l'alliance. C'est l'œil qui discerne, la main qui saisit, le moyen par lequel nous entrons en possession des bénédictions de l'alliance. Par l'acte de foi, l'âme entre effectivement en possession de tout ce qu'embrasse cet acte de foi. S'il n'y a pas assez de reçu pour briser les liens du péché et rendre aussitôt l'âme à la liberté, c'est que l'acte n'a pas embrassé assez de ce que Christ est et de ce qu'il a fait.

J'ai lu le verset des Corinthiens dans le but de faire quelques remarques sur certaines choses fondamentales que contient cette alliance de grâce. « Or, c'est par lui que vous êtes en Jésus-Christ, lequel, de par Dieu, a été fait pour nous sagesse, justice et sanctification et rédemption. » Quand Christ est reçu et qu'on croit en lui, il devient pour nous ce que désignent ces divers termes. Mais que désignent-ils ? Comment et en quel sens Christ est-il notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption ? Je m'arrêterai quelques instants sur chacun.

C'est un verset tout à fait singulier, et mon esprit s'y est longtemps arrêté, avec un grand désir d'en connaître le sens exact et complet. J'ai prié à son sujet autant qu'au sujet de n'importe quel autre passage de la Bible, afin d'être éclairé et d'en comprendre la vraie portée. J'ai depuis longtemps l'habitude, quand mon esprit s'attache à un passage que je ne comprends pas, de prier à son sujet jusqu'à ce que je me sente satisfait. Je n'ai jamais osé prêcher sur ce verset, parce que je ne me suis jamais senti pleinement

assuré de le comprendre. Je crois le comprendre maintenant. En tout cas, je veux bien vous en donner mon opinion. Et si j'ai une juste connaissance de son sens, je suis sûr de l'avoir reçue de l'Esprit de Dieu.

1. En quel sens Christ est-il notre sagesse ?

Il est souvent appelé « la Sagesse de Dieu ». Et dans le livre des Proverbes, il est appelé la Sagesse. Mais comment a-t-il été fait pour nous sagesse ?

Une idée que renferme cette expression, c'est que nous avons absolument tous les bienfaits de sa sagesse ; et que, si nous exerçons la foi comme nous le devons, nous sommes tout aussi certains d'être dirigés par elle, et cela vaut pour nous à tous égards tout autant, que si nous avions cette même sagesse en propre, dès l'origine. Sinon, il ne peut être vrai qu'il a été fait pour nous sagesse. Puisqu'il est la source infinie de la sagesse, comment peut-on dire qu'il a été fait pour nous sagesse, à moins que nous ne participions à sa sagesse et qu'elle ne nous soit garantie ; de sorte qu'à tout moment, si nous nous confions en lui, nous puissions l'avoir aussi sûrement, et dans la mesure où nous en avons besoin, pour nous guider infailliblement, que si nous l'avions nous-mêmes dès l'origine ? Voilà ce qu'il nous faut recevoir de l'Évangile, et ce que l'Évangile doit fournir pour être adapté à nos besoins. Et l'homme qui n'a pas appris cela n'a encore rien connu comme il faut connaître. S'il pense que ses propres théories et ses propres spéculations vont l'amener à une juste connaissance en matière de religion, il ne sait encore absolument rien. Son cœur charnel et terrestre n'est pas plus capable que le cœur d'une bête d'étudier les réalités de la religion jusqu'à en acquérir une connaissance qui lui serve à quelque chose. « Lequel des hommes, en effet, connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » Que pouvons-nous savoir, sans expérience, du caractère ou de l'Esprit de Dieu ? Direz-vous : « Nous pouvons raisonner sur Dieu » ? Et quand bien même nous raisonnerions ? Que peut faire ici

le raisonnement ? Supposez un esprit qui ne serait que pure intelligence, sans aucune autre faculté, et que j'entreprenne d'enseigner à cette pure intelligence ce que c'est qu'aimer. Je pourrais faire des conférences sur ce sujet et instruire cette pure intelligence dans les mots, de sorte qu'elle puisse raisonner et philosopher sur l'amour ; et pourtant chacun voit qu'il est impossible de mettre cette pure intelligence en possession de l'idée de ce qu'est l'amour, à moins non seulement qu'elle ait le pouvoir d'aimer, mais qu'elle ait effectivement aimé ! C'est exactement comme si je parlais des couleurs à un aveugle-né. Il entend le mot, mais quelle idée peut-il y attacher, s'il n'a jamais vu ? Il est impossible de faire vraiment entrer dans son esprit l'idée de la différence des couleurs. Le terme n'est pour lui qu'un mot.

Il en va exactement de même en religion. Celui dont l'esprit n'en a pas fait l'expérience peut raisonner sur elle. Il peut démontrer les perfections de Dieu comme il démontrerait une proposition d'Euclide. Mais ce qui est l'esprit et la vie de l'Évangile ne peut pas plus être communiqué à l'esprit par de simples mots, sans expérience, que l'amour à une pure intelligence ou les couleurs à un aveugle-né. Vous pouvez bien lui donner la lettre au point de l'écraser jusqu'en enfer sous la conviction de péché ; mais donner le sens spirituel des choses sans l'Esprit de Dieu est aussi absurde que de faire un cours sur les couleurs à un aveugle.

Voici donc les deux choses que contient l'idée de sagesse. 1. Puisque Christ est notre représentant, nous avons part à toute sa sagesse, et toute la sagesse qu'il possède s'exerce pour nous. Sa sagesse infinie est effectivement employée à notre profit. Et 2. sa sagesse, exactement dans la mesure où elle est nécessaire, nous est garantie, toujours prête à nous être communiquée chaque fois que nous exerçons la foi en lui pour recevoir la sagesse. De son infinie plénitude, à cet égard, nous pouvons recevoir tout ce dont nous avons besoin. Et si nous ne recevons pas de lui la sagesse qui nous est nécessaire, dans tel ou tel cas et dans tous les cas, c'est que nous n'exerçons pas la foi.

2. Il a été fait pour nous justice. Que signifie cela ?

Ici, mon esprit a longtemps travaillé pour comprendre la distinction que l'apôtre entendait faire entre la justice et la sanctification. La justice signifie la sainteté, ou l'obéissance à la loi ; et la sanctification signifie la même chose.

Ma manière de voir actuelle sur la distinction qu'il vise, c'est qu'en disant que Christ a été fait pour nous justice, l'apôtre a voulu faire comprendre que Christ est notre justice extérieure, c'est-à-dire que son obéissance, sous l'alliance de grâce, nous est comptée. Non pas en ce sens que, sur le terrain de la justice, il aurait obéi « pour nous », et que Dieu nous tiendrait pour justes parce que notre substitut a obéi ; mais en ce sens que nous avons une telle part à son obéissance que, par grâce, nous sommes traités comme si nous avions obéi nous-mêmes.

Vous savez qu'il existe sur ce sujet une manière de voir, soutenue par certains, différente de celle-ci : la justice de Christ nous serait imputée de telle sorte que nous serions considérés comme ayant toujours été saints. On a soutenu à une certaine époque, et très largement, que la justice nous était imputée de telle façon que nous avions le droit d'exiger le salut au nom de la justice. Ma manière de voir est entièrement différente. C'est que la justice de Christ devient nôtre par don. Dieu nous a unis à Christ de telle manière qu'à cause de lui il nous traite avec faveur. C'est exactement comme dans le cas où un père a rendu à son pays quelque service signalé, et où le gouvernement juge à propos de récompenser ce service signalé par une récompense signalée ; et non seulement l'homme lui-même est récompensé, mais toute sa famille reçoit des faveurs à cause de lui, parce que ce sont les enfants d'un père qui a grandement servi son pays. Les gouvernements humains font cela, et la raison en est bien claire. Il en va exactement de même dans le gouvernement divin. Les disciples de Christ sont considérés comme ne faisant qu'un avec lui, en un tel sens, et Dieu est si hautement satisfait du service signalé qu'il a rendu au royaume, vu les circonstances dans lesquelles il est devenu

Sauveur, que Dieu leur compte sa justice comme si elle était la leur ; ou, en d'autres termes, il les traite exactement comme il traiterait Christ lui-même. De même, le gouvernement d'un pays, dans certaines circonstances, traite le fils d'un père qui a grandement servi le pays exactement comme il traiterait le père, et lui accorde les mêmes faveurs. Vous voudrez bien vous rappeler que je parle maintenant de ce que j'ai appelé la justice extérieure ; j'entends par là la raison, située hors de l'individu, pour laquelle Dieu accepte et sauve ceux qui croient en Christ. Et cette raison comprend à la fois l'obéissance de Christ à la loi et son obéissance jusqu'à la mort, c'est-à-dire ses souffrances sur la croix pour faire l'expiation.

3. En quel sens Christ a-t-il été fait pour nous sanctification ?

La sanctification, c'est la pureté intérieure. Et le sens est qu'il est notre pureté intérieure. C'est la direction que Christ lui-même exerce sur nous, son Esprit qui produit en nous le vouloir et le faire, son amour qu'il répand dans nos cœurs, et qui nous dirige de telle sorte que nous sommes nous-mêmes, par la foi qui est l'œuvre de Dieu, rendus effectivement saints.

Je désire que vous saisissiez ici l'idée exacte. Quand il est dit que Christ est notre sanctification, ou notre sainteté, cela veut dire qu'il est l'auteur de notre sainteté. Il n'en est pas seulement la cause qui nous l'obtient, par son expiation et son intercession ; mais, par sa communion directe avec l'âme, il produit lui-même la sainteté. Il n'est pas la cause éloignée, mais la cause immédiate de notre sanctification. Il accomplit nos œuvres en nous, non en suspendant notre propre activité, mais en dirigeant notre esprit par les influences de son Esprit en nous, d'une manière parfaitement compatible avec notre liberté, de façon à nous sanctifier. Et cela aussi se reçoit par la foi. C'est par la foi que Christ est reçu et intronisé comme roi dans nos cœurs, quand l'esprit, par confiance en Christ, s'abandonne simplement à lui pour être conduit par son Esprit, guidé et dirigé par sa main. L'acte de l'esprit qui jette ainsi l'âme dans la

main de Christ pour être sanctifiée, c'est la foi. Il ne manque rien, sinon que l'esprit rompe avec toute confiance en lui-même et se livre à lui pour être conduit et dirigé par lui, absolument : exactement comme l'enfant tend sa petite main à son père pour qu'il le conduise où bon lui semble. Si l'enfant est méfiant, ou ne veut pas se laisser conduire, ou s'il a confiance en sa propre sagesse et en sa propre force, il s'échappera et essaiera de courir tout seul. Mais quand toute cette confiance en lui-même lui fait défaut, il cesse ses propres efforts, revient et se remet à son père, pour être conduit entièrement selon sa volonté. Je suppose que c'est là quelque chose de semblable à l'acte de foi par lequel un homme livre son esprit pour être conduit et dirigé par Christ. Il cesse ses propres efforts pour se guider, se diriger et se sanctifier lui-même ; il se livre simplement, souple comme l'air, et s'abandonne entre les mains de Christ comme à sa sanctification.

4. Il est dit que Christ a été fait pour nous, de par Dieu, rédemption. Que devons-nous entendre par là ?

Ici, l'apôtre fait clairement allusion à la coutume juive de racheter les terres, ou de racheter les parents qui avaient été vendus pour dettes. Quand une terre avait été vendue hors de la famille, ou qu'un homme avait été privé de sa liberté pour dettes, on pouvait les racheter en payant le prix du rachat. La Bible fait très souvent allusion à cette coutume du rachat. Et là où il est parlé de Christ comme de notre rédemption, je suppose que cela veut dire exactement ce que cela dit. Tant que nous sommes dans nos péchés, sous la loi, nous sommes vendus comme esclaves, entre les mains de la justice publique, livrés à la mort, et nous n'avons aucun moyen possible de nous racheter de la malédiction de la loi. Or Christ se fait lui-même le prix de notre rédemption. En d'autres termes, il est notre rançon ; il nous rachète de dessous la loi en se donnant lui-même en rançon. « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous » ; et ainsi il nous rachète aussi de la puissance du péché. Mais je dois laisser cette suite d'idées et revenir à l'examen du plan du salut.

Sous cette alliance de grâce, nos propres œuvres, ou quoi que ce soit que nous fassions ou puissions faire comme œuvres de la loi, n'ont pas plus à voir avec notre salut que si nous n'avions jamais existé. Je voudrais que vos esprits séparent entièrement le salut par les œuvres et le salut par la grâce. Notre salut par la grâce est fondé sur une raison entièrement distincte de nous et extérieure à nous. Autrefois, il dépendait de nous-mêmes. Maintenant, nous recevons le salut comme un don gratuit, uniquement à cause de Jésus-Christ. Il est le seul auteur, le seul fondement et la seule raison de notre salut. Que nous aimions Dieu ou que nous ne l'aimions pas, cela ne compte pour rien en tant que fondement de notre salut. Le tout est entièrement affaire de grâce, par Jésus-Christ. N'allez pas me faire dire qu'il n'y a aucune nécessité d'aimer Dieu ni de faire de bonnes œuvres. Je sais que, sans la sanctification, « personne ne verra le Seigneur ». Mais la nécessité de la sainteté ne repose nullement sur ce fondement. Notre propre sainteté n'entre pour rien dans le fondement ou la raison de notre acceptation et de notre salut. Nous n'allons pas être redevables à Christ pour un temps, jusqu'à ce que nous soyons sanctifiés, et, tout le reste du temps, nous tenir debout dans notre propre justice. Mais quelque parfaits et saints que nous puissions devenir, en cette vie ou dans toute l'éternité, Jésus-Christ sera à jamais la seule raison, dans l'univers, pour laquelle nous ne sommes pas en enfer. Car, quelque saints que nous puissions devenir, il sera éternellement vrai que nous avons péché ; et, au regard de la justice, rien en nous, à moins de notre damnation éternelle, ne peut satisfaire la loi. Mais maintenant Jésus-Christ a entrepris de nous secourir, et il demeure à jamais le seul fondement de notre salut.

Selon ce plan, nous avons le bénéfice de son obéis- sance à la loi, exactement comme s'il avait obéi pour nous. Non qu'il ait réellement obéi pour nous, par distinction d'avec lui-même ; mais nous avons les bienfaits de son obéissance, par le don de la grâce, tout comme s'il l'avait fait.

J'avais l'intention de m'arrêter sur l'idée de Christ comme notre « Lumière », notre « Vie » et notre « Force ». Mais je m'aperçois que le temps manque ce soir. Je voudrais toucher un peu à cette question : « Comment la foi nous met-elle en possession de Christ, sous tous ces rapports ? »

La foi en Christ nous met en possession de Christ comme de la somme et de la substance des bénédictions de l'Évangile. Christ était la bénédiction même qui avait été promise dans l'alliance avec Abraham. Et dans toute l'Écriture, il est présenté comme la somme et la substance de toutes les faveurs de Dieu envers l'homme. Il est « le Pain de vie », « l'Eau de la vie », « notre Force », « notre Tout ». L'Évangile a épuisé toutes les ressources du langage pour décrire la grande variété de ses rapports avec nous, et pour montrer que la foi doit mettre les croyants en possession de Jésus-Christ sous tous ces rapports.

Voici comment la foi met l'esprit en possession de toutes ces bénédictions : elle anéantit toutes les choses qui font obstacle à notre communion avec Christ. Il dit : « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi. » Voilà une porte, un obstacle à notre communion avec Christ, quelque chose qui barre le chemin. Prenez le cas particulier de la sagesse. Pourquoi ne recevons-nous pas Christ comme notre sagesse ? Parce que nous comptons sur notre propre sagesse, et que nous croyons avoir nous-mêmes quelque connaissance utile des choses de Dieu ; et tant que nous comptons sur elle, nous tenons la porte fermée. Voilà la porte. Rejetons donc simplement tout cela, renonçons à toute sagesse propre, et voyons combien nous sommes infiniment vides de toute connaissance utile, autant qu'une bête qui périt, quant au chemin du salut, jusqu'à ce que Christ nous enseigne. Tant que nous ne sentons pas cela, il y a une porte entre nous et Christ. Nous avons quelque chose à nous ; au lieu de venir nous jeter parfaitement entre les mains de Christ, nous venons simplement à lui pour qu'il vienne en aide à notre propre sagesse.

Comment la foi nous met-elle en possession de la justice de Christ ? Voici comment. Tant que notre esprit ne saisit pas la justice de Christ, nous sommes tout occupés de notre propre justice. Nous sommes naturellement engagés à nous fabriquer une justice à nous ; et tant que nous ne cessons pas entièrement nos propres œuvres, en nous jetant absolument sur Christ pour avoir la justice, nous ne venons pas à Christ. Christ ne rapiécera pas notre propre justice pour la rendre bonne à quelque chose. Si nous comptons sur nos prières, nos larmes, nos aumônes, ou sur quoi que ce soit que nous ayons fait ou espérions faire, il ne nous recevra pas. Il ne faut rien de tout cela. Mais au moment même où un homme saisit Christ, il reçoit toute la justice de Christ et se l'approprie comme la sienne, comme une raison parfaite et immuable d'être accepté de Dieu, par grâce.

Il en est exactement de même pour la sanctification et la rédemption. Je ne puis m'y arrêter aussi en détail que je l'aurais voulu. Tant qu'un homme ne reçoit pas Christ, il ne cesse pas ses propres œuvres. Au moment où il le reçoit, par cet acte même il rejette sur Christ toute la responsabilité. Au moment où l'esprit s'abandonne franchement à Christ, la responsabilité retombe sur lui, exactement comme celui qui entreprend de conduire un aveugle est responsable de le conduire sain et sauf. Le croyant, par l'acte de foi, engage Christ à répondre de son obéissance et de sa sanctification. En se livrant à Christ, il met en jeu toute la véracité de la Divinité : il sera conduit dans le droit chemin et rendu saint.

Et quant à la rédemption, tant que le pécheur suppose que ses propres souffrances, ses prières, ses larmes ou ses angoisses d'esprit servent à quelque chose, il ne recevra jamais Christ. Mais dès qu'il reçoit Christ, il s'effondre, perdu et condamné, comme un homme réellement mort, à moins d'être racheté par Christ.

REMARQUES.

I. Il n'y a pas en nous de vie spirituelle, ni quoi que ce soit d'agréable à Dieu, avant que nous croyions effectivement en Christ.

L'acte même de croire reçoit Christ comme étant précisément cette influence qui, seule, peut éveiller l'esprit à la vie spirituelle.

II. Nous ne sommes rien, comme chrétiens, au-delà de la mesure où nous croyons en Christ.

III. Beaucoup semblent attendre d'avoir d'abord fait quelque chose avant de recevoir Christ.

Les uns attendent d'être plus morts au monde. D'autres, d'avoir le cœur brisé. D'autres, d'avoir vu leurs doutes dissipés, avant de venir à Christ. C'est une grave erreur. C'est s'attendre à faire d'abord, avant la foi, ce qui n'est que le résultat de la foi. Votre cœur ne sera pas brisé, vos doutes ne seront pas dissipés, vous ne mourrez jamais au monde, tant que vous ne croirez pas. Au moment où vous saisirez les choses de Christ, votre esprit verra, comme à la lumière de l'éternité, le néant du monde, de la réputation, des richesses, des honneurs et des plaisirs. Attendre d'abord cela, comme une préparation à l'exercice de la foi, c'est commencer par le mauvais bout. C'est chercher, comme préparation à la foi, ce qui est toujours le résultat de la foi.

IV. Une foi parfaite produira un amour parfait. Quand l'esprit reconnaît Christ comme il convient, et le reçoit sous ses divers rapports, quand la foi est inébranlable et la vue claire, il ne restera rien dans l'esprit de contraire à la loi de Dieu.

V. Une foi constante produirait un amour constant.

Une foi croissante produirait un amour croissant. Et ici, vous devez remarquer que l'amour peut être parfait en tout temps, et pourtant être à des degrés différents selon les moments. Un homme peut aimer Dieu parfaitement et éternellement, et pourtant son amour peut croître en

vigueur pendant toute l'éternité, comme je suppose que ce sera le cas. À mesure que les saints dans la gloire verront de plus en plus les perfections de Dieu, ils l'aimeront de plus en plus, et pourtant ils auront tout le temps un amour parfait. C'est-à-dire qu'il n'y aura rien dans l'esprit d'incompatible avec l'amour, tandis que les degrés de l'amour varieront à mesure que se déploieront à leurs yeux les vues du caractère de Dieu. À mesure que Dieu découvrira à leur regard les merveilles de sa glorieuse bienveillance, leur âme frémira d'un amour nouveau pour Dieu. En cette vie, les élans de l'amour varient beaucoup en degré. Parfois, Dieu découvre à ses saints les merveilles de son gouvernement et leur donne des vues telles que leur corps en est presque terrassé ; et alors l'amour s'élève de beaucoup en degré. Et pourtant, l'amour pouvait être parfait auparavant ; c'est-à-dire que l'amour pour Dieu était suprême et sans partage, sans aucun mélange d'affections incompatibles. Et il n'est pas déraisonnable de supposer qu'il en sera ainsi pendant toute l'éternité : il se présentera des occasions où l'amour des saints sera porté à un exercice plus vif par de nouvelles manifestations de la gloire de Dieu. À mesure que Dieu leur découvrira merveille après merveille, leur amour grandira sans limite, et ils recevront sans cesse de nouveaux accroissements de force et de ferveur, pendant toute l'éternité.

J'avais l'intention de dire quelques mots au sujet de la sanctification instantanée et de la sanctification progressive. Mais le temps manque ce soir, et il faut remettre cela à plus tard.

VI. Vous voyez, bien-aimés, par ce sujet, le chemin par lequel vous pouvez être rendus saints, et quand vous pouvez être sanctifiés.

Chaque fois que vous viendrez à Christ, que vous le recevrez pour tout ce qu'il est, et que vous accepterez un salut entier par grâce, vous aurez tout ce que Christ est pour vous : sagesse, justice, sanctification et rédemption. Il n'y a rien que l'incrédulité pour vous empêcher d'en jouir pleinement dès maintenant. Vous n'avez pas besoin d'attendre une préparation quelconque. Il n'y a aucune préparation qui serve à quelque

chose. Vous devez recevoir un salut entier comme un don gratuit. Quand saisirez-vous ainsi Christ ? Quand croirez-vous ? La foi, la vraie foi, est toujours agissante par l'amour ; elle purifie le cœur et triomphe du monde. Chaque fois que vous trouverez une difficulté sur votre chemin, vous pourrez savoir de quoi il s'agit. C'est un manque de foi. Peu importe ce qui peut vous arriver extérieurement : si vous vous trouvez rejeté en arrière dans votre vie religieuse, ou si votre esprit est tout entier jeté dans la confusion, l'incrédulité en est la cause et la foi le remède. Si vous saisissez Christ et le tenez ferme, tous les démons de l'enfer ne pourront jamais vous éloigner de Dieu, ni éteindre votre lumière. Mais si vous laissez l'incrédulité l'emporter, vous pourrez continuer ainsi, misérablement et en boitant, à parler de sanctification, à employer des mots sans connaissance, et à déshonorer Dieu, jusqu'à votre mort.

Discours 22

La nécessité de l'enseignement divin

Cependant je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice, et le jugement : en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; la justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ; le jugement, parce que le prince de ce monde est jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. (Jean 16,7-13)

La doctrine selon laquelle l'influence divine est nécessaire pour éclairer et sanctifier l'esprit des hommes est enseignée très abondamment dans la Bible, et elle est généralement soutenue, au moins comme opinion, dans toutes les Églises orthodoxes. Mais, dans les faits, il semble y avoir parmi les hommes bien peu de connaissance de l'Évangile qui soit réellement efficace ; si peu qu'elle n'exerce, en comparaison, que peu d'influence. Les grands buts de l'Évangile ont à peine commencé à se réaliser, quant à la sainteté produite sur la terre. C'est une question capitale de savoir si nous avons vraiment besoin de l'influence divine pour atteindre les buts de l'Évangile ; et, si nous en avons besoin, à quel degré nous en avons besoin, et pourquoi. Si notre esprit n'est pas fixé sur cette question, il ne le sera sur aucun des sujets qui touchent pratiquement à notre sanctification.

En traitant ce sujet ce soir, je me propose de suivre l'ordre que voici :

I. Rechercher jusqu'où la raison de l'homme, sans le secours de l'illumination divine, est capable de comprendre les choses de la religion.

II. Montrer en quoi la raison de l'homme est défaillante, quant à sa capacité d'acquérir une connaissance efficace de l'Évangile.

III. Montrer que l'Esprit de Dieu peut seul fournir l'illumination dont nous avons besoin.

IV. Que chacun peut avoir l'influence de l'Esprit, selon ses besoins.

V. Les raisons pour lesquelles tel ou tel ne reçoit pas ce secours divin dans la mesure de ses besoins.

VI. Que les hommes sont responsables de la lumière qu'ils pourraient avoir, aussi bien que de celle dont ils jouissent effectivement.

I. Je vais rechercher jusqu'où la raison de l'homme, sans le secours de l'illumination divine, est capable de saisir les choses de la religion.

1. L'esprit de l'homme est capable de comprendre les faits historiques de la religion, exactement comme il comprend n'importe quels autres faits historiques.

2. Il est capable de comprendre les propositions doctrinales de l'Évangile.

C'est-à-dire qu'il peut comprendre ces abstractions qui forment le squelette de l'Évangile, comme l'existence et le caractère de Dieu, l'autorité divine et l'inspiration des Écritures, et les autres doctrines fondamentales qui forment la charpente de l'Évangile. Autrement dit, il peut les comprendre comme des propositions, et voir les preuves qui établissent leur vérité, exactement comme il peut comprendre n'importe quelles propositions scientifiques.

Par exemple, pour entrer un peu dans le détail : un homme peut, par sa raison, comprendre la loi de Dieu. Il peut comprendre qu'elle exige de lui un amour parfait envers Dieu et envers tous les autres êtres. Il peut voir sur quoi repose son obligation de le faire : c'est qu'il est un être moral. Il sait, par expérience, ce qu'est l'amour, car il a aimé divers objets. Il peut

donc former ou comprendre l'idée de l'amour, assez pour voir combien cette exigence est raisonnable. Il peut comprendre le fondement et la force de l'obligation morale, et voir, dans une certaine mesure, l'étendue de son obligation d'aimer Dieu.

De même, il peut voir qu'il est un pécheur, et qu'il ne peut pas être sauvé par ses propres œuvres. Il a violé la loi, de sorte que la loi ne pourra jamais le justifier. Il peut voir que, s'il est jamais sauvé, il faudra qu'il soit justifié par pure miséricorde, par un acte de pardon.

Je pourrais parcourir tout le cercle de la théologie, et montrer que l'intelligence humaine est capable de la connaître dans l'abstrait, comme un système de propositions à recevoir et à croire sur preuves, à la manière de n'importe quelle autre science. Je ne veux pas qu'on me fasse dire que la raison, sans secours, peut parvenir à une connaissance efficace des choses de la religion, c'est-à-dire à une connaissance capable de produire un changement qui sanctifie.

II. Je dois montrer en quoi notre connaissance des choses de la religion est nécessairement défaillante sans le secours du Saint-Esprit.

En d'autres termes, je dois montrer ce qui manque à notre connaissance de l'Évangile pour qu'elle serve efficacement au salut.

Et ici, il faut distinguer entre la connaissance qui pourrait être efficace pour quelqu'un qui serait lui-même disposé à aimer Dieu et à lui obéir, et celle qui le sera en fait pour un pécheur, entièrement mal disposé envers la sainteté. Il est facile de voir que celui qui est disposé à bien faire serait poussé à son devoir par une quantité bien moindre de lumière, ou par une vue bien moins claire et moins vive des motifs, que celui qui est disposé à mal faire. Ce que nous cherchons maintenant concerne les faits, tels qu'ils sont dans ce monde. La connaissance que nos facultés actuelles peuvent atteindre suffirait-elle à nous porter à bien faire, s'il n'y avait pas de péché dans le monde ? Je ne saurais le dire. Dans les faits, la connaissance qu'avait Adam dans l'état d'innocence n'a pas suffi à le

porter à bien faire. Mais nous parlons maintenant des choses telles qu'elles sont dans ce monde, et nous voulons montrer pour quelle raison les hommes, en tant que pécheurs, ne peuvent avoir aucune connaissance efficace des choses divines, aucune connaissance qui les amène, en fait, à aimer et à servir Dieu.

Pour servir à quelque chose dans l'atteinte de son but, la connaissance doit être de nature à agir sur l'esprit. Il faut que la volonté soit gouvernée. Et pour cela, l'esprit doit avoir des choses une vue qui éveille une émotion correspondant à l'objet considéré. La pure intelligence ne mettra jamais l'âme en mouvement. Une abstraction de l'intelligence, purement scientifique, qui ne touche pas le cœur et n'éveille aucune émotion, est entièrement incapable de mouvoir la volonté. Il en est ainsi partout. Il en serait ainsi au ciel. Dans tous les cas, il faut amener l'esprit à un certain degré d'émotion pour agir sur la volonté. Dans le cas des pécheurs, pour les amener à aimer Dieu, il faut un grand degré de lumière, une lumière qui ébranle puissamment l'esprit et produise de fortes émotions. Les raisons d'obéir doivent leur apparaître avec une grande force et une grande vivacité, de manière à soumettre leur cœur rebelle et à les amener à obéir volontairement à Dieu. Voilà la connaissance efficace. Cette connaissance, les hommes ne l'ont jamais, et ne peuvent jamais l'avoir, sans l'Esprit de Dieu. Si les hommes étaient disposés à bien faire, je ne sais pas jusqu'où pourrait servir la connaissance que la raison peut atteindre sans secours. Mais, comme ils sont universellement et totalement mal disposés, cette connaissance n'y parviendra jamais. Je vais en indiquer quelques raisons :

1. Toute la connaissance que nous pouvons avoir ici-bas des choses spirituelles nous vient par analogie, ou par comparaison.

Notre esprit est ici-bas enfermé dans le corps, et nous tirons toutes nos idées des objets extérieurs, par les sens. Or nous ne pouvons jamais, par nous-mêmes, obtenir de cette manière une connaissance des choses spirituelles ou éternelles qui suffise à diriger comme il faut notre volonté.

Nos facultés corporelles n'ont pas été créées pour cela. Toutes les idées que nous pouvons avoir du monde spirituel nous viennent par analogie, en les comparant aux choses qui nous entourent. On voit aisément que toutes les idées transmises à notre esprit de cette façon doivent être extrêmement imparfaites, et qu'en fin de compte nous n'avons pas dans l'esprit l'idée vraie. Les types du culte juif étaient probablement le moyen le plus frappant que Dieu pût employer alors pour donner aux Juifs une idée juste de l'Évangile. Si l'on considère combien les peuples d'Orient étaient habitués, par leur éducation, à l'usage des images, des paraboles et des types, le système des types était probablement le moyen le plus saisissant et le plus heureux qu'on pût imaginer pour ouvrir plus facilement leur esprit à la vérité, et leur donner du plan de la rédemption une idée plus complète que tout autre moyen n'aurait pu le faire. Et pourtant il est manifeste que les idées transmises de cette façon étaient extrêmement imparfaites, et que, sans une illumination divine qui leur fît voir la réalité plus pleinement que ne le pouvait leur raison sans secours, ils n'auraient jamais acquis par ce moyen une connaissance efficace.

De même, les mots ne sont que les signes des idées. Ils ne sont pas les idées, mais ce qui les représente. Il est souvent très difficile, et parfois impossible, de transmettre des idées par des mots. Prenez un petit enfant, essayez de parler avec lui, et voyez combien il est difficile, sur bien des sujets, de faire entrer vos idées dans sa petite tête. Il faut qu'il ait quelque expérience des choses que vous essayez de lui apprendre, avant que vous puissiez lui transmettre des idées par des mots.

Supposez que toute cette assemblée soit aveugle, et n'ait jamais vu les couleurs. Supposez ensuite qu'à ce mur soit suspendu un tableau des plus grandioses et des plus beaux, que je sois parfaitement maître du sujet, et que j'entreprenne de vous le décrire. Aucune parole que je pourrais employer ne vous donnerait de ce tableau une idée qui vous permette de vous le représenter. Lorsque, sur un sujet quelconque, nous sommes obligés, par la nature même des choses, d'employer un langage figuré, des analogies et des ressemblances, la connaissance que nous

transmettons est nécessairement défectueuse et insuffisante. Qui de vous n'a pas entendu décrire des personnes et des lieux, au point de croire en avoir une connaissance exacte, mais quand vous les avez vus, vous avez découvert que vous n'aviez aucune idée vraie de la réalité ?

Supposez qu'un homme vienne visiter ce monde depuis une autre planète, où toutes choses sont constituées selon des principes tout opposés à ceux qui ont cours ici. Supposez qu'il reste ici assez longtemps pour apprendre notre langue, et qu'il entreprenne ensuite de nous décrire le monde qu'il a quitté. Nous comprendrions ses paroles d'après nos idées et notre expérience. Or, si l'analogie entre les deux mondes est très imparfaite, il est clair que la connaissance que nous aurions, par sa description, des choses de là-bas serait imparfaite en proportion. De même, quand nous trouvons dans la Bible des descriptions du ciel et de l'enfer, ou de quoi que ce soit du monde invisible, il est clair que de simples mots ne peuvent nous donner aucune idée vraie qui soit à la mesure de la réalité.

2. La méchanceté de notre cœur est si grande qu'elle fausse notre jugement et ferme notre esprit à bien des choses de la religion que nous pourrions comprendre.

Quand l'esprit d'un homme est si faussé sur un sujet qu'il refuse d'en examiner les preuves, il ne peut évidemment pas parvenir à la connaissance de la vérité sur ce sujet. C'est notre cas en matière de religion. La perversité du cœur ferme si bien la porte à la lumière que l'intelligence n'acquiert pas, et ne peut pas acquérir, par la nature même des choses, même les idées qu'elle pourrait autrement se faire des choses divines.

3. Les préjugés sont un grand obstacle à la réception d'une connaissance juste de la religion.

Prenez le cas des disciples de Christ. Ils avaient, sur le plan du salut, de forts préjugés juifs, si forts que tous les enseignements de Christ lui-

même ne purent leur faire comprendre la vérité. Après les avoir enseignés personnellement pendant trois ans, avec tout le talent, toute la simplicité et toute l'habileté dont il était maître, il ne put jamais faire entrer dans leur esprit les premiers principes de l'Évangile. Jusqu'à sa mort même, il ne put leur faire voir qu'il devait mourir et ressusciter des morts. C'est pourquoi il dit dans son dernier entretien : « Si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. » C'était là le but même de son départ : que l'Esprit de vérité vienne et les mette en possession des choses qu'il entendait par les mots dont il s'était servi pour les enseigner.

La vérité générale est celle-ci : sans l'illumination divine, les hommes peuvent comprendre dans la Bible assez de choses pour être convaincus de péché et condamnés, mais pas assez pour être sanctifiés et sauvés.

Quelqu'un demandera peut-être : à quoi sert donc la révélation ?

Elle sert à beaucoup. La Bible est aussi claire qu'elle peut l'être. Qui doute que notre Seigneur Jésus-Christ ait instruit ses disciples aussi clairement qu'il le pouvait ? Voyez la peine qu'il prenait pour illustrer son enseignement ; combien son langage était simple ; comme il le met à la portée de l'intelligence la plus faible, comme un père le ferait pour un petit enfant. Et pourtant il reste vrai que, sans l'illumination divine, la raison humaine livrée à elle-même n'a jamais atteint, et n'atteindra jamais, une connaissance efficace de l'Évangile. La difficulté tient au sujet. La Bible contient l'Évangile aussi clairement qu'il peut l'être. C'est-à-dire qu'elle contient les signes des idées, autant que le langage peut représenter les choses de la religion. Seul un langage figuré peut servir à cet usage. Et ce langage sera toujours insuffisant pour mettre notre esprit en possession réelle des choses elles-mêmes. La difficulté tient à notre ignorance et à notre péché, et à la nature du sujet. Voilà pourquoi nous avons besoin de l'illumination divine pour acquérir une connaissance efficace de l'Évangile.

III. L'Esprit de Dieu peut seul nous donner cette illumination.

La Bible dit : « Nul ne peut dire : Jésus est le Seigneur ! si ce n'est par le Saint-Esprit. » Or la proposition abstraite de la divinité de Christ peut être prouvée, à la manière d'une vérité scientifique, de façon à obtenir l'assentiment de tout esprit sans préjugé à cette vérité que Jésus est le Seigneur. Mais rien, sinon le Saint-Esprit, ne peut mettre l'esprit en possession de l'idée de Christ comme Dieu au point de fixer l'âme dans la foi en ce fait, et de rendre cette foi efficace pour sanctifier le cœur.

Il est dit encore : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Ainsi quiconque a entendu le Père et a reçu son enseignement vient à moi. » Il est évident ici que l'attirance dont il est parlé est l'enseignement du Saint-Esprit. Il faut qu'ils soient enseignés de Dieu et qu'ils reçoivent l'enseignement du Père, avant de pouvoir jamais avoir des choses de la religion une connaissance telle qu'ils viennent effectivement à Christ.

Christ dit : « Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous. » Le mot παράκλητος, *paraclètos*, traduit ici par « consolateur », signifie proprement un aide, ou un maître qui enseigne. « Et quand il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice, et le jugement : en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; la justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ; le jugement, parce que le prince de ce monde est jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. »

De même, au quatorzième chapitre, le Sauveur dit : « Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point ; mais vous,

vous le connaissez, car il demeure avec vous, et il sera en vous. » Et encore, au verset 26 : « Mais le consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » Vous voyez ici que la fonction de l'Esprit de Dieu est d'instruire les hommes dans les choses de la religion.

Or il est manifeste que nul autre que l'Esprit de Dieu ne peut suppléer à ce défaut, et une seule considération le montre : tout enseignement par les mots, qu'il vienne de Jésus-Christ, des apôtres, ou de n'importe quel maître, inspiré ou non, ne passe que par les sens, et ne peut jamais mettre l'esprit en possession de l'idée des choses spirituelles. L'enseignement dont nous avons besoin, le voici : il nous faut quelqu'un qui nous enseigne les choses de la religion sans être obligé de dépendre des mots, ni d'atteindre notre esprit par l'intermédiaire des sens. Il nous faut un moyen par lequel les idées elles-mêmes, et non pas seulement les signes des idées, puissent être amenées à notre esprit. Il nous faut un maître qui puisse aborder directement l'esprit lui-même, et non par les sens, et qui puisse présenter les idées de la religion sans être obligé de se servir de mots. Cela, l'Esprit de Dieu peut le faire.

La manière dont l'Esprit de Dieu le fait, nous ne pourrons jamais la connaître en ce monde. Mais le fait est indéniable : il peut atteindre l'esprit sans se servir de mots, et mettre notre esprit en possession des idées elles-mêmes, dont les types, les figures ou les mots du maître humain ne sont que les signes ou les images imparfaites. Le maître humain ne peut qu'adresser des mots à nos sens, et il lui est impossible de nous mettre en possession de l'idée de ce dont nous n'avons jamais fait l'expérience. Mais l'Esprit de Dieu, qui a directement accès à l'esprit, peut, à travers le signe extérieur, nous mettre en possession de l'idée réelle des choses. Quel chrétien ne sait pas cela, comme un fait ? Quel chrétien ne sait pas, par sa propre expérience, que l'Esprit de Dieu l'amène en un instant à voir, dans un passage de l'Écriture, ce que toute son étude et tous les efforts de son esprit pour en connaître le sens n'auraient jamais pu lui donner ?

Reprenons le cas d'un tableau suspendu à ce mur, et supposons que toute l'assemblée soit aveugle, et que j'essaie de lui décrire ce tableau. Supposez maintenant que, pendant que je me donne toute la peine du monde pour vous faire comprendre les diverses nuances et combinaisons de couleurs, et que vous appliquez votre esprit à les comprendre, tout à coup vos yeux s'ouvrent ! Vous pouvez alors voir par vous-mêmes les choses mêmes que j'essayais en vain de faire entrer dans votre esprit par des mots. Eh bien, la fonction de l'Esprit de Dieu, ce que lui seul peut faire, c'est d'ouvrir l'œil spirituel, et de placer devant l'esprit, dans toute leur réalité vivante, les choses que nous essayons de décrire par des analogies et des signes, de manière à mettre l'esprit en pleine possession de la chose telle qu'elle est.

Il est évident aussi que nul autre que l'Esprit de Dieu ne connaît les choses de Dieu de manière à pouvoir nous en donner une idée juste. « Lequel des hommes, en effet, connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? » Que peut savoir une bête des choses de l'homme, du caractère d'un homme, de ses desseins, etc. ? Moi, je peux parler à votre conscience, parce que je suis un homme et que je connais les choses de l'homme. Mais je ne peux pas parler de ces choses à la conscience d'une bête, et une bête ne peut pas non plus en parler, parce qu'elle n'a pas en elle l'esprit d'un homme et ne peut pas les connaître. De même la Bible dit : « Personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » L'Esprit de Dieu, qui connaît les choses de Dieu par sa propre conscience, en possède une connaissance d'une autre nature que celle que d'autres êtres peuvent posséder ; c'est pourquoi il peut nous donner le genre d'instruction dont nous avons besoin, et que nul autre être ne peut donner.

IV. Les influences de l'Esprit de Dieu dont nous avons besoin peuvent être possédées par tous les hommes, gratuitement, sous le régime de l'Évangile.

Quelques passages de la Bible le montreront :

Jésus-Christ dit que Dieu est plus disposé à donner son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent que des parents ne le sont à donner du pain à leurs enfants. « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. » « Tout ce que vous demanderez avec foi par la prière, vous le recevrez. » « C'est pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir. » Jacques dit : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée. » S'il est vrai que Dieu a fait ces promesses sans limites, que tous les hommes qui la lui demandent peuvent avoir l'illumination divine dans toute la mesure où ils la demandent, alors il est vrai que tous les hommes peuvent avoir autant d'illumination divine qu'il leur en faut.

V. Je vais montrer les raisons pour lesquelles certains n'ont pas autant d'illumination divine qu'il leur en faut.

1. Ils ne la demandent pas de la manière, ni dans la mesure, où ils en ont besoin.

2. Ils demandent mal, ou par des motifs égoïstes.

L'apôtre Jacques dit : « Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions. » Quand quelqu'un a un motif égoïste de demander, ou toute autre raison que le désir de glorifier Dieu, il ne doit pas s'attendre à recevoir l'illumination divine. Si, en demandant le Saint-Esprit, il a pour but d'être toujours heureux dans sa religion, ou d'être très savant dans les Écritures, ou d'être regardé comme un chrétien éminent, ou que l'on parle de son expérience comme d'une chose remarquable, ou s'il a toute autre vue égoïste, c'est une bonne raison pour qu'il ne reçoive même pas ce qu'il demande.

3. Ils n'emploient pas les moyens convenables pour obtenir ce qu'ils demandent.

Supposez qu'une personne néglige sa Bible, et demande pourtant à Dieu de lui donner la connaissance des choses de la religion : c'est tenter Dieu. La manière dont Dieu donne la connaissance, c'est par la Bible et par les autres moyens d'instruction qu'il a établis. Si quelqu'un refuse d'employer ces moyens quand ils sont à sa portée, il aura beau prier, il ne doit pas s'attendre à être instruit par Dieu. « Ainsi la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ. »

Il y a une différence importante à observer entre le cas de ceux qui possèdent ces moyens et celui de ceux qui ne les possèdent pas. Je suppose qu'une personne peut apprendre l'Évangile, et recevoir toute l'illumination dont elle a besoin, dans n'importe quelle situation où les moyens lui manquent. Si elle se trouvait, par exemple, sur une île déserte, elle pourrait recevoir son illumination directement de l'Esprit de Dieu. Et il en irait de même dans n'importe quelle autre situation où elle ne pourrait absolument pas avoir accès à aucun moyen d'instruction. Quelques cas très remarquables de ce genre se sont produits depuis quelques années. J'en ai connu un que j'ai regardé à l'époque comme miraculeux, et que, pour cette raison, j'ai rarement raconté, sentant que l'Église elle-même n'était pas prête à le recevoir. Quand j'étais évangéliste, j'ai travaillé une fois dans un réveil, dans une contrée où il y avait beaucoup d'Allemands. Ils avaient reçu bien peu d'instruction, et beaucoup d'entre eux ne savaient pas lire. Mais quand l'Évangile leur fut prêché, l'Esprit de Dieu fut répandu, et il s'ensuivit un réveil des plus puissants. En pleine moisson, si une réunion était fixée quelque part, tout le voisinage accourait, remplissait la maison, et restait suspendu aux lèvres du prédicateur, pendant qu'il s'efforçait de faire entrer dans leur esprit la vérité de l'Évangile. Une pauvre Allemande, naturellement intelligente mais qui ne savait pas lire, raconta, en faisant le récit de son expérience dans une de ces réunions, un fait que ses voisins attestèrent. Avec beaucoup de larmes et le cœur plein de joie, elle dit : « Quand j'ai aimé Dieu, j'ai eu grand désir de lire la Bible, et j'ai prié Jésus-Christ, j'ai dit, et je le sentais : Jésus ! tu peux m'apprendre à lire ta sainte Bible ; et

le Seigneur m'a appris à lire. Il y avait une Bible dans la maison, et quand j'ai eu prié, j'ai pensé que je pouvais lire la Bible, et j'ai pris le livre, je l'ai ouvert, et les mots étaient juste ce que j'avais entendu lire aux gens. J'ai dit : "Seigneur Jésus-Christ, tu peux m'apprendre à lire", et je croyais qu'il le pouvait, et j'ai pensé que je lisais ; mais je suis allée demander à la maîtresse d'école si je lisais, et elle a dit que je lisais juste ; et le Seigneur m'a appris à lire ma Bible, béni soit son nom pour cela ! » Je ne sais si la maîtresse d'école dont elle parlait n'était pas dans la maison et n'entendit pas son récit. En tout cas, c'était une femme de bonne réputation parmi ses voisins, et quelques-uns des plus respectables d'entre eux me dirent ensuite qu'ils ne doutaient pas de la vérité de ce qu'elle disait. Je ne doute pas que ce fût vrai.

À l'époque, je pensais que c'était un miracle ; mais depuis les faits qui ont été mis au jour, ces dernières années, sur le caractère indestructible de la mémoire, j'ai pensé que ce cas pourrait s'expliquer de cette façon : on lui avait probablement appris, quand elle était jeune, le nom des lettres et leur valeur, et maintenant l'Esprit de Dieu, en réponse à sa prière, avait ranimé son esprit et lui avait tout rappelé, de sorte qu'elle pouvait lire la Bible.

Certains d'entre vous se souviendront des faits rapportés ici, un soir, par le président Mahan, qui montrent que toute impression faite sur l'esprit de l'homme y demeure à jamais ineffaçable. L'un des cas qu'il a cités était celui d'une vieille dame qui, dans sa jeunesse, avait lu quelques vers racontant une petite histoire ; plus tard, devenue vieille, elle voulut raconter cette histoire à des enfants à qui elle pensait qu'elle serait utile, et, à sa surprise, tous les vers lui revinrent frais à la mémoire, et elle les récita mot pour mot, bien qu'elle ne les eût jamais appris par cœur, et qu'elle les eût seulement lus dans sa jeunesse. Un autre était le cas d'une servante ignorante. Elle avait autrefois vécu chez un pasteur savant, qui avait l'habitude de lire à haute voix la Bible hébraïque dans son cabinet de travail, à portée de voix de l'endroit où cette fille faisait son ouvrage. Bien entendu, elle ne comprenait rien aux mots, et n'en entendait que les

sons. Longtemps après, sur son lit de mort, elle étonna les assistants en récitant des chapitres entiers en hébreu et en chaldéen. Les voisins crurent d'abord à un miracle, mais finirent par en apprendre l'explication. Il ressort clairement de là que même des sons inintelligibles peuvent s'imprimer dans la mémoire au point de revenir plus tard avec une parfaite netteté. Je suppose que ce fut le cas de cette pauvre Allemande, et que l'Esprit de Dieu, en réponse à sa fervente prière, rafraîchit sa mémoire au point de lui rappeler les sons et les formes des lettres qu'on lui avait appris dans son enfance, et la rendit ainsi capable de lire aussitôt la Bible.

Je dis donc ceci : ceux qui ne possèdent aucun moyen extérieur d'instruction peuvent obtenir directement de l'Esprit de Dieu toute l'illumination dont ils ont besoin, quels qu'en soient le degré ou la nature, dans les choses de la religion ; mais ceux qui possèdent ces moyens extérieurs, ou qui peuvent se les procurer, et qui ne s'en servent pas, tentent Dieu quand ils prient pour obtenir l'illumination divine tout en négligeant les moyens d'acquérir la connaissance. Pour ceux qui en ont l'occasion, « la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ ». Si quelqu'un se tient loin des moyens qui sont à sa portée, il ne peut attendre l'illumination d'aucune autre manière. Au contraire, s'il est privé de l'usage des moyens, nous devons croire, puisque Dieu est fidèle à ses promesses, qu'il peut être éclairé sans moyens, autant qu'il en a besoin.

4. Une autre raison pour laquelle beaucoup ne reçoivent pas de l'Esprit de Dieu l'illumination dont ils ont besoin, c'est qu'ils attristent l'Esprit de bien des manières.

Ils vivent de manière à attrister, ou à offenser, le Saint-Esprit, si bien qu'il ne peut, sans se contredire, leur accorder sa grâce qui éclaire.

5. Une autre raison, c'est qu'ils comptent sur les enseignements et les moyens comme s'ils étaient efficaces sans l'influence divine.

Combien se reposent sur les enseignements qu'ils reçoivent des pasteurs, sur les commentaires, sur les livres ou sur leurs propres capacités de recherche, sans sentir que toutes ces choses, sans l'Esprit de Dieu, ne peuvent que tuer, jamais rendre la vie ; ne peuvent que condamner, jamais sauver. On dirait que l'Église tout entière est dans l'erreur sur ce point : elle compte sur les moyens pour acquérir la connaissance divine, sans sentir qu'aucun moyen n'est efficace sans l'Esprit de Dieu. Oh ! si l'Église sentait cela, si elle sentait réellement que tous les moyens de la création sont vains sans l'enseignement du Saint-Esprit, comme elle prierait, comme elle nettoierait ses mains et humilierait son cœur, jusqu'à ce que le Consolateur descende lui enseigner tout ce qu'elle a besoin de savoir de la religion !

6. La confiance en soi est une autre raison pour laquelle on fait si peu l'expérience de l'illumination divine.

Tant que ceux qui font profession d'être chrétiens mettront leur confiance dans le savoir, dans la critique, ou dans leur ingéniosité naturelle pour apprendre les choses de la religion, soyez-en sûrs, ils ne jouiront guère de l'illumination de l'Esprit de Dieu.

VI. Je dois montrer que les hommes sont responsables de l'illumination divine qu'ils pourraient avoir.

C'est là une vérité universelle, reconnue de tous les hommes : un homme est tout aussi responsable de la lumière qu'il pourrait avoir que de celle qu'il a effectivement. Le droit commun, qui est la voix du bon sens commun, en a fait une maxime : nul homme qui enfreint la loi ne doit être excusé pour l'avoir ignorée, parce que tous sont tenus de savoir ce qu'est la loi. Il en va de même avec vos enfants : quand ils pouvaient connaître votre volonté, vous les jugez d'autant plus blâmables s'ils vous offensent. Il en va de même en religion : quand les hommes ont absolument à leur portée à la fois les moyens extérieurs d'instruction et les enseignements intérieurs du Saint-Esprit, s'ils pèchent par ignorance, non seulement ils n'ont aucune excuse sur ce point, mais leur ignorance

est elle-même un crime, et elle aggrave leur culpabilité. Et tous les hommes sont manifestement sans excuse de ne pas posséder toute la connaissance qui servirait efficacement à leur sanctification parfaite et immédiate.

REMARQUES

I. Vous voyez quel est l'effet de toutes les autres instructions sur une assemblée où l'on ne jouit d'aucune influence divine.

Elles peuvent convaincre l'Église de son devoir, mais elles ne produiront jamais la sanctification. Elles peuvent endurcir le cœur, mais elles ne le changeront jamais. Sans l'influence divine, elles ne sont qu'« une odeur de mort, donnant la mort ».

II. Vous voyez qu'il est important d'employer tous les moyens convenables d'instruction religieuse qui sont en notre pouvoir, comme l'intermédiaire par lequel l'Esprit de Dieu communique l'illumination divine à l'esprit.

Il n'y a aucune raison pour que nous n'employions pas les moyens qui sont en notre pouvoir, et que nous n'appliquions pas nos facultés naturelles à acquérir la connaissance de la religion, aussi fidèlement que si nous pouvions comprendre tout le sujet sans l'influence divine. Et si nous n'employons pas les moyens quand ils sont en notre pouvoir, nous n'avons aucune raison d'attendre le secours divin. Quand nous nous aidons nous-mêmes, Dieu nous aide. Quand nous employons nos facultés naturelles à comprendre ces choses, nous pouvons nous attendre à ce que Dieu nous éclaire. Détourner les yeux de la lumière, et prier ensuite pour qu'il nous soit donné de voir, c'est tenter Dieu.

III. Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles, ceux qui essaient d'enseigner les choses de la religion sans être eux-mêmes enseignés de Dieu.

Aucun degré de savoir, aucune finesse de discernement dans l'enseignement de la théologie, ne fera jamais d'un homme un maître de religion dont l'enseignement porte du fruit, s'il ne jouit pas de la puissance illuminatrice du Saint-Esprit. Il est aveugle s'il s'imagine comprendre la Bible sans elle, et s'il entreprend d'enseigner la religion, il se trompe lui-même, ainsi que tous ceux qui comptent sur lui, et les uns et les autres tomberont ensemble dans la fosse.

IV. Si quelqu'un enseigne l'Évangile par le Saint-Esprit envoyé du ciel, il sera compris.

Il peut comprendre lui-même l'Évangile sans pourtant le faire comprendre à ses auditeurs, parce que le Saint-Esprit n'est pas envoyé sur eux comme sur lui. Mais si l'Esprit de Dieu est sur eux, il leur fera comprendre l'Évangile exactement dans la mesure où il en comprend lui-même le vrai sens.

V. En prêchant l'Évangile, les pasteurs ne devraient jamais prendre des textes dont l'Esprit de Dieu ne leur a pas enseigné le sens.

Ils ne devraient pas essayer d'expliquer des passages dont ils ne sont pas sûrs que le Saint-Esprit leur a enseigné le sens. C'est de la présomption. Et ils n'ont pas besoin de le faire, car ils peuvent toujours avoir l'enseignement de l'Esprit en le demandant. Dieu est toujours plus disposé à accorder l'illumination divine qu'un père de la terre ne l'est à donner du pain à son enfant ; et s'ils demandent comme un enfant affamé demande du pain à sa mère, ils peuvent toujours recevoir toute la lumière dont ils ont besoin. Cela s'applique aussi bien aux prédicateurs qu'aux moniteurs des écoles du dimanche et des classes bibliques. Si l'un d'entre eux essaie d'enseigner les Écritures sans avoir été lui-même enseigné, il n'est pas plus capable d'enseigner sans l'enseignement divin que l'homme le plus ignorant de la rue n'est capable d'enseigner l'astronomie. Je crains que pasteurs et moniteurs, en général, n'aient bien peu compris le besoin qu'ils ont de cet enseignement divin, et n'aient bien peu senti la nécessité de prier sur leurs sermons et leurs leçons

bibliques jusqu'à ce qu'ils aient l'assurance que l'Esprit de Dieu a mis dans leur esprit l'idée vraie de la parole de Dieu. Si cela se faisait comme il le faudrait, leurs enseignements seraient bien plus efficaces que nous ne les voyons aujourd'hui. Vous qui enseignez dans les classes bibliques et les écoles du dimanche de cette Église, croyez-vous cela ? Avez-vous l'habitude, consciencieusement et constamment, de chercher à genoux l'idée vraie de chaque leçon ? Ou bien allez-vous consulter quelque commentaire, puis venez-vous débiter à vos classes la matière sèche que vous avez tirée des commentaires et des livres, sans rien du Saint-Esprit dans votre enseignement ? Si vous faites cela, laissez-moi vous le dire, vous feriez mieux de faire autre chose. Que diriez-vous d'un pasteur si vous saviez qu'il ne prie jamais sur ses textes ? Autant prendre pour pasteur l'ânesse de Balaam ; et même, en pareil cas, la bête muette pourrait faire entendre une voix d'homme et arrêter la démence d'un tel homme. Elle pourrait donner autant d'instruction efficace, pour atteindre les sources profondes du cœur, qu'un tel prédicateur. Eh bien, cela est tout aussi important pour un moniteur d'école du dimanche que pour un pasteur. Si vous ne priez pas sur votre leçon jusqu'à sentir que Dieu vous a enseigné l'idée qu'elle contient, prenez garde ! Comment osez-vous aller enseigner comme religion ce que vous ne pensez pas honnêtement avoir appris de Dieu ?

VI. C'est une grande erreur chez les étudiants en théologie, quand ils étudient pour connaître les vues de tous les grands maîtres, les gros volumes des Pères et des docteurs, et l'opinion de tout le monde sur le sens de la Bible, sauf l'opinion du Saint-Esprit.

Avec un cœur froid comme le marbre, au lieu d'aller droit à la source de la lumière, ils vont ramasser les cosses du savoir, et les débitent dans les Églises en guise d'instruction religieuse. Quelle horreur ! Tant qu'ils agiront ainsi, nous n'aurons jamais un ministère efficace. Il est juste qu'ils tirent du savoir tout le secours qu'ils peuvent pour comprendre la parole de Dieu. Mais ils ne devraient jamais se reposer sur quoi que ce

soit qu'ils ont tiré du savoir des livres, avant d'être assurés que Dieu les a mis en possession de l'idée même qu'il veut leur faire recevoir.

Je me suis beaucoup efforcé de faire passer cette conviction chez les étudiants en théologie dont j'ai la charge, et je crois y avoir réussi dans une certaine mesure. Et si je l'avais fait davantage, je ne doute pas que j'aurais mieux réussi. Et je peux dire que, lorsque j'étudiais la théologie, j'ai passé bien des heures à genoux, peut-être même pourrais-je dire des semaines, souvent avec la Bible ouverte devant moi, travaillant et priant pour parvenir à la pensée même de l'Esprit. Je ne dis pas cela pour me vanter, mais comme un fait, pour montrer que la pensée exposée ici n'est pas chez moi une opinion nouvelle. Et j'ai toujours trouvé mes textes et mes sermons à genoux. Et pourtant j'ai conscience d'avoir acquis bien peu de connaissance en religion, en comparaison de ce que j'aurais pu avoir si j'avais puisé à la source de la lumière comme j'aurais dû le faire.

VII. Combien peu la grande masse de l'Église connaît la parole de Dieu !

Faites-leur lire, par exemple, les épîtres et d'autres parties, et probablement ils n'auront pas assez de connaissance pour donner un avis sur le vrai sens d'un dixième de la Bible. Ne vous étonnez pas que l'Église ne soit pas sanctifiée ! Elle a besoin de plus de vérité. Notre Sauveur dit : « Sanctifie-les par ta vérité. » Il faut que l'Église jouisse plus abondamment de ce grand moyen de sanctification avant de savoir ce que signifie une sanctification entière. L'Église ne comprend pas la Bible. Et la raison, c'est qu'elle n'est pas allée en demander l'explication à l'auteur. Bien qu'elle ait chaque jour, et aussi souvent qu'elle le veut, ce précieux privilège de porter le livre directement à l'auteur pour qu'il l'explique, combien peu, oh ! combien peu l'Église connaît-elle de la Bible dont elle ait conscience d'avoir reçu la connaissance du Saint-Esprit ! Relisez le texte, lisez d'autres passages semblables, et dites ensuite si les chrétiens ne sont pas extrêmement coupables de ne pas comprendre la Bible.

VIII. Vous voyez la nécessité pour nous tous de nous consacrer à l'étude de la Bible, sous l'enseignement divin.

Je vous ai recommandé récemment plusieurs livres à lire, comme les *Pensées sur la perfection chrétienne* de Wesley, les mémoires de Brainerd Taylor, de Payson, de Mme Rogers, et d'autres encore. J'ai trouvé que, dans un certain état d'esprit, il est utile de lire de tels livres. Mais je ne prétends jamais faire mon étude que d'un seul livre. Je lis les autres de temps en temps, mais j'ai peu de temps et peu d'envie de lire beaucoup d'autres livres, tant que j'ai tant à apprendre de ma Bible. Je la trouve semblable à une mine profonde : plus je la travaille, plus elle devient riche. Il nous faut la lire plus que n'importe quel autre livre, plus que tous les autres livres ensemble. Il nous faut nous arrêter et prier sur elle, verset après verset, comparer une partie avec une autre, la méditer, la digérer, et la faire entrer dans notre esprit, jusqu'à ce que nous sentions que l'Esprit de Dieu nous a remplis de l'esprit de sainteté.

Le ferez-vous ? Ouvrirez-vous votre cœur à Dieu, et ne lui laisserez-vous pas de repos jusqu'à ce qu'il vous ait remplis de la connaissance divine ? Sonderez-vous les Écritures ? De jeunes convertis, et des jeunes gens qui se préparent au ministère, m'ont souvent demandé ce qu'ils devaient lire. Lisez la Bible. Je ferais cinq cents fois la même réponse. Par-dessus tout le reste, étudiez la Bible. C'est un triste fait que la plupart des jeunes gens, quand ils entrent dans le ministère, connaissent souvent moins la Bible que n'importe quel autre livre qu'ils étudient. Hélas ! hélas ! Oh ! s'ils avaient l'esprit de James Brainerd Taylor, son amour pour les Écritures, sa prière pour obtenir l'enseignement divin, nous n'entendrions plus les gémissements des Églises sur la stérilité de tant de jeunes prédicateurs, qui sortent de nos séminaires pleins du savoir des livres et presque dépourvus du Saint-Esprit.

Discours 23

L'amour est toute la religion

L'amour ne fait point de mal au prochain : l'amour est donc l'accomplissement de la loi. (Romains 13,10)

En vous parlant à partir de ces paroles, je me propose : I. De faire quelques remarques sur la nature de l'amour.

II. De montrer que l'amour est toute la religion.

III. D'indiquer quelques choses qui ne sont pas indispensables à l'amour parfait.

IV. Quelques choses qui lui sont indispensables.

V. Quelques-uns des effets de l'amour parfait.

I. Je dois faire quelques remarques sur la nature de l'amour.

1. La première remarque que j'ai à faire, c'est que l'amour peut exister sous diverses formes.

Les deux formes principales, pour ce qui concerne la religion, sont la bienveillance et la complaisance. La bienveillance est une affection de l'esprit, ou un acte de la volonté. C'est vouloir le bien de son objet, ou désirer faire son bonheur. La complaisance est l'estime, ou l'approbation du caractère de son objet. La bienveillance doit s'exercer envers tous les êtres, quel que soit leur caractère moral. La complaisance n'est due qu'à ceux qui sont bons et saints.

2. L'amour peut exister soit comme une affection, soit comme une émotion.

Quand l'amour est une affection, il est volontaire, c'est-à-dire qu'il consiste dans l'acte de la volonté. Quand il est une émotion, il est

involontaire. Ce que nous appelons sentiments, ou émotions, est involontaire. Ils ne dépendent pas directement de la volonté, et un acte direct de la volonté ne les commande pas. La vertu de l'amour se trouve surtout dans l'amour sous la forme d'une affection. Le bonheur de l'amour se trouve surtout dans l'amour sous la forme d'une émotion. Si l'affection d'amour est très forte, elle produit un haut degré de bonheur ; mais l'émotion du saint amour est le bonheur même.

J'ai dit que l'émotion de l'amour est involontaire. Je ne veux pas dire que la volonté n'y est pour rien, mais qu'elle n'est pas le résultat d'un simple acte, d'un acte direct de la volonté. Personne ne peut éprouver l'émotion de l'amour simplement en la voulant. Et l'émotion peut souvent exister en dépit de la volonté. Il arrive souvent qu'on sente s'élever dans son esprit des émotions qu'on sait mauvaises ; on essaie de les chasser par un effort direct de la volonté, on n'y parvient pas, et l'on en conclut qu'on n'a aucun pouvoir sur ces émotions. Mais la volonté peut toujours les gouverner d'une manière indirecte. L'esprit peut faire naître toute sorte d'émotions, celles qu'il veut, en dirigeant suffisamment son attention vers l'objet qui convient. Elles ne manqueront pas de s'élever à mesure que l'attention s'y fixe, pourvu que la volonté soit droite à l'égard de l'objet considéré. Il en va de même des émotions mauvaises ou pénibles : l'esprit peut s'en débarrasser en détournant entièrement son attention de l'objet, et en ne permettant pas à ses pensées de s'y arrêter.

3. D'ordinaire, nous éprouvons des émotions d'amour envers Dieu quand nous exerçons envers lui l'amour sous la forme de l'affection.

Mais ce n'est pas toujours le cas. Nous pouvons vouloir du bien à un objet quelconque, et cependant ne ressentir par moments aucune émotion d'amour sensible. Il n'est pas certain que le Seigneur Jésus-Christ lui-même ait exercé l'amour envers Dieu, sous la forme de l'émotion, en tout temps. Pour autant que nous connaissons la nature de l'esprit, nous savons qu'une personne peut exercer une affection, se laisser guider et gouverner par elle constamment, dans toutes ses actions, sans éprouver

sur le moment aucune émotion d'amour envers son objet. Ainsi un mari et père de famille peut être occupé à travailler pour le bien de sa famille, et sa vie même être gouvernée par l'affection qu'il lui porte, tandis que ses pensées ne sont pas assez occupées d'elle pour qu'il éprouve sur le moment une émotion d'amour sensible à son égard. Les choses dont il s'occupe peuvent tant absorber son esprit qu'il pense à peine aux siens, si bien qu'il n'éprouve peut-être aucune émotion sensible envers eux ; et pourtant il est sans cesse guidé et gouverné par l'affection qu'il leur porte. Remarquez ici que j'emploie le mot « affection » dans le sens du président Edwards, tel qu'il l'explique dans son célèbre *Traité de la volonté*. Dans ce traité, une affection est un acte de la volonté, une volition.

4. L'amour du prochain suppose naturellement l'existence de l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu suppose naturellement l'amour du prochain.

La même chose est déclarée au verset 8 : « Ne devez rien à personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres ; car celui qui aime les autres a accompli la loi. En effet, les commandements : Tu ne commettras point d'adultère, tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne porteras point de faux témoignage, tu ne convoiteras point, et ceux qu'il peut encore y avoir, se résument dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » On tient ici pour acquis que l'amour du prochain suppose l'existence de l'amour de Dieu ; autrement on ne pourrait pas dire que « celui qui aime les autres a accompli la loi ». L'apôtre Jacques reconnaît le même principe quand il dit : « Si vous accomplissez la loi royale, selon l'Écriture : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, vous faites bien. » L'amour du prochain y est présenté comme constituant l'obéissance à la loi tout entière. La bienveillance, c'est-à-dire le bien que l'on veut au prochain, suppose naturellement l'amour de Dieu. C'est l'amour du bonheur des êtres. De même, l'amour de complaisance envers les êtres saints suppose naturellement l'amour de Dieu, l'être d'une sainteté infinie.

II. Je dois montrer que l'amour est toute la religion.

En d'autres termes, tout ce que Dieu demande à l'homme consiste dans l'amour, sous ses diverses formes et dans ses divers fruits. L'amour est la somme de tout.

1. La première preuve que j'en donnerai, c'est que cette pensée est enseignée dans le texte et dans beaucoup d'autres passages de l'Écriture.

Les Écritures enseignent pleinement que l'amour est la somme de toutes les exigences, celles de la loi comme celles de l'Évangile. Notre Sauveur déclare que le grand commandement : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force, et ton prochain comme toi-même, est la somme de toute la loi et des prophètes ; autrement dit, qu'il suppose et renferme tout ce qu'exigent les Écritures entières, la loi et l'Évangile.

2. Dieu est amour ; aimer, c'est être semblable à Dieu, et être parfait dans l'amour, c'est être parfait comme Dieu est parfait.

Tous les attributs moraux de Dieu consistent dans l'amour, agissant dans certaines circonstances et en vue de certaines fins. La justice de Dieu qui punit les méchants, sa colère contre le péché, et le reste, ne sont que des manifestations de son amour pour le bonheur général de son royaume. Il en est de même chez l'homme. Tout ce qu'il y a de bon chez l'homme est une forme de l'amour. La haine du péché n'est que l'amour de la vertu, qui se manifeste en s'opposant à tout ce qui s'oppose à la vertu. De même, la vraie foi suppose et renferme l'amour ; et la foi où il n'y a pas d'amour, ou qui n'est pas agissante par l'amour, ne fait aucunement partie de la religion. La foi qui appartient à la religion est une confiance affectueuse en Dieu. Il existe une sorte de foi en Dieu où il n'y a pas d'amour. Le diable a cette sorte de foi. Le pécheur convaincu de péché l'a aussi. Mais il n'y a là aucune religion. La foi pourrait s'élever jusqu'à la foi qui fait des miracles, et pourtant, s'il n'y a pas d'amour en elle, elle ne vaut rien. L'apôtre Paul, au chapitre 13 de la première épître aux

Corinthiens, dit : « Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. »

Il en est exactement de même de la repentance. La repentance qui ne renferme pas l'amour n'est pas « la repentance envers Dieu ». La vraie repentance suppose l'obéissance à la loi d'amour, et par conséquent l'opposition au péché.

III. Je mentionnerai quelques choses qui ne sont pas indispensables à l'amour parfait.

1. Le plus haut degré d'émotion n'est pas indispensable à l'amour parfait.

Il est manifeste que le Seigneur Jésus-Christ a très rarement éprouvé le plus haut degré d'émotion d'amour, et pourtant il a toujours eu un amour parfait. Il manifestait en général très peu d'émotion, ou d'exaltation. L'exaltation est toujours proportionnée à la force des émotions, puisqu'elle consiste en elles. Le Sauveur paraissait en général remarquablement calme. Parfois son indignation était forte, ou sa tristesse devant la dureté du cœur des hommes ; et parfois nous lisons qu'il tressaillit de joie en son esprit. Mais il était d'ordinaire calme, et ne manifestait aucun haut degré d'émotion. Il n'est donc évidemment pas indispensable à l'amour parfait que l'émotion de l'amour existe à un haut degré.

2. L'amour parfait n'exclut pas l'idée d'un accroissement de l'amour ou d'une croissance dans la grâce.

Je suppose que la croissance de l'esprit dans la connaissance, durant toute l'éternité, entraîne naturellement une croissance dans l'amour durant toute l'éternité. Le Seigneur Jésus-Christ, dans sa nature humaine, croissait en stature, et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Sans aucun doute, enfant, il croissait en connaissance, et à mesure qu'il croissait en connaissance, il croissait en amour envers Dieu,

aussi bien qu'en grâce devant Dieu. Son amour était parfait quand il était enfant, mais il était plus grand quand il fut devenu homme. En tant qu'être humain, il a probablement continué à croître en amour pour Dieu aussi longtemps qu'il a vécu. D'après la nature de l'esprit, nous voyons qu'il peut en être ainsi de tous les saints dans la gloire : leur amour augmentera durant toute l'éternité, et pourtant ce sera toujours un amour parfait.

3. Il n'est pas indispensable à l'amour parfait que l'amour s'exerce toujours également envers tous les individus.

Nous ne pouvons pas penser à tous les individus à la fois. Vous ne pouvez même pas penser à la fois à chacune des personnes que vous connaissez. Le degré d'amour envers un individu dépend du fait que cet individu est présent à la pensée.

4. Il n'est pas indispensable à l'amour parfait qu'on ait le même degré d'esprit de prière pour chaque individu, ou pour le même individu en tout temps.

L'esprit de prière n'est pas toujours indispensable à un amour pur et parfait. Les saints dans le ciel ont un amour pur et parfait pour tous les êtres, et pourtant nous ne savons pas qu'ils aient l'esprit de prière pour qui que ce soit. Vous pouvez aimer quelqu'un d'un amour très fort, et pourtant ne pas avoir l'esprit de prière pour lui. C'est-à-dire que l'Esprit de Dieu peut ne pas vous porter à prier pour son salut. Vous ne priez pas pour les méchants qui sont en enfer. L'esprit de prière dépend des influences du Saint-Esprit, qui porte l'âme à prier pour des choses conformes à la volonté de Dieu. Vous ne pouvez pas prier par l'Esprit, avec le même degré de ferveur et de foi, pour tout le genre humain. Jésus-Christ a dit expressément qu'il ne priait pas pour tout le genre humain : « Je ne prie pas pour le monde. » On s'est grandement trompé à ce sujet, au sujet de l'esprit de prière. Certains supposent que les chrétiens n'ont pas fait tout leur devoir tant qu'ils n'ont pas prié avec foi pour chaque individu, aussi longtemps qu'il reste un pécheur sur la terre.

Alors Jésus-Christ n'a jamais fait tout son devoir, car il ne l'a jamais fait. Dieu ne nous a jamais dit qu'il sauvera tout le genre humain, et ne nous a jamais donné aucune raison de croire qu'il le fera. Comment donc pouvons-nous prier avec foi pour le salut de tous ? Sur quoi cette foi s'appuierait-elle ?

5. L'amour parfait n'est pas incompatible avec ces sentiments de langueur ou de faiblesse physique qui sont la conséquence nécessaire de l'épuisement ou de la maladie.

Nous sommes ainsi faits que l'exaltation épuise naturellement et nécessairement nos forces. Mais l'amour peut néanmoins être parfait. On peut se sentir plus disposé à se coucher et à dormir qu'à prier, et pourtant avoir un amour parfait. Le Seigneur Jésus-Christ a souvent éprouvé cette lassitude et cet épuisement, alors que l'esprit était toujours bien disposé, mais que la chair était faible.

IV. Ce qui est indispensable à l'amour parfait.

1. Il suppose qu'il n'y ait rien dans l'esprit qui soit incompatible avec l'amour.

Point de haine, de malice, de colère, d'envie, ni d'aucune autre émotion malveillante incompatible avec un amour pur et parfait.

2. Qu'il n'y ait rien dans la vie qui soit incompatible avec l'amour.

Que toutes les actions, les paroles et les pensées soient continuellement sous l'empire entier et parfait de l'amour.

3. Que l'amour pour Dieu soit suprême.

L'amour pour Dieu est complètement suprême, et tellement au-dessus de tous les autres objets que rien d'autre n'est aimé en comparaison de Dieu.

4. Que l'amour pour Dieu soit désintéressé.

Dieu est aimé pour ce qu'il est ; non pour ce qu'il est par rapport à nous, mais pour l'excellence de son caractère.

5. Que l'amour du prochain soit égal, c'est-à-dire que nous accordions à son intérêt et à son bonheur la même valeur qu'aux nôtres, et que nous le traitions, lui et ses intérêts, en conséquence.

V. Je dois mentionner quelques-uns des effets de l'amour parfait.

1. L'un des effets de l'amour parfait envers Dieu et envers les hommes sera certainement de trouver ses délices dans le renoncement à soi-même, pour faire avancer les intérêts du royaume de Dieu et le salut des pécheurs.

Voyez des parents affectueux, comme ils trouvent leurs délices à se renoncer eux-mêmes pour faire le bonheur de leurs enfants. Voici un père ; il se livre à un travail épuisant, jour après jour, d'année en année, durant toute une longue vie, se levant de bonne heure et mangeant continuellement le pain de l'inquiétude, pour assurer le bien-être de sa famille. Et tout ce renoncement, tout ce labeur, il ne les compte pas comme un chagrin ou un fardeau, mais comme une joie, à cause de l'amour qu'il porte à sa famille.

Voyez cette mère ; elle souhaite faire instruire son fils au collège. Et maintenant, au lieu de trouver pénible de veiller tard et de travailler sans relâche pour l'aider, elle y trouve sa joie. C'est qu'elle aime vraiment son fils. De tels parents ont plus de joie à faire des dons à leurs enfants qu'ils n'en auraient à jouir eux-mêmes des mêmes choses. Quel père ne savoure pas mieux un fruit en le donnant à son petit enfant qu'en le mangeant lui-même ? Le Seigneur Jésus-Christ a goûté une satisfaction plus solide à accomplir le salut des hommes qu'aucun de ses saints ne pourra jamais en goûter à recevoir de sa main des faveurs. Il a attesté qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. C'était là la joie qui lui était réservée, en vue de laquelle il a souffert la croix et méprisé l'ignominie. Son amour pour les hommes était si grand qu'il l'a pressé d'entreprendre cette œuvre, et l'a soutenu triomphalement jusqu'au bout. L'apôtre Paul ne comptait pas comme un chagrin et une épreuve d'être pourchassé de lieu en lieu, emprisonné, battu de verges, lapidé, et regardé comme le rebut

de tous, pour répandre l'Évangile et sauver des âmes. C'était sa joie. L'amour de Christ le pressait tellement, il avait un tel désir de faire le bien, que sa plus grande joie était de se coucher sur cet autel en sacrifice pour la cause. D'autres ont eu les mêmes sentiments que l'apôtre. On en a connu qui auraient volontiers vécu mille ans, ou jusqu'à la fin des temps, s'ils pouvaient être employés à faire le bien, à faire avancer le royaume de Dieu et à sauver les âmes des hommes, et qui renonçaient volontiers même au sommeil et à la nourriture pour le bien de ceux qu'ils aimaient si profondément.

2. Il délivre l'âme de la puissance des motifs légaux.

L'amour parfait amène une personne à obéir à Dieu, non parce qu'elle craint la colère de Dieu, ou qu'elle espère être récompensée pour avoir fait ceci ou cela, mais parce qu'elle aime Dieu et qu'elle aime faire la volonté de Dieu. Il y a deux extrêmes sur ce sujet. Les uns font consister la vertu à faire ce qui est bien, simplement parce que c'est bien, sans aucun rapport avec la volonté de Dieu, et sans aucune influence venant de Dieu. Les autres font consister la vertu à agir par amour pour la tâche elle-même, mais sans égard à l'autorité de Dieu comme Souverain et Législateur. Les uns et les autres sont dans l'erreur. Faire une chose simplement parce qu'on la juge bonne, et non par amour pour Dieu, ce n'est pas la vertu. Ce n'est pas non plus la vertu que de faire une chose parce qu'on aime la faire, sans égard à la volonté de Dieu. Une femme pourrait faire certaines choses parce qu'elle sait qu'elles plairont à son mari ; mais si elle faisait la même chose simplement parce qu'elle aime la faire, et sans égard à son mari, ce ne serait pas une vertu en ce qui concerne son mari. Si quelqu'un aime Dieu, dès qu'il sait quelle est la volonté de Dieu, il la fera parce que c'est la volonté de Dieu. L'amour parfait conduira à une obéissance universelle, à faire en toutes choses la volonté de Dieu, parce que c'est la volonté de Dieu.

3. Celui qui exerce l'amour parfait sera mort au monde.

J'entends par là qu'il sera détaché de l'influence des considérations mondaines. L'amour parfait anéantira tellement l'égoïsme qu'il n'aura d'autre volonté que la volonté de Dieu, et d'autre intérêt que la gloire de Dieu. Il ne se laissera pas influencer par l'opinion publique, ni par ce que tel ou tel dira ou pensera. Voyez cette femme ! Que ne ferait-elle pas, par affection naturelle pour son mari ? Elle est prête à rompre avec tous ses amis, comme si elle était morte pour eux, à ne pas faire le moindre cas de ce qu'ils disent, et à laisser toutes les richesses, les honneurs et les plaisirs qu'ils peuvent lui offrir, pour s'unir à celui qu'elle aime et vivre avec lui dans la pauvreté, dans la disgrâce et en exil. Son affection est si grande qu'elle le fait avec joie, et qu'elle est prête à passer d'un palais à n'importe quelle chaumière ou caverne de la terre, et à y être parfaitement heureuse. Et tout ce que ses amis peuvent dire contre l'homme qu'elle aime n'a pas la moindre influence sur son esprit, sinon de la faire s'attacher plus étroitement à lui. Cette unique affection, qui absorbe tout, a véritablement tué toutes les influences qui agissaient autrefois sur elle. Il est vain d'essayer de l'influencer par de telles choses. Il n'y a qu'une seule voie d'accès à son esprit, une seule sorte de motifs qui la fassent agir, et elle passe par l'objet de son affection.

Pour ce qui est de la nature de l'esprit, l'amour parfait pour Dieu agit de la même manière. L'esprit rempli d'amour parfait, il est impossible de le détourner de Dieu tant que cet amour reste en exercice. Ôtez à cet homme ses biens de ce monde, ses amis, sa réputation, ses enfants ; envoyez-le en prison, frappez-le de verges, attachez-le au poteau, couvrez-lui le corps d'éclats de pin résineux et mettez-y le feu ; laissez-lui ensuite son Dieu, et il est heureux. Sa forte affection peut le rendre insensible à tout le reste. Il est comme mort à tout le monde, sauf à son Dieu. On a connu des cas de martyrs qui, tandis que leur corps grillait sur le bûcher, étaient si parfaitement heureux en Dieu qu'ils en perdaient le sentiment de la douleur. Mettez un tel homme en enfer, dans l'étang de feu et de soufre : aussi longtemps qu'il jouit de Dieu et que l'amour de Dieu remplit son âme, il est heureux.

Qui n'a pas vu, ou entendu raconter, des cas d'affection approchant de ce que je viens de décrire, où une personne est réellement morte à toute autre chose et ne vit que pour l'objet aimé ? Que de fois voyez-vous des parents passionnés, qui vivent pour un enfant unique, et qui, quand cet enfant meurt, souhaitent mourir eux-mêmes ! Parfois un mari et une femme ont l'un pour l'autre une affection si absorbante qu'ils ne vivent pour rien d'autre ; et si le mari meurt, la femme dépérit et meurt aussi. L'objet qui absorbait son âme, celui pour qui elle vivait, n'est plus : pourquoi vivrait-elle plus longtemps ? De même, quand un homme est rempli de l'amour parfait de Dieu, il ne souhaite vivre que pour aimer et servir Dieu ; il est mort au monde, mort à sa propre réputation, et n'a aucun désir de vivre pour une autre raison, ici-bas, au ciel ou n'importe où ailleurs dans l'univers, que pour glorifier Dieu. Il est prêt à vivre, ici ou n'importe où ailleurs, et à souffrir et à travailler mille ans, ou durant toute l'éternité, si cela doit glorifier Dieu.

Je me souviens d'avoir souvent entendu un ami dire : « Je ne crois pas avoir une seule pensée de vivre un seul instant dans un autre but que de glorifier Dieu, pas plus que je ne penserais à sauter tout droit en enfer. » Il le disait sobrement et de propos délibéré, et toute la vie de cet homme répondait à cette déclaration. Il était intelligent, d'esprit pondéré, honnête, et je ne doute pas qu'il exprimait ce qui était depuis des années la conviction la plus entière de son esprit. Qu'était-ce là, sinon l'amour parfait ? Que fait de plus un ange dans le ciel ? Son amour peut être plus grand en degré, parce que sa force est plus grande. Mais le plus élevé des anges ne pourrait pas aimer plus parfaitement qu'en pouvant dire en toute sincérité : « J'aurais aussi vite l'idée de sauter en enfer que celle de vivre un seul instant dans un autre but que de glorifier Dieu. » Qu'est-ce que Jésus-Christ lui-même pourrait dire de plus ?

4. Il n'est guère besoin de dire qu'une joie et une paix parfaites sont les fruits naturels de l'amour parfait.

Mais je veux ici attirer votre attention sur ce que dit l'apôtre au chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens, en parlant de la charité, c'est-à-dire de l'amour. Vous remarquerez que le mot traduit ici par « charité » est le même qui, ailleurs, est rendu par « amour ». Il signifie l'amour. « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » Un homme pourrait avoir même la foi qui fait des miracles, assez forte pour arracher les montagnes à leurs fondements éternels, et pourtant n'avoir pas d'amour. « Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. » Vous voyez jusqu'où l'apôtre suppose qu'un homme peut aller sans amour. « La charité est patiente. » La patience, c'est la douceur devant l'opposition ou l'offense. C'est l'un des effets de l'amour : supporter de grandes provocations sans user de représailles ni rendre injure pour injure. L'amour est « plein de bonté », c'est-à-dire affectueux dans toutes ses relations avec les autres, jamais dur ni grossier, ne causant jamais de peine sans nécessité à personne. L'amour « n'est point envieux » : il ne prend jamais personne en grippe parce qu'on fait plus de cas de lui ou qu'on le remarque davantage, parce qu'il est plus honoré ou plus utile, ou qu'il fait de plus grands progrès dans la connaissance, le bonheur ou la piété. Il « ne s'enfle point d'orgueil », mais il est toujours humble et modeste. Il « ne fait rien de malhonnête », mais produit naturellement une conduite agréable et courtoise envers tous. Si peu habitué que soit aux usages du monde l'homme animé d'un amour parfait, il fait toujours bonne figure : il lui est naturel d'être si bon, si doux et si courtois. Il « ne cherche point son intérêt », c'est-à-dire qu'il n'a aucun égoïsme. Il « ne s'irrite point ». C'est toujours l'effet de l'amour. Voyez cette mère, avec quelle patience elle supporte ses enfants, parce qu'elle les aime. Si vous

voyez quelqu'un de susceptible ou de revêche, qui s'emporte facilement quand quelque chose va de travers, il n'est nullement parfait dans l'amour, s'il a même de l'amour. S'irriter facilement est toujours un signe d'orgueil. Si quelqu'un est plein d'amour, il est impossible de lui faire éprouver une colère coupable tant que cet amour dure. Il éprouve une indignation semblable à celle de Dieu et à celle des saints anges devant ce qui est bas et mauvais, mais il ne s'en irritera pas. Il « ne soupçonne point le mal ». Montrez-moi un homme qui suspecte toujours les intentions des autres, et qui donne sans cesse la pire interprétation aux paroles et aux actions de ses semblables, et je vous montrerai un homme qui a en lui le diable, et non le Saint-Esprit. Il a dans son propre cœur ce qui le fait penser du mal des autres. Si quelqu'un est lui-même honnête et simple de cœur, il sera le dernier à penser du mal des autres. Il ne sera pas toujours à flairer l'hérésie ou la malice chez les autres. Au contraire, de telles personnes sont souvent exposées à être dupées par des gens habiles, non par manque de bon sens, mais par l'effet de l'amour. Elles ne soupçonnent pas le mal là où les dehors paraissent honnêtes, ni sans les preuves les plus fortes. L'amour « ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité ». Voyez un homme qui triomphe de la chute de son prochain, ou qui s'écrie : « Je vous l'avais bien dit ! » ; eh bien, je vous le dis, cet homme est bien loin d'être parfait dans l'amour. Il « excuse tout », toutes les provocations et les offenses, sans vengeance. Il « croit tout » : au lieu d'être difficile à convaincre de ce qui est à l'avantage des autres, il est toujours prêt à croire le bien partout où il en existe le moindre indice. Il « espère tout » : même là où il y a lieu de soupçonner le mal, tant qu'il reste place pour l'espérance, il donne à la chose la meilleure interprétation qu'elle puisse supporter. Quand vous voyez quelqu'un qui n'a pas cet esprit, soyez assurés qu'il n'est nullement sincère dans l'amour. Que dis-je ? il n'a pas d'amour du tout.

Je pourrais poursuivre plus loin ce raisonnement, mais je n'en ai pas le temps. « L'amour ne fait point de mal au prochain. » Remarquez-le : aucun mal ! L'amour parfait ne trompe jamais, ne fraude jamais,

n'opprime jamais, ne fait jamais aucun mal au prochain. Un homme sous l'influence de l'amour parfait vendrait-il du rhum à son prochain ? Jamais. Un homme qui aimerait Dieu de tout son cœur, parfaitement, tiendrait-il son prochain en esclavage ? L'amour ne fait point de mal au prochain ; l'esclavage lui refuse le salaire qu'il a gagné, peut-être le vend, l'arrache à sa famille, le prive de la Bible, et s'efforce autant que possible d'en faire une brute. Il ne peut y avoir de plus grand mensonge et de plus grande hypocrisie que, pour un homme qui fait cela, de prétendre aimer Dieu, maintenant que la lumière a été faite sur ce sujet et que l'attention des hommes s'est portée sur lui. Un homme haïra-t-il sa propre chair ? Comment celui qui hait son prochain ou lui fait du tort peut-il aimer Dieu ?

Je voulais faire une remarque sur un autre effet de l'amour parfait. Il se montre invariablement par de grands efforts pour la sanctification de l'Église et le salut des âmes. Quand une personne est négligente ou en défaut sur l'un ou l'autre de ces points, elle n'est nullement parfaite dans l'amour, quelles que soient ses prétentions.

REMARQUES.

I. Vous voyez pourquoi est vrai ce que dit l'apôtre Jacques : « Si quelqu'un croit être religieux, sans tenir sa langue en bride, mais en trompant son cœur, la religion de cet homme est vaine. »

L'homme qui fait profession d'être religieux, et qui se permet pourtant de parler contre son prochain d'une langue sans bride, de lui nuire, se trompe lui-même s'il pense aimer son prochain comme lui-même. Étrange amour !

II. Il peut y avoir beaucoup de lumière dans l'esprit au sujet de la religion, sans amour.

Vous voyez souvent des gens qui comprennent beaucoup de choses, intellectuellement, sur la religion, et qui savent les exposer aux autres,

alors qu'il est évident qu'ils ne sont pas animés de l'esprit d'amour. Ils n'ont pas sur les lèvres la loi de la bonté.

III. Les gens qui ont beaucoup de connaissance religieuse et de zèle, sans amour, sont les personnes les moins aimables et les plus dangereuses.

Ils sont toujours censeurs, orgueilleux, emportés, enflés d'orgueil. Ils peuvent faire une forte impression, mais ils ne produisent pas la vraie religion. Ils ont pour vous du zèle, mais ce zèle n'est pas pur.

IV. La direction que prend le zèle d'un homme déterminera le caractère de sa religion.

Elle montrera si la lumière de son esprit est accompagnée d'amour. Si elle l'est, son zèle n'aura pas un caractère sectaire. Montrez-moi un homme plein de jalousie envers tous ceux qui n'appartiennent pas à sa secte ou à son parti, et voilà un homme bien loin de l'amour parfait.

Le véritable amour n'est jamais accusateur ni dur. S'il a l'oc- casion de parler des fautes des autres, il le fait avec bonté et avec tristesse. L'amour parfait ne peut pas parler d'une manière rude ou injurieuse, ni aux autres, ni des autres. Il n'attachera pas une grande importance aux simples accessoires de la religion, et ne sera pas pointilleux sur telle ou telle méthode ou forme. Beaucoup lutteront âprement pour ou contre certaines choses, par exemple pour ou contre les mesures nouvelles ; mais s'ils étaient pleins d'amour, ils ne le feraient pas. Le zèle que gouverne l'amour parfait ne se dépensera pas à lutter pour ou contre des formes en religion, et ne s'en prendra pas aux erreurs et aux maux secondaires. L'amour porte à mettre l'accent sur l'essentiel de la religion. Il s'attache aux chrétiens au cœur chaud, de quelque dénomination qu'ils soient ; il les aime et se plaît dans leur compagnie.

Ce zèle n'est jamais querelleur, ni porté à la controverse. Trouvez un homme qui aime assister aux assemblées ecclésiastiques et qui se jette dans toutes les chamailleries du jour : cet homme n'est pas plein d'amour. Pour une âme remplie d'un saint amour, il est extrêmement

pénible d'aller à de telles assemblées et de voir des pasteurs se diviser en partis, manœuvrer, tenir des conciliabules, chicaner comme des avocats de bas étage, et lutter pour avoir le dessus. Trouvez quelqu'un qui aime la controverse dans les journaux : il n'est pas plein d'amour. S'il l'était, il aimerait mieux être maltraité, injurié et calomnié, en personne ou dans les journaux, que de se détourner pour se défendre ou pour répondre. Il ne rendrait jamais injure pour injure, mais au contraire il bénirait. Et autant que possible, il serait en paix avec tous les hommes.

V. Combien de ce qu'on appelle religion est sans amour !

Combien de ce qui passe pour œuvres de religion est imposé par des causes et des influences extérieures, et non par la puissance intérieure de l'amour ! On devrait mieux comprendre qu'on ne le fait que, si l'amour n'en est pas le ressort principal, quelle que soit l'action extérieure, prière, louange, don ou quoi que ce soit d'autre, il n'y a là aucune religion.

Combien d'agitation qui passe pour de la religion est sans amour ! Combien de zèle sans aucune religion ! Voyez cet homme toujours plein d'un zèle amer, et qui, si on l'en reprend, se réfugie derrière l'exemple de Paul quand il a dit : « Fils du diable ! » S'il était sous l'influence de l'amour parfait, il verrait que sa situation est si différente qu'elle ne justifie pas un tel esprit.

VI. Les agitations religieuses qui ne consistent pas dans l'esprit d'amour ne sont pas des réveils religieux.

L'Église peut être très agitée, s'affairer avec une grande démonstration de zèle et un bruit tapageur, sans aucune tendresse d'esprit. Ceux qui vont de maison en maison peuvent montrer un esprit d'insolence et de grossièreté, et chercher querelle à chaque famille qu'ils visitent. J'ai connu un jeune homme qui reconnaissait chercher à mettre les gens en colère, et la raison qu'il en donnait, c'est que cela les amenait souvent à être convaincus de péché, et aboutissait ainsi à leur conversion. Et cela pourrait arriver aussi s'il entrait chez eux et proférait en leur présence

d'horribles blasphèmes, jusqu'à ce que, effrayés, ils en viennent à considérer leur propre caractère. Mais qui défendrait une telle conduite sous prétexte qu'elle a de temps en temps ce résultat ? Et si tel est le caractère de l'agitation, ce peut être un réveil de la colère, de la malice et de toute absence de charité, mais ce n'est pas un réveil de la religion. Je ne veux pas dire que, lorsque quelques-uns, ou beaucoup, sont remplis de colère, ce soit une preuve certaine qu'il n'y a pas de réveil religieux ; mais que, lorsque l'agitation a ce caractère dominant, ce n'est pas un vrai réveil religieux. Quelques-uns, parmi eux, peuvent avoir l'esprit d'amour ; mais assurément ceux qui sont remplis d'un zèle amer et querelleur ne sont pas vraiment religieux. La religion peut se réveiller chez quelques personnes, mais dans l'ensemble, en pareil cas, c'est un réveil de l'irréligion.

VII. Quand des gens font profession d'être convertis, si l'amour n'est pas le trait dominant de leur caractère, ils ne sont pas vraiment convertis.

Quelque bonne figure qu'ils fassent à d'autres égards, si claires que soient leurs vues et si profonds leurs sentiments, s'ils n'ont pas l'esprit d'amour envers Dieu et envers les hommes, ils se trompent. Qu'on ne se fie à aucun de ces convertis-là.

VIII. Voyez ce que sera le monde quand les hommes seront universellement animés d'un esprit d'amour.

Nous apprenons que le temps viendra où il ne se fera plus ni tort ni dommage, et où l'esprit d'amour régnera universellement. Quel changement dans la société ! Quel changement dans toutes les manières de faire des affaires, et dans toutes les relations entre les hommes, quand chacun aimera son prochain comme lui-même, et cherchera le bien des autres comme le sien ! Si l'un des saints d'aujourd'hui pouvait revenir sur la terre à cette époque, il ne reconnaîtrait pas le monde où il a vécu, tant toutes choses seraient changées. « Est-il possible, s'écrierait-il, que ce soit là la terre, cette même terre qui était autrefois si pleine de querelles, d'oppression et de fraude ? »

IX. Ce à quoi le Seigneur Jésus-Christ s'applique de toutes ses forces, c'est d'amener tous les hommes sous l'influence de l'amour.

N'est-ce pas un but digne de lui ? Il est venu pour détruire les œuvres du diable ; et voilà le moyen de le faire. Supposez que le monde soit rempli d'hommes tels que Jésus-Christ l'était dans sa nature humaine, et comparez-le avec ce qu'il est aujourd'hui. Un tel changement ne serait-il pas digne du Fils de Dieu ? Quel but glorieux : remplir la terre d'amour !

X. Il est facile de voir ce qui fait le ciel.

C'est l'amour, l'amour parfait. Et il est facile de voir ce qui fait que le ciel commence sur la terre chez ceux qui sont pleins d'amour. Quelle douceur de caractère ! Quels délicieux compagnons ! Quel bonheur de vivre près d'eux ! si pleins de franchise, si bons, si doux, si attentifs à ne blesser personne, si divinement aimables en toutes choses !

Et peut-on atteindre cela ? Pouvons-nous, dans ce monde, aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre force et de toute notre pensée ? Est-ce notre privilège et notre devoir de posséder l'Esprit de Christ, et allons-nous montrer l'esprit du diable ? Bien-aimés, que nos cœurs soient fixés sur l'amour parfait, et ne laissons à Dieu aucun repos jusqu'à ce que nous sentions nos cœurs pleins d'amour, et que toutes nos pensées et toute notre vie soient pleines d'amour pour Dieu et d'amour pour les hommes. Oh ! quand l'Église s'élèvera-t-elle jusque-là ? Que seulement l'Église soit pleine d'amour, et elle sera belle comme la lune, pure comme le soleil, et terrible à toute méchanceté, dans les hauts lieux comme dans les bas lieux, comme des troupes sous leurs bannières.

Discours 24

Le repos des saints

Pour nous qui avons cru, nous entrons dans le repos. (Hébreux 4,3)

Voici l'enchaînement de pensées sur lequel je désire attirer votre attention ce soir :

I. Je m'efforcerai de montrer ce que n'est pas le repos dont il est ici parlé.

II. Montrer ce qu'il est.

III. Montrer quand nous devons entrer dans ce repos.

IV. Montrer comment entrer en possession de ce repos.

V. Montrer que tout péché consiste dans l'incrédulité, ou est causé par elle.

I. Je m'efforcerai de montrer ce que n'est pas le repos dont parle le texte.

1. Il est évident que ce dont parle le texte sous le nom de repos n'est pas un état d'inactivité en religion.

L'apôtre qui a écrit ces mots était bien loin d'être lui-même inactif en religion, ou d'encourager l'inactivité chez les autres. Ceux dont il parlait, lui compris, quand il dit : nous qui avons cru, nous entrons dans le repos, auraient su aussitôt qu'il était faux de dire qu'ils étaient entrés dans le repos de l'indolence.

2. Il ne faut pas non plus entendre que le repos dont il est ici parlé soit le repos parfait du ciel.

Il en parle comme d'un état présent : nous entrons, ce qui ne s'accorderait pas avec l'idée que le repos dont il est ici parlé est le ciel. Le repos parfait du ciel comprend une délivrance absolue de toutes les douleurs, de toutes les épreuves, de toutes les souffrances et de toutes les

tentations de cette vie. Le repos du croyant ici-bas peut être, pour l'essentiel, de même nature que le repos du ciel. C'est ce repos-là, commencé sur la terre. Mais il n'y est pas rendu parfait. Il en diffère à certains égards, parce qu'il n'implique pas la délivrance de toutes les épreuves, de toutes les douleurs, de la maladie et de la mort. Les apôtres et les premiers chrétiens n'avaient pas échappé à ces épreuves : ils en souffraient encore toute leur part.

II. Je vais montrer ce que nous devons entendre par le repos dont il est ici parlé.

1. C'est le repos de celui qui a cessé de disputer avec Dieu.

C'est souvent dans ce sens, la fin d'une dispute, que le mot repos est employé dans la Bible. Dans le contexte, il est dit que les enfants d'Israël eurent du repos quand ils furent délivrés de leurs ennemis. C'est la fin de la lutte ou de la guerre. Ceux qui entrent dans ce repos cessent leur guerre contre Dieu, leur lutte contre la vérité, leur guerre avec leur propre conscience. Les reproches de la conscience, qui les tenaient dans l'agitation, les craintes serviles de la colère de Dieu, sous lesquelles les hommes s'épuisent comme des esclaves à édifier leurs propres œuvres, tout cela a disparu. Ils se reposent.

2. Ce repos implique que nous cessons nos propres œuvres.

(1.) Nous cessons les œuvres accomplies *pour* nous-mêmes.

Une bonne part de la religion apparente qu'on voit dans le monde est faite d'œuvres qui, en ce sens, appartiennent en propre à ceux qui les font. Ils travaillent pour sauver leur propre vie : c'est-à-dire qu'ils ont ce but en vue et travaillent pour eux-mêmes, aussi absolument que l'homme qui peine pour gagner son pain. Si le but de ce que vous faites en religion est d'être sauvé, peu importe que ce soit d'une ruine temporelle ou éternelle, c'est pour vous-même, et vous n'avez pas cessé vos propres œuvres : vous continuez au contraire à multiplier des œuvres qui sont les vôtres. Or le repos dont parle le texte, c'est la cessation complète de toute

cette sorte d'œuvres. L'apôtre l'affirme au verset 10 : « Celui qui entre dans le repos de Dieu se repose de ses œuvres. » Et dans le texte, il dit : Nous qui croyons, nous entrons, ou nous sommes entrés, dans le repos. Il est clair que ce repos consiste à cesser nos propres œuvres. Non pas à cesser toute espèce d'œuvres, car cela n'est vrai ni des saints sur la terre ni des saints dans le ciel. Nous n'avons aucune raison de croire qu'un saint ou un ange, ou Dieu lui-même, ou un être saint quel qu'il soit, soit jamais inactif. Mais nous cessons d'accomplir des œuvres dans le seul dessein de sauver notre âme. C'est cesser de travailler pour nous-mêmes, afin de travailler pour Dieu. Nous accomplissons nos propres œuvres aussi longtemps que le but suprême de nos œuvres est d'être sauvés. Mais si la question de notre propre salut est entièrement remise à Jésus-Christ, et si nos œuvres sont accomplies par amour pour Dieu, ce ne sont pas nos propres œuvres.

(2.) En entrant dans ce repos, nous cessons toutes les œuvres accomplies *par* nous-mêmes, aussi bien que les œuvres accomplies *pour* nous-mêmes.

Les œuvres viennent de nous-mêmes quand elles procèdent des simples principes naturels de la nature humaine, comme la conscience, l'espérance, la crainte, etc., sans les influences du Saint-Esprit. De telles œuvres sont universellement et entièrement pécheresses. Ce sont les efforts de l'égoïsme, sous la direction de simples principes naturels. La conscience de l'homme le convainc de péché, l'espérance et la crainte viennent à la rescousse, et, sous cette influence, l'esprit charnel et égoïste agit. De tels actes ne peuvent être qu'entièrement pécheurs. Ce n'est rien d'autre que de l'égoïsme. Multipliez à jamais les formes de l'égoïsme par l'égoïsme, vous n'arriverez jamais à l'amour. Là où il n'y a rien d'autre que la conscience naturelle qui montre la culpabilité et le danger, et les dispositions naturelles à l'espérance et à la crainte qui poussent à faire quelque chose, on n'aboutit à rien d'autre qu'aux mouvements naturels d'un esprit non sanctifié. De telles œuvres sont toujours les œuvres de la chair, et non les œuvres de l'Esprit. Entrer dans le repos, c'est cesser

toutes ces œuvres, et ne plus rien faire par nous-mêmes, pas plus que pour nous-mêmes. Qui ne sait quelle pénible existence mènent ceux qui se mettent à la religion par eux-mêmes, tirant péniblement de la meule à peu près tant de religion par mois, contraints par l'espérance et la crainte, fouettés à l'ouvrage par la conscience, mais sans la moindre impulsion de ce principe divin qu'est l'amour de Dieu répandu dans le cœur par le Saint-Esprit ? Toutes ces œuvres viennent d'eux-mêmes, tout autant que n'importe quelle œuvre de n'importe quel démon. Peu importe le genre d'œuvres accomplies : si l'amour de Dieu n'en est pas le ressort, la vie et le cœur, ce sont nos propres œuvres, et il n'y a en elles rien qui ressemble au repos. Nous devons les cesser, parce qu'elles mettent l'Évangile de côté. Celui qui est mû par ces principes met l'Évangile de côté, en tout ou en partie. S'il n'est mû que par ces considérations, il met entièrement l'Évangile de côté ; et dans la mesure où il est influencé par elles, il refuse de recevoir Christ comme son Sauveur sous ce rapport. Christ est offert comme un Sauveur complet, comme notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption. Et dans la mesure où quelqu'un s'efforce de se passer d'un Sauveur sur l'un de ces points, il met d'autant l'Évangile de côté.

(3.) Entrer dans le repos implique que nous cessons de rien faire pour nous-mêmes.

Nous ne devons pas même manger ni boire pour nous-mêmes : « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » L'homme qui est entré dans ce repos a cessé de le faire. Dieu l'exige, et celui qui est entré dans le repos a cessé d'avoir un intérêt à lui. Il a entièrement fondu son propre intérêt dans celui de Christ. Il s'est donné si parfaitement à Christ qu'il n'a plus aucune œuvre à lui à faire. Il n'a aucune raison d'entreprendre une œuvre à lui. Il sait qu'il pourrait aussi bien rester assis sans bouger jusqu'à ce qu'il soit en enfer, que tenter quoi que ce soit par lui-même, s'il s'agit de la moindre chance de se sauver par ses propres efforts. Quand un homme comprend pleinement cela, il cesse de

faire des efforts dans ce sens. Voyez le pécheur convaincu de péché : comme il se tend, comme il déploie tous ses efforts pour s'aider lui-même, jusqu'à ce qu'il apprenne qu'il n'est rien ; alors il cesse tout cela et se jette, impuissant et perdu, entre les mains de Christ. Tant qu'il ne sent pas qu'il est en lui-même sans force, sans secours et sans espérance pour le salut ou pour quoi que ce soit qui y conduise, il ne pensera jamais à la simplicité de l'Évangile. Personne ne s'adresse à Christ pour obtenir la justice et la force avant d'avoir épuisé les siennes et de se sentir impuissant et perdu. Alors il peut comprendre la simplicité du plan de l'Évangile, qui consiste à recevoir le salut par la foi, comme un don gratuit. Quand il a fait tout ce qu'il pouvait, à sa manière, et qu'il découvre qu'il n'est pas devenu meilleur, qu'il n'est pas plus près du salut, mais qu'il est plutôt devenu pire, que le péché s'est ajouté au péché et les ténèbres aux ténèbres, jusqu'à ce qu'il soit écrasé sous une impuissance totale, alors il cesse, et remet tout entre les mains de Christ. Voyez ce pécheur qui essaie de parvenir à une angoisse de conviction, ou d'arriver à comprendre la religion, et qui trouve tout aussi obscur que l'Égypte, sans pouvoir discerner ce qu'il doit faire. Oh ! dit-il, que dois-je faire ? Je suis disposé à faire n'importe quoi. Je ne sais pas pourquoi je ne me soumets pas ; je ne sais plus quoi faire de plus ; que dois-je faire, ou comment découvrirai-je où est la difficulté ? Quand il est pleinement convaincu, alors il tourne les yeux vers le Sauveur, et là il trouve tout ce dont il a besoin : sagesse, justice, sanctification et rédemption, Christ la vie du monde, la lumière du monde, le pain de vie ; il voit qu'il n'a besoin de rien qui ne soit en Christ, que tout ce qu'il désire et tout ce qu'il peut demander est en Christ, et doit être reçu par la foi ; alors il cesse ses propres œuvres et se jette aussitôt et entièrement sur Christ pour son salut.

(4.) Cesser nos propres œuvres, c'est cesser d'essayer de faire quoi que ce soit par nos propres forces.

Quiconque est entré dans le repos sait que tout ce qu'il fait par ses propres forces sera une abomination pour Dieu. À moins que Christ ne

vive en lui, à moins que Dieu ne produise en lui le vouloir et le faire, selon son bon plaisir, rien n'est jamais fait d'une manière agréable à Dieu. Se mettre à faire quoi que ce soit par ses propres forces, indépendamment de l'Esprit de Dieu, est à jamais une abomination absolue pour Dieu. Celui qui n'a pas appris cela n'a pas cessé ses propres œuvres, et n'a pas accepté le Sauveur. L'apôtre dit que nous ne sommes pas par nous-mêmes capables de concevoir quelque chose comme venant de nous-mêmes. On ne comprend pas la profondeur de la dégradation où le péché nous a réduits tant qu'on ne sait pas cela et qu'on ne le sent pas.

3. Entrer dans le repos implique aussi l'idée de nous décharger de nos fardeaux sur le Seigneur Jésus-Christ.

Il nous invite à nous décharger sur lui de tous nos fardeaux et de tous nos soucis. « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. » « Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car lui-même prend soin de vous. » Ces paroles veulent dire exactement ce qu'elles disent. Que votre fardeau soit temporel ou spirituel, que votre souci concerne l'âme ou le corps, déchargez-vous de tout sur le Seigneur. Voyez ce petit enfant qui marche à côté de son père ; le père porte quelque chose de lourd, et l'enfant y met sa petite main pour aider : mais que peut-il faire pour porter une telle charge ? Beaucoup de chrétiens se donnent énormément de peine en essayant d'aider le Seigneur Jésus-Christ dans son œuvre. Ils se fatiguent et se tourmentent avec une chose puis une autre, comme si tout reposait sur leurs épaules. Or le Seigneur Jésus-Christ est aussi bien engagé envers le croyant pour tout ce qui le concerne que pour sa justification, et il répond tout aussi absolument de ses intérêts temporels que de ses intérêts éternels. Il n'y a rien de ce qui concerne le chrétien dont il ne doive se décharger sur le Seigneur Jésus-Christ. Je ne veux pas qu'on me fasse dire que le chrétien n'a aucune part active dans l'affaire. Voici un homme qui s'est déchargé de sa famille sur Jésus-Christ ; mais il ne l'a pas fait de telle manière qu'il n'ait plus rien à faire pour sa famille. Seulement, il s'est remis à Dieu pour la direction, la lumière, la force et le succès, de telle sorte qu'il s'est abandonné

absolument à Dieu pour qu'il le guide et le soutienne ; et Christ s'est engagé à veiller à ce que tout soit bien fait.

4. Entrer dans le repos, c'est faire du Seigneur Jésus-Christ notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption, et le recevoir dans toutes ses fonctions, comme le remplaçant plein et parfait de toutes nos insuffisances.

Toutes ces choses nous manquent absolument, et nous devons le recevoir comme un remplaçant plein et parfait, pour combler ce vide et pourvoir à tous nos besoins. C'est cesser d'attendre, d'espérer ou de tenter quoi que ce soit de nous-mêmes pour combler ce vide, et recevoir Christ comme étant tout.

5. Entrer dans ce repos implique que nous abandonnons nos facultés si parfaitement à sa direction que désormais toutes nos œuvres seront ses œuvres.

J'espère que vous ne mettrez dans ces paroles rien de plus mystique que ce que met la Bible. C'est une maxime du droit commun que ce qu'un homme fait par un autre, il le fait lui-même. Supposez que je paie un homme pour commettre un meurtre : l'acte est aussi absolument le mien que si je l'avais commis de ma propre main. Le crime n'est pas dans la main qui a porté le coup, pas plus qu'il n'est dans l'épée qui transperce la victime. Le crime est dans mon esprit. Si je me sers de la main d'un autre, si mon esprit, comme cause motrice, l'a influencé, c'est encore mon acte. Supposez que j'aie saisi sa main de force et que je m'en sois servi pour tirer sur mon voisin, ne serait-ce pas mon acte ? Certainement ; mais cela était dans mon esprit, et c'est tout autant mon acte si j'influence son esprit pour qu'il le fasse. Appliquez maintenant ce principe à la doctrine selon laquelle celui qui est entré dans le repos s'est tellement abandonné à la direction de Christ que toutes ses œuvres sont les œuvres de Christ. L'apôtre Paul dit : « J'ai travaillé plus qu'eux tous, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. » Et il insiste souvent sur ce point : ce n'était pas lui qui faisait les œuvres, mais Christ en lui. Ne vous

méprenez pas maintenant. Il n'est pas dit, et il ne faut pas entendre, que le croyant agit par contrainte, ou que Christ agit en lui sans sa propre volonté, mais que Christ, par son Esprit qui habite en lui, influence et conduit son esprit de sorte qu'il agit volontairement d'une manière qui plaît à Dieu. Quand quelqu'un cesse ses propres œuvres, il abandonne si parfaitement sa propre volonté, et se place si complètement sous la conduite du Saint-Esprit, que tout ce qu'il fait est fait sous l'impulsion de l'Esprit de Christ. L'apôtre le décrit exactement quand il dit : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. » Dieu influence la volonté, non par la force, mais par l'amour, pour qu'elle fasse exactement ce qui lui plaît. Si cela se faisait par la force, nous ne serions plus des agents libres. Mais c'est l'amour qui influence si doucement la volonté, et qui la place entièrement sous la direction du Seigneur Jésus-Christ.

Ce n'est pas que notre activité propre soit suspendue : elle est employée par le Seigneur Jésus-Christ. Nos mains, nos pieds, nos facultés de corps et d'esprit sont tous employés à travailler pour lui. Il ne suspend pas les lois de notre constitution, mais il dirige notre activité de telle sorte que l'amour de Christ nous presse, et que nous voulons et faisons selon son bon plaisir.

Vous voyez ainsi que toutes les œuvres réellement bonnes chez l'homme sont, en un sens important, les œuvres de Christ. La Bible l'affirme maintes et maintes fois : nos bonnes œuvres ne viennent pas de nous-mêmes, ni d'aucune manière de notre propre activité sans Dieu ; mais Dieu dirige notre activité et influence notre volonté pour que nous fassions sa volonté, et nous la faisons. Elles sont, en un sens, nos œuvres, parce que nous les faisons par notre activité volontaire. Pourtant, en un autre sens, elles sont ses œuvres, parce qu'il en est entièrement la cause motrice.

6. Entrer dans ce repos implique que, dans la mesure où nous abandonnons notre activité à Christ, dans cette mesure nous cessons de

pécher.

Si nous sommes dirigés par le Seigneur Jésus-Christ, il ne nous dirigera pas vers le péché. Dans la mesure exacte où nous nous abandonnons à Dieu, nous cessons de pécher. Si nous sommes dirigés par lui, de sorte qu'il agisse en nous, c'est pour produire le vouloir et le faire selon son bon plaisir. Et dans la mesure exacte où nous faisons cela, dans cette mesure nous cessons de pécher. Je n'ai pas besoin de le prouver.

III. Je dois rechercher quand ceux qui croient entrent dans le repos.

C'est dans cette vie.

1. Cela ressort du texte et du contexte. L'apôtre, dans le passage où se trouve le texte, raisonnait avec les Juifs. Il les avertit de prendre garde de ne pas manquer d'entrer dans le vrai repos, dont l'entrée de leurs pères dans le pays de Canaan était la figure. Les Juifs pensaient que c'était là le vrai repos. Mais l'apôtre raisonne avec eux pour montrer qu'il y avait un repos plus élevé, dont le repos du Canaan terrestre n'était que la figure, et dans lequel les Juifs auraient pu entrer sans leur incrédulité. Si Josué leur avait donné le vrai repos, il n'aurait pas parlé d'un autre jour. Or il est parlé d'un autre jour. Même aussi tard qu'au temps de David, il en est parlé dans les Psaumes comme d'une chose encore à venir : « Aujourd'hui, si longtemps après, comme il est dit plus haut : Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. Car, si Josué leur eût donné le repos, il ne parlerait pas après cela d'un autre jour. Il y a donc un repos de sabbat réservé au peuple de Dieu. » Il en conclut donc que le repos de Canaan n'était pas le vrai repos promis, mais qu'il était la figure du vrai repos. Quel était donc le vrai repos ? C'était le repos, l'apaisement de la foi en Christ, c'est-à-dire l'état que donne l'Évangile, la cessation de nos propres œuvres. Et les croyants entrent dans cet état par la foi.

Je sais qu'on suppose généralement que le repos dont il est ici parlé est le repos céleste, au-delà de cette vie. Mais c'est manifestement un repos qui

commence ici-bas. « Nous qui avons cru, nous entrons dans le repos. » Il commence ici, mais il se prolonge dans l'éternité. Il est de même nature, mais il y est rendu plus parfait en degré, puisqu'il comprend la délivrance des chagrins et des épreuves auxquels tous les croyants sont sujets en cette vie. Mais il est de même nature : c'est le repos de la foi, le sabbat de l'âme quand elle cesse ses propres œuvres et se jette entièrement sur le Sauveur.

2. Il est manifeste que ce repos doit commencer en ce monde, si c'est la foi qui nous en met en possession. C'est précisément le point que l'apôtre défendait : la foi est indispensable pour en prendre possession. Ils « ne purent y entrer à cause de leur incrédulité ». « Prenez garde de manquer d'y entrer en suivant le même exemple d'incrédulité. » Il les avertit de ne pas se livrer à l'incrédulité, parce que, par la foi, ils peuvent prendre immédiatement possession du repos. Si ce repos par la foi commence jamais, ce doit être en ce monde.

3. La nature même des choses le prouve. Rien de moins que cette prise de possession du repos ne mérite le nom d'embrasser pleinement Jésus-Christ. C'est un repos spirituel : la fin du conflit avec Dieu, des aiguillons de la conscience et des efforts pour nous aider nous-mêmes par quelque travail de notre propre esprit. Rien de moins que cela n'est se dégager entièrement de la loi, ni entrer pleinement dans l'Évangile.

IV. Je dois montrer comment nous devons entrer dans ce repos.

D'après ce qui a déjà été dit, vous comprendrez que nous en prenons possession par la foi.

Le texte, avec le contexte, le montre. Vous vous rappellerez aussi ce que dit le Seigneur Jésus-Christ (Matthieu 11,28-29) : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez du repos pour vos âmes. » Il est question ici de ce même repos, et il nous est dit que, si seulement nous venons à

Christ, nous pouvons le trouver. Si nous prenons son joug facile, qui est l'amour, et si nous nous fions à lui pour porter tous les fardeaux, nous trouverons le repos. Le psalmiste parle du même repos : « Mon âme, retourne à ton repos. » Quel chrétien ne sait ce que c'est que d'avoir l'âme qui se repose en Christ, de se suspendre à son bras, et d'y trouver le repos au milieu de tous les soucis, de toutes les perplexités et de tous les chagrins de la vie ?

De plus : il est évident que la foi en Christ, par sa nature même, amène l'âme dans l'état de repos que j'ai décrit. Avec quelle rapidité la foi brise la crainte servile et fait entrer l'âme dans la liberté de l'Évangile ! Comme elle nous affranchit de l'égoïsme et de toutes les influences sous lesquelles nous agissions auparavant ! Par la foi nous confions tout à Christ, pour qu'il nous conduise, nous sanctifie et nous justifie. Et nous pouvons être tout aussi certains d'être conduits et sanctifiés que d'être justifiés, si seulement nous exerçons la foi et nous laissons entre les mains de Christ pour tout. C'est un simple fait : une telle foi fait entrer l'âme dans un état de repos. L'âme voit qu'elle n'a pas besoin de ses propres efforts égoïstes, et qu'il n'y aurait rien à en espérer s'ils étaient nécessaires. En elle-même, elle est si avancée dans le péché qu'elle est aussi désespérée que si elle avait été mille ans en enfer. Prenez le meilleur chrétien de la terre, et que le Seigneur Jésus-Christ quitte son âme : où en est-il ? Priera-t-il, ou fera-t-il quoi que ce soit de bon ou d'agréable à Dieu, sans Christ ? Jamais. Le plus grand saint de la terre s'en ira droit au péché à l'instant même, s'il est abandonné par Jésus-Christ. Mais la foi se décharge de tout sur Christ, et c'est là le repos.

De plus : la foi nous fait cesser toutes les œuvres faites pour nous-mêmes. Par la foi nous voyons que nous n'avons pas plus besoin de faire des œuvres pour nous-mêmes que l'enfant dont le père possède des millions n'a besoin de travailler pour son pain quotidien. Il peut travailler par amour pour son père, ou par goût pour l'ouvrage, mais non par une nécessité quelconque de peiner pour son pain quotidien. L'âme qui comprend vraiment l'Évangile voit parfaitement qu'il n'est nul besoin de

mêler sa propre justice à la justice de Christ, ou sa propre sagesse à la sagesse de Christ, ou ses propres souffrances aux souffrances de Christ. S'il en était besoin, il y aurait là d'autant plus de tentation d'égoïsme et d'agir par des motifs légaux. Mais il n'en est nul besoin.

De plus : par la foi l'âme cesse toutes les œuvres accomplies par elle-même. La foi met en action un principe nouveau, entièrement au-dessus de toutes les considérations qui s'adressent aux principes naturels d'espérance, de crainte et de conscience. La foi place l'esprit sous l'influence de l'amour. Elle soustrait l'âme aux influences de la conscience qui la fouette pour la pousser au devoir, et la place sous l'influence des mêmes principes saints et célestes qui animaient Christ lui-même.

De plus : la foi fait entrer l'esprit dans le repos, en ce qu'elle l'amène à cesser tous les efforts faits uniquement pour son propre salut, et remet l'être tout entier entre les mains de Christ.

La foi est confiance. C'est remettre toutes nos facultés et tous nos intérêts à Christ, avec confiance, pour être conduits, sanctifiés et sauvés par lui.

Elle anéantit l'égoïsme, et ainsi ne laisse plus aucun motif pour nos propres œuvres.

En un mot : la foi est un repos absolu de l'âme en Christ, pour tout ce dont elle a besoin ou pourra avoir besoin. C'est se fier à lui pour toutes choses. Par exemple : voici un petit enfant qui dépend entièrement de son père pour le toit et le foyer, la nourriture et le vêtement, et toutes choses sous le soleil. Pourtant ce petit enfant n'éprouve aucune inquiétude, parce qu'il se confie en son père. Il se repose sur lui, et ne se fait aucun souci : son père pourvoira à tout ce dont il a besoin. Il est aussi joyeux et heureux tout le long du jour que s'il possédait toutes choses en lui-même, tant il a de confiance. Ainsi l'âme du croyant se repose en Christ, exactement comme le nourrisson dans les bras de sa mère. Le pécheur repentant, comme un malheureux condamné, suspend tout à Christ, sans le moindre secours ni la moindre espérance, sinon ceux qui

viennent de Christ seul, et du fait que Christ fait tout ce qui est nécessaire.

Si la foi consiste bien à se fier ainsi absolument à Christ, il est alors manifeste qu'on prend possession de ce repos quand on croit, et que ce doit être dans cette vie, si la foi doit s'exercer dans cette vie.

V. Je dois montrer que l'incrédulité est la cause de tout le péché qui existe dans le monde.

Je ne veux pas dire par là que l'incrédulité ne soit pas elle-même un péché, mais qu'elle est la source d'où sort tout autre péché. L'incrédulité, c'est la défiance envers Dieu, ou le manque de confiance. Il est manifeste que c'est ce manque de confiance qui constitua le véritable crime d'Adam. Ce n'était pas le simple fait de manger le fruit, mais la défiance qui conduisit à l'acte extérieur, qui constitua le véritable crime pour lequel il fut chassé du paradis. Que l'incrédulité soit la cause de tout péché, cela ressort des considérations suivantes :

Dès l'instant qu'un homme manque de foi et qu'il est laissé à la simple impulsion des principes et des appétits naturels, il est laissé exactement comme une bête, et seules agissent sur lui les choses qui s'adressent à son esprit par les sens. Les motifs qui influencent l'esprit quand il agit bien sont discernés par la foi. Là où il n'y a pas de foi, l'esprit n'a devant lui que des motifs bornés à ce monde. L'âme est alors laissée à ses simples penchants naturels, et s'abandonne à l'affection pour les choses de la chair. C'est le résultat naturel et inévitable de l'incrédulité. L'œil est fermé aux choses éternelles, et il n'y a rien devant l'esprit qui soit propre à produire une autre action que l'action égoïste. L'âme est donc laissée à ramper dans la poussière, et ne peut jamais s'élever au-dessus de ses propres intérêts et de ses appétits. Il est naturellement impossible qu'il en soit autrement ; car comment l'esprit peut-il agir sans motifs ? Or les motifs de l'éternité ne se voient que par la foi. Les simples appétits de l'esprit et du corps, qui s'arrêtent à ce monde, ne peuvent jamais élever l'esprit au-dessus des choses de ce monde, et le résultat n'est que péché,

péché, péché : l'affection de la chair pour toujours. Au moment même où Adam se défia de Dieu, il fut livré à ses appétits. Et il en est ainsi de tous les autres esprits.

Supposez qu'un enfant perde toute confiance en son père. Il ne peut plus désormais lui rendre une obéissance de cœur. C'est une impossibilité naturelle. S'il fait semblant d'obéir, ce n'est que par égoïsme, et non de cœur ; car le ressort et l'essence de toute véritable obéissance de cœur ont disparu. Il en serait ainsi dans le ciel ; il en est ainsi en enfer. Sans la foi il est impossible d'être agréable à Dieu. C'est une impossibilité naturelle d'obéir à Dieu, sans la foi, d'une manière qu'il puisse agréer. Ainsi l'incrédulité se révèle la source de tout le péché qui existe sur la terre et en enfer, et l'âme dépourvue de foi est tout simplement laissée à elle-même pour travailler à sa damnation.

REMARQUES

I. Le repos dans lequel entrent ici-bas, sur la terre, ceux qui croient est de même nature que le repos céleste.

Le repos céleste sera plus complet, car il sera un repos à l'abri de tous les chagrins et de toutes les épreuves auxquels même une âme humaine parfaite est exposée ici-bas. Christ lui-même a connu ces épreuves, ces chagrins et ces tentations. Mais l'âme qui croit se repose aussi absolument en lui ici-bas que dans le ciel.

II. Nous voyons pourquoi il est dit que la foi est la substance des choses qu'on espère.

La foi est cela même qui fait le ciel ; c'est pourquoi elle est la substance du ciel, et le sera pour toute l'éternité.

III. Nous voyons ce que c'est que d'être conduit par l'Esprit de Dieu. C'est lui abandonner toutes nos facultés et toutes nos puissances pour qu'il les dirige, de manière à être réglé par l'Esprit dans tout ce que nous faisons.

IV. Nous voyons qu'une foi parfaite produirait un amour parfait, c'est-à-dire une sanctification parfaite.

Un abandon parfait de nous-mêmes, avec une confiance continue qui remettrait à Christ tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, nous rendrait parfaitement saints.

V. Nous voyons que, dans la mesure exacte où quelqu'un n'est pas sanctifié, c'est parce que sa foi est faible.

Quand le Seigneur Jésus-Christ était sur la terre, si ses disciples tombaient dans le péché, il leur reprochait toujours leur manque de foi : « Gens de peu de foi. » Un homme qui croit en Christ n'a pas plus le droit de s'attendre à pécher qu'il n'a le droit de s'attendre à être damné. Cela peut vous faire sursauter, mais c'est vrai.

Vous devez recevoir Christ comme votre sanctification aussi absolument que comme votre justification. Or vous êtes tenus de vous attendre à être damnés, à moins de recevoir Christ comme votre justification. Mais si vous le recevez comme tel, vous n'avez plus alors aucune raison ni aucun droit de vous attendre à être damnés. Or il est tout aussi absolument votre sanctification que votre justification, et si vous comptez sur lui pour la sanctification, il ne vous laissera pas plus pécher qu'il ne vous laissera aller en enfer. Et il est aussi déraisonnable, aussi contraire à l'Écriture et aussi coupable de s'attendre à l'un qu'à l'autre. Et rien d'autre que l'incrédulité, dans aucun cas, n'est la cause de votre péché. Certains d'entre vous ont lu la *Vie* de Mme Hester Ann Rogers, et se rappellent combien c'était chez elle une habitude, quand une tentation l'assaillait, de se jeter aussitôt sur Christ ; et elle atteste qu'il l'a soutenue dans chaque cas.

Prenez le cas de Pierre. Quand les disciples virent Christ marcher sur l'eau, une fois leur frayeur passée, Pierre demanda la permission d'aller à lui sur l'eau, et Christ lui dit de venir ; c'était, de la part de Christ, une promesse que, s'il tentait la chose, il serait soutenu. Sans cette promesse,

sa tentative aurait été tenter Dieu. Mais avec cette promesse, il n'avait aucune raison ni aucun droit de douter. Il fit la tentative, et tant qu'il crut, la puissance de Christ le porta, comme s'il avait marché sur la terre ferme. Mais dès qu'il commença à douter, il commença à enfoncer. Il en est exactement de même de l'âme : dès qu'elle commence à douter de la volonté et du pouvoir de Christ de la soutenir dans un état d'amour parfait, elle commence à enfoncer. Prenez Christ au mot, rendez-le responsable, et reposez-vous sur lui : le ciel et la terre passeront plutôt qu'il ne laisse une telle âme tomber dans le péché. Dites, avec Mme Rogers, quand Satan vient avec une tentation : « Seigneur Jésus, voici une tentation de pécher : c'est à toi d'y veiller. »

VI. Vous voyez pourquoi les travaux pleins de renoncement des saints sont compatibles avec un état de repos.

Ces travaux pleins de renoncement sont tous inspirés par l'amour qui les presse, et n'ont rien en eux de forcé ni de pénible. Un amour intérieur les attire au devoir. Il est si loin d'être vrai que les travaux pleins de renoncement des chrétiens soient une dure besogne, qu'il leur serait infiniment plus pénible de ne pas les accomplir. Leur amour pour les âmes est tel que, s'il leur était défendu de rien faire pour elles, ils seraient dans l'angoisse. En fait, un état d'inaction serait incompatible avec ce repos. Comment pourrait-il y avoir repos, pour quelqu'un dont le cœur brûle et déborde d'amour pour Dieu et pour les âmes, à rester assis sans rien faire pour elles ? Mais c'est un repos parfait pour l'âme que de se répandre en prières et en efforts pour leur salut. Une telle âme ne peut se reposer tandis que Dieu est déshonoré et que des âmes périssent sans que rien soit fait pour les sauver. Mais quand toutes ses facultés sont employées pour le Seigneur Jésus-Christ, c'est là le vrai repos. Tel est le repos dont jouissent les anges, qui ne cessent ni jour ni nuit, et qui sont tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut.

L'apôtre dit : « Craignons donc, tandis que la promesse d'entrer dans son repos subsiste encore, qu'aucun de vous ne paraisse être venu trop tard. » Et : « Efforçons-nous donc d'entrer dans ce repos. » Quelqu'un d'entre vous sait-il ce que c'est que de venir à Christ et de se reposer en lui ? Avez-vous trouvé le repos, délivrés de tous vos propres efforts pour vous sauver, des tonnerres du Sinaï et des aiguillons de la conscience ? Pouvez-vous vous reposer doucement en Jésus, et trouver en lui tout ce qui est essentiel à la sanctification et au salut éternel ? Avez-vous trouvé en lui un salut réel ? Si oui, alors vous êtes entrés dans le repos.

Discours 25

Christ, l'époux de l'Église

De même, mes frères, vous aussi vous avez été, par le corps de Christ, mis à mort en ce qui concerne la loi, pour que vous apparteniez à un autre, à celui qui est ressuscité des morts, afin que nous portions des fruits pour Dieu. (Romains 7,4)

Pour traiter ce sujet, voici l'ordre dans lequel je conduirai vos pensées :

I. Montrer que la Bible présente abondamment l'état de mariage comme une image de la relation entre Christ et l'Église.

II. Montrer ce qu'implique cette relation.

III. Les raisons pour lesquelles cette relation existe.

IV. Montrer la grande culpabilité de l'Église, qui se conduit envers Christ comme elle le fait.

V. La patience de Christ envers l'Église.

I. Je dois montrer que la Bible présente abondamment l'état de mariage comme une image de la relation entre Christ et l'Église.

Christ est souvent appelé l'époux de l'Église. « Ton créateur est ton époux : l'Éternel des armées est son nom. » « Revenez, enfants rebelles, dit l'Éternel, car je suis votre époux. » L'Église est appelée l'épouse, la femme de l'agneau. « L'Esprit et l'épouse disent : Viens. » C'est-à-dire que Christ et l'Église disent : « Viens. » En 2 Corinthiens 11,2, l'apôtre Paul dit : « Car je suis jaloux de vous d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à un seul époux, pour vous présenter à Christ comme une vierge pure. » Je ne peux que vous renvoyer à ces passages. Vous qui connaissez votre Bible, vous n'avez pas besoin que je prenne du temps pour vous

montrer que la Bible fait souvent allusion à cette relation, sous des formes très variées.

II. Je dois montrer ce qu'implique cette relation.

1. La femme renonce à son propre nom et prend celui de son mari.

Cela est vrai partout dans l'état de mariage. Et l'Église prend le nom de Christ, et, quand elle lui est unie, elle est baptisée en son nom.

2. Les intérêts propres de la femme se fondent dans ceux de son mari.

Une femme mariée n'a pas d'intérêts à part et n'a pas le droit d'en avoir. De même, l'Église n'a pas le droit d'avoir des intérêts séparés de ceux du Seigneur Jésus-Christ. Si une femme a des biens, ils passent à son mari. S'il s'agit de biens immobiliers, l'usufruit lui en revient ; s'il s'agit de biens mobiliers, le tout se fond dans ce qui est à lui.

La réputation de la femme est entièrement liée à celle de son mari, si bien que la réputation du mari est la sienne et que sa réputation à elle est celle du mari. Ce qui touche à l'honneur de la femme touche à celui du mari, et ce qui touche à l'honneur du mari touche à celui de la femme. Ils n'ont qu'une réputation, ils n'ont qu'un intérêt. Il en est de même de l'Église : tout ce qui concerne l'Église est l'affaire de Christ autant que si c'était personnellement son affaire à lui. Comme époux de l'Église, il est tout aussi engagé à faire tout ce qui est nécessaire pour servir les intérêts de l'Église que le mari est engagé à veiller au bien de sa femme. Comme un mari fidèle consacre son temps, son travail, ses talents à servir les intérêts et le bonheur de sa femme, ainsi Jésus-Christ se donne lui-même pour le bien de son Église. Il est aussi jaloux de la réputation de son Église que jamais mari le fut de la réputation de sa femme. Jamais un être humain n'a été aussi engagé, aussi dévoué aux intérêts de sa femme, et n'a ressenti aussi vivement une offense que Jésus-Christ la ressent quand on blesse la réputation ou les sentiments de son Église. Il déclare qu'il vaudrait mieux pour un homme qu'on suspendît à son cou une

meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer, que de scandaliser un de ces petits qui croient en lui.

3. La relation entre mari et femme est telle que, si l'un des deux souffre de quoi que ce soit, l'autre est plein de compassion.

Ainsi, Christ ressent toutes les souffrances de l'Église, et l'Église ressent toutes les souffrances de Christ. Quand un croyant a une vue vivante et réelle des souffrances de Christ, rien dans l'univers n'émeut et ne fond autant son âme dans la douleur. Jamais une femme qui aurait causé la souffrance ou la mort de son mari n'a éprouvé une telle détresse, un tel chagrin, le cœur brisé, que le chrétien qui voit dans ses péchés la cause de la mort de Jésus-Christ. Permettez-moi de demander à quelques-unes des femmes mariées ici présentes ce que vous éprouveriez si votre mari, pour vous racheter d'une ignominie et d'une mort méritées, s'était offert de lui-même à la plus grande souffrance, à la douleur, et même à la mort pour vous. Si la moindre circonstance venait à vous le rappeler, comme cela vous ferait fondre dans un chagrin à briser le cœur ! Eh bien, n'avez-vous jamais compris que ce sont vos péchés qui ont causé la mort de Christ, et qu'il est mort pour vous aussi pleinement que si vous aviez été le seul pécheur de tout le monde de Dieu ? Il a souffert la douleur, le mépris et la mort pour vous. Il aime son Église et s'est livré lui-même pour elle. Elle est appelée l'Église du Seigneur, qu'il s'est acquise par son propre sang.

4. La femme s'engage à soumettre sa volonté à celle de son mari et à obéir à sa volonté.

Elle n'a pas d'intérêts à part et ne doit pas avoir de volonté à part. La Bible le prescrit et fait un devoir chrétien à la femme de se conformer en toutes choses à la volonté de son mari. Pour la femme fidèle, la volonté du mari devient le grand ressort de son activité. Toute sa vie ne consiste qu'à accomplir la volonté de son mari. La relation de l'Église avec Christ est exactement la même. L'Église est gouvernée par la volonté de Christ.

Quand les croyants exercent la foi, ils le sont absolument, et la volonté de Christ devient le mobile de toute leur conduite.

5. La femme reconnaît son mari comme son chef.

La Bible déclare qu'il l'est. De même que c'est de la tête que procèdent les influences qui gouvernent le corps, c'est de Christ que procèdent les influences qui gouvernent l'Église.

6. La femme regarde à son mari comme à son soutien, son protecteur et son guide.

Tout croyant se place aussi absolument sous la protection de Christ qu'une femme mariée se trouve sous la protection de son mari. La femme compte naturellement sur son mari pour la préserver du tort, de l'insulte et du besoin. Elle suspend son bonheur à lui et attend de lui qu'il la protège ; et il est tenu de le faire.

De même, Christ s'est engagé à protéger son Église contre tout ennemi. Que de fois les puissances de l'enfer ont tenté d'abattre l'Église ! Mais son époux ne l'a jamais abandonnée. Aucune arme forgée contre l'Église n'a jamais été autorisée à réussir, et aucune ne le sera jamais. Jamais le Seigneur Jésus-Christ n'oubliera à ce point sa relation avec l'Église qu'il laisse son épouse sans protection. Non. Que toute la terre et tout l'enfer conspirent contre l'Église : aussi sûr que Christ a le pouvoir de protéger l'Église, son Église est en sûreté. Et chaque croyant en particulier est aussi en sûreté que s'il était le seul croyant sur la terre, et il a Christ tout aussi réellement engagé à le garder. Le diable ne peut pas plus abattre un seul croyant, jusqu'à le perdre pour toujours, qu'il ne peut abattre le Dieu tout-puissant. Il peut bien les mettre à mort, mais ce n'est pas leur faire du tort. Vaincre un croyant en lui ôtant la vie ne donne à Satan aucun triomphe. Il a mis Christ à mort, mais qu'y a-t-il gagné ? Le tombeau n'avait pas le pouvoir de le retenir. Il en est de même du croyant : ni le tombeau ni l'enfer n'ont plus de pouvoir de nuire à l'un de ces petits qui croient en Christ qu'ils n'en ont de nuire à Christ lui-même. Il dit : « Je

vis, et vous vivrez aussi. » Et : « Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » Il n'existe dans l'univers aucune puissance capable de l'emporter sur un seul croyant pour le détruire. Jésus-Christ est le chef de l'Église, il a été donné pour chef suprême à l'Église, et l'Église est en sûreté.

7. L'existence légale de la femme se fond tellement dans celle de son mari que la loi ne la connaît pas comme une personne distincte.

Si des poursuites ou des obligations civiles sont engagées contre la femme, c'est le mari qui en répond. Si la femme a commis un délit, c'est le mari qui en est comptable. C'est à lui de la guider et de la diriger, et c'est à elle d'obéir ; et s'il ne l'empêche pas d'enfreindre les lois, il en est responsable. Et si la femme n'obéit pas à son mari, elle a le pouvoir de lui attirer de grands ennuis, la honte et des frais. De même, Jésus-Christ est Seigneur de son Église, et s'il ne retient pas effectivement son Église de pécher, il doit en répondre, et la mauvaise conduite de son peuple lui attire de grands ennuis et des reproches. Selon les lois humaines, le mari ne répond pas des crimes capitaux commis par sa femme : sur ce point, la loi reconnaît son existence propre, au point de la punir elle-même. Mais Christ a pris sur lui la responsabilité de son Église pour toute sa conduite. Il a pris la place de son peuple quand celui-ci a été reconnu coupable de crimes capitaux et condamné à la damnation éternelle. Voilà ce qui s'appelle répondre pour de bon. Et maintenant, c'est à lui de prendre soin de l'Église, de la diriger et de la garder du péché ; et de chaque péché de chaque membre, Jésus-Christ est responsable et doit répondre. Et il en répond. Il a fait une expiation qui couvre tout cela, et il est toujours vivant pour intercéder en faveur de son peuple. Si bien qu'il se tient pour responsable devant Dieu de toute la conduite de son Église. Chaque croyant fait tellement partie de Jésus-Christ, il lui est si parfaitement uni, que, de quoi que l'un d'eux se rende coupable, Jésus-Christ prend sur lui d'en répondre. La Bible l'enseigne abondamment.

Quelle relation étonnante ! Christ a pris ici sur lui la responsabilité, non seulement de la conduite civile de son Église, mais même du crime capital de rébellion contre Dieu. En un sens, donc, l'Église se perd en Christ et n'a pas d'existence propre aux yeux de la loi. Dieu a tellement remis l'Église à Christ, par l'alliance de grâce, qu'à proprement parler la loi ne connaît pas l'Église. Je ne veux pas dire que les fautes commises par les croyants contre la loi morale ne soient pas des péchés, mais que la loi ne peut pas s'en saisir pour les condamner. Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. La peine de la loi est à jamais remise. Les fautes du croyant ne sont pas portées à son compte de manière à le placer sous la condamnation ; non, en aucun cas. Tout ce qu'il y a à faire retombe sur Christ. Il a pris sur lui la responsabilité de les arracher à la puissance du péché aussi bien qu'à la loi, et il s'est engagé à leur donner tout le secours dont ils ont besoin pour remporter une victoire complète.

III. Je dois expliquer pourquoi cette relation a été établie entre Christ et son Église.

1. La première raison est donnée dans le texte : « afin que nous portions des fruits pour Dieu. » L'un des buts principaux de l'institution du mariage est la propagation de l'espèce. Il en est de même pour l'Église. C'est par le moyen de l'Église que des enfants doivent naître à Christ ; il doit voir une postérité et, à cause du travail de son âme, rassasier ses regards, quand les convertis se multiplient comme les gouttes de la rosée du matin. Ce n'est pas seulement par le travail de l'âme du Rédempteur, c'est aussi par le travail de l'Église que des croyants naissent à Jésus-Christ. À peine en travail, Sion a enfanté ses fils.

2. Un autre but de l'institution du mariage est la protection et le soutien de ceux qui sont naturellement sans défense et dépendants. Si la loi du plus fort régnait dans la société, chacun sait que les femmes, étant le sexe faible, seraient partout réduites en esclavage. Et le but de l'institution du mariage est d'assurer protection et soutien à celles qui sont tellement

plus fragiles que, sous la loi de la force, elles seraient continuellement asservies. De même, Jésus-Christ soutient son Église et lui accorde toute la protection dont elle a besoin contre ses ennemis et contre toutes les puissances de l'enfer.

3. Le bonheur mutuel des époux est une autre fin de l'institution du mariage.

Il en va de même de la relation entre Christ et son Église. Vous trouverez peut-être étrange que je vous dise que le bonheur de Christ est accru par l'amour de l'Église. Mais que dit la Bible ? « Qui, en vue de la joie qui lui était réservée, a souffert la croix, méprisé l'ignominie. » Quelle était cette joie qui lui était réservée, si l'amour de l'Église n'en faisait pas partie ? Ce serait bien étrange d'entendre parler d'un mari qui contribuerait au bonheur de sa femme sans en jouir lui-même. Jésus-Christ jouit du bonheur de son Église d'autant plus qu'il aime son Église davantage qu'aucun mari n'aime sa femme.

4. L'adoucissement des souffrances et des chagrins de chacun est l'une des fins du mariage.

Partager les chagrins l'un de l'autre, c'est un grand soulagement. Qui ne le sait ? De même, Christ et son Église partagent les chagrins l'un de l'autre. L'apôtre Paul dit qu'il portait toujours dans son corps la mort du Seigneur Jésus : « Car, de même que les souffrances de Christ abondent en nous, de même notre consolation abonde par Christ. » Et il déclarait que l'un des buts de ses travaux et de son renoncement à lui-même était de connaître « la communion de ses souffrances ». Et il se réjouissait dans toutes ses souffrances, afin d'achever ce qui manquait aux souffrances de Christ. L'Église ressent vivement chaque reproche jeté sur Christ, et Christ ressent vivement chaque tort fait à l'Église.

5. La raison principale de cette union de Christ avec son Église, c'est qu'il veut sanctifier l'Église.

Lisez ce qui est dit en Éphésiens 5,22-27 : « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur ; car le mari est le chef de la femme, comme Christ est le chef de l'Église, qui est son corps, et dont il est le Sauveur. Or, de même que l'Église est soumise à Christ, les femmes aussi doivent l'être à leurs maris en toutes choses. Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier par la parole, après l'avoir purifiée par le baptême d'eau, afin de faire paraître devant lui cette Église glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible. »

Voilà donc exposé le grand dessein de Christ en épousant l'Église : la sanctifier et la purifier, afin qu'elle soit parfaitement sainte et irrépréhensible. Jean, dans l'Apocalypse, nous apprend qu'il a vu ceux qui « ont lavé leurs robes, et les ont blanchies dans le sang de l'agneau ». Voyez avec quelle beauté l'épouse, la femme de l'agneau, est décrite au chapitre 21, descendant du ciel, d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux.

IV. Je ferai quelques remarques sur la méchanceté de l'Église, qui se conduit envers Christ comme elle le fait.

1. Une foule immense de ceux qui prétendent faire partie de l'Église, l'épouse de Christ, ont en réalité des intérêts à part.

Ils ont prétendu fondre leur intérêt personnel dans les intérêts de Christ, mais il est évident qu'ils gardent des intérêts à part. Et si vous essayez de les faire agir selon le principe qu'ils n'ont pas d'intérêts à part, ils vous montreront clairement qu'ils n'en ont nullement l'intention. Que penseriez-vous d'une femme qui garderait des intérêts séparés de ceux de son mari ? Vous diriez qu'il est évident qu'elle n'aime pas son mari comme elle le devrait.

2. L'Église n'est pas satisfaite de l'amour de Christ.

Chacun sait quelle chose abominable c'est, pour une femme, de ne pas être satisfaite de l'amour de son mari et de chercher sans cesse d'autres

amants, toujours en compagnie d'autres hommes. Et pourtant, comme il est clair que l'Église n'est pas satisfaite de l'amour de Christ et qu'elle court toujours après d'autres amants ! Que penser de ces membres de l'Église qui ne se contentent pas de l'amour de Christ pour être heureux, mais à qui il faut les richesses, les plaisirs et les honneurs du monde pour faire leur bonheur ?

Plus horrible encore serait la conduite d'une femme qui choisirait ses amants parmi les ennemis de son mari, les ramènerait chez elle et en ferait ses amis de prédilection. Et pourtant, combien de ceux qui font profession d'appartenir à Christ s'en vont donner leur affection aux ennemis de Christ ! Certains vont jusqu'à épouser des gens qu'ils savent ennemis de Dieu et de la religion. C'est horrible ! Est-ce ainsi qu'une épouse doit se conduire ?

3. Chacun sait que c'est une honte pour une femme de se prostituer.

Or Dieu parle souvent de son Église comme d'une femme qui s'égare et se livre à la prostitution spirituelle. Et c'est vrai. Il ne porte pas cette accusation comme un homme la porte contre sa femme quand il est décidé à la quitter et à la répudier. Mais il la porte avec chagrin et tendresse, et il l'accompagne des remontrances les plus émouvantes et des supplications les plus touchantes pour qu'elle revienne.

4. Que penseriez-vous d'une femme mariée qui s'attendrait, au moment même de son mariage, à se lasser de son mari, à le quitter et à se prostituer ?

Et pourtant, combien y en a-t-il, parmi ceux qui font profession de religion, qui, au moment de faire leur profession, ne s'attendaient pas plus à vivre sans péché qu'à se voir pousser des ailes et s'envoler ! Ils sont venus dans sa maison, ils se sont engagés à vivre entièrement pour lui, ils l'ont épousé publiquement de cette manière, en s'engageant par alliance à abandonner tout péché, à vivre pour Christ seul, à se contenter de son amour et à n'avoir pas d'autres amants ; et pendant tout ce temps, ils

s'attendent dans leur esprit à diriger çà et là leurs pas vers les étrangers sur toute colline élevée, à commettre le péché et à déshonorer Christ.

5. Que penser d'une femme qui, au moment même de son mariage, s'attendait à continuer sa vie d'adultère aussi longtemps qu'elle vivrait, malgré tous les ordres et toutes les remontrances de son mari ?

Alors, que penser de ceux qui font profession de religion et qui s'attendent délibérément à commettre l'adultère spirituel et à y persévérer aussi longtemps qu'ils vivront ?

6. Mais le plus abominable, dans la méchanceté d'une telle femme, c'est quand elle se retourne et rejette la faute de sa conduite sur son mari fidèle.

Or l'Église fait cela. Bien que Christ ait fait tout ce qu'il pouvait faire, sauf user d'une contrainte absolue, pour empêcher son Église de pécher, l'Église rejette son péché sur lui, comme s'il l'avait placée dans la nécessité absolue de pécher, faute d'avoir pris des dispositions suffisantes pour garder son peuple contre la tentation. Et ils sont horrifiés aujourd'hui au seul nom de perfection chrétienne, comme si c'était vraiment déshonorer Christ que de croire qu'il est capable de garder son peuple de commettre le péché et de tomber dans le piège du diable. Et il en est ainsi depuis des centaines d'années : pour la plus grande partie de l'Église, il n'a pas été orthodoxe d'enseigner que Jésus-Christ a réellement pris de telles dispositions que son peuple puisse vivre affranchi du péché. Et l'on regarde vraiment comme une chose étonnante que quelqu'un enseigne qu'on attend de l'épouse du Seigneur Jésus-Christ qu'elle fasse ce qu'elle prétend faire. Il aurait donc épousé une épouse sans prendre de dispositions suffisantes pour la protéger contre les artifices et les séductions du diable ? Bravo ! Voilà qui doit faire rire l'enfer.

7. Supposez qu'une femme refuse d'obéir à son mari et qu'ensuite elle le rende responsable de sa conduite.

Et pourtant l'Église refuse d'obéir à Jésus-Christ, et ensuite elle le fait répondre de ses péchés. Voilà la grande difficulté de l'Église : elle fait sans cesse comparaître son Chef pour répondre de ses manquements.

8. L'Église déshonore continuellement Christ.

Le mari et la femme n'ont qu'une réputation. Ce qui déshonore l'un déshonore l'autre. Or l'Église, au lieu de s'abstenir de toute apparence de mal, fait continuellement blasphémer les ennemis de Dieu par sa conduite.

V. Je dirai quelques mots de la patience de Christ envers l'Église.

Quel autre mari, en pareilles circonstances, laisserait subsister le lien et supporterait ce que Christ supporte ? Et pourtant, il offre encore la réconciliation et met tout en œuvre pour regagner l'affection de son épouse. Il arrive qu'un mari perde réellement son affection pour sa femme et la traite si brutalement que, bien qu'elle l'ait aimé autrefois, elle ne l'aime plus. Mais où peut-on trouver, dans le caractère et la conduite de Christ, quoi que ce soit qui justifie le traitement qu'il reçoit ? Il a tout fait, jusqu'à l'extrême, pour gagner tout entière l'affection de l'Église. Qu'aurait-il pu faire de plus ? Où peut-on trouver en lui une faute ou un manque ? Et même après tout ce que l'Église a fait contre lui, que fait-il maintenant ? Supposez qu'un mari suive pendant des années sa femme égarée et coupable, de ville en ville, la suppliant et la conjurant avec larmes de revenir dans sa maison et de se réconcilier avec lui ; qu'après tout cela elle persiste à courir après ses amants, et que lui continue pourtant à l'appeler, à la supplier de revenir vivre avec lui, en lui disant qu'il lui pardonnera et l'aimera encore. Connaît-on parmi les hommes une telle patience et une telle condescendance ?

REMARQUES.

I. Les chrétiens devraient comprendre la portée de leurs péchés.

Vos péchés déshonorent Christ, attristent Christ, blessent Christ, et ensuite vous rendez Christ responsable de ces péchés. Vous soutenez avec lui une telle relation que vous devriez savoir quel est l'effet de votre péché. Que ressent une femme qui a couvert son mari de honte ? Comme la rougeur lui monte au visage, comme les larmes lui remplissent les yeux ! Quand son mari, justement offensé, paraît devant elle, comme elle tombe à ses pieds, le cœur plein, confesse sa faute et répand sur sa poitrine ses larmes de repentir ! Elle est affligée et humiliée, et, bien qu'elle l'aime, sa présence même lui est un chagrin, jusqu'à ce qu'elle se brise devant lui et sente qu'il lui a pardonné.

Comment donc un chrétien peut-il ne pas reconnaître cela ? Et quand il s'est laissé entraîner au péché et a blessé Christ, comment peut-il dormir ? Comment pouvez-vous ne pas sentir que vos péchés atteignent Jésus-Christ et le blessent dans toutes ces relations si tendres ?

II. L'une des grandes difficultés des chrétiens, c'est qu'ils s'attendent à vivre dans le péché, et cette attente garantit qu'ils continueront dans le péché.

Si quelqu'un s'attend à vivre dans le péché, c'est qu'en fait il a l'intention de vivre dans le péché, et naturellement il vivra dans le péché. Il est fort à craindre que beaucoup de ceux qui font profession de religion n'aient jamais vraiment eu l'intention de vivre sans péché. L'apôtre insiste pour que les croyants se regardent comme morts au péché, pour qu'ils n'aient désormais pas plus affaire avec lui que s'ils étaient morts, et qu'ils ne s'attendent pas plus à pécher qu'un mort ne s'attendrait à marcher. Ils devraient se jeter sur Christ, le recevoir dans toutes ses relations avec eux, et s'attendre à être gardés, sanctifiés et sauvés par lui. S'ils le faisaient, ne pensez-vous pas qu'ils seraient gardés du péché ? Aussi sûrement qu'ils croiraient en Christ pour cela. Croire en Christ, croire qu'il les gardera, garantit le résultat : il les gardera. Et la raison pour laquelle ils ne reçoivent pas en tout temps la grâce qui garde, selon leurs besoins et autant qu'ils en ont besoin, c'est qu'ils ne s'y attendent pas et

ne se confient pas en Christ pour les garder dans l'amour parfait. L'homme essaie de se garder lui-même. Au lieu de se jeter sur Christ, il se jette sur ses propres ressources, et alors, dans sa faiblesse, il s'attend à pécher, et naturellement il pèche. S'il connaissait son entière indigence, s'il se jetait sur Christ aussi absolument et se reposait sur lui avec autant de confiance pour la sanctification que pour la justification, l'une serait tout aussi certaine que l'autre.

Personne qui se soit confié en Dieu pour une chose qu'il a promise n'a jamais manqué de recevoir, selon sa foi, la chose même pour laquelle il se confiait. Si vous vous confiez en Dieu pour ce qu'il n'a pas promis, c'est tenter Dieu. Si Pierre n'avait pas été appelé par Christ à venir à lui sur l'eau, c'eût été tenter Dieu que de descendre de la barque dans l'eau, et il aurait perdu la vie pour sa présomption et sa folie. Mais dès que Christ lui eut dit de venir, ce ne fut de sa part qu'un acte de foi saine et raisonnable. C'était un engagement de la part de Christ qu'il serait soutenu ; et il fut soutenu en effet, tant qu'il eut la foi. Or, si la Bible a promis que ceux qui reçoivent Christ comme leur sanctification seront sanctifiés, alors vous qui croyez en lui dans ce but, vous avez tout autant de raisons de vous y attendre que Pierre en avait de s'attendre à marcher sur les vagues. Il est vrai que nous ne nous attendons pas à ce qu'un miracle s'accomplisse pour soutenir le croyant, comme il s'en est accompli un pour soutenir Pierre. Mais il est promis qu'il sera soutenu, et si des miracles étaient nécessaires, ils seraient sans aucun doute accomplis, car Dieu ébranlerait l'univers et bouleverserait le cours de la nature plutôt que de laisser une seule de ses promesses faillir envers ceux qui se confient en lui. Si Dieu s'est engagé à quelque chose, celui qui se risque sur cet engagement le verra tenu, aussi sûrement que Dieu possède la toute-puissance. Dieu a-t-il promis la sanctification à ceux qui se confient en lui pour l'obtenir ? S'il ne l'a pas fait, alors aller à lui avec foi pour être gardé de la tentation et du péché, c'est tenter Dieu. C'est du fanatisme. Si Dieu nous a laissés dans la dure nécessité de nous débrouiller avec notre propre vigilance, notre propre fermeté et notre

propre force, il faut nous y soumettre et faire de notre mieux. Mais s'il a fait des promesses, il les tiendra jusqu'au bout, même si toute la terre et tout l'enfer s'y opposaient. Il en est de même des méprises et des erreurs dans lesquelles tombent les chrétiens. S'il n'y a pas de promesse qu'ils seront guidés autant qu'ils en ont besoin et conduits dans la vérité, dans le chemin du devoir et de la paix, alors, pour un chrétien, attendre de Dieu connaissance, sagesse, conduite et direction sans aucune promesse, c'est tenter Dieu. Mais s'il y a des promesses à ce sujet, soyez-en sûrs, elles seront accomplies jusqu'à la dernière pite pour le croyant qui s'y confie ; et faire confiance à de telles promesses n'est rien d'autre qu'une foi sobre et raisonnable en la parole de Dieu.

Je crois que la grande difficulté de l'Église au sujet de la perfection chrétienne est là : elle n'a pas pleinement compris combien le Seigneur Jésus-Christ est entièrement engagé dans toutes ces relations, ni que l'Église a tout autant de raisons, et tout autant d'obligation, de se confier en lui pour la sanctification que pour la justification. Que dit l'Écriture ? Il « a été fait pour nous, de par Dieu, sagesse, justice et sanctification et rédemption ». Comment l'idée s'est-elle établie dans l'Église que Jésus-Christ est notre rédemption et qu'il s'est porté garant que le plus misérable des hommes qui se jette sur lui pour être justifié obtiendra infailliblement la justification ? Cela a été admis partout dans l'Église, à toutes les époques. Mais il n'est pas enseigné plus clairement ni plus abondamment que Jésus-Christ est promis et engagé pour la sagesse et pour la sanctification de tous ceux qui le reçoivent dans ces relations. N'a-t-il pas promis que si quelqu'un manque de sagesse, il peut la demander à Dieu, et que s'il la demande avec foi, Dieu la lui donnera ? Quoi donc ? N'y a-t-il donc pas moyen d'être gardé par Christ de tomber dans telle ou telle illusion, dans telle ou telle erreur ? Dieu a fait cette large promesse, et Christ est autant engagé pour notre sagesse et notre sanctification, pourvu seulement que nous nous confiions en lui, qu'il l'est pour notre justification. Si l'Église voulait seulement renoncer à rien attendre d'elle-même, et mourir aussi absolument à sa propre sagesse et

à sa propre force qu'elle meurt à sa propre justice, c'est-à-dire à l'espoir d'être sauvée par ses propres œuvres, Jésus-Christ est autant engagé pour l'une que pour l'autre. La seule raison pour laquelle l'Église n'obtient pas les mêmes résultats, c'est qu'on se confie en Christ pour la justification, tandis que, pour la sagesse et la sanctification, on ne se confie pas en lui.

La vérité, c'est que la grande masse des croyants, après avoir commencé par l'Esprit, cherchent maintenant à être rendus parfaits par la chair. Nous nous sommes jetés sur Christ pour la justification, puis nous avons essayé de nous sanctifier nous-mêmes. S'il est vrai, comme l'affirme l'apôtre, que Christ est pour l'Église à la fois sagesse et sanctification, quelle excuse les chrétiens ont-ils de ne pas être sanctifiés ?

III. Si certains ne s'attendent pas autant à vivre sans pécher contre Christ qu'ils s'attendent à vivre sans commettre contre les hommes des péchés manifestes, comme le meurtre ou l'adultère, ce doit être pour l'une de ces trois raisons :

1. Ou bien nous aimons nos semblables plus que nous n'aimons Christ, et nous sommes donc moins disposés à leur faire du tort.

2. Ou bien nous sommes retenus par le souci de notre propre réputation ; et cela prouve que nous aimons notre réputation plus que Christ.

3. Ou bien nous pensons pouvoir nous garder de ces crimes honteux mieux que de péchés moins odieux.

Supposez que je demande à l'un de vous s'il s'attend à commettre un meurtre ou un adultère. « Quelle horreur ! » dites-vous. Mais pourquoi pas ? Êtes-vous si vertueux que vous puissiez résister à n'importe quelle tentation que le diable peut vous présenter ? Si vous le dites, vous ne vous connaissez pas vous-même. Si vous avez réellement le pouvoir de vous garder, par vos propres forces, au point de vous abstenir des péchés ouvertement honteux, vous avez le pouvoir de vous abstenir de tous les péchés. Mais si votre seul appui, pour vous garder de commettre le

meurtre et l'adultère, est Jésus-Christ, comment se fait-il que vous ayez pu vous mettre en tête qu'il n'est pas également capable de vous garder de tout péché ? Oh ! si les croyants voulaient seulement se jeter entièrement sur Christ et le rendre responsable, en se plaçant entièrement sous sa conduite, ils connaîtraient sa puissance pour sauver et ils vivraient sans péché.

IV. Quel horrible opprobre l'Église est pour Jésus-Christ !

V. Vous voyez pourquoi les convertis sont ce qu'ils sont. Des plants dégénérés d'une vigne étrangère, assurément !

L'Église est dans un tel état qu'il n'est pas étonnant que ceux qu'on y fait entrer, à peu d'exceptions près, se révèlent une honte pour la religion. Comment pourrait-il en être autrement ? Comment l'Église, vivant de cette manière, pourrait-elle engendrer des enfants qui fassent honneur à Christ ? L'Église, et les croyants pris un à un, en général, ne reçoivent pas Christ dans toutes ses fonctions, tel qu'il est offert dans la Bible. S'ils le faisaient, il leur serait impossible de vivre comme de si répugnantes prostituées.